

HENRI-FRÉDÉRIC AMIEL,

FRAGMENTS

D'UN

JOURNAL INTIME

NOUVELLE ÉDITION

*Conforme au texte original,
et suivie d'un INDEX*

INTRODUCTION DE
BERNARD BOUVIER

Contenant un portrait inédit



PARIS
ÉDITIONS STOCK
DELAMAIN ET BOUTELLEAU

6, rue Casimir Delavigne, 6

1949

LE PREMIER TIRAGE DE CETTE ÉDITION
NOUVELLE DES FRAGMENTS DU JOURNAL
INTIME D'AMIEL A ÉTÉ DE CINQ MILLE
CINQ CENTS EXEMPLAIRES, SAVOIR QUATRE
MILLE CINQ CENTS EXEMPLAIRES PARTAGÉS
EN HUIT ÉDITIONS POUR LA COLLECTION
LETTRES, MÉMOIRES ET CHRONIQUES, DE
LA LIBRAIRIE STOCK, ET MILLE EXEM-
PLAIRES POUR GEORG ET C^{ie}, GENÈVE,
PORTANT LA FIRME DE CETTE MAISON

Tous droits réservés pour tous pays.

INTRODUCTION

I

Amiel écrivait en 1876 . « De mes quatorze mille pages de *Journal*, qu'on en sauve cinq cents c'est beaucoup, c'est peut-être assez » Au lendemain de sa mort, les premiers éditeurs des *Fragments du Journal intime* ont répondu à cette timide ambition. Ils ont publié, en 1883 et en 1884, les deux étroits volumes, remaniés dans la cinquième édition de 1887, qui ont fait la renommée d'Amiel, et qui, réimprimés depuis jusqu'au trentième mille, ont été traduits en plusieurs langues. C'est grâce à leur choix sévèrement réglé que cette renommée a lentement élevé l'auteur du *Journal intime* au premier rang des moralistes de langue française. Personne, aujourd'hui, ne lui conteste plus cette place éminente. D'un critique à l'autre, parmi ceux dont le jugement reproduit vraiment le sentiment d'innombrables lecteurs, dispersés en tous pays, les considérants sont divers sans doute, mais la conclusion est unanime. Dans le long discours qui enregistre au cours des âges la pensée continue de l'humanité, Amiel a prononcé des paroles qui demeurent, avec le sens, l'accent et le tour que son génie leur a donnés, et l'on vient de saluer en lui, à la date centenaire de sa naissance, l'un des explorateurs les plus hardis, l'un des grands découvreurs de l'âme humaine.

Mais l'heure n'est-elle pas venue de le faire parler de nouveau, et d'enrichir, si ce n'est de quelques volumes, au moins de quelques centaines de pages encore, la confession empruntée à l'énorme manuscrit ? Telle est la tâche que je me suis proposée en recevant ce précieux dépôt, jalousement tenu loin de tout regard pendant quarante années. Entreprise qui n'était qu'apparemment facile. Aux méthodes simples que l'érudition applique à toutes sortes de textes, la conscience, l'amour et le sens esthétique ont peu de part. Aussi ne soulagent-elles pas l'éditeur qui veut et doit choisir, d'une anxiété parfois douloureuse. Ceux de 1883 l'ont bien connue. Pour la surmonter, ils ont adopté des principes qui donnent à leur œuvre sa physionomie originale. Mais aujourd'hui j'en suivrai d'autres, et c'est précisément pour les exposer, en décrivant le manuscrit du *Journal intime* et en racontant son histoire, que je m'adresse aux lecteurs curieux de comparer ce texte

nouveau avec le texte consacre. Ils n'y chercheront point une biographie d'Amiel, pas plus qu'Edmond Scheer n'a voulu l'écrire en présentant les premiers *Fragments*, ni un jugement de plus sur un homme qui a passé sa vie à se juger lui-même. Mais ils voudront sans doute être plus complètement informés sur l'œuvre qui leur est devenue plus chère à mesure que plus familière. Une biographie authentique d'Amiel, sa correspondance doit la précéder. J'en possède aujourd'hui une partie, je m'efforce de recueillir ce qu'il en peut rester encore en d'autres mains. Après ce nouveau recueil de *Fragments*, je souhaite avoir le temps et les forces de la publier.

On voudra bien me pardonner de parler délibérément à la première personne. Imiter l'admirable réserve de celle qui écrit l'*Avertissement* de l'édition de 1883, je le voudrais, mais il y faudrait des artifices de langage qui me paraissent vains. De nobles scrupules retenaient cette noble femme, à qui le *Journal intime* doit d'avoir été révélé au public. Légataire du manuscrit, elle voulut m'en faire l'héritier après elle. De cette responsabilité, qui me semblait redoutable, je n'ai voulu accepter que l'obligation morale d'apprendre à mieux connaître le *Journal intime* une fois libéré de sa captivité, pour le faire mieux connaître à mon tour. Je raconte simplement ce que m'ont appris les papiers qui ont été confiés pour un temps à la garde de deux personnes avec moi, ou qui m'ont été personnellement légués. Tout mon effort est au service de la pensée et de la volonté incertaines d'Amiel.

II

Le « Journal intime régulier » débute avec la fin de l'année 1847. Cette date reparaît inscrite sur chacun des cent soixante-treize cahiers du manuscrit. Amiel se trouvait alors, à vingt-six ans, étudiant de l'Université de Berlin, dans une période de pleine possession de soi, de sécurité et d'équilibre, qui devait précisément trouver son expression dans la rédaction journalière de notes sur ses travaux, ses lectures, ses relations scientifiques et mondaines, aussi bien que sur sa vie intérieure. « Je suis maintenant plein d'espérance, cette mélancolie inquiète, ce « tempérament sombre qui m'ont rongé si longtemps, me semblent « tendre à s'évanouir. L'avenir ne m'effraie plus depuis que je vois « la possibilité de réaliser mes rêves, que mes incertitudes diminuent, « que mes forces croissent, que je deviens homme. » (*Antécédents du Journal intime*, 6 février 1846¹)

Mais avant de faire du Journal l'œuvre essentielle de sa vie et d'y trouver, en dehors et au-dessus, ou plutôt au cœur de toute activité sociale et professionnelle, la raison d'être de sa pensée, il devait entendre confusément, suivre à tâtons et comme malgré lui l'appel

1. Amiel groupe lui-même sous cette indication générale les cahiers de jeunesse qu'il intitule, d'ailleurs, tantôt *Premier Journal*, tantôt *Notes et réflexions ou Journal*.

intérieur. On trouve les tentatives, souvent abandonnées et reprises, de noter ses réflexions et ses expériences de chaque jour, entre dix-huit et vingt-cinq ans. Ces essais juvéniles remplissent un ou deux cahiers dont le premier, mis à part sous la rubrique « réservé », va du 24 juin 1839 au 27 août 1841. C'est le plus caractéristique de cette série initiatrice, celui qui fait de bonne heure entrevoir les émotions intimes, les conflits d'idées et de sentiments qui devaient conduire cette âme d'exception, toujours plus complaisamment livrée à une liberté ruineuse de toute œuvre solide, forte et définitive, à s'observer, se juger et se décrire elle-même dans une confiance de trente-cinq années.

Voici la première de ces réflexions. « Le moyen de ne rien apprendre, « tout en travaillant, c'est de voltiger d'un ouvrage à l'autre, ou de « trop lire d'une haleine. Je parcours, je feuillette vingt fois un volume « d'histoire, tandis que j'aurais pu le lire attentivement. Ainsi j'ai « trouvé la recette d'avoir toujours à recommencer. Il faudra régler « cela » Et cet étudiant de dix-huit ans continue « Je voudrais telle- « ment lire et apprendre de choses à la fois que les bras me tombent de « découragement, et que je reste devant l'ouvrage sans pouvoir me « résoudre à me borner à un seul sujet, et sans oser commencer. C'est « un grand défaut : encore une chose à corriger .. » (*Premier Journal*, 24 juin 1839)

Pour répondre à l'infatigable curiosité d'un esprit qui prévoit déjà que le complet sera son besoin et son rêve, que rien de ce qui est fini ne le satisfera jamais, il se livre, en marge de ses cours, qui semblent d'ailleurs le captiver peu, et à côté des distractions de la camaraderie ou de la famille, qui ne l'absorbent jamais, à une lecture avide et surtout dispersée. Voici, par exemple, ce qu'il a lu, du 24 juin au 17 octobre de cette année 1839. Béranger, *Chansons*; Mignet, *Napoléon*, Victor Hugo, *les Orientales*, *les Voix intérieures*; M^{me} de Staël, *Corinne*; Michelet, *Introduction à l'Histoire universelle*, J.-J. Rousseau, *Lettres sur la botanique*; de Saintines, *Picciola*, Balzac, *La Peau de chagrin*, *Physiologie du Mariage*; G. Sand, *La dernière Aldini*, Ch. Nodier, *Mlle de Marsan*, Jules Janin, *Chemin de traverse*; Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*; Montaigne, quelques livres des *Essais*; Villemain, *Éloge de Montaigne*; quelques chapitres du *Perfectionnement moral*, Charles Didier, *Rome souterraine*, et je crois que j'en oublie ! Mais, bientôt, il en viendra à « sentir ce qu'il y a de faux dans la vie de ces livres », par opposition à la vie réelle : « Je reconnais avec « une sorte de terreur l'énorme illusion, sur laquelle j'ai vécu sans la « raisonner, que tout était dans les livres, et que là l'on apprenait plus « vite et mieux. » (*Antécédents du Journal intime*, Berlin, 8 avril 1845)

N'est-ce pas la tentation suprême de l'intelligence, le désordre malin de la curiosité de l'esprit, l'attrait défendu de l'arbre du bien et du mal ? « Il faut régler cela », ce mot revient comme le refrain de ces premiers cahiers. Et il est bien, ce journal ébauché, le refuge contre un

malaise grandissant du jeune homme abandonné sans règle et sans mesure à la soif de connaître. « Il faut régler cela », il faut trouver et s'imposer une discipline de travail, un contrôle rigoureux de ces multiples aventures intellectuelles, la sagesse enfin et la ligne de conduite persévérante que pourra seul lui tracer le dessein arrêté d'une vocation.

« Depuis longtemps, je suis préoccupé de ma vocation. C'est la « planète, comme dit Goethe, autour de laquelle gravitent, pour le « moment, mes réflexions et mes lectures. J'éprouve de cruelles « incertitudes. C'est peut-être que l'orgueil m'aveugle et que je « ne crois jamais trouver ma place assez haut ni assez loin. Où tout « cela aboutira-t-il ? Qui vivra verra » (*Premier Journal*, 14 octobre 1840.)

En attendant, Amiel s'efforce d'assurer par des « principes » une recherche qu'inquiète le sentiment, parfois douloureux, de la fuite du temps mal employé. En voici deux : « Pour grouper ses études, il faut « proposer un but certain, et plutôt un peu vaste, à ses efforts et à ses « travaux. » — « Chaque branche spéciale doit être fécondée et animée « par l'idée de ce vaste ensemble auquel elle appartient. C'est la seule « méthode de la faire étudier avec fruit. » (*Premier Journal*, 8 octobre 1840.)

Je continue mes citations. Le 6 mars 1840, il avait écrit : « Employé « presque tout le temps que j'avais de libre à rédiger cette petite « carte de quatre pouces de surface où se trouvent toutes les règles que « j'adopte pour ma conduite ; je me suis tourmenté pour rendre « complètes les trois qui concernent l'étude. J'ai trouvé un cadre où « je pouvais tout faire entrer. Comment retenir ce qu'on a appris ; — « comment apprendre de nouveau ; — comment être sûr qu'on sait. » (*Premier Journal*, 6 mars 1840.)

Mais le découragement, l'infidélité à cette discipline reparaîtront bientôt et rendront plus pressant l'appel à ce singulier secours du Journal : « Oh ! ces temps, je suis bien las de moi : je vois le peu de « résultats de mes deux ans et demi d'Auditoire¹ ; je sens ma vie « s'écouler sans porter de fruit, sans la trouver employée. Je gaspille « mes forces à quelques lectures dispersées, qui ne laissent pas des « traces pour assez longtemps. La paresse a tout envahi. Elle me tue, « Mais non, c'est moi qui la tuerai. Je vais m'occuper dès ce soir d'un « examen de ma vie. Je l'achèverai et mettrai tout par écrit. Du passé « je me tournerai vers l'avenir et, tout humilié par celui-là, je me « formerai un renouvellement de vie ; je choisirai enfin nettement ma « vocation, je fixerai l'œuvre que je veux accomplir et, de là, je cons- « truirai mes plans pour l'année prochaine et les suivantes, dirigés tous « vers ce but unique. Je ne resserrerai pas trop ma liberté, parce que

1. On appelait « Auditoire » les trois années d'études générales de sciences et de lettres par où passaient les étudiants de Genève avant d'entrer dans les Facultés professionnelles.

« c'est le moyen de n'en rien obtenir , mais je me tracerai un itinéraire
 « général. Oui, il faudra que je revienne souvent au but que je me
 « propose, et que tous les mois, et même toutes les semaines, il y ait
 « irrévocablement un examen de mes progrès, soit intellectuels, soit
 « moraux, soit même physiques. »

Ordre dans ses lectures, choix d'une carrière, méthode et plan de travail, examen de conscience, telles sont donc les premières étapes de volonté par où passe l'auteur du *Premier Journal*

Amiel ne se décida d'ailleurs pas à ce dialogue périodique avec lui-même sans hésitation, ni même sans résistance. De bonne heure, il en pressentit le danger : « Il y a une certaine volupté à se faire des moralités, à déclamer de beaux conseils, et une sotte mélancolie à se sentir
 « incapable de les suivre. » (*Premier Journal*, 14 octobre 1839) — « Ces
 « journaux sont une illusion. Ils ne renferment pas la dixième partie de
 « ce qu'on pense en une demi-heure sur ce sujet. S'ils pouvaient seulement être une table des matières, ce serait précieux » (*Premier Journal*, 13 octobre 1840.)

Mais comment, d'autre part, quand on a l'instinct, le besoin et le rêve du complet, consentir à rien perdre de soi-même, à se renouveler, se métamorphoser, à nourrir tous les jours, pour renaître différent, sans cueillir les leçons de ces expériences successives ? « Une idée qui
 « me frappa, c'est celle-ci « Chaque jour nous laissons une partie de
 « nous-mêmes en chemin. Tout s'évanouit autour de nous, figures,
 « parents, concitoyens, les générations s'écoulent en silence, tout
 « tombe et s'en va, le monde nous échappe, les illusions se dissipent,
 « nous assistons à la perte de toutes choses, et ce n'est pas assez, nous
 « nous perdons nous-mêmes , nous sommes aussi étrangers au moi qui
 « a vécu, que si ce n'était pas nous , ce que j'étais il y a quelques années,
 « mes plaisirs, mes sentiments, mes pensées, je ne le sais plus, mon
 « corps a passé, mon âme a passé aussi, le temps a tout emporté.
 « J'assiste à ma métamorphose, je ne sais plus ce que j'étais, mes jouissances d'enfant je ne puis plus les comprendre, mes observations, mes
 « espérances, mes créations de jeune homme, elles sont perdues , ce
 « que j'avais senti, ce que j'avais pensé (mon seul précieux bagage),
 « la conscience de mon ancienne existence, je ne l'ai plus, c'est un passé
 « englouti Cette pensée est d'une mélancolie sans égale Elle rappelle
 « le mot du prince de Ligne : Si l'on se souvenait de tout ce qu'on a
 « observé ou appris dans sa vie, on serait bien savant. Cette pensée
 « suffirait à faire tenir un journal assidu » (*Premier Journal*, 8 octobre 1840.)

Comme on le verra, dans son année d'Italie, peu ému par le spectacle des paysages, des architectures ou des œuvres d'art, mais constamment enclin à transposer toutes ses sensations sur le plan de la réflexion morale ou philosophique, ainsi, dès l'adolescence, il lui faut un acte de l'intelligence pour trouver de l'attrait, de l'intérêt aux choses. Il n'agira pas avant d'être maître du principe. Ce qui est, pour d'autres,

récompense du travail, en est, pour lui, la condition. Il entrevoit d'abord la pluralité, son ambition tend à la connaissance totale, sa méthode instinctive d'apprendre est la synthèse.

Laissons le parler, à la fin d'un de ses examens de lui-même, comme le *Premier Journal* en contient déjà plusieurs. « Je crois être bien doué, « mais mon état naturel est le repos. Tout ce que j'ai de facultés a « besoin, pour s'éveiller, d'un acte formel de volonté. La volonté m'est « plus nécessaire qu'à un autre, car mes facultés sont sans élan par « elles-mêmes. Ce sont des serviteurs absolument dévoués et passifs. « Une volonté énergique pourrait aller loin avec mes instruments, car « elle serait richement servie. Si je n'acquiesce pas la volonté, je ne serai « rien.

« La conscience du succès double mes forces, je ne commence pas « si je n'espère pas réussir. Je me décourage vite. J'ai besoin de triom- « pher, j'ai besoin de confiance en moi. Je n'entreprendrai jamais rien « de grand, sans la foi en moi-même. » (*Premier Journal*, 18 juin 1841.)

Mot humble et profond qui révèle le tragique caché d'une jeunesse, d'ailleurs si riche, extérieurement si enjouée et parfois si brillante. Ramenée constamment à elle-même, la pensée de l'Amiel de vingt ans tourne, comme en un cercle, dans ce tourment, apparemment sans issue, du choix d'une vocation.

Cet esprit, déjà ouvert à l'universel, redoute de dépendre de qui que ce soit, de se donner à aucune vérité particulière, de rien sacrifier des dons magnifiques que chaque méditation nouvelle lui fait découvrir en lui. Il voudrait, du premier coup, et dût-il tout renoncer de l'homme individuel, atteindre à la connaissance et à la définition de l'homme absolu. « Tout est dans tout, écrira-t-il quelques années plus tard, et, si « l'œil peut jamais pénétrer à fond un seul objet, l'univers devient pour « lui transparent. Un homme représente l'homme, l'homme contient « l'animal, l'animal le végétal, le végétal le minéral, le minéral l'algèbre « et la géométrie. Comprendre à fond un homme, ce serait voir à jour l'univers. » (*Premier Journal*, Berlin 4 février 1845.)

Vue saisissante, dans la hardiesse d'un raccourci où se ramassent toutes les sciences ! Prise de possession victorieuse de l'inconnu ! La lutte même qu'Amiel avait de bonne heure entreprise pour se connaître et réaliser en lui la paix par l'équilibre de son esprit et de son cœur devait le conduire à sa vocation véritable.

« Aujourd'hui, à la tombée de la nuit, je me suis mis à réfléchir sur « un système de vie, sur un plan immense de travail, tel qu'on serait « tenté de l'entreprendre, si l'on oubliait qu'on ne dispose que de « forces humaines. Nature, humanité, astronomie, sciences naturelles, « mathématiques, poésie, religion, beaux-arts, histoire, psychologie, « tout doit rentrer dans la philosophie, comme je la conçois. Puis, des « scrupules me prenaient à la gorge. Étudier ce qui est, comprendre et « même trouver la raison de ce qui s'est fait, est-ce utile ? Étendre mon « intelligence, avoir tout compris, quand j'y réussirais, n'est-ce pas un

« but personnel, une jouissance égoïste ? Comment servir au monde ?
 « N'est-ce pas en trouvant une idée nouvelle, plutôt qu'en remuant
 « toutes les idées créées ? — J'y répondais en disant Une fois l'idée de
 « Dieu comprise, le rôle de l'humanité déterminé, mon œuvre serait de
 « les faire connaître, mon devoir m'appellerait à dire au poète, à la
 « science, à la musique, à la philosophie, à tout ce que font les hommes .
 « voilà votre tâche, voilà votre destination » (*Premier Journal*,
 8 octobre 1840)

On ne souleva pas de ces transports d'une imagination encyclopédique, de ce romantisme éperdu de l'esprit, quand on songera qu'Amiel, à vingt ans, traçait ainsi l'immense horizon de l'œuvre de toute sa vie, du *Journal intime*, dont les puissances se mouvaient déjà obscurément en lui

J'en prends à témoin la confession si belle, si vaste, si étonnante par l'audace, si touchante par l'humilité, qu'il écrira de sa solitude de Fillinge, en Savoie, le 14 septembre 1841, dans une lettre à sa tante Fanchette

« Hier au soir, je suis rentré dans ma chambre, et là, sous le regard
 « des étoiles qui se pressaient là-haut, j'ai réfléchi sérieusement Je me
 « demandais ce que je me suis demandé vingt fois, quelle serait la
 « pensée autour de laquelle j'ordonnerais ma vie, l'idée dominante, le
 « but, le mobile qui devait englober tous les autres, dominer tout le
 « reste et donner de l'unité à ma carrière C'est une des choses qui me
 « font souffrir le plus, que de me sentir gaspillé et éparpillé par la vie ,
 « les forces se dispersent, on ne sait pas précisément ce que l'on fait, et,
 « quand on a dépensé bien des peines et des travaux, on n'est pas plus
 « avancé vers le bonheur Il faut donc centraliser son activité, se rendre
 « compte clairement du but où l'on va et comment on y va

« Le but, il est dans ce qui ne passe pas, dans ce qui échappe à tout,
 « aux revers et aux tyrans, dans ce qui nous appartient et nous appar-
 « tiendra, dans notre âme Notre âme est un dépôt solennel, c'est la
 « seule chose éternelle au milieu de tout ce qui nous entoure, ces mon-
 « tagnes, ce globe, ces soleils , c'est le souffle divin qui vaut mieux que
 « tous ces mondes , nous lui devons tout Elle doit avoir conscience
 « d'elle-même, de son but, de sa vie intérieure , nous devons faire
 « comparaître devant elle nos actions, nos sentiments, nos acquisitions
 « de tous les jours, elle doit juger de ce qui appartient à sa culture
 « véritable, et juger tout ce qui n'a pas des racines et des fruits immor-
 « tels Il faut se dire que cette âme est destinée à grandir sans fin et sans
 « limites, que, si nous avons été jetés sur cette planète, nous devons lui
 « survivre et passer ailleurs .. Mais cette éducation éternelle, nous
 « avons à la commencer sur ce globe , le monde, notre carrière, les amis,
 « les parents, la religion sont des moyens de Dieu , les vraies relations
 « sont de Dieu à nous , l'amour des créatures, il est pieux, il est sanc-
 « tifié par la loi céleste, mais c'est encore une éducation, un moyen pour
 « monter plus haut. La charité est le plus grand échelon* pour arriver

« à l'amour suprême — Notre âme a beaucoup de facultés diverses, beaucoup de puissances, en apparence opposées, mais toutes se rallient dans son centre, elles ne sont que les rayons qui, quoique divergens, remontent à une source unique, émanent du point central. Tout ce que la terre peut nous fournir, il faut le prendre. Les facultés doivent être cultivées ensemble, pour maintenir l'équilibre et ne pas amener l'hypertrophie de l'une au détriment de l'autre. Musique et géométrie, astronomie et esthétique, philosophie et poésie, sciences morales et arts industriels, rien n'est de trop, rien n'est à repousser. Le but ne change pas, mais les moyens se modifient et s'assouplissent. Si la culture scientifique manque, si la maladie nous enchaîne, eh bien ! la vie intérieure trouve encore un profit à en tirer, elle apprend à souffrir, elle se fait forte, elle s'instruit au détachement du monde, elle étudie ses impressions, elle se purifie et se résigne. Si les livres manquent, on a le cœur humain à sonder, si la société manque, on a les œuvres de l'art ou celles de la nature. Si toutes ces moissons sont absentes et qu'on n'ait pas à les apporter à son âme, la table de la vie intérieure ne sera pourtant pas vide ; il y aura encore nous-même et Dieu : nous-même, nos facultés, le jeu de nos passions, de nos idées, la structure et l'action de l'entendement, surtout l'étude morale de notre cœur, et tout cela, pour en faire l'offrande à notre âme et de notre âme elle-même à Dieu.

« La vie intérieure doit être l'autel de Vesta, dont le feu doit brûler nuit et jour. Notre âme est le temple saint dont nous sommes les lévites. Tout doit être apporté sur l'autel éclairé et passé au feu de l'examen, et l'âme se doit la conscience de son action et de sa volonté... »

On reconnaît aisément quelques-unes des pensées, quelques-uns des accents des *Antécédents*, contemporains de cette confession toute palpitante d'enthousiasme, et qui répond aux angoisses de l'adolescence par une sorte de prophétie, de totale et rapide vision de sa destinée.

Le *Journal intime* réalisera vraiment la « vocation » d'Henri-Frédéric Amiel. On l'a mal jugé, je crois, quand on y a vu je ne sais quel confident désabusé, quel compagnon de désespérance, quel vautour qui rongerait la poitrine de ce Prométhée enchaîné ; ou bien, quand on y a montré comme un acte d'accusation contre un monde auquel Amiel n'aurait jamais pu s'adapter, comme une sorte de revanche que le martyr de l'idéal aurait prise, jour après jour, sur une patrie ingrate, une vie sociale hostile et une carrière manquée. Non, le Journal n'est rien moins que cette œuvre cruelle et stérile. « Je n'ai pas eu de consolateur, d'ami supérieur à moi et me comprenant et me redonnant de la force dans mon adolescence. » Ainsi parle Amiel à vingt-quatre ans. Mais, dès la vingtième année, il avait, à son insu, découvert le remède à son mal, à cette privation dont tout son être souffrait : se donner à lui-même cet ami supérieur, ce guide, ce stimulateur, ce conseiller et

ce juge, dont la parole remplira sa solitude et sauvera son courage ce sera le *Journal intime*.

Seulement, si bien des pages de l'œuvre poursuivie jusqu'à l'anéantissement de toutes les espérances et de toutes les déceptions semblent donner raison à la sévérité de certains moralistes, si Amiel lui-même l'a parfois condamnée, c'est qu'elle subit à son tour la « loi d'ironie » qu'il a définie « la duperie inconsciente, la réfutation de soi par soi-même, la réalisation concrète de l'absurde ». — « Le philosophe aussi « tombe sous la loi d'ironie, car après s'être mentalement défait de « tous les préjugés, c'est-à-dire s'être internationalisé à fond, il lui faut « rentrer dans sa guenille et sa chenille, manger et boire, avoir faim, « soif, froid, et faire comme tous les autres mortels, après avoir momentanément fait comme personne. » Oui, comme tous les autres mortels, s'abandonner aux faims et aux soifs du cœur, ambitionner la gloire, gémir des déceptions, se prêter à l'envie, rêver le bonheur et le bien-être domestiques, déjouer les curieux, démasquer les méchants, faire appel à la sympathie et à l'admiration, affirmer ses mérites, réclamer ses récompenses, primer enfin en revendiquant tous ses droits.

Toutes ces faiblesses humaines entrent et passent sur la scène du *Journal intime*. Coalition changeante et momentanée, elles n'y célèbrent aucune victoire, aucune conquête. La loi du devoir et l'intelligence souveraine abolissent la loi d'ironie. Le fond de l'âme d'Amiel, ce n'est pas la défaite, ni la désespérance, c'est l'héroïsme, comme l'annonçaient déjà les *Antécédents du Journal*. Toutes les dissonances s'effaceront dans l'accord suprême de la conscience morale et de l'esprit.

III

Le manuscrit du *Journal intime* régulier compte 173 cahiers in-quarto — en réalité 174, si l'on tient compte d'une erreur de pagination — qu'Amiel a cousus lui-même et réunis dans treize cartonnages à dos de parchemin. L'ensemble donne environ 16 900 pages, tandis que les quatre cahiers des *Antécédents* n'en comptaient pas deux cents.

Pendant les années du début, l'auteur suit une pratique assez régulière de paragraphes logiquement distingués par des sous-titres qu'il souligne et des notes marginales ajoutées après coup.

En réalité, il tâtonnait encore la diversité autant que l'abondance des faits ou des réflexions à relever l'embarrassent. Pas plus qu'il ne se tenait à la règle de consacrer au Journal la dernière heure d'une journée de travail sévèrement divisée (de 9 à 10 heures du soir), il ne suivait le plan jadis tracé d'un journal réparti en cinq cahiers de notes intimes « 1. Moral, 2. Intellectuel, 3. Physique, 4. Vie intérieure, impressions, 5. Projets, plans » (*Antécédents*, 30 octobre 1840).

C'est le temps où il se proposait d'élucider « l'art et la méthode de

la vie » — « Le principe, c'est la volonté vouloir ce qu'on sait, le « but, c'est la vocation savoir ce qu'on doit, la méthode, c'est le « plan de vie » fixé comment on doit. » Mais il devait se lasser bientôt « de cette pédanterie de catéchisme » Employé plusieurs heures à « relier et orner de marginaux un des cahiers de mon *Journal intime*, « afin de faire des renvois et rapprochements Il est assez ennuyeux « par son éternelle préoccupation personnelle et moraliste L'absence « de faits vient à la division du travail, je voulais réserver les faits à « d'autres cahiers parallèles .. — Il faut donc améliorer le Journal « en y faisant une place aux gens et aux choses De psychologique et « moral, le faire devenir plus pittoresque Ou bien serait-ce l'œuvre « d'un autre cahier ? Ne faut-il pas que toute la vie subjective, plus « immédiatement saisie dans sa conscience que racontée dans ses actes, « rentre dans le Journal ? Les trois sphères concentriques de la vie « subjective, c'est-à-dire les faits et les actes, — les idées apparues ; « — les sentiments éprouvés, doivent former ou composer la matière « du Journal ¹ »

Et Amiel dresse ce tableau singulier

- | | |
|--------------|--|
| A. ACTA : | a) Emploi du temps et des heures (<i>statistique</i>) ; |
| | b) Détails (<i>espoirs</i>). |
| B. COGITATA | a) Connaissances acquises (<i>musée</i>) ; |
| | b) Idées devenues et trouvées (<i>arsenal</i>). |
| C. SENTITA : | a) Ce qui passe, aperceptions fugitives (<i>lyrisme, théâtre</i>) , |
| | b) Ce qui reste, sentiment fondamental (<i>religion, confessionnal</i>). |

Mais il abandonne bientôt toute intention pédagogique de division du travail. En regard du schéma précédent, une note postérieure pose en marge cette question « Le Journal intime exprime-t-il la vie ? » C'est de la vie que le Journal devait en effet s'inspirer toujours plus spontanément. « Si je continue, écrit Amiel en 1852, il prendra un « autre aspect... Pour le moment, ce Journal est encore un être mystique et hybride, semainier, agenda, procès-verbal, inquisiteur, confident, garde-notes, mais où deux rôles dominant : celui de greffier qui « constate et celui de Nestor qui sermonne. Statistique et moniteur « C'est également fastidieux. Aussi est-il peu amusant à relier Cependant s'il a été utile à écrire il a une excuse » On voit peu à peu, par la seule disposition graphique et la physionomie des cahiers, comment le Journal s'affranchit d'être une discipline pour devenir une diversion,

¹ *Journal intime*, décembre 1849 Toutes les citations faites au cours de cette Introduction sont empruntées à des parties inédites du manuscrit

un délassement, avant qu'il ne soit un jour le compagnon indispensable et parfois le maître impérieux. Dès lors il se rapproche plus étroitement de son auteur, il paraît se modeler sur son naturel et s'accommoder à son humeur. S'il ne reçoit pas encore son premier salut du matin, il l'appelle plus constamment à lui, et les semaines, même les journées deviennent de plus en plus rares pendant lesquelles Amiel n'y a rien consigné.

« Journal négligé, journal ennuyeux, car il ne consigne plus que « quelques faits grossiers et point ou peu d'impressions », il garde la « matière et perd l'esprit des journées écoulées. Au lieu d'un bouquet, « je n'ai plus qu'un herbier, les fleurs elles-mêmes y sont aplaties, sans « parfum et sans fraîcheur. Or une fleur sèche n'est plus vraie, est un « mensonge. Un journal arriéré n'est plus un journal, et sa fidélité « même peut tromper. Un témoin qui ne dit pas toute la vérité est un « faux témoin, comme celui qui l'altère et plus que celui qui la tait. « Donc écrire tous les jours, ou ne revenir qu'avec scrupules sur les « jours oubliés » (*Journal intime*, 22 avril 1851).

A partir de l'automne 1852, il n'y aura plus de journées blanches, sauf quelques exceptions très espacées. Et c'est alors aussi que se fixe ce type de rédaction, presque uniforme dans les périodes de calme physique et moral, d'après lequel Amiel inscrit sous la date du jour une énumération des lectures faites, des lettres écrites et des visites reçues ; et puis développe, en paragraphes longs et courts, d'abord l'analyse et la critique des articles et ouvrages lus, ensuite le commentaire de ses rencontres, de ses conversations ou de ses expériences de la journée.

D'un jour à l'autre, d'une année à l'autre, le nombre des pages peut varier beaucoup. Sur la couverture du 144^e cahier, qui se termine avec l'année 1876, Amiel inscrit cette observation. « 14 000 pages en « 25 ans donnent 482 pages par an, et une et trois dixième de page « par jour pendant 10 480 jours consécutifs ». En fait, son humeur mobile ne s'astreint à aucun calcul. « Ai-je assez griffonné aujourd'hui « (11 pages), à ce compte-là, cela ferait 3 700 pages en une année, « autant que dans les dix années de 1848 à 1858. — Supposez quatre « pages par jour, d'un ouvrage durable ; en trois mois, ce serait « un volume. Mettons neuf mois pour le préparer et le méditer : cela « ferait encore un volume par an. » (*Journal intime*, 7 avril 1866).

Les années seront donc fort inégales : la moyenne pour les dix premières est de 293 pages, pour les dix suivantes, de 528 pages, pour les dix suivantes, de 635 pages. Les trois années les plus chargées sont 1870 (813 pages), 1871 (841 pages), et 1880 (809 pages).

En tête du deuxième volume de cette édition, on trouvera le fac-similé de la couverture d'un des cahiers du Journal, le quatre-vingt-dix-septième. J'aurais pu reproduire celle du deuxième cahier (1848) qui porte l'inscription suivante, curieux programme, d'ailleurs bien confus encore et rédigé dans le style de l'étudiant berlinois, de l'œuvre qu'il vient d'entreprendre : « Observatoire général. Revue de l'en-

« semble, de la marche de mon développement Quartier général des
 « opérations Coup d'œil sur l'harmonie ou la dissonance intérieures,
 « sur les lacunes, les fautes ou les malaises, sur l'évaluation simultanée
 « et organique de mes forces physiques, intellectuelles et morales —
 « Thermomètre de mon état psychologique — Ma vie la plus centrale,
 « la plus secrète, la plus recueillie — Relations avec la sphère éter-
 « nelle. — Expérience intérieure Conscience de moi Équilibre, pro-
 « portion, mesure, harmonie, eurythmie *Lebenskunst* Éducation infi-
 « nie. — États de l'âme et principes directeurs ou consolateurs —
 « Caractère Inclinations Impressions. »

Toutes les couvertures des cahiers de papier blanc ne sont pas aussi chargées Parmi les premiers, quelques-uns portent l'épigraphe *Specula, speculum* D'autres, plus tard, des devises qui sont des admonestations A POINT ATTENDS RIEN SANS BUT POUR AUTRUI. NULLA DIES SINE LINEA NE CRAS. CAVIŒ CASSUM. BE FAST. Ou bien ce sont des citations empruntées à ses lectures du moment, où se rencontrent Sénèque, Martial, Montaigne, Fénelon, Voltaire, Rousseau, Goethe, Heine, George Sand, Sainte-Beuve, Vinet, Emerson, pour ne mentionner que les noms les plus illustres ou les plus fréquents Ou bien encore des stances, des distiques, des quatrains, parfois signés des initiales d'Amiel. En voici quelques exemples :

Nul ne fait bien que ce qu'il fait sans trêve,
 Tout vrai talent s'exerce chaque jour,
 Plus verdit l'arbre, et plus il prend de sève,
 Plus le cœur aime, et plus il tient d'amour

(35^e cahier, mars 1858)

Nature, en ma faveur, tu fus en vain prodigue.
 Pour moi, vouloir, agir, vivre, est une fatigue

(37^e cahier, mars 1859)

Crois, et tu peux agir, doute, et tu restes coi ;
 Pour oser quelque chose et vaincre, il faut la foi

(70^e cahier, janvier-mars 1860)

Dans cette existence qu'opprime
 Le malheur de l'humanité,
 Il n'est de bon que la sagesse
 Et de sage que la bonté

(107^e cahier, septembre-novembre 1870)

Obtenir la paix, tu le peux,
 Presque le bonheur, si tu veux.
 Fais ton devoir, et rends heureux

(111^e cahier, février-avril 1871)

DAPHNIS ET CHLOÉ

Unis par le cœur, sans prêtre ou notaire,
 Avant d'être époux, ils furent conjoints,
 Le code civil vient après Cythère.
 Pour aimer plus tôt, s'en aime-t-on moins ?

(117^e cahier, janvier 1872)

De l'idéal disert amant,
Contemplatif à l'âme fière,
Tout ce qu'il veut, il peut le faire,
Mais il voulut bien rarement

(159^e cahier, mai-juillet 1879)

Fallait-il qu'on le dit ou qu'on me le cachât ?
Ainsi je dois mourir noyé dans mon crachat.
Mon âme, hélas ! la devinait cette fin lamentable,
Et n'est pas résignée
Quoi ! rien pour mon salut, quoi ! rien pour mon rachat ?
Ignoble et dure destinée !

(164^e cahier, janvier-mars 1880)

Au cours même du Journal, la réflexion d'Amiel tourne très fié-
quemment en vers-proverbes, en distiques, en quatrains et même en
petits poèmes, parfois humoristiques, pour la plupart gnomiques. Les
Fragments publiés en conservent quelques-uns, quoique les éditeurs de
1883 les aient le plus souvent supprimés. La plupart sont médiocres
sans doute, mais caractéristiques du tour d'esprit d'un moraliste trop
souvent épris du joli, même du précieux. Sur la couverture du cent
trente et unième cahier, qui date de 1874, je relève cette note signifi-
cative : « Un supplément nécessaire de ce Journal, c'est la collection
« des *Pensives*, recueil de plus de 700 piécettes gnomiques, écrites au
« jour le jour depuis quelques années et réunies à part. Ces brimborions
« traduisent les situations morales actuelles ou traversées. S'ils ont
« peu de valeur littéraire, ils sont un mémorial psychologique. » Les
recueils du *Penseroso* et de *La Part du Rêve* offrent les échantillons les
plus réussis de cette poésie sentencieuse

Certaines périodes du Journal sont plus versifiantes que d'autres,
ainsi les années 1868 à 1872, dont beaucoup de pages présentent un
mélange constant de prose et de vers. L'auteur écrivait peu après.
« Je remarque que les jours sans rimes sont ceux où je me laisse le plus
« abattre. » Voici l'un de ces jours de bon courage et de franchise alerte :

8 novembre 1861 (*neuf heures du matin*).

Sirocco, sel mouillé, vent tiède, ciel couvert,
La terre est de feuilles jonchée,
Oubliions ! l'arbre nu sait-il qu'il était vert ?
Le nid froid, qu'il eût sa nichée ?
Vivons, marchons front haut, fêtons même l'hiver,
A quoi bon la tête penchée ?

Va, ne sois point ingrat et savoure les biens
Dont le ciel pour toi fut prodigue
Si chaque homme a ses maux, sache porter les tiens,
Aux mauvais pensers fais la figue
Un cœur joyeux, voilà le meilleur des soutiens,
C'est le cœur triste qui fatigue

Tes longs abattements viennent de ton ennui,
Et ton ennui de ta faiblesse,
Trop vite tu t'assieds, trop tôt l'espoir t'a fui,
Trop aisément ton cœur se blesse,
Sois homme, prends courage et dis-toi qu'aujourd'hui
Ton ennemi, c'est la mollesse

« Voilà dix huit vers sortis involontairement de la première ligne
 « qui avait pris la tournure d'un alexandrin, et d'un mouvement de
 « gratitude éprouvé ce matin en songeant à la liberté qui m'était
 « accordée par la Providence. Le vers a sollicité la pensée, et la pensée
 « le vers. Quand tous les deux sont complices, le mal se fait tout seul,
 « et les strophes pourraient se multiplier sans intention comme sans
 « rature »

Si ces improvisations versifiées sont pour la plupart surchargées de ratures et de corrections, le texte en prose, au contraire, est presque constamment net et de premier jet. Les plus beaux morceaux du Journal semblent avoir été écrits d'une haleine, et il y en a qui remplissent plusieurs pages. Trop surveillée dans les cahiers du début, souvent relâchée et difficile dans les derniers, l'écriture est alors d'une fermeté singulière, rapide, docile à la pensée, sobre de toute recherche, plus logicienne qu'artiste et d'une belle élégance intellectuelle. L'esprit ordonne, éclaire et pénètre tout. C'est la contemplation souveraine, traduite par la beauté graphique d'une force condensée, et qui va droit au but.

Ainsi, de lui-même, le manuscrit parle aux yeux et trahit par sa forme changeante l'évolution de sa vie antérieure. De greffier, il est promu secrétaire intime, de témoin, confident, de conseiller, libérateur. Les agitations de l'âme d'Amiel se révèlent au seul aspect de ces pages. Avant le jour, souvent, il allume sa lampe pour écrire, à peine levé. « C'est toujours au réveil que les pensées du jour précédent me reviennent. La nuit les tamise en quelque sorte et les dégage des faits insignifiants ou indifférents qui les contenaient. » A quelques heures d'intervalle, d'heure en heure dans les jours les plus troublés, il y revient « comme un oiseau encagé qui bat les barreaux de sa cage ». Ou bien, au contraire, lorsque quelque grand spectacle de nature emplit ses yeux et exalte sa pensée, il en marque les phases par des notations espacées selon le rythme des choses. C'est le conflit de la lumière et des ombres, un orage dans la haute montagne, la symphonie d'un coucher de soleil sur le lac et les rivages aimés de Clarens. Sept heures, onze heures du matin, midi, trois heures, cinq heures, huit heures, onze heures du soir. strophes en prose ou parties détachées d'un scénario, le Journal alors chante ou construit l'œuvre poétique.

Ces tableaux dramatiques ou ces monologues inspirés, Amiel les a-t-il plus tard relus ? Il rouvrirait rarement les cahiers achevés, plus rarement encore, une ou deux fois seulement, il a prêté un cahier ou un autre à des amies dont il était sûr. Et il semble, à chaque expérience l'avoir regretté, sauf, sans doute, le jour où il lut pendant deux heures des pages triées du cent cinquante-sixième cahier (janvier-février 1879) à celle qu'il appelait Fida, ou Seriosa, celle qui, quatre ans plus tard, entrera dans la connaissance du manuscrit tout entier : « J'ai été mieux que récompensé. Ma chère petite stoicienne, qui était accablée quand j'ai commencé, était toute épanouie à la fin. Elle m'a dit : Ce

« 2 avril, j'ai été ravie, vous ne sauriez croire le bien que vous me faites, « il me semble déjà être une âme et regarder les choses de ce monde « comme on les verra dans l'au-delà » (*Journal intime*, 2 avril 1879.)

Amiel ne savait comment tirer parti de ce manuscrit où aucune table des matières, aucun répertoire ne le guidait. Ses papiers innombrables s'accumulaient dans des caisses, non pas précisément dédaignés, car il les conservait tous, mais réunis par liasses, au petit bonheur, et jamais repris. « Ce qui serait préférable encore, ce serait le « répertoire général de mes papiers, cours, notes, agendas, correspondances, *allerley*, et surtout une table des matières de mon *Journal intime*. car ce vaste fouillis ne peut servir à personne, pas même à son « propriétaire et à son auteur. N'y pouvant rien retrouver, je l'ai « comme ne l'ayant pas, il ne me sert de rien » (*Journal intime*, 22 avril 1876)

IV

Sur les instructions à laisser quant à l'emploi de ses « papiers personnels », Amiel hésita longtemps. Il les rédigea pour la première fois en 1874, les modifia en 1877, les renouvela enfin, trois semaines avant sa mort, le 22 avril 1881. Elles concernent essentiellement la correspondance, les manuscrits de ses cours, ses poésies inédites et le *Journal intime*. « Souhaitant que mes travaux, mes expériences et mes « méditations ne soient pas entièrement perdus et puissent servir à « d'autres, sinon faire survivre mon nom, je désirerais, et c'est le désir « que je recommande le plus vivement à mes héritiers, que l'on trouve « moyen de faire une publication posthume de ce que je puis avoir écrit « d'utile et de bon » (*Instructions*, 23 juillet 1877). Il prévoyait alors, en réservant sur sa fortune la somme nécessaire à sa publication, une édition de ses œuvres en six volumes. Le premier eût compris, avec la reproduction des recueils égrenés, *Grains de Mil*, *Penseroso*, *La Part du Rêve*, *Jour à Jour*, un choix fait dans les portefeuilles inédits des *Méandres*, le cinquième, ses articles et études critiques, le sixième, ses travaux scientifiques d'histoire littéraire ou d'histoire de la philosophie ; les deuxième, troisième et quatrième volumes, sous le titre de *Pensées d'un Contemplateur*, eussent été réservés à un choix de lettres et à « des pensées et fragments de toute espèce extraits des 12 000 pages « du Journal, dont le premier millier a fourni la partie prose des *Grains de Mil* »

Quelques amis étaient désignés pour « préaviser sur le fond, la forme et la conduite de l'entreprise », parmi lesquels Marc Monnier, Victor Cherbuliez, Auguste Bouvier, Joseph Hornung, Edmond Scherer.

Sans revenir sur ce projet d'édition générale, les instructions postérieures semblent décharger l'exécuteur testamentaire d'une partie de sa tâche : « Il remettra la collection des poésies inédites

« à Mlle Berthe Vadier, qui donnera son préavis en première ligne
 « sur ce qui pourrait en être publié. Il remettra la collection du *Journal*
 « *intime* à Mlle Fanny Mercier, qui donnera son préavis en première
 « ligne sur ce qui pourrait en être utilisé pour la publication. Ces deux
 « amies dévouées, qui sont en même temps mes élèves, seront à regar-
 « der comme le conseil étroit pour le détail et la pratique de toute
 « l'entreprise » (*Instructions*, 23 juillet 1877)

L'plus précisément encore l' « instruction additionnelle » du
 22 avril 1881 stipule entre autres « Je lègue à Mlle Fanny Mercier
 « 1^o ma correspondance ; — 2^o mon *Journal intime* (16.900 pages
 « bientôt) , — 3^o mes cours manuscrits, à remettre avant tout en
 « ordre ; — 4^o mes souvenirs de jeunesse et d'études. »

Amiel poursuit ainsi jusqu'aux dernières conséquences le principe
 auquel il s'était déjà arrêté en 1874 : « A ma famille tout ce que
 « j'ai reçu ; mais à moi, c'est-à-dire à ceux que j'ai choisis comme
 « ma famille spirituelle, ma création, ma pensée. »

V

C'est par Fanny Mercier, la modeste institutrice genevoise, la
 « chère calviniste », la « petite sainte », la « chrétienne », la « Sensi-
 tive », la « Seriosa », la « Fida », la « Stoica » du *Journal intime*,
 que fut accompli ce vœu le plus profond, le plus sacré d'Amiel :
 que le meilleur de sa pensée fût sauvegardé et transmis.

Marie-Françoise Mercier (1836-1918) dirigeait un externat de
 jeunes filles, avec sa sœur Pauline, qu'Amiel appelait volontiers
 Perle ou Perline. Les deux sœurs, chez qui la grâce enjouée de Pauline
 s'accordait parfaitement à la gravité virile et passionnée de Fanny,
 vivaient avec leur mère, qu'elles entourèrent d'une tendre sollicitude
 jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. C'est « le Trèfle », « l'Ile
 d'azur », « la Passerine », foyer où l'auteur du *Journal* a vécu tant
 d'heures de confiante amitié. « Hier au soir en rentrant et ce matin
 « au réveil, songé à la Passerine. Ce milieu cordial, honnête, intelli-
 « gent, affectueux, ne serait-il pas salubre pour la vie quotidienne ?
 « Ne semble-t-il pas m'être offert par la Providence ? Simplicité,
 « vertu, culte du devoir, amour des saines et pures jouissances, qu'y
 « manque-t-il ? » (*Journal intime*, 5 juillet 1875.)

On comprend mieux le sens de ce mot, ajouté par Amiel à ses
Instructions de 1881, à l'adresse de Fanny Mercier : « Vous m'avez
 « dit quelquefois que vous étiez ma veuve. Je vous laisse des droits
 « de veuve : ma correspondance et mon *Journal*. »

Pendant les années 1882 et 1883, cette femme admirable, désolée
 par la mort du maître, du confident et de l'ami, accablée de travail,
 épuisée de forces, a recueilli nuit après nuit les richesses de l'immense
 confession, en a saisi l'ampleur et la profondeur, en a ressenti l'infinie

souffrance, en a contemplé la beauté morale, en a vécu de nouveau, assailli de souvenirs lumineux et sombres, tourmentée de scrupules, parfois dévoïée d'angoisses, toutes les grandeurs et toutes les faiblesses « Il s'agit d'une dette de fidélité envers une âme qui a beau-
 « coup souffert .. Vous l'avoueriez-je, est-ce parce que je suis femme ?
 « mais l'idée de survivance par le nom, la renommée, est une idée
 « qui m'aborde rarement — relativement à moi jamais, cela va sans
 « dire, — mais, même en pensant à d'autres, même en pensant à
 « notre ami, elle me préoccupe très peu. Ce qui me poursuit d'autant
 « plus, c'est l'idée de la revivance spirituelle. Que le meilleur de
 « nos chers défunts ne s'évanouisse pas avec leur présence, que leur
 « œuvre ne se perde pas, qu'elle soit rassemblée, qu'elle soit un trésor
 « accessible à tous et enrichissant l'indigence qui souffre, voilà mon
 « désir . Faire rendre justice à notre ami et, selon son vœu, sauver
 « pour les autres le legs de sa vie malheureuse, le fruit d'expériences
 « et de pensées qui a mûri au fond même de ses souffrances et de
 « ses luttes... Une publication posthume est chose si difficile, et
 « celle d'un *Journal intime* chose si délicate ! C'est en quelque sorte
 « livrer une âme — et cela peut devenir une trahison, — si ce n'est
 « une œuvre de fidélité intelligente. Cette responsabilité d'un ouvrage
 « où les droits de la vérité et ceux de la protection doivent se conci-
 « lier est bien grave, elle me trouble souvent, d'autant plus que par
 « intérêt personnel (peut-être est-ce instinct féminin ?) j'aurais
 « voulu seulement abriter, embaumer ces confidences intimes dans
 « le recueillement . La dernière feuille, c'est-à-dire la troisième
 « de notre volume, a été tirée cette après-midi. Je devrais peut-être
 « en éprouver quelque joie, mais, l'avouerai-je à l'ami de notre ami,
 « je n'en ai pas la force maintenant. La lecture que j'ai faite et refaite
 « était trop douloureuse, elle soulevait trop de questions, entr'ouvrait
 « trop d'abîmes, faisait naître trop de regrets. J'ai été trop déchirée
 « par le récit des souffrances de notre ami, trop émue de ses paroles,
 « trop navrée de ses erreurs et de ses défaites, trop indignée des
 « méchancetés et des hypocrisies humaines... Le dernier mot qui
 « m'était dit par l'exécuteur testamentaire était toujours : Hâtez-
 « vous, et je ne pouvais faire comprendre que choisir une nuance
 « parmi des centaines de tons semblables demande quelque examen
 « et quelque loisir ; et qu'on n'extrait pas deux cent cinquante
 « pages de sept mille sans quelque hésitation, quand on cherche le
 « vrai et qu'on ne voudrait pas manquer le beau ni le bien. En
 « définitive, j'ai passé mes nuits, perdue devant ces sept mille
 « pages sans un point de repère (ni table, ni marginaux), remuée
 « par mille pensées, mais ne voulant qu'une chose : sous tant de
 « profils fuyants revoir la physionomie vraie, accomplir le dernier
 « vœu... Je voudrais que tout ce que nous donnerons sur lui et à
 « propos de lui fût bienfaisant, rendît l'âme plus haute, initiât à
 « une vie supérieure et plus pure, bref plus salubre. » (Lettres de

Fanny Mercier à Edmond Scheier, août-septembre-octobre 1882)

Toute la noblesse d'âme de Stoica, la « chère calviniste », si retenue dans ses aveux, si austère dans sa dignité, si passionnée dans sa foi et ses affections, se révélait ainsi, à son insu et malgré elle, à « l'ami de notre ami », à cet homme hautain et lointain, le sénateur inamovible, le maître critique Edmond Scheier, qu'elle ne connaissait encore que par quelques jugements d'Amiel, mais qu'elle pressentait le seul capable de comprendre à première vue le *Journal intime*, d'accueillir, pour l'aider dans son héroïque entreprise, ses doutes, ses résistances, ses sacrifices et son inébranlable résolution.

Si c'est à Fanny Mercier, son « ange gardien », qu'Amiel se décida enfin à confier le manuscrit de son Journal, pour qu'elle le connût tout entier et choisît la première les morceaux à en publier, c'est qu'il pouvait se reposer sans réserve sur son intelligence et son cœur. Il lui laissait sur sa correspondance et ses confessions des « droits de veuve ». Le dernier billet qu'il lui écrivait était signé « Votre « vieil ami de vingt-quatre ans ». « N'est-ce pas mon amie particulière, « celle qui m'a pris pour son maître et son guide, et que j'appelle « la petite sainte ? Si elle n'a pas la verve créatrice, la gaieté féconde, « elle a l'intelligence, la volonté, la conscience surtout, la pureté, « le sens moral à un degré rare. C'est la loyauté même, le courage, « la charité, la fidélité. Elle m'est profondément attachée. Sa discrétion « et sa délicatesse sont parfaites, sa puissance de dévouement a « fait ses preuves. Y a-t-il une femme plus véridique, aussi incapable « de détours ? Peut-on pousser plus loin l'oubli de soi, la soumission « à la règle, la discipline de soi-même, tous les scrupules ? Quelqu'un « aime-t-il le bien d'une façon plus absolue et paraît-il mieux fait « pour l'héroïsme que cette pauvre petite calviniste sans apparence, « mais dont l'être intérieur est une flamme, une flamme divine ? » (*Journal intime*, 5 juillet 1875.) « Je suis toujours émerveillé de « lire dans cette âme profonde et pure. » (*Journal intime*, 14 septembre 1874.) « L'erreur, le mal, le laid, le faux, le médiocre la tourmentent et la bouleversent... Son besoin de perfection ne comprend « pas le laisser aller du prochain, sa délicatesse ne peut se faire à « l'indélicatesse ; sa pureté se trouble devant le vice, le crime, la « méchanceté et même devant leurs images. C'est une hermine « esthétique, une sensitive morale. *Lauter Gold* Source cachée, « profonde, limpide, dont n'approche aucune fange et où ne se mirent « que les étoiles. J'admire avec émotion cette ingénuité enfantine, « dans une forte intelligence et un vaillant caractère. Cette amie-là, « c'est ma conscience. Et quand je la sens trembler, pleurer silencieusement comme une pauvre femme, cela me remue les entrailles. « Sa beauté morale me remplit de respect et sa sensibilité m'émerveille. « Elle a certainement quelque chose de rare et même d'extraordinaire. « Vraiment, elle m'édifie, car elle me redonne la foi à la sainteté. « Et dans l'être austère, dans l'âme stoïque, dans la créature impal-

« pable, il y a une femme aimante, passionnée même, qui voudrait « se résigner à n'être qu'une âme et n'y réussit pas C'est une pitié. « C'est un drame religieux » (*Journal intime*, 8 décembre 1872)

Lorsque Edmond Scherer eut appris à connaître cette femme exceptionnelle, au moment même où il venait de découvrir dans des pages transcrites du Journal le génie méconnu de son ami, il s'associa à elle pour l'œuvre de justice qu'elle lui proposait. Ce ne fut pas d'abord sans résistance. C'est moi, jeune étudiant, qui remis au sénateur-écrivain les premiers fragments copiés à son intention par Fanny Mercier. Cousine de mon père, elle m'avait chargé, en l'accompagnant d'une lettre, de cette mission dont elle attendait le succès avec anxiété. C'était au printemps de 1882. Edmond Scherer lut la lettre, mais ne voulut pas ouvrir la grande enveloppe jaune où Fanny Mercier avait réuni les copies révélatrices. « Reprenez « ces papiers, jeune homme, me dit-il. J'ai connu Amiel, et j'ai lu « ses ouvrages. Rien ne lui a réussi. Laissons dormir sa mémoire. « Ne remuons pas ses cendres. » Et comme j'insistais sans retenue, encouragé par la pensée de cette parente que j'aimais autant que je la respectais, et qui ne pouvait avoir tort à mes yeux, il consentit à garder l'enveloppe pour la renvoyer directement. Mais ces pages, elle les avait si heureusement choisies pour gagner et persuader le critique désabusé, qu'il lui écrivait le lendemain : « Envoyez-moi « ce que vous pouvez du Journal. . »

Ainsi s'engagea entre Fanny Mercier et Edmond Scherer une correspondance de huit années, qui, faisant suite à la correspondance entre elle et Amiel, présentera un jour l'exemple de ce qu'il y a de plus rare et de plus beau dans l'amitié qui peut unir une femme et un homme supérieurs.

D'autres collaborateurs s'employèrent sans doute à la première édition des *Fragments*. Marc Monnier, et surtout le professeur Joseph Hornung, ami ancien, collègue d'Amiel à l'Université, homme de haute culture et de cœur dévoué, qu'il avait désigné comme l'un de ses exécuteurs testamentaires. Mais c'est de Scherer d'abord, et bientôt de lui exclusivement, que Fanny Mercier sollicite le conseil, le contrôle et l'appui. « J'aurais voulu tout vous demander, jour « après jour, et tout vous soumettre. . Je voudrais réaliser les intentions de notre ami, achever son désir, mais sans vous, cher ami, « je ne l'aurais pu, sans vous, vœu, devoir, désir, promesse, souvenir, « fidélité, tous ces chers et uniques restes n'eussent pu être plus forts « que la mort » (Fanny Mercier à Edmond Scherer, octobre 1882.)

En obtenant enfin de Scherer cette « étude philosophique et morale », cette « biographie psychologique », qui ouvre le premier volume des *Fragments* de 1882, l'éditrice du Journal, toujours soucieuse de s'effacer elle-même et de soustraire son nom à la publicité, suivait les indications mêmes de son maître et réellement « achevait son désir ». Elle avait souvent rencontré le nom de Scherer aux pages

du manuscrit « Il a l'esprit scientifique et littéraire, ouvert à la fois « à la poésie et à la philosophie, sagace, scrutateur, analyste. J'ai « avec lui de grandes analogies et nous nous entendons à demi-mot, « rapprochés que nous sommes par nos études ainsi que par notre « tournure d'esprit » (*Journal intime*, 15 octobre 1850)

« Edmond Scherer m'a répondu et sa réponse m'étonnait tout « en me touchant. D'un esprit fin, critique et sévère comme le sien, « un jugement sur moi tel que celui qu'il m'adresse est le témoignage « le plus inattendu et le plus précieux que j'aie reçu » (*Journal intime*, 27 décembre 1861)

« Si les autres traces de mon passage s'effacent, ces six mille pages « seront un témoignage de ma vie cachée et fourniront les lignes « d'un portrait individuel. Cela n'aurait sans doute aucune valeur « pour la littérature ou la science, mais une biographie psychologique « a pourtant son intérêt. Quelque ami d'élite (Edmond Scherer...) « en pourrait peut-être sortir un livre, peut-être des pensées » (*Journal intime*, 26 octobre 1864)

Avant de se décider à écrire son *Étude*, Scherer a dû surmonter bien des scrupules, dont le plus fort l'avait même incliné d'abord au refus « Ils (les cahiers du Journal à lui confiés) renferment sur la France et les « Français des jugements que notre ami, je le reconnais, avait le droit « de porter, dans lesquels je trouve même une part de vérité, mais « que je n'aurais jamais pu avoir l'air d'approuver et de sanctionner « en prenant part à la publication du volume qui les renferme. »

Les instances de Fanny Mercier, la lecture d'un plus grand nombre d'extraits du manuscrit persuadèrent enfin Scherer, et il composa cette notice qui ouvre la série des grands articles consacrés au *Journal intime*, par les Renan, les Caro, les Bourget, les Matthew Arnold, les Gaston Frommel. Parmi ceux des hommes de sa génération, le témoignage de l'ancien ami d'Amiel demeure le plus pénétrant et le plus vrai. Ses pages sur l'optimisme et le pessimisme, sur la « position intermédiaire » de l'autel du Journal, résument parfaitement l'histoire morale d'une génération d'abord enthousiaste et peu à peu désabusée des ambitions du positivisme. Mais la vérité, ou les vérités, qu'apporte le Journal sur la connaissance de l'homme dépassent cette expérience, tandis qu'au contraire les essais de psychologie des peuples qu'il contient demeurent limités aux événements politiques et à l'évolution sociale d'un siècle. C'est ce que son premier commentateur aura sans doute reconnu plus tard.

Fanny Mercier et Edmond Scherer ont été véritablement les ouvriers de la gloire d'Amiel.

VI

Les *Fragments* devaient d'abord paraître sous le titre de *Caractéristique du Penseur*, qui eût parfaitement répondu à l'idée que Fanny

Mercier se faisait du recueil qu'elle composait. Si le titre a été abandonné, les intentions de l'éditrice, avec tout ce qu'elles comportaient de préférences, d'élection et d'exclusion, son œuvre les a réalisées. « Laissant de côté ce qui est d'un caractère local et privé, disait-elle « dans l'*Avertissement* daté d'octobre 1882, les éditeurs, dans le choix « de leurs extraits, se sont attachés à reproduire la physionomie « intellectuelle et morale de leur ami, à faire connaître ses hautes « pensées, ses vastes aperçus sur la vie, les hommes et les choses .. « confidences d'un contemplatif, d'un philosophe pour qui les choses « de l'âme étaient les souveraines réalités. » Ils avaient donc délibérément fait un départ entre les éléments si divers, mais non disparates, que présente le manuscrit. Dans son choix, Fanny Mercier devait obéir à cet instinct de perfection morale qui faisait le ressort toujours tendu de sa volonté. L'étonnement, l'angoisse, l'effroi, « l'inexprimable douleur » qu'avait fait naître dans son âme vibrante de puritaine la lecture de certaines pages du *Journal*, elle les avait acceptés pour elle-même — « Avoir lu ainsi, c'est, en quelque sorte, « avoir vécu. Je ressors de cette expérience, mûrie », — mais elle résolut de n'en rien laisser paraître dans les extraits qu'elle livrerait au public. Toute l'énergie d'une conscience qui souffrait en dehors du sublime et du parfait, elle l'appliqua à servir l'image idéale qu'elle avait conservée du maître et de l'ami, et qu'elle voulait retrouver à travers ses longues confessions. Telle lui apparaissait la vérité : telle la piété, tel le devoir. abîmes entr'ouverts, erreurs et défaites, faillites du vouloir, abdication radicale de la foi, toutes ces expériences du péché lui semblèrent abolies par la mort. Que le silence s'étende donc sur elles.. « Elle voudrait toujours un ami parfait, un autre « que je ne suis. Elle m'a rêvé d'une certaine façon et ne peut se consoler de ce que je ne m'emboîte pas dans cet idéal » (*Journal intime*, 5 octobre 1879.)

Réalités éphémères dénuées de valeur éducative, contradictions douloureuses de l'homme naturel, énigmes pour la délicatesse ignorante de la femme non mariée, hérésies même du jugement moral ou de la pensée religieuse, elle estimait de pareilles confidences vaines, nuisibles ou fausses. Il fallait rétablir l'image, un moment troublée, du « penseur », dans toute sa pureté. La mission du *Journal intime* n'était-elle pas de « rendre l'âme plus haute, initier à une vie supérieure et plus pure, bref plus salutaire » ? Et quelle plus fidèle application des principes de son auteur : « On doit laisser périr ce « qui est médiocre et mauvais. Où en serait-on si le *Journal intime* ou « la correspondance de chacun voyait le jour ? On publie déjà trop, « l'excellent et le bienfaisant ont seuls des titres à survivre » (*Journal intime*, juillet 1875.)

En fait, tandis que, du vivant de son maître, Fanny Mercier avait constamment ambitionné qu'il composât un livre ordonné et fort, un livre de pensée et de science désintéressées, une belle œuvre où

toutes ses facultés se seraient associées et exaltées, elle voulut en quelque sorte accomplir après lui, même par lui et pour lui, cette œuvre vainement espérée. La *Caractéristique du Penseur* révélerait l'Amiel inconnu, l'Amiel véritable, celui pour qui les choses de l'âme étaient les souveraines réalités¹.

Ainsi s'explique jusque dans le détail la pratique suivie par les premiers éditeurs du Journal.

Il serait fastidieux de la décrire longuement. Ceux qui en sont curieux compareraient les textes de 1883-1884 et de 1887 avec la présente édition. Ils s'apercevront bientôt comment un culte trop épuré du vrai, du beau et du bien peut mener au purisme littéraire et moral, et nuire, en fin de compte, à cette vérité que les éditeurs voulaient excellemment bonne et belle. Fanny Mercier sollicitait de Scherer, en lui communiquant les copies des pages choisies par elle, « son sentiment quant à la publication de ces divers morceaux » ou à leur élimination, et, dans le texte, ses corrections de style et « de mots ici et là, s'il y a lieu, et les suppressions désirables. » Scherer acquiesçait, tout en protestant de son respect pour un écrivain « auquel on ne devrait toucher qu'en tremblant » Ils n'ont point justifié ni même exposé leur méthode de travail, ne se sentant redevables qu'à une mémoire très chère, qu'ils se croyaient en droit de corriger de ses erreurs. L'image qu'ils se faisaient d'Amiel leur a paru plus ressemblante que celle qu'il a librement étalée aux pages changeantes de son Journal. Ainsi leur œuvre, en s'émancipant de la reproduction exacte du manuscrit, devait lui rendre une concentration et une unité idéales. Le spontané, le familier, le cru ou le trivial des confidences non surveillées furent systématiquement sacrifiés. Le penseur est relégué dans un état d'âme uniquement scientifique et contemplatif. Et c'est peut-être la pensée elle-même qui a souffert, tandis que sont certainement appauvries l'histoire et la poésie de cette existence. Les lecteurs avertis ont bien pressenti qu'on leur dérobait certaines parties, certains aspects de l'original. De là sans doute ce qu'il y a d'incomplet toujours, d'insuffisant souvent, de contradictoire parfois

1 « Ce sont encore les grandes maximes évangéliques qui paraissent le plus sûrement, quand le cœur fatigue veut se reposer sur quelque chose. Elles donnent courage. Malheur à ceux qui courent, découragent et désolent leurs frères. Ils font une œuvre mauvaise. Dans ce sens, je ne voudrais pas avoir publié les doctrines du pessimisme. Semer le désespoir est une œuvre qui pèse sur la conscience, est-ce la vérité pour soi ? Faire connaître sans nécessité à un enfant le crime de son père, à supposer qu'on possède seul ce terrible secret, ne serait-ce pas une barbarie atroce et coupable ? Non, toute vérité n'est pas bonne à dire, et celles qui rendent la vie insupportable doivent être tenues secrètes. Qui sait d'ailleurs si elles sont absolument vraies ? Tuer l'espérance est un meurtre, et même une superstition doit être ménagée jusqu'à ce qu'on ait une foi meilleure à lui opposer. » (*Journal intime*, 12 janvier 1872.) Réflexion de Fanny Mercier. « Ceci donne à penser aux éditeurs du Journal, n'est-ce pas ? ils ne voudraient pas faire une œuvre mauvaise. » Réponse de Scherer. « L'honneur de Dieu, oui, c'est vrai, très vrai, mais combien n'y aurait-il pas à dire aussi en faveur de la sincérité absolue, et du droit de la vérité, de toute vérité, à trouver son expression ? Dans tous les cas, il est clair que ce morceau, malgré son éloquence, doit être réservé. »

dans les jugements que des critiques même illustres ont portés sur le *Journal intime*.

L'écrivain des *Fragments* paraît presque constamment en tenue de cérémonie, quand ce n'est pas dans l'attitude hiératique du penseur. Pour détacher la méditation journalière de l'aventure individuelle, du fait insignifiant, de l'expérience passagère, ses interprètes n'en choisissent que la partie générale, centiale, et suppriment le plus souvent d'une part le début adventice, de l'autre le retour final du général au particulier, de la « philosophie » au lyrisme. Pour donner à un fragment une composition mieux équilibrée, plus académique en quelque sorte, il leur arrive, tantôt de combiner en un tout et sous une seule date des parties extraites de journées diverses, tantôt même de compléter un fragment par des emprunts faits à des lettres d'Amiel écrites à la même date. C'est ainsi, par exemple, que l'impressionnisme d'une série de sensations ingénument notées dans le Journal fera place à un paysage savamment composé, l'étude de plein air à un tableau de chevalet (11 avril 1868).

L'élégance condamne les termes du parler local *relaconner*, par exemple, est remplacé par « *refaire* une dizaine d'hémistiches » ; « rêvasé, jusqu'à m'endormir », par « rêvé la tête dans les mains » (21 juillet 1856).

« Ce monde de loups et de renards », expression trop violente, disparaîtra. De même pour le « bonne nuit aux couches nuptiales », du 8 août 1865, pour le « notre maussade et monotone virilité », du 28 avril 1852, pour cette phrase du 1^{er} août 1853 « du catholicisme comme de l'épicurisme on ne revient pas plus que de la mutilation virile ». Il faut atténuer les hardiesses, éviter les fréquentes expressions de renforcement comme *tout, fort, beaucoup*, et les épithètes véhémentes comme *furieux, horrible*. « Le doute absolu de la pensée » devient « le doute de la pensée » ; « détester toutes les églises » devient : « désapprouver toutes les églises ». Quand le manuscrit dit « la démocratie socialiste », Scherer ajoute : « et non socialiste », sans doute pour ménager cette démocratie qu'Amiel n'aimait point. « Le miel est dans la gueule du lion », « le que sais-je ? des trépassés », « la disparition de Dieu » seront effacés. « Savoir être prêt, c'est au fond savoir mourir » (15 août 1851) est un arrangement ingénieux, tandis que le manuscrit dit « Savoir finir, c'est la même chose, au fond, que savoir mourir ». Amiel ne sera autorisé à dire ni « ma mansarde », ni « ma carcasse » « J'écris en manches à côté de ma fenêtre ouverte » ; « un vagabond bohème », ou « une tortue qui rentre ses pattes sous sa carapace », en parlant de lui-même, seront biffés. Plus classiques que Chateaubriand, les éditeurs effacent « y aurait-il un « crocodile ? » (5 avril 1864). Il leur arrive d'opprimer, d'émasculer sa nature aimante et passionnée, lorsque, à propos de ses inclinations naissantes, ils barrent ces expressions : « la liste de mes infanticides antérieurs » ; « l'étreinte féconde » « ou un onanisme intellectuel ». Tout au moins

risquent-ils, quand ils omettent certains préambules (3 août 1856, 9 août 1862, 29 janvier 1866, 26 août 1868, 15 avril 1870, 28 avril 1871), de fausser le ton, l'allure, parfois le sens du morceau tout entier Un « pour ainsi dire » viendra bider la hardiesse d'une métaphore « L'Allemand n'est pas de race noble » leur semblera déraisonnable, « l'immortalité individuelle est-elle vraisemblable » ? imprudent « j'ai un crabe dans les bronches », ignoble Mais voilà, certes, assez d'exemples de cette industrieuse et funeste pitié !

VII

« Il y a, écrivait l'héritière du *Journal intime*, la pitié pour les morts « pitié qui pénètre leurs intentions et en dicte le respect ; il y a la « pénétration, la délicatesse, la loyauté absolue. ». Pour celui à qui, après elle, le manuscrit a été confié avec la mission d'en publier à nouveau des fragments, une seule obligation englobe toutes les autres, en les subordonnant : la loyauté absolue Loyauté envers le manuscrit, loyauté envers le lecteur. Ce qui signifie d'abord et avant tout : s'interdire aucune modification dans le texte reproduit du manuscrit ; puis, puisqu'il faut procéder par choix dans ces milliers de pages : choisir assez librement pour que le *Journal intime* reprenne sa physiologie naturelle, sa diversité dans la monotonie, plutôt qu'une variété concertée dans une unité artificielle ; mais encore : choisir dans les parties négligées ou interdites du manuscrit, non pour altérer la figure connue de son auteur, mais pour l'enrichir, tendre, par cette constante et rigoureuse exactitude, à une harmonie, plus mobile peut-être, mais plus vraie aussi et plus vivante du modèle, ne pas oublier enfin que tout ce qu'on connaît du *Journal intime*, depuis quarante années, doit avoir place dans une édition qui veut être authentique, et, en deçà des limites imposées, définitive

Pour présenter une image plus expressive du « Penseur », les éditeurs des *Fragments* y avaient inséré des maximes et réflexions détachées, pour la plupart extraites du *Journal*, mais groupées arbitrairement à la fin de chaque année Sentences sans date et sans ordre, qui interrompent la suite chronologique des morceaux et suspendent l'enchaînement de la confession. Sans méconnaître l'originalité, la grâce, la force ou la beauté de ces pensées plus ou moins développées, je les supprime dans l'édition présente, pour les réserver à un recueil spécial où d'autres y seront jointes et pourront former avec elles un ensemble harmonieux et varié, tel qu'Amiel en a eu souvent la vision, sans la réaliser.

On sait que la cinquième édition des *Fragments*, parue en 1887, diffère de la première et a été depuis invariablement réimprimée. Tandis qu'une douzaine d'erreurs de dates y étaient rectifiées, vingt et un fragments disparurent pour être remplacés par une trentaine de

fragments nouveaux. Dans ce second choix, les scrupules et les prédictions des éditeurs n'avaient pas changé. En reprenant leur œuvre, il m'a paru d'abord que l'édition de 1922, puisqu'elle ramène les textes déjà connus à la lettre du manuscrit, les devait reproduire tous. Aussi ai-je remis les fragments supprimés en 1887, malgré leur moindre valeur, auprès de ceux qui les ont alors remplacés. Les uns et les autres sont en outre souvent modifiés, en ce que je les donne plus complets, si ce n'est toujours tout entiers, tels qu'ils sont dans le Journal. Les lecteurs familiers des *Fragments* ou les amateurs de petits problèmes de philologie les distingueront aisément en comparant les éditions. A eux d'instruire en détail, s'il leur plaît, le procès des premiers éditeurs. Pour moi, qui ressens profondément la reconnaissance qui leur est due, je ne chercherai pas à les accabler sous un appareil de notes critiques, où les lecteurs ne trouveraient ni plaisir ni profit.

Pour le seul tome deuxième des éditions antérieures à la mienne, c'est-à-dire pour les années 1867 à 1881 du Journal, je compte soixante-dix-sept fragments ainsi renouvelés. Ces morceaux complets sont plus vrais parce qu'ils rendent le rythme essentiel et uniforme de la pensée d'Amiel, qui suit la marche hégélienne : thèse, antithèse, synthèse. D'abord le fait particulier, individuel et local, ou les notations spontanées de l'artiste ; puis la généralisation, où se déploient l'invention hardie, les rapprochements inattendus, la puissance de synthèse en même temps que la vaste culture du philosophe ; enfin, la « conclusion », comme il lui arrive souvent de dire lui-même, et qui est tantôt un retour de la pensée au penseur, une effusion lyrique ou un refrain mélancolique, tantôt la réflexion éclairée et désintéressée, la résolution ferme, l'idéalisme réalisable. Amiel eût volontiers défini ces trois phases de l'opération intellectuelle de tant de pages de son Journal : histoire — rêve et science libre — philosophie.

Aussi me suis-je beaucoup moins soucieux que mes prédécesseurs d'éviter les répétitions. Elles abondent dans l'immense manuscrit, répétitions de maximes, d'images et de comparaisons ; répétitions d'idées, de jugements ; répétitions surtout de confidences sentimentales, de plaintes sur sa santé, sur son isolement, sur sa faiblesse de volonté, sur son apathie, sur ses dépouillements. Il arrivait rarement à Amiel de se relire, et ce n'était jamais que par caprice et au hasard. Ces répétitions ne lui échappèrent pourtant pas. Mais il en voyait le côté utile, de vérification, de contrôle. Qui veut plaire les évite, disait-il, mais qui ne s'occupe que du vrai les tolère. Si l'art s'ingénie à faire du nouveau, crainte de satiété, l'observation note le réel comme il se présente. « Peut-être y a-t-il une ou plusieurs constantes dans ces variations combinées de la pensée ou du sentiment... y a-t-il des variations de saison, d'année ou d'âge ? » Il laisse la question ouverte. S'il n'y a aucun profit scientifique à tirer de ces notations innombrables, eh bien ! elles lui auront servi à vivre, comme les autres habitudes hygié-

niques, la friction, le lavage, le dormir, l'alimentation, la promenade. Que le Journal intime soit instructif ou récréatif, c'est bien, s'il sert de mémorandum biographique, c'est mieux, s'il aiguise l'esprit d'analyse et entretient l'art de s'exprimer, c'est mieux encore, mais sa fonction principale, au risque des redites, c'est de rétablir l'intégrité de « l'esprit et l'équilibre de conscience, c'est-à-dire la santé intérieure ».

L'édition nouvelle du *Journal intime* offre enfin deux cent soixante-trois fragments entièrement inédits. Ceux qui en font les frais, estimant cette proportion déjà considérable, m'ont obligé, pour la maintenir, à réduire d'un tiers le choix que j'avais fait, de préférence dans les années 1876 à 1881, parmi un grand nombre de pages qui me paraissaient toutes intéressantes à publier. Ces éliminations successives m'ont coûté bien des heures inquiètes et douloureuses. J'ai connu parfois les angoisses que *Seriosa* avait traversées, mais en hésitant là où elle décidait d'emblée et sans retour. La vérité psychologique et morale me contraignait de rompre avec les consignes qu'elle s'était imposées, au moins pour de brefs extraits que la sincérité désentravée d'Amiel n'eût pas désavoués. On connaissait assez le peintre de paysages, le critique religieux et littéraire, le psychologue des nationalités, l'architecte du monde de l'esprit, mais peut-être, pour mieux discerner l'homme dans le penseur, fallait-il entendre quelques-unes de ses confidences amères ou irritées sur la famille, la cité, la vie académique et l'enseignement, sur les relations féminines et les contraintes du célibat.

A propos des *Fragments* de 1883, on a parlé de la maladie de l'idéal. Certains fragments inédits permettront de diagnostiquer la maladie de la pudeur. C'est toujours une force contrariée dans son expansion et qui se retourne sur l'être d'imagination, de pensée et de désirs, pour le tourmenter, et fouailler ou le ronger cruellement. Les premières manifestations et certains désordres de la puberté avaient rempli d'étonnement, puis d'appréhension, l'auteur du premier Journal, ce jeune homme de dix-huit ans, ardent, pur et vrai, jusqu'à troubler sa vision et paralyser sa volonté. Ce mal secret n'a jamais connu ni de longs récits ni de complète guérison. Voilà plus de cinquante ans qu'Amiel, en s'examinant lui-même, a prononcé le mot de « refoulement » et a analysé la symbolique des rêves. Dans cette longue souffrance, d'où il ne tira qu'une clairvoyance plus aigue et un renoncement plus entier, il demeura généreux, héroïque et fier. Et, dans cette lutte destructrice de toute joie de vivre, c'est l'esprit qui devait remporter les dernières victoires.

« Que vivre est difficile, ô mon cœur fatigué ! » n'est pas le suprême soupir du *Journal intime*, comme le ferait croire l'œuvre de ses premiers éditeurs. La fin d'Amiel, si elle ne ressemble pas au *decrescendo*, au lamento ralenti d'un ample morceau d'orgue, fut claire, noble et simple. Entre les crises qui l'étouffaient, il continua de suivre le train du monde et de nourrir sa pensée de fortes lectures. Il ressentit vive-

ment les sollicitudes plus pressantes de l'amitié. « Aime et sois d'accord », c'est-à-dire accepte la loi universelle et donne ton cœur à tous ceux qui la subissent avec toi, cette maxime inscrite sur son tombeau fut réellement la dernière raison de sa vie, et la leçon de sa mort. On comprendra que j'aie voulu reproduire toute la fin authentique du manuscrit. Bien des années auparavant, comme il venait de perdre un ami cher et lointain, Amiel avait écrit : « Comme j'ai compris ce « besoin ardent d'avoir les dernières paroles, les derniers regards de « ceux qu'on a aimés ! Il semble qu'un mourant nous parle d'outre-tombe »

VIII

« Je n'ai jamais avoué mes peines profondes qu'à mon Journal » C'est peut-être ce simple aveu des mois tourmentés de 1868 qui ramène l'interminable confession à sa raison d'être essentielle et à son sens définitif. Car tout est peine pour un homme qui rêve toute la justice et toute la vérité, et le dialogue perpétuel, au dehors et au-dessus de l'agitation du monde, entre la conscience, la pensée et le cœur, ne serait en fin de compte que le passe-temps d'un exilé de l'idéal.

Le Journal ressemble trop à Amiel pour qu'on puisse le définir par une formule compréhensive et nette. Il oscille sans répit entre la tendance au complet, à la froide objectivité, et l'abandon lyrique. Tout ensemble, et toujours, livre de raison et livre de passion. Dès qu'il a commencé d'écrire, Amiel s'est efforcé, sans doute, de s'affranchir d'une contemplation toute égotiste, d'un piétisme et d'un ascétisme fastidieux. De bonne heure, il a redouté les prestiges et les rançons fatales de l'introversion. Tantôt ami, tantôt ennemi, le Journal raconte dès lors une longue lutte et des réconciliations sans cesse renouvelées entre l'homme et l'écrivain intime. « Je commence à me « lasser de cette étude stérile et seulement curieuse et à vouloir du pro- « fit, du progrès, de l'action. L'office du miroir ne me suffit plus, je « veux réaliser... L'intuition du bien qui ne mène pas à l'héroïque « effort est une forme de la lâcheté. » (*Journal intime*, 15 octobre 1850.)

Il serait vain de décrire selon une courbe régulière la relation entre sa pensée et sa parole écrite : il n'y a pas d'évolution logique dans l'histoire morale d'Amiel, mais seulement un long effort, que n'interrompent que de brèves défaillances, vers les certitudes de l'absolu. Rien ne devait mieux soutenir cette constante aspiration que la confession de ses peines profondes, puisqu'elle lui rendait, jour après jour, la lumière intérieure si ce n'est la paix, et, aux heures les plus critiques, la paix si ce n'est la force, et, quand le cycle des années fut accompli, la force enfin de mourir en sage.

Arrivé aux deux tiers de sa carrière, comme le manuscrit comptait déjà quatre-vingt-seize cahiers, Amiel se pose à nouveau la question : « A quoi doit servir le *Journal intime* ? » Et il y répond par une note

inscrite sur la couverture du quatre-vingt-dix-septième cahier, à la date du 23 mai 1869 « 1^o à dégonfler son cœur, — 2^o à s'apercevoir « de sa vie, — 3^o à éclaircir sa pensée, — 4^o à intéresser la vieillesse, si « l'on doit parvenir à cet âge, — 5^o à intéresser peut-être les amis « auxquels on le léguera, — 6^o à fournir peut-être quelques pensées « utiles aux amis inconnus qui existent dans le public. »

Il ne demandait donc plus à son confident de le morigéner, de le redresser. L'examen de conscience a perdu de sa rigueur critique. Il s'attarde aux curiosités de la vie intérieure, et même aux complaisances de la biographie. C'est Montaigne substitué à Pascal, comme il dit, c'est la psychologie substituée à la morale. L'égoïsme inévitable de ces entretiens quotidiens prend un caractère plus général et en quelque sorte impersonnel. Le Journal a accompli l'œuvre négative dont Amiel s'est longtemps défendu. L'écrivain a détaché l'homme de l'ambition créatrice, l'a dépris de l'action sociale. Que ce soit par l'âpreté de l'analyse intérieure, ou au contraire par l'attrait de la réflexion solitaire et du monologue sans frein ni fin, l'habitude du Journal détruit lentement le vouloir. « Disséquer son cœur comme tu le « fais, c'est tuer sa vie, écrivait-il autrefois. Éternel et téméraire chimiste de toi-même, quand cesseras-tu de dissoudre tes sentiments par « la curiosité ? tu as déjà réussi à te couper tout élan, à tarir toute « sève, à effaroucher tout instinct. » (*Journal intime*, 24 février 1851)

Ou bien, quand se détend la résistance, quand le courage s'abandonne : « Avec quel vif plaisir je reviens à mon Journal après une « journée de séparation, c'est comme un ami que l'on revoit. Il me fait « besoin et me repose. Je lui parle et il me répond... C'est un livre des « souvenirs, et l'heure où je lui rends visite est l'heure du recueillement. » (*Journal intime*, 30 décembre 1851)

Toutes ces pages silencieuses, « jalons du passé, croix funéraires, « pyramides de pierre, tiges qui reverdissent, cailloux blancs et « médailles », aident le pèlerin à retrouver la trace de ses pensées, de ses larmes et de ses joies. Ou bien elles marquent les délivrances de ses anxiétés intérieures. Analyser sa peine, en pénétrer la cause ou seulement la fixer dans des mots, c'est la dissiper et se calmer. La contemplation pure et impersonnelle, indifférente au vouloir et au désir, ramène le penseur à la loi universelle, au devoir et à Dieu. Peu à peu tout ce qui peut, de la réalité journalière, se dégager pour la conscience, se formuler pour l'esprit et prendre une figure dans l'imagination, appartiendra au Journal. « Le but à lui assigner, c'est de n'avoir aucun « but particulier, mais de servir à tout.. Un peu de caprice n'y nuit pas, « l'imprévu n'y saurait être un défaut. Ainsi entendu, le Journal est le « modèle des confidents, rêvé par les poètes comiques et tragiques : « il ne sait rien, est prêt à tout, écoute admirablement et pourtant sait « consoler, conseiller et gronder » (*Journal intime*, 10 mai 1855.)

Si le Journal a permis à Amiel de résister au monde qu'il sentait hostile, le danger était qu'il l'entraînât, année après année, jusqu'aux

hautes régions de l'isolement moral, où l'âme ne rencontre plus que les tentations de l'orgueil. Mais il ne s'y attarda jamais. Une naturelle humilité et l'infatigable curiosité de la vie, qui se réveillait après chaque abdication, le ramenaient au spectacle des choses et des idées. « Pour quelle raison continuer ce Journal ? parce que je suis seul. C'est mon dialogue, ma société, mon compagnon, mon confident. C'est aussi ma consolation, ma mémoire, mon souffre-douleur, mon écho, le réservoir de mes expériences intimes, mon itinéraire psychologique, ma protection contre la rouille de la pensée, mon prétexte à vivre, presque la seule chose utile que je puisse laisser après moi » (*Journal intime*, 20 septembre 1864.)

Ce Journal donnera-t-il de son auteur une idée parfaitement juste ? Pour y réussir, il faudrait s'étudier en philosophe et se peindre en artiste, ce qui générerait la modestie et tournerait à une tâche ingrate et ridicule. En fait, celui qui l'écrit, en taisant ses bons mouvements et ses meilleurs moments, grossit ses torts et ses chagrins. Il pêche par omission et peint en noir, sans intention, mais par l'inégale répartition des lumières et des ombres. Ainsi les sermonnaires, les satiriques, les gazettes criminelles donnent une idée fausse d'une époque, en insistant sur le mal qu'elle contient.... « Je suis un peu plus heureux, un peu moins mauvais, un peu moins faible que ne le dit et le croit mon Journal » (*Journal intime*, 16 juin 1866.)

Dorénavant les jugements qu'Amiel portera sur son œuvre, tandis qu'elle grandit en se nourrissant de sa substance intellectuelle et morale, alterneront, jusqu'à la fin, entre la mélancolie désolée et le quietisme débonnaire, entre la plainte et la gratitude. « Le rongement solitaire dérive de l'instinct de suicide. Le Journal intime est la cage où l'on entretient ce renard qui nous dévore le cœur, ce vautour qui nous dépèce le foie. Le corrosif qui devait nous servir à la critique des gens et des choses hors de nous se retourne ainsi contre nous ; l'alchimiste a laissé couler sur ses mains l'eau régale qui le brûle jusqu'à l'os » (*Journal intime*, 31 mars 1879.) Mais du mal même, et c'est là l'expérience qu'atteste la longue méditation du penseur genevois, un bienfait pouvait naître. « Vivre, c'est se guérir et se renouveler tous les jours, c'est aussi se retrouver et se reconquérir. Le Journal nous remet en équilibre. C'est une sorte de sommeil conscient, où, cessant d'agir, de vouloir, de nous tendre, nous rentrons dans l'ordre universel et nous cherchons la paix. Nous échappons ainsi au fini. Le recueillement est comme un bain de l'âme dans la contemplation et le Journal n'est que le recueillement plume en main. » (*Journal intime*, 28 janvier 1872.)

L'homme s'est disséminé dans l'œuvre, mais ne s'y est point dissous, comme il paraît le croire et le craindre. Il s'y retrouve au contraire, mais transfiguré. C'est le Journal qui donne cette clef de la pensée et de la conduite de sa vie, qu'Amiel se désespère par moments d'avoir perdue. Le Journal lui révèle son propre secret, lui dévoile le mystère de ses

apparentes faillites, et recueille la moisson magnifique de son long dépouillement. Par un phénomène de déplication et de réimplication, pour parler sa langue, son Journal intime, les cahiers de cet immense manuscrit sont devenus sa propre individualité, la réalité présente, palpable et indestructible d'un moi multiple, fugace et capable de toutes les métamorphoses. « Ces milliers de pages ne sont bonnes que pour moi et pour ceux qui après moi pourront s'intéresser à l'itinéraire d'une âme, dans une condition obscure, loin du bruit et de la renommée.. Mon Journal est peut-être ma principale idole, la chose à laquelle je tiens le plus » (*Journal intime*, 21 décembre 1860).

* * *

C'est le *Journal* qui a réalisé la vocation d'Amiel. Raconte-t-il le pire et le meilleur de son âme ? Ceux qui se sont le plus analysés se connaîtraient-ils le moins ? Je ne sais. Peut-être « la conscience » ne peut-elle dévoiler ses dernières profondeurs à un autre qu'à Dieu ». Mais le *Journal intime* représente certainement l'action, pendant plus de trente années soutenue, d'un esprit subtil et fort qui conçoit tout le mouvement de l'univers comme matière pour la pensée, et le don d'un cœur profond dont « la plus tenace et peut-être la seule passion » fut la liberté intérieure. L'esprit tendait à l'absolu, le cœur à l'infini. Dans l'éternel conflit entre le réel et l'idéal, la grandeur et la souffrance d'Amiel naissent des vastes étendues et des profondeurs insondables où s'aventurent cet esprit et ce cœur toujours ramenés à leur prison. Tout le Journal raconte et décrit les élans, les ambitions, les soifs d'un caractère contraint, d'une condition rétrécie et d'un tempérament opprimé. Aucun système ne suffit à combler les vides que l'analyse a creusés en eux et autour d'eux. Alors, le penseur accepte une religion, une foi et une morale tout humaines. Pascal, et Montaigne se réconcilient aux pages du Journal. Toute la dignité de l'homme se retrouve dans l'homme qui se connaît et se livre loyalement. A qui se confesse dans la vérité de la lumière intérieure, la paix et la force sont rendues, et, par-dessus, l'admiration et la sympathie de ceux qu'émeuvent une sincérité si humble et si fière, un art si dédaigneux des artifices.

En ouvrant le sanctuaire de sa vie cachée, Amiel accomplissait un acte de résolution héroïque. Ce délicat, ce juste fournissait prise à la malignité, à l'innatelligence, à l'injustice. Il offrait un otage, au destin. Mais la lumière divine qui baigne parfois ces Champs Élysées de l'âme enveloppe celui qui y pénètre de piété, d'amour et de reconnaissance. Si se connaître est la souveraine sagesse, si se vaincre est le parfait devoir, s'avouer peut être la suprême bonté.

L'homme qui a créé une forme de pensée ne saurait douter de lui définitivement. Une récompense magnifique était réservée à l'humble auteur du *Journal intime*. Peut-être l'avait-il entrevue, lorsqu'il a dit « Se confier, c'est s'exposer et se livrer : mais ce courage touche « les cœurs magnanimes »

BERNARD BOUVIER.

Genève, février 1922

FRAGMENTS D'UN JOURNAL INTIME

*Berlin, 16 décembre 1847*¹. — Pauvre journal intime ! tu attends là depuis sept mois et c'est en décembre que se fait la première application d'une résolution de mai. Ou plutôt pauvre moi ! Je ne suis pas libre, car je n'ai pas la force d'exécuter ma volonté. Je viens de relire mes notes de cette année. Tout a été vu, prévu, je me suis dit les plus belles choses, j'ai entrevu les plus séduisantes perspectives, et aujourd'hui je suis retombé, j'ai oublié. Ce n'est pas l'intelligence, c'est le caractère qui me manque. Quand je m'adresse à mon juge intérieur, il voit très clair et parle fort juste. Je me devine, mais ne me fais pas obéir. Et encore en ce moment-ci je sens que j'ai du plaisir à découvrir mes fautes et leurs motifs, sans que j'en devienne plus fort contre elles. Je ne suis pas libre. Qui devrait l'être plus que moi ? Aucune contrainte extérieure, jouissance de tout mon temps, maître de me poser un but quelconque — Mais je me suis des semaines, des mois entiers ; je cède aux caprices du jour, je suis le regard de mes yeux.

Pensée terrible. Chacun se fait son destin.

Les Indiens disaient. Le destin n'est point un mot, mais il est la suite des actions commises dans une autre vie. Il n'est pas nécessaire de remonter si haut. Chaque vie se fait son destin. Pourquoi es-tu faible ? parce que tu as dix mille fois cédé. Ainsi tu es devenu le jouet des circonstances, c'est toi qui as fait leur force, non elles qui ont fait ta faiblesse.

Je viens de faire repasser devant les yeux de ma conscience toute ma vie antérieure : enfance, collège, famille, adolescence, voyages, jeux, tendances, peines, plaisirs, le bon et le mauvais. J'ai essayé de dégager la part de la nature et de la liberté ; de retrouver dans l'enfant et le jeune homme les linéaments de l'être actuel. Je me suis vu en relations avec les choses, avec les livres, avec parents, sœurs, camarades, amis. Les maux contre lesquels je lutte sont de vieille date. — C'est une longue histoire, qu'il me faudra écrire quelque jour. — Si l'antagonisme est la condition du progrès, j'étais né pour faire des progrès.

Tu n'es pas libre, pourquoi ? parce que tu n'es pas d'accord avec

1. Extrait du cahier qui porte le numéro 1 avec le titre, ajouté plus tard. *Commencement d'un journal intime régulier.*

toi-même, que tu rougis devant toi, parce que tu cèdes à tes curiosités, à tes désirs. Ce qui te coûte le plus, c'est de renoncer à ta curiosité.

Tu es né pour être libre, pour réaliser courageusement et pleinement ton idée. Tu sais que la paix est là. Équilibre, harmonie, savoir, aimer, vouloir, idée, beauté, amour ; vivre de la volonté de Dieu, de la vie éternelle, être en paix avec toi-même, avec la destinée ; tu sais parfaitement, tu as reconnu et senti souvent que là était ton devoir, ta nature, ta vocation, ton bonheur. — Mais, au-dessous de ton devoir général, tu n'as pas assez précisé ta vocation spéciale, ou plutôt tu n'as pas eu sérieusement au résultat auquel tu étais arrivé ; tu t'es distrait. Renoncer à la distraction, te concentrer dans ta volonté, sur une pensée, c'est ce qui te coûte tant

Exprimer, réaliser, achever, produire — préoccupe-toi de cette pensée. C'est l'art. Trouve sa forme à chaque chose. Que ta pensée aille à sa conclusion, que ta parole exprime ta pensée, achève tes phrases, tes gestes, tes lectures. Demi-pensée, demi-mot, demi-connaissance, triste chose. Cela revient à dire, préciser, circonscrire, épuiser, ou renoncer à la curiosité. Ordre, énergie, persévérance, c'est ce que je demandais ailleurs. — Pour ta vie intérieure, l'écueil c'est la dissipation. Tu te perds de vue toi et tes plans, tu n'as rien de plus intéressant que précisément ce qui ne t'intéresse pas. Or céder à cette paresse, c'est donner une force de plus au tentateur, c'est pécher contre ta liberté, c'est t'enchaîner pour le lendemain. La force physique ne s'acquiert que par les exercices gradués, soutenus et énergiques. Graduation, énergie, continuité sont également les conditions de la vie intellectuelle et morale.

D'où vient ce défaut singulier de prendre toujours par le plus long, de préférer le moins important au plus important, d'aller au moins pressé, ce zèle pour l'accessoire, cette horreur de la ligne droite ? D'où vient ce plaisir, entre plusieurs lettres à lire, de commencer par la moins intéressante, entre plusieurs visites, de préférer la moins nécessaire, entre plusieurs études de choisir précisément celle qui est la plus en dehors du chemin naturel, entre plusieurs emplettes, la moins urgente ? Est-ce seulement la tendance à manger son pain noir le premier ? un raffinement de goût ? Est-ce le désir du complet, la hâte de profiter de l'occasion qui peut fuir, le nécessaire devant toujours venir ? Beau zèle. Ou bien manière d'échapper le devoir, ingénieuse ruserie pour renvoyer ce qui importe et ce qui ordinairement est le plus pénible, ruse du moi indocile et paresseux ? Ou bien est-ce irrésolution, manque de courage, remise de l'effort à une autre fois ?

Les deux dernières explications, qui reviennent à une seule, me semblent la vraie. « Temps gagné, tout gagné », disent les diplomates. Le cœur, fin diplomate, fait de même. Il ne refuse pas, il ajourne

seulement L'ajournement, s'il n'est pas résolu, est une défaite de la volonté. Ne remets à demain que ce qui n'est pas possible aujourd'hui ..

Tout ceci considéré, le cœur arrête 1^o Comme garantie, faire journal, tous les soirs, quelques mots, le dimanche, retour sur la semaine ; le premier dimanche du mois, retour sur le mois, et à la fin de l'année retour sur l'année — 2^o Conclusion positive épeler ce que je dois faire ici, avec le temps et les moyens y alloués Ce point-ci sera à reprendre

Berlin, 31 décembre 1847. — J'ai besoin d'affection Avoir l'air d'un ami et n'en avoir pas la réalité, cela offense ma franchise. L'absence de sérieux me repousse décidément — Je ne sais pas encore vivre avec les hommes, surtout avec mes contemporains. Pourquoi ? parce que tu es despotique Tu es jaloux de tes égaux. Non, ce n'est pas cela. Tu n'accordes la supériorité qu'à ceux que tu aimes Tu as besoin d'aimer pour n'être pas jaloux Et cependant la justice doit passer avant l'amour. A celui qui serait reconnaissant tu donnerais avec joie, mais tu n'aides pas à monter celui qui ne te demande rien. — Tu dois faire droit aux autres Le moyen, c'est de penser toujours que chacun t'est supérieur par quelque endroit, et de lui reconnaître cet avantage volontiers, en t'effaçant, en le mettant sur ce terrain. Intéresse-toi vraiment aux autres, c'est le moyen de leur inspirer de l'intérêt. Pas de hauteur, de raideur, d'orgueil Attache-toi à ce que chacun a de bon, de meilleur, et non à son côté faible Cherche à donner du plaisir, du bonheur aux autres, que l'on aime à se trouver avec toi, l'amabilité est un reflet de l'amour.

Sois juste. C'est-à-dire respecte l'individualité de chacun, respecte ses opinions, ses lumières, écoute-le avec égard, consulte-le et ne t'impose pas. — Sois bon Cherche à faire du bien, à éclairer, à intéresser, soulager, aider, etc... — Sois flexible. Ne demande pas à quelqu'un ce qu'il n'a pas. Prends chacun comme il est, ne demande pas amitié de ce qui n'a que de l'esprit, de l'esprit de celui qui a surtout des connaissances Apprends à te plier aux caractères. C'est le savoir-vivre. Résigne-toi et assouplis-toi. La souplesse, qui vient de la bonté et non de la ruse, n'est pas un défaut, mais une qualité — Sois vrai. C'est ce que tu es un peu exclusivement Tu ne sais pas dissimuler un mécontentement Mais sois vrai dans tes manières, c'est-à-dire simple Sois au lieu de paraître Tâche de ne pas paraître plus sot ou plus railleur que tu ne l'es. Mesure, naturel, convenance sont des qualités très importantes, convenance surtout, mais la vraie, celle qui se fonde sur les vrais rapports des choses Convenance dans le style, le langage, les actions, c'est la proportionnalité constante avec les lieux, les temps, l'âge, le sexe, les circonstances, etc C'est l'expression du vrai, le tact du juste

Berlin, 15 mars 1848. — Il faut en finir avec la vie de réceptivité exclusive, et produire. Conclure et réaliser, c'est-à-dire produire et spécialiser. cela presse. Tu auras bientôt vingt-sept ans. Ta jeunesse, ta force doivent servir. Si ta vie ne doit pas s'évaporer inutile, il faut te concentrer sans retard. Tu dois t'imposer une œuvre. Une œuvre " que ce soit ta pensée de tous les jours. Travailler pendant qu'il est jour. Tu as la responsabilité du talent qui t'a été confié.

Chacun a son œuvre. Tous nous travaillons à l'œuvre de notre espèce, à dégager la mission de l'humanité et à la réaliser. Le cordonnier qui coud une semelle sert par une foule d'intermédiaires à agrandir la vie de Dieu dans l'homme. Métamorphose ascendante de la vie, spiritualisation progressive, tel est notre devoir. Aide l'homme à devenir toujours plus divin, dans son intelligence, dans son sentiment, dans son action. Tel est le but. — Parmi toutes les vocations, quelle est celle que tu dois choisir ? Celle où tu peux le mieux être toi-même ? Et remplir le mieux ? La science de l'unité, la philosophie la philosophie de la vie.

Berlin, 16 juillet 1848. — Il n'y a qu'une chose nécessaire posséder Dieu. Toutes les formes variables sous lesquelles se divise cette possession doivent être possédées comme si on ne les possédait pas. Tous les sens, toutes les forces de l'âme et de l'esprit, toutes les ressources extérieures sont autant d'échappées ouvertes sur la divinité. autant de manières de déguster et d'adorer Dieu. De là leur valeur infinie, mais relativement infinie. Néanmoins, il faut savoir se détacher de tout ce qu'on peut perdre, ne s'attacher absolument qu'à l'éternel et à l'absolu et savourer le reste comme un prêt, un usufruit, enfermer son temps dans son éternité, ses amours partielles dans son amour suprême, sa variété humaine dans son unité divine. — Adorer, comprendre, recevoir, sentir, donner, agir. voilà ta loi, ton devoir, ton bonheur, ton ciel. Advienne que pourra, même la mort. Mets-toi d'accord avec toi-même, n'aie rien à te reprocher, vis en présence et en communion avec Dieu, et laisse guider ton existence aux puissances générales, contre lesquelles tu ne peux rien. — Si la mort te laisse du temps, tant mieux, mais tu dois rendre compte de tes jours. Si elle t'emporte, tant mieux encore, tu as eu une douce vie et tu es enlevé avant d'en avoir connu les amertumes. Si elle te tue à demi, tant mieux, elle te ferme la carrière du succès, pour t'ouvrir celle de l'héroïsme, de la résignation et de la grandeur morale. Toute vie a sa grandeur, et, comme il t'est impossible de sortir de Dieu, le mieux est d'y élire sciemment domicile.

Berlin, 20 juillet 1848. — Juger notre époque du point de vue de l'histoire universelle, l'histoire au point de vue des périodes géologiques, la géologie au point de vue de l'astronomie, c'est un affranchissement pour la pensée. Quand la durée d'une vie d'homme ou

d'un peuple vous apparaît aussi microscopique que celle d'un moucheron, et, en revanche, la vie d'un éphémère aussi infinie que celle d'un corps céleste avec toute sa poussière de nations, on se sent bien petit et bien grand, et l'on domine de toute la hauteur des sphères sa propre existence et les petits tourbillons qui agitent notre petite Europe.

Berlin, 15 novembre 1848 — Tu as rêvé plusieurs fois, et ce journal intime en porte la trace, une belle activité à Genève. Notre vie manque de centre, et nos études aussi injecter le besoin scientifique, l'élan vers la poésie et la philosophie, préparer à la métamorphose religieuse de l'avenir, mettre en communion avec l'Allemagne, réveiller l'originalité suisse-romande, travailler à un centre de vie intellectuelle ayant pour base la Suisse française et la Savoie, selon le projet qui m'a occupé déjà, donner une base à notre théologie, aux sciences naturelles, à la critique littéraire, à la production littéraire, montrer la genèse et l'appui des sciences entre elles. — Encyclopédie, propédeutique — Faire diversion à ces querelles politiques incessantes et leur rendre plus de substantialité en rendant plus populaire la science de l'homme — créer une école vivante et active, qui redonne du lustre au nom genevois. Trouver notre originalité et la développer (Lettres sur Genève) ; car notre conservation n'est qu'à ce prix. Il faut être fort pour avoir le droit d'être, nous disparaissions parce que notre principe de vie s'en va — La vie calviniste... attention, tu touches là le point brûlant. Si l'élément fondamental et caractéristique de la nationalité genevoise est le protestantisme, ce n'est que dans une révolution du protestantisme, c'est-à-dire une restauration ou une métamorphose que le rajeunissement de Genève est possible. La question est de savoir si le protestantisme n'est pas une école de trois siècles, dans l'histoire de Genève, s'il n'y a pas de Genève possible en avant et en arrière de cette période brillante. Le protestantisme a été une griffe puissante qui nous a fait porter tous nos fruits ; mais son influence n'est plus exclusive, elle est même à son déclin — L'état protestant a fini sans retour, puisque Genève est mixte — La Genève nouvelle ne peut plus être l'ancienne. Quelle sera sa religion ? son principe ? — Pas de rêverie ! C'est toujours sur les frontières des religions que se rencontre l'intolérance ; le besoin de conservation rend l'attitude plus polémique. Espérer une conciliation du catholicisme et du protestantisme à Genève serait s'abuser. — Mais la partie protestante est elle-même en schisme. Il y a les immobiles, les indifférents, les tièdes, l'église nationale et les dissidents, les Libertins et les Rigides. Métamorphoser notre protestantisme qui n'est plus en accord avec notre vie et notre science. Tel est le but. Ce n'est que par l'éducation, et par son centre, la philosophie et la théologie, que ce résultat est possible.

Mais garde ton plan, mesure tes forces et n'entame pas tous les arbres de la forêt à la fois.

Ainsi · Allumer le feu sacré chez les jeunes gens — Grouper les capacités autour d'un drapeau. — Influencer sur la prédication et le journalisme — par l'école, la jeunesse, par les capacités, la littérature et la vie, gagner des alliances à Lausanne, à Neuchâtel Former ainsi un public et une opinion

Potiser à la fois à la science indépendante et supérieure à toute spécialité, et à la réalisation originale, avoir le but national dans le but humain, le but politique en dedans du but national Conserver dans chaque effort particulier le sentiment de l'ensemble¹.

Genève, 3 mars 1849 — Ne perds-tu pas ta vie ? L'indolence, la timidité et la dispersion ne tuent-elles pas ton avenir ? Tu méconnaissais le don de Dieu qui est en toi, tu n'oses pas voir ce que tu dois être et l'être Tu confonds l'intention avec la force, c'est-à-dire ta volonté propre avec la volonté de Dieu — Il te faut à tout prix acquérir une supériorité, cela veut dire une spécialité. A quoi as-tu plus de talent qu'aucun autre ? Ou, plutôt, où trouves-tu la paix intellectuelle, la satisfaction ? Dans la majesté sereine des grandes pensées et des larges horizons, dans la philosophie de l'histoire et des religions. Je m'oublie longtemps dans des sphères inférieures, mais ce n'est que sur la haute montagne de la contemplation que je me sens ce que je suis Pontife de la vie infinie, brahmane adorant les destinées, l'onde calme reflétant et condensant les rayons de l'univers ; contemplation, en un mot, voilà ce qui m'attire. — « Être maître de moi comme de l'univers », être la conscience de tout et de moi-même, et la symboliser pour autrui par la parole dans quelque œuvre imposante et solitaire. En voulant trop faire son droit au particulier, au fini, au contingent, tu te perds, et retombes des cimes éternelles

*20 avril 1849*². — Il y a six ans³ aujourd'hui que j'ai quitté Genève pour la dernière fois. Que de voyages, que d'impressions, observations, pensées, que de formes, de choses et d'hommes ont passé devant moi et en moi ! Ces sept dernières années⁴ ont été les plus importantes de ma vie elles ont été le noviciat de mon intelligence, l'initiation de mon être à l'être.

Tourbillons de neige impénétrable, par trois fois cet après-midi. Pauvres pêcheurs et pruniers fleuris ! Quelle différence d'avec il y a six ans, lorsque les beaux cerisiers, parés de leur robe verte du printemps, chargés de leurs bouquets de noce, souriaient à mon départ, le

1. Amiel resume ici par avance les idées qu'il développera, l'année suivante, dans sa thèse de candidat à la chaire d'Esthétique, où il sera nommé, à l'Académie de Genève *Du mouvement littéraire de la Suisse romane*, Genève, 1849.

2. Quand aucune indication de lieu n'est donnée, c'est que l'auteur écrit à Genève

3. D'avril 1843 à décembre 1848, l'auteur avait fait un voyage en France, puis un séjour de cinq ans en Allemagne

4. Le séjour en Allemagne avait été précédé d'une année passée en Italie (1841-1842)

long des campagnes vaudoises, et que les lilas de la Bourgogne me jetaient à l'impériale des bouffées de leurs parfums !...

3 mai 1849. — Mon pauvre ami, tu es triste, et pourquoi ? parce que tu ne vois guère moyen de vivre, et que tu n'es pas encore résigné à l'impuissance et à la mort. Il te faut envisager cet avenir en face, et t'y faire. Ta faible poitrine te forcera sans doute à renoncer à la carrière professorale, car tu es encore exténué d'une seule leçon donnée hier, or de quoi te faire gagne-pain, si la parole te manque ? — vie accourcie, sans doute pas de mariage, faute de santé et d'argent, carrière impossible, pas d'action extérieure. Bref, tu es un être condamné et inutile, si tu ne te fais pas de santé.

Tu ne t'es jamais senti l'assurance intérieure du génie, le pressentiment de la gloire ni du bonheur. Tu ne t'es jamais vu grand, célèbre, ou même époux, père, citoyen influent. Cette indifférence d'avenir, cette défiance complète sont sans doute des signes. Ce que tu rêves est vague, indéfini, céleste, tu ne dois pas vivre, parce que tu n'en es maintenant guère capable. — Tiens-toi en ordre, laisse les vivants vivre, ne compte plus sur ta carcasse avariée, et résume tes idées, fais le testament de ta pensée et de ton cœur. C'est ce que tu peux faire le plus utile. — Renonce à toi-même et accepte ton calice, avec son miel et son fiel, n'importe. Fais descendre Dieu en toi, embaume-toi de lui par avance, fais de ton sein un temple du Saint-Esprit ; fais de bonnes œuvres, rends les autres heureux et meilleurs. — N'aie plus d'ambition personnelle et alors tu te consoleras de vivre et de mourir, quoi qu'il vienne.

27 mai 1849. — Être méconnu même par ceux qu'on aime, c'est la vraie croix, c'est ce qui met sur les lèvres des hommes supérieurs ce sourire douloureux et triste, c'est la plus poignante amertume des hommes qui se dévouent, c'est ce qui a dû serrer le plus souvent le cœur du Fils de l'homme, c'est la coupe de souffrance et de résignation. Si Dieu pouvait souffrir, c'est le chagrin que nous devons lui faire, et tous les jours. Lui aussi et lui surtout est le grand méconnu, le souverainement incompris. Hélas ! hélas ! — Ne pas se lasser, ne pas se refroidir, être joyeux de ce qu'il y a, et non préoccupé de ce qui manque, être indulgent, patient, sympathique, bienveillant ; épier la fleur qui naît et le cœur qui s'ouvre ; toujours espérer, comme Dieu ; toujours aimer, c'est là le devoir.

3 juin 1849. — Temps délicieux, frais et pur. Longue promenade matinale. Surpris l'aubépine et l'églantier en fleurs. Vagues et salubres senteurs des champs. Les Voirons bordés d'une lisière de brume éblouissante, le Salève vêtu de belles nuances veloutées. Travaux aux champs, Deux charmants ânes, l'un broutant avec avidité une haie d'épine-vinette. Trois jeunes enfants ; j'ai eu une envie démesurée de les

embrasser Jour du loisir, de la paix des champs, du beau temps, de l'aisance, avoir mes deux sœurs avec moi, reposer mes yeux sur des prairies embaumées, et sur des vergers épanouis, entendre chanter la vie sur les herbes et dans les arbres; être si doucement heureux, n'est-ce pas trop? Est-ce mérité? Oh! jouissons-en sans reproche au ciel sa bienveillance, jouissons-en avec gratitude. Les mauvais jours viennent assez tôt et assez nombreux. Je n'ai pas le pressentiment du bonheur. Profitons d'autant plus du présent. Viens, bonne Nature, souris et enchante-moi. Voile-moi quelque temps mes propres tristesses et celles des autres, ne me laisse voir que les draperies de ton manteau de reine et cache les misères sous les magnificences.

1^{er} octobre 1849 — Hier, dimanche, relu et extrait tout l'Évangile de saint Jean. Il m'a confirmé dans ma pensée que Jésus n'était pas Trinitaire, qu'il faut n'en croire que lui et découvrir l'image vraie du fondateur derrière toutes les réfractions prismatiques à travers laquelle il nous parvient, et qui l'altèrent plus ou moins. Rayon lumineux et céleste tombé dans le milieu humain, la parole du Christ a été brisée en couleurs irisées, et déviée en mille directions. Le travail historique du christianisme est, de siècle en siècle, de se dépouiller d'une nouvelle coque, de subir une nouvelle métamorphose, de spiritualiser toujours plus son intelligence du Christ, son intelligence du salut.

Je suis stupéfait de l'incroyable somme de judaïsme, de formalisme qui subsiste encore, dix-neuf siècles après que le Rédempteur a proclamé que c'était la lettre qui tuait et que le symbolisme était mort. — La nouvelle religion est si profonde qu'elle n'est pas même comprise à l'heure qu'il est, et si hardie, qu'elle paraîtrait, à l'heure qu'il est, blasphématoire à la plupart des chrétiens. — La personne du Christ est le centre de cette révélation, révélation, rédemption, vie éternelle, divinité, humanité, propitiation, incarnation, jugement. Satan, ciel, enfer, tout cela s'est matérialisé, épaissi, et présente cette étrange ironie d'avoir un sens profond et d'être interprété charnellement, espèce de fausse monnaie en sens inverse, qui vaut plus que la valeur d'échange. La hardiesse et la liberté chrétiennes sont à reconquérir; c'est l'Église qui est hérétique, l'Église dont la vue est trouble et le cœur timide. Bon gré mal gré, il y a une doctrine ésotérique; non pas qu'elle soit un joug, mais une force des choses. — Il y a une révélation relative: chacun entre en Dieu autant que Dieu entre en lui, et comme le dit Angelus, je crois, l'œil par où je vois Dieu est le même œil par où il me voit¹.

Le christianisme, s'il veut triompher du panthéisme, doit l'absorber; pour nos pusillanimes d'aujourd'hui, Jésus serait entaché d'un odieux panthéisme, car il a confirmé le mot biblique *Vous êtes des dieux*; et saint Paul aussi, qui nous dit que nous sommes la *race de Dieu*.

1. Johann Scheffler, dit *Angelus Silesius*, 1624-1677, né et mort à Bieslau, auteur de poésies religieuses mystiques, très connues en Allemagne.

A notre siècle il faut une dogmatique nouvelle, c'est-à-dire une explication plus profonde de la nature de Christ et des éclairs qu'elle projette sur le ciel et sur l'humanité.

14 décembre 1849 (*huit heures du matin*). — Virginité virile, tu méritais pour ta rareté un temple, et, si les anciens l'ont oublié, ils ont eu tort. A vingt-huit ans, n'avoir, comme dit Pythagore, encore livré sa force à aucune femme, ou, comme dit Goëres, n'avoir pas encore goûté, ou, comme dit Moïse, n'avoir pas encore connu, ou, comme les romanciers français, n'avoir pas encore possédé, est un phénomène ou plutôt une curiosité, dont aucun homme de ma connaissance, parmi ceux de mon âge, ne peut offrir un second exemple. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? est-ce une stupidité ? est-ce une vertu ? J'ai souvent débattu cette question. Avoir couché dans tous les lits de l'Europe depuis Upsal à Malte, et de Saint-Malo à Vienne, dans les chalets et dans les hôtels, chez les bergères de Bretagne, et à deux pas des filles de Naples, et ne connaître la volupté qu'en imagination, avoir eu le tempérament le plus précoce, fait les lectures les plus ravagantes, avoir eu même les occasions les plus séduisantes et cela avant vingt ans ; curieux jusqu'au crime, et à plus forte raison curieux de l'amour, inflammable, toujours errant, par quel miracle rapporté-je au foyer natal mon ignorance d'enfant ? il y en a bien des causes, plusieurs à mon avantage, mais dont je reporte la vertu à mon bon ange, à mon bon moi — *Puber, liber, liber, miser*, tel est le résumé de deux lettres, jadis écrites de voyage à B¹** — Qui m'a gardé ? Respect d'autrui, j'ai toujours eu horreur de faire du mal, de mener à mal autrui, l'idée de corrompre m'était insoutenable, et la fille ou la femme, à laquelle je n'aurais point fait de mal, était alors indigne de moi. Ce dilemme, je n'ai moralement jamais pu le résoudre. — Sincérité devant donner des conseils à deux jeunes sœurs, je suis resté pur, pour n'être pas un hypocrite, car j'ai l'hypocrisie en abomination. Ne pouvant avoir ni l'effronterie du vice, ni sa dissimulation, je n'ai pu y céder. — Imagination : en centuplant la chose, sa volupté comme son remords, elle m'a toujours gardé par épouvante, en même temps que tenté par séduction. — Un quatrième gardien a été ma timidité fabuleuse et bête même. Je n'ai jamais pu dire un mot déshonnête à une femme, et il me faut encore des efforts pour ne pas rougir lorsque d'autres en disent. J'ai plus souvent rougi pour autrui, à la place d'autrui, que pour mon compte, et c'est le témoin qui était embarrassé pour le coupable. Cette timidité bête me laisse encore des regrets : je regrette plus quelques baisers que j'aurais pu, même dû prendre, à Stockholm, à Cherbourg et autres lieux, que quelques actions condamnables. Ces souvenirs d'une volupté chaste me sont chers, ils ont plus de parfum pour moi, que sans doute la possession complète pour un libertin. — Un puissant gardien a été aussi ma défiance de moi-même. Je sentais que l'étincelle deviendrait incendie, que la rage passionnée était plutôt à comprimer

qu'à retenir une fois élançée J'avais peur de moi-même et n'ai jamais osé m'abandonner Je me rappelle avoir refusé G^{***} qui m'entraînait, que je tenais dans mes bras, tous deux à demi hors de nous J'ai eu peur du tigre de la passion, je n'ai pas osé démuseler la bête féroce, me laisser aller à moi-même. J'en ai presque du regret, surtout ayant su depuis que mes scrupules pour elle lui faisaient trop d'honneur, et faisaient voir trop de délicatesse. J'ai écrasé la tentation plutôt que de l'éteindre. Sottise peut-être on n'est pas complètement homme, tant qu'on ignore la femme. J'ai préféré l'ignorance au remords, pour moi, c'était un sacrifice, qu'un autre, moins dévoré du besoin de savoir, ne comprendra guère — D'autre part, je m'étais juré d'être aussi héroïque que la femme pure, qui ne donne sa fleur de chasteté, sa couronne de vierge, qu'à celui qui lui rend la guirlande d'épouse. Je m'étais juré de faire à celle qui conquerrait mon cœur une offrande exquise et rare, la virginité de mes sens, avec les prémices de mon âme, un amour grand, complet, sans brèche, sans tache, pour pouvoir accepter sans rougir un don équivalent, pour pouvoir ouvrir toute ma vie à ses yeux, et la laisser plonger en moi, sans qu'elle rencontrât de fange dans mes souvenirs, ni de rivalité même dans mes rêves — Si c'est une niaiserie, je t'en remercie, mon Dieu. L'idéal aussi est un songe, mais un songe qui l'emporte sur toutes les pauvretés du réel Pour un fils d'Ève, renoncer à la pomme de la science, c'est valoir mieux que sa mère ; mais ce n'est pas moi qui ai mérité, c'est mon bon ange, c'est mon instinct, c'est Dieu en moi Moi j'ai voulu mordre, c'est lui qui a paralysé mes lèvres ; moi, j'ai voulu pêcher et j'ai pêché, c'est lui qui m'a gardé. Aussi je ne puis être fier, mais touché, reconnaissant et humble.

Dimanche, 7 avril 1850. — Beaucoup rêvassé cette nuit, j'ai la tête un peu lourde, et me suis levé tard. Après déjeuner, exploré avec soin toutes nos pousses printanières, du persil aux rosiers, et des lilas aux pêcheurs espaliers, boutures, gazon, touffes, bourgeons, rien n'a été oublié. L'air est de la plus grande douceur, avec une moite humidité, atmosphère toute végétale, caressante et féconde.

J'éprouve que la science diurne est autre que la conscience nocturne, comme le disent Kerner et l'école des magnétiseurs ; dans celle-ci, je suis plus recueilli, moins distrait, plus sérieux ; dans l'autre, les préjugés, séductions, illusions du dehors reprennent leur empire. C'est l'opposition du monde intérieur et du monde extérieur ; de la concentration et de la projection, de l'homme religieux et de l'homme mondain, de l'homme essentiel et de l'homme mobile, nous voyons ainsi alternativement *sub specie æterni et temporis* pour parler avec Spinoza. — La conscience nocturne nous met en présence de Dieu et de nous-mêmes, en un mot de l'unité, la conscience diurne nous replace en rapport avec les autres, avec le dehors, en un mot avec la diversité.

Conséquences un projet doit être examiné à ces deux lumières ;

la vie doit comparaître à ce double tribunal. — La conscience a sa rotation comme la planète, son côté d'ombre où apparaissent les étoiles, la pensée de l'infini, la contemplation, son côté lumineux où tout brille, où les couleurs et les objets se croisent, éblouissent, étourdissent. — La vie complète a ces deux faces, l'âme humaine tourne en Dieu comme la planète dans le ciel, et c'est la succession de l'infini et du fini, de la totalité et du détail, de la contemplation et de l'action, de la nuit et du jour, qui est son initiation ascendante. — Il ne faut regretter ni blâmer l'une ou l'autre tendance, il faut les harmoniser, car toutes deux sont dans les voies divines, tous deux sont bonnes, en tant qu'elles s'entraident.

Ceci m'explique pourquoi les idées qui m'ont poursuivi à mon réveil m'apparaissent tout autrement maintenant, quelques heures plus tard. Je suis déjà plongé dans la dispersion diurne. — Ces idées avaient trait au mariage. Voici ce qu'il me semblait alors : tout ce qui est indissoluble ne doit être contracté que dans la plénitude de sa conscience, *sub specie aeterni*. — En conséquence, tout ce qui passe, considérations de beauté, d'orgueil, de vanité, de richesse, d'avantages extérieurs, doit être reconnu, pénétré, repoussé comme motif dirigeant. Le remords suivrait tôt ou tard. — Tromper ou se tromper, céder à une tentation, entraîner des résultats cruels. Le bonheur est forcément réciproque, et ne se trouve qu'en se donnant.

Un mariage qui te ferait oublier ta vocation et tes devoirs ; qui t'empêcherait de regarder toujours en toi, qui ne t'améliorerait pas, en un mot, est mauvais.

Le mariage qui t'apparaîtra comme une chaîne, comme un esclavage, comme un étouffement, ne vaut rien. — L'esclavage ne disparaît que s'il y a amour, et l'amour n'est vrai que s'il est central, et puisse s'envisager comme éternel ; il n'y a d'éternel que ce qui peut croître, se développer, grandir toujours. — Le mariage qui ne serait pas une aspiration infinie, comme sur deux ailes, le mariage temporel, ne t'offrirait aucun bonheur, il ne vaut pas l'indépendance, il te laisserait un incurable malaise, un regret, un reproche, une souffrance sans terme. — Le vrai mariage doit être réellement un pèlerinage, un purgatoire, dans le sens élevé du dogme catholique. Il doit être un chemin à la vraie vie humaine ; le point de vue religieux est le seul digne de lui. Ainsi, tant que tu ne sentiras pas le mariage comme un besoin pour remplir ta vocation d'homme, ou lorsqu'une certaine union t'offrira une perspective différente — abstiens-toi. Une seule chose est nécessaire, être ce qu'on doit être, accomplir sa mission et son œuvre.

Dans ma mobilité et mon désir de comprendre tous les points de vue, je passe par mille tentations et m'abandonne moi-même. Ainsi je reviens, après beaucoup de détours, au point où j'étais maintes fois arrivé. — Double bonheur : le loisir qui me permet de rentrer en moi-même ; ce journal intime qui m'éclaire à volonté, et que je puis

consulter comme une sibylle, car nous avons en nous un oracle toujours prêt, la conscience, qui n'est autre chose que Dieu en nous

9 septembre 1850 — Ma force est surtout critique je veux avoir la conscience de toute chose, l'intelligence de toute chose. Mon trait frappant, c'est l'élasticité, l'éducation, la réceptivité, la force d'assimilation et de pénétration. Mon bien-être, et je l'ai retrouvé aujourd'hui, c'est de sentir vivre en moi l'univers, de voir dans tous les progrès de la science et des arts des progrès personnels, de sentir tous les talents, les génies, tous les hommes comme mes mandataires, mes organes, mes fonctions, de vivre de la vie universelle, et par conséquent de m'oublier moi-même. Je suis objectif et non subjectif, je suis plus contemplateur qu'ambitieux, comprendre est pour moi le but, et produire n'est qu'une voie pour mieux comprendre. Je suis plus conscience que volonté. Mon vrai nom c'est penseur. Curiosité encyclopédique, *homo sum, nihil humani*, etc. — Psychologiste, étudiant les métamorphoses de l'esprit, avant et dans l'humanité. Je multiplie mon être borné par l'infini des formes équivalentes, ascendantes ou descendantes.

J'ai cependant un scrupule. Ce protéisme qui m'est cher et me semble un privilège est pourtant lui-même une captivité, car je suis devenu critique, tandis que j'ai eu l'aptitude productrice. Ma longue habitude m'a donc imposé une forme, à moi si multiforme ou plutôt formifuge. Je suis prisonnier de la tendance critique, analytique, reproductive. C'est une limite, une pétrification, une privation, une diminution de moi-même. Dois-je chercher à m'en affranchir ? Oui, au point de vue de ma croissance harmonique, de ma culture individuelle ; peut-être non au point de vue de la force, d'une carrière, de la réussite, car on ne fait quelque chose qu'en se bornant, on n'acquiert une autorité qu'en prenant une forme, on ne pousse loin une activité qu'en se spécialisant. Ne vaut-il pas mieux jeter son poids intellectuel du côté où l'on incline ?

23 octobre 1850. — Ce soir, feuilleté les œuvres complètes de Montesquieu. Je ne puis rendre encore bien l'impression que me fait ce style singulier, d'une gravité coquette, d'un laisser aller si concis, d'une force si fine, si malin dans sa froideur, si détaché en même temps que si curieux, haché, heurté comme des notes jetées au hasard, et cependant voulu. Il me semble voir une intelligence grave, impassible, s'habillant d'esprit, voulant piquer autant qu'instruire. Le penseur est aussi bel esprit, le jurisconsulte tient du petit-maître et un grain des parfums de Cécile a pénétré dans le sanctuaire de Minos. C'est un beau livre grave, tel qu'il pouvait être au XVIII^e siècle — La recherche, s'il y en a, n'est pas dans les mots, elle est dans les choses. La phrase court sans gêne et sans façon, mais la pensée s'écoute. ?

30 décembre 1850 — Le rapport de la pensée à l'action m'a beaucoup préoccupé, à mon réveil, longtemps avant de me lever, et cette formule bizarre, à demi nocturne, me souriait. L'action n'est que la pensée épaissie, devenue concrète, obscure, inconsciente. Il me semblait que nos moindres actions, manger, marcher, dormir, étaient la condensation d'une multitude de vérités et de pensées, et que la richesse d'idées enfouies était en raison directe de la vulgarité de l'action (comme le rêve qui est d'autant plus actif que nous dormons plus profondément). Le mystère nous assiège et c'est ce qu'on voit et fait chaque jour qui recouvre la plus grande somme de mystères. — Par la spontanéité, nous reproduisons analogiquement l'œuvre de la création inconsciente, c'est l'action simple, consciente, c'est l'action intelligente, morale. — Au fond, c'est la sentence de Hegel¹, mais jamais elle ne m'avait paru plus évidente, plus palpable. Tout ce qui est, est pensée, mais non pensée consciente et individuelle. L'intelligence humaine n'est que la conscience de l'être. — C'est ce que j'ai autrefois formulé ainsi : Tout est symbole de symbole, et symbole de quoi ? de l'esprit.

17 février 1851. — Je lis depuis six à sept heures, sans discontinuer, les *Pensées* de Joubert. J'ai éprouvé d'abord le plus vif attrait, le plus puissant intérêt, mais je suis déjà assez refroidi. Cette pensée hachée, fragmentaire, par gouttes de lumière, sans haleine, me fatigue, non la tête, mais la raison. Les mérites de Joubert sont la grâce du style, la vivacité ou la finesse des aperçus, le charme des métaphores. Mais ses défauts sont : 1 Philosophie seulement littéraire et populaire. — 2 L'originalité n'est que dans le détail et les facettes. — Pose beaucoup plus de problèmes qu'il n'en résout, note et constate plus qu'il n'explique. — En somme, c'est un penseur plutôt qu'un philosophe ; un critique remarquablement organisé, d'une sensibilité exquise de sensation, mais intelligence sans capacité de coordination, écrivain sans veine, strangulé, n'émettant que par des fissures, pour ainsi dire, des petits jets merveilleux de transparence et d'éclat, mais sans élan et sans longueur, comme des jets de verre liquide. Il manque de concentration et de continuité, c'est un philosophe et un artiste imparfaits plutôt que manqués, car il pense et écrit merveilleusement en petit ; c'est un entomologiste, un lapidaire, un joaillier, un monnayeur de sentences, d'adages, d'aperçus, d'aphorismes, de conseils, de problèmes, et son recueil (extrait de ses notes de journal, accumulées pendant cinquante années de sa vie) est une collection d'insectes, de papillons, de brillants, de médailles et de pierres gravées. Le tout est pourtant plus fin que fort, plus poétique que profond, et laisse au lecteur plutôt l'impression d'une grande richesse de menues curiosités de prix, que d'une grande existence intellectuelle et d'un point de vue nouveau. — La place de Joubert me semble donc au-dessous et fort loin des philo-

sophes et des poètes véritables, mais honorablement entre les moralistes et les critiques. C'est un de ces hommes très supérieurs à leurs œuvres, et qui ont, dans leur personne, ce qui manque à ces dernières, l'unité. — Ce premier jugement est du reste incomplet et sévère. J'aurai à le modifier plus tard.

20 février 1851. — J'ai presque achevé ces deux volumes de *Pensées*, du moins lu une vingtaine des trente et un chapitres, et la plus grande partie de la *Correspondance*. Celle-ci m'a surtout charmé, elle est remarquable de grâce, de finesse, d'atticisme et de précision. On voit que l'auteur aimait et pratiquait M^{me} de Sévigné. Les chapitres de métaphysique, de philosophie, sont les plus insignifiants. Tout ce qui est ensemble, larges vues, est peu du ressort de Joubert ; il n'a pas de philosophie de l'histoire, pas d'intuition spéculative. C'est le penseur de détail, et son domaine est la psychologie et les choses de goût. Dans cette sphère des finesses et des délicatesses de l'imagination et du sentiment, dans le cercle des affections et des préoccupations privées, de l'éducation, des relations sociales, il abonde en sagacité ingénieuse, en remarques spirituelles, en traits exquis. C'est une abeille qui va de fleur en fleur, un zéphyr qui butine, lutine et se joue, une harpe éolienne, un rayon furtif qui tremblote à travers les feuillages, cet écrivain a quelque chose d'impalpable, d'immatériel, d'animique, que je n'oserais dire efféminé, mais qui n'est pas viril. Il manque d'os et de corps, il voltige, timide, clairvoyant, rêveur, loin de la réalité. C'est une âme, un souffle plutôt qu'un homme. C'est un esprit de femme dans un caractère d'enfant, aussi inspire-t-il moins d'admiration que de tendresse et de reconnaissance.

27 février 1851. — Relu le premier livre de l'*Émile*. J'ai été choqué contre toute attente, car j'ouvrais le livre avec un vif besoin de style et de beauté. J'ai éprouvé une impression de lourdeur, de dureté, d'emphase martelée et pénible, quelque chose de violent, d'emporté et de tenace, dépourvu de sérénité, de noblesse, de grandeur. J'ai trouvé, dans les qualités comme dans les défauts, une sorte d'absence de bon ton, la flamme du talent, mais sans grâce, sans distinction, sans l'accent de la bonne compagnie. J'ai compris, pour la première fois, une espèce de répugnance que peut inspirer Rousseau, la répugnance du bon goût. J'ai reconnu en quoi ce modèle était dangereux pour le style, en même temps que cette vérité sophistiquée et mélangée, dangereuse pour la pensée. Ce qu'il y a de vrai et de fort dans Rousseau ne m'échappait pas et je l'admirais encore, mais ses mauvais côtés m'apparaissaient avec une évidence relativement assez neuve.

(Même jour.) — Le penseur est au philosophe ce que le dilettante est à l'artiste. — Il joue avec la pensée et lui fait produire une foule de jolies choses de détail, mais il s'inquiète des vérités plus que de la

vérité, et l'essentiel de la pensée, sa conséquence, son unité, lui échappe. Il manie agréablement son instrument, mais il ne le possède pas, et encore moins le crée-t-il. C'est un horticulteur et non un géologue, il ne laboure la terre que ce qu'il faut pour lui faire rendre des fleurs et des fruits, il ne la creuse pas assez pour la connaître. En un mot, le penseur est un philosophe superficiel, fragmentaire, curieux ; c'est le philosophe littéraire, orateur, causeur et écrivain, le philosophe est le penseur scientifique. Les penseurs servent à éveiller les philosophes ou à les populariser. Ils ont donc une double utilité, outre leur agrément. Ils sont les éclaireurs de l'armée des lecteurs, les boute-en-train, les docteurs de la foule, les changeurs de la pensée qu'ils monétisent en pièces courantes, les abbés à courte robe de la science, qui vont des clercs aux laïcs, les truchements de l'Église auprès du troupeau et du troupeau auprès de l'Église. Le penseur est le littérateur grave, c'est pour cela qu'il est populaire. Le philosophe est un savant spécial (par la forme de sa science, non par le fond), c'est pour cela qu'il ne peut l'être. — En France, pour un philosophe (Descartes) il y a eu trente penseurs. En Allemagne, pour dix penseurs il y a vingt philosophes.

12 mars 1851 (trois heures après-midi). — Pourquoi ai-je envie de pleurer ? ou de dormir ? Langueur de printemps, besoin d'affection. Je rentre d'une promenade par ce chaud soleil d'une douce après-dinée, qui pénètre les moelles. Tout paraît vide, vain, pauvre en vous, quand la nature parle d'amour. Les livres vous répugnent, l'action vous fait sourire de dédain. La musique, la poésie, la prière ont seules assez de tendresse pour correspondre à votre secret désir. Elles sont le seul nid de duvet où l'âme endolorie et sensitive puisse se reposer sans se meurtrir. La science est trop dure, la distraction trop insensible, la pensée trop prompte. Heureux ceux qui savent chanter, ils endorment leur souffrance, ils recueillent leurs larmes dans un prisme de cristal. Mon compagnon de promenade est allé à son piano, j'ai ouvert mon journal. Il sera plus vite consolé que moi.

Est-ce notre vie ordinaire qui est fausse, ou ses impressions qui trompent ? Ni l'un ni l'autre.

Le printemps est bon comme l'hiver. L'âme doit se tremper et se durcir, elle doit aussi s'ouvrir et se détendre. Respecte chaque besoin nouveau qui apparaît dans ton cœur, c'est une révélation, c'est la voix de la nature, qui t'éveille à une nouvelle sphère d'existence ; c'est la larve qui tressaille et pressent le papillon. N'étouffe pas tes soupirs, ne dévore pas tes larmes, ils annoncent ou une grandeur inconnue, ou un trésor oublié, ou une vertu qui se noie et appelle au secours. La douleur est bonne, car elle fait connaître le bien ; le rêve est salutaire, car il présage une réalité plus belle, l'aspiration est divine, car elle prophétise l'infini, et l'infini c'est la Maïa, la forme riante ou sombre de Dieu.

La grandeur d'un être est proportionnelle à ses besoins. Dis-moi ce que tu désires et je te dirai qui tu es. Pourtant, diras-tu, il y a une

chose plus grande que l'aspiration, c'est la résignation. Il est vrai, mais c'est non pas la résignation passive et triste qui est un énervement, mais la résignation décidée et sereine qui est une force. L'une est une privation, car elle n'est qu'un regret, l'autre une possession, car elle est une espérance. Or regarde et tu verras que cette résignation n'est qu'une aspiration plus haute. Ainsi la loi subsiste.

26 mars 1851 — Combien des hommes illustres que j'ai connus sont déjà fauchés par la mort. Steffens, Marheineke, Dieffenbach, Neander, Mendelssohn, Thorwaldsen, Ehlenschläger, Geijer, Tegner, Ørsted, Stühr, Lachmann¹, et chez nous Sismondi, Tœpfler, de Candolle, savants, artistes, poètes, musiciens, historiens. La vieille génération s'en va. Que donnera la nouvelle ? que donnerons-nous ? Quelques grands vieillards, Schelling, Humboldt, Schlosser, nous renouent encore avec un passé glorieux. Qui se prépare à porter l'avenir ? parmi les nains du présent, où germent les géants futurs ? les héros de la seconde moitié du siècle ? Un frisson nous saisit, quand les rangs s'éclaircissent, quand l'âge nous pousse, quand nous approchons du zénith et que le destin nous dit : « Montre ce qui est en toi. C'est le moment, c'est l'heure, ou retombe dans le néant, sois maudit, oublié ou méprisé. Tu as la parole ! à ton tour ! fournis ta mesure, dis ton mot, révèle ta nullité ou ta capacité. Sors de l'ombre. Il ne s'agit plus de promettre, il faut tenir, ni d'espérance, mais de réalité. Le temps de l'apprentissage est terminé, les semailles et la germination sont passées, voyons ta moisson. Serviteur, sors ton talent, et montre-nous ce que tu en as fait. Parle à présent ou tais-toi pour jamais. » — C'est une sommation solennelle dans toute vie d'homme, que cet appel de la conscience, solennelle et effrayante comme la trompette du jugement dernier qui vous crie : « Es-tu prêt ? rends compte. Rends compte de tes années, de tes loisirs, de tes forces, de tes études, de ton talent et de tes œuvres ! T'es-tu préparé à ta mission ? ou as-tu gaspillé tes heures, vécu au jour le jour, en lâche épicurien, sans grandeur, sans prévoyance, sans dévouement ? — C'est ici l'heure des grands cœurs, retire-toi, — l'heure des héros et des génies, rentre dans la poudre, va-t'en »

2 avril 1851. — Quelle jolie promenade ! ciel pur, soleil levant, tous les tons vifs, tous les contours nets, sauf le lac doucement brumeux et infini. Un œil de gelée blanche poudrait les prairies, donnait aux haies de buis vert une vivacité charmante et à tout le paysage une nuance de santé vigoureuse, de jeunesse et de fraîcheur. — « Baigne, élève ta poitrine avide dans la rosée de l'aurore ! » nous dit Faust, et il a raison.

¹ Steffens, disciple de Schelling, Marheineke, théologien de l'école de Hegel ; Neander, célèbre professeur d'exégèse et d'histoire de l'Église, à Berlin ; Geijer, historien, et Tegner, poète, étaient tous les deux Suédois. Ørsted, le physicien, a publié un volume intitulé *L'Esprit dans la nature*. Stühr est l'auteur d'une histoire des religions et Lachmann, l'illustre philologue, germaniste, éditeur des *Nibelungen*.

Chaque aurore signe un contrat nouveau avec l'existence, l'air du matin souffle une nouvelle et riante énergie dans les veines et les moelles, chaque journée est une répétition microscopique de la vie — Tout est frais, facile, léger le matin comme à l'enfance. Comme l'atmosphère, la vérité spirituelle est plus transparente. Comme les jeunes feuilles, les organes absorbent plus avidement la lumière, aspirent plus d'éther et moins d'éléments terrestres.

La nuit et le ciel parlent de Dieu, d'éternité, d'infini à la contemplation, l'aurore est l'heure des projets, des volontés, de l'action naissante. La sève de la nature se répand dans l'âme et la pousse à vivre, comme le silence et la « morne sérénité de la voûte azurée » l'inclinent à se recueillir — Le printemps est là. Primevères et violettes ont fêté son arrivée. Les pêcheurs ouvrent leurs corolles imprudentes, les bourgeons gonflés des poiriers, des lilas, annoncent l'épanouissement prochain, les chèvrefeuilles sont déjà verts. Poètes, chantez, car la nature chante déjà son chant de résurrection. Elle bourdonne par toutes les feuilles un hymne d'allégresse, et les oiseaux ne doivent pas être seuls à faire entendre une plus distincte voix.

6 avril 1851. — Combien ne suis-je pas vulnérable ? Si j'étais père, quelle foule de chagrins ne pourrait pas me faire un enfant ! Époux, j'aurais mille façons de souffrir, parce qu'il y a mille conditions à mon bonheur. J'ai l'épiderme du cœur trop mince, l'imagination inquiète, le désespoir facile et les sensations à contre-coups prolongés — Ce qui pourrait être me gâte ce qui est, ce qui devrait être me ronge de tristesse. Aussi la réalité, le présent, l'irréparable, la nécessité me répugnent ou même m'effraient. J'ai trop d'imagination, de conscience et de pénétration, et pas assez de caractère. La vie théorique a seule assez d'élasticité, d'immensité, de réparabilité, la vie pratique me fait reculer.

Et pourtant elle m'attire, elle me fait besoin. La vie de famille surtout, dans ce qu'elle a de ravissant, de profondément moral, me sollicite presque comme un devoir. Son idéal me persécute même parfois. Une compagne de ma vie, de mes travaux, de mes pensées et de mes espérances, un culte de famille, la bienfaisance au dehors, des éducations à entreprendre, etc., etc., les mille et une relations morales qui se déroulent autour de la première, toutes ces images m'enivrent souvent. Mais je les écarte, parce que chaque espérance est un œuf d'où peut sortir un serpent au lieu d'une colombe ; parce que chaque joie manquée est un coup de couteau, parce que chaque semence confiée à la destinée contient un épi de douleurs, que l'avenir peut en faire germer.

Je me défie de moi-même, du bonheur, parce que je me connais. L'idéal m'empoisonne toute possession imparfaite. Tout ce qui compromet l'avenir ou détruit ma liberté intérieure m'assujettit aux choses, ou m'oblige à être autre que je ne voudrais et devrais être, tout ce

qui attente à mon idée de l'homme complet me blesse au cœur, me contracte, me navre, même en esprit, même d'avance. J'abhorre les regrets, les repentins inutiles — La fatalité des conséquences qu'entraîne chacun de nos actes, cette idée capitale du drame, ce sombre élément tragique de la vie, m'arrête plus sûrement que le bras du Commandeur — Je n'agis qu'à regret et presque que par force.

Dépendre est pour moi une idée insupportable, mais dépendre de l'irréparable, de l'arbitraire, de l'imprévu, et surtout dépendre par ma faute, dépendre d'une erreur, c'est-à-dire aliéner ma liberté, mon espérance, tuer le sommeil et le bonheur, c'est l'enfer !

Tout ce qui est nécessaire, providentiel, bref inimputable, je le supporterai, je crois, avec force d'âme. Mais la responsabilité envenime mortellement le chagrin. Or un acte est essentiellement volontaire. Aussi j'agis le moins possible.

Dernier soubresaut de la volonté propre qui se cabre et se dissimule, recherche du repos, de la satisfaction, de l'indépendance ! N'y a-t-il pas quelque reste d'égoïsme dans ce désintéressement ? dans cette peur ? dans cette susceptibilité oisive ?

Tu voudrais accomplir le devoir, mais où est-il ? quel est-il ? Ici l'inclination revient et interprète l'oracle. La question dernière est celle-ci. Le devoir est-il d'obéir à sa nature, même la meilleure et la plus spirituelle, ou bien de la vaincre ? Goethe et Schiller, le point de vue humain ou religieux, se réaliser ou s'abandonner, pour centie son *idée* ou bien Dieu, équivalents du même débat. Éviter le malheur, qui est une entrave, ou le chercher comme une purification.

La vie est-elle essentiellement l'éducation de l'esprit et de l'intelligence ou celle de la volonté ? et la volonté est-elle dans la force ou dans la résignation ? — Si le but de la vie est d'amener au renoncement, alors viennent maladies, entraves, souffrances de toute espèce ! Si le but est de manifester l'homme complet, alors ménager son intégrité ! — Provoquer l'épreuve, c'est tenter Dieu. Au fond, le Dieu de justice me voile le Dieu d'amour. J'ai tremblement et non confiance.

Toute voix double, partagée, combattue dans la conscience, n'est pas encore la voix de Dieu. Descends encore plus profond en toi, jusqu'à ce que tu n'entendes plus qu'une voix simple, voix qui lève tout doute, qui entraîne la persuasion, la clarté, la sérénité. Heureux, dit l'apôtre, ceux qui sont d'accord avec eux-mêmes, et qui ne se condamnent pas eux-mêmes dans le parti qu'ils prennent. Cette identité intérieure, cette unité de conviction est d'autant plus difficile que l'esprit discerne, décompose, prévoit davantage. La liberté a bien de la peine à revenir à la franche unité de l'instinct.

Hélas ! il faut donc remonter mille fois les cimes déjà gravies, reconquérir les points de vue atteints, il faut πολέμειν πόλεμον. Le cœur, comme les rois, sous la forme de paix perpétuelle, ne signe donc que des trêves. La vie éternelle est donc éternellement à regagner. Le fleuve des jours nous entraîne loin des montagnes de la patrie et il faut

revenir en nuages visiter leurs sommets, cercle infini, rotation fatale, œuvre de Sisyphe Hélas, oui ! la paix même est une lutte, ou, plutôt, c'est la lutte, l'activité qui est la loi. Nous ne trouvons de repos que dans l'effort, comme la flamme ne trouve d'existence que dans la combustion. O Héraclite, l'image du bonheur est donc la même que celle de la souffrance, l'inquiétude et le progrès, l'enfer et le ciel sont donc également mobiles. L'autel de Vesta et le supplice de Belzébuth brillent du même feu — Eh bien ! oui, c'est la vie, la vie à double face et à double tranchant. Le feu qui éclaire est aussi le feu qui consume, l'élément des dieux peut devenir celui des maudits

7 avril 1851 — Lu en partie le volume de Ruge¹, *Die Académie* (1848), où l'Humanisme, le point de vue du jeune hégélianisme, en politique, religion et littérature, est représenté par des correspondances ou des articles directs (Kuno Fischer, Kollach, etc). — Ils représentent le parti *philosophiste* du siècle dernier, tout-puissant à dissoudre par le raisonnement de la raison, impuissant à construire, car la construction repose sur le sentiment, l'instinct et la volonté. La conscience philosophique se prend ici pour la force réalisatrice, la rédemption de l'intelligence se prend pour la rédemption du cœur, c'est-à-dire la partie pour le tout, et le dernier en ordre chronologique pour le premier. Ils me font saisir la différence radicale de l'*intellectualisme* et du *moralisme*. Chez eux, la philosophie veut supplanter la religion. Le principe de leur religion, c'est l'homme, et le sommet de l'homme, c'est la pensée. Leur religion est donc la religion de la pensée.

Ce sont là les deux mondes. Le Christianisme apporte et prêche le salut par la conversion de la volonté, l'Humanisme, le salut par l'émancipation de l'esprit. L'un saisit le cœur, l'autre le cerveau. — Tous deux veulent faire atteindre à l'homme son idéal, mais l'idéal diffère, sinon par son contenu, au moins par la disposition de ce contenu, par la prédominance et la souveraineté données à telle ou telle force intérieure, pour l'un l'esprit est l'organe de l'âme ; pour l'autre l'âme un état inférieur de l'esprit, l'un veut éclairer en améliorant, l'autre améliorer en éclairant. C'est la différence de Socrate à Jésus.

La question capitale est celle du péché. La question de l'immanence du dualisme est secondaire, car elle peut être résolue que l'autre reste. La Trinité, la vie à venir, le paradis et l'enfer peuvent cesser d'être des dogmes, des réalités spirituelles, le formalisme et le littéralisme peuvent s'évanouir, la question humaine demeure. Qu'est-ce qui sauve ? Comment l'homme est-il amené à être vraiment homme ? La dernière racine de son être est-elle la responsabilité, oui ou non ? est-ce faire ou

1. Arnold Ruge, né en 1803, mort à Brighton en 1880, principal rédacteur des *Hallsche*, puis des *Deutsche Jahrbücher* (1838-1843), où écrivaient Strauss, Bruno Bauer, Louis Feuerbach. Il fit partie du Parlement de Francfort.

En marge de ce morceau, Amiel a écrit plus tard, en le relisant : « Les Humanistes (Ruge, Feuerbach, etc.), Philosophie et Religion, Intellectualisme et Moralisme »

savoir le bien, agir ou penser qui sont le dernier but ? — Si la science ne donne pas l'amour, elle est insuffisante. Or elle ne donne que l'*amor intellectualis* de Spinoza, lumière sans chaleur, résignation contemplative et grandiose, mais inhumaine parce qu'elle est peu transmissible et n'este un privilège et le plus rare de tous. L'*amour moral* place le centre de l'individu au centre de l'être, il a au moins le salut en principe, le germe de la vie éternelle, la pensée décrit autour du centre ses cercles de plus en plus étendus et illimités dans leur croissance — Chérubins et Séraphins. voilà déjà le dilemme ou plutôt la distinction. Aimer c'est virtuellement savoir, savoir n'est pas virtuellement aimer. voilà la relation de ces deux modes de l'homme. La rédemption par la science ou par l'amour intellectuel est donc inférieure à la rédemption par la volonté ou par l'amour moral. La première peut libérer du moi, elle peut affranchir de l'égoïsme. La seconde pousse le moi hors de lui-même, le rend actif et agissant. L'une est critique, purificatrice, négative, l'autre est vivifiante, fécondante, positive. La science, si spirituelle et substantielle qu'elle soit en elle-même, est encore formelle relativement à l'amour. La force morale est donc le point vital.

Et cette force ne s'atteint que par la force morale. Le semblable seul agit sur le semblable. Ainsi n'améliorez pas par le raisonnement, mais par l'exemple ; ne touchez que par l'émotion, n'espérez exciter l'amour que par l'amour. Soyez ce que vous voulez faire devenir autrui. Que votre être, non vos paroles, soient une prédication.

Donc, pour revenir au sujet, la philosophie ne doit pas remplacer la religion, les révolutionnaires ne sont pas des apôtres, quoique les apôtres aient été révolutionnaires. Sauver du dehors au dedans, et par dehors j'entends aussi l'intelligence relativement à la volonté, c'est une erreur et un danger. La partie négative de l'œuvre des Humanistes est bonne, elle dépouillera le christianisme de toute une coque devenue extérieure ; mais Feuerbach et Ruge ne peuvent sauver l'humanité. Il lui faut des saints et des héros pour compléter l'œuvre des philosophes. La science est la puissance de l'homme, et l'amour sa force, l'homme ne *devient* homme que par l'intelligence, mais il *n'est* homme que par le cœur. Savoir, aimer et pouvoir, c'est là la vie complète.

15 juin 1851 — Ce soir, fait quelques allées et venues sur le pont des Bergues, par un beau ciel sans lune. J'admire la fraîcheur des eaux, rayées des lumières des deux quais et miroitant sous le scintillement des étoiles. A la rencontre de ces groupes variés de jeunes gens en phalange, de familles, de couples, d'enfants qui regagnaient en chantant ou causant leurs foyers domestiques, leur mansarde ou leur salon, j'éprouvais un sentiment de sympathie pour tous ces passants, j'ouvrais les yeux et les oreilles en poète et en peintre, ou tout simplement en curieux bienveillant, je me sentais content de vivre et de voir vivre. Peut-être seulement aurais-je désiré à mon bras quelque jeune fille au visage aimant, pour partager un peu cette poésie. Cette vision

passé quelquefois en dansant devant moi, mais j'en détourne les yeux. Elle a trop de charme et d'enivrement pour que je m'y abandonne. Le *tout ou rien* fait mon stoïcisme. Chercher est odieux pour ma fierté, ne pas chercher n'aboutit pas. Ni mère, ni tante, ni sœur, ni amie ne cherchent pour moi. Donc, je ceins mes reins et referme exactement mon cilice. Or la trentaine approche. Souffle ta lampe. Il se fait tard, et demain a sa tâche à accomplir.

15 août 1851. — Savoir être prêt, grande chose ! faculté précieuse et qui implique du calcul, du coup d'œil et de la décision. Il faut pour cela savoir trancher, car on ne peut tout dénouer, savoir dégager l'essentiel, l'important des minuties qui ne finissent jamais, en un mot, simplifier sa vie, ses devoirs, ses affaires, son bagage, etc.

Il est étonnant combien nous sommes d'ordinaire enchevêtrés, empelotonnés de mille et un empêchements et devoirs qui n'en sont pas, et qui nous entravent pourtant dans nos mouvements. Savoir finir, c'est la même chose au fond que savoir mourir, c'est distinguer les choses véritablement nécessaires et remettre les autres à leur place. — Pour être le plus libre possible à chaque moment, il faut avoir beaucoup d'ordre. C'est le désordre qui nous rend esclaves. Le désordre d'aujourd'hui escompte la liberté de demain.

Les choses que nous laissons traîner derrière nous se redressent plus tard devant nous et embarrassent notre chemin. Que chacun de nos jours règle ce qui le concerne, liquide ses affaires, respecte le jour qui le suivra, et alors nous serons toujours prêts. L'encombrement nuit à toute aisance, à toute liberté, à toute clarté, et l'encombrement naît de l'ajournement.

Donc, ne renvoie pas au lendemain ce qui peut être fait sur l'heure. Rien n'est fait, tant qu'il reste quelque chose à faire. Acheter est la mesure du maître.

Aix-les-Bains, 2 septembre 1851. — Entrepris Tocqueville (De la Démocratie en Amérique). Mon impression est encore mêlée. Bel ouvrage, mais j'y sens un peu trop l'imitation de Montesquieu. Puis ce style abstrait, piquant, fin, sentencieux, est un peu dur, raffiné et monotone. Il a trop d'esprit et pas assez d'imagination. Il est fragmentaire, coupé, pétillant, mais il ne laisse pas que de fatiguer par sa mobilité soubresautée. Il fait penser plus qu'il ne charme, et, quoique grave, il paraît sautillant. Cette méthode de morcellement de la pensée, d'illumination du sujet par facettes successives, a de sérieux inconvénients. On voit trop bien les détails au détriment de l'ensemble. Cette multitude d'étincelles éclairent mal. — En somme, je trouve ce style spirituel, subtil, profond même, mais un peu sec, brisé et fatigant. L'auteur est évidemment une intelligence grave, mûre, pénétrante, qui domine de haut son sujet et l'analyse avec sagacité dans ses mille replis.

Aix-les-Bains, 6 septembre 1851 — L'ouvrage de Tocqueville donne à l'esprit beaucoup de calme, mais lui laisse un certain dégoût. On reconnaît la nécessité de ce qui arrive, et l'inévitable repose, mais on voit que l'ère de la médiocrité en toute chose commence, et le médiocre glace tout désir. L'égalité engendre l'uniformité, et c'est en sacrifiant l'excellent, le remarquable, l'extraordinaire, que l'on se débarrasse du mauvais. — Le spleen deviendra la maladie du siècle égalitaire. — L'utile remplacera le beau, l'industrie l'art, l'économie politique la religion, et l'arithmétique la poésie.

Le temps des grands hommes passe, l'époque de la fourmière, de la vie multiple, arrive. Par le nivellement continu et la division du travail, la société deviendra tout, et l'homme ne sera rien.

La statistique enregistrera de grands progrès, et le moraliste un déclin graduel; les moyennes monteront comme le fond des vallées par la dénudation et l'affaissement des monts. Un plateau de moins en moins onduleux, sans contrastes, sans oppositions, monotone, tel sera l'aspect de la société humaine. Les extrêmes se touchent, et, si la marche de la création consiste d'abord à dégager sans limite et multiplier les différences, elle revient ensuite sur ses pas pour les effacer une à une. L'égalité qui, à l'origine, est encore la torpeur, l'inertie, la mort, deviendrait-elle à la fin la forme de la vie ?

N'est-ce pas acheter trop cher le bien-être universel que de le payer au prix des plus hautes facultés, des plus nobles tendances de l'espèce humaine ? Est-ce bien là le sort fatal réservé aux démocraties ? Ou bien, au-dessus de l'égalité économique et politique à laquelle tend la démocratie socialiste, se formera-t-il un nouveau royaume de l'esprit, une église de refuge, une république des âmes, où, par-dessus le pur droit et la grossière utilité, le beau, l'infini, l'admiration, le dévouement, la sainteté auront un culte et une cité ? Le matérialisme utilitaire, la légalité sèche, égoïste, l'idolâtrie de la chair et du moi, du temporel et de Mammon, sont-ils le terme de nos efforts ? Je ne le crois pas. — L'idéal de l'humanité est tout autrement haut. Mais l'animal réclame le premier, et il faut d'abord bannir la souffrance superflue et d'origine sociale avant de revenir aux biens spirituels. Il faut que tout le monde vive avant que de s'occuper de religion.

Aix-les-Bains, 7 septembre 1851 (dix heures du soir) — Un clair de lune étrange, recueilli, par une brise fraîche et un ciel traversé de nuages, rend à cette heure notre terrasse charmante. Ces rayons doux et pâles laissent tomber du zénith une paix résignée qui pénètre. C'est la joie calme, le sourire pensif de l'expérience, avec une certaine verdure stoïque. Les étoiles brillent, les feuillages frémissent sous des reflets argentés, pas un bruit de vie dans la campagne, de larges ombres s'engouffrent sous les allées et au tournant des escaliers. Tout est mystérieux, furtif et solennel.

Heure nocturne, heure de silence et de solitude, tu as de la grâce et

de la mélancolie, tu attendris et tu consoles, tu nous parles de tout ce qui n'est plus et de tout ce qui doit mourir, mais tu nous dis Courage ! et tu nous promets le repos

9 novembre 1851 (dimanche) — Second discours d'Adolphe Monod à Saint-Gervais, moins grandiose peut-être, mais presque plus hardi et pour moi plus édifiant que celui de dimanche dernier. Le sujet était *Saint Paul* ou la vie active, comme celui de dimanche *Saint Jean* ou la vie intérieure du chrétien. J'ai ressenti les chaînes d'or de l'éloquence, j'étais suspendu à ses lèvres et ravi de son audace et de sa grâce, de son élan et de son art, de sa sincérité et de son talent, j'ai reconnu que pour les puissants les difficultés sont une source d'inspiration, et ce qui ferait broncher les autres l'occasion de leurs plus hauts triomphes — Il a fait pleurer saint Paul pendant une heure et demie, il en a fait une nourrice, il a été chercher son vieux manteau, ses prescriptions d'eau et de vin à Timothée, la toile qu'il raccommodait, son ami Tychique, bref tout ce qui pouvait faire sourire, et de là il a su tirer le pathétique le plus constant, les leçons les plus austères et les plus saisissantes. Dans les larmes de la douleur, de la charité et de la tendresse il a fait revivre tout saint Paul, comme martyr, comme apôtre et comme homme, avec une grandeur, une onction, une chaleur de réalité, telles que je ne les avais encore jamais vues

L'apothéose de la douleur dans notre siècle de bien-être, où pasteurs et troupeaux s'engourdissent dans les langueurs de Capoue, l'apothéose de la charité ardente, militante, à notre époque de froideur et d'indifférence pour les âmes, l'apothéose du christianisme humain, naturel, devenu chair et vie, à notre époque où les uns le mettent pour ainsi dire au-dessus de l'homme et les autres au-dessous, et enfin, pour péroration, la nécessité d'un peuple nouveau, d'une génération plus forte, pour sauver le monde en présence des tempêtes qui le menacent : Peuple de saint Paul, lève-toi et à l'œuvre ! Paul a pleuré, mais il triomphe. Aujourd'hui comme lui, demain avec lui !

Diction, composition, ressources, débit, images, tout est instructif, étonnant, précieux à recueillir. Quelle étude infinie que celle d'une heure pareille, que de trésors d'habileté à admirer en même temps qu'on pleure !

18 novembre 1851 — L'énergique subjectivité qui s'affirme avec foi en soi, qui ne craint pas d'être quelque chose de particulier, de défini, et sans avoir conscience ou honte de son illusion subjective, m'est étrangère. Je suis, quant à l'ordre intellectuel, essentiellement objectif, et ma spécialité distinctive, c'est de pouvoir me mettre à tous les points de vue, de voir par tous les yeux, c'est-à-dire de n'être enfermé dans aucune prison individuelle. — De là aptitude à la théorie, et irrésolution dans la pratique, de là talent critique et gêne de production spontanée, de là, aussi, longue incertitude de convictions

et d'opinions, tant que mon aptitude est restée instinct, mais, maintenant qu'elle est consciente et qu'elle se possède, elle peut conclure et affirmer à son tour, en sorte qu'après avoir donné l'inquiétude elle apporte enfin la paix. Elle dit : Il n'y a repos d'esprit que dans l'absolu, repos du sentiment que dans l'infini, repos de l'âme que dans le divin. Rien de fini n'est vrai, n'est intéressant, n'est digne de me fixer. Tout ce qui est particulier est exclusif, tout ce qui est exclusif me répugne. Il n'y a de non exclusif que le Tout, c'est dans la communion avec l'Être et par tout l'être que se trouve ma fin. Alors, dans la lumière de l'absolu, toute idée devient digne d'étude, dans l'infini, toute existence digne de respect, dans le divin, toute créature digne d'amour. L'homme complet et harmonique, l'homme-Christ, voilà mon credo. L'amour, dans l'intelligence et la force, voilà mon aspiration.

2 décembre 1851. — La loi du secret. Fais comme la plante, protège par l'obscurité tout ce qui germe en toi, pensée ou sentiment, et ne le produis au jour que déjà formé. Toute conception doit être enveloppée du triple voile de la pudeur, du silence et de l'ombre. Respecte le mystère, car sa profanation donne la mort. Ne mets pas à nu tes racines, si tu veux croître et vivre. Et s'il se peut, même au jour de la naissance, ne convie pas de témoins, comme le font les reines, mais ouvre-toi comme la gentiane des Alpes sous le regard de Dieu seul.

1^{er} février 1852 (*dimanche*). — Passé une partie de l'après-midi à lire les *Monologues* (de Schleiermacher). Ce petit livre m'a fait une presque aussi grande impression qu'il y a douze ans pour la première fois. Il m'a replongé dans ce monde intérieur où je reviens avec béatitude, quand je m'en suis écarté. J'ai pu du reste mesurer le progrès fait depuis lors, à la transparence que toutes ces pensées avaient pour moi, à la foule d'analogies que j'y retrouvais avec les miennes, à la liberté avec laquelle j'entraîs dans ce point de vue et aussi le jugeais. C'est grand, puissant, profond, mais c'est encore orgueilleux et même égoïste. Le centre de l'univers, c'est encore le Moi, le grand *Ich* de Fichte.

L'indomptable liberté, l'apothéose de l'individu s'élargissant jusqu'à contenir le monde, s'affranchissant jusqu'à ne reconnaître rien d'étranger, ni aucune limite, tel est le point de vue de Schleiermacher. La *vie intérieure* : 1, dans son affranchissement du temps ; 2, dans son double but, réalisation de l'espèce et de l'individualité ; 3, dans sa domination fière de toutes les circonstances ennemies ; 4, dans sa sécurité prophétique de l'avenir ; 5, enfin, dans son immortelle jeunesse, tel est le contenu des cinq *Monologues*.

Nous entrons dans une vie monumentale, typique, profondément originale et réfractaire à toute influence extérieure, bel exemple de l'autonomie du Moi, beau modèle de caractère, — stoïcisme — mais le mobile de cette vie n'est pas encore religieux ; il est plutôt moral et

philosophique — Je n'y vois point un modèle, mais un exemple, non un résultat à imiter, mais un sujet précieux d'étude

Cet idéal de la liberté absolue, infrangible, inviolable, se développant d'après ses propres lois, se respectant elle-même, et dédaignant le monde et l'activité pratique est aussi l'idéal d'Emerson. L'homme jout ici de lui-même, et, réfugié dans l'inaccessible sanctuaire de sa conscience personnelle, il devient un Dieu. Il est à lui-même principe, mobile et fin de sa destinée, il est lui-même et c'est assez. L'orgueil de la vie n'est pas loin d'une sorte d'impiété, d'un déplacement de l'adoration. En effaçant l'humilité, ce point de vue surhumain a un grave danger, il est la tentation même à laquelle succomba Adam, celle de devenir son maître en étant devenu semblable aux Eloim. L'hérouisme dans les *Monologues* touche à la témérité, la liberté apparaît trop comme indépendance et pas assez comme soumission, tout le côté du devoir est trop resté dans l'ombre, l'âme est trop seule et trop émancipée de Dieu, bref le droit et la valeur de l'individu sont trop exclusivement mis en saillie, et, dans l'individu, l'unité de vie ne laisse pas assez voir au-dessous d'elle la discorde et la lutte, la paix est achetée à trop bon compte, la sérénité est trop de nature et pas assez de conquête.

Ontologiquement, la position de l'homme dans le monde des esprits est mal indiquée. L'âme individuelle, n'étant pas unique et ne sortant pas d'elle-même, ne peut se concevoir seule. Psychologiquement, la force de spontanéité du moi est conçue trop exclusivement. En fait, dans l'évolution de l'homme, elle n'est pas tout. Moralement, le mal est à peine nommé, le déchirement, condition de la vraie paix, n'apparaît pas. La paix n'est ni une victoire ni un salut, c'est plutôt une bonne fortune.

2 février 1852 — Encore les *Monologues*. Je me suis assez défendu hier contre eux par la critique, je puis m'abandonner maintenant sans scrupule et sans danger à la sympathie et à l'admiration qu'ils m'inspirent. Cette vie essentiellement libre, cette conception souveraine de la dignité humaine, cette possession actuelle de l'univers et de l'infini, cet affranchissement de tout ce qui passe, ce sentiment puissant de sa supériorité et de sa force, cette énergie invincible de la volonté, cette pénétration parfaite de soi-même, cette autocratie de la conscience qui s'appartient, tous ces signes d'une magnifique et indomptable personnalité, d'une nature conséquente, complète, profonde, harmonique indéfiniment perfectible, m'ont pénétré de joie et de reconnaissance. Voilà une vie, voilà un homme ! Ces perspectives ouvertes sur l'intérieur d'une grande âme font du bien. A ce contact, on se fortifie, on se retrempe. Le courage revient par la vue. Quand on voit ce qui a été, on ne doute plus que cela puisse être. En voyant un homme, on se dit : Oui, soyons homme !

3 mars 1852 — L'opinion a sa valeur et même sa puissance, l'avoir contre soi, fût-elle erronée de tout point, est pénible auprès des amis, nuisible auprès des autres hommes. — Il ne faut pas flatter l'opinion, ni la courtiser, mais il convient, s'il se peut, de ne pas lui faire ou même lui laisser suivre fausse piste à votre sujet. Le premier est une bassesse, le second une imprudence. On doit avoir honte de l'un, on peut avoir regret de l'autre. — Prends garde à toi, tu es très porté à cette dernière faute, et elle t'a déjà fait beaucoup de tort. Par raideur et par dédain, tu comptes sur la justice du temps, par sagesse, tu devrais lui faciliter sa tâche et hâter son jour. — Quand on vit en société, il ne suffit pas d'avoir pour soi sa conscience, il est bon et peut-être nécessaire de mettre de son côté l'opinion. — Fléchis donc ta fierté, abaisse-toi jusqu'à devenir habile. Ce monde de loups et de renards, d'égoïsmes adroits et d'ambitions actives, de vanités énormes et de mérites lilliputiens, ce monde des hommes, où il faut mentir par le sourire, la conduite, le silence autant que par la parole, monde dégoûtant pour l'âme droite et fière, ce monde, c'est le tien, il faut savoir y vivre. On y a besoin de succès, réussis. On n'y reconnaît que la force, sois fort. L'opinion veut courber les fronts sous sa loi. Au lieu de la narguer, il vaut mieux la vaincre. — Je comprends la colère du mépris et le besoin d'écraser que donne invinciblement tout ce qui rampe, tout ce qui est tortueux, oblique, ignoble. .

Mais je ne puis rester longtemps sur ce sentiment, qui est de la vengeance. Ce monde, ce sont des hommes ; ces hommes, ce sont des frères. N'exilons par le souffle divin. Aimons. Il faut vaincre le mal par le bien ; il faut conserver une conscience pure. — A ce point de vue, on peut encore se prescrire la prudence. Sois simple comme la colombe et prudent comme le serpent, a dit l'apôtre. — Soigne ta réputation, non par vanité, mais pour ne pas nuire à ton œuvre et par amour pour la vérité. Il y a encore de la recherche de soi-même dans ce désintéressement raffiné, qui ne se justifie pas, pour se sentir supérieur à l'opinion. L'habileté, c'est de paraître ce qu'on est, l'humilité, c'est de sentir qu'on est peu de chose.

Allons, merci, Journal, mon emportement a passé. Je suis tranquille et me sens bienveillant. Je viens de relire ce cahier et ma matinée s'est envolée dans ce monologue. J'ai du reste trouvé de la monotonie dans ces pages, et le même sentiment y revient trois ou quatre fois. Tant pis, ces pages ne sont pas faites pour être lues, elles sont écrites pour me calmer et me ressouvenir. Ce sont des jalons dans mon passé, et, au lieu de quelques-uns des jalons, il y a des croix funéraires, des pyramides de pierre, des tiges qui ont reverdi, des cailloux blancs, des médailles, tout cela sert à retrouver son chemin dans les Champs Élysées de l'âme. Le pèlerin a marqué ses étapes, il peut retrouver la trace de ses pensées, de ses larmes et de ses joies. Ceci est mon carnet de voyage ; si quelques passages peuvent en être utiles à d'autres, et si j'en ai parfois communiqué même au public, ces mille pages dans leur

ensemble ne sont bonnes que pour moi, et pour ceux qui, après moi pourront s'intéresser à l'itinéraire d'une âme, dans une condition obscure, loin du bruit et de la renommée. Ces feuilles seront monotones quand ma vie l'aura été, elles se répéteront quand les sentiments se répéteront, c'est toujours de la vérité, et la vérité est leur seule muse, leur seul prétexte, leur seul devoir. Comme registre psychologique et biographique, elles auront plus tard de la valeur pour ma vieillesse, si je vieillis, elles ont déjà du prix pour moi comme confidentes et comme oreiller.

(*Plus tard*) — Il n'y a pas beaucoup de jeunes gens de mon âge qui, sans souci pour leur existence matérielle, se soient plus et plus souvent rongés intérieurement que moi. Quand je pense aux sombres promenades solitaires, aux rages insensées et douloureuses ressenties au grand soleil, certains jours de printemps, aux soirées et aux matinées perdues à me serrer le cœur entre les mains, à toutes mes larmes rentrées de Berlin et d'ailleurs, quand je pense à mes veilles de Faust, à la solitude morale dans laquelle il m'a fallu grandir depuis mon enfance, sauf les rencontres précieuses mais épisodiques de l'amitié; quand je réfléchis à ce que je serais sans les distractions de l'étude, sans l'oubli de moi-même, sans la vie de la pensée, sans le refuge tranquille de la science, je ne puis m'empêcher de voir que le fond de ma vie est la tristesse, parce que j'ai vécu seul, dans l'abandon, refoulé sur moi-même, et qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul. Ce sont des souffrances qui font rire les autres, quand on a du reste loisirs, indépendance, qu'on peut étudier, voyager, flâner à son gré, mais, quoique je ne puisse pas le dire, j'ai cependant souffert et même assez souffert. Dieu merci, je n'ai pas la sottise d'y mettre de la vanité; mais je trouve le surnom d'« heureux de ce monde » curieux par le contraste. D'ailleurs il exprime quelque chose de vrai, c'est-à-dire mon état présent et mon extérieur. J'ai l'attitude et le dehors d'un homme qui ne désire rien et a fait son nid. Seulement le monde prend trop souvent votre cuirasse pour votre épiderme, votre apparence pour votre réalité et vous croit insensible parce que vous contenez votre sentiment.

26 avril 1852. — Ce soir, éprouvé du vide, rentré en moi-même : avenir, solitude, devoir, toutes ces idées solennelles ou pressantes sont venues me visiter. J'ai recommencé mon credo, reconstitué (et cette fois dans un carnet à part) le catéchisme de ma vie, le plan de ma conduite, l'unité de mon existence bariolée et capricieuse. — Je me suis recueilli, revisé, ramassé, concentré, massé en moi-même, et cela est bien nécessaire contre la dispersion et la distraction qu'amènent les jours et les détails.

Lu une partie du livre de Krause¹ (*Urbild der Menschheit*, 1811),

1. Charles-Christian-Frédéric Krause, 1781-1832, philosophe allemand, chef d'école, il a désigné son système par le nom de *panenthéisme*.

qui répondait à merveille à ma pensée et à mon besoin, en général ce philosophe exerce sur moi une impression bienfaisante, sa sérénité intime et religieuse gagne et envahit. Il donne la paix et le sentiment de l'infini.

Pourtant il me manque quelque chose : le culte, la piété positive et partagée. Quand donc l'Eglise, à laquelle j'appartiens de cœur, sera-t-elle constituée ? Je ne puis, comme Scherer, me contenter d'avoir raison tout seul. Il me faut un christianisme moins solitaire. Il le faut aussi plus pratique : je prie souvent, je n'ai pas communie à Pâques. Aussi mes besoins religieux ne sont pas satisfaits, c'est comme mes besoins sociaux et mes besoins d'affection. Quand je cesse de les oublier dans la somnolence, ils se réveillent avec une sorte d'âcreté douloureuse. Ma vie est tiède, elle manque d'énergie, de substance, de grandeur et de joie. Pourquoi ? faute de réactifs, de stimulants, de circonstances. Je m'endois comme la marmotte parce que l'hiver m'entoure. L'hiver, c'est le milieu dans lequel je suis plongé, l'atmosphère inerte, engourdie des esprits, les préoccupations mesquines, terre à terre, fastidieuses, qui m'enveloppent et m'oppressent. J'oscille entre la langueur et l'ennui, l'éparpillement dans l'infiniment petit et la nostalgie de l'inconnu ou du lointain. — Il faut singulièrement de puissance morale pour résister à ces influences ambiantes, et pour se régénérer perpétuellement dans cette déperdition ennemie. C'est l'histoire, si souvent faite par les romanciers français, de la vie de *province*, seulement la province, c'est tout ce qui n'est pas la patrie de l'âme, tout lieu où le cœur se sent étranger, inassouvi, inquiet et altéré. Hélas ! à bien le prendre, ce lieu, c'est la terre, cette patrie rêvée, c'est le ciel. Cette souffrance, c'est la nostalgie éternelle, la soif du bonheur.

In der Beschränkung zeigt sich erst der Meister, dit Goethe. — Mêle résignation, c'est aussi la devise des maîtres de la vie : mêle, c'est-à-dire courageuse, active, résolue, persévérante, — résignation, c'est-à-dire renoncement, abnégation, concentration, limitation. — Énergie résignée, c'est la sagesse, des fils de la terre, c'est la sérénité possible dans cette vie de lutte et de combat ; c'est la paix du martyr et la promesse du triomphe.

Lancy¹, 28 avril 1852. — Langueurs printanières, vous voilà donc revenues, vous me visitez encore après une longue absence. Hier au soir le théâtre, ce matin la poésie (Ch. Reynaud, Heine), le chant des oiseaux, les rayons tranquilles, l'air des campagnes verdoyantes, tout m'est monté au cœur et mes yeux se sont mouillés. O silence, tu es effrayant ! effrayant comme le calme de l'Océan qui laisse plonger le regard dans ses abîmes insondables ; tu nous laisses voir en nous des profondeurs qui donnent le vertige, des besoins inextinguibles, infinis, des trésors de souffrance et de regret. Viennent les tempêtes !

elles agitent au moins la surface de ces ondes aux secrets terribles Soufflent les passions ! en soulevant les vagues de l'âme elles en voilent les gouffres sans fond A nous tous, enfants de la terre, fils du temps, l'éternité inspire une involontaire angoisse, et l'infini une mystérieuse épouvante. Il nous semble entrer dans le royaume de la mort — Pauvre cœur, tu veux de la vie, tu veux de l'amour, tu veux des illusions, et tu as raison après tout, la vie est sacrée.

Dans ces moments de tête à tête avec l'infini, quel autre aspect prend la vie ! comme tout ce qui nous occupe, préoccupe, passionne et remplit, devient subitement, à nos yeux, puéril, frivole, et vain Nous nous semblons des marionnettes qui jouons au sérieux une parade fantastique, et qui prenons des hochets pour des trésors. Comme alors tout est autre la réalité paraît moins vraie que la fable et que l'art Le but de tout ceci c'est le développement de l'âme, tout le reste ombre, prétexte, figure, symbole et rêve l'âme est la seule réalité, le reste est la fantasmagorie sublime destinée à l'égayer et à la former. Berkeley paraît vrai, Fichte et Emerson aussi Les contes de fées, les légendes sont aussi directement vrais que l'histoire naturelle et plus encore, du moins emblèmes plus transparents. Immortelle, durable, seule parfaitement réelle est la conscience ; le monde n'est qu'un feu d'artifice La conscience est un univers, son soleil est l'amour.

Ah ! je retombe déjà dans la vie générale, objective de la pensée, elle me délivre (est-ce le mot ?), non, elle me prive de la vie intime du sentiment. Le savant tue l'amoureux, la réflexion dissout la rêverie et brûle ses ailes délicates. — Voilà pourquoi la science ne fait pas des hommes, elle en fait des entités, des abstractions ; ah ! sentons, vivons et n'analysons pas toujours Soyons naïfs avant d'être réfléchis. Donnons-nous avant de reprendre. Éprouvons avant d'étudier Laissons-nous aller à la vie.

Enivrons-nous de poésie,
Nos cœurs n'en aimeront que mieux !

Langueurs printanières, vous parlez d'amour. Il est doux de partager sa vie pour la doubler. N'aurai-je donc jamais le cœur d'une femme pour m'y appuyer ? un fils pour me faire revivre, un petit monde où je puisse laisser fleurir tout ce que j'ai caché en moi ? Je recule et redoute, crainte de briser mon rêve ; j'ai tant mis sur cette carte que je n'ose la jouer Rêvons encore. .

Ne te violente pas toi-même et respecte en toi les oscillations du sentiment, c'est ta vie et ta nature un plus sage que toi les a faites. Ne t'abandonne pas tout entier à l'instinct ni à la volonté, l'un est une sirène, l'autre un despote. Ne sois ni l'esclave de tes impulsions et de tes sensations du moment, ni celui d'un plan abstrait et général. Sois ouvert à ce qu'apporte la vie, du dedans et du dehors ; à l'imprévu, mais donne à ta vie l'unité, ramène l'imprévu dans les lignes

de ton plan. Élève la nature à l'esprit et que l'esprit redevienne nature. C'est à cette condition que ton développement sera harmonieux et que la sérénité de l'Olympe, la paix du ciel pourront rayonner sur ton front, — toujours à condition que ta paix soit faite et que tu aies gravi le calvaire.

(Après-midi) — Ne retrouverai-je pas quelques-unes de ces rêveries prodigieuses, comme j'en ai eu quelquefois à l'aube, un jour de mon adolescence, assis dans les ruines du château de Faucigny, sous le soleil de midi, une fois dans la montagne, au-dessus de Lavey, couché au pied d'un arbre et visité par trois papillons, une nuit sur la grève sablonneuse de la mer du Nord, le dos sur la plage et le regard errant dans la voie lactée, — de ces rêveries grandioses, immortelles, cosmogoniques, où l'on porte le monde dans son sein, où l'on touche aux étoiles, où l'on possède l'infini ? Moments divins, heures d'extase où la pensée vole de monde en monde, pénètre la grande énigme, respire large, tranquille, profonde, comme la respiration diurne de l'Océan, sereine et sans limites comme le firmament bleu, visites de la muse Uranie, qui trace autour du front de ceux qu'elle aime le nimbe phosphorescent de la puissance contemplative, et qui verse dans leur cœur l'ivresse tranquille du génie, sinon son autorité ; instants d'intuition irrésistible où l'on se sent grand comme l'univers et calme comme un Dieu ? — Des sphères célestes jusqu'à la mousse ou au coquillage sur lesquels je reposais, la création entière m'était soumise, vivait en moi, et accomplissait son œuvre éternelle avec la régularité du Destin et l'ardeur passionnée de l'amour. Quelles heures, quels souvenirs ! Les débris qui m'en restent suffisent à me remplir de respect et d'enthousiasme, comme des visites du Saint-Esprit. Et retomber de ces cimes aux horizons sans bornes, dans les ornières bourbeuses de la trivialité ! Quelle chute ! Pauvre Moïse ! tu vis aussi onduler dans le lointain les coteaux ravissants de la terre promise, et tu dus étendre tes os fatigués dans une fosse creusée au désert. — Lequel de nous n'a sa Terre promise, son jour d'extase et sa fin dans l'exil ? Que la vie réelle est donc une pâle contrefaçon de la vie entrevue, et combien ces éclairs flamboyants de notre jeunesse prophétique rendent plus terne le crépuscule de notre maussade et monotone virilité !

Lancy, 29 avril 1852. — Étudié les progrès de nos lilas, de nos spirées, etc. Charmante surprise l'épanouissement d'un des arbustes à petites feuilles, fleuri pendant la nuit à toutes ses extrémités, coquet, mignon et frais comme un bouquet de noces, avec toutes les grâces d'une demi-éclosion, que ces fleurettes blanches, discrètement ouvertes comme des pensées du matin, et posées comme des abeilles ou des gouttes de rosée sur ce jeune feuillage délicat et d'un vert si virginal, avaient d'élégante et pudique beauté ! Mère des merveilles,

mystérieuse et tendre Nature, pourquoi ne vivons-nous pas en toi ? Les poétiques flâneurs de Tôepffer, Jules, Charles, tous ces sensibles amis et amants de la nature, ces observateurs ravis et éblouis, revenaient à mon souvenir comme un reproche ou une leçon. Le modeste jardin d'un presbytère, l'horizon étroit d'une mansarde contenaient autant d'enseignements qu'une bibliothèque pour qui sait regarder et entendre. Oui, nous sommes trop occupés, trop affairés, trop encombrés, trop actifs. Il faut savoir jeter par-dessus bord tout son bagage de soucis, de pédanterie et d'érudition, se refaire simple, enfant, vivre de l'heure du présent, reconnaissant, naïf et heureux. Oui, il faut savoir être oisif, dans l'inaction attentive et recueillie, notre âme efface ses plus, se détend, se déroule, renaît comme l'herbe foulée ou la haie émondée ou la feuille froissée, redevient naturelle, spontanée, sincère, originale, la rêverie, comme la rosée, rafraîchit et retrempe le talent, source de joie et de pensées, elle accumule en se jouant les matériaux et les images, c'est le dimanche de la pensée, et qui sait si le repos de la flânerie n'est pas aussi important et pas plus fécond que la tension du travail. — La flânerie, si spirituellement chantée et vantée par Tôepffer, n'est pas seulement délicieuse, mais utile. C'est un bain de santé qui rend l'élasticité au corps et à l'âme ; c'est le signe et la fête de la liberté, c'est un banquet joyeux, le banquet du papillon qui lutine et butine dans les prés. Or l'âme aussi est un papillon.

Lancy, 2 mai 1852 (dimanche) — Cette matinée, lu l'épître de saint Jacques, le volume exégétique de Cellérier¹ sur cette épître, puis beaucoup de pensées de Pascal, après toutefois avoir passé plus d'une heure au jardin, avec nos deux larronneaux. Je leur ai fait examiner de près les fleurs, les arbrisseaux, les hannetons, les escargots, pour les exercer à l'observation, à l'admiration et à la bienveillance.

Quelle n'est pas l'importance des premiers dialogues dans la première enfance ! Combien j'ai senti la sainteté de cette mission ! Je ne l'aborde qu'avec une sorte de religieux effroi. L'innocence et l'enfance sont sacrées. Le semeur qui jette le grain, le père qui jette la parole féconde accomplissent un acte de pontife et ne devraient le faire qu'avec religion, avec prière et gravité, car ils travaillent au règne de Dieu. Toute semaille est une chose mystérieuse, qu'elle tombe dans le sol ou dans les âmes. L'homme est un colon. toute son œuvre à le bien prendre est de développer la vie, de la semer partout, c'est la tâche de l'humanité, et cette tâche est céleste. L'influence d'un mot dit à son heure est incalculable. Nous oublions trop que la parole est une révélation, un ensemencement (*sermo-serere*). O le langage ! quelle chose profonde ! mais nous sommes obtus, parce que nous sommes matériels et matérialistes. Nous voyons les pierres

1. Jacob-Élysée Cellérier, professeur de théologie à l'Académie de Genève, né en 1785, mort en 1862.

et les arbres, nous ne distinguons pas les armées des idées invisibles qui peuplent l'air et battent perpétuellement de l'aile autour de chacun de nous !

3 mai 1852 — Les hommes, comme le costume masculin, sont vulgaires, laids ou uniformes dans toutes les classes, ce sont les femmes qui, comme la flore des montagnes, indiquent avec la précision la plus caractéristique la gradation des zones superposées de la société. La hiérarchie morale se marque ostensiblement et visiblement dans l'un des sexes, elle est confuse dans l'autre. Chez les femmes, elle a la régularité des moyennes et de la nature, chez les hommes, elle a les bizarreries imprévues de la liberté. C'est que l'homme se fait plutôt lui-même par sa volonté et que la femme est façonnée par sa destinée, que l'un modifie les circonstances avec son énergie, et que l'autre les subit et les reflète dans sa douceur, bref que la femme est plutôt genre et l'homme individu.

6 mai 1852. — Chose curieuse, les femmes sont à la fois le sexe le plus un et le plus différent, le plus un au point de vue moral, le plus différent au point de vue social, confrérie dans le premier cas, hiérarchie dans le second. Tous les degrés de culture et de condition se marquent nettement dans leur extérieur, leurs manières et leurs goûts ; la fraternité intérieure se retrouve dans leurs sentiments, leurs instincts et leurs désirs. Le sexe féminin représente ainsi l'égalité naturelle et l'inégalité historique, il maintient l'unité de l'espèce et sépare les catégories de la société. La femme a donc une mission essentiellement conservatrice, elle conserve d'un côté l'œuvre de Dieu, ce qu'il y a de permanent dans l'homme, ce qu'il y a en lui de beau, de grand, d'humain, elle conserve d'autre part ce qui est l'œuvre des circonstances, les usages, les ridicules, les préjugés, les petitesse, c'est-à-dire le bon et le mauvais, le sérieux et le frivole. Que voulez-vous ? Acceptez la fumée, si vous voulez le feu. C'est ici une loi providentielle, bonne par conséquent. — La femme est la tradition, comme l'homme est le progrès, et sans eux, point de vie. L'histoire, comme tout ce qui a vie, est le produit des deux forces : si son père est le progrès, la tradition est sa mère. A chaque sexe son lot dans l'œuvre commune de la race.

Lancy, 14 mai 1852. — Hier, je faisais la philosophie de la joie, de l'allégresse, de la jeunesse, du printemps qui sourit et des roses qui envrent ; je prêchais la force, et j'oubliais que c'était un dithyrambe à la bonne chance, qu'affligé et éprouvé comme les deux amis avec lesquels je me promenais j'aurais raisoné et parlé comme eux.

Nos systèmes, comme on l'a dit, sont l'expression de notre caractère ou la théorie de notre situation. C'est-à-dire que nous aimons à croire acquis ce qui est donné, que nous prenons notre nature pour

notre ouvrage, et notre lot pour notre conquête · illusion née de la vanité et aussi du besoin de liberté ; nous répugnons à être le produit des circonstances ou l'épanouissement d'un germe intérieur ; et cependant nous avons tout reçu, et la part vraiment à nous est bien petite, car c'est surtout la négation, la résistance, les fautes et les torts qui forment cette part. Nous recevons tout, la vie et le bonheur, mais la manière dont nous le recevons, voilà ce qui nous reste. Recevons avec confiance, sans rougeur, sans anxiété, acceptons de Dieu aussi notre nature, ayons pour elle charité, fermeté, intérêt, n'acceptons pas le mal et la maladie en nous, mais acceptons-nous malgré la maladie et le mal. Et ne craignons pas la joie pure, Dieu est bon et ce qu'il fait est bien fait — Résignons-nous à tout, même au bonheur, parfumons par l'encens de la prière les sentiers épineux de l'épreuve et les chemins fleuris de la félicité. L'homme vraiment saint, a dit un mystique, Boehme ou Angelus, conserverait la fraîcheur du ciel même dans les flammes de l'enfer. La paix de la conscience, voilà le diamant incorruptible que rien d'extérieur ne peut entamer. — Si cela ne paraissait un sauvage et impitoyable paradoxe, je dirais : La souffrance est de notre faute ; la sainteté est sereine. L'apôtre a osé dire : Soyez toujours joyeux !

.....
Vu le premier ver luisant de la saison, dans le gazon au bord du petit chemin tournant qui descend de Lancy vers la ville. Il rampait furtivement sous l'herbe, comme une pensée timide ou un talent naissant.

17 juin 1852 — Tous les despotismes ont un instinct supérieur et divinatoire de ce qui entretient l'indépendance et la dignité humaines, et il est curieux de voir nos radicaux entendre l'école tout comme le prince-président, et l'enseignement réaliste servir partout à étouffer sous les faits la liberté d'examen portée sur les questions morales. Le matérialisme est la doctrine auxiliaire de toute tyrannie, d'un seul ou des masses. Écraser l'homme spirituel, moral, général, humain, si l'on peut dire, en le spécialisant ; créer des rouages de la grande machine sociale et non plus des êtres complets, leur donner pour centre la société et non la conscience, asservir l'âme aux choses, dépersonnaliser l'homme, c'est la tendance dominante à notre époque. Atomisme moral et unité sociale, substitution des lois de la matière morte (gravitation, nombre, masse) aux lois de la nature morale (persuasion, adhésion, foi) ; l'égalité, principe du médiocre, devenant dogme, l'unité par l'uniformité (catholicisme de la démocratie mal entendue), le nombre devenant raison ; toujours la quantité au lieu de la qualité, la liberté négative qui n'a aucune règle en soi, et ne rencontre de limite que dans la force, prenant partout la place de la liberté positive, qui est la possession d'une règle intérieure, d'une autorité et d'un frein moraux ; c'est

le dilemme posé par Vinet socialisme et individualisme — Je dirais plus volontiers c'est l'antagonisme éternel entre la lettre et l'esprit, entre la forme et le fond, entre l'extérieur et l'intérieur, entre l'apparence et la réalité, qui se retrouve dans la conception de toute chose et de toute idée. Le matérialisme épaissit et pétiifie tout, rend toute chose grossière et toute vérité fausse. Il y a un matérialisme religieux, politique, etc., qui gâte tout ce qu'il touche, liberté, unité, égalité, individualité. Ainsi, il y a deux manières d'entendre la démocratie.

Pour en revenir au point de départ, le béotisme imminent, ou plutôt le réalisme grossier contre lequel notre enseignement a une lutte à soutenir, n'est pas un phénomène momentané et personnel, mais une tendance de l'époque, et une inclination de notre esprit national dégénéré. Ce qui est vraiment menacé, c'est la liberté morale, c'est la conscience, c'est la noblesse même de l'homme, c'est le respect de l'âme. Défendre l'âme, ses intérêts, ses droits, sa dignité, c'est le devoir le plus pressant pour quiconque voit le danger, défendre l'humanité dans l'homme, c'est ce que doivent faire l'écrivain, le pasteur, l'instituteur, le philosophe. L'homme l'homme vrai, l'homme idéal : telle doit être leur devise, leur mot d'ordre, leur cri de ralliement. Guerre à ce qui l'avilit, le diminue, l'entrave, le dénature : protection à ce qui le fortifie, l'ennoblit, l'élève ! La pierre de touche de tout système religieux ou politique, ou pédagogique, c'est l'homme qu'il forme, l'individu qui sort de ses mains. Si le système nuit à l'intelligence, il est mauvais, s'il nuit au caractère, il est vicieux ; s'il nuit à la conscience, il est criminel.

20 juillet 1852 — Marc Monnier a passé chez moi la matinée. Nous avons parlé d'Allemagne, de Paris, de voyage, de Hegel, du présent et de l'avenir. C'est toujours le même garçon, souple, fort, aisé, heureux, plein de verve, de ressort, de gaieté et d'imagination, avec son étoile et son balancier, son goût sûr et sa facilité féconde. Je ne serais pas une semaine avec lui, sans redevenir poète ou au moins écrivain. Il ira en octobre s'établir à Paris. Il a dix ans de plus que son âge. Nous avons parlé de la *Revue suisse* et de mes projets. Je l'ai accompagné jusqu'à Carouge. Voilà bien « l'heureux du siècle », titre que je mérite peu, quoiqu'on me l'ait donné. Aujourd'hui surtout j'étais triste.

Lancy, 12 août 1852 — Chaque sphère de l'être tend à une sphère plus élevée et en a déjà des révélations et des pressentiments. L'idéal, sous toutes ses formes, est l'anticipation symbolique d'une existence supérieure à la nôtre, à laquelle nous tendons. Comme les volcans nous apportent les secrets de l'intérieur du globe, l'inspiration, l'enthousiasme, l'extase sont des explosions passagères du monde intérieur de l'âme. La vie humaine n'est que l'avènement à la vie spirituelle, et il y a encore des degrés innombrables soit dans l'une,

soit dans l'autre. Ainsi veille et prie, disciple de la vie, chrysalide d'un ange, prépare ton éclosion future, car l'ascension divine n'est qu'une série de métamorphoses de plus en plus éthérées, où chaque phase, résultat des précédentes, est la condition de celles qui la suivent. La vie divine est une série de morts successives, où l'esprit rejette ses imperfections et ses symboles et cède à l'attraction croissante du centre de gravitation ineffable, du soleil de l'intelligence et de l'amour. Les esprits créés, qui reconnaissent leur mission, tendent à former des constellations et des voies lactées dans l'empyrée de la divinité, en devenant des dieux, ils entourent d'une cour étincelante et incommensurable le trône du souverain. Leur grandeur, voilà leur hommage. Leur divinité d'investiture est la couronne la plus éclatante de Dieu. Dieu est le père des esprits, la vassalité de l'amour, telle est la constitution du royaume éternel.

13 août 1852 (*midi*). — J'ai passé toute la matinée dans une méditation profonde. Quels voyages et quels coups d'ailes ! J'ai repris le problème de Mejnour et de Zanon¹. Quelle est la vraie vie ? Parcouru, sondé, traversé dans ses trois dimensions la science universelle, franchi tout le temps, tout l'espace, revu les mystères, initiations, évocations, invocations de toute espèce. Décrit des cercles autour de toute activité, de toute individualité. Je me sentais une sorte d'ubiquité, de clairvoyance et de puissance intellectuelle extraordinaires. J'ai reconquis autour de moi l'espace, l'horizon, l'éther spirituels... Le résultat a été celui-ci. J'ai reproduit, avec l'intensité du rêve, à peu près la vie dans laquelle a dû être plongé Bulwer, lorsqu'il écrivit son livre, puis, après m'y être dilaté, agrandi, retrouvé, j'ai aussi tracé mon cercle autour, je m'en suis dégagé, je m'y suis senti à l'étroit. Je suis repassé de Plotin à Jésus-Christ, et de Tyane à Nazareth. Ce sont des matinées où l'on vit des siècles, et des siècles d'humanité, car on revoit, ressent et reproduit ce qui a fait vivre et mourir des races et des religions, des civilisations et des divinités. — J'ai été presque étonné de ne pas me retrouver en cheveux blancs.

23 août 1852. — Des visiteurs m'ont pris mon après-midi, d'abord deux de mes étudiants. puis Marc Monnier et Victor Cherbuliez, avec lesquels nous avons discuté de l'Allemagne, de Molière, de Shakespeare, du style des écrivains français, et joué beaucoup de parties de boules. Cherbuliez a gagné, il est plus rose, plus jeune, plus gai, son œil est doux et fin, son front haut et méditatif, sa bouche malicieuse, sa voix seule est un peu vieille et cassée, c'est un garçon bien distingué. Ces deux gars si bien doués, si pleins d'entrain, de zèle, d'espérance m'ont rendu mélancolique. D'ailleurs je n'ai jamais été familier avec Victor, il est trop réservé, trop circonspect et trop malin pour cela. Une pensée involontaire me poursuivait.

1. Mejnour et Zanon, personnages d'un roman symbolique de E.-I. Bulwer, Zanon (Londres, 1840)

Lancy, 27 septembre 1852 (10 heures du matin). — A cette heure, j'accomplis ma trente et unième année...

Sois pur, constant, fidèle à toi-même, maître de tes instincts, énergique, crois en toi, n'attends pas l'approbation, la sympathie, la reconnaissance des autres. Songe que tu as une œuvre à faire, que le temps perdu est un vol fait à Dieu, que le découragement est une faiblesse, et que la seule paix c'est la paix de la conscience, qu'obtiennent seuls le courage et le dévouement. — Sois dévoué à ta famille, à tes amis, à ta patrie, à tous les hommes ; lutte contre ton inconstance et ta faiblesse de femme ; sois courageux, sois fort, sois homme, enfin.

Sois le champion de la vérité, défends l'âme et la liberté, aide à l'enfantement de l'humanité nouvelle, de la société future, ne désespère ni de toi-même ni des autres, aime, crois, travaille, combats, espère. — Ne te laisse pas séduire par les bagatelles, les minuties, les oripeaux, les coquillages de la route. N'oublie pas ton but, ceins tes reins, concentre tes forces, simplifie ta vie, rassemble tes volontés, noue ton faisceau, économise non ton cœur, mais ton temps et tes heures. L'heure de la dispersion, des rêveries à travers champs, est passée. Laisse à l'adolescence cette course échevelée et joyeuse, cette poursuite de toutes les fleurs. Il s'agit maintenant de moissonner, de lier sa gerbe, de donner ses fruits...

Le plus beau poème c'est la vie, la vie qui se lit tout en se composant, où la verve et la conscience s'allient et s'entraident, la vie qui se sait microcosme et qui joue devant Dieu la répétition en miniature du poème universel et divin. — Oui, sois homme, c'est-à-dire sois Nature, sois Esprit, sois image de Dieu, sois ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus élevé dans toutes les sphères de l'être, sois une idée et une volonté infinie, une reproduction du grand Tout. Et sois tout en n'étant rien, en t'effaçant, en laissant entrer Dieu en toi comme l'air dans un espace vide, en réduisant ton moi égoïste à n'être que le contenant de l'essence divine. Sois humble, recueilli, silencieux, pour entendre au fond de toi-même la voix subtile et profonde, sois spirituel et pur pour entrer en communion avec l'esprit pur. Retire-toi souvent dans le dernier sanctuaire de ton intime conscience, rentre dans ta ponctualité d'atome pour t'affranchir de l'espace, du temps, de la matière, des tentations, de la dispersion, pour échapper à tes organes, à ta propre vie, c'est-à-dire meurs souvent, et interroge-toi en face de cette mort, comme préparation à la dernière mort. Celui qui peut sans frémir envisager cécité, surdité, paralysie, maladie, trahison, misère, — celui qui peut, sans trembler, comparaître en face de la Justice souveraine, celui-là seul peut se dire préparé à la mort partielle ou totale. Combien j'en suis loin, et que mon cœur est lointain de ce stoïcisme ! Mais au moins se détacher de tout ce qui peut nous être enlevé, tout accepter comme un prêt et un don, et ne tenir qu'à l'impérissable, c'est ce qu'il faut essayer. — Croire en un Dieu bon, paternel, éducateur, qui mesure le vent à la brebis tondue, qui ne punit que par

nécessité et ne prive qu'à regret : cette pensée ou plutôt cette conviction donne du courage et de la sécurité. Oh ! que nous avons besoin d'amour, de tendresse, d'affection, de bonté, et que nous sommes vulnérables, nous fils de Dieu, nous, immortels et souverains ! Forts comme le monde, ou faibles comme le vermisseau, suivant que nous représentons Dieu ou que nous ne représentons que nous-mêmes, que nous nous appuyons sur l'Être ou que nous sommes seuls.

Le point de vue religieux, d'une religion active et morale, spirituelle et profonde, donne seul à la vie toute sa dignité et toute son énergie. Il rend invulnérable et invincible. Le baptême spirituel est la véritable eau du Styx, nulle arme terrestre ne peut blesser à mort, nulle résistance ne peut lasser celui qui a été trempé dans son onde. On ne peut vaincre la terre qu'au nom du ciel. Tous les biens furent donnés par-dessus à celui qui ne voulut que la sagesse. C'est quand on est désintéressé qu'on est le plus fort, et le monde est aux pieds de celui qu'il ne peut séduire. Pourquoi ? parce que l'esprit est maître de la matière et que le monde appartient à Dieu. — « Prenez courage, a dit une voix céleste, j'ai vaincu le monde. »

Merci, loisir ; merci, retraite, merci, Providence ! j'ai pu rentrer en moi, j'ai pu donner audience à mon bon ange. Je me suis retrempé dans le sentiment de ma vocation, de mon devoir, dans le ressouvenir de ma faiblesse. Allons, année nouvelle, apporte ce que tu voudras, mais ne m'emporte pas la paix, laisse-moi la clarté de la conscience, et l'espoir en Dieu !

Seigneur, prête ta force aux faibles de bonne volonté ! (*Midi.*)

Lancy, 31 octobre 1852. — Promenade d'une demi-heure au jardin par une fine pluie. — Paysage d'automne. Ciel tendu de gris et plissé de diverses nuances, brouillards traînant sur les montagnes de l'horizon ; nature mélancolique, les feuilles tombaient de tous côtés comme les dernières illusions de la jeunesse sous les larmes de chagrins incurables. Nichée d'oiseaux babillards s'effarouchant dans les bosquets et s'ébattant sous les branchages comme des écoliers entassés et cachés dans quelque pavillon. Le sol jonché de feuilles brunes, jaunes et rougeâtres ; les arbres à demi dépouillés, les uns plus, les autres moins, fripés de roux, de citron, d'amarante (ordre de dépouillement, catalpa, mûrier, acacia, platane, noyer, tilleul, ormeau, lilas) ; les massifs et buissons rougissants ; quelques fleurs encore : roses, béguettes, capucines, dahlias rouges, blancs, jaunes, panachés, égouttant leurs pétales, des pétunias flétris, des mesembryanthemums au riche incarnat, et dont le feuillage en couronne éclipse par ses teintes mauves et roses les fleurs mignonnettes ; mais desséchés, champs nus, haies appauvries. — Le sapin, seul vigoureux, vert, stoïque au milieu de cette phtisie universelle, éternelle jeunesse bravant le déclin. — Tous ces innombrables et merveilleux symboles que les formes, les couleurs, les végétaux, les êtres vivants, la terre et le ciel fournissent à toute

heure à l'œil qui sait les vou, m'apparaissaient charmants et saisissants. J'avais la baguette poétique et n'avais qu'à toucher un phénomène pour qu'il me racontât sa signification morale. J'avais aussi la curiosité scientifique, j'enregistrais et questionnais : pourquoi le rouge donne-t-il ? ce qui fait durer inégalement les feuilles ? etc., etc.

Un paysage quelconque est un état de l'âme, et qui lit dans tous deux est émerveillé de retrouver la similitude dans chaque détail. La vraie poésie est plus vraie que la science, parce qu'elle est synthétique et saisit dès l'abord ce que la combinaison de toutes les sciences pourra tout au plus atteindre une fois comme résultat. L'âme de la nature est devinée par le poète, le savant ne sert qu'à accumuler les matériaux pour sa démonstration. L'un reste dans l'ensemble, le second vit dans une région particulière. L'un est concret, l'autre abstrait.

L'âme du monde est plus ouverte et intelligible pour l'âme individuelle, elle a plus d'espace, de temps et de force pour sa manifestation.

6 novembre 1852 — Je suis susceptible encore de toutes les passions, car je les ai toutes en moi, dompteur de bêtes féroces, je les tiens en cage et en laisse, mais je les entends parfois gronder. J'ai étouffé plus d'un amour naissant. Pourquoi ? parce qu'avec cette sûreté prophétique de l'intuition morale je les sentais peu viables et moins durables que moi. Je les ai étouffés au profit futur de l'affection définitive. Les amours des sens, de l'imagination, de la sensibilité, je les ai pénétrés et rejetés, je voulais l'amour central et profond. J'y crois encore, et tant pis pour l'honneur du sexe féminin, si j'ai tort. Je ne veux pas de ces passions de paille qui éblouissent, consomment ou dessèchent, j'appelle, j'attends et j'espère encore le grand, le saint, le grave et sérieux amour qui vit par toutes les fibres et par toutes les puissances de l'âme. Toute femme qui ne le comprend pas n'est pas digne de moi. Et, si je dois rester seul, j'aime mieux emporter mon espérance et mon rêve que de mésallier son âme.

8 novembre 1852. — La responsabilité est mon cauchemar invisible. Souffrir par sa faute est un tourment de damné, car le ridicule y envenime la douleur, et le pire des ridicules, celui d'avoir honte de soi à ses propres yeux. Je n'ai de force et d'énergie que contre les maux venus du dehors, mais un mal irréparable, fait par moi, une résiliation pour la vie, de mon repos, de ma liberté, cette seule pensée me rend déjà fou. — J'expie mon privilège. Mon privilège, c'est d'assister au drame de ma vie, d'avoir conscience de la tragi-comédie de ma propre destinée, et plus que cela d'avoir le secret du tragi-comique lui-même, c'est-à-dire de ne pouvoir prendre mes illusions au sérieux, de me voir pour ainsi dire de la salle sur la scène, d'outre-tombe dans l'existence, et de devoir feindre un intérêt particulier pour mon rôle individuel, tandis que je vis dans la confidence du poète qui se joue de tous ces agents si importants, et qui sait tout ce qu'ils ne savent pas. C'est une position

bizarre, et qui devient cruelle, quand la douleur m'oblige à rentrer dans mon petit rôle, auquel elle me lie authentiquement, et m'avertit que je m'émancipe trop en me croyant, après mes causeries avec le poète, dispensé de reprendre mon modeste emploi de valet dans la pièce. — Shakespeare a dû éprouver souvent ce sentiment, et Hamlet, je crois, doit l'exprimer quelque part. C'est une *Doppelgänger* tout allemande, et qui explique le dégoût de la vie réelle et la répugnance pour la vie publique, si communs aux penseurs de la Germanie. Il y a comme une dégradation, une déchéance gnostique, à replier ses ailes de génie et à rentrer dans sa coque grossière de simple particulier. — Sans la douleur, qui est la ficelle de ce hardi cerf-volant, ou le cordon ombilical par lequel cette pensée sublime est rattachée à son humanité, l'homme s'élèverait trop vite et trop haut, et les individus d'élite seraient perdus pour l'espèce, comme des ballons qui, sans la gravitation, ne reviendraient plus de l'empyrée.

Comment donc retrouver le courage de l'action ? En laissant revenir un peu l'inconscience, la spontanéité, l'instinct, qui rattache à la terre et qui dicte le bien relatif et l'utile.

En croyant plus pratiquement à la Providence, qui pardonne et permet de réparer.

En acceptant plus naïvement et plus simplement la condition humaine, redoutant moins la peine, calculant moins, espérant plus ; c'est-à-dire diminuant, avec la clairvoyance, la responsabilité, et avec la responsabilité, la timidité.

En acquérant plus d'expérience par les pertes et les leçons

10 novembre 1852. — En m'éveillant, senti toute la grandeur des dieux de l'Olympe hellénique, et pris en pitié les clabauderies barbares des ignorants qui les ont traités en mauvais joujoux. J'en ai compris la noblesse, la profondeur idéale et j'ai été grec pendant une heure, avec piété. — Comment la plus belle des races humaines se serait-elle avilie dans ses divinités ? Tels hommes, tels dieux. Cette seule réflexion devrait déjà rendre modeste...

La mythologie grecque est la religion de l'idéal. Chaque être, grand ou petit, ville ou individu, porte en soi sans le savoir une idée, son idée. La dégager, la reconnaître, la fixer, c'est avoir trouvé le phare, la religion, le dieu de cette vie particulière. Le dieu de chaque existence est l'idéal gravé en elle. Chaque vie n'a donc qu'un dieu....

Combien n'avons-nous pas à apprendre des Grècs, ces immortels aïeux ! Et comme ils ont mieux résolu leur problème que nous ! — Leur homme n'était pas le nôtre, mais comme ils ont mieux révééré, cultivé, anobli l'homme qu'ils connaissaient ! — A mille égards encore, nous sommes auprès d'eux des barbares, comme me le disait, en soupirant, Béranger en 1843. — Barbares en éducation, en éloquence, en vie publique, en poésie, en fait d'art, etc. Il nous faut des millions d'hommes pour en produire quelques-uns d'élite ; un millier suffisait en Grèce.

Si la mesure d'une civilisation est le nombre d'hommes accomplis qu'elle produit, nous sommes encore loin de ce peuple modèle. Les esclaves ne sont plus au-dessous de nous, mais ils sont parmi nous. La barbarie n'est plus aux frontières, elle vit avec nous porte à porte. Nous portons en nous de beaucoup plus grandes choses, mais nous sommes bien plus petits. C'est un résultat bien bizarre : la civilisation objective a créé de grands hommes en ne le cherchant pas ; la civilisation subjective en crée de mesquins et incomplets, tout au contraire de son vœu et de sa mission. Les choses deviennent majestueuses, mais l'homme diminue. Pourquoi donc ?

1. Nous avons trop de sang barbare et grossier dans les veines. Manquons d'harmonie, de mesure et de grâce.

2. Le christianisme, en brisant l'homme en extérieur et intérieur, le monde en terre et ciel, en enfer et paradis, a décomposé l'unité humaine, il est vrai pour la reconstruire plus profonde et plus vraie ; mais la chrétienté n'a pas encore digéré ce levain puissant. Elle n'a pas encore conquis la vraie humanité ; elle vit encore sous l'antinomie du péché et de la grâce, d'ici-bas et de là-haut. — Elle n'a pas pénétré dans tout le cœur de Jésus ; elle est encore dans le *narthex* de la pénitence, elle n'est pas réconciliée, et même les Églises portent encore la livrée de la domesticité, et n'ont pas la joie des filles de Dieu, baptisées du Saint-Esprit.

3. Division du travail excessive.

4. Mauvaise et sottise éducation qui ne développe pas tout l'homme.

5. Le problème de la misère. — Nous avons aboli l'esclavage, mais sans avoir résolu la question du travail. En droit, il n'y a plus d'esclaves ; en fait, il y en a. Et tant que la majorité des hommes n'est pas libre, on ne peut concevoir l'homme libre, on ne peut même bien le réaliser. Voilà suffisamment de causes.

12 novembre 1852. — L'été de la Saint-Martin continue, et les journées commencent toutes par le brouillard. Couru un petit quart d'heure autour du jardin pour gagner souplesse et chaleur. Admiré les derniers boutons de roses, les gaufrures élégantes des feuilles de fraisier brodées de givre et surtout les ravissantes tentures d'arachnés villageoises, suspendues dans les branches vertes des sapins, petits salons de bal, pour des fées légères comme des rayons de lune, tapissés de poudre de perles, que mille résilles de cordages tout tremblants de rosée retenant par en haut comme les colliers d'un lustre et par en bas comme les ancres d'un vaisseau. Ces petits édifices aériens avaient toute la légèreté fantastique des Elfes et la fraîcheur vaporeuse de l'aurore. Ils m'ont fait revoir la poésie septentrionale, j'ai senti comme un souffle de la Suède, de l'Islande et de la Calédonie, Frithiof et l'Edda, Ossian et les Hébrides, tout ce monde de la froidure et du brouillard, des génies et des rêveries, où la chaleur ne vient pas du soleil, mais du cœur, où l'homme est plus en relief que la nature ; ce monde chaste,

vigoureux, où la volonté joue plus de rôle que la sensation, la pensée plus que l'instinct, — bref la poésie romantique, germanique et du Nord s'éveilla de proche en proche dans mes souvenirs et ma sympathie. Poésie fortifiante, d'effet moral tonique. Singulier charme de l'imagination : une brindille de sapin et quelques fils d'araignée peuvent faire revivre pour elle des pays, des époques et des nations

(*Même jour*) — Terminé la veillée par une lecture littéraire. Quelques morceaux de la *Chrestomathie française*, et la remarquable lettre de Vinet, en tête du second volume, m'ont fait passer une ou deux heures charmantes. Cette lettre m'a frappé, il me semblait que je l'écrivais moi-même. Je n'ai jamais senti comme aujourd'hui ma parenté d'esprit avec Vinet, le psychologue moraliste, le critique devin et juge. Je crois que je pourrais le continuer, car ma plus visible aptitude est de même nature et peut-être pas de moindre degré. Il me semble même avoir des ressources, une étendue et un horizon peut-être plus grands. Mes voyages, la variété de mes études, la foule des choses et des hommes avec lesquels j'ai été en contact, en ont tout le mérite. Une vocation moins nette et moins constante, une vie moins dévouée au devoir, mais une même aptitude, un talent de même genre, une culture plus large et une flexibilité peut-être supérieure : tels seraient les éléments d'un comparaiso. Comme chrétien, je lui serai toujours inférieur, comme penseur, comme écrivain, je puis espérer peut-être davantage.

L'homme restera un modèle ; sa philosophie, sa théologie, son esthétique, bref son œuvre objective seront ou sont dépassées sur tous les points. Vinet est une grande âme et un beau talent, mais pas assez bien servi par les circonstances, une personnalité digne de toute vénération, un grand homme de bien et un écrivain d'élite, mais pas encore un grand homme ni un grand écrivain. Il a profondeur et pureté, mais non grandeur. Il est trop méditation, réflexion, et pas assez puissance. Il est trop raffiné, subtil, analytique, trop ingénieux, il a trop de pensée de détail et pas assez de veine, d'éloquence, d'imagination, de chaleur, d'ampleur. La casuistique de conscience, la casuistique grammaticale, l'éternelle suspicion du moi, le perpétuel examen moral expliquent son talent et ses limites. Il manque de flamme, de mouvement, de popularité, d'entraînement ; l'individualisme, qui est son titre de gloire, est aussi la cause de sa faiblesse. On retrouve toujours chez lui le solitaire et l'ascète. Sa pensée est en chapelle et s'éprouve continuellement elle-même. De là cet air de scrupule, d'anxiété, de discrétion qui caractérise le ton de son style. Énergie morale, mais délicatesse trop grande, finesse d'organisation, mais petite santé, pour ainsi dire : voilà ce qu'on y sent. Toute la force est reployée sur elle-même, contre elle-même, si j'ose créer le mot : réflexivité trop constante, tel est l'éloge ou le reproche à lui adresser. — Plus de spontanéité, c'est-à-dire l'élan dans son allure ; plus d'objectivité,

c'est-à-dire de corps autour de son esprit, et de cercle de vie autour de son cercle individuel. voilà ce qu'il laisse à désirer et ce dont la présence ferait de son style, si riche de substance et si plein d'idées, un grand style. Vinct, c'est l'homme et l'écrivain conscience — Heureuses la littérature et la société qui posséderaient deux ou trois individus pareils.

16 novembre 1852 (cinq heures du matin) — Je me réveille aujourd'hui trois heures seulement plus tard que je m'endormais hier. L'équilibre s'est rétabli par la bascule. Mais quelles sensations diverses, en dépit de toutes les ressemblances apparentes ! Comme la lampe du soir éclaire un autre homme que la lampe du matin ! Et que l'état de veille est différent s'il finit la journée ou s'il la commence ! — La veille tardive, c'est l'excitation, l'expansion, l'imagination, l'âme dans sa multiplicité et sa vivacité ; la veille matinale, c'est le calme, la méditation, la concentration, l'âme dans sa simplicité et son recueillement. L'une est chaleur, l'autre est fraîcheur. Dans l'une on produit, dans l'autre on reçoit. Dans la première on vit, dans la seconde on se sent vivre — J'entends mon cœur et ma montie marquer la fuite des secondes, et dans le lointain résonne le bruit sourd des fléaux des batteurs de grange. C'est l'heure où l'âme écoute, l'heure de la prière et des hautes pensées, l'heure de l'infini et de l'éternel, et c'est avec une parfaite sagesse psychologique que la voix du muezzin, les cloches de tous les couvents et les appels divers de tous les cultes invitent, à cette heure matinale, l'homme à s'élever à Dieu. A ce moment, la voix de la conscience parle seule, plus tard d'autres voix s'éveillent à leur tour. Vie éternelle (profondeur), vie particulière (activité), vie universelle (étendue), j'ai eu raison, c'est bien le rythme régulier de la journée entre deux sommeils, c'est-à-dire de la vie consciente, spirituelle et responsable. Retrancher l'une des périodes est une mutilation. Étendre tour à tour l'une sur les deux autres est un droit et souvent un devoir.

17 novembre 1852. — ... Le jour vient ; il est six heures trois quarts. Entre la lumière froide du jour qui traverse la vapeur des carreaux et la lumière chaude de la lampe qui reluit sur mon papier, il n'y a qu'un rideau léger et transparent. Lutte curieuse et symbolique. c'est le cœur, tranquille dans la solitude et le recueillement, que vient assaillir le monde extérieur, pour l'arracher à sa paix, lui imposer devoirs, ennuis, dispersion tout au moins. On vivait tout en soi, il faut vivre au dehors !. Voici le jour, il faut mentir, disait Delphine, dans sa belle poésie de *La Nuit* : mot de femme. Nous dirons. Voici le jour, il faut agir — Nuit, jour, solitude, société ; vérité, mensonge, telle est l'équation de la Parisienne. Je dirai : la lampe et le jour, c'est le moi et le non-moi, le calme et le mouvement, la méditation et l'action, la conscience et la volonté. — Tirons le rideau, lampe, éteins-toi !

26 décembre 1852 (*dimanche*) — Si je jette beaucoup de loques de notre théologie et de notre église, c'est pour arriver mieux au Christ lui-même. Ma philosophie me le permet. Elle ne pose pas le dilemme de religion ou philosophie, mais celui de religion comprise ou religion acceptée. Pour moi, la philosophie est une manière de saisir les choses, un mode de perception de la réalité. Elle ne crée pas la nature, l'homme, Dieu, mais elle les trouve et cherche à les comprendre. La philosophie est la reconstruction idéale de la conscience, la conscience se comprenant elle-même avec tout ce qu'elle contient. Elle peut contenir une nouvelle vie, le fait de la régénération et du salut, la conscience peut être chrétienne, l'intelligence de la conscience chrétienne, c'est une partie intégrante de la philosophie, comme la conscience chrétienne est une forme capitale de la conscience religieuse, et la conscience religieuse une forme essentielle de la conscience.

6 janvier 1853 — L'empire de soi dans la tendresse, telle est la condition de l'autorité sur l'enfance. — Que l'enfant ne découvre en vous aucune passion, aucune faiblesse dont il puisse user, qu'il se sente incapable de vous tromper ou de vous troubler, et il vous sentira supérieur à lui par nature, et votre douceur aura pour lui une valeur toute particulière, car elle lui inspirera du respect. L'enfant qui peut vous communiquer colère, impatience, agitation, se sent plus fort que vous, et l'enfant ne respecte que la force. La mère doit se considérer comme le soleil de son enfant, immuable et toujours rayonnant, où la petite créature mobile, prompte aux larmes et aux éclats de rire, légère, inconstante, passionnée, orageuse, vient se recharger de chaleur, d'électricité et de lumière, s'égaliser, se calmer, se fortifier. La mère représente le Bien, la Vertu, la Providence, la Loi, c'est-à-dire la Divinité sous sa forme accessible à l'enfance. Qu'elle soit passionnée, et elle enseigne un Dieu capricieux, despotique, ou même plusieurs dieux en discorde. La religion de l'enfant dépend de la manière d'être (et non de parler) de sa mère et de son père. Chaque chose, et surtout chaque être, tend à transformer les autres à son image. L'idéal intérieur et inconscient qui guide votre vie est précisément ce qui atteint l'enfant, vos paroles, vos remontrances, vos punitions, vos éclats même ne sont pour lui qu'une comédie et qu'un tonnerre, votre culte, voilà ce qu'il pressent et ressent par instinct.

Soyez bon, violent, impatient, injuste, morose, tendre, faible, avare, tout ce que vous direz et ferez ne pourra masquer l'impression fondamentale. L'enfant voit ce que nous sommes à travers ce que nous voulons être, de là sa réputation de physionomiste. Il étend son pouvoir le plus loin qu'il peut avec chacun de nous ; c'est un fin diplomate. Il subit sans le savoir l'influence de chacun et la reflète en la transformant d'après sa nature propre. c'est un miroir grossissant. — Voilà pourquoi l'enfant est une critique et un châtiment des défauts des parents, c'est le péché qui se punit lui-même. — Voilà pourquoi

le premier principe de l'éducation, c'est : *Élève-toi toi-même*. La première règle à suivre pour s'emparer de la volonté d'un enfant, c'est *Deviens maître de la tienne* !

5 février 1853 (*sept heures du matin*). — Je suis toujours émerveillé de la différence entre les dispositions intérieures du soir et celles du matin. Le soir, je vois en noir, et le matin en rose. Les passions, qui donnent le ton le soir, laissent le matin l'empire à la partie contemplative de l'âme. Ce qui paraissait impossible aux unes, paraît aisé à l'autre. Tout l'être échauffé, irrité, tendu par l'excitation nerveuse de la journée arrive le soir au point culminant de sa vitalité humaine ; l'être rafraîchi, apaisé, reposé par le calme du sommeil, est au matin plus près du ciel, plus bienveillant, meilleur. J'ai senti qu'il faut avoir pesé une résolution aux deux balances, examiné une idée aux deux lumières, pour diminuer la chance d'erreur, en prenant la moyenne de nos oscillations diurnes. Notre vie intérieure décrit journellement les courbes barométriques régulières, indépendamment des bouleversements accidentels que les orages divers des sentiments et des passions peuvent soulever en nous. Chaque âme a son climat et est un climat ; elle a sa météorologie particulière dans la météorologie générale, et la psychologie ne sera pas achevée avant la physiologie de la planète, que nous nommons insuffisamment aujourd'hui la physique du globe.

J'ai pié, j'ai demandé l'esprit de mansuétude, de reconnaissance et de pardon, au lieu de l'esprit de talion, de vengeance et d'impatience. J'ai reconnu que ce qui nous paraît impossible n'est souvent qu'une impossibilité toute subjective. Notre âme, sous l'action des passions, produit par un mirage étrange des obstacles gigantesques, des montagnes ou des abîmes qui nous arrêtent tout court, soufflez sur la passion, et cette fantasmagorie s'évanouira. Admirablement symbolisée par les poèmes chevaleresques sous la forme de forêts enchantées à travers lesquelles ne passent que les héros, que cette puissance de mirage et de fascination, qui va jusqu'à l'hallucination, est un phénomène moral digne d'une attentive étude ! — Ainsi nous produisons nous-mêmes notre monde spirituel, nos monstres, nos chimères et nos anges, nous objectivons ce qui fermente en nous. Tout est merveille pour le poète, tout est divin pour le saint, tout est grand pour le héros, tout est mesquin, chétif, laid, mauvais pour l'âme basse et sordide. Le méchant crée autour de lui un pandémonium, l'artiste un olympé, l'élite un paradis, que chacun d'eux voit seul. Nous sommes tous visionnaires, et ce que nous voyons c'est notre âme dans les choses. — Nous nous récompensons et nous punissons nous-mêmes sans le savoir. — Aussi, tout paraît changer quand nous changeons.

L'âme est essentiellement active, et l'activité dont nous avons conscience n'est qu'une partie de notre activité, et l'activité volontaire n'est qu'une partie de notre activité consciente.

Ceci est la base d'une psychologie et d'une morale. L'homme reproduisant le monde, s'enveloppant d'une nature qui est l'objectivation de sa nature spirituelle, se récompensant et se punissant, les choses étant la nature divine, la nature de l'esprit parfait ne se comprenant que dans la mesure de notre perfection, l'intuition récompense de la pureté intérieure, la science (objective) au bout de la bonté (subjective) ; bref, une phénoménologie nouvelle, plus complète et plus morale, où l'âme totale devient esprit — C'est peut-être là mon sujet pour mon cours d'été. Tout le domaine de l'éducation intérieure, de la vie mystérieuse (inconscience, religion, apparitions, inspiration), du rapport de la nature à l'esprit, de Dieu et de tous les êtres à l'homme, la répétition en miniature de la cosmogonie, théogonie, mythologie et histoire universelle, l'évolution de l'esprit, en un mot, le problème des problèmes dans lequel j'ai plongé souvent, mais dont les choses finies, le détail, les minuties m'ont mille fois détourné voilà ce que contient cette question. Je reviens au bord du grand abîme, mais recueilli en moi-même, sans orgueil, sans fanatisme, avec le clair sentiment que c'est là le problème de la science, que le sonder est un devoir, que Dieu ne se cache que dans sa lumière et son amour, qu'il nous appelle à devenir esprits, à nous posséder et à le posséder dans la mesure de nos forces, que c'est notre incrédulité, notre lâcheté spirituelle, qui est notre infirmité et notre faiblesse.

Au bord de ce grand abîme, je sens le frisson du sublime courir dans mes veines, mais sans glacer mon cœur. Enée au bord de l'Averne entreprenait un moins hardi voyage, Dante, plongeant le regard dans les trois mondes avec leurs divers cieux, entrevoyait sous la forme d'image ce que je voudrais saisir sous sa forme plus pure. Mais il était poète et je ne serai que philosophe. Le poète se fait comprendre des générations humaines et des foules, le philosophe ne s'adresse qu'à quelques rares esprits..

Le jour est venu, avec lui arrive la dispersion dans l'action, je me sens désaimanté, la clairvoyance pure fait place au regard, et la profondeur éthérée du ciel de la contemplation s'évanouit devant l'éclat des choses finies. Est-ce un mal ? non, mais cela prouve que les heures les plus propres à la phénoménologie sont celles qui précèdent l'aube. De ces hauteurs, redescendons sur la terre. (*Huit heures et quart*)

10 février 1853. — J'ai fait cet après-midi une excursion à Salève avec mes quatre meilleurs amis, C[harles] H[eim], E[rnest] N[aville], E[lie] L[ecoultré], E[dmund] S[cherer], les habitués du cénacle. La conversation a été des plus nourries et nous a empêchés de regarder la boue profonde qui gâtait notre chemin. C'est surtout Naville, Scherer et moi qui l'avons alimentée, et c'est moi qui y mettais le feu. La liberté en Dieu (l'âge de notre globe, les lois de la nature sont-elles fixes ? nos sciences naturelles sont-elles certaines ? la science conclut-elle à l'athéisme ? le Dieu-caprice, le Dieu-causalité ? l'un déduit de la

nature, l'autre de l'histoire, — que chaque oracle ne répond que suivant la question posée, — que chacun fait son Dieu à son image, — que chaque science détermine en Dieu un attribut), l'essence du christianisme (peut-elle se déterminer ? historiquement ou directement ? implique-t-elle le surnaturel ? le surnaturel n'est-il que la mesure de notre ignorance ou l'essence de la révélation ? le miracle ? les rationalistes et les sectes sont-ils en dedans du Christianisme ? la vérité religieuse est-elle question de majorité et de tradition ? la christologie surnaturelle et divine en opposition, etc., etc.), et, au retour, les publications nouvelles en philosophie (Strauss-Durkheim, Hollard, le Lotus de la Loi, Humboldt, etc.) et en controverse, et les individualités (Secrétan, Vinet, Baudry, la *Revue de Théologie*), tels ont été les trois sujets de conversation. Les principaux résultats pour moi ont été

1. Un excellent exercice de dialectique et d'argumentation avec de solides champions.

2. Personnellement, je n'ai rien appris, mais j'ai vu se confirmer beaucoup de mes idées, et je pénètre toujours mieux dans les esprits de mes amis, tout en me dégageant mieux moi-même. Je suis beaucoup plus près de Scherer que de Naville, mais je me sépare aussi du premier.

3. Un fait extrêmement frappant, qui équivaut au changement d'épées dans *Hamlet*, c'est que les esprits abstraits (qui vont des idées aux faits) se battent toujours en faveur de la réalité concrète, tandis que les esprits concrets (qui vont des faits à l'idée) combattent ordinairement pour les notions abstraites. Chacun met sa prétention où il n'a pas sa force. Chacun tient à ce qu'il vise et vise instinctivement à ce qui lui manque. C'est une protestation inconsciente contre l'incomplet de chaque nature. Chacun tend vers ce qu'il a le moins, et le lieu d'arrivée est précisément autre que le lieu du départ. La Terre promise, c'est celle où l'on n'est pas. La nature la plus intellectuelle a pour théorie l'éthicisme, la nature la plus morale a une morale intellectualiste. J'ai pu l'observer dans toute cette discussion de trois à quatre heures. Rien ne nous est plus caché que notre illusion de tous les jours, et, notre plus grande illusion, c'est de croire que nous soyons ce que nous croyons être.

4. Les intelligences mathématiques et les intelligences historiques (les deux classes d'intelligences) ne peuvent jamais s'entendre. Quand elles réussissent à s'entendre sur les mots, elles diffèrent sur les choses que désignent les mots. Au fond de chaque discussion de détail entre elles, revient le problème de l'origine des idées. Si elles n'y songent pas, confusion, si elles y songent, séparation. Elles ne s'accordent que sur le but, la vérité, mais jamais sur le chemin, sur la méthode et le critère. — La pensée de la pensée et la conscience de la conscience, c'est là que doit arriver la faculté critique du philosophe, et peu d'esprits s'élèvent jusque-là, aussi la plupart des meilleurs sont encore dupes de leur pensée et emprisonnés dans leur conscience.

5. Heim était l'impartialité de la conscience, Naville la moralité de la conscience, Lecoultre la religion de la conscience, Scherer l'intelligence de la conscience, et moi la conscience de la conscience. Un terrain commun, mais des individualités diverses *Discrimen ingeniorum*

Le carillon de Saint-Pierre sonne minuit. Ce qui m'a charmé le plus, dans cette longue discussion, c'est le sentiment de ma liberté. Remuer les plus grandes choses sans en être fatigué, être plus grand que le monde, jouer avec sa force, c'est le bien-être de l'intelligence et la fête olympique de la pensée *Habere, non haberi*. — Un bonheur égal, c'est le sentiment de la confiance réciproque, de l'estime et de l'amitié dans la lutte, comme les athlètes, on s'embrasse avant et après le combat, et le combat n'est que le déploiement des forces d'hommes libres et égaux

20 mars 1853. — Veillé seul. et remplacé la maîtresse de maison. Rendu deux ou trois fois visite à l'alcôve des enfants. Jeunes mères, je vous comprenais. Le sommeil est le mystère de la vie, il y a un charme profond dans cette obscurité que traverse la lueur tranquille de la veilleuse et dans ce silence que mesure la respiration rythmée de ces jeunes êtres endormis. On devine qu'on assiste à une opération merveilleuse de la nature, et je ne me sentais point profane. Je regardais et j'écoutais sans bruit, recueilli, attendri et discret, cette poésie du berceau, bénédiction ancienne et toujours nouvelle de la famille, cette image de la création, endormie sous l'aile de Dieu, et de notre conscience replongeant dans l'ombre pour se reposer de la pensée, et du tombeau, cette couche divine où l'âme à son tour vient se reposer de la vie

27 avril 1853 — Ce soir, j'ai lu le traité de Nicole, si admiré par Mme de Sévigné, sur *Les moyens d'entretenir la paix parmi les hommes*, et sur *Les jugements téméraires*. Cette sagesse douce, insinuante, sagace, perçante et humble, qui déroule si bien les arrière-pensées et les secrets du cœur et soumet tout à la règle sacrée de l'amour de Dieu et des hommes, fait singulièrement de bien. Tout y est égal, uni, bien lié, bien pensé, mais sans éclat, sans brillant, sans parure mondaine du style. Le moraliste s'efface et ne s'adresse en nous qu'à la conscience. C'est un confesseur, un ami et un conseiller.

« Il faut entretenir la paix, soit pour nous par sagesse, soit pour les autres par charité. Sans paix, nous ne pouvons accomplir notre tâche ni être utile aux autres. — Le moyen, c'est de ne pas blesser les autres, et de ne nous blesser de rien. Pour ne pas blesser, il faut étudier et ménager les opinions, deviner et ménager les passions d'autrui. Pour ne pas se blesser, il faut enlever de son cœur l'attache à tout ce qui nous fait dépendre des autres (désir de considération, d'autorité, de reconnaissance, d'affection), n'exiger et n'attendre rien, par humilité et deta-

chement » — Tel est le sommaire de ce traité de cent trente pages.

Un ou deux chapitres me concernaient directement, et l'ensemble aussi. Je blesse et je me blesse. J'ai de la raideur et de la fierté. J'entends faire plier l'erreur devant la vérité et les passions d'autrui devant le droit. Quand j'ai raison en droit, je résiste et maintiens debout mon drapeau. Je ne pense point assez à ne pas choquer, ni à plaire, ni à me faire écouter avec bienveillance. Ainsi, même dans le meilleur cas, c'est-à-dire quand je suis désintéressé, quand je ne cherche pas à faire triompher une opinion propre ou une volonté propre, j'ai encore deux torts, c'est de vouloir courber les autres comme moi-même devant les choses impersonnelles, devant les idées. — Je manque de ménagement, de patience et de support. — Je mets ma conscience à m'obstiner au lieu de céder, à vaincre de haute lutte au lieu de vaincre par adresse, à dompter au lieu de gagner. Je ne me soucie nullement des amours-propres, je traite sans façon les égoïsmes, j'agis avec les hommes comme s'ils n'étaient ni sots ni méchants, ou comme s'ils ne pouvaient cesser d'être l'un ou l'autre. Je ne sais ni prendre ni accepter les hommes tels qu'ils sont ; je respecte l'homme et par conscience je blesse les hommes, m'interdisant le savoir-faire, l'adresse, la souplesse, pouvant taire ma pensée, mais non la déguiser, bref me faisant porc-épic de principes. — Ce que m'apprend Nicole, c'est que par conscience on peut faire autrement ; qu'il vaut encore mieux sauver les âmes que les principes, que je manque de charité, d'amour ardent du prochain, de patience à souffrir et de patience à supporter. Je le sais depuis longtemps, mais je l'oublie.

II mai 1853. — Psychologie, poésie, philosophie de l'histoire morale, j'ai franchi rapidement, sur les ailes de l'hippogriffe invisible, toutes ces sphères de la pensée. Mais l'impression générale a été tumulte et angoisse, tentation et inquiétude.

J'aime à me plonger dans l'océan de la vie, mais ce n'est pas sans perdre quelquefois le sentiment de l'axe et du nord, sans me perdre moi-même et sentir vaciller la conscience de ma vocation. Le tourbillon du Juif errant m'enlève et me fait parcourir tous les empires des hommes en m'arrachant à mon petit enclos familial. Dans mon abandon volontaire à la généralité, à l'universalité, à l'infini, mon moi particulier, comme une goutte d'eau dans une fournaise, s'évapore ; il ne se condense de nouveau qu'au retour du froid, qu'après l'enthousiasme éteint et le sentiment de la réalité revenu. Expansion et condensation, abandon et reprise de soi, conquête du monde et approfondissement de la conscience : tel est le jeu de la vie intérieure, la marche de l'esprit microcosmique, le mariage de l'âme individuelle avec l'âme universelle, l'étreinte féconde du fini et de l'infini, d'où naît le progrès intellectuel de l'homme ; une autre fiançaille unit l'âme à Dieu, la conscience religieuse avec le divin, celle-là est l'histoire de la volonté. Et ce qui précède la volonté, c'est le sentiment, précédé lui-même par

l'instinct. L'homme n'est que ce qu'il devient, profonde vérité, mais il ne devient que ce qu'il est, vérité encore plus profonde. Qu'es-tu ? problème de la prédestination, de la naissance, de la liberté : l'abîme. Et pourtant il y faut plonger, et j'y ai plongé ; mais pas aujourd'hui, cela mènerait trop loin.

Le prélude de Bach (arrangé par Gounod pour violon, piano et orgue) m'y avait prédisposé : il peint l'âme tourmentée et appelant, puis saisissant Dieu et s'emparant de la paix et de l'infini avec une ferveur et une étreinte toutes-puissantes

14 mai 1853. — Le troisième concert a été le plus court des variations pour piano et violon de Beethoven et deux quatuors, pas davantage. Les quatuors étaient parfaitement limpides et faciles à ramener à l'unité. L'un, de Mozart (le 18^e), était tout attique et socratique : I. Élegante conversation de salon, pleine de grâce et d'urbanité ; II. Conversation de boudoir, plus intime, avec d'expériences douloureuses, confidences, mais toujours avec dignité ; III. Rentrée dans le monde, distraction ; IV. Gaïeté, vivacité — Celui de Beethoven était moins causant et plus dansant : I. Contredanse et entrain ; II. Résistance à la dissipation au nom du devoir, on peut rester dans sa demeure, mais les accents du plaisir entraînent et on finit par aller au bal ; III. Danse ; IV. Tourbillon, allégresse — J'ai pu comparer les deux maîtres, leur individualité m'était lumineuse : Mozart, la grâce, la liberté, l'aisance, la forme sûre, déliée, nette, la beauté exquise et aristocratique, la sérénité d'âme, la santé et le talent au niveau du génie ; Beethoven, plus pathétique, plus passionné, plus déchiré, plus touffu, plus profond, moins parfait, plus esclave de son génie, plus emporté par sa fantaisie ou sa passion, plus émouvant et plus sublime que Mozart, qui est la beauté. Mozart vous restaure comme les dialogues de Platon, il vous respecte, vous révèle votre force, vous donne la liberté et l'équilibre. Beethoven vous saisit, il est plus dramatique, tragique, oratoire, violent, tandis que Mozart est plus désintéressé et poétique. Mozart est plus grec et Beethoven plus chrétien. L'un est serein, l'autre est sérieux. Le premier est plus fort que la destinée, parce qu'il prend la vie moins profondément ; le second est moins fort, parce qu'il s'est mesuré à de plus grandes douleurs. Son talent n'est pas toujours égal à son génie et le pathétique est son trait dominant, comme la perfection celui de Mozart. En Mozart tout est en équilibre, et l'art triomphe, chez Beethoven, le sentiment l'emporte et l'émotion vient troubler l'art en l'approfondissant.

26 juillet 1853. — Pourquoi fais-je mieux et plus aisément les vers courts que les grands vers, les choses difficiles que les faciles ? Toujours par une même cause, je n'ose me mouvoir sans entraves, me montrer sans voiles, bref agir pour mon compte et sérieusement, croire en moi et m'affirmer, tandis qu'un badinage, en détournant l'attention de moi

sur la chose, du sentiment sur le savoir-faire, me met à l'aise : en somme par timidité. — Il y en a aussi une autre cause je crains d'être grand, je ne crains pas d'être ingénieux ; puis, peu sûr de mon talent et de mon instrument, j'aime à me rassurer en me laissant aller à la virtuosité. Aussi tous mes essais littéraires publiés ne sont guère que des études, des exercices, des jeux, pour m'éprouver moi-même. Je fais des gammes, je fais le tour de mon instrument, je me fais la main et m'assure de la possibilité d'exécuter, mais l'œuvre ne vient pas. Mon effort expire, satisfait du pouvoir, sans arriver jusqu'au vouloir. Je prépare toujours et je n'effectue jamais. Conclusion : curiosité. — Timidité et curiosité, voilà deux obstacles qui me barrent la carrière littéraire. N'oublions pas enfin l'ajournement : je réserve toujours l'important, le grand, le grave, et veux liquider, en attendant, la bagatelle, le joli, le mignon. Sûr de mon attrait pour les choses vastes et profondes, je m'attarde dans leur contraire, pour ne pas lui faire tort. Mes goûts sont pour le génie, et mes productions pour l'ingénieur. Sérieux au fond, j'ai l'apparence frivole. Amant de la pensée, j'ai l'air de courtiser surtout l'expression, pour moi, je garde le fond ; pour les autres, je réserve la forme. Ainsi ma timidité fait que je ne traite pas le public au sérieux et que je ne me montre à lui que par le côté amusant, énigmatique et capricieux ; ma curiosité fait que tout me tente, le coquillage comme la montagne, et que je ne puis finir mes études, mon ajournement fait que j'en suis toujours aux préliminaires, aux antécédents, et que je ne puis commencer à produire.

Pour moi, rien n'est conclu, je ne veux pas me lier, aussi je reste pour le public problème et forme, causerie, poésie, indétermination, liberté. Même en imprimant, je reste insaisissable. Personne ne peut m'enfermer dans un cercle, selon la méthode d'Emerson. *Le Deus absconditus* de Mme L*** n'était pas si mal trouvé, au moins pour l'épithète. Mais, si c'est là le fait, le fait pourrait être mieux. Je me devine, mais je ne m'approuve pas...

29 juillet 1853 (onze heures et demie du soir). — Ce soir, fait une expérience qui se résume en ceci : dans un baiser peut-on voler une âme¹ ?

J'en ai dérobé un, et au reflux de mon sang au cœur, j'ai senti et pressenti comment une pareille bagatelle pouvait être une trahison ou décider une destinée. Le mouvement avait d'ailleurs été spontané et irrésistible. Sympathie, sentiment de pitié et d'attendrissement, attraction, et le coup était fait, la joue pressée contre mes lèvres, et la joue s'y est prêtée. Le baiser, presque fraternel au départ, était, chemin faisant, devenu presque passionné. — L'entraînement rapide, la métamorphose d'un sentiment sous l'influence du sexe, la puissance d'un baiser et son enivrement, l'étonnante capacité de dissimulation

1. Amiel a ajouté en marge, avec la date du 15 août 1852 : *Und ach ! dem Kuss ! (Gretchen)*

de la femme, la promptitude du regret, tout cela m'a frappé avec la rapidité de la pensée, au contact de la peau satinée ou plutôt dans la seconde d'après. Et tout cela sans amertume, car j'ai le sentiment de n'avoir réellement pas fait de mal. J'ai plutôt senti comment, circonstances ou personnages changeant, on peut en faire.

Je garde un charmant souvenir, celui d'une émotion électrique et d'un baiser bien tendre et bien naïf. Il n'avait point l'ardeur de la fièvre, mais le parfum de la rose. Innocent, amoureux, et vif, je ne me le reproche point, et je l'embaumerai dans ma mémoire, comme ces raretés que le pèlerin, au retour de ses voyages, range parmi ses objets précieux.

1^{er} août 1853 — J'achève l'ouvrage de Pelletan (*Profession de foi du XIX^e siècle*). C'est un bel ouvrage. Il n'y manque qu'une chose : la notion du mal. C'est la théorie de Condorcet reprise en sous-œuvre : la perfectibilité indéfinie, l'homme essentiellement bon, la vie, notion physiologique, mise au sommet de la vertu, du devoir, de la sainteté, bref une conception peu éthique de l'histoire, la liberté identifiée à la nature, l'homme naturel pris pour tout l'homme. Belles, généreuses, poétiques aspirations, mais dangereuses, car elles concluent à la confiance entière aux instincts, et ingénues, car elles rêvent l'homme et gazent la réalité présente et passée. Ce livre est la théodicée du progrès fatal, irrésistible, et l'hymne enthousiaste du triomphe de l'humanité. Il est sérieux, mais moralement superficiel, lyrique, mais chimérique, il confond le progrès de la race avec le progrès de l'individu, le progrès de la civilisation avec l'amélioration intérieure. Pourquoi ? parce que son critérium est quantitatif, c'est-à-dire purement extérieur (la richesse de la vie) et non qualitatif (la bonté de la vie). Toujours la tendance française à prendre l'apparence pour la chose, la forme pour la substance, la loi pour l'essence, toujours cette absence de vrai sérieux, de personnalité morale, toujours le dehors pour le dedans ; cette obtusité de conscience qui n'a pas reconnu le péché dans la volonté, qui met le mal hors de l'homme et qui moralise par le dehors et métamorphose toute l'histoire : c'est la superficialité philosophique de la France, qu'elle doit à la fatale notion de la religion, due elle-même à sa vie façonnée par le catholicisme et la monarchie absolue. Pas de responsabilité, pas de liberté profondes.

La pensée catholique ne peut concevoir la personnalité, maîtresse et consciente d'elle-même. Son audace et sa faiblesse viennent d'une même cause : la non-responsabilité, le vasselage de la conscience, qui ne connaît que l'esclavage ou l'anarchie, qui proclame la loi, mais ne lui obéit pas, parce qu'elle est hors d'elle-même, non en soi. Autre illusion (celle de Quinet, Michelet, etc.), sortir du catholicisme sans entrer dans une religion positive, lutter contre le catholicisme avec la philosophie, et une philosophie au fond toute catholique, car elle est de réaction anticatholique. L'esprit et la conscience façonnés par le catho-

licisme sont impuissants à s'élever à une autre forme de religion. Du catholicisme comme de l'épicurisme, on ne revient pas, pas plus que de la mutilation virile.

Gênes, 6 octobre 1853. — Le ciel est gris et morne. La pluie est tombée toute la journée et cesse à peine pour un instant. Il est quatre heures du soir. Je ne suis pas encore sorti. Qu'ai-je fait ? J'ai écrit à Mme ***, à Naples, puis, charmé d'être dispensé de vivre et de courir en touriste, j'ai, après avoir lu mon guide et fait les plans pour demain, donné ma journée à la rêverie. J'ai vécu avec les poètes. Quel rafraîchissement intérieur que cette brise germanique, parlant de foi, d'idéal, de pureté, d'amour, de vie spirituelle ! C'est comme un souvenir d'un autre monde qui vient me visiter dans celui-ci, j'en avais besoin, je me perds si vite, je me désaimante, je m'abdique, je me désindividualise si aisément ! Schiller et Julius Hammer m'ont ramené dans l'air natal, si mon esprit est cosmopolite, mon cœur est de fond germanique, ou plutôt, si je puis m'oublier dans toutes les régions de l'âme, je ne trouve la paix que dans la conscience profonde. — Toutes ces vies avec lesquelles je suis entré en contact, hier par exemple, au jardin de la Concordia (les dilettantes, les hommes de plaisir, etc.), m'ont attiré dans leur orbite, transformé comme les philtres de Circé. Pour redevenir moi-même, je dois me guérir de toutes les formes étrangères que le dehors m'impose, pour retrouver ma nature, il me faut l'opération douloureuse de la mue quotidienne. Ce qui subsiste de moi à travers toutes ces déperditions, c'est le souvenir de mes métamorphoses, aucune réalité, mais la capacité de chacune, nulle matière, mais la forme, le moule, la méthode, l'image des substances et des monades particulières, bref aucune originalité productive, hardie et spontanée, mais la reproductivité passive, l'impressionnabilité illimitée.

Les autres ne m'influencent ni par leurs volontés sur moi, car j'y résiste absolument, ni par leurs facultés, car je m'en affranchis et les domine en les comprenant, mais bien par leur nature et leurs instincts, justement par ce que l'instinct ne s'impose pas à moi et parce qu'il me manque. Toute la partie des autres qui est déjà en moi n'agit que peu sur ma nature, mais c'est ce qui en eux m'est étranger qui m'envahit immédiatement. Ma nature a horreur de l'ignorance et honte de l'incomplet. Elle a besoin d'universalité et n'ose pas se résoudre à être quelque chose de fini. Elle aspire à se faire tout à tous, à l'omni-compétence, et à l'ubiquité. Ce qu'elle craint surtout, c'est d'être enfermée et dupe, dupe de soi ou d'autrui. Elle tend à l'omni-conscience, qui implique la possession de l'unité dans l'expérience de l'infinie diversité. C'est pourquoi l'inconnu est pour moi un ennemi, une menace, une humiliation, en même temps qu'une joie et une découverte. Il me diminue pour m'agrandir, c'est une île de glace à fondre, un sphinx à dompter.

La perception subtile, la réflexion tenace, la faculté de combinaison,

de classification, de distinction et d'analyse à un assez haut degré, un grand besoin de construction et de totalité, le talent d'expression et de figuration paresseux et exigeant, l'imagination exercée seulement au profit de la pensée, le caractère timide, défiant, despotique, l'âme tendre jusqu'au mysticisme c'est là mon inventaire C'est là une nature d'écrivain plus sérieux qu'amusant, plus critique qu'inventif, plus philosophe que poète, surtout moraliste, psychologue et juge littéraire, bref signalant à la fois ce qui est et ce qui doit être, la réalité et l'idéal, dans les choses de l'homme Pourquoi ne pas m'accepter tel que je suis ? m'affirmer dans ma nature ? me faire reconnaître dans ma force et mes dons particuliers ? au lieu de toujours mesurer mon infériorité présente avec chacun, en me consolant par l'acquisition d'une aptitude et l'intuition d'un nouveau mode d'être ?

Turin, 11 octobre 1853 — Voici écoulée ma troisième journée à Turin. J'ai pénétré plus avant dans le génie particulier de cette ville et de ce peuple, je l'ai senti vivre et se dégager peu à peu en intuition plus distincte. C'est ce qui me préoccupe surtout : saisir l'âme des choses, et l'âme nationale, vivre de la vie objective, m'ouvrir une nouvelle patrie morale, m'affranchir de cette inconnue et m'enrichir de cette autre forme d'existence, bref la sentir par le dedans, m'unir à elle et la reproduire sympathiquement, c'est le but et la récompense de mon effort.

Aujourd'hui, c'est depuis la terrasse des convalescents militaires, en vue des Alpes, par un temps frais et transparent et un ciel orageux, que s'est éclairci pour moi le problème — Mais cette intuition n'est qu'une synthèse opérée par l'instinct, à laquelle tout, rues, maisons, paysages, accent, dialecte, physionomies, histoire, habitudes, etc., etc., apportent leur atome — J'appellerai cela l'intégration idéale d'un peuple, sa réduction au point générateur, l'entrée dans sa conscience — Ce point explique le reste, arts, religion, histoire, politique, mœurs, et sans lui rien ne s'explique. Les anciens réalisaient leur conscience dans le dieu national, les nationalités modernes, plus compliquées et moins artistes, donnent plus de peine à déchiffrer. — C'est toujours le *δαίμων*, le don, le fatum, l'horoscope, le génie intérieur, la mission, la nature primitive — ce qu'on veut et ce qu'on peut ; la force et sa limite en qualité et quantité.

La fraîcheur tonique, salubre, chaste de la pensée et de la vie spirituelle m'a baigné avec le souffle qui descendait des Alpes ; j'ai respiré l'atmosphère de la liberté intérieure J'ai salué avec émotion et ravissement les montagnes d'où me venait ce sentiment de force et de pureté Il me semblait sortir du royaume lourd et sensuel de la passion et remonter dans une sphère plus éthérée de l'âme. Béatrice m'avait tendu la main — Charme brisé, Renaud quittant Armide, la poésie septentrionale, la Maia vaincue, le brahmine vainqueur des séductions, la chair et Satan et la nature pour le moyen âge, la liberté alpestre,

mille sensations, analogies, et pensées m'ont assailli — L'histoire aussi des régions subalpines, depuis les Ligures à Annibal, d'Annibal à Charlemagne, de Charlemagne à Napoléon m'est apparue — Tous les points de vue, pittoresque, topographique, ethnographique, historique, psychologique, idéal se superposaient pour ainsi dire et s'entrevoyaient les uns à travers les autres concentriquement. Je vivais objectivement et subjectivement, je jouissais et j'apprenais — La vue passait à la vision sans trace d'hallucination, et le paysage était mon instituteur, mon Virgile.

J'ai aussi pu constater ma différence d'avec la majorité des voyageurs qui tous ont un but particulier et se contentent d'une ou de plusieurs choses, tandis que je veux tout ou rien et que je tends perpétuellement à l'intégrale totale, soit de tous les buts réunis, soit de tous les éléments de la chose réelle, en d'autres termes, je désire la somme de tous les désirs et je veux connaître la somme des diverses connaissances. Toujours le complet, l'absolu, le *teres atque rotundum*, la sphéricité, la non-résignation. C'est-à-dire toujours l'aspiration au delà de la puissance, et pour résultat l'ébauche, le pressentiment, le provisoire — Enfin, aujourd'hui au moins, je me suis accepté, et j'ai même éprouvé une sorte de satisfaction de ma nature et de fierté comparative.

27 octobre 1853 — Merci, mon Dieu, de l'heure que je viens de passer en ta présence, à genoux. J'ai reconnu ta volonté, j'ai mesuré mes fautes, compté mes misères, senti ta bonté envers moi. J'ai savouré mon néant. Tu m'as donné ta paix. Dans l'amertume est la douceur, dans l'affliction la joie, dans le brisement la force, dans le Dieu qui punit le Dieu qui aime, le miel est dans la gueule du lion. Perdre sa vie pour la gagner, l'offrir pour la recevoir, ne rien posséder pour tout conquérir, renoncer à son moi pour que Dieu se donne à nous, quel problème impossible, et quelle sublime réalité! Sans la souffrance, on ne connaît pas réellement le bonheur; le racheté est plus heureux que l'élus, et le pécheur converti éprouve une béatitude plus divine que la félicité de Jupiter.

L'apothéose de la douleur, la transfiguration du mal par le bien c'est la merveille divine par excellence. Ramener par l'amour la créature libre à Dieu, et le monde mauvais au bien c'est la consommation de l'œuvre créatrice, c'est la volonté éternelle de la miséricorde infinie. Chaque âme qui se convertit est le symbole de l'histoire du monde. Être heureux, posséder la vie éternelle, être en Dieu, être sauvé, tout cela est identique c'est la solution du problème, le but de l'existence. Et la félicité est croissante comme la misère peut l'être. L'éternelle croissance dans l'immuable paix, l'approfondissement toujours plus profond, la possession toujours plus intense, plus spirituelle, de la joie céleste, voilà le bonheur. Le bonheur n'a point de bornes, parce que Dieu n'a ni fond ni rives, et que, le bonheur, c'est la conquête de Dieu par l'amour.

Le centre de la vie n'est ni dans la pensée, ni dans le sentiment, ni dans la volonté, ni même dans la conscience en tant qu'elle pense, sent ou veut, car une vérité morale peut avoir été pénétrée et possédée de toutes ces manières et nous échapper encore. Plus profondément que la conscience, il y a l'être, notre substance même, notre nature. Il n'y a que les vérités entrées dans cette dernière région, devenues nous-mêmes, devenues spontanées et involontaires, instinctives et inconscientes, qui soient réellement notre vie, c'est-à-dire plus que notre propriété. Tant que nous distinguons un espace quelconque entre la vérité et nous, nous sommes en dehors d'elle. La pensée, le sentiment, le désir, la conscience de la vie ne sont pas encore tout à fait la vie. Or nous ne pouvons trouver notre paix et notre repos que dans la vie et dans la vie éternelle. Et, la vie éternelle, c'est la vie divine, c'est Dieu. Être divin, voilà donc le but de la vie. à ce moment seulement, la vérité ne peut plus être perdue par nous, parce qu'elle n'est plus hors de nous, ni même en nous, mais que nous la sommes et qu'elle est nous, nous sommes alors une vérité, une volonté, une œuvre de Dieu. La liberté est maintenant nature, la créature est avec son Créateur, une par l'amour ; elle est ce qu'elle devait être. Son éducation est accomplie et sa félicité définitive commence. Le soleil du temps se couche, la lumière de la béatitude éternelle paraît.

Nos cœurs charnels peuvent appeler cela du mysticisme, mais c'est le mysticisme de Jésus. « Je suis un avec mon Père, vous serez un avec moi, nous serons un avec vous »

31 janvier 1854 — Promenade incroyable pureté de l'air, joie de l'œil, douceur tiède et caressante du soleil, joie de tout l'être. Charme printanier. Senti jusqu'aux moelles cette influence purifiante, émouvante, chargée de poésie et de tendresse, éprouvé fortement l'impression religieuse de la reconnaissance et de l'admiration. Immobile, assis sur un banc des Tranchées, au bord des fossés revêtus de mousse et tapissés de gazon, je vivais d'une vie intense et délicieuse, laissant bondir en moi les grandes ondes élastiques d'une musique de cuivre qui m'arrivait de la terrasse de Saint-Antoine, et ouvrant les yeux pour plonger dans le sentiment de la vie universelle, des herbes et des coteaux. Joui en lézard, en aveugle, en sourd, en peintre, en poète. Mais dû jouir seul — Retrouvé des impressions oubliées de l'enfance, du collégien, et ces effets inexprimables que font les couleurs, les ombres, les rayons, les haies, les chants d'oiseau sur l'âme qui s'ouvre à la poésie. Je suis redevenu jeune, étonné, simple comme la candeur et l'ignorance. Je me suis abandonné à la vie et à la nature, elles m'ont bercé avec une douceur infinie, j'étais touché par le doigt de la fée, et je comprenais le langage des choses et des êtres.

S'ouvrir bien purement à cette nature toujours pure, laisse rentrer en soi cette vie immortelle, c'est aussi écouter la voix de Dieu. La sensation peut être une prière, et en s'abandonnant on peut se recueillir.

18 février 1854. — Substituer le verbe à l'adjectif en psychologie, c'est tuer la psychologie scolastique, car c'est substituer des activités de l'âme à cette mosaïque de pièces et de morceaux qu'on appelle des facultés et des sous-facultés, c'est mettre l'organologie à la place de l'anatomie, la vie souple, riche, une, à la place des fibres du cadavre, la force créatrice et durable à la place de l'outil créé et précaire, bref l'esprit à la place de la matière — Le substantif est la forme naturelle de la pensée française et c'est pour cela qu'elle est peu philosophique ; la philosophie est la conscience du mystère, et, le mystère, c'est la genèse, le devenir, l'apparition ; en d'autres termes, la sortie du néant, la génération et la naissance, bref le verbe. La philosophie allemande pense avec le verbe

Tout se fige, se solidifie, se cristallise dans notre langue, qui cherche la forme et non la substance, le résultat et non sa formation, bref ce qui se voit plutôt que ce qui se pense, le dehors plutôt que le dedans. — Nous aimons le but atteint et non la poursuite du but, le terme et non le chemin, bref l'idée toute faite et le pain tout cuit à l'inverse de Lessing. Nous voulons les conclusions. Cette clarté du tout fait, c'est la clarté superficielle, la clarté physique, extérieure, solaire pour ainsi dire, mais le sentiment de la genèse manquant, c'est la clarté de l'incompréhensible, la clarté de l'opaque, la clarté de l'obscur. Nous folâtrons toujours à la surface, notre esprit est formel, c'est-à-dire frivole et matériel, ou mieux artistique et non philosophique, car, ce qu'il veut, c'est la figure, la façon, la manière d'être des choses et non leur vie profonde, l'âme et leur secret

De Vevey à Genève, 16 mars 1854. — Longuement rêvé en suivant les lignes des rives et les vagues du sillage. — Il y a une mélancolie poignante à sentir son déclin, et toute force qui nous quitte est un avantage de cette décadence qui est plus amère que la mort. Ce qui fait l'âcreté de cette douleur, c'est qu'on se croit atteint dans son âme même et diminué dans son humanité. Redescendre dans l'échelle des êtres, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus affreux ? — Oui, jusqu'à ce qu'on ait placé sa dignité et son bonheur sur ce qui ne peut périr, sur la conscience de soi, sur l'élément immortel de l'âme. Se détacher de tout ce qui est mortel en nous comme hors de nous, c'est le moyen de sauver notre paix

Que m'a dit ce lac d'une tristesse sereine, uni, mat et tranquille, où les montagnes et les nuages reflétaient leur monotonie et leur froide pâleur ? que la vie désenchantée pouvait être traversée par le devoir, avec un souvenir du ciel — J'ai eu l'intuition nette et profonde de la fuite de toutes choses, de la fatalité de toute vie, de la mélancolie qui est au-dessous de la surface de toute existence, mais aussi du fond qui est au-dessous de cette onde mobile

Rends témoignage de la vérité que tu as reçue, aide les autres à vivre et à bien vivre, ne contriste aucun cœur ni aucune âme, ose plus

souvent être sérieux, vrai simple, aimant, aie moins de circonspection, plus de bonhomie, plus d'ouverture et tu auras plus souvent occasion de faire du bien, et, faire du bien, c'est le plus doux contentement qu'on puisse éprouver Être compris, apprécié et aimé ne vient même qu'après, car la satisfaction de la conscience est plus intense encore que celle du cœur

29 mars 1854 (*matin*) — Hygiène de l'âme — Mets-toi en accord avec l'extérieur, ne te tends pas trop vite Un grand ennemi de la liberté intérieure, c'est la rupture de communication avec la nature Baigne-toi dans le calme de la lumière matinale, jusqu'à ce que tu sentes le rapport rétabli, jusqu'à ce que les formes et les couleurs, les distances et la plastique des choses se reproduisent nettement, paisiblement, vigoureusement en toi

Senti ce matin (de sept heures à sept heures et demie) toutes les notes de la tonalité nerveuse se succéder en moi. — Eu bien de la peine à retrouver l'objectivité, c'est-à-dire à m'oublier, et me calmer Le corps malade, irrité, s'interpose entre les choses et nous.

Entre la joie et moi toujours passe quelque ombre

J'aborde des steppes qui m'étaient étrangères dans la vie psychique. Ce que j'avais de plus fort devient le plus faible. — Les observer, sans y mettre mon cœur, sans m'irriter, sans me troubler

L'éducation change de moyen sinon de but au contentement par l'effort succède le contentement par la patience. Sois content malgré tout, reste calme, c'est la force la plus forte S'affranchir de ses nerfs, de son âme visible et corporelle, se retirer dans une région plus intérieure, c'est ce qu'il faut.

(*Soir*) — Avec mon habitude de m'observer froidement et comme un non-moi, je sentais vivre les diverses régions de mon cerveau en dessous de mon crâne, je sentais comme une soude vibration malade, semblable à celle que produit la chaleur sur une substance molle qu'elle pénètre, puis de légères contractions, superficielles ou profondes, affectant l'ensemble ou certaines parties (les tempes et l'arrière-tête), puis une tension pénible du centre même de l'encéphale Un léger effort de composition que je dus faire de quatre à six heures, m'a pour ainsi dire meurtri et comprimé, ma fibre nerveuse sans élasticité ne pouvait reprendre son jeu et son état normal. — Une émotion pénible, une sensation un peu forte, une tension de la volonté, de la vue, de l'oreille, dépassent mes forces actuelles Je marche, mange, dors bien, je ne me sens pas de lassitude musculaire, et néanmoins je suis sans force Tous les actes de vitalité et de virilité me paraissent loin de moi et presque inaccessibles L'enfant, le jeune homme, l'homme me font envie et je les regarde passer comme des images de ce que je ne

suis plus Tout superflu de vie m'est retiré, et même beaucoup du nécessaire Cette impression d'appauvrissement, de caducité, d'impuissance est singulièrement mélancolique Au moment de récolter, le moissonneur s'affaisse sur son sillon : la malaria l'a touché J'ai trop aimé la vie de la pensée, j'en ai trop fait mon refuge, mon asile, mon lieu fort, c'était un peu mon idole secrète, elle se brise la main de Dieu est sur moi et m'éprouve Dieu me laisse tout le reste, aisance, loisir, indépendance, entourage de famille, position, il ne m'interdit qu'un arbre du jardin, l'arbre de la science, heureusement, il reste l'arbre de vie Renonce-toi, prends ta croix, détache ton cœur de tout ce qui se peut perdre, apprends à te contenter de peu, à savourer les fruits de l'arbre de vie, la seule chose nécessaire, fais cela et tu retrouveras le calme Acquiesce, incline-toi, soumets-toi, pas d'agitation, de résistance, de colère, d'amertume, d'abattement Ce que Dieu fait est bien fait et sa volonté est ton bien — Tu ne savais pas simplifier ton cœur, borner tes désirs, circonscrire tes projets, t'y voilà forcé, tu voulais reconnaître tes limites véritables, en voilà qui ne se laissent pas contester, tu étais inquiet, turbulent, changeant, ambitieux, voilà de quoi te rendre plus faciles l'humilité et la modération

Du mal même on peut tirer le bien on peut apprendre d'abord à connaître, ensuite à supporter la peine ; on peut s'instruire par elle et s'améliorer, discerner son vrai devoir, sa vraie force et son point d'appui. — La religion de la maladie est-elle plus vraie que celle de la santé ? oui, si elle soutient l'épreuve où cette dernière échoue ; la foi qui nous conserve la paix dans la santé et dans la maladie est plus vraie que celle qui se trouble avec la fuite de la santé, comme une substance à l'épreuve de l'eau et du feu est plus solide que celle qui n'est à l'épreuve que de l'eau.

27 juillet 1854 (cinq heures du soir) — J'achève l'*Histoire hollandaise*¹, de Mme d'Arbouville, avec une émotion de saisissement aussi puissante qu'à la première fois que je la lus, les yeux en larmes et le front baigné de sueur Cette histoire me transperce jusqu'aux moelles. Elle est effrayante de vérité. Je l'ai senti à l'enivrement de calme, à l'impassibilité infinie qui m'ont pénétré. La poésie du cloître, avec sa tranquillité qui fait frémir, cette destruction lente de toutes les fibres mortelles, de tous les amours de la terre, cette paix funéraire et profonde m'ont envahi comme l'ombre gagne un vallon à la chute du jour La nostalgie céleste s'empara de mon cœur La soif de l'éternité que le temps irrite, le grand silence du monde et de l'âme, où l'on entend Dieu, toute cette vie de dépouillement, d'attente, d'immuabilité, ce drame de la solitude, cette langue ineffable et ascétique, ce pathétique prodigieux du catholicisme me subjuguèrent jusqu'au frisson. Est-ce sublime ? est-ce monstrueux ? — C'est une des

¹ Les œuvres de Mme Sophie d'Arbouville (1810-1850) ont été réunies en trois volumes *Poésies et Nouvelles*, Paris, 1855.

formes religieuses, un des états de la conscience que rien ne peut remplacer. C'est la forme abstraite et pure de l'amour de Dieu et de la sainteté. L'âme se concentre dans sa généralité divine, crainte de perdre Dieu dans les détails d'une vie dispersée et d'émousser le sens divin par le contact avec les âmes mondaines. Le cloître, c'est la vie simplifiée, le refuge pendant l'exil, le péristyle du paradis, le port des âmes faibles ou brisées, qui ont besoin de l'irrévocable, du repos, du silence pour pouvoir dormir en Dieu, et se guérir de la vie ou l'éviter. Qui n'a jamais eu ou n'a plus aucune foi à la vie et au bonheur, qui n'attend rien du temps, rien des affections, rien des hommes et des choses, c'est-à-dire qui a senti mourir en lui tout désir, celui-là peut demander à voir s'ouvrir pour lui les portes d'un monastère. Le monde ne peut plus rien pour lui.

(*Sept heures et demie du soir*). — La rêverie m'a emporté successivement bien loin. J'ai entrevu ce qu'une passion sérieuse pourrait faire de moi, songé à des personnes et à des circonstances oubliées, et sondé mon cœur. J'ai reconnu avec tristesse ma vulnérabilité ; l'ironie, la moquerie, le ricanement, la froideur même d'autrui ont sur moi une puissance lamentable. Je n'ose ni agir, ni aimer, ni produire sans l'approbation générale. J'ai la volonté timide, craintive, pusillanime. Je n'ose affirmer que mes idées, que les choses désintéressées, et non ma personnalité. N'ayant pas de foi en moi, j'ai pour ainsi dire honte de mon individu et peur de tout ce qui l'affirme, le pose, le détermine. Les autres sont incapables de rien me faire faire, mais ils peuvent fort bien me paralyser complètement. En blessant en moi l'amour-propre ou le sentiment, qui sont furieusement susceptibles, ils me dégoûtent et me découragent de tout. — Au fond, je suis timoré et pétri de désirs, et j'ai la passion de l'indépendance sans en avoir la force ; défiant, craintif, sensible, avec une immense faculté de souffrir et de mourir, j'ai peur de l'amour, de la vie et des hommes, parce que j'en ai un violent besoin. Je redoute tous mes instincts et ma vie est une contrainte, une réticence perpétuelles. Je cède à un seul instinct, celui de traiter toutes mes passions par la glace et l'effroi. J'ai la terreur de la destinée et tout entraînement m'épouvante. — Je reconnais toujours là l'effet de mon enfance orpheline et de l'atmosphère moqueuse de Genève. L'organe de la sensibilité n'est jamais devenu en moi assez robuste pour braver les intempéries du dehors, et, pour n'être pas blessé dans sa délicatesse, il s'est habitué à ne vivre qu'en dedans. Je ne suis pas équipé pour frayer mon chemin à travers les circonstances, et je n'ai jamais joui de rien qu'en imagination. J'aurai rêvé toutes les vies, pour me consoler de n'en avoir pas vécu une. J'aurai regardé passer toutes les réalités, pour ne pas donner aux hommes prise sur mon bonheur. Je n'aurai rien osé, pour moins dépendre et moins souffrir. J'aurai vécu le moins possible, pour ne pas provoquer les coups de la destinée. C'est un oracle attristant.

Mais, à moins que la conscience et la voix de Dieu ne m'en tassent entendre un autre, il faudra bien m'y soumettre. — A ma nature, timide devant l'inconnu, découragée et défiante, ardente et passionnée, il faut Dieu pour allié, l'évidence pour compagne, le devoir pour soutien — A la garde de Dieu ! ce mot est bien doux pour reposer des angoisses de la responsabilité

5 novembre 1854. — Aujourd'hui, essentiellement exercé l'adresse de l'œil et de la main, pendant cinq heures, avec les enfants pour parterre ébloui et applaudissant (dominos, jouets, cartes, chaises, verres d'eau, carafes, couteaux, balais, casse-têtes, jeux divers). Lutiné comme un follet avec toutes les choses de la maison, mettant tout en branle et en équilibre, en danse et en culbute. C'est la mécanique amusante, le sens de la pesanteur et de l'espace, des combinaisons et de l'imprévu que j'ai mis en jeu, et cela n'est point inutile. Toutes ces folies enfantines développent l'initiative de l'imagination et la justesse des organes, tout en reposant l'esprit et en rajeunissant le caractère, et amusent en faisant plaisir. Vaincre une difficulté quelconque donne toujours une joie secrète, car c'est reculer une limite et augmenter sa liberté, toute victoire grandit, même la plus imperceptible, même celle sur un joujou. Pourquoi ? parce que toute victoire est au fond une victoire sur soi-même, et par conséquent un accroissement de soi-même. Quand je fais tenir une pyramide sur sa pointe, ce n'est pas tant la matière que je sou mets, c'est plutôt une incapacité de moi que je diminue. Ainsi, toute limite que je recule est une puissance que j'acquiers, et un esclavage que je brise, une augmentation de connaissance et de force. Lutter, voilà la vie ; grandir, voilà sa récompense. — Telle est la philosophie du badinage : tout se tient.

19 novembre 1854. — Lu les deux derniers volumes de *Copperfield*. . . Agnès m'a remis sous le charme et mouillé les yeux : c'est, je crois, mon héroïne favorite ou plutôt mon idéal féminin le plus cher, le dévouement parfait, la pureté sereine et céleste, le calme profond et doux, la fidélité invincible, l'âme belle, grande, simple, tendre, religieuse et sans tache, dont l'influence apaise, fortifie, améliore et grandit. Ah ! je sens bien que je pourrais aimer éperdument, quand je rencontre ces personnages de la fiction, qui répondent à mes rêves. — Si je suis resté froid, c'est que la réalité ne m'a rien offert de complet, et que tout accroc à l'idéal déchire en moi l'amour. Je n'ai encore, dans aucun ordre, su renoncer à rien, ni me contenter au rabais ; l'idéal m'a empêché de vivre et mon ambition n'a jamais pu trouver une satisfaction à la hauteur de ses espérances secrètes. — Si je savais voir poétiquement ma propre vie ! mais elle me paraît pure bagatelle et plaisanterie prosaïque, ma poésie est hors de moi. C'est là mon mal. La défiance et l'ironie de moi-même ont fait ma faiblesse ; j'ai

continué contre moi la guerre meurtrière que m'ont faite les circonstances de ma jeunesse. Je ne sais me voir ni historiquement, ni héroiquement, aussi je ne me prends pas au sérieux, je me reste insignifiant, et je joue avec ma nature comme avec un hochet enfantin — Il en est de même des affections et des caractères que je rencontre en chemin ; je ne crois jamais à une bonne fortune, à une faveur providentielle, et je me dis : c'est peu de chose puisque cela m'est donné ; le bienfait est à la mesure de l'obligé. En se moquant de soi, on devient aisément ingrat et blessant envers les autres. — C'était donc un juste instinct de *** qui m'interdisait de me railler moi-même ! elle avait bien raison — Ne pas te prendre au sérieux, c'est faire un affront à Dieu qui a permis à son saint esprit de résider en toi, et qui attache à ton âme le même prix qu'à la plus privilégiée de toutes ; cette ironie est une irrévérence contre le don qui est en toi ; ce manque de respect est une méconnaissance de la valeur de l'individu ; en un mot, ce badinage est irréligieux autant que nuisible, et, si la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, le sentiment de la dignité personnelle est le commencement de la force. — L'homme fort, l'homme de génie est celui qui donne à ses expériences privées une valeur représentative universelle, c'est-à-dire qui sait voir dans les choses tout ce qu'elles contiennent et en dégage la signification typique. Jean Paul et Emerson l'ont dit : les grands auteurs sont des hommes qui ont osé s'affirmer. Or, pour oser s'affirmer, il faut se sentir organe légitime de la Providence, par conséquent, il faut penser noblement de soi-même et grandement de sa tâche, il faut renouveler en son sein, par la contemplation, l'idéal de la majesté humaine et le sentiment du prix infini de chaque âme.

Le sentiment très vif de la caricature, du contraste avec l'idéal, t'a rendu ironique ; creuse davantage la réalité et sa richesse te la fera considérer moins légèrement. — Dieu seul ne peut tomber sous le ridicule, tout ce qui n'est pas Dieu ou de Dieu est risible ; mais, comme Dieu est partout, tout peut redevenir grave. (*Minuit.*)

17 décembre 1854. — Quand nous ne faisons rien de particulier, c'est alors que nous vivons par tout l'être, et nous ne cessons de nous accroître que pour nous posséder et mûrir. La volonté est suspendue, mais la nature et le temps agissent toujours ; et parce que notre vie n'est plus notre œuvre, l'œuvre n'en continue pas moins. Avec nous, sans nous ou malgré nous, notre existence parcourt ses phases, notre Psyché invisible tisse la soie de sa chrysalide, notre destin s'accomplit et toutes les heures de notre vie travaillent à cette éclosion, que nous appelons la mort. Cette activité est donc fatale ; le sommeil et l'oisiveté ne l'interrompent pas, mais elle peut devenir libre et morale, une joie au lieu d'une terreur.

2 février 1855. — Bulle d'air qui clapote un instant à la surface

d'un océan agité, notre vie erre, insouciant ou inquiète, au-dessus du tombeau qui l'attire Ballottés de la vie à la mort, de Vichnou à Siva, nous ne sommes que des éphémères dont les ans sont des secondes, dans les semaines de la nature. Jamais je n'ai mieux senti l'inanité de notre existence, en face de l'éternel et de l'infini. Notre grandeur consiste à réduire cette vie à un point pour l'offrir à l'Être, à nous attacher au temps, au fini, au changeant pour devenir citoyen de l'éternel, de l'infini et du permanent, à passer de l'espace à l'esprit, de l'égoïsme à l'amour, du mal au bien, du monde à Dieu. Cette vie infirme et fugitive suffit pour nous emparer d'une vie éternelle. elle est donc assez grande. Rien n'est petit, quand l'infini y est en germe, or Dieu est en nous et ne demande qu'à y vivre... S'ouvrir à Dieu pour ne plus mourir, échapper à ce qui passe en se réfugiant au centre de l'âme, se sentir immortel et plus grand que Sirius ou qu'Aldébaran, revenir à sa dignité avec reconnaissance, glorifier la vie humaine, berceau de la vie suprême, reconnaître en soi la part du néant et celle de l'être : c'est là le grand art de vivre, nulle part mieux abrégé que dans la religion, ni mieux réalisé que dans le christianisme. La vie mortelle est l'apprentissage de la vie éternelle, et la vie éternelle commence dès que ce n'est plus le moi égoïste, mais Dieu qui vit en nous

28 mars 1855. — Pas un brin d'herbe qui n'ait une histoire à raconter, pas un cœur qui n'ait son roman, pas un visage sous lequel le sourire ne masque une tristesse, pas une vie qui ne cache un secret, son aiguillon ou son épine. Partout chagrin, espoir, comédie, tragédie ; et sous la pétrification de l'âge même, comme dans les formes tourmentées de certains fossiles, on peut retrouver les agitations et les tortures de la jeunesse. Cette pensée est la baguette magique des Andersen et des Balzac, des poètes et des prédicateurs, elle fait tomber les écailles des yeux de la chair et fait voir clair dans la vie humaine ; elle ouvre à l'oreille un monde de mélodies inconnues et fait comprendre les mille langages de la nature. L'amour affligé rend polyglotte ; le chagrin rend devin et sorcier.

16 avril 1855. — Éprouvé ce matin la prodigieuse influence du climat sur l'état de l'âme. J'ai été italien et espagnol, par cette atmosphère limpide et bleue et ce soleil du midi. Les murs mêmes vous sourient. Et j'aimais toute la nature. Tous les marronniers étaient en fête, avec leurs bourgeons lustrés, brillant comme de petites flammes aux extrémités recourbées de tous les rameaux, ils représentaient dans le bal de l'éternelle nature les candélabres du printemps. Comme la fraîcheur humide des touffes d'herbe, l'ombre transparente des cours, la vigueur des tours rousses de Saint-Pierre, les bornes blanches des routes, comme tout était jeune, gracieux, bienveillant ! Je me sentais enfant, la sève de la vie remontait dans

mes veines comme dans les plantes. J'ai retrouvé l'allégresse des sensations, il me semblait avoir secoué toute une vieille chrysalide ridée de soucis, d'ennuis, et renaître papillon. Oh ! qu'un peu de bonheur naïf, de joie purement enfantine est une douce chose ! — Et maintenant, une musique de cuivre arrêtée dans la rue me fait bondir le cœur comme à dix-huit ans. C'est l'enivrement perpétuel, le pétilllement de l'espérance dans l'Air-rosé du présent, l'état de la jeune fille qui entre dans le jardin enchanté de la vie, l'état amoureux. Oh ! je suis encore jeune. Merci, mon Dieu ; il y a eu tant de semaines et de mois où je me suis cru un vieillard. Venez, poésie, nature, jeunesse, amour, repétrissez ma vie de vos mains de fée, recommencez en moi vos rondes immortelles, chantez vos mélodies de sirène, faites-moi boire à la coupe de l'immortalité, ramenez-moi dans l'olympé de l'âme. Ou plutôt point de paganisme ! Dieu de la joie et de la douleur, fais de moi ce que tu voudras ; la tristesse est bonne aussi. Tu me fais passer par l'allégresse. Je l'accepte de toi et je t'en rends grâce.

17 avril 1855. — Le temps se maintient incroyablement pur, éclatant et chaud. A dix heures du soir, j'écris en manches, à côté de ma fenêtre ouverte. C'est juillet qui suit février... La journée est remplie de chants d'oiseaux et la nuit d'étoiles. La nature s'est fait bénigne et sa bonté se revêt de splendeur.

Je viens de contempler, pendant près de deux heures, ce magnifique spectacle, et je me suis senti dans le temple de l'infini, en présence des mondes, dans l'immense nature, hôte de Dieu. Combien tous ces astres errants dans le pâle éther m'attiraient loin de la terre ; et quelle inexprimable paix, quelle rosée de vie éternelle ils laissent tomber sur l'âme en extase ! Je sentais flotter la terre comme un esquif dans cet océan bleu. Il est bon de se nourrir de cette volupté profonde et tranquille, elle épure et grandit tout l'homme. Je me suis laissé faire avec gratitude et docilité.

21 avril 1855. — Beaucoup lu. J'avais la tête forte, ce qui depuis deux ans, depuis mes grandes hémorragies, est une rareté. — Analyse exacte des synonymies morales, érudition, ethnographie, anatomie comparée, système cosmique : voilà ce qui a rempli ma journée. Prichard, Hollard, Carus (*Erdenleben*), Liebig (*Chimie animale*) ont été mes lectures. — J'ai parcouru l'univers, du plus profond de l'empyrée jusqu'aux mouvements péristaltiques des atomes dans la cellule élémentaire, je me suis dilaté dans l'infini, affranchi en esprit du temps et de l'espace, en ramenant la création sans bornes au point sans dimension et en voyant la multitude des soleils, voies lactées, étoiles et nébuleuses, dans le point.

J'ai essayé de tracer la courbe qu'un point de mon doigt levé décrivait dans l'espace, relativement au point fixe absolu, et j'ai

reconnu une intégrale dépassant toute capacité mathématique par deux extrémités. Pulsation des vaisseaux capillaires, l'action plastique moléculaire, la lutte entre le muscle et la pesanteur terrestre (facteurs inconscients), le mouvement volontaire (facteurs humains), puis la courbe circulaire autour de l'axe du globe, avec une vitesse fonction de la latitude, et du rayon du petit cercle pratiqué par cette parallèle, puis la cycloïde due au déplacement de la terre, s'élevant au second degré parce qu'elle tourne autour du soleil, et au troisième parce que cette orbite est une ellipse ; puis le mouvement de notre soleil, qui est peut-être un soleil double et conjugué, et ce système lui-même en mouvement dans notre lentille stellaire, laquelle se meut à son tour sans doute dans les profondeurs démesurées de l'abîme des cieux, telle est cette intégrale d'intégrale.

Et de tous les côtés, mystères, merveilles, prodiges s'étendaient sans limites, sans nombre et sans fond. J'ai senti vivre en moi cette insondable pensée, j'ai touché, éprouvé, savouré, embrassé mon néant et mon immensité, j'ai baisé le bord des vêtements de Dieu et je lui ai rendu grâce d'être esprit et d'être vie. Ces moments sont les entrevues divines, où l'on prend conscience de son immortalité, où l'on reconnaît que l'éternité n'est pas trop pour étudier les pensées de l'Éternel et ses œuvres, et où l'on adore dans la stupeur de l'extase et l'humilité ardente de l'amour.

23 mai 1855. — Irrésolution, paresse, inconstance, abattement, pusillanimité, tous mes vieux ennemis m'ont assailli ce matin... Tu livres ton foie au sombre vautour de la tristesse, et par une stupidité frénétique tu passes ton temps à manger ton cœur. C'est le suicide lent d'un bourreau de soi-même. T'appuyant sur toutes les pointes des idées pénibles, quand elles ont fait le trou, tu tournes et retournes pour les convertir en tarières, et ne prends de repos que transpercé en tous sens. Cette volupté âpre et insensée devient une manie... Toute passion nuisible attire, comme les gouffres par le vertige. La faiblesse de volonté amène la faiblesse de tête, et l'abîme, malgré son horreur, fascine alors comme un asile. Effroyable danger ! Cet abîme est en nous ; ce gouffre ouvert comme la vaste gueule du serpent infernal qui veut nous dévorer, c'est le fond de notre être ; notre liberté nage sur ce vide qui aspire toujours à l'engloutir. Notre seul talisman, c'est la force morale rassemblée sur son centre, la conscience, petite flamme inextinguible dont la lumière s'appelle Devoir et dont la chaleur se nomme Amour. Cette petite flamme doit être l'étoile de notre vie, elle seule peut guider notre arche tremblante à travers le tumulte des grandes eaux, nous faire échapper aux tentations de la mer, aux monstres et aux tempêtes vomis par la nuit et le déluge. La foi en Dieu, en un Dieu saint, miséricordieux, paternel, est le rayon divin qui allume cette flamme. Oh ! comme je sens la profonde et terrible poésie des terreurs primitives, desquelles

sont sorties les théogonies ; comme l'histoire des forces déchaînées, du chaos sauvage et du monde naissant devient bien ma vie et ma substance, comme tout s'éclaire et devient symbole de la grande pensée immuable, de la pensée de Dieu sur l'univers ! Comme l'unité de toute chose m'est présente, sensible, intérieure ! Il me semble percevoir le motif sublime que, dans les sphères infinies de l'existence, sous tous les modes de l'espace et du temps, toutes les formes créées reproduisent et chantent au sein de l'éternelle harmonie. Des limbes infernaux je me sens comme le Dante remonter vers les régions de la lumière, et, comme le Satan de Milton, mon vol à travers le chaos vient aboutir au paradis. Béatrice ou Raphael, messagers de l'éternel amour, m'ont indiqué la route. Le ciel, l'enfer, le monde sont en nous. L'homme est le grand abîme.

27 juillet 1855. — ... C'est ainsi que s'en va la vie, ballottée comme un canot par les vagues, de droite à gauche, de haut en bas, mouillée par l'onde amère, puis salie d'écume, puis jetée au rivage, puis reprise par le caprice des flots. C'est du moins la vie du cœur et des passions, celle que réprouvent Spinoza et les stoiciens, le contraire de cette vie sereine et contemplative, toujours égale comme la lumière des étoiles, où l'homme vit en paix et voit tout sous le regard de l'éternité ; le contraire aussi de la vie de conscience, où Dieu seul parle et où toute volonté propre abdique devant sa volonté manifeste.

Je vais de l'une à l'autre de ces trois existences qui me sont également connues ; mais cette mobilité même me fait perdre les avantages de chacune d'elles. Le cœur chez moi se ronge de scrupules, l'âme ne peut supprimer les besoins du cœur, et la conscience se trouble et ne sait plus bien distinguer dans le chaos des inclinations contradictoires la voix du devoir ni la volonté suprême. Le manque de foi simple, l'indécision par versatilité et défiance de moi remettent presque toujours tout en question dans ce qui ne concerne que ma vie personnelle. J'ai peur de la vie subjective et recule devant toute entreprise, volonté, demande ou promesse qui m'engage ou me réalise ; j'ai la terreur de l'action et ne me sens à l'aise que dans la vie impersonnelle, désintéressée, objective de la pensée. Pourquoi cela ? par timidité. D'où vient cette timidité ? du développement excessif de la réflexion, qui a réduit presque à rien la spontanéité, l'élan, l'instinct, et par là même l'audace et la confiance. Quand il faut agir, je ne vois partout que pièges et embûches, causes d'erreur et de repentir, menaces cachées et chagrins masqués, et naturellement je n'ose bouger. L'ironie a de bonne heure atteint mon enfance, et, pour n'être pas vaincue par la destinée, ma nature s'est, je crois, armée d'une circonspection de force à n'être surprise par aucune calinerie. Cette force fait ma faiblesse. J'ai horreur d'être dupe, surtout dupe de moi-même, et je me prive de tout pour ne pas me tromper et être trompé ; donc l'humiliation est le chagrin que je redoute encore le

plus, et par conséquent l'orgueil serait le plus profond de mes vices. Ceci est logique, mais ce n'est pas vrai, il me semble que c'est la défiance, l'incurable doute de l'avenir, le sentiment de la justice, mais non de la bonté de Dieu, bref l'incrédulité qui est mon malheur et mon péché. Toute action est un otage remis à la destinée vengeresse : voilà la croyance instinctive qui glace ; toute action est un gage confié à la paternelle Providence : voilà la croyance qui calme.

La douleur me paraît une punition et non une miséricorde ; c'est pourquoi j'en ai secrètement horreur. Et comme je me sens vulnérable sur tous les points, partout accessible à la douleur, je reste immobile, semblable à l'enfant craintif qui, laissé dans le laboratoire de son père, n'ose toucher à rien, crainte des ressorts, explosions et catastrophes qui peuvent sortir et jaillir de tous les coins au moindre mouvement de son inexpérience. J'ai confiance en Dieu, directement, et dans la nature, mais je me méfie de tous les agents libres et mauvais, de l'homme et des hommes, des inconstances, et des faits de la société ; je sens ou pressens le mal, moral et physique, au bout de chaque erreur, faute ou péché, et j'ai honte de la douleur.

Au fond ne serait-ce pas l'amour-propre infini, le purisme de la perfection, l'inacceptation de la condition humaine, la protestation tacite contre l'ordre du monde, qui ferait le centre de ta pusillanimité ? C'est le tout ou rien, l'ambition titanique et oisive par dégoût, la nostalgie de l'idéal rentré et la retrainte d'Achille sous la tente, la dignité offensée et l'orgueil blessé qui se refusent à ce qui leur paraît au-dessous d'eux ; c'est l'ironie qui ne prend ni soi ni la réalité au sérieux, par la comparaison avec l'infini entrevu et rêvé, c'est la restriction mentale qui se prête aux circonstances par complaisance, mais ne les reconnaît point en son cœur, parce qu'elle n'y voit pas l'ordre divin, la nécessité ; c'est peut-être le désintéressement par indifférence, qui ne murmure point contre ce qui est, mais qui ne peut se déclarer satisfait ; c'est le légitimisme philosophique campé dans la société de fait qui n'est pas celle de droit ; c'est la faiblesse qui ne sait pas conquérir et qui ne veut pas être conquise ; c'est la rancune qui se détache de ce qui se passe de son concours ; c'est l'isolement de l'âme déçue qui abdique jusqu'à l'espérance.

Ceci même est une épreuve imposée. Son but providentiel est sans doute d'amener au vrai renoncement, dont le signe est la charité. C'est quand on n'attend plus rien pour soi-même qu'on peut aimer. Faire du bien aux hommes par amour pour eux-mêmes, faire valoir son talent pour plaire au Père dont nous le tenons pour son service : voilà le signe et le moyen de la guérison de ce mécontentement intime qui se dissimule sous l'indifférence.

4 septembre 1855. — Dans le gouvernement intérieur de soi-même la forme parlementaire succède à la forme monarchique. Le bon sens, la conscience, le désir, la raison, le présent et le souvenir, le vieil

homme et l'homme nouveau, la prudence et la générosité prennent tour à tour la parole, le règne des avocats commence, le chaos remplace l'ordre et le crépuscule la lumière. La volonté simple, c'est le régime autocratique, la discussion interminable, c'est le régime délibératif de l'âme. Le premier est net, clair, expéditif et fort, le second est embrouillé, indécis, lent et faible, en revanche celui-ci épuise les questions que l'autre se contente de trancher, l'un est préférable au point de vue théorique, l'autre au point de vue pratique. Connaître et agir sont leurs deux avantages respectifs.

Mais il y aurait mieux à faire, il faudrait réaliser dans l'âme les trois pouvoirs, au législatif superposer l'exécutif et coordonner le judiciaire. Outre l'homme de conseil, il faudrait l'homme d'action et l'homme de justice. La réflexion chez toi ne conclut pas parce qu'elle se retourne sur elle-même pour se quereller et se discuter, il te manque le général qui ordonne et le juge qui décide. La volonté du caractère et la décision de l'esprit sont indispensables pour limiter la réflexion critique. Mère prolifique des chicanes, des scrupules et objections de tout genre, la critique comme un prisme réfracteur brise les rayons lumineux en un spectre aux sept couleurs; comme la parole magique de l'apprenti sorcier elle suscite vingt farfadets qu'elle ne peut plus dompter ni annuler; elle met l'anatomie à la place du vivant et à force de regarder les arbres, elle n'aperçoit plus la forêt.

L'analyse est dangereuse, si elle domine la force synthétique — La réflexion est redoutable, si elle détruit la faculté d'intuition — L'examen est fatal, s'il supplante la foi. — La décomposition est meurtrière, quand elle dépasse l'énergie combinatrice de la vie. L'action séparée de toutes les sphères intérieures devient un jeu destructeur quand elles cessent de pouvoir revenir à l'action une — Dès que le souverain abdique, l'anarchie commence. Dès qu'un corps cesse de vivre, les vers s'y mettent.

Or, c'est là le danger qui te menace. Tu perds l'unité de vie, de force, d'action, l'unité du moi, tu es légion, parlement, anarchie, tu es division, analyse, réflexion; tu es synonyme, oui et non, dialectique; de là ta faiblesse. La passion du complet, l'abus de la critique, la manie anatomique, la défiance du premier mouvement, du premier mot, de la première idée, expliquent le point où tu es venu. L'unité et la simplicité de l'être, la confiance et la spontanéité de la vie sont en chemin de disparaître. C'est pour cela que tu ne peux agir, que tu n'as point de caractère.

Il faut renoncer à tout savoir, à tout vouloir, à tout embrasser; il faut s'enfermer quelque part, se contenter de quelque chose, se plaire à quelque œuvre, oser être ce qu'on est, résigner de bonne grâce tout ce qu'on n'a pas, s'attacher à sa peau, croire en son individualité.

Ne pas se plaire seulement aux plus belles choses du monde,
Mais trouver la plus belle du monde la chose qui vous plaît

(RÜCKERT)

La défiance de toi te ronge ; confie-toi, abandonne-toi, livre-toi, crois et tu seras en voie de guérison. La preuve que cette tendance est mauvaise, c'est qu'elle te rend malheureux et t'empêche d'agir L'incrédulité, c'est la mort , et l'ironie de soi-même, comme l'abattement, sont de l'incrédulité Il est plus facile de se condamner que de se sanctifier, et le dégoût de soi vient plus de l'orgueil que de l'humilité... La vraie humilité c'est le contentement.

12 novembre 1855. — Une patrie changée d'habitants, de mœurs et d'esprit, est-ce encore la patrie ? Nos partis m'ont dégoûté de la vie politique ; je ne puis donner mon cœur à aucun, car je n'éprouve ni estime ni enthousiasme pour aucun d'eux, et les luttes d'intérêt ont toujours été nauséabondes pour moi. D'où vient donc ce détachement complet ? Hélas ! tout m'y amène : mon antipathie pour notre caractère national, et pour notre climat ; l'isolement où l'on m'a laissé parmi mes pairs ; la privation de tout point d'attache civique. J'aime mes parents, mes amis, notre église et nos écoles, mais je n'aime ni notre vie politique, ni notre vie sociale. Genève ne me donne pas de joie, et je n'ai pas consenti à ce qu'elle pût me faire de la peine. Je n'ai pas trouvé en elle une mère et le sentiment filial s'est tout doucement éteint dans mon âme. En un mot. Je suis encore électeur, mais je ne suis plus citoyen.

Voilà le fait, mais c'est un mal, c'est-à-dire une faute et un malheur. C'est une diminution de vie, c'est une diminution du devoir. Pauvre est la vie qui ne s'étend pas jusqu'à l'amour du pays ; mutilée est la conscience qui retranche du nombre de ses devoirs le patriotisme. Il faut donner son cœur ; l'habitude de détachement critique t'a séparé de Genève ; lutte contre cette habitude, ranime le sentiment civique par l'étude de l'histoire de ton pays et par la participation à la vie commune L'existence aérostatique que tu mènes d'ordinaire contribue à cette différence ; en cherchant à être utile, en t'associant aux œuvres que tu approuves, tu te créeras des liens, tu t'intéresseras ; entre l'égoïsme et la sympathie humaine tu replaceras un cercle essentiel, celui de la vie civique.

Mais peut-on tenir à qui ne tient pas à vous ? Oui. C'est l'amour désintéressé, le plus beau des amours, qui aime, donne, offre, sans se lasser et sans attendre de retour, et qui n'est point ridicule même à ses propres yeux, car il ne fait point de marché et n'est par conséquent point dupe.

21 janvier 1856 — La journée de la veille est pour moi aussi éloignée que l'année dernière , le passé n'a pour ma mémoire qu'un plan, comme pour mon œil le ciel étoilé Je ne retrouve pas mieux une de mes journées dans mon souvenir qu'un verre d'eau versé dans un lac ; ce n'est pas-chose perdue, mais chose fondue ; l'individuel est rentré dans la masse ; les divisions du temps sont des catégories qui ne peu-

vent mouler ma vie, pas plus que les compartiments tracés par une baguette dans l'onde n'y laissent d'empreinte durable. Je suis fluide, il faut m'y résigner.

Combien il est vrai que nos destinées sont décidées par des riens, et qu'une légère imprudence tombée sur un hasard insignifiant, comme une goutte de pluie tombée sur un gland, fait lever l'arbre où nous et d'autres seront peut-être suppliciés ! Ce qui arrive est tout différent de ce que nous avons voulu. Nous voulons un bien et il en résulte un malheur. Le serpent de la fatalité, ou pour mieux dire la loi de la vie, la force des choses, s'étant entrelacé à un ou deux faits très simples, n'a pu être coupé par aucun effort, et la logique des situations et des caractères a conduit invinciblement à un dénouement redouté. C'est la fascination de la destinée, qui nous oblige à nourrir notre malheur de notre main, à prolonger l'existence de notre vautour, à jeter dans l'holocauste de notre châtimement successivement nos forces, nos qualités, nos vertus même, en expiation d'une négligence, en un mot qui nous fait reconnaître notre néant, notre dépendance, et la majesté implacable de la Loi. Le sentiment de la Providence adoucit la punition, mais ne la supprime pas. Les roues du char divin nous écrasent d'abord, pour satisfaire la justice et donner exemple aux hommes, puis une main nous est tendue, pour nous relever ou au moins nous réconcilier avec l'amour caché sous la justice. Le pardon ne peut précéder le repentir, et le repentir ne commence qu'avec l'humilité. Et tant qu'une faute quelconque paraît une bagatelle, tant que l'imprudence ou la négligence apparaît non pas dans son énormité, dans sa culpabilité, mais dans son excuse, en un mot tant que Job murmure, tant que la Providence est trouvée trop sévère, tant qu'il y a protestation intérieure contre la destinée, et doute sur la parfaite justice de Dieu, il n'y a pas encore l'entière humilité, ni le vrai repentir. C'est quand on accepte l'expiation, qu'elle peut être épargnée ; c'est quand on se soumet sincèrement, que la grâce peut être accordée. C'est quand la douleur trouve son œuvre faite, que Dieu peut nous en faire la remise. L'épreuve ne s'arrête donc que lorsqu'elle est inutile. C'est pourquoi elle ne s'arrête presque jamais. — La foi en la justice et en l'amour du Père, qui nous laisse vivre pour nous apprendre à vivre saintement, est donc le meilleur et le seul point d'appui contre les souffrances de cette vie. Le fond de toutes nos douleurs est une incrédulité, nous doutons que ce qui nous arrive dût nous arriver, nous nous croyons plus sages que la Providence, parce qu'au fond nous croyons au hasard, pour éviter le fatalisme. La liberté soumise, quel problème ! Il faut pourtant toujours en revenir là.

26 janvier 1856. — Philosophie, causerie, émotions, volupté optique, amitié, quelques faits nouveaux appris, beaucoup d'échange. C'est la ma journée. Elle est encore assez épicurienne, c'est-à-dire douce, mais inféconde. — Puis le murmure du cœur s'est fait entendre dans les

lointains de la vie intérieure, voix de regret et de censure. Que de temps perdu pour aimer ! quelle fausse honte de ses vrais besoins ! que d'inquiétude dans cette insouciance ! et quel sentiment de vide dans cette existence dépourvue de centre, de substance, de point fixe ! Tu avais besoin du mariage, d'un attachement, de quelque chose qui te pose, t'enracine, te détermine et t'alimente. Et tu rougis de cette dépendance, et tu te cuivasses de fierté ou de badinage contre toi-même et contre les autres, et tu as peur de te tromper, tu te défies du monde et de la vie et ne veux pas donner prise à leur malignité, ni rechercher ce qui peut se refuser. Tu es tendre, aimant, avide de sympathie, mais par timidité tu prends le masque de l'indifférence, tu es un faux stoïque, un faux égoïste, un faux muet. Tu te fais de pierre, comme le peau-rouge se montre insensible, pour ne pas réjouir l'ennemi ; ton instinct cherche à maintenir, faute de mieux, ta dignité solitaire et ton impassible sérénité. Tu n'oses pas souffrir et devant les hommes tu supprimes toute larme, toute plainte et tout désir. Tu te fais léger par une insurmontable timidité. C'est le suicide moral par pudeur. — Tu veux être deviné comme une femme, et demander pour toi ou t'offrir te révolte comme un acte de courtisane, comme une bassesse et presque une impudicité de l'âme. — Ton malheur, pauvre garçon, est d'avoir pour défauts les qualités d'un autre sexe, car ce qui est grâce dans la femme est une niaiserie fatale chez l'homme.

7 mai 1856. — Continué, pendant toute la journée, l'*Histoire de la poésie* par Rosenkranz¹ et rien fait d'autre. Tous les grands noms de l'Espagne, du Portugal et de la France jusqu'à Louis XV y ont passé. Cette revue rapide est bonne à faire ; le point de vue renouvelle le sujet et change les idées reçues, ce qui est toujours agréable et libérateur. Pour ma tendance naturelle, cette manière philosophique et génétique d'embrasser et d'exposer l'histoire littéraire a un vif attrait. Mais c'est l'antipode du procédé français, qui ne prend guère que les cimes du sujet, les enchaîne par une triangulation et des profils théoriques, et donne ensuite ces lignes pour le relief réel du pays. La formation réelle de l'opinion générale, du goût public, d'un genre établi, ne peut se découvrir par cette méthode abstraite qui supprime la croissance au profit du fruit dernier, la plénitude au profit de la ligne, la préparation au profit du résultat, la foule au profit du type choisi. Ainsi l'on obtient la clarté apparente, la clarté du fait, mais l'obscurité réelle, l'obscurité de la cause [subsiste]. Cette méthode est caractéristique ; elle se lie par des faits invisibles au respect de l'usage et de la mode, à l'instinct catholique et dualiste, qui accepte deux vérités, deux mondes contradictoires et aussi solides l'un que l'autre, et trouve tout simple la magie, le miracle, l'incompréhensible, l'arbitraire dans Dieu, le roi, le langage, etc. C'est la philosophie du Hasard, devenue

1. *Geschichte der Poesie*, par Rosenkranz, disciple et biographe de Hegel

habitude, instinct, croyance et nature C'est la religion du caprice.

Par un de ces contrastes éternels qui ramènent l'équilibre, les peuples romans qui ont la pratique de la vie historique n'en ont pas la philosophie, et les peuples germaniques, qui ne savent pas pratiquer la vie, ont la philosophie de la vie L'Allemand, abstrait dans sa vie, est concret dans sa pensée à l'inverse du Français. — Par instinct, chaque être cherche à se compléter extérieurement et intérieurement et c'est la même loi secrète qui fait que l'homme cherche la femme, que les terroristes aiment la pastorale, que les femmes aiment les émotions, que l'homme de cabinet admire l'homme d'action, que le peuple le plus vivant a la théorie la plus mathématique, que chaque défaut a la clairvoyance la plus aigüe du défaut semblable dans le prochain, etc., etc. — Le fond et la forme se font aussi contraste, et les intelligences mathématiques sont attirées souvent par les faits de la vie, comme les esprits vivants vers l'étude des lois abstraites. — Ainsi, chose bizarre, c'est ce que nous croyons être que nous ne sommes pas, ce que nous voudrions être qui nous convient parfois le moins ; c'est notre théorie qui nous condamne, et notre pratique qui dément notre théorie Et cette contradiction est un avantage puisqu'elle est origine d'un conflit, d'un mouvement, et condition du progrès. Toute vie est une lutte intérieure, toute lutte suppose deux forces contraires, rien de réel n'est simple, et ce qui pense être simple est ce qui en est le plus éloigné — Conséquence tout état est un moment dans une série, tout être est une transaction entre des contraires, un plexus de contrastes ; la dialectique concrète, voilà la clef qui ouvre l'intelligence des êtres dans la série des êtres, des états dans la série des moments, la dynamique, voilà l'explication de l'équilibre. Toute situation est un équilibre de forces ; toute vie est une lutte de forces contraires renfermées dans les limites d'un certain équilibre.

Ces deux principes, que j'ai mille fois reconnus, je ne les ai jamais assez appliqués.

Et appliquer, c'est féconder, et on ne possède que ce qu'on féconde (une idée, un domaine, une femme, etc.). Féconder, c'est insuffler la vie, c'est donner le mouvement intérieur, la métamorphose, la croissance. Une religion vraie, c'est celle qui transforme la vie, une pensée vraie est celle qui renouvelle les vues et les choses mêmes ; la vérité se prouve par ses effets, une vérité qui ne change rien est stérile, et la stérilité c'est la mort. Le signe de la vie, c'est la métamorphose, et la preuve de la vie vraie, c'est la procréation. Ce qui n'enfante rien, n'est rien.

9 mai 1856 — Toute étude historique, isolée, ne mène à rien L'histoire complète et concrète, de l'esprit humain et des génies nationaux dans l'intégralité de leur énergie, s'épanouissant dans leur religion, leur littérature, leur destinée entière voilà la question, voilà la chose, voilà ce qu'il faut La totalité naturelle, la croissance organique, la vie

en un mot, des individus, des sociétés, des nations, de l'espèce, voilà ce qui me satisfait et ce qui m'attire. Toute abstraction est factice, et n'est qu'un moyen, une méthode, un artifice de l'étude ; en fait, il faut revenir à l'évolution d'ensemble, car rien dans la nature et dans l'histoire n'existe à part. La solidarité est la formule de chaque existence réelle. L'histoire philosophique, quel beau sujet !

*Pressy*¹, 8 juin 1856. — Journée de bonheur. Donné mon cœur à toute chose, à la nature qui a été merveilleusement belle aujourd'hui, à la famille que j'ai vue tout entière, aux amis que j'ai rencontrés, aux églantines des haies, aux grillons du fossé, au ciel bleu dans lequel a passé en dansant toute la féerie des heures du jour et de la nuit, comme une ronde de génies aux grâces immortelles, à la bonne Providence que j'ai bénie pour la joie dont je me sentais inondé et pour la poésie qui a baigné et pénétré mes sens et mon âme en s'accroissant presque d'heure en heure. Au moment où j'ai fermé enfin les volets de la chambrette bleue aux rayons rêveurs de la lune qui filtraient mystérieusement à travers les arbres du verger sur lequel ouvre ma fenêtre, et comme un enfant qui s'endort sur le sein de sa mère, fermé les yeux au beicement de notre globe dans son voyage circulaire à travers l'océan des cieux, l'émotion intérieure avait atteint sa plus palpitante intensité. La lumière blonde et chaude dans laquelle le Salève verdissant plongeait ses crêtes arrondies m'a rappelé des sensations siciliennes ; la pureté des lointains, les contours mordants des édifices et des feuillages, la splendeur et la gaieté du paysage en fête, la limpidité de l'air ont éveillé en moi mille souvenirs des temps heureux ; que d'allusions ravissantes à des journées pareilles et à des impressions semblables sous toutes les latitudes ! C'est surtout le soir, au murmure des flots du lac, blanchissants sous la brise du nord, tandis qu'un large couchant effaçait graduellement ses teintes sur les cimes accidentées du bleuâtre Jura, que la Méditerranée, l'Océan, la Baltique, la Grèce, la Bretagne, la Norvège, le connu et l'inconnu, et tous les plans et arrière-plans de la vie errante se dessinèrent dans une perspective infinie. Cadre magnifique à une rêverie bien douce !

La tête découverte, la mappe pendue à l'épaule par un cordon, je remontai ainsi, m'imprégnant de toute cette peinture et de toute cette musique envoiïante, de Genève à Pressy, de la ville au village.

1^{er} juillet 1856 — La nationalité perce toujours dans l'homme et surtout dans la femme, et les femmes de la Russie, comme les lacs et les fleuves de leur pays, paraissent sujettes à des rigidités subites et même prolongées. Dans leur mobilité ondoyante et caressante comme l'onde, il y a toujours la menace du glaçon inattendu. Leur humeur se glace ou dégele au gré d'un souffle qui passe le matin, une pensée les hérise de

1. Village près de Genève.

cristaux anguleux, ou déplisse leur front qui se prenait déjà. Leur manière de souffrir ou de punir est de se faire pierre. La nature du Nord, la mobilité raide, un centre toujours sur le point de durcir, l'hiver, les frimas se retrouvent, sous l'hermine et le sourire, au fond de l'âme russe. Les hautes latitudes, la vie difficile, l'inflexibilité autocratique, le ciel morne et sévère, le climat inexorable, toutes ces rudes fatalités ont marqué leur empreinte sur la race moscovite. Une certaine opiniâtreté sombre, une sorte de férocité primitive, un arrière-fond d'âpreté sauvage, qui, sous l'empire de certaines circonstances, pourrait devenir implacable et même impitoyable ; une force, une volonté, une résolution froidement indomptables et qui feraient sauter le monde plutôt que de céder ; l'instinct indestructible de la horde barbare dans la nation à demi civilisée, sont reconnaissables pour l'œil attentif, jusque dans les bizarreries inoffensives et les caprices superficiels d'une jeune femme de cette race puissante. Même dans le badinage se trahit encore le génie fixe et farouche qui incendie ses propres villes et maintient debout les bataillons de soldats morts.

Quels maîtres redoutables que les Russes, si jamais ils épaississent la nuit de leur domination sur les pays du Midi ! Le despotisme polaire, une tyrannie telle que le monde n'en a pas encore connu, muette comme les ténèbres, tranchante comme la glace, insensible comme le bronze, avec des dehors aimables et l'éclat froid de la neige, l'esclavage sans compensation ni adoucissement : voilà ce qu'ils nous apporteraient. Mais, vraisemblablement, ils perdront graduellement les vertus et les défauts de leur demi-barbarie.

Le soleil et les siècles mûriront ces sirènes du septentrion, et ils entreranno dans le concert des peuples autrement que comme une menace ou une dissonance. — S'ils peuvent convertir leur dureté en fermeté, leur ruse en grâce, leur moscovitisme en humanité, ils cesseront d'inspirer l'aversion ou la crainte et se feront aimer ; car, sauf leur naturel héréditaire, les Russes ont beaucoup de fortes et attrayantes qualités.

3 juillet 1856. — L'Allemand conçoit et poursuit l'idéal, mais il n'est jamais artiste spontanément, de lui-même, il n'est pas de race noble, il a l'admiration et non le génie de la forme ; il est l'inverse de l'Hellène, il a la critique, l'aspiration et le désir, non la puissance sereine de la beauté. Il ne peut donc pas ce qu'il veut, mais il peut jouir de sa volonté. Le Midi, plus artiste, plus satisfait de lui-même, plus capable d'exécution, se repose paresseusement dans le sentiment de son équilibre. D'un côté est l'idée, de l'autre le talent. L'empire de l'Allemagne est au-dessus des nuages, celui des Méridionaux est sur cette terre. La race germanique médite et sent ; les Méridionaux sentent et expriment, les Anglo-Saxons veulent et font. Savoir, sentir, agir, c'est le trio de l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre. La France formule, parle, décide et rit. Pensée, talent, volonté, parole, ou autrement

science, art, action, prosélytisme, c'est la répartition des rôles du quatuor plus étendu.

21 juillet 1856. — *Mit Sack und Pack* me voici de retour dans mon logis de ville. J'ai pris congé de mes amis et de mes joies champêtres, de la verdure, des fleurs et du bien-être. — Pourquoi m'en suis-je allé ? Le prétexte, c'est le souci de mon pauvre oncle, c'est la raison que je me suis donnée et que j'ai donnée. Mais, au fond, n'y en a-t-il pas d'autres ? Je crois bien que oui. Il y a la crainte d'être indiscret en accumulant trop d'obligations envers les deux ou trois familles amies qui m'entourent de prévenances et auxquelles je ne puis rien rendre. Il y a mes livres qui me rappellent sans doute. Il y a le désir peut-être de me tenir parole. Mais tout cela ne serait rien, je crois, sans un autre instinct, l'instinct du Juif errant, qui m'arrache la coupe où j'ai trempé mes lèvres, qui m'interdit la jouissance prolongée et me crie : Marche ! marche ! ne t'endors pas, ne t'attache pas, ne t'arrête pas ! Ce sentiment inquiet n'est pas le besoin de changement, c'est plutôt la peur de ce que j'aime, la défiance de ce qui me charme, le malaise du bonheur. Quelle singulière nature et quel penchant bizarre ! ne pas oser jouir naïvement, simplement, sans scrupule, et se retirer de table crainte que le repas ne finisse. Contradiction et mystère ! ne pas user, crainte d'abuser, se croire obligé de partir, non pas parce qu'on est rassasié, mais parce qu'on a séjourné ; se jouer à soi-même le rôle du médecin de Sancho. Je suis bien toujours le même, l'être errant sans nécessité, l'exilé volontaire, l'éternel voyageur, l'homme sans repos, le vagabond bohème, qui, chassé par une voix intérieure, ne construit, n'achète et ne laboure nulle part, mais passe, regarde, campe, et s'en va. — La cause de cette agitation nomade n'est-ce pas aussi un certain vide ? la poursuite incessante de quelque chose qui me manque ? l'aspiration vers une paix plus vraie et une satisfaction plus entière ? Voisins, amis, parents, je les aime tous, et ces affections ne me laissent, quand elles agissent, nul sentiment de lacune. Mais pourtant elles ne remplissent pas mon cœur : c'est pourquoi elles ne le fixent pas. J'attends toujours la femme et l'œuvre capables de s'emparer de mon âme et de devenir mon but.

Promenant par tout séjour
Le deuil que tu cèles,
Psyché-papillon, un jour
Puisses-tu trouver l'amour
Et perdre tes ailes !

Je n'ai pas donné mon cœur, de là mon inquiétude d'esprit. Je ne veux pas le laisser prendre à ce qui ne peut le remplir. De là mon instinct de détachement impitoyable de tout ce qui m'enchanté sans me lier définitivement. Ma mobilité, en apparence inconstante, n'est donc au fond qu'une recherche, une espérance, un désir et un souci : c'est la maladie de l'idéal, qui fait goûter puis juger toute chose, et tenter

l'inconnu sans attrait, mais par une sorte de devoir. — Ainsi ma vie est un jeu qui essaie de se prendre à curiosité, sinon au sérieux, je badine par nécessité, par habitude et par prudence, pour ne pas m'attendrir et désespérer; je me fais léger, insouciant, dégagé pour ne pas souffrir ni me briser à propos de bagatelles. En d'autres termes, je me réserve.

Jeu, pudeur ou dédain, on peut prendre le masque
Et pour de meilleurs jours se réserver le casque,
Plus fort, plus sûr

] La question est donc toujours entre l'idéal et le bon sens, l'un ne rabattant rien de ses exigences, l'autre s'accommodant du convenable et du réel — Mais le mariage et l'amour par bon sens, au rabais, ne sont-ils pas une profanation ? une absurdité ? D'autre part, un idéal qui empêche la vie de se compléter, qui détruit en germe la famille, n'est-il pas vicieux ? n'entre-t-il pas dans le mien beaucoup d'orgueil, la non-acceptation de ma destinée ? la protestation intérieure contre les supériorités artificielles et arbitraires ? l'horreur d'humiliations imméritées ? être humilié dans mon amour me ferait grimper les murailles. Et je me prive pour ne pas courir ce risque. Tout cela ne mène à rien, conclut au *statu quo*, et c'est pourquoi je pense à autre chose et ne m'occupe point de ce qui ne peut me procurer que des ennuis.

(*Midi.*) — Rêvassé, la tête dans les mains, jusqu'à m'endormir — à quoi ? au bonheur ; j'ai fait comme un sommeil sur le sein paternel de Dieu. Que sa volonté soit faite !

3 août 1856. — Délicieuse après-midi de dimanche, passée à Pressy. Monté sur le siège avec V. G***, vieux camarade aujourd'hui médecin. Reçu à bras ouverts par tout le monde, couvert de baisers par les enfants (les trois triades G***, M*** et C***), retenu à dîner et au thé par ces bons amis, qui ont fait ménage commun pour me garder à la fois. Folâtre avec cette nichée d'enfants, qui ne me quittent pas plus que la reine abeille, et que j'aime comme des bienfaiteurs. Loulou était plus séduisante que jamais et veut absolument être ma petite femme, quand elle sera grande comme sa mère. Colin-maillart, jeux de course, ascension dans les sapins, visite aux plates-bandes, cueillette d'abricots. Le nouveau Berquin. Causerie sous le grand chêne. Les mioches sur les pommiers. Le soir, au piano, morceaux de chant des *Quatre Saisons*, de Haydn. Retour tardif sous un grand ciel magnifiquement constellé, avec un foyer d'éclairs muets derrière le Jura. Enivré de poésie et accablé de sensations, je reviens au petit pas, bénissant le Dieu de vie et plongé dans la béatitude de l'infini. Il ne me manquait qu'une chose, une âme avec qui partager, car l'émotion et l'enthousiasme me débordaient comme une coupe trop pleine. La voie lactée, les grands peu-

plis noirs, les clapotis des vagues, les étoiles filantes, les chants lointains, la ville illuminée, tout me parlait dans la langue idéale, je me sentais poétique et presque poète. Les rides de la science s'effaçaient au souffle magique de l'admiration, une élasticité d'esprit confiante, libre et vivante revenait dans mon être ; je me retrouvais jeune, capable d'abandon et d'amour. Toute mon aridité avait disparu, la rosée céleste avait fécondé le bâton noueux et mort, il commençait à reverdir et à fleurer. Sans la beauté, mon Dieu, que nous serions misérables ! Avec elle, tout renaît en nous ; les sens, l'imagination, le cœur, la raison, la volonté se rapprochent comme les ossements à la parole du prophète et s'unissent dans une seule et même énergie. Qu'est-ce que le bonheur, sinon cette plénitude d'existence, cet intime accord avec la vie universelle et divine ? J'ai été heureux toute une demi-journée et je me suis recueilli dans cette joie, m'en pénétrant jusqu'aux profondeurs de la conscience.

J'ai bien reconnu aussi par contraste ce qui me fait du mal à Genève ; c'est le caractère général des habitants, qui me polarise ou me contracte. Dès que je retrouve un milieu de sympathie, d'art, de poésie, de bonhomie, de bienveillance, je suis tout autre. La laideur, l'aigreur, la méchanceté, la moquerie, la vulgarité, la platitude, la saleté des imaginations, du langage, du regard ou de la pensée, me fait mal et me rend mauvais.

Dès que nous aimons moins, nous cessons d'être en Dieu.

Or je retombe ici à tout coup dans la froideur, l'indifférence ou l'aversion.

7 août 1856. — Publications... De tous les côtés mes amis se plaignent de moi et me répètent : concentre-toi, écris, produis, fais quelque chose, livre-toi, songe à une œuvre, apporte ta pierre... Malheureusement, unanimes à réclamer quelque chose, ils ne s'accordent plus sur ce qu'ils voudraient de moi. Un dictionnaire, de la critique, de la psychologie, un cours public, des vers, de l'histoire, des voyages, etc., ils me conseillent tous ceci et cela, avec la recommandation de renoncer au reste. Scherer me disait hier : « Quadruplez vos *Grains de mil* et faites-en un volume. Ceci vous sera très agréable et à nous aussi. Là vous pouvez être divers et mobile à votre aise. C'était une bonne veine, suivez-la. » — Mariez-vous et faites votre volume : tout tourne autour de ces deux réclamations et je me les fais depuis longtemps. Mais choisir, je ne l'ai pas su, et ces deux choses sont un choix.

31 août 1856 (dimanche, onze heures du matin). — Je ne trouve aucune voix pour ce que j'éprouve. La rue est silencieuse, un rayon de soleil tombe dans ma chambre, un recueillement profond se fait en moi, j'entends battre mon cœur et passer ma vie. Je ne sais quoi de solennel, la paix des tombes sur lesquelles chantent les oiseaux,

l'immensité tranquille, le calme infini du repos, m'envahit, me pénètre, me subjugue. Il me semble que je suis devenu une statue sur les bords du fleuve du temps, que j'assiste à quelque mystère, d'où je vais sortir vieux et sans âge. Je ne sens ni désir, ni crainte, ni mouvement, ni élan particulier, je me sens anonyme, impersonnel, l'œil fixe comme un mort, l'esprit vague et universel comme le néant ou l'absolu, je suis en suspens, je suis comme n'étant pas. — Dans ces moments, il me semble que ma conscience se retire dans son éternité ; elle regarde circuler en dedans d'elle ses astres et sa nature avec ses saisons et ses myriades de choses individuelles, elle s'aperçoit dans sa substance même, supérieure à toute forme, contenant son passé, son présent et son avenir, vide qui renferme tout, milieu invisible et fécond, virtualité d'un monde, qui se dégage de sa propre existence pour se ressaisir dans son intimité pure. En ces instants sublimes, le corps a disparu, l'esprit s'est simplifié, unifié ; passion, souffrances, volontés, idées, se sont résorbées dans l'être, comme les gouttes de pluie dans l'océan qui les a engendrées. L'âme est rentrée en soi, retournée à l'indétermination, elle s'est *réimpliquée* au delà de sa propre vie ; elle remonte dans le sein de sa mère, redevient embryon divin. Jours vécus, habitudes formées, plus marqués, individualité façonnée, tout s'efface, se détend, se dissout, reprend l'état primitif, se replonge dans la fluidité originelle, sans figure, sans angle, sans dessin arrêté. C'est l'état sphéroïdal, l'indivise et homogène unité, l'état de l'œuf où la vie va germer. Ce retour à la semence est un phénomène connu des druides et des brahmanes, des néoplatoniciens et des hiérophantes. Il est contemplation et non stupeur, il n'est ni douloureux, ni joyeux, ni triste ; il est en dehors de tout sentiment spécial, comme de toute pensée finie. Il est la conscience de l'être, et la conscience de l'omni-possibilité latente au fond de cet être. C'est la sensation de l'infini spirituel. C'est le fond de la liberté. — À quoi sert-il ? à dominer tout le fini, à se dessiner soi-même, à donner la clé de toutes les métamorphoses, à guérir de toutes les courbatures morales, à maîtriser le temps et l'espace, à reconquérir sa propre totalité en se dépouillant de tout ce qui en nous est adventice, artificiel, meurtri, altéré. Ce retour à la semence est un rajeunissement momentané, et, de plus, il est un moyen de mesurer le chemin parcouru par la vie, puisqu'il ramène jusqu'au point de départ.

22 octobre 1856. — La vie est l'apprentissage du renoncement progressif, de la réduction continuelle de nos prétentions, de nos espérances, de nos possessions, de nos forces, de notre liberté. Le cercle se rétrécit de plus en plus ; on voulait tout apprendre, tout voir, tout attendre, tout conquérir, et dans toutes les directions on arrive à sa limite : *Non plus ultra*. Fortune, gloire, puissance, santé, bonheur, longue vie, joie du cœur, tous les biens qu'ont possédés d'autres hommes, semblent d'abord promis et accessibles, et puis il faut souffler sur ce rêve, dimi-

nuer successivement son personnage, se faire petit, humble, se sentir borné, faible, dépendant, ignorant, chétif, pauvre, dépouillé, et s'en remettre à Dieu de tout, car on n'avait droit à rien, et l'on est mauvais. C'est dans ce néant qu'on retrouve quelque vie, parce que l'étincelle divine est là tout au fond. On se résigne. Et dans l'amour croyant, on reconquiert la vraie grandeur.

27 octobre 1856. — Pour les choses capitales de la vie nous sommes toujours seuls, et notre véritable histoire n'est à peu près jamais déchiffrée par les autres. La meilleure partie de ce drame est un monologue ou plutôt un débat intime entre Dieu, notre conscience et nous. Larmes, chagrins, déceptions, froissements, mauvaises et bonnes pensées, décisions, incertitudes, délibérations, tout cela est notre secret, presque tout en est incommunicable, intransmissible, même quand nous en voulons parler, même quand nous l'écrivons. Le plus précieux de nous-même ne se montre jamais, ne trouve pas une issue même dans l'intimité, n'arrive certainement qu'en partie à notre conscience, n'entre guère en action que dans la prière et n'est peut-être recueilli que de Dieu, car notre passé nous devient perpétuellement étranger — Notre monade peut être prodigieusement influencée par les autres, mais elle ne leur en demeure pas moins impénétrable dans son centre, et nous-mêmes restons après tout à l'extérieur de notre propre mystère. Le milieu de notre conscience est inconscient, comme le noyau du soleil est obscur. Tout ce que nous sommes, voulons, faisons, savons, est plus ou moins superficiel, et les ténèbres de la substance insondable demeurent au-dessous de tous les rayons, éclairs et révélations de notre périphérie.

J'ai donc bien fait, dans ma théorie de l'homme intérieur, de mettre au fond du Moi, même après la dégagement successif des sept sphères qu'il contient, un fond ténébreux, l'abîme de l'irrélévé, du virtuel, le gage d'un avenir infini, le moi obscur, la subjectivité pure incapable de s'objectiver en esprit, conscience, raison, âme, cœur, imagination ou vie des sens, et qui fait de toutes ces formes d'elle-même des attributs et des moments.

Mais l'obscur n'est que pour cesser d'être, c'est l'occasion de toute victoire, de tout progrès. Qu'il s'appelle fatalité, mort, nuit ou matière, il est le piédestal de la vie, de la lumière, de la liberté, de l'esprit, car il est la résistance, c'est-à-dire le point d'appui de l'activité, l'occasion de son déploiement et de son triomphe.

Dieu veut être vaincu en quelque sorte, parce qu'il veut la dignité de sa créature, son courage et son perfectionnement.

17 décembre 1856. — Ce soir, deuxième séance de quatuors. Elle m'a esthétiquement beaucoup plus remué que la première; les œuvres choisies étaient cette fois plus hautes et plus fortes et entraient dans des régions plus intérieures de l'âme. C'étaient le quatuor en *ut mineur*

de Mozart et le quatuor en *ut majeur* de Beethoven, séparés par un concerto de Spohr, intitulé quatuor en *mi*

Ce dernier était brillant et vif dans son ensemble, avec de la fougue dans l'allegro, de la sensibilité dans l'adagio et de l'élégance dans le finale, mais il ne révèle qu'un beau talent dans une âme moyenne. Les deux autres mettent en contact avec le génie et révèlent deux grandes âmes. Mozart, c'est la liberté intérieure; Beethoven, c'est l'enthousiasme puissant. Aussi l'un nous affranchit, l'autre nous ravit à nous-mêmes. Je ne crois pas avoir ressenti plus distinctement qu'aujourd'hui et avec plus d'intensité la différence de ces deux maîtres. Leurs deux existences morales s'ouvraient transparentes devant mon regard et il me semblait lire en elles jusqu'au fond comme au jugement dernier.

L'œuvre de Mozart, toute pénétrée d'esprit et de pensée, exprime un problème résolu, l'équilibre trouvé entre l'aspiration et la force, entre le pouvoir, le devoir et le vouloir, la souveraineté de la grâce maîtresse d'elle-même et où le réel ne se sépare plus de l'idéal, l'harmonie merveilleuse et l'unité parfaite.

Le quatuor raconte une journée d'une de ces âmes attiques qui anticipent sur la sérénité de l'Élysée. La première scène est une conversation aimable, comme celle de Socrate au bord de l'Ilissus, son caractère est l'urbanité exquise au fin sourire et à la parole enjouée. La seconde scène est d'un pathétique saisissant. Un nuage a glissé sur l'azur de ce ciel grec. Un orage, comme la vie en amène inévitablement, même entre les grands cœurs qui s'estiment et qui s'aiment, est venu troubler cette harmonie. Quelle est sa cause ? Un malentendu, un manque d'égards, une négligence ? on l'ignore, mais il éclate. L'andante est une scène de reproche et de plainte, mais telle qu'elle peut être entre des immortels. Que d'élévation dans la plainte, quelle émotion contenue et quelle noblesse douce dans le reproche ! La voix tremble et devient plus grave, mais reste affectueuse avec dignité — Le nuage a passé, le soleil est revenu ; l'explication a eu lieu, la concorde est rétablie. La troisième scène peint l'allégresse du raccommodement qui, sûr de lui-même à cette heure, et comme pour se mettre malignement à l'épreuve, se laisse aller jusqu'à la raillerie légère et au badinage amical. Le finale ramène la gaieté tempérée, la sérénité heureuse, la liberté suprême, fleur de la vie intérieure qui fait le thème fondamental de l'œuvre.

L'œuvre de Beethoven c'est l'ironie tragique qui fait danser le tourbillon de la vie sur le gouffre toujours menaçant de l'infini. Ici plus trace d'unité, de satisfaction, de sérénité. Nous assistons au duel éternel entre les deux grandes forces, celle du gouffre qui absorbe toute chose finie et de la vie qui se défend, s'affirme, se dilate et s'enivre. Les premières mesures rompent les sceaux et ouvrent les cavernes du grand abîme. La lutte commence. Elle est longue. La vie naît, s'ébat et folâtre, insoucieuse comme le papillon qui voltige au-dessus d'un précipice. Puis elle agrandit ses conquêtes et chante ses

succès. Elle fonde un règne, elle constitue une nature. Mais du gouffre béant le typhon se relève, les titans ébranlent les portes du nouveau royaume. Une bataille gigantesque s'engage. On entend les efforts tumultueux de la puissance chaotique, semblables aux contorsions d'un monstre ténébreux. La vie l'emporte enfin, mais la victoire n'est pas définitive, et dans l'enivrement de la victoire il y a un certain fond de terreur et d'étourdissement. L'âme de Beethoven était tourmentée. La passion et l'effroi de l'infini paraissent la balloter du ciel à l'enfer, de là son immensité.

Lequel est le plus grand, de Mozart ou Beethoven ? Question oiseuse ! l'un est plus accompli, l'autre plus colossal. Le premier c'est la paix de l'art parfait, l'immédiate beauté, le second c'est le sublime, la terreur et la pitié, la beauté par retour. L'un donne ce que l'autre fait désirer. Mozart a la pureté classique de la lumière et de l'océan bleu, Beethoven la grandeur romantique des tempêtes de l'air et des mers, et, tandis que l'âme de Mozart semble habiter les cimes éthérées d'un Olympe, celle de Beethoven gravit en frissonnant les flancs orageux d'un Sinai. Bénissons l'un et l'autre. Chacun montre un moment de la vie idéale. Chacun nous fait du bien. Aimons-les tous les deux !

*Vandœuvres*¹, 28 mai 1857. — Nous descendons à Genève pour entendre le *Tannhauser*, de Richard Wagner, exécuté au théâtre par la troupe allemande (de Zurich) actuellement en passage. — Wagner est un homme fort et qui a le sentiment de la haute poésie. Aussi son œuvre est plus poétique que musicale. La suppression de l'élément lyrique et par conséquent de la mélodie, des duos, trios, etc., est chez Wagner un parti pris qui est systématique plutôt que naturel, le monologue et le grand air disparaissent également. Il ne reste plus que la déclamation, l'*arioso*, le récitatif et les chœurs. Pour éviter le conventionnel dans le chant, il retombe dans une autre convention, celle ne pas chanter. Il subordonne la voix à la parole articulée, et, de crainte que la muse ne prenne le vol, il lui coupe les ailes. Ces œuvres ne sont plus proprement des opéras, mais des drames symphoniques. La voix est ramenée au rang d'instrument, mise de niveau avec les violons, les timbales et les hautbois et traitée instrumentalement. L'homme est déchu de sa position supérieure et le centre de gravité de l'œuvre passe dans le bâton du chef d'orchestre. L'intérêt, le sens, l'âme de ces productions est dans l'idée poétique et dans le retour continuél vers l'ensemble ; à peu près comme le système des soleils doubles dont le centre de gravité tombe dans l'espace vide entre les divers corps du système. C'est la musique dépersonnalisée, la musique néo-hégélienne, objective, contemplative, la musique-foule, au lieu de la musique-individu. En ce cas, elle est bien la musique de l'avenir, la

¹ Village près de Genève

musique de la démocratie socialiste remplaçant l'art aristocratique, héroïque ou subjectif. En tout cas, elle ne correspond encore qu'au sentiment germanique, et les autres pays de l'Europe ne peuvent pas encore s'abstraire jusqu'au point de se passer de centralisation visible, de héros et de mélodie.

L'ouverture, énorme et tendue, m'a encore moins plu qu'à la première audition. L'homme n'y est pas encore né, c'est la musique élémentaire des vagues, des forêts et du monde animal où l'esprit n'est pas incarné dans une âme qui résume et ressent son expression. Elle correspond à la nature avant l'homme, tout y est énorme, sauvage, élémentaire, comme le murmure des forêts et les rugissements des populations animales. C'est formidable et obscur, parce que l'homme, c'est-à-dire l'esprit, la clef de l'énigme, la personnalité, le contemplateur, y manque.

L'idée de la pièce est grande, c'est la lutte de la volupté et de l'amour pur, de la passion terrestre et sensuelle avec la flamme divine, en un mot de la chair et de l'esprit, de la bête et de l'ange dans l'homme... La musique est continuellement expressive, et les chœurs fort beaux, surtout au second acte. Mais l'ensemble est fatigant et excessif, trop plein, trop laborieux, trop à outrance toujours. Intellectuellement et poétiquement, on se sent saisi, mais la jouissance musicale est hésitante, souvent douteuse, et on ne se rappelle bien que l'impression. L'orchestration est savante, consciencieuse, touffue, variée, mais il y manque après tout de la gaieté, de l'aisance, du naturel et de la vivacité, c'est-à-dire les ailes et le sourire. Dans Wagner, comme dans les Allemands en général, la pensée l'emporte sur l'art, et l'intention sur la puissance. Il veut plus qu'il ne peut mettre en dehors, il y a encore étouffement, prodigalité, formule préétablie, c'est-à-dire obscurité et raideur. En revanche, nous sommes en pleine poésie.

Vandœuvres, 17 juin 1857. — Je viens de suivre Maine de Biran, de sa vingt-huitième à sa quarante-huitième année, par le moyen de son Journal intime, et une foule de pensées directes, personnelles, comparatives ou scientifiques, m'ont assailli successivement. Dégageons celles qui me concernent. Dans cet éternel observateur de soi-même, je me retrouve avec tous mes défauts : inconstance, indécision, découragement, besoin de sympathie, inachèvement, avec mon plaisir à me voir passer, sentir et vivre, avec mon incapacité croissante à l'action pratique, à l'observation extérieure, avec mon aptitude psychologique. Mais je découvre de fortes différences qui me raniment et me restaurent : cette nature n'est qu'un des hommes qui sont en moi, c'est un de mes départements, ce n'est pas tout mon territoire et mon royaume intérieur. Intellectuellement, je suis plus objectif et plus constructif : mon horizon historique, géographique, scientifique, est beaucoup plus vaste, j'ai beaucoup plus vu, hommes, choses, objets d'art, pays et peuples, livres et sciences, j'ai une beaucoup plus

grande masse d'expérience, je suis plus capable de production, ma culture philologique, esthétique, littéraire, philosophique, est plus complète et plus variée, mes aptitudes pédagogique, critique et poétique, lui manquent. En un mot, je me sens notablement plus de culture, de richesse, d'étendue et de liberté en toute chose, malgré mes lacunes, mes limites et mes faiblesses.

Pourquoi Biran fait-il de la volonté le tout de l'homme ? parce qu'il avait trop peu de volonté. L'homme estime surtout ce qui lui manque et grandit tout ce qu'il désire. Un autre homme incapable de pensée et de recueillement aurait fait de la conscience de soi la chose suprême. — Il n'y a que la totalité qui ait une valeur objective, dès qu'on isole du tout une partie, dès qu'on choisit, le choix est involontairement et instinctivement dicté par des inclinations subjectives, qui obéissent à l'une des deux lois opposées, l'attraction des semblables, ou l'affinité des contraires.

(*Midi.*) — Les plus pénétrantes intuitions, les aperceptions intimes les plus délicates, en un mot les pensées les plus fugitives et les plus précieuses sont justement celles que je n'enregistre jamais. Pourquoi ? d'abord parce que j'ajourne toujours l'essentiel, ensuite parce qu'il me semble que je ne peux plus les oublier, puis, parce qu'elles font partie d'un ensemble infini et que toutes ces bribes partielles n'ont pour moi ni valeur ni intérêt et m'inspirent presque du dédain, c'est aussi parce que je ne songe jamais au public, à l'utilité, à l'exploitation et que j'éprouve une joie suffisante d'avoir participé à un mystère, d'avoir deviné une chose profonde, touché une réalité sacrée, connaître me suffit trop, exprimer me semble parfois profaner, faire connaître ressemble à divulguer, et, pour ne pas avilir, je laisse enfoui. C'est tout à fait l'instinct féminin, la protection du sentiment, l'ensevelissement des expériences individuelles, le silence sur les meilleurs secrets. Ce n'est pas le point de vue viril de la science, du grand jour, de la propagande, de la publicité. J'incline à l'ésotérisme, à la discrétion pythagoricienne, par aversion de la jactance grossière. J'appartiens par instinct à l'aristocratie de culture, à l'hérophanie esthétique et morale. Par délicatesse, distinction de nature, et aussi timidité d'âme et méfiance de cœur, j'ai en dégoût la populace des intelligences. Plus fort, je conquerrais l'autorité spirituelle, plus aimant, je me dévouerais aux foules, c'est par mes défauts que je reste ermite et par mes facultés que j'anime la solitude de mon ermitage moral. Ce n'est point assez. Il faudrait conclure et donner. L'épicurisme de l'esprit devrait faire place à l'énergique sentiment de la redevance, à la foi qu'on peut être utile aux autres et qu'on doit l'être. Agir, produire, publier t'a paru dans ton intérêt à toi, c'est-à-dire dégoûtant et facultatif. Vois-y un devoir positif, une obligation stricte, une œuvre commandée, et alors, comme effort et sacrifice, ils reprendront de la saveur et de l'attrait. — *Væ solus* ! Seul on n'a point de but que soi-même et ce but

ne vaut pas la peine d'un mouvement On se laisse voguer à la dérive, quand on n'est attendu nulle part A quoi bon intervenir ? Le courage est dans un amour

(Cinq heures.) — La matinée a passé comme un rêve J'ai poussé la lecture du Journal de Biran jusqu'à la fin de 1817 (51^e année) Après dîner, vécu avec les oiseaux, en plein air, errant dans les allées ombragées qui passent sous Pressy Le soleil était brillant et l'air limpide. L'orchestre du milieu du jour était au grand complet, sur le fond bourdonnant de mille insectes invisibles se dessinaient pour l'oreille les caprices et les improvisations du rossignol sur les frênes, des fauvettes et pinsons dans leurs nids Les églantines se balançaient aux haies, les senteurs de l'acacia parfumaient encore les sentiers, les duvets légers de la baie du peuplier flottaient dans l'air comme la neige tiède des beaux jours Je me sentais joyeux comme un papillon

En rentrant, lu les trois premiers livres de *Corinne*, ce poème que je n'avais pas revu depuis mon adolescence, je le revois à travers mes souvenirs L'intérêt romanesque m'en semble évanoui, mais non l'intérêt pathétique, poétique ou moral. J'aurais du plaisir à étudier Mme de Stael, comme femme, à la juger au moyen de mon expérience actuelle.

18 juin 1857 — Je viens de passer trois heures au verger, à l'ombre de la charmille, mêlant à ma lecture le spectacle d'une belle matinée et faisant un tour entre chaque chapitre Le ciel a repris maintenant son voile blanchâtre et je remonte avec Biran dont je viens d'achever les *Pensées*, et *Corinne* que j'ai suivie avec Oswald dans ses excursions à travers les monuments de la ville éternelle.

Rien n'est mélancolique et lassant comme ce Journal de Maine de Biran C'est la marche de l'écureuil en cage Cette invariable monotonie de la réflexion qui se recommence sans fin, énerve et décourage, comme a piroquette interminable des derviches. Voilà donc la vie d'un homme distingué, vue dans sa dernière intimité ! C'est une longue redite, avec un insensible déplacement de centre dans la manière de se voir soi-même Il faut trente ans à ce penseur pour se mouvoir de la quiétude épicurienne au quietisme fénelonien, et encore spéculativement, car la vie pratique reste la même, et toute sa découverte anthropologique consiste à reprendre la théorie des trois vies (inférieure, humaine et supérieure) qui est dans Pascal et dans Aristote Voilà ce qu'on appelle un philosophe en France A côté des grands philosophes, que cette vie intellectuelle paraît chétive, maigre, pauvre ! C'est le voyage d'une fourmi, qui se consomme dans les limites d'un champ, ou d'une taupe qui use ses jours dans la construction d'un modeste terrier. Que l'hirondelle qui traverse tout l'Ancien Monde, et dont la sphère de vie embrasse l'Afrique et l'Europe, trouverait étouffant le cercle où se confinent la taupe et la fourmi ! J'éprouve pareillement une sorte d'asthme et

d'asphyxie avec le volume de Biran, et aussi comme toujours la paralysie par assimilation et la fascination par sympathie. J'ai compassion et j'ai peur de ma pitié, car je sens combien je suis près des mêmes maux et des mêmes fautes.

Mais il faut prendre le cas comme un échantillon utile et comme une leçon avantageuse. Biran est un exemplaire du psychologue pur, finissant par tourner au moraliste, avec peu de volonté et encore moins de santé, et dépendant de tout, sauf par la partie curieuse et observatrice de mon moi. La leçon à tirer de sa vie, c'est : 1. qu'il faut attentivement soigner sa santé dans l'intérêt de sa pensée ; — 2. qu'il faut se créer de bonne heure une occupation fixe, un but ferme, et ne pas se laisser aller au courant de tous ses caprices intellectuels ; — 3. qu'il ne faut pas éviter le monde, l'action, la lutte, le devoir, et tout ce qui développe la volonté, et cela de bonne heure ; — 4. qu'il faut conclure, aboutir, formuler, achever, car l'indétermination, le recommencement, l'hésitation disséminent les forces, ôtent le courage, augmentent l'inquiétude et l'incapacité ; — 5. qu'il ne faut pas isoler en soi la théorie de la pratique, et l'homme intérieur de l'homme extérieur. L'harmonie est la santé morale.

L'étude de Naville est pleine d'intérêt, d'un style noble et digne, d'un ton grave et soutenu, mais elle respire presque autant de tristesse qu'elle annonce de maturité. Ce qui m'y déplaît un peu, c'est l'exagération du mérite de Biran. Cette apothéose est devenue comme un héritage de famille. Du reste, la petite impatience critique que me donne ce volume sera dissipée demain. Biran est un anneau important de la tradition française, c'est à lui que se rattachent nos Suisses, Naville père et fils, Secrétan ; c'est de lui que sort la bonne psychologie contemporaine, car Stapfer, Royer-Collard, Cousin, l'on nommé leur maître, et Ampère, son cadet de neuf ans, a été son ami.

Vandœuvres, 26 juillet 1857. — A dix heures et demie du soir, sous le ciel étoilé, une troupe de campagnards, embossés près des fenêtres des M***, hurlaient des chansonnettes désagréables. Pourquoi ce croassement goguenard de notes volontairement fausses et de paroles dérisoires égaie-t-il ces gens ? Pourquoi cette ostentation effrontée du laid, pourquoi cette grimace grinçante de l'antipoésie est-elle leur manière de se dilater et de s'épanouir dans la grande nuit solitaire et tranquille ?

Pourquoi ? Par un secret et triste instinct. Par le besoin de se sentir dans toute sa spécialité d'individu, de s'affirmer, de se posséder exclusivement, égoïstement, idolâtriquement, en opposant son moi à tout le reste, en le mettant rudement en contraste avec la nature qui nous enveloppe, avec la poésie qui nous ravit à nous-mêmes, avec l'harmonie qui nous unit aux autres, avec l'adoration qui nous emporte vers Dieu. Non, non, non ! moi seul et c'est assez ; moi par la négation, par la laideur, par la contorsion et l'ironie ; moi dans mon caprice, dans mon indépendance et dans ma souveraineté irresponsable ;

moi affranchi par le rire, libre comme un démon, exultant de spontanéité, moi maître de moi, moi pour moi, monade invincible, être suffisant à moi, vivant enfin une fois par soi-même et pour soi-même — voilà ce qui est au fond de cette joie, un écho de Satan, la tentation de se faire centre, d'être comme un Élohim, la grande révolte. Mais c'est aussi la vision rapide du côté absolu de l'âme personnelle, l'exaltation grossière du sujet constatant par l'abus le droit de sa subjectivité, c'est la caricature de notre plus précieux privilège, c'est la parodie de notre apothéose, et l'encanaillement de notre suprême grandeur. Beuglez donc, ivrognes ! votre ignoble concert, dans ses titubations charivariques, révèle encore sans le savoir la majesté de la vie et la puissance de l'âme, dans sa repoussante vulgarité, il n'appartient encore qu'à l'être supérieur lequel, même en s'avalisant, ne s'abuse pas tout entier, et qui même en multipliant sur ses membres les chaînes de la matière et l'entrêchoquement des anneaux de cette chaîne, fait encore résonner le bruit divin de la liberté.

15 septembre 1857. — J'achève la *Correspondance* et le *Journal* de Sismondi. Sismondi, c'est essentiellement l'honnête homme, consciencieux, probe et respectable, l'ami du bien public et le serviteur dévoué d'une grande cause, celle de l'amélioration du sort de la majorité des hommes. C'est le caractère et le cœur qui dominent dans son individualité, et c'est la cordialité qui est le trait saillant de sa nature. Sismondi est un bel exemple aussi. Avec des facultés moyennes, peu d'imagination, peu de goût, peu de talent, médiocrement doué, sans distinction, sans finesse, sans grande évolution, ni étendue ni profondeur d'esprit, il a pourtant fourni une carrière presque illustre, et laissé une soixantaine de volumes avec un beau nom. Comment cela ? Son amour des hommes d'une part et son énergie au travail d'autre part sont les deux facteurs de sa gloire. En économie politique, dans l'histoire littéraire ou politique, dans l'action personnelle, Sismondi n'est ni le génie, ni le talent, mais la solidité, la loyauté, le bon sens, l'intégrité. Le sens poétique, artistique et philosophique lui manque un peu ; mais il intéresse et attache par son sens moral. C'est l'auteur sincère, le cœur excellent, le bon citoyen, l'ami chaud, le brave et digne homme dans toute l'étendue du terme, sans éclat ni brillant, mais inspirant la sécurité par son mérite, ses principes et ses vertus. De plus il est le meilleur type du bon libéralisme genevois, républicain et non démocrate, protestant et non calviniste, humain et non socialiste, progressif sans turbulence, conservateur sans égoïsme ni hypocrisie, patriote sans étroitesse, le théoricien d'expérience et d'observation, le praticien généralisateur, le philanthrope laborieux pour lequel le passé et le présent n'étaient qu'un champ d'études à glaner des leçons utiles, l'homme positif et raisonnable aspirant à la bonne moyenne pour tout le monde et à la formation de la science sociale capable de d'assurer à chacun.

Aix-les-Bains, 23 septembre 1857 — Lu quarante pages des *Affaires de Rome*, de Lamennais, soit tout le voyage d'Italie en 1832, et *Atala*, de Chateaubriand. — *Atala* m'a laissé assez froid. Sauf les parties descriptives, qui sont fort belles, l'ensemble a quelque chose d'apprêté, d'emphatique et de précieux, qui m'a rappelé le faux goût de l'Empire. — Lamennais procède de Chateaubriand, mais avec un certain fond de passion politique et d'âpreté de caractère, qui donne aux descriptions une couleur sombre très particulière.

24 septembre 1857. — Aujourd'hui lu. En réfléchissant à ces deux épisodes de Chateaubriand, l'homme lui-même m'est devenu clair. Grand artiste et non pas grand homme, immense talent, mais plus immense orgueil, dévoré d'ambition, mais n'ayant trouvé à aimer et à admirer dans le monde que sa personne, infatigable au travail, capable de tout, sauf de dévouement réel, d'abnégation et de foi. Jaloux de tout succès, il a toujours été de l'opposition, pour renier tout service reçu ou toute gloire autre que la sienne. Légitimiste sous l'Empire, parlementaire sous la légitimité, républicain sous la monarchie constitutionnelle, défendant le christianisme quand la France était philosophe, se dégoûtant de la religion dès qu'elle redevint une force sérieuse, le secret de ces contradictions sans terme, c'est le besoin d'être seul comme le soleil, la soif dévorante de l'apothéose, l'incurable et insatiable vanité, qui joint à la férocité de la tyrannie le suprême dégoût de tout partage. — Imagination magnifique, mais mauvais caractère ; puissance incontestable, mais égoïsme antipathique, cœur sec, ne pouvant souffrir autour de soi que des adorateurs, et des esclaves. Ame tourmentée et triste vie, à tout prendre, sous son auréole de gloire et sa couronne de lauriers : triste, faute de sincérité et d'amour.

Essentiellement jaloux et colérique, Chateaubriand dès le début est inspiré par le défi, par le besoin de contredire, d'écraser et de vaincre, et ce mobile restera toujours le sien. Rousseau me paraît son point de départ, l'homme auquel il demandera, par contraste et résistance, toutes ses répliques et ses incursions. Rousseau est révolutionnaire ; Chateaubriand écrira son *Essai contre les révolutions*. Rousseau est républicain et protestant, Chateaubriand se fera royaliste et catholique. Rousseau est bourgeois, Chateaubriand ne glorifiera que la noblesse, l'honneur, la chevalerie, les preux, etc. Rousseau a conquis aux lettres françaises la nature, surtout celle des montagnes, des lacs de la Savoie et de la Suisse, il a plaidé pour elle contre la civilisation. Chateaubriand s'emparera d'une nature nouvelle et colossale, de l'Océan, de l'Amérique, mais il fera parler à ses sauvages la langue de Louis XIV, il courbera *Atala* devant un missionnaire catholique et sanctifiera par la messe des passions nées au bord du Mississipi. Rousseau a fait l'apologie de la rêverie, Chateaubriand en fera le monument pour le briser dans *René*. Rousseau prêche éloquentement le déisme dans le *Vicaire savoyard*, Chateaubriand entourera de toutes

les guirlandes de sa poésie le symbole romain dans le *Génie du Christianisme* Rousseau réclame le droit naturel, plaide pour l'avenir des peuples, Chateaubriand ne chantera que les magnificences du passé, les cendres de l'histoire et les nobles ruines des empires — Toujours le rôle, l'habileté, le parti pris, le besoin de renommée, le thème d'imagination, la foi de commande, rarement la sincérité, la loyauté, la candeur. Toujours l'indifférence réelle simulant la passion pour la vérité, toujours l'impérieuse recherche de la gloire au lieu du dévouement au bien, toujours l'artiste ambitieux, jamais le citoyen, le croyant, l'homme. Chateaubriand a *posé* toute sa vie le colosse ennuyé, souriant de pitié devant un monde nain et affectant de ne rien vouloir de lui par dédain, tout en pouvant tout lui prendre par génie. Il est le type d'une race funeste et le père d'une lignée désagréable — Mais j'en reviens aux deux épisodes.

René me paraît très supérieur à *Atala*. Les deux nouvelles sont d'un talent de premier ordre, mais *Atala* est d'un genre de beauté plus transitoire. La donnée de rendre en style de Versailles les amours d'un Natchez et d'une Séminole, et dans le ton catholique les mœurs des adorateurs des Manitous, était une donnée trop violente. Mais l'œuvre est un tour de force de style, et ce n'est que par les artifices du classicisme accompli dans la forme que le fond romantique des sentiments et des couleurs pouvait être importé dans la fade littérature de l'Empire. *Atala* est déjà suranné, théâtral, passé, dans toutes les parties non descriptives ou non européennes, c'est-à-dire pour toute la sauvagerie sentimentale.

René est infiniment plus durable. Sa donnée, qui est la maladie de toute une génération (le dégoût de la vie par rêverie oisive et les ravages de l'ambition vague et démesurée), est une donnée vraie. Le style est admirable et à peu près parfait. Sans le savoir et le vouloir, Chateaubriand a été sincère, car *René* c'est lui-même. Ce petit récit est de tout point un chef-d'œuvre, car il n'est pas, comme *Atala*, gâté artistiquement par l'intention accessoire et la tendance préoccupante. Au lieu de s'enthousiasmer pour *René*, d'autres générations le montreront du doigt au lieu d'un héros, on y verra un cas pathologique, mais l'œuvre, comme le phénix, subsistera en elle-même. Une œuvre d'art supporte toutes les interprétations, parce qu'elle leur suffit et leur survit, riche et complexe comme une idée qu'elle est. Un portrait prouve tout ce qu'on veut. Jusque dans la forme du style, caractérisée par la généralité dédaigneuse du récit, par la brièveté des sentences, la série des images et des tableaux tracés avec une pureté classique et une vigueur exemplaire, il y a quelque chose de monumental. Taillé à l'antique dans un sujet de ce siècle, *René* est le camée immortel de Chateaubriand.

14 juin 1858 — Dans les moments de loisir de cette dernière semaine, j'ai été dévoré par une double souffrance intérieure : le

besoin de bonheur inassouvi, le souc pour ma vue. Les mouches volantes toujours plus fortes, mon cœur toujours plus vide ne me laissent pas de paix. Comme le bétail dans l'étable en flammes je m'attache à ce qui me consume, à la vie solitaire qui me fait tant de mal. Je ne vois plus d'amis, je n'ai plus ni conversation, ni échange, ni épanchement. Comme Prométhée, je livre mon foie à mon vautour. Hier, pourtant, j'ai lutté contre cette fatale tendance, je suis monté à Pressy et les caresses des enfants M*** ont rétabli un peu l'équilibre dans mon âme. Après le dîner sous la feuillée, tous trois ont chanté plusieurs chansonnettes et hymnes d'école. C'était charmant à entendre. La fée du printemps avait versé sur la campagne les fleurs à pleine corbeille. On m'avait mis des roses à toutes les boutonnières. Bref, c'était une petite apparition du paradis. Il est vrai que le serpent rôdait aussi par là. On a volé hier à côté de la maison, le deuil avait visité un autre enclos voisin. Une parole aigre s'échangea devant moi, etc. La mort et le mal rampent autour de chaque Éden et quelquefois dans son enceinte. De là la beauté tragique, la poésie douloureuse de la destinée humaine. Des fleurs, des ombrages, une vue admirable, un soleil couchant, verdure, joie, grâce, émotion, abondance et sérénité tendresse et chansons : voilà la beauté, puis les dangers du présent et les trahisons de l'avenir. voilà l'élément pathétique. La figure de ce monde passe. Sans la possession de l'éternité, sans la vue religieuse de la vie, ces journées fugitives ne sont qu'un sujet d'effroi. Le bonheur doit être une prière, et le malheur aussi. La foi à l'ordre moral, à la paternité protectrice de la Divinité m'apparut dans sa douceur sérieuse.

Pense, aime, agis et souffre en Dieu :
C'est la grande science

19 juillet 1858. — Aujourd'hui j'ai été remué jusqu'au fond par la nostalgie du bonheur et par les appels du souvenir. Mon ancien moi, mes rêves d'Allemagne, les élans du cœur, les aspirations de l'âme se sont réveillés avec une force inattendue. Épiménide sortait de la grotte. Tous les désirs d'amour, de voyage, d'extase, de jeunesse, d'aventure, de gloire, ont tressailli dans mon sein, qu'ils ont traversé en tumulte. La crainte d'avoir manqué ma destinée, étouffé ma vraie nature, de m'être enseveli vivant a passé aussi comme un frisson. La soif de l'inconnu, la passion de la vie, l'emportement vers les voûtes bleues de l'infini et vers les mondes étranges de l'ineffable, l'ivresse douloureuse de l'idéal m'ont entraîné dans une sorte de tourbillon intérieur que je ne puis rendre, mélange de cuisante angoisse et de mortelle volupté. Est-ce un avertissement ? est-ce une punition ? est-ce une tentation ? N'est-ce pas là une de ces bourrasques de passion qui assaillent les femmes, quand l'âge vient sans que l'amour soit venu, protestation secrète, rébellion véhémence du cœur inassouvi, revendication furieuse d'un droit non satisfait, réveil horrible au bord

du gouffre qui nous engloutit, agonie du bonheur qui se débat contre le destin implacable, affres de l'espérance qui ne se résigne pas à mourir ?

Et qu'est-ce qui a soulevé cette tempête ? Qu'est-ce qui a frappé mon roc aride et en a fait jaillir des larmes de jeunesse ? une simple lecture le premier numéro de la *Revue germanique*, et entre autres la petite nouvelle de Hartmann intitulée *Les cheveux d'or* — Ce que Sarah Mortimer et le *Roman d'un jeune homme pauvre*, que j'ai lus entre hier et aujourd'hui, n'avaient pas fait, cette bagatelle l'a produit étrange effet de la vraie poésie.

J'ai eu l'intuition de ma pétrification graduelle et continue, de ma mort intérieure par dégoût, détachement, indifférence, désillusion, et lassitude immense, de mon amoindrissement par abandon des grandes idées, et par découragement de tout

Les articles de Dollfus, Renan, Littré, Montégut, Taillandier, en me ramenant dans quelques vieux sujets favoris, m'ont fait oublier dix années perdues et rappelé ma vie universitaire. — J'ai été tenté de jeter là ma défroque genevoise, ma position et toutes ces chaînes, et de partir, bâton en main, pour un pays quelconque, nu, mais vivant, jeune, enthousiaste, plein d'ardeur et de foi.

Rêvé seul après dix heures du soir, dans l'obscurité, accoudé à la fenêtre du salon, tandis que les étoiles se rallumaient entre les nuages et que les lumières des voisins s'éteignaient une à une dans les maisons d'alentour Rêvé à quoi ? au mot de cette tragi-comédie que nous faisons tous Hélas ! hélas ! j'étais aussi mélancolique que l'Ecclésiaste. Cent ans me paraissent un songe, une vie, un souffle et toute chose un néant Que de tourments d'esprit, et tout cela pour mourir dans quelques minutes ! A quoi s'intéresser et à quoi bon ?

Le temps n'est rien pour l'âme ; enfant, ta vie est pleine,
• Et ce jour vaut cent ans s'il te fait trouver Dieu

24 juillet 1858. — ... A quoi bon vivre ? me demandais-je avant-hier ; et je ne savais trop que répondre, sinon parce que c'est la volonté de Dieu. J'ai fait des bulles de savon, la moitié de la journée. N'est-ce pas ce que je fais aussi toute la vie ? et ma vie elle-même est-elle autre chose qu'une bulle colorée, flottante et vide, un rêve, une apparence, dont l'éclat éphémère et le volume chimérique se résolvent en une simple larme, en un vain souffle ?

25 juillet 1858. — Relu les *Grains de Mil*¹. que d'enfantillages ! et aussi que de passages qui me condamnent ! — Si je mourais demain, à quoi aurait servi ma vie ? à peu de chose en vérité ; ni à autrui, ni à moi-même. Est-ce bien ? non. De là le mécontentement secret qui m'agite et me consume, quand l'inertie cesse de m'assoupir. Mon péché,

¹ Recueil de « poésies et pensées », publié par AMIEL en 1854.

c'est la peur, peur de souffrir, peur d'être trompé, peur de me tromper, peur de la destinée, peur de la peine, peur du plaisir, peur de la vie, peur de la mort. Et la cause de la peur ? c'est la défiance. Et l'origine de cette défiance ? le sentiment de ma faiblesse. Incapable de vaincre, de forcer, d'arranger les circonstances, je me refuse à elles, quand elles ne sont pas telles que je les désire. Absence de courage et de volonté ; nulle force morale ; voilà mon mal, toujours le même et toujours croissant. — Me faire un but, espérer, lutter, me paraît toujours plus impossible et prodigieux. Je ne suis plus même critique ou contemplatif. Je suis positivement nul, c'est-à-dire somnolent et flasque, apathique et indifférent, passif et mou. « Pour celui qui n'a pas, on lui ôtera même le peu qu'il a. » Le cycle est donc parcouru. A vingt ans, j'étais la curiosité, l'élasticité, l'ubiquité spirituelle, à trente-sept, je n'ai plus une volonté, un désir ni un talent, le feu d'artifice de ma jeunesse n'est plus qu'une pincée de cendres. Tout m'attirait, rien ne m'attire plus. Tout s'ouvrait, tout se ferme. Je n'ai pas su, pu, ni voulu choisir, me borner, m'enraciner. Je suis resté feu follet et voilà le résultat : vanité, stérilité, inquiétude, et néant ! ennui et tristesse par-dessus le marché. *Alles racht sich auf Erde*, comme le disait Hartmann.

13 décembre 1858 — Il n'y a en toi qu'obstacles, mauvais antécédents, défaites répétées. Considère-toi comme un élève nouveau et rétif, mais dont tu es responsable en qualité de mentor et de tuteur. Sanctifier la nature pécheresse, en l'assujettissant graduellement à l'ange intérieur, par l'aide du Dieu saint, c'est, au fond, toute la pédagogie chrétienne et la morale religieuse. Apprivoiser, dompter, évangéliser et angéliser le mauvais moi, en rétablissant l'harmonie avec le bon moi, voilà notre œuvre, ton œuvre. Le salut, c'est d'abandonner en principe le mauvais moi, de se réfugier dans l'autre, le moi divin, en acceptant avec courage et prière la tâche de vivre avec son propre démon, et d'en faire l'organe de moins en moins rebelle du bien ; l'Abel en nous doit travailler à sauver Caïn. L'entreprendre c'est être converti, et il faut se convertir tous les jours, car la torsion naturelle tend à nous ramener toujours à l'état ancien. Et Abel ne rachète et ne touche Caïn qu'en l'habituant, en l'exerçant aux bonnes œuvres. Faire le bien, c'est d'un côté une violence, un supplice, une expiation, une croix, car c'est se vaincre soi-même et se faire serviteur ; de l'autre, c'est l'apprentissage du ciel, la douceur secrète, le contentement, la paix, la joie. La sanctification, c'est le martyre perpétuel, mais ce martyre est la glorification. La couronne d'épines est l'éternel et douloureux symbole de la vie des saints. La notion du mal et de sa guérison est la meilleure mesure de la profondeur d'une doctrine religieuse.

14 juillet 1859 — Je viens de relire le *Faust* (traduit en vers par

le prince de Polignac). Hélas ! toutes les années, je suis ressaisi par cette vie inquiète et par ce personnage sombre. C'est le type d'angoisse vers lequel je gravite, et je rencontre toujours plus, dans ce poème, de mots qui me frappent droit au cœur. Type immortel, malfaisant et maudit ! Spectre de ma conscience, fantôme de mon tourment, symbole de la passion inassouvie, image des combats incessants de l'âme qui n'a pas trouvé son aliment, sa paix, sa foi, son équilibre, n'es-tu pas l'exemple d'une vie qui se dévore elle-même, parce qu'elle n'a pas rencontré son Dieu, et qui, dans sa course errante à travers les mondes, emporte en soi comme une comète l'incendie inextinguible du désir et le supplice de l'incurable désabusement ? — Moi aussi, je suis réduit au néant, et je frissonne au bord des grands abîmes vides de mon être intérieur, étreint par la nostalgie de l'inconnu, altéré par la soif de l'infini, abattu devant l'ineffable. Moi aussi, j'éprouve parfois ces rages sourdes de vie, ces emportements désespérés vers le bonheur, mais bien plus souvent l'affaissement complet et la taciturne désespérance. Et d'où vient tout cela ? du doute absolu de la pensée, de soi-même, des hommes et de la vie, du doute qui énerve le vouloir et qui ôte le pouvoir, qui sépare du prochain, qui fait oublier Dieu, qui fait négliger la prière, le devoir et l'effort ; du doute inquiet et corrosif qui rend l'existence impossible et ricane devant tout espoir.

17 juillet 1859 — « Pourquoi ne parlez-vous jamais de vous qu'au passé ? me demande L. H***. Il semble que vous êtes défunt. — En effet, répondis-je, je n'ai ni présent, ni avenir. »

C'est en effet une preuve de ma faiblesse et de ma ruine morale, que cette tendance de vieillard à ne vivre que de souvenirs rétrospectifs, à n'avoir point de volontés, et à me passer de projets. Tu n'es qu'une lâche élegie, et ce désintéressement pusillanime n'est qu'un sybaritisme coupable et la couardise d'une démission interdite. Pourquoi toujours du bavardage et de la phrase, des regrets ou des bâillements, et jamais une action ? Pourquoi ces flagellations hypocrites, que ne suit aucun amendement ? Pourquoi ces admonitions vaines, ces simagrées de repentir, cette gesticulation dans le vide, sinon pour t'abuser toi-même, pour te donner l'illusion du mouvement, et le décorum de la vie morale ? Au fait, tu ne paies ta conscience que de grimaces, ton bon sens que d'apparences, tu t'agites sans bouger, tu essaies toujours de tromper ta douleur ou tes besoins, et tu dissipes à tout prix le sérieux qui t'obsède. En réalité, tu as peur de vivre, vouloir est pour toi un supplice, agir une agonie, et tu t'efforces à tout prix de dormir.

Et pourtant, suivant la loi fatale, c'est justement la volonté qui seule t'apaise, et l'action qui seule te satisfait. Tu as l'horreur de ce qui t'est indispensable, et tu exècres ce qui serait ta guérison. Ainsi toujours et partout le salut est une torture, la délivrance est une mort,

l'apaisement est dans l'immolation, il faut, pour recevoir sa grâce, baiser le crucifix de fer rouge, bref, la vie est une série d'angoisses, un calvaire qu'on ne monte qu'en se meurtrissant les genoux. On se distrait, on se disperse, on s'abêtit pour être dispensé de l'épreuve, on détourne les yeux de la *via dolorosa*. Et il faut toujours y revenir. Il faut reconnaître que chacun de nous porte en soi son bourreau, son démon, son enfer, dans son péché, et que son péché c'est son idole, et que cette idole qui séduit les volontés de son cœur est sa malédiction.

Mourir au péché ! ce prodigieux mot du christianisme demeure bien la plus haute solution théorique de la vie intérieure. C'est là seulement qu'est la paix de la conscience, et, sans cette paix, il n'y a point de paix. Je viens de lire sept chapitres de l'Évangile. Cette lecture est un calmant. Faire son devoir par amour et obéissance, faire du bien, telles sont les idées qui surnagent. Vivre en Dieu et faire ses œuvres, voilà la religion, le salut, la vie éternelle. Voilà l'effet et la marque du saint amour et du saint esprit. C'est le nouvel homme, annoncé par Jésus, et la nouvelle vie où l'on entre par la seconde naissance. Renaître, c'est renoncer à l'ancien moi, à l'homme naturel, au péché et s'approprier à un autre principe de vie, c'est exister pour Dieu avec un autre moi, une autre volonté, un autre amour.

9 août 1859 — La nature est oublieuse, le monde l'est presque plus encore, pour peu donc que l'individu s'y prête lui-même, l'oubli l'enveloppe bientôt comme un linceul. Cette rapide et inexorable expansion de la vie universelle qui recouvre, déborde, engloutit les êtres particuliers, qui efface notre existence et annule notre souvenir, est d'une mélancolie accablante. Naître, s'agiter, disparaître, c'est là tout le drame éphémère de la vie humaine. Sauf dans quelques cœurs, et encore pas toujours dans un seul, notre mémoire passe comme une vague sur l'eau, comme une brise dans l'air. Si rien n'est immortel en nous, que cette vie est peu de chose ! Comme un rêve qui tremble et s'évapore aux naissantes lueurs de l'aube, tout mon passé, tout mon présent se dissolvent en moi et se détachent de ma conscience quand elle se replie sur elle-même. Je me sens, à cette heure, vide, dépouillé comme un convalescent qui ne se rappelle plus rien. Mes voyages, mes lectures, mes études, mes projets, mes espérances se sont évanouis de ma pensée. C'est un état singulier. Toutes mes facultés s'en vont comme un manteau qu'on pose, comme la coque d'une larve ; je me sens muer, ou plutôt rentrer dans une forme plus élémentaire ; j'assiste à mon dévêtement. J'oublie encore plus que je ne suis oublié. J'entre doucement dans le cercueil, de mon vivant, comme Charles-Quint. J'éprouve comme la paix indéfinissable de l'anéantissement et la quiétude vague du Nirvâna, je sens devant moi et en moi passer le fleuve rapide du temps, glisser les ombres impalpables de la vie, et je le sens avec la tranquillité cataleptique de la Belle au bois dormant.

Je comprends la volupté bouddhique des Soufis, le kief des Turcs,

l'extase des Orientaux. Et, pourtant, je sens aussi que cette volupté est léthifère, qu'elle est, comme l'usage de l'opium et du haschisch, un suicide lent, qu'elle est inférieure d'ailleurs à la joie de l'énergie, à la douceur de l'amour, à la beauté de l'enthousiasme, à la saveur sacrée du devoir accompli. Car cette molle béatitude est encore une recherche de soi-même, un déni d'obéissance, une ruse de l'égoïsme et de la paresse, une manière de ne pas travailler et de se passer du prochain.

28 novembre 1859. — Ce soir, entendu Ernest Naville (première séance publique pour hommes sur la *Vie éternelle*¹). C'était admirable de sûreté, de loyauté, de clarté et de noblesse. Il a prouvé que la question de l'autre vie devait être posée, malgré tout. Beauté de caractère, grande puissance de parole, grand sérieux de la pensée, voilà ce qui éclate dans cette improvisation qui est aussi serrée qu'une lecture et qui ne se détache presque pas des citations (Bossuet et Joffroy) dont elle est entremêlée. C'est plus ferme et plus calme que Pressensé, moins oratoire, mais peut-être plus fort, car il n'y a rien du tout de théâtral. La grande salle du Casino était comble jusque dans l'escalier et l'on voyait pas mal de têtes blanches.

13 décembre 1859. — Cinquième leçon sur la *Vie éternelle* (la preuve de l'Évangile par le surnaturel). Foule énorme, même talent, grande éloquence ; mais démonstration nulle, et captation (involontaire) par le sentiment. Il s'imagine enfoncer la critique historique et n'en devine pas le premier mot, il ne veut pas comprendre que le surnaturel doit se prouver historiquement, sinon renoncer à sortir du domaine de la foi, et à rentrer dans l'histoire et dans la science. Il cite Strauss et Renan, et Scherer, mais il n'en prend que la lettre, non l'esprit. Toujours le dualisme cartésien, la métaphysique française, l'absence de sens génétique, historique, spéculatif et critique, il reste étranger à la science moderne, et son apologétique est vieillie.

L'idée de l'évolution vivante n'a pas encore pénétré dans sa conscience. En un mot, il n'est point du tout objectif, avec la meilleure intention de l'être, et il demeure, contre son gré, subjectif, oratoire, sans force démonstrative pour l'auditeur vraiment scrupuleux. C'est l'inconvénient irrémédiable d'avoir son siège fait, et de polémiquer au lieu de chercher. La moralité chez Naville l'emporte sur le discernement et l'empêche de voir ce qu'il ne peut pas voir ; dans sa métaphysique, la volonté prime l'intelligence et, dans sa personne, le caractère est supérieur à l'esprit. tout cela est logique. La conséquence est qu'il peut retenir ce qui s'ébranle, mais non faire des conquêtes, qu'il est conservateur de vérités ou de croyances, mais dépourvu d'initiative, d'invention, de rajeunissement. Il moralise, mais ne

1. *La Vie éternelle*, sept discours prononcés à Genève et à Lausanne, en 1859 et 1860, et publiés en 1861.

suggère pas, n'éveille pas, n'instruit point. Popularisateur, vulgarisateur, apologiste, orateur du plus grand mérite, il stérilise la science, comme un scolastique. Et, au fond, c'est un scolastique : il argumente exactement comme au ^{xiii}^e siècle, et défend le protestantisme comme on a défendu le catholicisme. La meilleure manière de montrer l'insuffisance de ce point de vue est de faire ressortir par l'histoire combien il est suainé. Cette chimère de la vérité simple et absolue est tout à fait catholique, antihistorique. L'esprit de Naville est purement mathématique et son objet est la morale, mathématiser la morale, voilà son affaire. Dès qu'il s'agit de ce qui se développe, se métamorphose, s'organise, mue et vit, en d'autres termes, dans le monde mobile de la vie et surtout de la vie spirituelle, il n'y est plus. Le langage est pour lui un système de signes fixes, un homme, un peuple, un livre sont des figures géométriques arrêtées, dont il s'agit de découvrir les propriétés. — Encore l'application de ma vieille loi des contradictions intimes. Naville aime la vie par le cœur, et ne la comprend pas théoriquement. Scherer la comprend par la pensée et ne l'aime guère par le cœur. Naville se défend de la science sans entrailles, et sa science est purement formelle, c'est-à-dire sans entrailles. Scherer réclame une critique vivifiante, et sa critique est mortelle.

15 décembre 1859. — Sixième leçon de Naville : celle-ci admirable, parce qu'elle ne faisait qu'exposer la doctrine chrétienne sur la vie éternelle. Improvisation merveilleuse de sécurité, de lucidité, d'éléance et d'élévation, de précision et forte éloquence. Avec la première séance, c'est la seule que j'aime, parce que je n'ai pas de réserve à faire ici, au nom de la critique, de l'histoire ou de la philosophie. C'était beau, loyal, noble et pur. Je trouve, du reste, que Naville a grandi dans l'art de la parole ces dernières années. Il a toujours eu la beauté didactique et digne, maintenant il a de plus la cordialité communicative et la chaleur émue qui achèvent l'orateur, il ébranle tout l'homme, en commençant par la pensée, mais en finissant aussi par le *pectus*. Il touche maintenant à la véritable éloquence virile, et la possède, pour un genre donné, à peu près dans sa perfection. Il est arrivé à la virtuosité complète de sa nature propre, à l'expression adéquate et magistrale de lui-même. C'est la joie et la gloire de l'artiste orateur comme de tout autre artiste. Naville passe au rang de modèle, dans le genre de l'éloquence méditée et maîtresse de soi. Il y a une autre éloquence, celle qui semble inspirée, qui trouve, découvre, s'illumine par élans et éclairs, celle qui naît devant l'auditoire et le transporte. Ce n'est pas celle de Naville. Vaut-elle mieux ? je ne sais ; mais elle peut faire palpiter davantage.

Que ne donnerais-je pas pour avoir cette puissance ? ou plutôt (car je n'ai jamais consacré une heure ni un effort à l'acquérir, et je me défie trop pour être jamais le moins du monde orateur), comme j'admire ceux qui possèdent cette force ! Toute maestria est une

augmentation de liberté — Mais je n'y arriverai jamais. Pour faire un discours pareil, il faut porter en soi tout un immense réseau d'idées, combinées oratoirement, ceci est un grand effort, et, pour le faire, il faut beaucoup aimer le public, et je ne l'aime pas, il faut énormément de mémoire et de présence d'esprit, et ceci me manque presque entièrement, il faut être à l'aise devant un auditoire qui vous regarde, et je suis embarrassé, il faut voir les physionomies, et je n'y vois goutte, il faut avoir confiance, conviction, ardeur, et je n'ai rien de tout cela — Conclusion personnelle, je ne puis prétendre à l'éloquence pathétique et persuasive, en travaillant, je pourrais arriver à être discret et piquant en littérature et en esthétique, fin, délicat, peut-être profond en philosophie psychologique, mais je suis et demeure désintéressé, objectif et réfléchi, je ne puis croire à la sympathie d'une foule pour moi, et ne puis me faire son organe et son représentant — Impersonnel et sympathique par la pensée, je me sens purement individuel et détaché dans l'action — Ainsi se réalise ma contradiction dialectique. Théoriquement, je puis facilement dégager l'esprit général d'un livre, d'une vie, d'une nation; pratiquement, je suis surtout frappé des différences spirituelles des individus, et je ne fais nullement la synthèse instinctive de la foule où je suis plongé. Je me donne aux choses, au passé, au futur, aux objets; mais aux individus, au présent, au milieu qui m'enveloppent, je me refuse. Toujours par instinct de liberté. Tout ce qui me sollicite directement m'inspire une secrète défiance, et je n'aime à coup sûr que là où il n'y a pas d'espérance de retour. J'ai l'intelligence presbyte, l'enthousiasme retardataire; je déteste l'opportunité, et je ne m'intéresse qu'à l'inutile. Bref, j'ai horreur du succès, précisément parce qu'il me flatterait, je suis trop fier pour vouloir ce que je désire, et même pour m'avouer ce que j'aime. Est-ce pudeur timorée? orgueil farouche? désillusion parfaite? protestation muette? paresse invincible? C'est tout simplement défiance absolue de la vie et du sort, timidité tournée en renoncement, monachisme systématique et abdication totale. Je n'ose espérer ni vivre: voilà tout. Vieille histoire! mais qui a mille variantes. Je n'ose écrire, parler, agir, risquer, tenter, me marier, m'expatrier, spéculer, commencer, conclure, aimer, haïr, affirmer, nier, faire une carrière. Je ne demande à peu près rien à personne, et je ne demande à Dieu que de m'épargner les souffrances du corps et de l'âme. De là aussi l'objectivité de mon intelligence, je considère tout et ne prétends rien. Je retombe toujours dans la contemplation molle qui est la forme de mon égoïsme et la conséquence de ma peur. Or c'est une manière d'oublier le devoir et de supprimer la responsabilité.

27 janvier 1860. — Aujourd'hui, éprouvé un grand besoin d'ordre; fait mes comptes, rétabli mes livres de notes; repris un peu le timon de mes affaires proprement dites. L'incurie est une souffrance analogue

à la malpropreté. Le désordre m'opprime, et j'y roule cependant d'ordinaire par apathie et ajournement. Puis j'oublie la place des choses, je perds du temps à les chercher, le dégoût s'en mêle et je laisse courir. Ainsi j'ai retrouvé aujourd'hui une poésie de M. Petit-Senn égarée (ce qui m'a procuré des ennemis l'autre jour), et j'en ai pu retrouver un carnet psychologique (celui de mes deux neveux), lequel m'aurait été nécessaire, ou du moins utile — Oh ! l'ordre ! l'ordre matériel, l'ordre intellectuel, l'ordre moral ! quel soulagement, et quelle force, et quelle économie ! Savoir où l'on va et ce que l'on veut : c'est de l'ordre Tenir parole, arriver à point, à temps encore de l'ordre Avoir tout sous la main, faire manœuvrer toute son armée, travailler avec toutes ses ressources : toujours de l'ordre. Discipliner ses habitudes, ses efforts, ses volontés, organiser sa vie, distribuer son temps, mesurer ses devoirs, faire valoir ses droits, mettre à profit ses capitaux et ses ressources, ses talents et ses chances : encore et toujours de l'ordre. L'ordre, c'est la lumière, la paix, la liberté intérieure, la disponibilité de soi-même, c'est la puissance Concevoir l'ordre, rentrer dans l'ordre, réaliser l'ordre en soi, autour de soi, au moyen de soi, c'est la beauté esthétique et morale, c'est le bien-être, c'est ce qu'il faut.

17 avril 1860 — Les oiseaux de nuit se sont envolés ; je suis mieux. Il ne me reste que l'impression d'une large ondée de coups de bâton dans le dos, qui est comme meurtri et douloureux. Levé à l'heure ordinaire, j'ai fait sur la Treille ma promenade habituelle. Tous les bourgeois étaient ouverts et les jeunes pousses verdoyaient sur toutes les branches. L'effet que produisent sur un malade le gazouillement des eaux claires, l'allégresse des oiseaux, la fraîcheur naissante des plantes, les jeux bruyants de l'enfance, est singulier ; ou plutôt, il m'était singulier de regarder avec les yeux de l'infirme et du mourant et d'entrer dans cette forme d'existence. Ce regard est bien mélancolique On se sent à l'interdit de la nature, en dehors de sa communion, car elle est la force, la joie, la santé éternelle. « Place aux vivants ! nous crie-t-elle. Ne venez pas obscurcir mon azur de vos misères. Chacun son tour ; retirez-vous » — Pour se faire courage, il faut se dire : Non, la souffrance et le déclin sont bons à laisser voir au monde, ils donnent de la saveur à la joie des insouciantes et un avertissement à ceux qui songent. La vie nous a été prêtée et nous devons à nos compagnons de route le spectacle de l'emploi que nous en faisons jusqu'à la fin. Il nous faut montrer à nos frères comment on doit vivre et comment on doit mourir — Ces premières sommations ont d'ailleurs une valeur divine. Elles nous font entrevoir les coulisses de la vie, ses réalités redoutables et sa clôture obligée. Elles nous apprennent la sympathie. Elles nous conseillent de racheter le temps, pendant qu'il fait encore jour. Elles nous enseignent la gratitude pour les biens qui nous restent et l'humilité pour les dons qui sont en nous. Ces maux sont donc un bien, ils sont un appel d'en haut, un coup de fouet paternel.

Que la santé est donc une chose fragile, et quelle mince enveloppe défend notre vie contre l'engloutissement du dehors ou la désorganisation du dedans ! Un souffle ! et la nacelle se fissure ou sombre, un rien ! et tout est compromis, un nuage ! et tout est ténèbres. La vie est bien la fleur de l'herbe qu'un matin fane et qu'un coup d'aile fauche, c'est bien la lampe de veuve qu'un filet d'air éteint. Pour sentir vivement la poésie des roses d'un matin, il faut sortir des griffes de ce vautour qu'on appelle maladie. Le fond et le rehaut de tout, c'est le cimetière. La seule certitude, en ce monde d'agitations vaines et d'inquiétudes infinies, c'est la mort, et ce qui est l'avant-goût et la petite monnaie de la mort, la douleur.

Tant qu'on détourne les yeux de cette implacable réalité, le tragique de la vie dissimule, sitôt qu'on la regarde en face, les vraies proportions de toute chose se retrouvent, et la solennité rentre dans l'existence. On s'aperçoit clairement qu'on avait joué, boudé, regimbé, oublié, et qu'on avait eu tort.

Il faut mourir et rendre compte de sa vie, voilà dans toute sa simplicité le grand enseignement de la maladie. Fais au plus tôt ce que tu as à faire, rentre dans l'ordre, mets-toi en règle ; songe à ton devoir ; prépare-toi au départ. voilà ce que crient la conscience et la raison. La vie est courte et grande ; elle nous a été prêtée pour le compte de Dieu, pour le service du bien et pour le bonheur des autres. Sois sérieux, sauve ton âme, fais-toi l'oreiller d'une bonne conscience pour ton lit de mort.

3 mai 1860. — . . Edgar Quinet a touché à tout, il n'a visé qu'aux plus grandes choses, il est riche d'idées, splendide d'images, sérieux, enthousiaste, courageux, noble écrivain. Pourquoi n'a-t-il pas plus de réputation ? n'est-il pas de l'Académie ? etc. Parce qu'il est trop pur. Parce qu'il est trop uniformément idéal, pythonsant, fantastique, inspiré, ce qui ennuie en France. Parce qu'il est trop candide, théorique, spéculatif, confiant dans la parole, dans les idées, se livrant trop, dépourvu de malice, d'ironie, de ruse, de finesse, ce qui fait rire les habiles... Il est trop protestant d'inclination et trop oriental de forme pour le monde français. C'est au fond un étranger, tandis que Proudhon, Michelet, Renan sont des nationaux. La naïveté tue dans la patrie de Voltaire. Le sublime fatigue dans le pays des calembours. L'esprit de chimère discrédite dans le siècle des faits accomplis.

5 mai 1860. — Le soir, promenade avec L***. Entendu les premiers rossignols de l'année, cueilli la première aubépine, assisté depuis le « Bout du Monde » au lever de la lune. Paysage austère et d'une majesté triste ; puis, au retour, lumière gaie, musique et vie à Plainpalais. Le contraste était frappant. Au ciel, Vénus étincelant dans l'azur. Elle avait été malade les jours derniers et était bien faible. La lassitude de la vie la poursuit, et des défaillances profondes l'abattent quelquefois.

Pauvrette, elle souffre de mon mal, avec aggravation, et je ne puis lui faire plaisir sans lui faire de mal, ni m'abstenir sans la désoler plus encore. Impasse. Et puis, soucis pour sa mère, soucis pour le présent et l'avenir, incertitude pour une offre importante d'occupations à entreprendre. Rien qui repose. Désir de voir s'achever la journée, l'épreuve et la vie. C'est cruel. Et moi, ne sachant que faire, je donne ce qu'on désire, je cherche à soulager au jour le jour, attendant sans attendre une amélioration, un changement.

Vieillir est plus difficile que mourir, par la raison que renoncer une fois et en bloc à un bien coûte moins que d'en renouveler le sacrifice tous les jours et en détail. Supporter son déclin, accepter son amoindrissement est une vertu plus amère et plus rare que braver le trépas. Il y a une auréole dans la mort tragique et prématurée; il y a qu'une longue tristesse dans la caducité croissante. Mais regardons-y mieux la vieillesse résignée et religieuse paraît alors plus émouvante que l'ardeur héroïque des jeunes années. La maturation de l'âme vaut mieux que l'éclat des facultés et que l'abondance des forces, et l'éternel en nous doit profiter de tous les ravages que fait le temps. Cette pensée console.

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous mette en repos

22 mai 1860. — Il y a en moi une raideur secrète à laisser paraître mon émotion vraie, à dire ce qui peut plaire, à m'abandonner au moment présent, sottise retenue que j'ai toujours observée avec chagrin. Mon cœur n'ose jamais parler sérieusement, par honte de l'adulation et par crainte de ne pas trouver la nuance convenable. Je badine toujours avec le moment qui passe, et j'ai l'émotion rétrospective. Il répugne à ma nature réfractaire de reconnaître la solennité de l'heure où je suis; un instinct ironique, qui provient de ma timidité, me fait toujours glisser légèrement sur ce que je tiens, sous prétexte d'autre chose et d'un autre moment. La peur de l'entraînement et la défiance de moi-même me poursuivent jusque dans l'attendrissement, et par une sorte de fierté invincible je ne puis me résoudre à dire à un instant quelconque : Demeure ! décide de moi ! sois un instant suprême ! sors du fond monotone de l'éternité et marque un point unique de la vie !

27 mai 1860 (*dimanche*). — Entendu ce matin un discours de J. C*** sur le Saint-Esprit, beau, mais insuffisant. Démonstre que la vie est vide tant qu'elle n'a pas un grand intérêt qui la remplisse tout entière, et que le sacrifice journalier seul apaise la soif de l'âme. Or l'esprit saint est l'esprit de sacrifice. Ergo, célébrons son avènement dans la société humaine. — Pourquoi ne suis-je pas édifié ? faute d'onction. Pourquoi pas d'onction ? parce que c'est le christianisme de la dignité, non celui de l'humilité ; la pénitence, la lutte impuissante, l'austérité y manquent, la Loi s'efface, la sainteté et le mysticismes s'évaporent dans ce point de

vuerationaliste. L'accent spécifiquement chrétien fait défaut. Mon impression est toujours la même. N'affadissez point la foi, en la dissolvant en pure psychologie morale. J'éprouve un sentiment d'inconvenance et un vrai malaise à voir la philosophie en chaire « On a ôté mon Sauveur et je ne sais où on l'a mis », ont le droit de dire les simples, et je le répète avec eux — L'orthodoxie est plus propre à la prédication, et beaucoup plus dramatique et pathétique. Enlever le surnaturel, c'est rabaisser d'un coup tout l'ensemble de la foi et de la vie religieuses — Ainsi, F C*** me choque par son dogmatisme sacerdotal, J. C*** par son laïcisme rationaliste. Il me semble que la bonne prédication devrait unir, comme Schleiermacher, la parfaite humilité morale à l'énergique indépendance de la pensée, le sentiment profond du péché au respect de la critique et à la passion du vrai.

3 juin 1860. — Traduit (en vers) la page de Goethe, tirée du *Faust*, qui contient la profession de foi panthéiste. Je l'ai lue à B*** et à L***; puis retouchée avant d'éteindre ma lampe. Elle ne va pas trop mal, ce me semble. Mais quelle différence entre les deux langues quant à la netteté : c'est l'estompe et le burin, l'une peignant l'effort même, l'autre notant le résultat de l'action ; l'une faisant sentir le rêve, le vague, le vide, l'informe, l'autre déterminant, fixant, dessinant même l'indéfini ; l'une représentant la cause, la force, les limbes d'où sortent les choses, l'autre les choses elles-mêmes, l'allemand a la profondeur obscure de l'infini, le français la clarté joyeuse du fini.

4 juin 1860 — En rentrant, je me mets à limer en maniaque quelques vers de ma traduction (page de *Faust*), m'obstinant, m'entêtant à ressassier, rabâcher, retaconner une douzaine d'hémistiches. C'est un drôle de travers, suite de mon absolue défiance de moi-même. Je biffe, rature et refais, ne pouvant croire que mon premier mouvement ne soit pas mauvais. Mon petit talent est un acide qui s'attaque lui-même, un sui-rongeant. Et, comme le disait L***, nul critique n'est aussi dur pour moi-même. Cette anxiété est ce qui m'ôte le naturel ; nul élan, nul abandon, nulle effusion, nulle gaieté ne sont possibles avec elle. A force de retouches, de repentirs, de regrattages, je réussis toujours à détruire ce qui pouvait ressembler à l'inspiration. La censure coupe toujours en moi les ailerons du génie, dès qu'ils poussent un peu. L'observation assidue et critique de moi-même veut absolument aboutir à l'impuissance, à la non-production. Car la production a un élément somnambulique, inconscient, aveugle que la réflexion ne peut souffrir. L'analyse intérieure est l'eau régale dans laquelle je dissous ma vie. Mon instinct est conséquent.

14 juin 1860. — Les livres et les femmes, ai-je eu d'autres ressources ? et encore j'ai dû rechercher les livres tandis que les affections féminines m'ont recherché. Qu'est-ce qui électrise, vivifie, console, bénit, inspire

conseille, encourage comme une femme ? Qu'est-ce qui soigne, relève, supporte, guérit, apaise le corps souffrant ou le cœur malade, ou l'esprit troublé, comme la main, la voix, le souffle ou le regard d'une femme aimante ? — Quand je pense à tout ce que nous devons à ce sexe, je suis ému, quand je pense à tout ce que nous pouvons le faire souffrir, je suis troublé, quand je pense à tout ce qui sommeille en lui et peut fleurir sous l'influence vaine, j'éprouve une sorte d'enthousiasme, je sens qu'un monde nouveau dort caché dans le sein de la femme et qu'une humanité plus belle, plus grande, plus héroïque que la nôtre, pourra naître, quand l'homme sera digne de l'engendrer. C'est la femme, l'éternelle mère et nourrice des générations, qui enfante à l'homme sa récompense et son châtement, son affliction et sa couronne. Heureux qui a trouvé la femme forte et pure, enthousiaste et courageuse, fidèle et sainte, la compagne de ses jours et de ses nuits, l'appui de sa jeunesse et de ses vieux ans, l'écho de sa conscience, l'auxiliaire de ses travaux, le baume de ses peines, sa prière, son conseil, son repos, son auréole ; en elle, il a la nature entière, il incarne sa poésie, il fixe son inquiétude, il réalise son rêve. Le vrai mariage est une prière, c'est un culte, c'est la vie devenue religion, car il est à la fois nature et esprit, contemplation et action, et il participe visiblement à l'œuvre infinie par le travail, la fécondité et l'éducation, ces triples semailles de l'esprit et de la vie.

4 juillet 1860 (*dix heures du matin*). — On a besoin d'aimer et d'être aimé tous les jours ; je le sentais ce matin en lisant dans mon « parc ». Il n'est pas bon et pas heureux de vivre seul, même quand on jouit de la santé du corps et de l'esprit. Mon cœur soupire après l'affection, non pas telle ou telle, mais en général ; mon bonheur n'est pas encore individualisé, mais il tend à se personnaliser davantage. Les choses ne me rassasient plus, les gens non plus, aucune femme non plus, mais la femme incarne encore l'aspiration secrète de ce qui rêve et soupire en moi... Ne suis-je plus fait que pour l'amitié ?

Ai-je passé le temps d'aimer ?

D'aimer follement, complètement, avec ivresse ? *Dio losa* ! Le mérite-je encore ? suis-je un aveugle ? suis-je un rebelle ? suis-je un ingrat ? suis-je un impie ? suis-je un fou ? En vérité, je ne sais trop. Pour les choses de cet ordre, il me répugne de prendre le bon sens pour directeur et pour juge. Je suis mystique en amour, l'infini seul me tente. Au-dessous, je n'ai qu'indulgence, indifférence et pitié. Avec ma terreur de l'action, je suis toujours empressé à saisir les motifs de m'abstenir, de renoncer, d'abandonner. Or ces motifs sont toujours les limites, les lacunes, les imperfections de la chose qui se présentait comme but à poursuivre, comme objet à désirer, comme dessein à réaliser. Je ne consens à me livrer qu'à l'idéal qui ne laisse au cœur ni regret, ni

inquiétude, ni souci, ni désir, parce qu'il apaise toutes les aspirations. — Or, rien ni personne ne peut être l'idéal, c'est ainsi que mon instinct a trouvé et trouve le moyen de se dégager, de se dégoûter, de se débarrasser de tout mobile impérieux, de tout ascendant vainqueur, de tout entraînement irrésistible, et de me laisser libre, dénué, vide comme un sectateur du grand Lama.

Car le néant peut seul simuler l'infini

N'est-ce pas le *schlecht Unendliche* de Hegel ? Au fond, cette tendance est bien en moi, de mon consentement, mais contre mon gré, je la souffre mais j'ensouffre ; mon consentement n'est pas du contentement. C'est ma faute, mais c'est aussi mon malheur. Peut-être cette aspiration tend-elle à mettre Dieu dans la vie, au lieu de soumettre la vie à Dieu, à chercher le ciel sur la terre au lieu d'accepter la terre comme séjour de l'imperfection, du désir, de la souffrance. Tu admettais les épreuves, le chagrin, la maladie, la mort, mais avec une béatitude immortelle au cœur ; peut-être cette béatitude doit-elle changer de nom, et au lieu de l'harmonie parfaite doit-elle avoir la saveur d'un sacrifice. Il faudrait avoir à faire grâce en quelque chose, à pardonner, à excuser, pour pouvoir demander la pareille. Si la conscience approuve, l'amour-propre, la satisfaction personnelle, l'orgueil doivent apprendre à pâtir et à se taire. L'amour (possible pour toi) serait joyeux par le dévouement, autant que par l'allégresse directe. L'amour serait un renoncement non pas simple seulement, mais double : renoncement à la vie solitaire, à soi-même, en tout cas ; puis renoncement à la satisfaction complète de son nouveau moi dans la vie à deux. En d'autres termes, dans le saint amour, la charité serait un élément essentiel et un moment toujours renouvelé. En général, je déconseillerais l'amour ainsi réfléchi, où la pensée doit créer l'élan ; mais, pour un individu de ta sorte, il est possible que la spontanéité absente se remplace quelque peu par ce procédé. Tu veux toujours comprendre avant de vouloir, et pour t'approuver. Ton mal doit fournir son remède, et le poison son antidote.

20 août 1860 (*soir*). — Mon péché, c'est le découragement ; mon malheur, c'est l'indétermination, mon effroi, c'est d'être dupe, et dupe de moi-même ; mon idole, c'est la liberté ; ma croix, c'est de vouloir ; mon entrave, c'est le doute, ma faute éternelle, c'est l'ajournement ; mon idole, c'est la contemplation stérile substituée à la régénération ; mon goût le plus consentant, c'est la psychologie ; mon tort ordinaire est de méconnaître l'occasion ; ma passion est l'inutile ; mon faible, d'être aimé et conseillé, ma sottise, de vivre sans but...

Tu n'as pas dégagé ton individualité, découvert ta mission, ou du moins tu es toujours retombé dans le vague à ce sujet. Détestant choisir, te résigner, te borner, tu n'as avancé qu'en un point la connaissance de toi-même et (en gros) la connaissance de l'homme. Pour tout le

reste, tu as reculé, décliné, perdu — Tu veux donner des conseils, éclairer, faire comprendre. Est-ce rien ? Mieux vaudrait prêcher d'exemple, sur l'éducation de soi-même

21 août 1860. — Serait-ce là la réponse ? Est-ce peut-être la psychologie qui est ton affaire, ce que tu peux faire de mieux, et où tu peux être utile ? Ici, du moins, tu as vérifié, expérimenté, étudié directement, tu as exercé ta sagacité, discipliné ton aptitude, et ces 3 749 pages sont un apprentissage qui ne serait pas perdu Ici, tu n'as pas le sentiment d'une infériorité trop marquée sur les gens du métier, sur les pédagogues, moralistes, pasteurs, philosophes. Ici, tu peux passer du rang d'amateur à celui de spécialité. Ici, tu as moins besoin de mémoire que pour toute autre étude, et pourtant toutes tes études spéciales et fortuites peuvent être mises à profit. Sans rien jeter à vau-l'eau, tu pourrais ici te concentrer, ceindre tes reins et rassembler tes acquisitions. Tu te raccommoierais avec ton passé et avec la Providence. La clarté et la paix se feraient à la fois dans ta vie. Tu pourrais avoir un but, sans renier ta nature et sans bafouer tes instincts. Ton individualité serait de comprendre les individualités et de les accoucher, comme Socrate, de faire éclore tous les éléments de la nature humaine et de multiplier la richesse psychologique.

Toi qui as si longtemps regimbé contre l'aiguillon, détourné les yeux, évité la vie, tu trouverais là l'intérêt, le sérieux, la substance et l'attrait dont tu as besoin. Tu fournirais ta pierre à l'édifice universel tout en restant fidèle à toi-même. Tu servirais à ta patrie tout en étant plus homme. Et cette étude centrale est celle qui prépare le mieux l'avenir dans le présent, parce qu'elle prend la chose éternelle, la vie. Un poids énorme serait enlevé de dessus ta poitrine, quand enfin tu travaillerais à ton œuvre, et tu serais dans ta voie, quand ton devoir et ton goût seraient d'accord, quand ta conscience oserait s'ouvrir à Dieu et demander sa bénédiction paternelle sur le travail de tes mains. — Peut-être pourrais-tu aussi mieux résoudre le problème angoissant du mariage, toujours écarté et qui revient toujours. La femme qu'il te faut serait celle qui s'associerait le mieux à cette œuvre sacrée, à l'approfondissement de la vie humaine par la recherche de la perfection. Une fois que tu aurais un mobile et une mesure impersonnels, tu pourrais te décider avec plus de maturité et surtout de tranquillité — Oh ! sous cette ligne et maintiens-toi dans ce sentiment, ils doivent être bons, et le ciel te les envoie.

14 novembre 1860. — Ma spécialité involontaire, c'est donc de soumettre les natures altières, de donner le goût de l'esclavage aux âmes qui secouaient le joug de toute obéissance ; voilà du moins la quatrième fois que cela m'arrive. C'est une magnétisation spéciale qu'exerce ma nature sur les femmes fortes et volontaires, que je dompte sans me le proposer, et qui se donnent à moi comme la lionne

à Androclès par un instinct irrésistible Car enfin c'est toujours moi qui reçois les déclarations Quelle est donc la raison de ce fait bizarre, qui m'étonne encore quoique répété ? Est-ce parce que je suis un peu poète, un peu devin, bienveillant, discret, célibataire ? est-ce parce que je donne l'illusion du talent accompagné de désintéressement, et de douceur ? est-ce parce que j'ai l'air d'un homme assez équilibré, cultivé, délicat, propre à beaucoup de choses, et sur le chemin de beaucoup de perfections qu'on m'attribuerait bénévolement ? Est-ce la récompense de mes anciens efforts pour dégager l'idéal de l'homme, en sorte que je paraîtrais par erreur aux yeux féminins comme un homme plus près de l'idéal qu'un autre ? Toujours est-il que je vois mon intimité désirée avec ferveur, avec passion, et mon influence produire des résultats surprenants Il y a donc en moi quelque chose qui satisfait, flatte ou apaise un besoin profond des femmes n'est-ce pas le besoin d'être comprises et de recevoir l'étincelle ? d'être initiées à la vie idéale par la pensée aimante, par l'amour intellectuel ? d'être pénétrées dans leur mystère pour s'ouvrir à de plus hauts mystères ? de se sentir transfigurées et de développer toutes les puissances de vie et de poésie qu'elles pressentent vaguement dans leur sein ? L'âme féminine se donne à qui la féconde ; elle appartient à qui lui ouvre le monde divin, à qui lui fait entrevoir la vie possible sous l'aspect de l'idéale beauté

5 décembre 1860. — ... Je ne suis qu'un œuf sans germe, une noix creuse, un crâne sans cervelle, un être infécond, l'apparence d'un mâle, mais en fait un neutre. Les individus bien accentués et déterminés, qui savent ce qu'ils veulent, qui ont une foi, un caractère, un but, réussissent, engendrent, créent ; moi, je flotte comme un élément, je suis fluide, négatif, indécis, infixable, et par conséquent je ne suis rien Ce que j'ai su ou voulu s'efface en moi, comme une vue dissolvante se dissipe aux yeux Mon être se résout en brouillard informe ; mon existence n'est qu'une fantasmagorie intérieure Si, pour les autres, je semble quelqu'un, pour moi-même je ne suis qu'une ombre sans substance, un rêve insaisissable, un simple bruit de vie. (*Onze heures et quart du soir*)

18 décembre 1860 (*six heures et demie du matin*). — Voici deux heures que l'inquiétude me tient éveillé. Je médite entre les draps, tout en sentant avec anxiété sonner les quarts, les demies et les heures, emportées comme par un tourbillon Enfin, je me lève, un fouet claque dans la rue noire encore, et j'aperçois les toits, tout blancs d'une neige tombée dans la nuit Dans la maison tout dort En d'autres temps, ces heures de paix, où la lampe matinale éclaire le pupitre de travail, m'ont paru d'une douceur pénétrante et d'un recueillement intime. Mais alors je dilatais mon être, je me sentais progressif, joyeux, conquérant. Aujourd'hui, je lirais encore avec volupté ; mais, harcelé par le mécon-

tentement morose, inférieur à ma tâche, cette veille avant l'aurore n'est que la reprise de ma croix. C'est au fond le besoin d'ordonnance et de liaison qui me rend l'improvisation (comme la composition) un supplice. Je ne puis porter un grand ensemble à la fois dans mon attention et ma mémoire, et d'autre part mon esprit en a l'impérieux besoin. Cette contradiction entre mon désir et ma force, entre ce que je voudrais et ce que je peux, me casse toujours les bras, m'enlève le goût et l'entrain.

9 janvier 1861 — Je sors de la leçon d'ouverture de Victor Cherbuliez, abasourdi d'admiration. Je me suis convaincu en même temps de mon incapacité radicale à jamais rien faire de semblable pour l'habileté, la grâce, la netteté, la fécondité, la mesure, la solidité et la finesse. Si c'est une lecture, c'est exquis, si c'est une récitation, c'est admirable, si c'est une improvisation, c'est prodigieux, étourdissant, écrasant pour les autres. Contre la supériorité et la perfection, dit Schiller, nous n'avons qu'une ressource, c'est de l'aimer. C'est ce que j'ai fait. J'ai eu le plaisir, mêlé d'un peu de surprise, de ne me sentir aucune jalousie et de me mettre immédiatement à ma place, en rendant justice à ce jeune vainqueur.

23 janvier 1861 (onze heures du soir) — Ce soir, lu presque en entier le premier volume de *Merlin*. L'impression est mêlée et plutôt défavorable. Merlin est moins la légende de l'âme humaine que la légende de l'auteur, l'apothéose fantastique de son histoire intérieure, une autobiographie colossale. J'y trouve une combinaison bizarre de Faust, Dante, Don Juan, Soumet, Victor Hugo, un certain manque d'esprit, de gaieté, de bon sens, de force plastique, en revanche, c'est toujours le poète d'Ahasvérus, de Prométhée et de Napoléon, le traducteur de Herder qu'on entend, une muse visionnaire emphatique, enthousiaste, qui fatigue par son éternelle allégorie, son éloquence tendue, sa majesté d'oracle. Quinet pythouise constamment, dithyrambise sans trêve et sans merci, et, dès qu'il veut devenir simple, il tombe dans le trivial. C'est un idéaliste faisant orgie de couleurs, un platonicien brandissant l'ethyrase des Ménades. Au fond, c'est un esprit dépaycé : il a beau railler l'Allemagne et maudire Albion, il n'en devient pas plus français pour cela. C'est une pensée septentrionale associée à une imagination du Midi ; mais le mariage n'est pas réussi. Il a la maladie de l'exaltation chronique, du sublime invétéré, les abstractions pour lui se personnifient en êtres colossaux qui agissent ou parlent d'une façon démesurée, il est ivre d'infini. Mais on sent très bien que ses créations ne sont que des monologues individuels, il ne peut sortir du lyrisme subjectif. Idées, passions, colères, espérances, plaintes, c'est toujours lui qu'on retrouve partout. On n'a jamais la joie de sortir de son cercle magique, de voir la vérité vraie, d'entrer en rapport avec les phénomènes et les êtres dont il parle, avec la réalité.

des choses Cet emprisonnement de l'auteur dans sa personnalité ressemble à de l'infatuation. Mais c'est au contraire parce que le cœur est généreux que l'esprit est égoïste c'est parce que Quinet se croit bien français qu'il l'est si peu Cette compensation ironique du destin m'est chose très familière, je l'observe toujours L'homme n'est que contradiction, et moins il le sait, plus il est dupe — Pouvant peu voir les choses telles qu'elles sont, Quinet n'a pas l'esprit très juste, ni proportionné — Il a des analogies avec Victor Hugo, avec beaucoup moins de puissance artistique, mais plus de sens historique. — Sa faculté maîtresse, c'est l'imagination symbolique, il me paraît un Goerres¹ franc-comtois, une sorte de prophète surnuméraire, dont sa nation ne sait que faire, vu qu'elle n'aime ni les énigmes, ni l'extase, ni le langage boursoufflé et que l'ivresse du trépied l'ennuie — La supériorité réelle de Quinet me paraît être dans ses travaux historiques (*Marnix, L'Italie, Les Roumains*), spécialement dans ses études sur les nationalités. Il est fait pour comprendre ces âmes plus vastes et plus sublimes que les âmes individuelles.

27 janvier 1861 (*minuit*) — . Le souvenir de ma jolie blonde hier soir (au spectacle) m'est revenu aussi... Mais le fond de mon sentiment est pourtant une vague mélancolie et le regret des pertes irréparables. Si les jours retranchés à l'amour ne comptent pas dans la vie, je n'ai eu guère que des jours inutiles. L'élan, l'enthousiasme, le génie, le dévouement sont taris dans mon âme... La noble raison ne m'est plus connue que comme velléité fugitive. Mon cœur est indigent, mon esprit stérile, ma vie fade, ma flamme éteinte.. L'isolement m'a desséché, le ver rongeur est à la racine de mon arbre, et je me flétris sur pied, en pleine verdure, sans avoir donné de fruits ni de fleurs

4 février 1861. — ... Décidément, il y a entre le public et moi une paroi froide et à peine translucide A peine si nous nous joignons par l'intelligence, mais les sympathies rencontrent la glace isolante et se congèlent. Du reste, je le sens bien. Je demande toujours à me cacher, et on m'accorde ma requête, car je décourage l'espérance et je trompe l'attente. — Incapable de me satisfaire, je le suis plus encore de captiver, d'enjôler, de charmer, d'influencer un auditoire Pour cela, il faut être à la fois maître de son sujet, de sa parole, adroit, ambitieux, aimant, et toutes ces conditions me font défaut à la fois. Un homme en transe, sur les épines ou sur la braise, ne peut songer à la bonne grâce. D'ailleurs, une raideur secrète me le défend.

25 février 1861. — La sexualité aura été ma Némésis, mon supplice depuis l'enfance. Ma timidité extraordinaire, ma gêne avec les femmes, mes violents désirs, les ardeurs d'imagination, les mauvaises lectures

1. Joseph Goerres (1776-1848), philosophe allemand mystique, disciple de Schelling.

dans la première adolescence, puis l'éternelle disproportion entre la vie rêvée et la vie réelle, ma funeste pente à me séparer des goûts, des passions, des habitudes de ceux de mon âge et de mon sexe, l'attrait fatal que j'ai exercé plus tard sur des cœurs délicats et tendres tout cela dérive de la honte primitive, de l'idéalisation du fruit défendu, bref d'une notion fausse de la sexualité. Cette erreur a empoisonné ma vie.. Elle m'a empêché d'être un homme, et, indirectement, elle m'a fait manquer ma carrière — Après cela, laissez au hasard le soin de créer dans l'esprit de l'enfant la notion du sexe, de la pudeur et de la volupté ! Innocentons la nature, faisons-la aimer et respecter ; mettons la notion de décence sous le couvert de celle de propreté et non sous celle de mystère, ôtons par le simple dégoût son aiguillon à la curiosité, et ne masquons pas trop le plan de la Providence, pour ne pas irriter le besoin de savoir ou le besoin de sentir, pour ne pas faire naître le soupçon, la tentation, ou la honte exagérée dans les jeunes cœurs qui nous sont confiés

Le trouble des fonctions sexuelles est, jecrois, du reste, une des plaies de notre génération si nerveuse et si énervée. Toute la vie physique de la femme tourne autour de ce centre, et celle de l'homme aussi, quoique avec moins d'évidence. Quoi d'étonnant ? La vie n'est-elle pas le mot de l'univers, et la génération le foyer de la vie, et le sexe la clé de la génération ? Nous sommes donc dans la question des questions. Qui ne peut ni se reproduire, ni produire, n'est plus vivant. La volonté, la pensée, l'œuvre, l'action, la parole s'engendrent en nous par la même loi que l'être organisé dans la mère. Quand nous avons perdu toute force communicative, tout stimulus, toute spontanéité excitante, nous ne sommes plus des mâles, quand nous cessons de réagir, d'assimiler, d'attirer, que nous sommes purement passifs, en fait nous sommes morts.

17 mars 1861. — Cet après-midi, une langueur homicide m'a ressaisi : dégoût et lassitude de la vie, tristesse mortelle. J'ai été errer au cimetière ; j'espérais m'y recueillir, m'y réconcilier avec le devoir. Chimère ! Le champ du repos lui-même était devenu inhospitalier. Des ouvriers grattaient et enlevaient les gazons, les arbres étaient secs, le vent froid, le ciel gris, une aridité prosaïque et profane déshonorait l'asile des morts. J'ai été frappé de cette grande lacune de notre sentiment. le respect des trépassés, la poésie des tombeaux, la piété du souvenir. Nos temples sont trop fermés et nos cimetières trop ouverts. Le résultat est le même. L'âme agitée, tourmentée, qui voudrait, hors de la maison et des misères quotidiennes, trouver un lieu où prier en paix, où répandre devant Dieu ses angoisses, où se recueillir en présence des choses éternelles, ne sait chez nous où aller. Notre Église ignore ces souffrances du cœur, elle ne les devine pas, elle a peu de prévenance compatissante, peu d'égards discrets pour les peines délicates, nulle intuition des mystères de la tendresse, aucune suavité religieuse. Sous

prétexte de spiritualité, nous froissons des aspirations légitimes Nous avons perdu le sens mystique, et qu'est-ce qu'une religion sans mysticité ? Une rose sans parfum

Nous disons toujours repentance, sanctification ! mais adoration et consolation sont aussi deux éléments religieux essentiels, et peut-être devrions-nous leur faire plus de place

28 avril 1861. — Ce matin, à cinq heures, de violents coups de tonnerre me réveillèrent Ainsi, l'angoisse d'hier soir était en partie celle de la nature La décharge électrique et la pluie qui l'accompagnait ont soulagé l'atmosphère, rafraîchi la végétation et allégé la vie de tous les êtres La Treille est ravissante, le ciel est redevenu bleu, et on porte gaiement l'existence Les désespérés ont toujours tort de se pendre, le lendemain a souvent de l'inconnu Plusieurs personnes de connaissance, rencontrées après déjeuner, ont traversé les mêmes impressions que moi, hier et ce matin. — Mon abattement était donc en partie physique Mais, de même que le rêve métamorphose, selon sa nature, les incidents du sommeil, l'âme convertit en phénomènes psychiques les impressions mal définies de l'organisme Une mauvaise attitude devient cauchemar, un air chargé d'orage devient tourment moral. Non par un effet mécanique et par une causalité directe, mais l'imagination et la conscience engendrent selon leur propre nature des effets analogues, elles traduisent dans leur langue et moulent dans leur forme ce qui leur arrive du dehors C'est ainsi que le rêve peut servir à la médecine et à la divination. C'est ainsi que la météorologie fait sortir de l'âme les maux qu'elle recélait confusément dans son intérieur — La vie n'est que sollicitée du dehors et ne produit jamais qu'elle-même base de la monadologie. L'originalité consiste à produire rapidement et nettement la réaction contre l'influence du dehors et à lui donner notre formule individuelle. Penser, c'est se recueillir dans son impression, la dégager en soi et la projeter dans un jugement personnel C'est là aussi se délivrer, s'affranchir, se conquérir. Tout ce qui vient du dehors est une question à laquelle nous devons réponse, une pression à laquelle nous devons contre-pression, tant que nous sommes vivants et que nous voulons demeurer libres. — La docilité humble avec laquelle tu t'ouvres en esprit sans réagir, sans juger, sans formuler, est pure duperie. Tu te laisses opprimer, étouffer, annuler par les choses et les gens, lesquels ne demandent pas mieux. Tout ce qui se laisse manger est mangé sans reconnaissance On le gobe, et par-dessus le marché on le raille.

4 août 1861. — ... Vusortir del'église bien des jolies personnes, et ce délicieux soleil sur ces fraîches toilettes m'a remué amoureuxment le cœur. Grimpé seul à Pressy par l'heure la plus chaude du jour (deux heures). Temps magnifique, le mont Blanc avait l'air tout neuf. La campagne était d'une majesté splendide. Montagnes et feuillage

jouaient dans l'air bleu et s'enivraient de ciel et de joie.. Ce qui m'a dilaté doucement, après le bon accueil des parents, ce sont surtout les caresses des petites filles. J'avais soif de tendresse et de baisers. Et, comme si Loulou s'en était doutée instinctivement, elle revenait toujours sur mes genoux. Ces cajoleries enfantines ne charment plus que je n'ose dire, et, lorsqu'elle m'a accompagné au départ jusqu'à la haie d'en bas, je l'ai embrassée presque avec effusion, quoique en toute innocence. — Il y a pourtant quelque chose de mystérieux dans l'attrait du baiser, je connais deux ou trois jeunes filles au cœur passionné, sur lesquelles j'ai de la puissance et qui ne m'inspirent pas l'ombre du désir, tandis que telle petite fillette me donnerait envie de la couvrir de baisers de la tête aux pieds. — Avec les années, les philosophes deviennent toujours plus sensibles au charme de la grâce et toujours plus fous de la beauté, cet abrégé symbolique de toute excellence, ce sommaire intuitif de toute perfection. A quarante ans, je finirai par sentir comme les jouvenceaux, c'est-à-dire par être amoureux de toutes les femmes, et par être esclave de tous les yeux aimants. Cela m'effraie un peu. En fait, malgré tout, mon cœur s'élance au-devant de toutes les émotions tendres, comme s'il était impatient de consommer sa destinée et redemander sa part de jeunesse et de bonheur.

4 septembre 1861. — A quoi suis-je bon maintenant ? à rien. La seule chose qui m'intéresse, ce sont les affections, ce sont les femmes. Je ne travaille plus, je n'étudie plus, je n'ambitionne qu'une femme selon mon cœur, et toutes les jeunes filles qui passent me semblent une invitation ou une raillerie du bonheur. J'aime un peu toutes les femmes, comme si toutes me tenaient en gage une parcelle de mon idéal, ou mon idéal lui-même. Je les enveloppe de ma sympathie comme l'asile, le sanctuaire, le refuge des douleurs, des joies et des affections, comme la provision céleste de mansuétude et de bonté sur la terre. Je ne me sens tout à fait bien qu'au milieu d'elles, et, quand j'obéis tout à fait à ma nature, elles se sentent si bien aimées et comprises qu'elles me rendent ma bienveillance. Je le vois bien à la campagne, à la montagne, quand il n'y a aucun de ces yeux moqueurs et de ces langues ironiques que fournit surabondamment la cité de Calvin. Ma nature est d'être caressant, enfantin, prévenant, compatissant, sympathique, de m'abandonner à la vie collective, de chercher à rendre heureux bêtes et gens, bref d'être bon pour tous les êtres, secourable pour toutes les vies, aimant pour tous les cœurs. Ce sont pourtant les qualités paternelles et conjugales. Je ne suis donc pas indigne d'être époux et père. Qu'est-ce qui m'arrête donc dans cette vocation ? Une incurable défiance de la destinée, puis le raffinement de mon idéal. Je n'ose pas jouer la dernière et unique carte de mon bonheur, et je n'ai pas rencontré ou su reconnaître ma compagne. J'ai été aimé assez souvent pour être très délicat en fait d'affection, et pour savoir de combien de

manières on peut souffrir dans la vie à deux. — Je redoute d'ailleurs la Némésis qui me fera peut-être dédaigner quand je serai épris. Et, pourtant, je n'ai qu'une aspiration, qu'un désir

12 septembre 1861 — Ce matin, temps gris et frais En descendant mon escalier, éprouvé pour la première fois depuis bien longtemps (deux ans peut-être) la volupté de l'étude, l'appétit du travail intellectuel, l'entrain de la pensée pure. Cette éclaircie intellectuelle n'a duré qu'un instant, mais m'a rouvert une échappée sur mon passé, comme un caprice du vent qui déchire le brouillard de novembre et laisse voir au voyageur les vallées qu'il a laissées derrière lui — Combien j'ai changé ! Ce vieux *moi* ne serait donc pas mort, mais seulement endormi ! Je pourrais donc encore m'élancer dans les régions éthérées et sublimes de la vie générale ! — Que faudrait-il pour cela ? La paix du cœur, le contentement. Mme S*** à Villars, en travaillant, se plante la pointe de ses ciseaux sous sa bague d'alliance, je vois le sang et lui dis : « Mais vous êtes blessée ! — Qu'importe, répond-elle, pourvu que le cœur soit content ! » Comme c'est bien la femme, et la femme aimante ! Elle ne connaît qu'un bonheur et qu'une douleur, le cœur plein ou le cœur vide J'en suis, par sympathie et métamorphose, presque arrivé là. Toute la période laborieuse, studieuse de ma vie, n'a fait qu'ajourner quinze ans le moment de sentir, de rêver, d'aimer et de souffrir ! L'immense distraction est finie. Le sentiment se venge. La grande contradiction de mon être, c'est une pensée qui veut s'oublier dans les choses et un cœur qui veut vivre dans les gens. L'unité du contraste est dans le besoin de s'abandonner, de ne plus vouloir et de ne plus exister pour soi-même, de *s'impersonnaliser*, de se volatiliser dans l'amour et la contemplation Ce qui me manque, c'est le caractère, le vouloir, l'individualité Mais, comme toujours, l'apparence est juste le contraire de la réalité, ma vie ostensible est le rebours de mon aspiration fondamentale. Moi dont tout l'être, pensée et cœur, a soif de s'absorber dans la réalité vivante, dans le prochain, dans la nature et en Dieu, moi que la solitude dévore et détruit, je m'enferme dans la solitude et j'ai l'air de ne me plaire qu'avec moi-même, de me suffire à moi-même. La fierté et la pudeur de l'âme, la timidité du cœur m'ont fait violenter tous mes instincts, intervertir absolument ma vie En fait, j'ai toujours évité ce qui m'attirait, fui ce qui me faisait le plus plaisir Je ne m'étonne pas d'être impénétrable, l'instinct de suicide s'est identifié chez moi à l'instinct de conservation, et toujours j'ai tourné le dos au point où j'aurais secrètement voulu aller La mauvaise honte a été le fléau, la malédiction de mon existence. Elle ne m'a pas rendu faux, mais elle m'a rendu eunuque. J'ai toujours eu peur de laisser voir ce que je désirais et même de me l'avouer à moi-même, j'ai en horreur de rechercher mon utilité, horreur d'employer la ruse ou les détours pour arriver à mon but ; — et finalement j'ai réussi à n'avoir plus de but, plus de désir net, plus même de sou-

bresauts de la volonté La mauvaise honte, ce composé de pudeur, d'orgueil, de défiance, de faiblesse, d'anxiété, en devenant chronique est devenue habitude, tempérament, seconde nature, et je ne suis plus qu'un pauvre honteux qui rougit de demander, de mentir, de s'abaisser, de souffrir même, et de lutter pour sortir de sa misère — L'humiliation est donc mon affaire, la dépendance est l'essence de l'humiliation Je ne sais et ne puis dépendre que de ce que j'aime La sympathie est le principe de ma vie — Or, dès que je ne me sens plus de sympathie, dès que je n'aime plus, je me flétris comme un ballon percé.

Avoir passé sa vie à se forger une cuirasse, à se blinder d'indifférence, pour aboutir à cette vulnérabilité ! Avoir prévu que tout trompe, manque, lasse, afin de s'habituer à aimer sans demander de retour, et pour tout résultat se reconnaître impuissant à pétrifier son cœur ! avoir tout mis sur une carte, et sentir arriver la vieillesse, sans avoir vécu !... Hélas !

Quel est donc le démon qui, à l'heure de cueillir une joie, te dit toujours : marche ! et à l'heure d'agir et de marcher, te dit : reste ! C'est encore la mauvaise honte Et pourtant tes vraies joies sont d'une nature enfantine, d'un caractère naïf Sous ta nature compliquée, se retrouve l'individu simple, débonnaire, insouciant, ingénu, le bon homme, en un mot Il y a en toi du vieillard, de la femme, de l'enfant aussi, il n'y manque que de l'homme. Tu ne te développes pas suivant un plan à toi, ou suivant une loi de croissance plus forte que les circonstances, mais tu es le jouet des influences, du milieu, du hasard, dans ce sens au moins qu'ils te font épanouir par sollicitation externe, car ta liberté se retrouve toujours dans la conscience de toi Tu es donc entraîné, pourtant tu n'es pas dominé. Tu ne veux rien, pourtant tu n'es pas esclave. Tu es intelligent, mais faible, te contentant de comprendre et d'observer les courants et contre-courants de ta vie, sans intervenir dans leur direction.

Je crois que l'Absolu t'a rendu pour jamais incapable de t'éprendre des choses relatives, il t'a dégoûté de l'individualité, de ton individualité du moins. Tu n'as vécu dès lors que par complaisance, ne pouvant prendre au grand sérieux une manière de voir ou d'agir ou d'être, qui n'est qu'un point de la série, qu'une forme de l'infini C'est Hegel à qui tu dois cette indifférence fondamentale, cette objectivité fatale à la vie pratique, cette impossibilité de vouloir fermement ce que tu ne peux croire qu'à demi vrai, bon, utile. Le besoin de totalité t'a fait prendre en pitié le rôle de partie infinitésimale. Le sentiment de l'idéal, du parfait, de l'éternel, en un mot de l'absolu, t'a découragé pour jamais — Le devoir reste, mais l'illusion enthousiaste a disparu — Or le dévouement sans un peu de retour, le travail sans un peu d'illusion, sont deux choses héroïques, et, pour rester constamment héroïque, il faut une foi ardente, une religion ferme, et foi et religion vacillent perpétuellement chez toi — *O du armer !*

Heidelberg, 10 octobre 1861 (dix heures et demie du soir) — Après onze jours de voyage, me voici de nouveau, comme il y a deux ans, sous le toit de mes amis W***, dans la maison hospitalière assise au bord du Neckar, et dont le jardin monte sur le flanc du Heiligenberg.

Heidelberg, 11 octobre 1861 (dix heures du matin) — Grand soleil ; ma chambre est inondée de lumière et de chaleur. Assis sur un charmant canapé de laine damassée, avec la vue du Geisberg à ma droite, voilé d'ambre blanche, et la ville à mes pieds, j'écris au murmure du Neckar, qui roule ses ondes vertes, pailletées d'argent, droit au bas du balcon qui tourne autour de tout l'étage où je suis logé. Une grande barque, venant de Heilbronn, passe silencieusement sous mes yeux, tandis que les roues d'une charrette que je n'aperçois pas se font entendre sur la route qui longe la rivière. Des voix lointaines d'enfants, de coqs, de moineaux qui jouent, la cloche de l'église du Saint-Esprit qui sonne l'heure, suffisent à mesurer, sans la troubler, la tranquillité générale de cette nature. On sent doucement glisser les heures, et le temps semble ici planer dans son vol plutôt que battre des ailes. Je ne sais quelle paix monte au cœur. C'est depuis mon départ le premier moment de rêverie et de recueillement proprement dit. Impression de grâce matinale et de fraîche poésie, qui ressemble à l'adolescence et qui donne l'intuition du bonheur germanique... Deux barques pontées, avec drapeau rouge, chacune avec une suite de bateaux plats, remplis de charbon de pierre, remontent le courant, manœuvrant pour traverser l'arche du grand pont de pierre ; les chevaux de halage ont de l'eau jusqu'au ventre, et un batelet se détache pour leur porter le bout du câble. Je mets le nez à la fenêtre et je vois toute une perspective de bateaux qui voguent dans les deux sens ; le Neckar est animé comme un Corso, et déjà, sur la pente de la montagne boisée que raient les fumées ondoyantes de la ville, le château étend son ombre comme une vaste draperie et dessine la silhouette de ses tours et de ses pignons. Plus haut, en face, la Molkenkur se profile en sombre, et sur la droite la carrière de grès rouge creuse dans la verdure son angle vif dont un côté est éclairé des rayons du soleil. Plus haut encore se détachent sur l'orient éblouissant les formes vaporeuses des deux tours-belvédères du Kaiserstuhl et du Trutz-Heinrich, séparées par un vallon sinueux.

Mais laissons le paysage. A l'intérieur que se passe-t-il ? Le professeur W*** m'apprend que son *Handbuch* est déjà traduit en polonais, hollandais, espagnol, italien et français, et s'est tiré neuf fois en trois mille exemplaires. Sa grande *Histoire universelle* a déjà trois volumes publiés. Et, pour faire tout cela, il n'a que quatre heures par jour, plus les jours de fête et les vacances. Cette capacité de travail est vraiment étonnante, et cette ténacité prodigieuse ! O *deutscher Fleiss* !

Cette vie de savant piocheur et de compilateur érudit me trouble.

un peu Je me sens si distrait, si partagé, si oublieux, que je n'éprouve qu'un sentiment d'ignorance et d'incompétence quand je me compare à ces fabuleux travailleurs, qui lisent, extraient, combinent et ne s'arrêtent jamais Et à quoi bon tout ce labeur ? me demandé-je A populariser les connaissances Mon hôte a-t-il le temps de penser et de sentir ? Il ne semble pas Son esprit est en quelque sorte un mécanisme à moudre les livres et à faire d'autres ouvrages avec la mouture. Son œuvre principale à mon gré est d'avoir élevé une belle famille par son travail, et rendu service à l'enseignement général de l'histoire. Son mérite est la *Grundlichkeit*, son talent l'ordonnance pratique et la clarté, son attrait personnel la cordiale honnêteté. Mais on ne peut récolter auprès de lui l'ombre d'une idée originale . voilà le revers de la médaille.

9 novembre 1861 — Temps chaud, bonne pluie molle, air velouté. Éprouvé le bonheur de ne pas sentir mon corps, c'est-à-dire d'être en santé complète. Mon tempérament changerait-il insensiblement ? Moi qui préférerais l'air sec et le vent du nord à tous les autres temps, finirais-je par m'accommoder mieux du temps humide et tiède, et des brises méridionales ? Observé le contraire pour mon régime A la passion des douceurs, du laitage, des mets peu épicés, a succédé le goût des choses plus fortes et des condiments relevés. Ainsi mon estomac se virilise et mes nerfs se féminisent. Toujours compensation, balancement, récurrence. Nos divers systèmes organiques parcouraient donc chacun l'orbite des dispositions différentes et en sens contraire les uns des autres. Ainsi l'homme qui a vécu soixante ans a parcouru, à son insu, le cycle des tempéraments et des goûts ; sa révolution générale autour du centre de la vie se compose d'une foule de révolutions et d'épicycles subordonnés. — Je me rappelle aussi la série de mes préférences acoustiques : d'abord la voix de soprano, puis celle de basse, puis le ténor, puis l'alto. Maintenant c'est le baryton, ou plutôt l'absence de préférence, et l'objectivité qui l'emporte. — Conséquence : le développement de notre nature inconsciente suit les lois astronomiques de Ptolémée. Tout est changement, cycle, épicycle, et métamorphose, dans le microcosme et dans le macrocosme.

Chacun possède donc en soi les analogies et les rudiments de tout, de tous les êtres et de toutes les formes de la vie. Qui sait donc surprendre les petits commencements, les germes et les symptômes, peut retrouver en soi le mécanisme universel, et deviner par intuition les séries qu'il n'achèvera pas lui-même ainsi les existences végétales, animales, les passions et les crises humaines, les maladies de l'âme et celles du corps L'esprit subtil et puissant peut traverser toutes les virtualités à l'état ponctuel, et de chaque point faire sortir en éclair la monade, c'est-à-dire le monde qu'il renferme C'est là prendre conscience et possession de la vie générale et rentrer dans le sanctuaire divin de la contemplation.

12 novembre 1861 — Bilac, dit Mustapha, dit caporal Trim, dit Suçon, autrement dit notre petit chat zébré, vient de sauter sur ma plume qui traçait la date et m'a fait faire toutes les taches possibles dans cette page. Actuellement il est en arrêt et cherche à comprendre cet art maudit inventé par Cadmus. Dans sa colère d'y perdre sa peine, il griffe encore, mais, ô douleur ! il glisse sur le bord du pupitre, entraîne l'*Anthropologie* de Fichte et tombe avec le philosophe en faisant une mine de naufragé. Sa honte me délivre de lui, et il va sur mon sofa faire d'énormes cabrioles à la poursuite impossible de sa queue. C'était un vrai tourbillon.

Mais je suis mécontent de moi. Hier, couché à dix heures, parce que les yeux me cuisaient, j'espérais être levé à six heures ce matin, et je ne me suis réveillé qu'à sept heures et demie. Ainsi, dormi comme un enfant, comme un loir, comme une marmotte. Quelle vie mal employée que la mienne, par sottise, par mollesse et par timidité ! Beaucoup lu et travaillé jadis, beaucoup dormi et flâné maintenant : à quoi le tout a-t-il servi ?... Décidément Bilac est fou de gaieté. Il met tout sens dessus dessous parmi les livres, les papiers entreposés sur ma table ronde au tapis rouge. Il a précipité l'*Amour* de Michelet et jingle, les quatre fers en l'air, avec une enveloppe bleue.

Bilac est de ces chats qui, les livres rongean,
Se font savants jusques aux dents

La chasse continue et recommence, avec mille ruses, bonds, dos ronds, entrechats et pirouettes. C'est vraiment risible. A peine si les écoliers s'amuseut plus à cœur joie, mais cet écolier-ci est muet. Il manque à ses ébats le rire, le rire vivant, joyeux, sonore, et, à tout prendre, ces jeux muets ont encore l'air plus fou qu'autre chose. Le mutisme est sinistre.

25 novembre 1861. — Comprendre un drame, c'est la même opération mentale que comprendre une existence, une biographie, un homme : c'est faire rentrer l'oiseau dans son œuf, la plante dans sa graine et reconstituer toute la genèse de l'être en question. L'art n'est que la mise en relief de la pensée obscurcie de la nature ; c'est la simplification des lignes et le dégagement des groupes invisibles. Le feu de l'inspiration fait ressortir les dessins tracés à l'encre sympathique. Le mystérieux devient évident, le confus devient clair, le compliqué devient simple, le fortuit devient nécessaire. Bref, l'art révèle la nature en traduisant ses intentions et formulant ses volontés (l'idéal). Chaque idéal est le mot d'une longue énigme. Le grand artiste est un simplificateur.

13 janvier 1862. — J'ai reconquis cette année deux personnes qui s'étaient depuis longtemps brouillées avec moi... La douceur patiente et la constante bonne volonté finissent par dissoudre la glace et la

pierre de l'indifférence ou du préjugé. Heureux de ne détester et de n'envier personne, je suis encore plus heureux de vaincre la malveillance et de regagner les cœurs vindicatifs ou injustement détournés de moi. C'est un peu la joie que donne la brebis perdue et retrouvée. Chacun n'est-il pas le berger des affections qui sont venues à lui, ou qu'il a lui-même conquises par l'amitié, la parenté, la publicité, le voyage, par le hasard ou le choix ? et la consolation de la vie n'est-elle pas d'arriver au soir de ses jours avec son troupeau agrandi et complet ? Faites-vous un trésor invisible, dit l'Évangile. Après les bonnes œuvres, qu'est-ce qui compose ce trésor, sinon les attachements, les amitiés, les tendresses, les grâces, bref, les affections que nous avons su faire et conserver ? Pour moi, si je n'ai dressé aucun monument qui éternise ma mémoire, si je n'ai rien fait pour le monde et la postérité, j'aurai peut-être laissé, dans un certain nombre de cœurs, trace de mon passage ici-bas. Ma seule statue sera dans le souvenir de quelques âmes fidèles, ma seule oraison funèbre dans quelques larmes secrètes de ceux qui m'auront aimé. C'est encore une belle part, et je songe, avec une émotion de douce reconnaissance, à la précieuse ghirlande d'amitiés sérieuses et même passionnées qui entourent déjà mon nom obscur et fleurissent dans mon souvenir. Malgré ma timidité, ma réserve, ma défiance, j'ai été richement favorisé de sympathie, et j'ai vu s'ouvrir à moi bien des consciences et des caractères différents. — Je me rappelle à ce propos que des personnes que j'ai à peine connues se sont parfois attachées intimement à moi... tellement que j'ai cessé de m'étonner et de douter. On fait pour moi exception aux règles, et le sanctuaire des pensées féminines cachées s'est dévoilé spontanément et bien souvent pour mes regards. Cette apocalypse volontaire m'a fait un rôle de confident assez étrange, mais d'une délicatesse ravissante. J'ai déjà lu des journaux intimes, et dirigé plusieurs néophytes et quelques jeunes pénitentes. On se sent avec moi compris, deviné, abrité, et la confiance (que je ne trahis jamais) est souvent devenue sans bornes, jusqu'à m'embarrasser fort. Que d'enfants aussi de tous les âges m'aiment et se donnent à moi ! Je n'aurai garde de les oublier dans le dénombrement de mes affections et de mes bienfaiteurs. Au fond, la bonté, les promesses de la vie présente comme de la vie éternelle. Elle délivre l'âme des chagrins causés par les mauvaises passions, elle donne le contentement et par-dessus le compte elle procure souvent la reconnaissance et l'amour du prochain. Il est si doux d'être bon que ce n'est plus méritoire du tout. Le plus touchant et peut-être le plus grand attribut de Dieu, n'est-ce pas la Bonté ? Vivre en paix avec le bon Dieu, c'est la joie de la joie, c'est la base même du bonheur, c'est la religion de l'enfant et du vieillard, et le sommaire du *credo* et des vœux du penseur.

3 février 1862. — Rien fait de consistant, et je me sens la tête

cassée. Je suis, je crois, devenu incapable de composer Relisant douze fois chaque ligne, je tue la verve et ne puis avancer Hors de mon journal et de ma correspondance, où ma plume court la bride sur le cou, je ne puis écrire, l'anxiété m'étouffe et chaque mot s'arrête comme une épine au gosier Loin de porter un ensemble, un chapitre dans ma pensée, je n'aperçois pas même une période, concentré dans le bec de la plume et dans le mot qu'elle trace, je ne vois qu'au bout de mon nez, et le souffle et le coup d'aile et l'inspiration et la façon de s'en vont, comme la gaieté et la sincérité. Ce tic abominable de m'emprisonner l'esprit par les yeux dans les caractères que ma main griffonne m'ôte le peu de mémoire et d'élan qui me restaient encore. A chaque seconde, je reperds la vitesse acquise, la chaleur rassemblée, le mouvement d'idées commencé, en sorte que je suis toujours vide, dénué, immobile Je ne puis retenir ni accumuler rien en moi. Ce *fluxus perpetuus* est la raison de ma stérilité. Ma vitalité s'évapore fatalement, sans pouvoir se recueillir assez pour féconder une idée ou une volonté. Mon cerveau est trop débile pour s'imprégner fortement, aussi n'est-il pas capable de concevoir ni d'enfanter une œuvre, il est en prurit de curiosité, mais en avortement de production.

Comme je l'ai reconnu depuis bien des années, la critique de moi-même est devenue le corrosif de toute spontanéité oratoire ou littéraire J'ai manqué à mon principe de *faire la part du mystère*, et mon châtiment est l'impuissance d'engendrer. Le besoin de connaître retourné sur le moi est puni, comme la curiosité de Psyché, par la fuite de la chose aimée La force doit rester mystérieuse à elle-même ; dès qu'elle pénètre dans son propre mystère, elle s'évanouit La poule aux œufs d'or devient inféconde dès qu'elle veut savoir pourquoi ses œufs sont d'or. — La conscience de la conscience est le terme de l'analyse, disais-je dans les *Grains de mil*, mais l'analyse poussée jusqu'au bout se dévore elle-même comme le serpent égyptien. Il faut lui donner une matière extérieure à moudre et à dissoudre, si l'on veut empêcher sa destruction par son action sur elle-même. Nous sommes et devons être obscurs pour nous-mêmes, disait Goethe, tournés vers le dehors et travaillant sur le monde qui nous entoure. Le rayonnement extérieur fait la santé, l'intériorisation trop continue nous ramène au point, au néant, état malsain car il nous supprime, et les autres en profitent pour nous supprimer. Mieux vaut dilater sa vie, l'étendre en cercles grandissants, que de la diminuer et de la restreindre obstinément par la contraction solitaire. La chaleur tend à faire d'un point un globe, le froid à réduire un globe à la dimension d'un atome. Par l'analyse je me suis annulé.

Il serait temps de me refaire un corps, un volume, une masse, une existence réelle, au sortir du monde vague, ténébreux et froid que se fait la pensée isolée Il serait bon de remonter la spirale qui m'a enroulé jusqu'à mon centre. Il conviendrait de retourner mes réflecteurs, qui se réfléchissent l'un dans l'autre indéfiniment, vers les hommes et les

choses Les hibernauts arrivés à l'extrême maigreur pour n'avoir, pendant leur long sommeil, léché que leurs pattes, doivent aller aux provisions quand ils se réveillent. Rêveur, sors de la caverne, va aussi à la provende. Assez longtemps tu t'es caché, retiré, refusé Songe à vivre

Mornex-sous-Salève, 22 avril 1862. — Éveillé par le ramage des oiseaux à quatre heures trois quarts, je vois au ciel, en ouvrant mes volets, le croissant orangé de la lune qui regardait ma fenêtre, tandis que l'orient blanchissait à peine. Une heure plus tard, je m'habille. Promenade délicieuse Anémones encore fermées, pommiers en fleurs

Ces beaux pommiers couverts de leurs fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps

Vue ravissante Sentiment de fraîcheur et de joie. Nature en fête. Il n'a manqué que ces senteurs d'une amertume suave (probablement de cyclamens invisibles) qui hier, quand je remontais le petit Salève, ont caressé plus d'une fois ma narine En revanche, un rameau de lilas, placé dans un verre d'eau fraîche, embaume la table à écrire que j'ai adossée au mur pour la convertir en pupitre incliné — J'ai déjeuné, lu deux numéros de la *Presse*, une pièce de vers d'Aubryet (Au Printemps), sentiment juste, style-pétrone, et me voici Paix aux morts, mais il est doux aujourd'hui de vivre, et la reconnaissance à ses hymnes comme la foi. Il va sans dire que nos dames sont encore sous l'horizon, et que je les plains de perdre deux ou trois belles heures.

(Onze heures.) — Préludes, gammes, études, tapotements entrecoupés du piano sous mes pieds Voix d'enfants au jardin. — Je viens de parcourir quatre numéros de la *Revue des Deux Mondes*, de cette année. Articles Saisset (Spinoza et les juifs) ; Taillandier (Sismondi — la philosophie suisse) ; Mazade (les Femmes en littérature, à propos de Mme de Sévigné et Mme Svetchine) , Laugel (Analyse chimique du soleil) , Rémusat (La critique théologique et sa crise en France). — Tous ces messieurs me rappellent le mot de Scherer : « Je me sens ici comme un borgne dans le pays des aveugles. » — Ce que par modestie j'ai habituellement pris pour la réticence de la supériorité n'est chez les grands meneurs de la pensée moyenne en France qu'inculture frivole et superficialité positive. Leur développement moral, psychologique, esthétique, religieux, philosophique, a peu de profondeur. Leur jugement n'a pas grande portée ni en avant, ni en arrière, ni comparativement. — Scherer est un critique supérieur en culture à MM Taillandier, Montégut, Rémusat, Saisset, etc. Il a la vue plus juste que Taine. Mais il a moins d'idées que Renan et moins de flexibilité que Sainte-Beuve. La théologie et la philologie sont les grandes écoles de perspicacité. — Je comprends pourquoi Scherer voudrait me lancer dans son monde. Au fond, il se sent médiocrement compris,

et nous nous entendrions bien. — « L'essentiel, c'est d'avoir l'esprit bien fait », dit Mme de Sévigné. La borne de l'esprit français, c'est l'insuffisance de son alphabet spirituel, qui ne lui permet pas de traduire l'âme grecque, germanique, espagnole, etc., sans en dénaturer l'accent. L'hospitalité des mœurs de la France ne se complète pas par l'hospitalité réelle de la pensée. Sa pensée est, comme son idiome, séparée de la sève vivante et naturelle et enfermée dans le monde conventionnel de la civilisation apprise. Versailles s'expie toujours. Ce tour d'esprit détaché, où le mot, l'idée et le sentiment de l'auteur et du lecteur restent en dehors des choses, ce cartésianisme indélébile, où la pensée ne s'identifie jamais à la nature, et pour lequel l'unité du regard paraît strabisme, fait la compensation de l'esprit de sociabilité. On n'ose penser par soi-même, fusion de l'individu avec la masse humaine ; en revanche, on se sent toujours extérieur aux choses qu'on examine. dualisme de l'objet et du sujet. — Je suis, tout au contraire, individuel en face des hommes, objectif en présence des choses. Je m'attache à l'objet dont je me pénètre ; je me détache des sujets dont je me défends. Je me sens différent des foules et semblable à la nature dans son ensemble. Je m'affirme dans mon unité sympathique avec la vie que j'aime à comprendre et dans ma négation de la banalité tyrannique du vulgaire. Les coques imitatrices m'inspirent autant de répulsion secrète que la moindre existence spontanée et vraie (l'animal, la plante, l'enfant) m'inspire d'attrait. Je me sens en communauté d'esprit avec les Goethe, les Hegel, les Schleiermacher, les Leibniz, bien opposés pourtant entre eux, tandis que les philosophes français, rhéteurs ou géomètres, malgré leurs hautes qualités, me laissent froid, parce qu'ils ne portent pas en eux la somme de la vie universelle, qu'ils ne dominent pas la réalité complète, qu'ils ne suggèrent rien, qu'ils n'agrandissent pas l'existence, qu'ils m'emprisonnent, me dessèchent ou me mettent en défiance. — Ce qui manque toujours aux Français, c'est le sens de l'infini, l'intuition de l'unité vivante, c'est la perception du sacré, l'initiation aux mystères de l'être. Ils sont habiles et profanes, parce qu'ils sont superficiels et calculateurs. — Du point de vue français restent inexplicables toutes les choses profondes, la vraie poésie, la vraie philosophie, la vraie religion ; et, quand le panthéisme devient français, il est ridicule et dépaycé, et par conséquent vicieux parce qu'il n'a pas de contrepoids. — Ce qu'il faut demander aux Français, c'est la construction des sciences spéciales, l'art d'écrire un livre, le style, la politesse, la grâce, les modèles littéraires, l'urbanité exquise, l'esprit d'ordre, l'art didactique, la discipline, l'élégance, la vérité de détail, la mise en scène, le besoin et le talent du prosélytisme, la vigueur des conclusions pratiques. Mais, pour voyager dans l'*Inferno* ou le *Paradiso*, il faut d'autres guides ; eux restent sur la terre, dans la région du fini, du changeant, de l'historique et du divers. La catégorie du mécanisme et la métaphysique du dualisme

sont les deux sommets de leur pensée. Pour en sortir, ils se font violence et manient gauchement des locutions qui ne correspondent à aucun besoin réel de leur nature.

Mornex, 23 avril 1862 — Relu avec enchantement un grand nombre de pièces des *Contemplations* quelle richesse inépuisable et quelle intarissable fontaine d'images et de sensations et de sentiments que les œuvres de ce poète ! L'auteur est bien la lyre éolienne que font vibrer chanter, palpiter tous les souffles de la nature et de la passion. Tous les trésors de Golconde sont misère auprès de ses monceaux de pierres et de ses myriades de médailles étincelantes

Mornex, 24 avril 1862 (onze heures et demie). — Paix profonde, silence des montagnes en dépit d'une maison pleine et d'un village proche. On n'entend que le bruit de la mouche qui bourdonne. Ce calme est saisissant. Il pénètre jusqu'aux moelles. Le milieu du jour ressemble au milieu de la nuit. La vie semble suspendue alors qu'elle est le plus intense. C'est comme les silences dans le culte ; ces moments sont ceux où l'on entend l'infini, où l'on perçoit l'ineffable. Gratitude, émotion, besoin de partager mon bonheur. Hugo vient encore de me faire parcourir des mondes, puis ses contradictions me font songer à L. T*** dans la maison voisine, le chrétien ardent, convaincu. Le même soleil inonde et le livre et la nature, et le poète douteur et le prédicateur croyant, et le rêveur mobile, qui au milieu de toutes ces existences se laisse bercer à tous les souffles et jouit, étendu dans la nacelle de son ballon, de flotter à la dérive dans tous les mouillages de l'éther et de sentir passer en lui tous les accords et dissonances de l'âme, du sentiment et de la pensée. — Paresse et contemplation ! sommeil du vouloir, vacances de l'énergie, indolence de l'être, comme je vous connais ! Aimer, rêver, sentir, apprendre, comprendre, je puis tout, pourvu qu'on me dispense de vouloir, qu'on m'affranchisse de l'ennui et de l'effort d'agir. C'est ma pente, mon instinct, mon défaut, mon péché. J'ai une sorte d'horreur primitive pour l'ambition, pour la lutte, pour la haine, pour tout ce qui disperse l'âme en la faisant dépendre des choses et des buts extérieurs. Je suis plus méditatif et contemplatif qu'autre chose, et la joie de reprendre conscience et possession de moi-même, de savourer ma liberté, d'entendre bruir le temps et couler le torrent de la vie universelle, suffit parfois pour me faire oublier tout autre désir. Cette apathie sensitive a fini par éteindre en moi le besoin de production et la force d'exécution. L'épicurisme intellectuel menace continuellement de m'envahir. Je ne puis le combattre que par l'idée du devoir.

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ; ce sont
Ceux dont un destin ferme, emplit l'âme et le front,
Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime.

Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour ¹

Mornex, 25 avril 1862 (cinq heures) — Après midi causé longtemps avec M^{me} M C***. Je lui fais ôter son voile bleu et mettre mes lunettes fumées pour ses yeux malades, ce dont elle se trouve déjà mieux au bout d'une demi-heure. Un peu de cordialité familière s'introduit enfin dans nos relations à tous. Mes aptitudes de garde-malade se réveillent.

Relu quelques chants de *Jocelyn*. Ils m'ont mis tout en larmes (le chien, la mort de la mère, séparation d'avec Laurence, la rencontre à Paris, la mort de Laurence). C'est admirable !

Ah ! malheur à qui voit devant ses yeux passer
Une apparition qui ne peut s'effacer !
Le reste de ses jours est bruni par une ombre,
Après un jour divin, mon père, tout est sombre

Ces pages m'ont retransporté à Villars, à Glion, et plongé dans les rêveries nostalgiques.

Drai-je mon bonheur, ou mon malheur, hélas ?
Fit descendre du ciel un ami sur mes pas

Météore qui donne à l'âme un jour céleste,
Et de la vie après décolore le reste

(IX^e époque)

Et ailleurs :

Il se fit de la vie une plus mâle idée
Sa douleur d'un seul trait ne l'avait pas vidée,
Mais, adorant de Dieu le sévère dessein,
Il sut la porter pleine et pure dans son sein,
Et, ne se hâtant pas de la répandre toute,
Sa résignation l'épancha goutte à goutte,
Selon la circonstance et le besoin d'autrui,
Pour tout vivifier sur terre autour de lui ²

C'est la vraie poésie, que celle qui vous élève vers le ciel et vous pénètre de l'émotion divine, que celle qui chante l'amour et la mort, l'espérance et le sacrifice, et fait sentir l'infini. *Jocelyn* me donne toujours des tressaillements de tendresse, qu'il me serait odieux de voir profaner par l'ironie. Cette tragédie du cœur n'a d'analogue en français, pour la pureté, que *Paul et Virginie*, et je ne sais pas si je ne préfère point *Jocelyn*. Pour être juste, il faudrait les relire en même temps.

Mornex, 28 avril 1862 (six heures) — . Encore un jour qui baisse. Sauf le mont Blanc, toutes les montagnes sont déjà ternies et décolorées. Le frais du soir succède aux ardeurs de l'après-midi. Le sentiment de l'implacable fuite des choses, de l'emportement irrésistible des jours, me saisit de nouveau.

1. VICTOR HUGO, *Les Châtiments*
2. Épilogue de *Jocelyn*.

Nature au front changeant, comme vous oubliez !

et m'opprime. En vain nous criions avec le poète : O temps, suspends ton vol ! . Et quelles journées voudrions-nous retenir des deux mains ? Non pas seulement les journées de bonheur, mais les journées perdues. Les unes laissent au moins un souvenir, les autres laissent un regret, presque un remords

(Onze heures) — Coup de vent Quelques nuages au firmament Le rossignol se tait. En revanche, la rivière et le grillon chantent encore.

18 mai 1862 (dix heures du soir). — Rentré depuis une heure, le cœur léger et hilare, je viens de chanter méli-mélo tous les airs du monde à gorge déployée dans ma chambre solitaire D'où cette gaieté ? D'une après-midi salubre, en société débonnaire, et d'un ensemble d'impressions douces J'aimais tout autour de moi et ma sympathie me revenait en affection Tout mis en train chez les G***, dans leur nouvelle campagnette du Petit-Lancy, les parents, les enfants et les hôtes, chanté, ri, joué au ballon, aux plaques, aux quatre coins, folâtré. Bref rentré dans la simplicité enfantine, dans la joie naïve et élémentaire que j'aime tant, qui fait tant de bien. Je sentais l'influence irrésistible et conquérante de la bonté. Elle multiplie la vie, comme la rosée multiplie les fleurs — A souper, la société s'est amusée à me caractériser On a déclaré que, si mes écrits étaient sérieux, graves, difficiles, c'est-à-dire allemands (*sic*), mon caractère était gentil, aimable et tout à tous. Ces deux messieurs m'admirent même positivement, pour ma manière d'être avec les enfants et prétendent que je ferais un délicieux mari .

Je me sens encore des trésors de candeur, d'honnêteté, de pureté, de dévouement, pour l'époque où la vie à deux et la paternité viendraient à les réclamer. Je n'ai aucune ambition mondaine ; la vie de famille et la vie de l'intelligence sont les seules qui me sourient Aimer et penser sont mes seuls besoins exigeants et indestructibles. — Avec l'esprit subtil, retors, complexe et caméléon, j'ai le cœur enfant, je n'aime que la perfection ou le badinage, les deux extrêmes opposés. Les vrais artistes, les vrais philosophes, les vrais religieux ne s'arrangent guère qu'avec la simplicité des tout petits enfants ou la sublimité des chefs-d'œuvre, c'est-à-dire avec la nature pure ou le pur idéal. Dans ma pauvreté je sens pourtant de même. Tout l'entre-deux me fait sourire, et je m'en accommode par bonté, mais mon goût est ailleurs — Demi-science, demi-talent, demi-délicatesse, demi-élégance, demi-mérite, voilà le monde, et qu'en faire de ce monde sinon une école de patience et de douceur ? Pour l'admiration, il n'y a pas place — Mais, pour la bonté, je n'ai plus ni critique, ni résistance, ni réserve, je lui pardonne tout parce qu'elle passe avant tout J'ai faim et soif de simple bonté, parce que la moquerie, le soupçon, la malveillance, la jalousie, l'amertume, les jugements téméraires, la malice corrosive usurpent aujour-

d'hui une place grandissante et font dans la société la guerre de tous contre presque tous, et dans la vie privée l'aridité du désert.

9 août 1862 — On vient d'observer au microscope les infusoires de la noix vomique et ceux du nitrate d'argent, ainsi la destruction est peuplée, le poison est animé, ce qui tue fait vivre pourquoi pas ? Le sépulcre fourmille, l'ordure d'un être est l'ambrosie d'un autre, la mort est la fécondité même. La fable de la salamandre immortalise cette vue de la nature. On doit imaginer un monde qui ferait l'inversion de celui-ci, et ce monde s'aperçoit déjà dans les interstices du nôtre. Le néant seul n'est point.

L'appétit se reforme en dépit des horreurs de la nature, l'illusion aussi malgré les désenchantements, l'attrait voluptueux aussi malgré les secrets dégoûts de la possession, et la passion aussi malgré les lumières de la passion à jeun. C'est la *vis medicatrix* de la nature qui opère. La vie qui veut s'affirmer en nous tend à se restaurer sans nous ; elle répare elle-même ses brèches, elle raccommode ses toiles d'araignée après leur déchirure, elle rétablit les conditions de notre bien-être ; elle retisse le bandeau sur nos yeux, ramène l'espérance dans nos cœurs, réinfuse la santé dans nos organes, redore la chimère dans nos imaginations. — Sans cela l'expérience nous aurait éraillés, usés, blasés, flétris sans remède, longtemps avant l'heure, et l'adolescent eût été plus vieux qu'un centenaire. — Notre partie la plus sage serait donc celle qui s'ignore, ce qui est le plus raisonnable dans l'homme, c'est ce qui ne raisonne pas, l'instinct, la nature, l'activité divine et impersonnelle nous guérissent de nos folies personnelles, le *genius* invisible de notre vie ne se lasse pas de fournir l'étoffe aux prodigalités de notre moi. La base essentielle, maternelle, de notre vie consciente, c'est notre vie inconsciente que nous n'apercevons pas plus que l'hémisphère extérieur de la lune n'aperçoit la terre, tout en lui étant invinciblement et éternellement lié. C'est notre *ἀντίχρον*, pour parler avec Pythagore.

Paris, 17 octobre 1862. — J'ai vu combien j'ai changé depuis une dizaine d'années, et comme la volupté ou la curiosité des sens a augmenté de prise sur moi. Scrupules et répugnances s'en sont envolés, et la sensualité de l'imagination a remplacé la prudence puritaine. Bref, je comprends mieux le culte du plaisir, la religion de Vénus et de Bacchus, le paganisme naïf et joyeux. Je sympathise mieux avec le *Tannhäuser* et Hélios, depuis que je sens la force sophistique et décevante de la tentation, et que je résiste moins à la Bonne Nature de Montaigne. Dans ma pauvre petite sphère, je suis assis comme Renaud dans les jardins d'Armide. Je fuis la peine, la lutte, l'héroïsme, et je file en efféminé la quenouille d'Omphale. — La victoire sur la chair, sur le monde, sur le péché, c'est-à-dire le triomphe de la croix, le couronnement du martyre, la glorification de la douleur, ce mot d'ordre du christianisme ne m'est

plus guère présent à la conscience Je vais suivant le regard de mes yeux et l'instinct de mon cœur, à l'aventure, à l'abandon, sans principe ferme, sans conviction, en sceptique indolent Ma punition, c'est la faiblesse et l'impuissance — Me voici revenu à l'épicurisme de l'époque impériale, à la mollesse de la décadence La crise de la foi nouvelle, la passion de la mort et de la sainteté, qui sauva et enthousiasma le monde il y a dix-huit siècles, doit être recommencée dans chaque existence paganisée, c'est-à-dire retombée sous la puissance terrestre et naturelle Le dévouement à l'immortel, à l'invisible, à l'idéal, au divin, le sacrifice noble de la chair en faveur de l'âme, sont le signe de la rédemption spirituelle La prière est son moyen (*Une heure et quart du matin, au retour de l'Opéra*)

7 novembre 1862. — Combien l'éternel sourire de la critique indifférente, combien cette moquerie sans entrailles qui corrode, persifle et démolit tout, qui se désintéresse de tout devoir personnel, de toute affection vulnérable et qui ne tient qu'à comprendre sans agir, combien cette contemplation ironique est malfaisante, contagieuse et malsaine ! Au fond, je la trouve immorale, comme le pharisaïsme, car elle ne prêche pas d'exemple et impose aux autres les fardeaux qu'elle repousse pour elle-même Elle est insolente, car elle feint la science, tandis qu'elle n'est que le doute. Elle est funeste, car son rire voltairien ôte le courage, la foi, l'ardeur à ceux qui en ont encore.

Rire de singe assis sur la destruction

(ALFRED DE MUSSET)

Le criticisme devenu habitude, tic et système, c'est l'abolition de l'énergie morale, de la foi et de toute force Un de mes penchants m'y conduit ; mais je recule devant les résultats quand j'en rencontre des types bien plus nets que moi-même. Et au moins je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais essayé de ruiner la force morale chez les autres Mon respect de la vie me l'a interdit, et ma défiance de moi-même m'en a même ôté la tentation

Ce genre d'esprit est bien dangereux chez nous, car il caresse tous les mauvais instincts, l'indiscipline, l'irrévérence, l'individualisme égoïste, et il aboutit à l'atomisme social. Les négatifs ne sont inoffensifs que dans de grands organismes politiques qui vont sans eux et malgré eux En se multipliant parmi nous, ils feront crouler toutes nos petites patries, car les petits États ne vivent que de foi et de volonté. Malheur si la négation domine, car la vie est une affirmation ; et une société, une patrie, une nation est un tout vivant qui peut mourir — Point de peuple possible sans préjugés, car l'esprit public, la tradition sont autant de réseaux de croyances acquises, admises, continuées, sans démonstration évidente, sans discussion. Pour agir, il faut croire ; pour croire, il faut se décider, trancher, affirmer, et au fond préjuger les questions Est impropre à la vie pratique celui qui ne veut agir qu'en

pleine certitude scientifique Or nous sommes faits pour agir, car nous ne pouvons décliner le devoir, donc il ne faut pas condamner le préjugé tant qu'on n'a que du doute à mettre à sa place et il ne faut pas rire de ceux qu'on serait incapable de consoler. Voilà mon point de vue

8 janvier 1863 — Ce soir, j'ai relu *Le Cid* et *Rodogune* Mon impression est encore mixte et confuse Il y a beaucoup de désenchantement dans mon admiration et de réserve dans mon entraînement. Ce qui me déplaît dans ce théâtre, c'est l'abstraction toute mécanique des caractères et le ton de matamore et de virago des interlocuteurs Je pensais vaguement à des marionnettes gigantesques, pérorant par truchement avec l'emphase espagnole C'est puissant, mais on a devant soi des idoles héroïques plutôt que des êtres humains Le je ne sais quoi d'artificiel, de pompeux, de tendu, de guindé, qui est la misère de la tragédie française, y apparaît décidément, crie et grince comme les poulies et les cordes de ces colosses majestueux. Il est curieux de voir la greffe des défauts de la décadence (Sénèque et Lucain) sur une nature candide et jeune. En un mot, le bon et le mauvais se retrouvent mélangés dans ces chefs-d'œuvre, et je préfère beaucoup, à première vue, Racine et Shakespeare, l'un pour la sensation esthétique, l'autre pour la sensation psychologique. Le théâtre méridional ne peut se dégager des masques. Or je m'arrange des masques comiques, mais pour les héros sérieux, le type abstrait, le masque est impatientant. On rit avec les personnages de carton ou de fer-blanc, je ne sais pleurer qu'avec les vivants ou ce qui leur ressemble. L'abstraction tourne aisément à la caricature; elle engendre l'ombre chinoise et le pantin, le fantoche et le masque. C'est la psychologie du premier degré, comme les images coloriées d'Allemagne sont de la peinture élémentaire. — Et, avec cela, un raffinement parfois sophistique ou alambiqué. les sauvages ne sont nullement simples. — Le beau côté, c'est la vigueur mâle, la franchise intrépide des idées, des mots et des sentiments. Pourquoi faut-il que pas mal de grandeur factice se mêle à la grandeur vraie, dans ce théâtre de 1640 d'où devait sortir tout le développement théâtral de la France monarchique? Le génie est là, mais une civilisation conventionnelle l'enveloppe, et, on a beau faire, on ne porte pas la perruque impunément; l'idéal français est plutôt un placage de la nature que son éclosion dernière. Le naturel gaulois n'arrive au beau que par emprunt, j'allais dire que par singerie. La tragédie n'est pas l'expression du génie national. C'est une importation pédante, une imitation de l'antique — Le formalisme est le vice originel des littératures de bonne façon.

10 janvier 1863. — Le bonheur le plus direct et le plus sûr pour moi, c'est la société des femmes. Dans ce milieu, je me dilate immédiatement comme un poisson dans l'eau, comme un oiseau dans l'air. Bref, c'est mon élément naturel, et nous nous entendons à merveille réciproquement. Est-ce la récompense de ma longue intimidation

devant le sexe ? Est-ce une variété de l'électricité par induction ? Toujours est-il que la théorie chevaleresque se réalise pour moi et que l'attrait féminin électrise, exalte en moi toutes les facultés désintéressées. Je ne désire nullement conquérir et m'approprier, mais je me sens épanouir et rayonner par amour général, par pure sympathie, et la verve afflue alors en moi. *Das Ewig-weibliche zieht uns hinan.* — Quel dommage que les occasions en soient si rares, et qu'elles manquent à celui qui est le moins blasé là-dessus !

13 janvier 1863 — *Lu Polyeucte et La Mort de Pompée* Malgré qu'on en ait, le grandiose de Corneille nous réconcilie avec son emphatique roideur et sa trop ingénieuse rhétorique. Mais c'est ce genre dramatique qui est faux, et le goût français, qui est oratoire et théâtral, apparaît dès les premiers chefs-d'œuvre de sa période classique. La majesté a toujours, ici, quelque chose de factice, d'outré, de conventionnel. La Fiance paie en littérature la rançon de son royalisme. Ses héros sont des rôles plutôt que des hommes : ils posent la magnanimité, la vertu, la gloire, bien plus qu'ils ne la réalisent, ils sont toujours en scène, regardés par les autres ou par eux-mêmes. Chez eux, la *gloire*, c'est-à-dire la vie solennelle et l'opinion du public, remplace le naturel, devient le naturel. Ils ne parlent que *ore rotundo*, en cothurne et parfois en échasses. Et quels avocats consommés ! Le drame français, c'est un tournoi oratoire, un plaidoyer continu, dans une journée où quelqu'un va mourir et où tous les personnages se dépêchent de profiter de la parole avant que l'heure fatale du silence ne sonne. Ailleurs la parole sert à faire comprendre l'action, dans la tragédie française, l'action n'est qu'un motif honnête à parler, c'est le procédé destiné à extraire les plus beaux discours des gens engagés dans l'action, et qui l'aperçoivent à ses divers moments ou sous ses diverses faces. Ce qui est vraiment curieux et amusant, c'est que le peuple le plus vif, le plus gai et le plus spirituel, ait toujours entendu le genre noble de la façon la plus gourmée et la plus pompeuse. Mais c'était inévitable. Faute de la dignité personnelle, je veux dire intérieure, il lui faut l'apparence fastueuse. La façon lui a toujours tenu lieu de la substance, et le plaqué du solide. Nation sociable, elle vit au dehors et par le dehors. Sa psychologie est faite de pièces mobiles, comme la structure des pantins, et représente l'âme et les nuances de la vie à peu près avec autant de vérité que les fantoches représentent les mouvements du corps — L'amour et la nature, le devoir et le penchant, et une dizaine d'autres antithèses morales sont les membres que fait gesticuler le fil du dramaturge et qui dessinent toutes les attitudes tragiques. Théâtre à ficelles, qui rappelle vaguement les paysages chinois à compartiments manufacturés d'avance et que l'amateur combine à son goût.

8 avril 1863 — Refeuilleté les trois mille cinq cents pages des *Misérables* et cherché l'unité de cette vaste composition...

Les Misérables ont pour idée fondamentale ceci : la société engendre de tristes et affreuses misères (la prostitution, le vagabondage, la classe des gens sans aveu, les scélérats, les voleurs, les galériens, la guerre aussi, les clubs révolutionnaires et les barricades) Elle doit se le dire et ne pas traiter comme de simples monstres tous ceux que frappe la loi. Humaniser la loi et l'opinion, relever les tombés comme les vaincus, créer une rédemption sociale, voilà la tâche. Et comment ? Diminuer les rébellions et les vices par la lumière et convertir les coupables par le pardon, voilà le moyen — Au fond, n'est-ce pas christianiser la société, en étendant la charité du pécheur au condamné, en appliquant à cette vie aussi ce que l'Église applique plus volontiers à l'autre ? Ramener à l'ordre et au bien par l'amour infatigable, au lieu d'écraser par la vindicte inflexible et par la justice farouche : telle est la tendance du livre. Elle est noble et grande. Mais elle est un peu optimiste et rappelle Rousseau. Il semble que l'individu est toujours innocent et la société toujours responsable. — En somme, l'idéal c'est (pour le xx^e siècle) une sorte d'âge d'or démocratique, républicque universelle, où la guerre, la peine de mort et le paupérisme auront disparu : la Religion et la Cité du Progrès, l'utopie du $xviii^e$ siècle reprise en grand. Beaucoup de générosité, mais pas mal de chimère. Et la chimère consiste dans une notion trop extérieure du mal. L'auteur ignore ou feint d'oublier l'instinct de perversité, l'amour du mal pour le mal que contient le cœur humain. C'est toujours là le bout de l'oreille française. Les nations protestantes tombent plus rarement dans cette illusion. — La grande et salutaire idée de l'ouvrage, c'est que l'honnêteté légale est une sanguinaire hypocrisie quand elle croit pouvoir séparer la société en élus et en réprouvés, et confond le relatif avec l'absolu. Le passage capital, c'est Javert déraillé qui renverse tout le système moral du rigide Javert, cet espion prêtre, ce policier rectiligne. Ce chapitre fait transparaître et transluir la charité sociale au travers de la stricte et inique justice. La suppression de l'enfer social, c'est-à-dire des flétrissures irréparables, des mépris sans terme et sans remède : cette idée est vraiment religieuse.

Et quant à l'érudition, au talent, au relief de l'exécution, l'ouvrage est étourdissant, stupéfiant presque. Son défaut est l'immensité des digressions et dissertations épisodiques, l'outrance dans toutes les combinaisons et dans toutes les thèses, je ne sais quoi de tendu, de spasmodique et de violent dans le style, qui est bien différent de l'éloquence naturelle et de la vérité vraie. L'effet est le malheur de Victor Hugo, parce qu'il est le centre de son esthétique ; de là exagération, emphase, tic théâtral, tension de volonté. Puissant artiste, mais qui ne peut faire oublier l'artiste, modèle dangereux, car le maître rase déjà tous les écueils du grotesque et va du sublime au repoussant, plutôt qu'il ne peut donner l'impression harmonieuse du beau. Aussi détestait-il Racine.

Quelle puissance philologique et littéraire que celle de Victor Hugo !

Il possède toutes les langues contenues dans notre idiome, langues du palais, de la bourse, de la vénerie, de la marine et de la guerre, de la philosophie et du baigneur, langues des métiers et de l'archéologie, du bouquiniste et du puisatier. Tous les bric-à-brac de l'histoire et des mœurs, toutes les curiosités du sol et du sous-sol lui sont connus et familiers. Il semble avoir retourné son Paris et le savoir corps et âme comme on connaît sa poche. Mémoire prodigieuse, imagination fulgurante. C'est un visionnaire maître de ses rêves, qui manie à volonté les hallucinations de l'opium et du haschisch sans en être dupe, qui a fait de la folie un de ses animaux domestiques, et chevauche de sang-froid le cauchemar, Pégase, l'Hippogriffe et la Chimère. Ce phénomène psychologique est du plus vif intérêt. — Victor Hugo dessine à l'acide sulfurique, il éclaire à la lumière électrique, il assourdit, aveugle et entourbillonne son lecteur plutôt qu'il ne le charme ou le persuade. La force, à ce degré, est une fascination ; sans captiver, elle emprisonne, sans enchanter, elle ensorcelle. Son idéal, c'est l'extraordinaire, le gigantesque, le renversant, l'incommensurable, ses mots caractéristiques, c'est *immense, colossal, énorme, géant, monstrueux*. Il trouve moyen d'outrer même l'enfantin et le naïf, la seule chose qui lui paraisse inaccessible, c'est le naturel. Bref, sa passion c'est la grandeur ; son toit c'est l'excès, son cachet c'est le titanique, avec la dissonance bizarre de la puérilité dans la magnificence, sa partie faible c'est la mesure, le goût, le sentiment du ridicule, et l'esprit dans le sens fin du mot. — C'est un Espagnol francisé, ou plutôt il a tous les extrêmes du Sud et du Nord, du Scandinave et de l'Africain ; ce qu'il est le moins, c'est gaulois. Et, par un caprice de la destinée, il est un des génies littéraires de la France du XIX^e siècle ! Ses ressources sont inépuisables, et l'âge ne semble pouvoir rien sur lui. Quel bagage infini de mots, d'idées, de formes, ne traîne-t-il pas avec lui, et quelle montagne d'œuvres il laisse derrière lui pour marquer son passage ! Ses éruptions tiennent du volcan, et ce fabuleux travailleur continue à soulever, à disloquer, à broyer, à construire un monde de sa création, un monde hindou plutôt qu'hellénique. — Il m'émerveille, pourtant, je préfère les génies qui donnent le sentiment du vrai et qui augmentent la liberté intérieure. Chez Hugo on sent le cyclope et l'effort ; je préfère encore l'arc sonore d'Apollon et le sourcil tranquille de Jupiter Olympien. Son type, c'est le Satyre de *La Légende des siècles*, qui étouffe l'Olympe entre la laideur lascive du faune et la sublimité foudroyante du grand Pan.

23 mai 1863 (neuf heures du matin) — Temps épais, couvert, vaporeux, il a plu cette nuit et l'air est cependant appesantissant. C'est le symbole de la gestation, lourde mais féconde. La nature aujourd'hui est en gravidité et rumine en contemplant son sein comme le dieu Ganésa de l'Inde, ou comme les omphalopsyques de l'Athos. Cette rêverie obscure est sacrée comme celle de la femme enceinte, mais elle

est torpéfiante pour le spectateur et le plonge dans un vague ennui qui mène au sommeil. La lumière fait vivre, les ténèbres peuvent faire penser, mais le jour bas, la lueur ambiguë et le ciel de plomb font plutôt que l'on

Soupire, étend les bras, ferme les yeux et bâille

Ces états indécis et chaotiques de la nature sont laids comme toutes les choses amorphes, comme les couleurs brouillées, comme les chauves-souris de l'ombre et les poulpes visqueux de la mer. L'attrait commence avec le caractère, avec la netteté, avec l'individualisation. Ce qui est confus, mêlé, indistinct, sans forme, sans sexe, sans accent, est anti-esthétique — Le brouillis, le chaos, le méli-mélo primitif, pas plus que le farrago, le gâchis, l'olla-podrida, la *ripoquâ*, la ratatouille, le micmac et le salmigondis, qui sont des mélanges ultérieurs et indus, ne sont agréables à l'œil ou au goût. L'esprit veut la lumière, la lumière c'est l'ordre; l'ordre c'est d'abord la distinction des parties, puis leur agencement régulier. La beauté a pour base la raison — Ainsi, l'informe, le grisâtre et le bredouillé sont les trois horreurs de l'art, et même les antipathies de l'esprit clair.

7 août 1863. — Promenade après souper; ciel étincelant d'étoiles; voie lactée magnifique. Hélas! j'ai néanmoins le cœur pesant, et je comprends la hâte à vivre des vieillards, qui se cramponnent à chaque journée, à mesure que la fin approche. L'avenir me paraît toujours tout contre moi, et il n'y a d'espoir que du côté du passé. Je m'avance donc à reculons, sans prévision ni prudence; et il en a toujours été de même pour moi. Je n'ai jamais su escompter le futur et m'en emparer par la fantaisie ou l'audace de la pensée. J'ai toujours cru mourir jeune et n'ai jamais calculé un an à l'avance, à peine à trois mois. N'est-ce pas singulier? conclure du prochain à moi-même et me supposer les mêmes chances, cette idée ne m'a pas même abordé l'esprit. Toute ma force morale a été tournée du côté de l'abnégation, non du côté de la conquête. — Résultat: l'atrophie de la volonté, c'est la non-opérance à l'état chronique, l'insouciance envers mes plus profonds instincts, le narcotisme paralysant toutes mes facultés.

9 août 1863. — Au fond de tout, je retrouve toujours l'incurable défiance de moi-même et de la vie, qui s'est convertie en indulgence et même en bienveillance pour le prochain, mais en abstention absolue pour ton compte. Tout ou rien! Ceci serait mon naturel, mon fond primitif, mon vieil homme. Et pourtant, pourvu qu'on m'aime un peu, qu'on pénètre un peu dans mon sentiment intime, je me sens heureux et ne demande presque rien d'autre. Les caresses d'un enfant, la causerie d'un ami, la proximité d'une jeunesse suffisent à me dilater joyeusement. Ainsi j'aspire à l'infini et peu me contente déjà; tout

m'inquiète et la moindre chose me calme. Je me suis surpris souvent à désirer mourir, et pourtant mon ambition de bonheur ne dépasse guère celle de l'oiseau des ailes ! du soleil ! un nid ! Je passe mes jours et mes nuits dans la solitude, par goût, semble-t-il ; eh non, c'est par dégoût, par obstination, par honte d'avoir besoin d'autrui, par honte de l'avouer et par peur de river mon esclavage en le reconnaissant. — Je me défie un peu de la malignité humaine, mais bien davantage des désillusions, mieux, des déceptions

2 septembre 1863 (*huit heures et demie du matin*). — Colin-maillard dans le vide, cache-cache du destin malicieux, comment nommer l'insaisissable sensation qui m'a persécuté ce matin dans le crépuscule du réveil ? C'était une réminiscence charmante, mais vague, sans nom, sans contour, comme une figure de femme entrevue par un malade dans l'obscurité de sa chambre et dans l'incertitude du délire. J'avais le sentiment distinct que c'était une figure sympathique rencontrée quelque part et qui m'avait ému un jour, puis retombée avec le temps dans les catacombes de l'oubli. Mais tout le reste était confus, le lieu, l'occasion, la personne même, car je ne voyais pas un visage ni son expression. Le tout était comme un voile voltigeant sous lequel serait cachée l'énigme du bonheur. Et j'étais assez éveillé pour être sûr que ce n'était point un rêve.

Voilà donc la dernière trace des choses qui s'engloutissent en nous des souvenirs qui meurent : un feu follet impalpable éclairant une impression indécise, dont on ne sait si c'est une douleur ou un plaisir : une lueur sur un sépulcre. Que c'est bizarre ! — Je pourrais presque appeler cela les revenants de l'âme, les ressentiments du bonheur, les mânes de mes émotions mortes, la liste de mes infanticides antérieurs. Combien n'en ai-je pas dévoré de ces larmes qui eussent pu être fécondes ? Combien n'ai-je pas étouffé de ces inclinations naissantes, et supprimé de ces sympathies qui ne demandaient qu'à vivre et à grandir en moi ? Si par supposition (et le Talmud l'affirme peut-être) chaque élan d'amour engendre involontairement un génie invisible qui aspire à l'existence complète, combien de ces embryons divins nés de l'échange de deux regards n'ai-je pas fait avorter dans mon sein ? Et si ces lueurs qui ne sont pas devenues des êtres errent dans les limbes de notre âme, comment s'étonner dès lors de ces apparitions étranges qui viennent visiter notre chevet ? Le fait est que je n'ai pu forcer le fantôme à me dire son nom, ni cette réminiscence à reprendre de la netteté

Sous quel mélancolique aspect peut se présenter la vie, quand on suit le courant de ces pensées rêveuses ! C'est comme un vaste naufrage nocturne où cinquante voix aimantes appellent au secours, mais où l'implacable vague montante éteint successivement tous les cris, sans qu'on ait pu serrer une main ni donner un baiser d'adieu dans ces ténèbres de mort. — De ce point de vue, la destinée paraît âpre,

sauvage, cruelle, et le tragique de la vie se dresse comme un roc au milieu des eaux plates de la trivialité quotidienne. Impossible de n'être pas sérieux devant l'indéfinissable inquiétude que produit en nous ce spectacle. La surface des choses est riante ou banale, mais la profondeur est austère et formidable. Dès qu'on touche aux choses éternelles, aux destinées de l'âme, à la vérité, au devoir, aux secrets de la vie et de la mort, on devient grave, en dépit qu'on en ait.

L'amour sublime, unique, invincible, mène tout droit au bord du grand abîme, car il parle immédiatement d'infini et d'éternité. Il est éminemment religieux. Il peut même devenir religion. Quand tout autour de l'homme chancelle, vacille, tremble et s'obscurcit dans les lointaines obscurités de l'inconnu, quand le monde n'est plus que fiction ou féerie, et l'univers que chimère, quand tout l'édifice des idées s'évanouit en fumée et que toutes les réalités se convertissent en doute, quel point fixe peut encore rester à l'homme ? C'est le cœur fidèle d'une femme. C'est là qu'on peut appuyer sa tête pour reprendre du courage à la vie, de la foi en la Providence, et, s'il le faut, mourir en paix avec la bénédiction sur les lèvres. Qui sait si l'amour et sa béatitude, cette évidente manifestation d'une harmonie universelle des choses, n'est pas la meilleure démonstration d'un Dieu souverainement intelligent et paternel, comme elle est le plus court chemin pour aller à lui ? L'amour est une foi, et une foi appelle l'autre. Cette foi est une félicité, une lumière et une force. — On n'entre que par là dans la chaîne des vivants, des réveillés, des heureux, des rachetés, des vrais hommes qui savent ce que vaut l'existence et qui travaillent à la gloire de Dieu et de la vérité. Jusque-là on ne fait que habiller, bredouiller, perdre ses jours, ses facultés et ses dons, sans but, sans joie réelle, comme un être infirme, invalide, inutile et qui ne compte pas.

C'est peut-être par l'amour que je reviendrai à la foi, à la religion, à l'énergie, à la concentration. Il me semble du moins que, si je trouvais ma pareille et ma compagne unique, tout le reste me viendrait par surcroît, comme pour confondre mon incrédulité et pour faire rougir ma désespérance. Crois donc à la paternelle Providence et ose aimer !

25 novembre 1863 — La prière est l'arme essentielle des religions. Celui qui ne peut plus prier parce qu'il doute s'il y a un être à qui monte la prière et d'où retombent les bénédictions, celui-là est cruellement solitaire et prodigieusement appauvri. Pour toi, que crois-tu là-dessus ? En vérité, à ce moment cela serait difficile à dire. Toutes tes croyances positives sont à l'étude, prêtes à toute métamorphose. La vérité avant tout, même quand elle nous dérange et nous bouleverse ! Mais ce que je crois, c'est que la plus haute idée que nous pourrions nous faire du principe des choses sera la plus vraie et que la plus vraie vérité sera celle qui rendra l'homme le plus harmonieusement bon, le plus sage, le plus grand et le plus heureux.

Dépasse tous les cieux dans ton vol, ô pensée,
 Grandis sept fois sept fois l'infiniment parfait,
 Ne crains rien par l'effet tu seras dépassée
 Dieu, la cause, est toujours plus grand que son effet

(*Penseroso*)

En attendant, mon *credo* proprement dit est à la refonte. Je crois cependant encore en Dieu et à l'immortalité de l'âme. Je crois à la sainteté, à la vérité, à la beauté ; je crois à la rédemption de l'âme par la foi au pardon. Je crois à l'amour, au dévouement, à l'honneur. Je crois au devoir et à la conscience morale. Je crois même à la prière. Je crois aux intuitions fondamentales du genre humain et aux grandes affirmations des inspirés de tout temps. Je crois que notre nature supérieure est notre vraie nature.

Peut-il sortir de là une théologie et une théodicée ? Probablement, mais à cette heure même je ne le vois pas distinctement, car cet interrogatoire m'est nouveau. Il y a si longtemps que je n'ai point regardé du côté de *ma* métaphysique, et que je vis dans la pensée d'autrui. J'en suis même à me demander si la cristallisation de mes dogmes est nécessaire. Oui, pour prêcher et agir ; moins pour étudier, contempler et s'instruire.

4 décembre 1863 — Rencontre singulière : une brune svelte, élégante, sévère, teint pâle, dans laquelle je crois vaguement reconnaître certaine apparition entrevue une fois dans une église, et disparue dès lors de mon horizon. Cédant à une curiosité de jeune homme, je suis revenu sur mes pas et l'ai suivie jusque dans la rue voisine, où je l'ai vue entrer dans une maison. Était-ce chez elle ? Je l'ignore. Cet incident est-il un clin d'œil de la Providence ? Qui sait ? La personne serait-elle H. V***, dont quelqu'un m'a tant parlé ? Dans ce cas, la coïncidence serait trois fois curieuse et pourrait être prise comme une indication positive de la destinée bienveillante. Pourquoi cette occurrence, insignifiante en elle-même, m'a-t-elle presque ému ? Parce que je suis à l'état inquiet et poétique, et que mon cœur, avant son enterrement, se dépêche de palpiter et de romancer à son gré et à sa guise. Je lui pardonne cela, et je regarde s'agiter ses instincts, avec la débonnairité indulgente qu'on a pour les premiers désirs d'un enfant ou les derniers caprices d'un condamné. Ne l'ayant ni satisfait ni étouffé, comment lui refuser à ce cœur la grâce qu'obtient tout ce qui va mourir ? C'est une sorte de piété qui me pousse, car c'est une petite expiation volontaire de mes duretés antérieures pour chaque inclination nouvelle-née en mon sein. Sans avoir l'illusion que ces quêtes doivent aboutir, je me prête à ces innocentes battues des lévriers du sentiment. Le besoin déçu et trompé de l'attachement entier et parfait prend sa revanche comme il lui semble, et l'on reconnaîtra, à quarante ans, les battements d'artères et les frémissements sourds de la vingtième année. Tout paraît promesse. L'instinct romanesque se venge. En fait,

ce qui est si gracieux dans une œuvre littéraire, les rajeunissements intérieurs par la tendresse de l'espérance peuvent l'être dans la réalité.

Loin de rougir d'aimer, il faudrait plutôt en être joyeux et reconnaissant. Où est le mérite d'être cendres ? J'aime mieux la manière de Goethe, adoré encore à soixante ans, et reverdissant lui-même sous les hommages purs de l'enthousiasme. La capacité d'aimer, dans le sens spécial du mot, ne s'éteint qu'avec la capacité d'admirer et de s'exalter. Les âmes ardentes et les cœurs passionnés aiment jusqu'au bout, jusqu'à la mort, et peuvent suffire à toutes les repousses printanières des affections qui viennent au-devant d'eux. L'ivresse s'en va, mais l'effusion reste, et la puissance sympathique ne meurt point.

Tout le secret pour rester jeune en dépit des années et même des cheveux blancs, c'est de protéger en soi l'enthousiasme, par la poésie, la contemplation et la charité, c'est-à-dire plus brièvement par le maintien de l'harmonie dans l'âme. Quand chaque chose est à sa place en nous, nous pouvons rester en équilibre avec l'œuvre de Dieu. L'enthousiasme grave pour l'éternelle beauté et pour l'ordre éternel, la raison émue et la bonté sereine, tel est peut-être le fond de la sagesse.

La sagesse ! quel thème inépuisable ! Une sorte d'auréole paisible entoure et illumine cette pensée qui résume tous les trésors de l'expérience morale et qui est le fruit le plus mûr d'une vie bien employée. La sagesse ne vieillit pas, car elle est l'expression de l'ordre même, c'est-à-dire de l'éternel. Le sage seul tire de la vie et de chaque âge toute leur saveur, parce qu'il en sent la beauté, la dignité et le prix. Les fleurs de la jeunesse se fanent, mais l'été, l'automne et même l'hiver de l'existence humaine ont leur majestueuse grandeur que le sage reconnaît et glorifie. Voir toutes choses en Dieu, faire de sa propre vie la traversée de l'idéal, vivre avec gratitude, recueillement, douceur et courage : c'est le magnifique point de vue de Marc-Aurèle ; y ajouter l'humilité qui s'agenouille et la charité qui se dévoue, c'est la sagesse des enfants de Dieu, c'est la joie immortelle des vrais chrétiens. — Mais quel mauvais christianisme que celui qui médite de la sagesse et qui s'en passe ! — Dans ce cas, j'aime mieux la sagesse, qui est une justice rendue à Dieu, même dans cette vie. Le signe d'une fausse conception religieuse, c'est de faire ajourner la vie et de faire distinguer le saint homme de l'homme vertueux. Cette erreur est bien un peu celle de tout le Moyen Âge et peut-être du catholicisme dans son essence. Mais le christianisme vrai doit être purgé de cette erreur funeste. La vie éternelle n'est point la vie future, c'est la vie dans l'ordre, la vie en Dieu, et le temps doit apprendre à se voir comme un mouvement de l'éternité, comme une ondulation de l'océan de l'être. L'être qui s'aperçoit sous la catégorie du temps peut prendre conscience de la substance de ce temps, laquelle est l'éternité. Et vivre en maintenant sa conscience *sub specie æterni*, c'est être sage, en personnifiant l'éternel, c'est être religieux.

Par quel bizarre méandre de réflexions le voile d'une jeune femme

m'a-t-il fait arriver jusqu'à Spinoza ? — Bah ! tout se lie et tout s'appelle dans le monde, tous les rayons mènent au centre N'est-ce pas d'ailleurs de bonheur qu'il s'agissait, et le véritable amour n'est-il pas le frère de la sagesse ?

2 avril 1864. — Giboulées et caprices d'avril, ondées de soleil suivies de rayons de pluie, accès de pleurs et de rires du ciel quinteux, coups de vent, bourrasques Le temps ressemble à une petite fille mutine qui change d'aspect et de volonté vingt fois dans la même heure C'est un bienfait pour les plantes, et c'est l'afflux de la vie dans les veines du printemps. Le cirque des montagnes de notre vallée est tendu de blanc jusqu'au pied, mais d'une simple mousseline que deux heures de soleil feraient disparaître Nouveau caprice, simple décoration prête à se rouler au sifflet du machiniste.

Comme on sent bien l'infexible mobilité de toute chose ! Apparaître et s'évanouir, c'est là toute la comédie de l'univers, c'est la biographie de tous les individus, ciron et planète, quelle que soit la durée du cycle d'existences qu'ils décrivent Toute vie individuelle est l'ombre d'une fumée, un geste dans le vide, un éclair plus ou moins paresseux, un hiéroglyphe tracé un moment sur le sable et qu'un souffle efface le moment d'ensuite, la bulle d'air qui vient s'ouvrir et crépiter à la surface du grand fleuve de l'être, une apparence, une vanité, un néant Mais ce néant est pourtant le symbole de l'être universel, et cette bulle éphémère est le raccourci de l'histoire du monde

L'homme qui a aidé imperceptiblement à l'œuvre du monde a vécu l'homme qui en a pris quelque peu conscience a vécu aussi L'homme simple sert par son action et comme rouage, le penseur sert par la pensée et comme lumière Le méditatif qui relève et console et soutient ses compagnons de route, mortels et fugitifs comme lui, fait mieux encore : il réunit les deux autres utilités L'action, la pensée, la parole (la parole veut dire toute communication, expansion, révélation), ce sont trois modes égaux de la vie humaine L'artisan, le savant, l'orateur sont tous les trois ouvriers de Dieu Faire, trouver, enseigner : les trois choses sont du travail, les trois sont bonnes, les trois sont nécessaires. — Feux follets, nous pouvons néanmoins laisser une trace ; météores, nous pouvons prolonger notre inanité périssable dans le souvenir des hommes ou du moins dans la texture des événements ultérieurs. Tout disparaît, mais rien ne se perd, et la civilisation ou cité de l'homme n'est que l'immense pyramide spirituelle construite avec les œuvres de tout ce qui a vécu sous la forme d'être moral, comme nos montagnes calcaires sont formées par des débris de myriades de milliards d'êtres anonymes qui ont vécu sous la forme d'animaux microscopiques

5 avril 1864. — Lu pour la seconde fois le *Prince Vitale*, avec admiration et presque éblouissement Quelle richesse d'idées, de faits,

de couleurs, quelle érudition, que de malice, d'esprit, de science et de talent, et quel irréprochable fini dans le style ! Quelle limpidité dans la profondeur ! Sauf l'abandon et la cordialité, l'auteur réunit tous les genres de mérite, de culture et d'habileté. On ne saurait être plus pénétrant, plus nuancé et plus libre d'esprit que ce fascinateur ironique et caméléonien. Victor Cherbuliez, comme le sphinx, peut jouer de toutes les lyres et se joue de tout, avec une sérénité *gœthesque*. Il semble que la passion, la douleur et l'erreur n'aient pas de prise sur cette âme impassible. La clef de cette pensée est la Phénoménologie de l'esprit de Hegel, retravaillée par la Grèce et la France. Sa foi, s'il en a une, c'est celle de Strauss. L'Humanisme. Mais il est parfaitement maître de lui et de sa parole et se gardera bien de jamais rien prêcher prématurément.

Tout au fond de cette source profonde, y aurait-il un crocodile ? En tout cas, il y a l'esprit le plus déniaisé et le plus dépréoccupé qui se puisse voir, et vaste à tout contenir. On dirait même qu'il sait tout ce qu'il veut, sans avoir la peine de l'apprendre. C'est un Méphistophélès calme, d'une politesse accomplie, d'une grâce souriante et d'une exquise urbanité. Et Méphisto est un galant joaillier, et ce joaillier est un subtil musicien, et ce beau diseur, fin comme l'ambre, se moque de nous. Sa malice consiste à tout deviner sans se laisser deviner lui-même, et à faire pressentir qu'il tient dans sa main le secret universel, mais qu'il n'ouvrira cette main qu'à son heure, et s'il lui plaît. Victor Cherbuliez ressemble un peu à Proudhon et jongle avec les antinomies pour ébouriffer le bourgeois. Ainsi il s'amuse à persifler Luther et la Réforme en faveur de la Renaissance. Les angoisses de la conscience ne semblent pas son fait. Son tribunal suprême, c'est la raison. Il est bien hégélien et intellectualiste par son fond. Mais c'est une magnifique organisation. Seulement, il doit être antipathique aux hommes de devoir qui font du renoncement, du sacrifice et de l'humilité, la mesure de la valeur individuelle.

19 septembre 1864 — Vécu deux heures avec une belle âme, celle d'Eugénie de Guérin, la pieuse héroïne de l'amour fraternel. Que de pensées, de sentiments et de douleurs dans ce *Journal* de six années (1834-1840) arrivé en trente mois à sa douzième édition ! Comme il fait rêver, réfléchir et vivre ! Il me produit une impression nostalgique, à peu près comme certaines mélodies oubliées dont l'accent remue on ne sait pourquoi le cœur. J'ai revu comme des sentiers lointains, des échappées de jeunesse, entendu des voix confuses, des échos de mon passé. Pureté, mélancolie, piété, mille souvenirs d'une ancienne existence, d'un jeune *moi*, des formes insaisissables et fantastiques comme les ombres fugitives d'un songe au réveil ont commencé leur ronde devant le lecteur étonné.

20 septembre 1864 — J'ai déjeuné seul, avec Ali (le chat), bien

entendu, qui plante encore ses griffes dans mon paletot pour demander du pain, un peu comme les enfants font avec leur mère et les hommes avec la Providence. Le bienfait semble lier le bienfaiteur et non l'obligé. Celui qui a donné 1 doit donner 2, et, si la munificence s'arrête, le plaignant, l'offensé, c'est celui qui a tout reçu et qui attend toujours davantage. Nous sommes tous ainsi, et il est bon que les animaux nous rappellent à nous-mêmes par leur insolente ingratitude.

De même dans l'État, ceux qui ne paient rien trouvent naturel que les paysans paient encore le double ; les battants s'indignent que les battus réclament une fois, et que leurs égaux ou leurs supérieurs trouvent fatigant d'être perpétuellement leurs baudets. Après la tyrannie de la faiblesse, notons les prétentions abusives de l'ignorance et de l'incapacité. Les enfants, les sots, les voyous se font un titre de leur infériorité pour gouverner le monde, comme mon chat de sa dépendance pour égratigner la main qui le nourrit. Le despotisme de la force est une injustice, mais le despotisme de l'impuissance est presque une absurdité.

La générosité chevaleresque, comme toutes les belles choses, devient, faute de mesure, cause d'un mal, aujourd'hui universel, l'oubli de la justice. Est-il juste que l'enfant traite son père en camarade ? que la société traite le voleur mieux que le pauvre ? que le fripon vaille l'honnête homme, et que l'incapable aie, je ne dis pas les mêmes droits, mais les mêmes fonctions que le capable ? L'égalitarisme, en tuant le respect et le sentiment de l'inégalité des mérites acquis, tend à faire une société grossière, où l'âge, le sexe, l'expérience, la vertu n'obtiennent plus d'égards ni de considérations, et où le moutard de la maison, le gamin de la rue, le morveux du collège prennent le ton cavalier avec leurs parents, leurs maîtres, leur pasteur, avec tout le monde et, au besoin, avec le bon Dieu.

Avec quelle irrévérence
Parle des Dieux ce maraud

Le respect et la justice se tiennent de près. Qui ne respecte rien se met lui-même au-dessus de tout, comme le roi absolu au-dessus des lois. Tous ces petits égalitaires sont donc une fourmilière de petits tyrans. Et la démocratie, ainsi entendue, n'est que la curée des égoïsmes vaniteux, qui n'ont plus d'autre mesure que l'arithmétique et parfois que la poudre à canon. — Disons mieux. Chaque régime a sa menace intérieure et son danger propre. La démocratie, à tout prendre, est l'héritière légitime de la monarchie et de l'aristocratie. Mais sa maladie latente, son vice congénital, c'est le délaissement du devoir, son remplacement par l'envie, l'orgueil et l'indépendance, en un mot, c'est la disparition de l'obéissance, amenée par une fausse notion de l'égalité.

Si la démocratie n'est que le rabaissement systématique des supériorités légitimes et acquises, la décapitation jalouse des mérites

véritables, elle s'identifie avec la démagogie — Mais rien ne dure que ce qui est juste, et la démocratie, devenue injuste, périra nécessairement.

Protection de tous les êtres faibles, maintien de tous les droits, honneur à tous les mérites, emploi de toutes les capacités, ces maximes de l'État juste respectent à la fois l'égalité de droit et l'inégalité de fait, parce que c'est l'activité individuelle, l'énergie spontanée et libre, l'homme réel qu'elles considèrent et non une formule abstraite.

Les principes abstraits (comme celui d'égalité) donnent le résultat inverse de celui auquel ils aspirent, Ainsi la fraternité aboutit à la Terreur et à la guillotine Le respect de l'homme par l'homme ou l'égalité aboutit au mépris de l'homme par l'homme et à l'irrévérence universelle — Améliorez l'homme, rendez-le plus juste, plus moral, plus humble, plus pur, c'est la seule réforme qui n'ait aucun inconvénient corrélatif Les institutions ne valent que ce que vaut l'homme qui les applique. Le nom, le parti, l'habit, l'opinion, le système sont choses presque insignifiantes et frivoles à côté de la valeur intrinsèque des individus. Orthodoxe ou libéral, conservateur ou radical, blanc ou noir, riche ou pauvre, royaliste ou républicain, je dirai même catholique ou protestant, chrétien ou juif sont des distinctions encore superficielles en regard de celle que j'entends — Dis-moi ce que tu aimes et je te dirai ce que tu es, et tu ne vauds que ce que tu es.

(*Six heures du soir*) — Relu de droite à gauche le volume d'Eugénie de Guérin avec un attrait grandissant Tout est cœur, verve, élan dans ces pages intimes, frappantes de sincérité et brillantes de secrète poésie Ame grande et forte, esprit net, distinction, élévation, vivacité d'un talent qui s'ignore, vie cachée et profonde, rien ne manque à cette sainte Thérèse de la fraternité, à cette Sévigné des champs, qui doit se retenir des deux mains pour ne pas écrire en vers, tant le don de rendre était inné en elle.

16 octobre 1864 (*minuit*). — Je viens de relire une partie du journal d'Eugénie de Guérin. Il m'a un peu moins charmé que la première fois L'âme me paraît aussi belle, mais l'existence d'Eugénie est par trop vide et le cercle d'idées qui l'occupe est par trop restreint. Quel dommage que cette riche organisation n'ait pas été mise en contact avec un peu plus de livres et d'hommes divers ! Un jardinet, quelques pauvres, quelques volumes dévots, c'est assez sans doute pour faire son salut, mais, si l'on peut vivre avec un croûton de pain et une cruche d'eau par jour, une diète moins sévère donne pourtant un clavier de sensations moins réduit Une âme est une pierre de touche, et on voudrait qu'une âme d'élite eût à estimer la plus grande somme possible de choses humaines.

Il est merveilleux et touchant de voir combien peu d'espace suffit à une pensée pour déployer ses ailes, mais ce tournoisement dans une

cellule finit néanmoins par lasser les esprits qui ont l'habitude d'embrasser plus d'objets dans le champ de leur vision. Au lieu d'un jardin, le monde, au lieu d'un bréviaire, tous les livres, au lieu de trois ou quatre têtes, tout un peuple ou toute l'histoire, — voilà ce que notre nature virile et philosophique réclame. Nous voulons plus d'air, plus d'espace, plus d'horizon, plus de connaissances positives, et nous finissons par étouffer dans cette petite cage où se meut Eugénie, quoique la brise du ciel y souffle et que le rayon des étoiles y arrive.

27 octobre 1864 (*Promenade de la Treille, huit heures et demie du matin*). — Aspect du paysage ce matin. Lucidité parfaite, on eût distingué une guérite sur le Vuache¹. Ce clair soleil rasant avait mis le feu à tout l'écrin des couleurs automnales : l'ambre, le safran, l'or, le soufre, l'ocre, le citron, l'orange, le roux, le cuivré, l'aigue-marine, l'amarante resplendissaient sur les derniers feuillages encore pendus aux rameaux ou déjà tombés au pied des arbres. C'était délicieux. Le scintillement des fusils, le chant des clairons, le pas martial de nos deux bataillons en guêtres se rendant à la plaine des exercices, la netteté mordante des façades encore humides, la transparente fraîcheur de toutes les ombres respiraient une gaieté salubre et intellectuelle.

Il y a deux formes de l'automne : le type vaporeux et rêveur, le type coloré et vif, presque la différence des deux sexes. Le mot d'automne n'est-il pas des deux genres ? Ou bien chaque saison serait-elle bisexuelle à sa façon ? Chacune aurait-elle sa gamme mineure et sa gamme majeure, ses deux côtés de lumière et d'ombre, de douceur et de force ? C'est possible. Tout ce qui est complet est double : chaque visage a deux profils, chaque bâton deux bouts, chaque médaille deux faces. — L'automne vermeil, c'est l'activité vigoureuse, l'automne cendré, c'est le sentiment méditatif, l'un s'épanche au dehors, l'autre rentre en soi-même. Hier on pensait aux morts, aujourd'hui on fera vendange. — Je me sens, pour mon compte, allègre, hilare et dispos, en rentrant de la promenade et en regardant le ciel bleu par la fenêtre de ma mansarde.

16 novembre 1864. — Appris la mort de ***. La volonté et l'intelligence ont duré jusqu'à l'épanchement dans les méninges qui a tout suspendu.

Une bulle d'air dans le sang, une goutte d'eau dans le cerveau, et l'homme se détraque, sa machine s'écroule, sa pensée s'évanouit, le monde disparaît comme un rêve au matin. A quel fil d'araignée est suspendue notre existence individuelle ! Fragilité, apparence, néant. N'était notre distraction et notre puissance d'oubli, toute la féerie qui nous entraîne et nous entoure ne nous paraîtrait qu'un spectre.

1 Colline qui ferme l'horizon de Genève au sud-ouest.

solaire dans les ténèbres, une vision vaine, une hallucination fugitive. Apparu, disparu, — c'est toute l'histoire d'un homme comme celle d'un monde ou d'un infusoire

Le temps est l'illusion suprême. Il n'est que le prisme intérieur par lequel nous décomposons l'être et la vie, le mode sous lequel nous apercevons successivement ce qui est simultanément dans l'idée. L'œil ne voit pas une sphère tout à la fois, quoique la sphère existe tout à la fois, il faut ou bien que la sphère tourne devant l'œil qui la regarde ou que l'œil fasse le tour de la sphère contemplée. Dans le premier cas, c'est le monde se déroulant ou semblant se dérouler dans le temps ; dans le second cas, c'est notre pensée qui analyse et recompose successivement. Pour l'intelligence suprême, il n'y a point de temps, ce qui sera est. Le temps et l'espace sont l'émiettement de l'infini à l'usage des êtres finis. Dieu les permet pour n'être pas seul. C'est le mode sous lequel les créatures sont possibles et concevables. Ajoutons que c'est aussi cette échelle de Jacob, aux échelons innombrables, par lesquels la création remonte au créateur, participe à l'être, goûte à la vie, entrevoit l'absolu et peut adorer le mystère insondable de l'infinie divinité. C'est là l'autre côté de la question. Notre vie n'est rien, il est vrai, mais notre vie est divine. Un souffle de la nature nous anéantit, mais nous dépassons la nature en pénétrant, au delà de sa fantasmagorie prodigieuse, jusqu'à l'immuable et à l'éternel. Échapper par l'extase intérieure au tourbillon du temps, s'apercevoir *sub specie æterni*, c'est le mot d'ordre de toutes les grandes religions des races supérieures, et cette possibilité psychologique est le fondement de toutes les grandes espérances. L'âme peut être immortelle parce qu'elle est apte à s'élever jusqu'à ce qui ne naît point et ne meurt point, jusqu'à ce qui existe substantiellement, nécessairement, invariablement, c'est-à-dire jusqu'à Dieu.

Homme, enveloppe aussi ta vie, ombre qui passe,
Du calme firmament de ton éternité

(*Penseroso*)

17 janvier 1865. — Il est doux de sentir noblement, c'est-à-dire d'habiter une montagne au-dessus des marécages de la vulgarité. L'américanisme manufacturier, la démagogie césarienne conduisent également à la multiplication de la populace, c'est-à-dire des foules dominées par l'appétit, applaudissant au charlatanisme, vouées au culte de Mammon et du plaisir et n'adorant que la force. Mesquin échantillon de l'homme que cette majorité croissante ! Restons fidèles aux autels de l'idéal — Il serait possible que les spiritualistes devinssent les stoïciens d'une nouvelle ère de domination des Césars. Qui sait si le christianisme ne redeviendra pas en Europe l'hôte des catacombes ? Le naturalisme matérialiste a le vent dans la voile, et un universel abaissement moral se prépare. N'importe, pourvu que le sel ne perde pas sa saveur, et que les amis de la vie supérieure

conservernt le feu de Vesta. Le bois lui-même peut étouffer la flamme, mais, si la flamme persiste, le bûcher n'en sera que plus splendide à son tour — Le prodigieux déluge démocratique ne fera pas le mal que l'invasion des Barbares n'a pas pu faire, il ne noiera pas immédiatement les résultats de la haute culture, mais il faut se résigner à ce qu'il commence par tout enlaidir et par tout vulgariser, de même que l'intrusion soudaine de la rue dans le salon submerge la bonne société et réduit au silence les gens comme il faut. Il est clair que la délicatesse esthétique, l'élégance, la distinction, la noblesse ; il est évident que l'atticisme, l'urbanité, le suave et l'exquis, le fin et le nuancé, tout ce qui fait le charme d'une littérature choisie et d'une culture aristocratique s'évanouit à la fois avec la société qui lui correspond. Ce n'est pas la Béotie qui s'étale, mais c'est la multitude qui règne ; et, de même que la dernière femme d'ouvrier copie la mode de l'impératrice, chacun entend participer à toutes les élégances et s'imaginer presque sérieusement que le mot officiel d'égalité égalise réellement les choses et les individus. — Si, comme le dit, je crois, Pascal¹, à mesure qu'on est plus développé on trouve plus de différences entre les hommes, on ne peut dire que l'instinct démocratique développe beaucoup l'esprit, puisqu'il fait croire à l'égalité des mérites en vertu de la similitude des prétentions.

19 janvier 1865. — Lu les cent premières pages des lettres d'Eugénie de Guérin, qui m'ont charmé. Cœur sensible, belle âme, noble caractère, esprit vif et un style coloré, net, bref, bondissant de naturel, animant tout autour d'elle, une verve charmante et beaucoup de vie intérieure.

21 janvier 1865. — J'achève la correspondance d'Eugénie (1831-1847), cent cinquante lettres... Quelle impression m'a faite définitivement cette lecture ? J'aime et j'admire la Sévigné du Cayla. Mais la grâce ailée de son style, la vivacité charmante de son esprit et la tendresse de son âme ne m'empêchent pas de regretter une certaine uniformité trop sensible dans cette correspondance. Et, en comparant cette belle âme avec ce livre, on ne peut s'empêcher de soupirer. Eugénie se débat en vain contre une triple influence, qui pèse sur son génie, sans qu'elle s'en doute ; un catholicisme fervent et dévot jusqu'à la superstition, le célibat, la privation de ressources intellectuelles suffisantes. Mieux servie par la destinée, elle aurait donné une personnalité tout autrement grande et remarquable. — Ce qui est le plus intéressant dans cette physionomie sympathique, c'est sa passion pour son frère. Ce qui est le plus instructif dans le volume, c'est la piété catholique prise sur le fait, et franchement le résultat n'est pas enviable. Quand on voit ce qu'une belle âme religieuse

1. Pascal dit : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes. »

devient sous cette discipline et le peu de véritable paix qu'elle achète au prix de son abdication de conscience entre les mains du prêtre, les superstitions qu'elle continue d'admettre et le continuel besoin de tutelle et d'absolution qui la persécute, on se sent le cœur saisi d'une véritable pitié pour ces captifs d'un christianisme enfantin, et on reconnaît que le confessionnal est la citadelle de cette religion-là.

Comment la France aura-t-elle la liberté, tant que la religion des femmes et celle des hommes ne pourra pas être la même, et que la jeunesse sera tiraillée entre ces deux cultes ennemis, le papisme d'une part, niant le droit moderne et la science indépendante, et la philosophie d'autre part, niant toutes les simagrées d'une religion dissoute en observances et d'un dogme qui interpose un magicien entre le fidèle et Dieu ?

20 mars 1865. — Appris que la classe supérieure du Gymnase était fermée pour cause d'indiscipline Notre jeunesse est détestable et devient de plus en plus indocile et insolente Sa devise est à la française . « Notre ennemi, c'est notre maître ». Le bambin veut avoir les privilèges du jeune homme et le jeune homme entend conserver ceux du gamin. Au fond, ceci est la conséquence régulière de notre système de démocratie égalitaire. Dès que la différence de qualité est officiellement égale à zéro en politique, il est clair que l'autorité de l'âge, de la science et de la fonction disparaît et que le polisson traite de niveau avec ses maîtres dans la vie scolaire

Le seul contrepoids de l'égalitarisme, c'est la discipline militaire. Aux galons, à la salle de police, au cachot ou au passer par les armes, il n'y a pas de réplique Mais n'est-il pas curieux que le régime du droit individuel aboutisse simplement au respect de la force ? Jacobinisme amène césarisme, avocasserie se termine en artillerie, et le régime de la langue conduit au régime du sabre. Démocratie et liberté sont deux. La république suppose des mœurs, point de mœurs sans l'habitude du respect, point de respect sans humilité. Or la prétention que tout homme a les qualités du citoyen, par le seul fait qu'il est né il y a vingt ans, équivaut à dire que le travail, le mérite, la vertu, le caractère, l'expérience ne sont rien , et dire que chacun devient l'égal de tous les autres machinalement et végétativement, c'est naturellement détruire l'humilité. Cette prétention anéantit jusqu'au respect de l'âge : car l'électeur de vingt et un ans valant celui de cinquante, l'individu de dix-neuf ans n'a aucune raison sérieuse de se croire en rien l'inférieur de son aîné d'une ou deux années. C'est ainsi que la fiction légale de l'ordre politique finit par aller à fin contraire de son but. Le but est d'augmenter la somme de la liberté, et le résultat est de la diminuer pour tous

L'État moderne est calqué sur la philosophie de l'atomisme. L'âme nationale, l'esprit public, la tradition, les mœurs disparaissant comme des entités creuses, il ne reste plus que les forces moléculaires et

l'action des masses pour créer le mouvement. La théorie identifie alors la liberté avec le caprice. La raison collective et la tradition séculaire ne sont plus que des bulles de savon que le moindre grimaud disperse d'une chiquenaude. Chacun est seul, et toute extravagance qui a cent adhérents peut passer de l'état d'utopie à celui de chose décrétée.

Est-ce que je m'insurge contre la démocratie ? Nullement. Fiction pour fiction, c'est la moins mauvaise. Mais il est bon qu'on ne confonde point ses promesses avec des réalités. La fiction est celle-ci : le gouvernement démocratique postule que la presque totalité des électeurs soient éclairés, libres, honnêtes et patriotes. Or cela est une chimère. La majorité se compose nécessairement des plus ignorants, des plus pauvres et des moins capables, donc l'État est à la merci du hasard et des passions, et il finit toujours par succomber une fois ou l'autre aux conditions téméraires qui sont faites à son existence. Celui qui se condamnerait à vivre debout sur la corde tendue doit inévitablement tomber, il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire ce résultat. Ἀριστόν μὲν ὕδωρ, disait Pindare. Ma foi, ce qu'il y a de meilleur actuellement, c'est la sagesse, et à son défaut la science. Les États, les Églises, la société se détraquent et se disloquent. La science seule n'a rien à perdre, au moins jusqu'à la barbarie sociale. Malheureusement, la barbarie n'est point impossible. Le triomphe de l'utopie socialiste ou la guerre religieuse nous réservent peut-être cette épreuve lamentable.

3 avril 1865 — Quel médecin vaut pour la puissance une étincelle de bonheur et un seul rayon d'espoir ? Le grand ressort de la vie est dans le cœur. La joie est l'air vital de notre âme. La tristesse est un asthme compliqué d'atonie. Notre dépendance des circonstances ambiantes va croissant avec notre affaiblissement, et notre rayonnement fait au contraire notre liberté. La santé est la première des libertés, et le bonheur donne la force qui est la base de la santé. Rendre heureux quelqu'un, c'est donc rigoureusement augmenter son être, doubler l'intensité de sa vie, le révéler à lui-même, le grandir et parfois le transfigurer. Le bonheur efface la laideur et même fait la beauté de la beauté. Il faut, pour en douter, n'avoir jamais vu poindre les roses de l'amour sur les joues d'une jeune fille, ou s'éveiller dans un regard limpide la lueur des premières tendresses. L'aurore même est inférieure à cette merveille.

Donc au paradis tout le monde sera beau. En effet, l'âme bonne étant naturellement belle, et le corps spirituel n'étant que la visibilité de l'âme, sa forme impondérable et angélique, et le bonheur embellissant tout ce qu'il pénètre ou même touche, la laideur ne sera plus et disparaîtra avec le deuil, le mal et la mort.

Pour la philosophie matérialiste, le beau n'est qu'une rencontre fortuite, par conséquent rare, pour la philosophie spiritualiste, le beau est la règle, la loi, l'universel, à quoi revient toute forme sîtôt que l'accident se retire. ~

C'est toujours la question de l'idéal existe-t-il ? N'est-il qu'une fiction ? Lequel a raison de Platon ou de Démocrite, des réalistes ou des nominaux ? L'âme est-elle un produit ou la production du corps ? Le type, l'idée gouvernent-ils la vie, préexistent-ils virtuellement au développement de l'être individuel, ou sont-ils un mirage rétrospectif de l'être adulte et abusé ? La fin de l'individu est-elle inventée après coup ? Sommes-nous des fils du Hasard qui engendrent le but et qui s'imaginent sottement que l'aïeul est de la race du petit-fils ? Ces deux grandes conceptions du monde se heurtent de nos jours plus violemment que jamais.

Pourquoi sommes-nous laids ? Parce que nous ne sommes pas dans l'état angélique, parce que nous sommes mauvais, moroses, malheureux.

L'héroïsme, l'extase, la prière, l'amour, l'enthousiasme tracent l'auréole autour d'un front, parce qu'ils dégagent l'âme qui rend transparente son enveloppe et rayonne ensuite autour d'elle. La beauté est donc un phénomène de spiritualisation de la matière, elle est un *emparadisement* momentané de l'objet ou de l'être privilégié, et comme une faveur tombée du ciel sur la terre pour rappeler le monde idéal. L'étudier, c'est donc platoniser presque inévitablement. Comme un puissant courant électrique peut rendre les métaux lumineux et révèle leur essence par la couleur de leur flamme, de même la vie intense et la joie suprême embellissent jusqu'à l'éblouissement un simple mortel. Ainsi l'homme n'est jamais plus vraiment homme que dans l'état divin.

L'idéal est plus vrai que le réel, en somme, car l'idéal est le moment éternel des choses périssables, il est leur type, leur chiffre, leur raison d'être, leur formule dans le livre du Créateur, par conséquent leur expression la plus juste en même temps que la plus sommaire.

11 avril 1865 — Mesuré, soupesé, essayé le plaid gris de perle par lequel on désirait remplacer mon châle montagnard. Le vieux serviteur, qui m'a accompagné depuis dix ans dans toutes mes excursions et qui me rappelle tant de souvenirs charmants et même tant d'aventures poétiques, me plaît mieux que son brillant successeur, bien que celui-ci me soit offert par une main amie. Mais rien peut-il tenir lieu du passé ? et les témoins de notre vie, quoique inanimés, n'ont-ils pas un langage pour nous ? Glion, Bougy, Villars, Albisbrunnen, le Righi, le Chamosaire, Rochemousse, Pipelune et tant d'autres endroits ont laissé quelque chose d'eux-mêmes dans les mailles de ce tissu, qui fait partie de ma biographie intime.

Le plaid est d'ailleurs le seul vêtement chevaleresque du voyageur actuel, le seul qui puisse être utile à d'autres qu'à lui, et rendre aux dames les services les plus variés. Que de fois le mien leur a servi de coussin, d'écharpe, de manteau, d'abri sur les humides gazons de l'alpage, ou sur les sièges du roc dur, ou contre la fraîcheur de l'ombre des sapins, lors des haltes, des marches, des lectures ou des causeries de

la vie de montagne ! Que d'aimables sourires il m'a valus ! Jusqu'à ses accrocs, tout m'en est cher, car la blessure et sa guérison sont des anecdotes, ses cicatrices sont des chevrons

C'est un noisetier sous Jaman, c'est une courroie à la Frohnalp, c'est une ronce à Charnex qui ont fait les meurtrissures, ce sont chaque fois des aiguilles de fées qui ont réparé ces menues avaries

Mon vieux manteau, que je vous remercie,
Car c'est à vous que je dois ces plaisirs !

Et n'a-t-il pas été pour moi un ami dans la souffrance, un défenseur dans les fensils, un compagnon de la bonne et de la mauvaise fortune ? Il me fait penser à cette tunique du centaure que l'on n'arrachait pas sans enlever la chair et le sang de son maître. Je n'en ferai pas volontiers le sacrifice, par pitié envers ma jeunesse évanouie et par gratitude envers la destinée. Cette loque a pour chaîne des impressions alpestres et pour trame des affections — Elle chante aussi à sa manière.

Pauvre bouquet, fleurs aujourd'hui fanées !

Et cette chanson mélancolique est de celles qui remuent le cœur, tandis que les oreilles profanes ne la comprennent ni ne l'entendent

Quel coup de stylet que ce mot-là : Tu as été ! quand le sens nous en devient absolument clair. On se sent dès lors enfoncer graduellement dans sa fosse. Ce parfait défini sonne le glas de nos illusions sur nous-mêmes. Ce qui est passé est passé. Les cheveux gris ne redeviennent plus des boucles noires, les forces, les facultés, les attrails de la jeunesse sont partis avec les beaux jours.

Plus d'amour, partant plus de joie

Qu'il est dur de vieillir, quand on a manqué la vie, qu'on n'a ni la couronne virile ni la couronne paternelle ! Qu'il est triste de sentir son intelligence baisser avant d'avoir fait son œuvre, et le corps décliner avant de s'être vu naître dans ceux qui doivent nous fermer les yeux et honorer notre nom ! — Comme la tragique solennité de l'existence nous frappe quand nous entendons un matin à notre réveil ce mot lugubre : Trop tard ! Le sablier est tourné, le terme est échu. Tu n'as pas moissonné, tant pis ! Tu as rêvassé, dormi, oublié, tant pis ! Sot et méchant serviteur, tu as négligé le bonheur et le devoir, tu n'as pas fait valoir le talent et les chances qui t'avaient été accordés. Cela te regarde. Chacun se récompense ou se punit lui-même. A qui et de qui te plaindrais-tu ? — Hélas !

Mornex, 21 avril 1865 (sept heures du matin) — Matinée enivrante de beauté, fraîche comme un cœur de seize ans et couronnée de fleurs comme une fiancée. La poésie de la jeunesse, de l'innocence et de

l'amour m'a inondé l'âme Jusqu'à ces vapeurs légères qui erraient dans le fond des plaines, image de la pudeur qui voile les attrait et enveloppe de mystère les plus douces pensées de la vierge, tout caressait mes yeux et parlait à mon imagination Journée nuptiale et religieuse Aussi les matines qui sonnaient à quelque village éloigné s'harmonisaient merveilleusement avec l'hymne de la nature.

Priez, disaient-elles, adorez, aimez le Dieu paternel et bienfaisant ! C'était l'accent de Haydn, l'allégresse enfantine, la gratitude naïve, la joie rayonnante et paradisiaque où n'apparaissent pas encore le mal et la douleur, le ravissement ingénu et sacré d'Ève au premier jour de son réveil dans le monde naissant. — Que l'émotion et l'admiration sont une bonne chose ! C'est le pain des anges, l'aliment éternel des chérubins et des séraphins. Et la santé, et le loisir, et l'aisance, tout ce qui m'est donné ! . O merci, bonne Providence ! que mon cœur publie tes louanges et n'oublie aucun de tes bienfaits !

(*Huit heures*) — Je n'ai pas encore senti l'air aussi pur, aussi vivant, aussi éthéré, depuis cinq jours bientôt que je suis ici C'est déjà une béatitude que de respirer. On comprend les délices de l'existence d'oiseau, l'émancipation de la pesanteur, la vie lumineuse et empyréenne qui flotte dans l'espace bleu et joint d'un coup d'aile tous les horizons. Il faut avoir beaucoup d'air au-dessous de soi pour connaître cet affranchissement intérieur et cette légèreté de l'être. Chaque élément a sa poésie, mais la poésie de l'air, c'est la liberté. — Voyons, rêveur, à l'ouvrage !

30 mai 1865 — Un des avantages de la méchanceté, c'est d'attirer ses victimes sur son terrain, où la lutte est très inégale.

Et, gonflé de poisons, il attend les morsures.

Tout serpent fascine sa proie. Et la méchanceté pure hérite de cette puissance de vertige accordée au serpent. Elle stupéfie le cœur candide, qui la voit sans la comprendre, qui la touche sans pouvoir y croire, et qui s'engloutit dans ce problème comme Empédocle dans l'Étna *Non possum capere te, cape me*, dit la légende aristotélicienne. Chaque diminutif de Belzébuth est un abîme. Chaque acte démoniaque est un gouffre de ténèbres La cruauté native, la perfidie et la fausseté originelles, même dans l'animal, jettent comme des lueurs dans le puits insondable de la perversité satanique, qui est une réalité morale.

Et néanmoins une arrière-pensée me dit que le sophisme est au fond de la méchanceté humaine, que la plupart des monstres aiment à se justifier à leurs yeux, et que le premier attribut du Malin c'est d'être le père du mensonge — Avant tout crime, il s'agit de corrompre sa conscience ; et tout méchant bien réussi commence par là. La haine a beau être un meurtre, le haineux n'y veut voir qu'une hygiène. C'est

pour se faire du bien qu'il se fait du mal, comme un chien enragé mord pour s'ôter la soif

Nuire, même en se nuisant sciemment à soi-même, est un degré de plus, cela devient une frénésie, qui s'aiguise à son tour en devenant férocité froide. Quand l'homme suit, avec l'emportement de la volupté, ses instincts de bête fauve ou venimeuse, il doit paraître à l'ange un déliant, un aliéné, qui allume sa propre géhenne pour y consumer le monde ou ce qu'en peuvent atteindre ses convoitises de démon. L'atrocité recommence une spirale nouvelle qui s'enfonce plus avant encore dans les profondeurs de l'abomination, car les circuits de l'enfer ont cette propriété de n'avoir point de terme, et le progrès dans l'horrible est encore plus certain que le progrès dans le bon.

Il semble que la perfection divine soit un infini du premier degré, mais que la perfection diabolique soit un infini de puissance inconnue. Mais non, car le vrai Dieu serait le mal, et l'enfer englobait la création. Dans la foi persane et chrétienne, le bien doit vaincre le mal, peut-être même Satan être racheté, rentrer en grâce, c'est-à-dire l'ordre divin être rétabli partout. L'autre point de vue serait la désolation irrémédiable, au prix de laquelle le néant paraîtrait le salut. Le créateur devrait être universellement et invariablement maudit, et la création ne serait qu'un cancer hideux condamné au rongement croissant pendant l'épouvantable durée de l'éternité. Cette idée fait dresser les cheveux sur la tête.

Donc le mal ne peut être sans fond, l'amour sera plus puissant que la haine. Dieu sauvera sa gloire et sa gloire est dans sa bonté. — Mais il est vrai que la méchanceté gratuite trouble l'âme, parce qu'elle fait trembler en nous les grandes lignes de l'ordre moral, en tirant subitement le rideau qui nous cache l'action des forces ténébreuses et corrosives, acharnées contre le plan divin. Notre vue en est obscurcie et notre foi scandalisée. — Encore un des inconvénients de la solitude : elle exagère tout, elle nous livre aux papillons bleus. *Væ soli* ! Il faut s'aller fortifier avec les gens de cœur, avec les hommes du devoir, avec les êtres exemplaires, avec les belles âmes.

25 juin 1865. — Pourquoi S*** a-t-elle pleuré huer sur mon épaule ? Je l'ai deviné sans peine, mais c'est trop délicat à rendre, c'est surtout trop compliqué dans sa cause. Une larme peut être le résumé poétique de tant d'impressions simultanées, la quintessence combinée de tant de pensées contraires ! C'est comme une goutte de ces élixirs précieux de l'Orient qui contiennent l'esprit de vingt plantes, confondu en un seul arôme. Parfois même, c'est le trop-plein de l'âme, qui déborde de la coupe de la rêverie. Ce qu'on ne peut, ce qu'on ne sait, ce qu'on ne veut pas dire, ce qu'on refuse de s'avouer à soi-même, les désirs confus, les peines secrètes, les chagrins étouffés, les résistances sourdes, les regrets ineffables, les émotions combattues, les troubles cachés, les craintes superstitieuses, les souffrances vagues, les pressentiments

inquiets, les chimères contrariées, les meurtrissures faites à notre idéal, les langueurs inapaisées, les espérances vaines, la multitude des petits maux indiscernables qui s'accumulent lentement dans un recoin du cœur, comme l'eau qui perle sans bruit à la voûte d'une caverne obscure toutes ces agitations mystérieuses de la vie intérieure aboutissent à un attendrissement, et l'attendrissement se concentre en un diamant liquide sur le bord des paupières. Si un baiser de tendresse est déjà tout un discours condensé en un seul souffle, une larme d'attendrissement contient la valeur de beaucoup de baisers, et par là même son éloquence en est d'une plus pénétrante énergie — Et c'est pourquoi l'amour, quand il est intense, passionné, douloureux, n'a souvent plus d'autre langage que les baisers, et les larmes, et parfois les morsures.

Les larmes expriment du reste aussi bien la joie que la tristesse. Elles sont le symbole de l'impuissance de l'âme à contenir son émotion et à rester maîtresse d'elle-même. La parole est une analyse, quand nous sommes bouleversés par la sensation ou par le sentiment, l'analyse cesse, et avec elle la parole et la liberté. Notre unique ressource, après le silence et la stupeur, c'est le langage d'action, la mimique. L'oppression de la pensée nous ramène au degré antérieur à l'humanité, au geste, au cri, au sanglot, et enfin à la défaillance, à l'évanouissement. C'est-à-dire qu'incapables de supporter l'excès de nos sensations comme hommes, nous retombons successivement à l'étage de l'être animé, puis de l'être végétal. Dante s'évanouit à tout instant dans son voyage infernal. Et rien ne peint mieux la violence de ses émotions et l'ardeur de sa pitié.

Et il est peu de femmes qui ne souffrent quelquefois de ce trop-plein de l'âme. Mais par pudeur, par prudence, par fierté, c'est dans la solitude qu'elles soulagent leur cœur de ses soupirs — Il faut tant de circonstances réunies pour oser le faire dans le sein de l'amitié que cela arrive rarement. Et pourtant, comme la consolation est plus rapide, plus efficace et plus douce, quand on s'accorde cette faiblesse ! S*** était toute changée et tout heureuse après cette confession muette. Son cœur était dégonflé de sa peine, déchargé de son poids, quasi comme celui de la pénitente absoute par son directeur.

Sans être femme, on peut avoir éprouvé des besoins analogues et ressenti le même désir. Ce mal-là, c'est la nostalgie confuse du bonheur. Cette guérison-là, c'est le bienfait de l'aveu, et de l'aveu débarrassé de la fatigue de parler.

Gryon-sur-Bex, 8 août 1865 — Splendide clair de lune sans un nuage. La nuit est grave et majestueuse. Le troupeau des colosses dort sous la garde des étoiles. Dans les vastes ombres de la vallée scintillent quelques toits épars, tandis que l'orgue du torrent enfile sa note éternelle au fond de cette cathédrale de montagnes dont le firmament fait la voûte...

Dernier coup d'œil sur cette nuit bleue, sur le paysage immense, et sur ces cimes et ces croupes connues, que tapissent les rayons d'argent et les ombres vertes de la reine des rêveries Jupiter est près de se coucher sur les contreforts de la Dent du Midi, et la voix de l'Avençon monte par bouffées inégales malgré la paix apparente de cette heure nocturne Du dôme étoilé neigent les flocons invisibles des songes qui invitent au sommeil chaste Rien dans cette nature de voluptueux et d'énervant, tout est fort, sévère et pur — Bonne nuit à tous les êtres, aux infortunés et aux heureux, aux couches nuptiales comme aux couches solitaires. Repos et rajeunissement, renouvellement et espérance — Un jour est mort, vive le lendemain ! — Minuit sonne Encore un pas fait vers le tombeau

7 janvier 1866 — Notre vie n'est qu'une bulle de savon suspendue à un roseau elle naît, s'étend, se revêt des plus belles couleurs du prisme, elle échappe même par instants à la loi de la pesanteur, mais bientôt le point noir s'y montre, et le globe d'or et d'émeraude s'évanouit dans l'espace et se résout en une simple gouttelette d'un liquide impur. Tous les poètes ont fait cette comparaison, elle est frappante de vérité Apparaître, luire, disparaître, naître, souffrir, mourir, n'est-ce pas toujours le résumé de la vie pour l'éphémère, pour une nation, pour un corps céleste ?

Le temps n'est que la mesure de la difficulté d'une conception, la pensée pure n'a presque plus besoin de temps, parce qu'elle aperçoit les deux bouts d'une idée presque à la fois La nature n'achève que laborieusement la pensée d'une planète, mais l'intelligence suprême la résume en un point Le temps est donc la dispersion successive de l'être, comme la parole est l'analyse successive d'une intuition ou d'une volonté. En soi, il est relatif et négatif, et s'évanouit dans l'être absolu Dieu est en dehors du temps, parce qu'il pense à la fois toute pensée, la nature est dans le temps, parce qu'elle n'est que la parole, le déroulement discursif de chaque pensée contenue dans la pensée infinie Mais la nature s'épuise à cette tâche impossible, car l'analyse de l'infini est une contradiction. Avec la durée sans limites, l'espace sans bornes et le nombre sans terme, la nature fait du moins ce qu'elle peut pour traduire la richesse de la formule créatrice Aux abîmes qu'elle ouvre pour contenir la pensée sans y réussir, on peut mesurer la grandeur de l'esprit divin Dès que celui-ci sort de lui-même et veut s'expliquer, la harangue entasse les univers sur les univers pendant des milliards de siècles et ne peut arriver à bien exprimer son sujet, de sorte que le discours doit continuer sans fin

L'Orient préfère l'immobilité pour forme de l'infini, l'Occident préfère le mouvement. C'est que celui-ci a la passion du détail et la vanité de la valeur individuelle. Comme un enfant à qui l'on donnerait cent mille francs, il croit multiplier sa fortune en la comptant par pièces de vingt sous ou de cinq centimes Possédant deux lieues carrées

de domaine, il se croit plus grand propriétaire parce qu'il dénombre cette surface en pouces plutôt qu'en toises. Sa passion du progrès tient en grande partie à une infatuation, qui consiste à oublier le but et à s'absorber dans la gloriole des petits pas faits les uns devant les autres, au besoin même, cet enfant confond changement avec amélioration, recommencement avec perfectionnement.

Au fond, l'homme moderne a un immense besoin de s'étourdir, il a une secrète horreur pour tout ce qui le diminue, c'est pourquoi l'éternel, l'infini, la perfection lui sont un épouvantail. Il veut s'approuver, s'admirer, se féliciter et, par conséquent, détourne ses yeux de tous les abîmes qui lui rappelleraient son néant. C'est là ce qui fait la petitesse réelle de tant de nos puissants esprits, le manque de dignité personnelle de nos étourneaux civilisés comparés avec l'Arabe du désert, la frivolité croissante de nos multitudes toujours plus instruites, il est vrai, mais toujours plus superficielles dans leur notion du bonheur.

C'est aussi le service que nous rend le christianisme, cet élément oriental de notre culture. Il fait contrepoids à nos tendances vers le fini, vers le passager, vers le changeant, en rassemblant l'esprit par la contemplation des choses éternelles ; en platonisant un peu nos affections, constamment détournées du monde idéal, en nous ramenant de la dispersion à la concentration, de la mondanité au recueillement ; en remettant du calme, de la gravité, de la noblesse, dans nos âmes enfiévrées de mille mesquins désirs. De même que le sommeil est le bain de rajeunissement pour notre vie d'action, la religion est le bain rafraîchissant de notre être immortel. Le sacré a une vertu purifiante. L'émotion religieuse entoure le front d'une auréole et fait connaître au cœur un épanouissement de joie ineffable.

Je crois donc que les adversaires de la religion en elle-même se trompent sur les besoins de l'homme occidental, et que le monde moderne perdrait son équilibre dès qu'il appartiendrait purement à la doctrine mal même du progrès. Nous avons toujours besoin d'infini, d'éternel, d'absolu, et, puisque la science se contente du relatif, elle laisse un vide qu'il est bon de remplir par la contemplation, par le culte et l'adoration. « La religion est l'arôme », disait Bacon, qui doit empêcher la vie de se corrompre », et spécialement aujourd'hui la religion dans le sens platonicien et oriental. Le recueillement profond est, en effet, la condition de la belle activité.

Le retour au sérieux, au divin, au sacré, est de plus en plus difficile, avec l'inquiétude critique introduite dans l'Église elle-même, avec la mondanité de la prédication, avec l'agitation universelle, mais ce retour est de plus en plus nécessaire. Sans lui, point de vie intérieure. Et la vie intérieure est le moyen de résister utilement à son milieu. Si le marin ne portait pas en lui sa température, il ne pourrait pas aller du pôle à l'équateur et rester malgré tout lui-même ; l'homme qui n'a pas d'asile en soi, qui vit, pour ainsi dire, dans sa devanture, dans le tourbillon extérieur des choses, des affaires, des opinions, n'est pas proprement une

personnalité distincte, libre, originale, une cause, en un mot, quelqu'un. C'est l'aliquote d'une foule, un contribuable, un électeur, un anonyme, ce n'est pas un homme. Il fait masse, nombre parmi les consommateurs ou les producteurs à forme humaine, mais il n'intéresse que l'économiste et le statisticien, qui prennent les tas de sable sans s'occuper des grains, chose uniforme et indifférente. Ces πολλοί, tourbe, cohue, multitude, ne comptent pas comme force massive et élémentaire. Pourquoi ? Parce que les parties constitutives en sont insignifiantes isolément, parce qu'elles se ressemblent toutes et qu'on les additionne comme les molécules d'eau d'un fleuve, en les jugeant à la toise et non en les appréciant comme individus. Ces hommes-là sont donc estimés et pesés à la manière des corps, parce qu'ils ne sont pas individualisés par la conscience, à la manière des âmes.

Qui flotte avec le courant, qui ne se dirige pas d'après des principes supérieurs, qui n'a pas d'idéal, pas de conviction, celui-là n'est qu'une parcelle du mobilier terrestre, un objet mu, non un sujet moteur, un pantin non une créature raisonnable, un écho non une voix. Qui n'a pas de vie intérieure est l'esclave de son milieu, comme le baromètre est l'obéissant valet de l'air immobile, et la girouette l'humble servante de l'air agité.

12 janvier 1866 — Passé quelques heures dans la compagnie de Maurice de Guérin, lu son *Journal intime* (trois ans, de 1832 à 1835), ses vers, les notices de G. Sand, Sainte-Beuve, Trébutien, du Breil et Eugénie de Guérin sur ce talent enlevé dans sa fleur, en sa vingt-neuvième année, et les deux fragments étranges intitulés le *Centaure* et la *Bacchante*. Que faut-il penser de l'écrivain et de l'homme ? Je suspendrai mon jugement jusqu'après la lecture de la correspondance. Quant au *Journal*, il contient des paysages délicieux, mais, ceci mis à part, il ne donne nulle idée précise de la culture, des études, des idées et de la portée de l'homme qui l'a écrit. Ne parlant qu'en termes très généraux des mouvements de la vie intérieure, il ne dessine pas une individualité distincte et n'en marque surtout pas les vraies proportions, la vraie nature. J'avais déjà le même reproche à faire au *Journal* de Lavater. Le *Journal* ainsi entendu n'est qu'un confessionnal presque impersonnel, ne caractérisant pas plus un pécheur qu'un autre, sans précision biographique ou historique, trompeur par conséquent, puisqu'il ne sert pas à reconstruire un homme dans sa différence spécifique des hommes de son genre. Impossible, par exemple, de voir dans ce *Journal* ce que faisait Maurice, qui il voyait, quelles étaient ses occupations, etc. On n'y pourrait deviner qu'il pratiquait quatre ou cinq littératures, on ne peut même conjecturer la formation de son talent. Tel est mon premier grief. — Quant au talent proprement dit, en rapprochant la *Bacchante* du *Centaure*, on se demande si une effrayante monotonie n'eût pas été la limite de cette originalité, et si la perception visionnaire de la vie de la nature, qui est la force de

Maurice comme poète, peut alimenter plus d'une œuvre, sans ennui pour le lecteur, surtout pour le lecteur français ? L'intérêt de cette étude me paraît plutôt psychologique qu'artistique. Il est curieux de trouver les sens hindou et brahmanique dans un jeune écrivain français. Mais c'est pourtant exagérer la valeur de la nouveauté que de lui faire un piédestal pareil à celui qu'on a taillé pour ce jeune homme. Je trouve qu'entre ses trois amis, Du Breil, Trébutien et Kertonguy, ce dernier a mieux conservé les nuances, les proportions et le bon sens, et, pour m'exprimer un peu crûment, qu'on a notablement surfait le frère d'Eugénie. — Cette réserve faite, j'éprouve beaucoup de sympathie pour Maurice, organisation exquise, sensitive, littéraire, intelligence intuitive et rêveuse, caractère effarouché par la vie réelle, timide, irrésolu, bref, individualité où je retrouve plus d'une parenté avec la mienne, du moins par les côtés faibles, tels qu'incertitude sur sa propre vocation, la difficulté et la peur de vouloir, l'esprit de défiance excessive et cette espèce de passion (relevée par un ami) qui pousse perpétuellement à dénigrer et torturer ses propres facultés en les soumettant au supplice sans fin d'une sorte d'autopsie morale. *Me, me adsum qui feci.* — Pour être juste, je dois aussi avouer que, si j'admire la finesse et la multitude des impressions de Maurice, impressions poétiques, esthétiques, morales, qui ont leur prix, je souffre aussi d'un certain manque d'idées proprement dites, de vues, de vérités, qui après tout constituent la vraie richesse d'un esprit. L'auteur me paraît plutôt un sensitif, un rêveur, un musicien, qu'un penseur. Ce qu'il apporte, c'est un mode particulier du sentiment de la nature, l'intimité avec la force mystérieuse d'Isis, l'enthousiasme panthéistique. Qu'à sa mort il ait été chrétien et catholique, et que sa famille ait tenu à le dire et à le redire, son talent a eu une inspiration tout autre, et aucun des bons juges ne s'y est trompé.

21 janvier 1866. — Ce soir, après souper, je ne savais où promener ma solitude ; j'avais soif de conversation, d'échange, de société. L'idée m'est venue de monter chez les R***, la famille modèle. On était à souper. Puis on est passé au salon, la mère et la fille se sont mises au piano et ont chanté un duo de Boieldieu. Les touches d'ivoire de ce vieux piano à queue, où la mère jouait déjà avant son mariage, et qui pendant vingt-cinq années a suivi et traduit en musique les destinées de la famille, ces touches clappaient et fauchaient un peu ; mais la poésie du passé chantait dans ce fidèle serviteur, confident des peines, compagnon des veillées, écho de toute une vie de devoir, d'affection, de piété, de vertu. J'étais plus ému que je ne puis dire. Il me semblait lire un roman de Dickens. Dans cet attendrissement esthétique, il y avait à peine un retour sur moi-même, quoique ces vingt-cinq ans aient aussi passé sur ma tête, et que j'aie assisté au mariage d'A. R***. C'est un attendrissement pur, sans égoïsme et sans mélancolie.

Tout cela me semble un rêve pour ce qui me concerne, et je n'en crois pas mes yeux à ce témoignage des lustres écoulés. Quelle chose étrange que d'avoir vécu et de se sentir si loin d'un temps qui vous est si présent ! On ne sait si l'on veille ou si l'on dort. Le temps n'est que l'espace entre nos souvenirs. Dès que nous cessons d'apercevoir cet espace, le temps est disparu. Toute la vie d'un vieillard peut lui paraître longue d'une heure, de moins encore. Or, dès que le temps se réduit pour nous à un point, nous sommes entrés en éternité. La vien'est que le rêve d'une ombre, je l'ai senti de nouveau ce soir avec intensité. Je ne m'aperçois moi-même que comme une apparence fugitive, comme l'impalpable arc-en-ciel qui flotte un instant sur la bruine, dans cette formidable cascade de l'être qui tombe sans relâche dans l'abîme des jours. Tout me paraît donc chimère, vapeur, fantôme et néant, y compris mon propre individu. Je me retrouve en pleine phénoménologie. Bizarre ! bizarre !...

Il n'est pas besoin de me répéter que la figure de ce monde passe, tout me paraît fuir avec les ailes de l'aigle, et ma propre existence n'être qu'un tourbillon qui va se disperser. — Est-ce que je vais mourir ? Est-ce que je suis vieux ? Est-ce que je deviens philosophe ? Toujours est-il que le gouffre des choses éternelles me paraît proche, si proche, que l'amour des choses temporelles et passagères me paraît ridicule. A quoi bon s'attacher à ce qui va finir ? Je sens déjà le souffle de l'éternité qui passe dans mes cheveux, et il me semble que je regarde d'outre-tombe le monde des vivants. (*Minuit.*)

23 janvier 1866. — Je trouve toujours curieuses les organisations purement critiques, qui n'ont aucun sentiment de responsabilité, qui ne sont aucunement gênées par le sort des masses humaines, des femmes, des enfants, des infortunés, et qui rient de tout. Sileur influence domine jamais, la société se dissoudra, parce qu'elles représentent seulement l'élément négatif, corrosif, destructeur de la pensée, et qu'elles poussent à l'égoïsme aristocratique de l'esprit. Pour eux, l'enthousiasme, la charité, la patrie, l'Eglise, sont des phénomènes qui ne les concernent point ; ils se détachent et se désintéressent de tout. Tous les devoirs sont l'affaire d'autrui. Le cœur qui nous enchaîne à autrui et la conscience morale qui nous enchaîne à un devoir semblent deux choses étrangères à cette catégorie d'hommes. Leur erreur est de surfaire la valeur de la critique. L'être prime encore la conscience de l'être ; la substance vaut au moins son moule, la réalité est sans doute préférable à son image ; l'affirmation est supérieure à la négation, l'invention, la création, l'action, sont plus que l'analyse d'elles-mêmes, car la critique laissée seule s'anéantit et son objet subsiste sans elle. On a beau faire, un aliment est encore plus nécessaire que la description de cet aliment, et un grand homme est mieux que son ombre. Méphistophélès est un fin critique ; mais sans la création et le créateur que serait-il ? Rien. Qu'est-ce que démolir, au prix de fonder ?

Je conclus Un peu de critique nous affranchit ; trop de critique nous dessèche Un être purement critique n'est qu'un demi-homme, et encore n'est-il pas la meilleure moitié Il fait plus de mal que de bien, car il favorise toutes les désagréations, morales et sociales.

29 janvier 1866 (*neuf heures du matin*). — Un joli lumbago intercostal m'a pincé hier et me tient encore aujourd'hui c'est une sorte de torticolis à la ceinture, que je ressens pour la première fois Le rideau grisâtre du brouillard s'est de nouveau étendu sur la ville, il fait terne et triste Les cloches sonnent au loin pour je ne sais quelle fête Du reste, calme et silence, sauf le pétilllement de mon feu, aucun bruit ne trouble ma solitude, l'asile de mes rêveries et de mon travail. Penché sur mon vieux pupitre noir, une écharpe de laine autour des reins, comme un Arabe au repos, vêtu de ma chaude redingote brune, je griffonne ces lignes entre ma fenêtre haute et ma petite cheminée, les pieds dans un renard fourré. Sur ma tête s'incline la paroi bleue de ma mansarde. Quelques dictionnaires et autres livres étalés sur deux plants à ma portée, sur une table rustique et sur un dressoir vieillot, sont, avec quelques chaises dépareillées, tout le mobilier de ce grenier modeste où l'homme mûr continue sans verve sa vie d'étudiant, et le professeur sédentaire ses habitudes de voyageur.

Qu'est-ce qui fait le charme de cette existence en apparence si dénudée et si vide ? La liberté. Que m'importent toutes ces laideurs à demi indigentes, cette absence de confort et tout ce qui manque dans mon logis ? Ces choses sont pour moi indifférentes. Je trouve sous cette toiture lumière, tranquillité, abri. Je suis à proximité d'une sœur et de ses enfants que j'aime Ma vie matérielle est assurée. C'est assez pour un célibataire. D'ailleurs, quelques bons cœurs ont visité ma mansarde Des enfants y ont joué. J'y ai des souvenirs. Elle n'est donc point inhabitable, et peut-être la quitterai-je moins froidement qu'il ne me semble. Ne suis-je pas d'ailleurs un animal d'habitude plus attaché aux ennuis connus qu'aux douceurs inconnues ? — Je suis donc libre sans être mal. Donc je suis bien ici, et je serais un ingrat de me plaindre. Aussi ne le fais-je pas, et je souhaite à quatre-vingt-quinze personnes sur cent d'être aussi bien partagées que l'est ma paresse. — C'est plutôt mon cœur qui soupire et qui voudrait plus et mieux. Mais le cœur est un glouton insatiable, on le sait, et d'ailleurs, qui ne soupire pas ? C'est notre destinée ici-bas Seulement, les uns se tourmentent pour se satisfaire, sans y réussir, les autres anticipent sur le résultat et se résignent en faisant l'économie d'efforts stériles et infructueux Puisqu'on ne peut être heureux, pourquoi se donner tant de peine ? Il faut se borner au strict nécessaire, vivre de régime et d'abstinence, se contenter de peu et ne mettre de prix qu'à la paix de la conscience, au sentiment du devoir accompli

Il est vrai que ce n'est pas là une mince ambition et qu'on retombe

dans une autre impossibilité. Non, le plus simple est de se soumettre purement et simplement à Dieu.

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous mette en repos

Tout le reste, comme le dit l'Ecclésiaste, n'est que vanité et que rongement d'esprit.

Voici bien longtemps que je sais cela, que je sens ainsi, et que ce renoncement religieux m'est doux et familier. Ce sont les agitations extérieures, les exemples du monde et l'entraînement inévitable par le courant des choses qui me font oublier la sagesse acquise et les principes adoptés. C'est pourquoi il est si fatigant de vivre. Cet éternel recommencement est fastidieux jusqu'au dégoût. Il serait si bon de s'endormir quand on a cueilli le fruit de l'expérience, quand on ne résiste plus à la volonté suprême, quand on s'est détaché de son moi, qu'on est en paix avec tous les hommes ! Tandis qu'il faut recommencer le circuit des tentations, des disputes, des ennuis, des oublis, retomber dans la prose, dans le terre à terre, dans la vulgarité ? Que c'est triste et que c'est humiliant ! Aussi les poètes retirent plus vite leurs héros de la lutte et ne les traînent pas, après la victoire, dans l'ornière de jours ingrats. Ceux qu'aiment les dieux meurent jeunes, disait la sentence antique.

Où, mais cette faveur flatte notre instinct secret ; c'est là notre désir et non la volonté de Dieu. Nous devons être abaissés, exercés, harcelés, tentés jusqu'à la fin. C'est notre patience qui est la pierre de touche de notre vertu. Supporter la vie, même sans illusions et sans espérance, accepter ce train de guerre perpétuel même en n'aimant que la paix, ne pas sortir du monde même quand il nous répugne comme une mauvaise compagnie et comme l'arène des vilaines passions, rester fidèle à son culte sans rompre avec les sectateurs des faux dieux, ne pas s'évader de l'hôpital humain, malgré l'aversion de notre odorat et notre horreur des coluees malsaines, patienter comme Job sur son fumier, c'est le devoir. Quand la vie cesse d'être une promesse, elle ne cesse pas d'être une tâche, et même son vrai nom est épreuve.

(Onze heures du matin) — Une interruption détruit le sortilège de la pensée et brise aussi le charme d'une émotion ; ainsi je suis descendu quelques minutes, j'ai causé avec deux ou trois personnes, et me voici dans une tout autre région d'idées. Il semble qu'un rêve soit dissipé, qu'une captivité magique arrive à son terme, que le chant du coq fasse évaporer les fantômes dont nous entouraient la solitude et le crépuscule. Le milieu du jour nous plonge dans la réalité et nous arrache à la contemplation. Cela est bon aussi à son heure. « Travaille pendant qu'il fait jour. »

5 mars 1866. — Tout le ciel pleut, aussi loin que s'étend la vue de

mon haut observatoire. Un couvercle de plomb recouvre la vallée Aspect d'une tristesse silencieuse Il fait gris, du Salève au Jura et du pavé jusqu'aux nuages Les yeux, la bouche, tout l'être ne voit, ne boit, ne touche que du gris. La couleur, la gaieté, la vie sont mortes. Chacun se blottit dans sa coquille — Que font donc les oiseaux en pareilles circonstances ? Nous qui avons le vivre et le couvert, feu au foyer, livres autour de nous, casiers de gravures dans l'armoire, nichée de rêves dans le cœur et tourbillon de pensées au fond de l'encrier, nous trouvons la nature enlaidie et détournons les yeux, mais vous, pauvres moineaux, que pouvez-vous faire ? Patienter, espérer, apprendre En somme et après tout, n'est-ce pas là notre rôle à tous ?

Tu patientes ou, pour mieux dire, tu ajournes, tu diffères, tu retardes, quoi ? la grande décision Tu espères, quoi ? je n'en sais rien Tu attends quoi ? d'être plus jeune, plus vaillant, plus entreprenant ? Folie !

Mornex, 2 avril 1866 — La neige redevient fondante et le brouillard humide revêt toute la contrée *Jupiter pluvius* caresse de près Cybèle, il n'y a plus même d'espace entre leurs amours qu'abrite le discret manteau des nuées, dont les plis traînent sur le sol La galerie asphaltée qui borde le salon n'est plus qu'une nappe d'eau frémissante qu'étoient sans relâche les gouttes pressées qui tombent du ciel. Un tronçon grisâtre de l'Arve remue seul comme un serpent au fond de la vapeur. L'horizon se touche à la main, et les trois lieues cubes de pluie qui se voyaient hier se sont converties en un rideau opaque, ou mieux en une caverne flottante, dont mon observatoire occupe le centre, mais dont le regard ne peut percer ni la voûte ni les murs grisâtres.

Cette captivité me transporte aux Shetland, au Spitzberg, en Norvège, dans les pays ossaniques du brouillard, où l'homme, refoulé sur lui-même, sent davantage battre son cœur et méditer sa pensée, quand le froid ne les congèle pas Le brouillard a certainement sa poésie, sa grâce intime, son charme rêveur Il fait pour le jour ce que la lampe fait pour la nuit, il pousse l'esprit au recueillement, il replie l'âme sur elle-même Le soleil nous répand dans la nature, nous disperse et nous dissipe, la brume nous rassemble et nous concentre, elle est donc cordiale, domestique, attendrissante La poésie du soleil tient de l'épopée ; celle du brouillard tient de l'hymne élégiaque ou du chant religieux. Le panthéisme est fils de la lumière ; le brouillard engendre la foi aux protecteurs prochains Quand le monde universel se ferme, la maison devient le petit univers Dans l'éternelle vapeur on s'aime mieux, car la seule réalité alors, c'est la famille et, dans la famille, le cœur — L'action du brouillard est donc analogue à l'effet de la cécité, et l'action du soleil à l'effet de la surdité, car l'homme de l'oreille est plus tendre et plus sympathique ; l'homme de l'œil est plus sec et plus dur. Pourquoi ? Parce que l'un vit surtout de la vie humaine et intérieure, l'autre surtout de la vie naturelle et extérieure. Or les plus grandes pensées viennent du cœur, dit le moraliste.

Mornex, 3 avril 1866 (huit heures du matin) — *Juchhe! gloria!* La neige et l'arc-en-ciel d'hier ont tenu leur promesse, et les oiseaux avaient raison. Ce matin, le soleil n'a pas trouvé un nuage au ciel, et ses rayons mondaient ma fenêtre et la vallée blanche quand j'ai ouvert les yeux — Fraîcheur matinale, limpidité de l'air, netteté mordante des horizons, clarté des détails infinis d'un vaste paysage, dessiné, coloré, caressé par une lumière délicieuse, allégresse de l'être en nous et hors de nous, telle est la compensation de deux mauvais jours. J'ai aussi multiplié ma jouissance par l'emploi de jumelles d'opéra. C'est une délectation du regard que d'apercevoir clairement les lointains. Les myopes seuls connaissent le contraste prodigieux qu'il y a entre la vision confuse et la vision nette. Les vues excellentes se doutent à peine du bonheur que donne aux premiers une lunette, et du battement de cœur qu'on ressent à découvrir les détails de l'immensité. C'est comme une révélation. Une seconde nature plus vivante, plus riche, plus jeune, surgit sous la première. On renaît soi-même, et l'on voit avec l'ivresse des yeux de quinze ans.

6 avril 1866 — Lu le premier volume de *Gentleman*¹, par Miss Mulock, livre plus hardi qu'il ne semble, car il reprend à la manière anglaise le problème social de l'égalité. Et la solution est que chacun peut devenir gentleman quoique né dans le ruisseau. A sa façon, ce récit proteste contre les supériorités conventionnelles et montre que la vraie noblesse est dans le caractère, dans le mérite personnel, dans la distinction morale, dans l'élévation des sentiments et du langage, dans la dignité de la vie et le respect de soi-même. Ceci est mieux que du jacobinisme et l'inverse de l'égalitarisme brutal. Au lieu de rabaisser tout le monde, c'est le droit à monter que proclame l'auteur. On naît riche, noble, mais on ne naît pas gentleman. Ce mot-là est le schibboleth de l'Angleterre. Il divise l'univers en deux moitiés, la société civilisée en deux castes. Entre *gentlemen*, courtoisie, égalité, convenue ; au-dessous, mépris, dédain, froideur, indifférence. C'est toujours la séparation antique entre les *ingenui* et les autres, entre les *ελεύθεροι* et les *βόναυστοι*. C'est la continuation féodale de la gentilhommerie et de la roture.

Qu'est-ce donc qu'un gentleman? C'est un homme libre et bien élevé, existant par lui-même et sachant se faire respecter. C'est autre chose que l'homme de bonne compagnie, l'homme comme il faut, même l'homme d'honneur : les manières, le langage, l'honnêteté ne suffisent pas. Il y faut de plus l'indépendance et la dignité. Tout vasselage, toute servilité, toute familiarité même, à plus forte raison un acte déshonorant, un mensonge, une improbité, font perdre le titre de gentleman. — Bref le gentleman est le type anglais de l'homme accompli, et on peut dire du roi lui-même qu'il est plus ou moins

¹ *John Halifax, gentleman*, qui a paru en 1841.

gentleman. La domesticité, sous toutes ses formes, supprime de deux manières le sentiment de l'égalité parce que la dépendance et la vulgarité ne peuvent se confondre avec l'indépendance et l'éducation — L'égalité reste une possibilité et un droit, mais l'inégalité est un fait. La France insiste sur le premier point, l'Angleterre sur le second. La conciliation, c'est de dire avec Miss Mulock : Devient qui veut gentleman ; la distinction personnelle est la fleur de la vertu, et, comme celle-ci, elle est une récompense et une conquête.

Le gentleman rappelle le sage des stoiciens, le type de ce qu'il faut être. Il vaut mieux qu'il soit rentier et bien né, mais ce n'est pas à toute rigueur indispensable : il est difficile mais non impossible qu'il soit commerçant ou industriel. S'il doit gagner sa vie, il faut qu'il se maintienne fier, réservé, supérieur à la fortune et aux circonstances et ne présente ses notes que comme un artiste ou un médecin, avec une sorte de pudeur altière, qui compte sur la délicatesse du prochain et n'avoue ni ses souffrances, ni ses besoins, ni ses inquiétudes, ni rien qui la constitue inférieure à ceux dont elle réclame l'estime et repousse la commisération. Le vrai gentleman est ou doit paraître au-dessus de toute contrainte ; il n'a point de maître et n'agit que par condescendance ou par devoir. Aucun homme n'a rien à lui commander, et quand il obéit, c'est à la loi impersonnelle, ou à une parole donnée, ou à un contrat accepté, bref à lui-même qu'il obéit, à ce qu'il reconnaît juste, équitable, et non à un despotisme quelconque — « Dieu et mon droit », voilà sa devise. Le gentleman, c'est décidément l'homme libre, l'homme plus fort que les choses, et sentant que la personnalité prime tous les attributs accessoires de fortune, de santé, de rang, de pouvoir, etc., et fait l'essentiel, la valeur intrinsèque et réelle de l'individu. Dis-moi ce que tu es, et je te dirai ce que tu vauds. Cet idéal-là lutte heureusement contre le grossier idéal, également anglais, du capital, dont la formule est : combien cet homme vaut-il ? — Dans le pays où la pauvreté est un crime, il est bon qu'on puisse dire qu'un nabab n'est pas de soi-même un gentleman — L'idéal mercantile et l'idéal chevaleresque se contre-balancent, et, si l'un fait la laideur de la société anglaise et son côté brutal, l'autre lui sert de compensation.

7 avril 1866. — En m'éveillant, l'idée du gentleman me revenait encore. — Le gentleman est l'homme maître de lui-même, qui se respecte et se fait respecter. Son essence est donc la souveraineté intérieure. C'est un caractère qui se possède, une force qui se gouverne, une liberté qui s'affirme et se montre et se règle sur le type de la dignité. Cet idéal est donc très voisin du type romain de l'*ingenuus consciens et compos sui*, et de la *dignitas cum auctoritate*. Cet idéal est plus moral qu'intellectuel. Il convient à l'Angleterre, qui est surtout une volonté. Mais du respect de soi-même dérivent mille choses, comme le soin de sa personne, de son langage, de ses manières, la vigilance sur son corps et sur son âme, la domination de ses instincts et de ses passions, le

besoin de se suffire à soi-même, la fierté qui n'implore et ne veut aucune faveur, le soin de ne s'exposer à aucune humiliation, à aucune mortification, en ne se mettant sous la dépendance d'aucun caprice humain, la préservation constante de son honneur et de son amour-propre — tout à fait le type du sage à l'anglaise. Cette souveraineté, n'étant facile qu'à l'homme bien né, bien élevé et riche, a d'abord été identifiée avec la naissance, le rang et surtout la propriété. L'idée du gentleman dérive donc de la féodalité, c'est l'adoucissement de la seigneurie.

Pour ne pas subir de reproche, il se maintiendra irréprochable, pour être traité avec considération, il sera toujours attentif à conserver les distances, à nuancer les égards, observer toutes les gradations de la politesse conventionnelle, suivant le rang, l'âge, la situation des personnes. Et par là même il sera imperturbablement boutonné et circonspect en présence d'un inconnu, dont il ne sait pas le nom et la valeur, et auquel il serait exposé à témoigner trop ou trop peu de courtoisie. Il l'ignore et l'évite, s'il est abordé, il se détourne, si on lui adresse la parole, il coupe court avec hauteur. Sa politesse est donc non pas humaine et générale, mais tout individuelle et appropriée aux personnes. C'est pourquoi chaque Anglais en contient deux : celui qui est tourné vers le monde, et l'autre. Le premier, l'homme extérieur, est un hérisson, une citadelle, un mur anguleux et froid, l'autre, l'homme intérieur, est un être sensible, affectueux, cordial, aimant. Ce type s'est formé dans un climat moral plein de glaçons : le monde ennemi, le foyer seul hospitalier ; la cuirasse impénétrable sur un cœur tendre ; la peau de chagrin tournée au dehors, et le velours rentré en dedans.

L'analyse du type national de l'homme accompli peut donc nous faire découvrir la nature et l'histoire d'une nation, comme le fruit nous révèle l'arbre. — L'inverse est encore plus commode : avec l'histoire et le climat, on construit le type. Mais la première recherche est une découverte, la seconde n'est qu'une observation. — La psychologie doit employer les deux méthodes et contrôler l'une par l'autre ; commençant tantôt par la graine pour connaître la plante, tantôt par la plante pour connaître la graine.

(*Plus tard.*) — Si la philosophie est l'art de comprendre, il est clair qu'elle doit commencer par se saturer de faits et de réalités, et que l'abstraction précoce la tue, comme l'abus du jeûne tue le corps à l'âge de la croissance. On ne comprend d'ailleurs que ce qu'on trouve en soi. Et comprendre, c'est posséder par la sympathie, puis par l'intelligence, la chose comprise. Loin donc de démembrer et de désarticuler immédiatement l'objet à concevoir, il faut avant tout le saisir dans son ensemble, puis dans sa formation, et seulement après dans ses parties. Le procédé est le même pour l'étude d'une montre ou d'une plante, d'une œuvre d'art ou d'un caractère. Il faut contempler

respecter, interroger, et non massacrer ce qu'on veut connaître. Il faut s'assimiler aux choses, se donner à elles, s'ouvrir docilement à leur influence, s'imprégner de leur originalité et de leur forme distinctive, avant de les brutaliser en les anatomisant.

14 avril 1866. — Panique, débâcle, sauve-qui-peut de la Bourse de Paris. Mes pauvres fonds restants baissent, baissent ! Cette solidarité des intérêts contre-balance l'atomisme des affections, pensais-je. A notre époque d'individualisme et du « chacun pour soi, Dieu pour tous », les trépидations des fonds publics représentent les palpitations du cœur. C'est la sympathie obligatoire rappelant un peu le patriotisme de l'impôt forcé, on est contraint de s'occuper des sottises prussiennes ou américaines, on se sent engagé, compromis dans toutes les affaires du monde, et il faut bien s'intéresser malgré soi à la terrible machine dont les rouages peuvent à chaque instant nous broyer. Le crédit enfante une société inquiète, que sa base tremblante et de construction artificielle menace perpétuellement dans sa sécurité. Elle oublie parfois qu'elle danse sur un volcan. Mais le moindre bruit de guerre le lui rappelle sans pitié. La ruine est facile pour les châteaux de cartes. — Ce souci est insupportable pour les humbles petits rentiers comme moi, qui, en renonçant à poursuivre la richesse, auraient au moins voulu pouvoir vaquer en paix à leurs modestes travaux. Mais non, le monde est là, et, en vrai tyran brutal, il nous crie : Paix, paix, il n'y a point de paix, je veux que vous souffriez, riez, et sautiez avec moi ! Et quand on pense que cinq ou six marauds couronnés, ou seulement galonnés, tiennent dans leurs mains la tranquillité universelle et peuvent martyriser à leur caprice la destinée de plusieurs millions de leurs semblables, cela donne une certaine irritation. — Accepter l'humanité comme la nature, et se résigner devant l'arbitraire individuel comme devant le destin, n'est pas chose facile. On admet la domination de Dieu, mais on exècre le despote, si on ne peut le fusiller. Nul n'aime à partager le naufrage d'un navire où il a été embarqué par violence, et qui a navigué contre son vœu et son opinion. — Et pourtant, c'est continuellement le cas dans la vie. Nous payons tous pour la faute de quelques-uns. Même, selon l'orthodoxie, une faute unique d'un seul homme est expiée par l'humanité jusqu'à la fin des temps. La disproportion de la culpé et de la punition est entrée dans nos habitudes d'esprit, bien qu'elle révolte l'instinct de justice.

La solidarité humaine est un fait plus évident et plus certain que la responsabilité personnelle et même que la liberté individuelle. Notre dépendance l'emporte sur notre indépendance, car nous ne sommes indépendants que dans notre désir, tandis que nous dépendons de notre santé, de la nature, de la société, bref de tout en nous et hors de nous. Le cercle de notre liberté n'est qu'un point. Ce point est celui où nous protestons contre toutes ces puissances oppressives et fatales,

où nous disons . Écrasez-moi, vous n'obtiendrez pas mon consentement ! Nous pouvons, par la volonté, nous mettre en travers de la nécessité et lui refuser l'hommage et l'obéissance . c'est la liberté morale Mais sauf cela nous appartenons corps et biens au monde, nous sommes ses jouets, comme la poussière l'est du vent, comme la feuille morte l'est des flots Dieu respecte au moins notre dignité , mais le monde nous roule avec mépris et fureur dans ses vagues, pour constater que nous sommes sa chose

Les théories de la nullité de l'individu, les conceptions panthéistes et matérialistes enfoncent maintenant une porte ouverte et abattent un homme abattu Dès qu'on cesse de glorifier ce point imperceptible de la conscience et d'en célébrer la valeur, l'individu redevient naturellement un atome de la masse humaine, laquelle n'est qu'un atome de la masse planétaire, qui n'est rien dans le ciel , l'individu n'est donc qu'un néant à la troisième puissance, avec la capacité de mesurer ce néant. La pensée aboutit à la résignation Le doute de soi conduit à la passivité et la passivité à la servitude.

Pour sortir de là, il faut la soumission volontaire, la dépendance religieusement consentie, c'est-à-dire la revendication de nous-mêmes comme êtres libres, ne nous inclinant que devant le devoir Le devoir devient principe d'action, source d'énergie, certitude de notre indépendance partielle du monde, condition de notre dignité, signe de notre noblesse Le monde ne peut ni me faire vouloir, ni me faire vouloir mon devoir ; ici, je suis mon maître et mon seul maître, je traite avec lui de souverain à souverain. Il tient mon corps dans ses griffes, mais mon âme lui échappe et le brave. Ma pensée et mon amour, ma foi et mon espérance sont hors de ses prises Mon être véritable, l'essence de ma personne, mon moi demeurent inviolés et inaccessibles à ses outrages et à ses colères En ceci, nous sommes plus grands que l'univers, qui a la masse et non la volonté ; nous redevenons indépendants, même devant la masse humaine, qui, elle aussi, ne peut qu'anéantir notre bonheur, comme la première masse ne peut anéantir que notre corps. — La soumission n'est donc pas de l'abattement ; au contraire, elle est une force.

28 avril 1866. — Lu le procès-verbal des *Conférences pastorales* du 15 et du 16 avril à Paris. La discorde est au camp d'Agramant. La question du surnaturel a brisé l'Église protestante de France en deux Les libéraux insistent sur le droit individuel ; les orthodoxes, sur la notion d'Église Il est vrai qu'une Église est une affirmation, et qu'elle subsiste par un élément positif, une croyance définie ; l'élément critique tout pur la dissout. — Le protestantisme est une combinaison de deux facteurs : l'autorité des Écritures et le libre examen ; dès qu'un des facteurs est menacé ou disparaît, le protestantisme disparaît, *Troja juit*. — Une nouvelle forme du christianisme lui succède et, par exemple, l'Église des Frères du Saint-Esprit, ou

celle du Théisme chrétien. Pour moi, je ne vois à ce résultat nul inconvénient, mais je crois les amis de l'Église protestante logiques dans leur refus d'abandonner le Symbole des apôtres, et les individualistes illogiques en croyant conserver le protestantisme sans l'autorité.

La question de méthode sépare les deux camps. Je me sépare de tous deux par le fond. A mon sens, le christianisme est avant tout religieux, et la religion n'est point une méthode; elle est une vie, une vie supérieure et surnaturelle, mystique par sa racine et pratique par ses fruits, une communion avec Dieu, un enthousiasme profond et calme, un amour qui rayonne, une force qui agit, une félicité qui s'épanche, bref la religion est un état de l'âme. Ces querelles de méthode ont leur valeur, mais cette valeur est secondaire, elles ne consolent pas un cœur et n'édifieront pas une conscience. C'est pourquoi je ne me sens pas intéressé et pris par ces querelles ecclésiastiques. Que les uns ou les autres aient la majorité et la victoire, l'essentiel n'y fait aucun profit, car la dogmatique, la critique, l'Église ne sont pas la religion, et c'est la religion, le sentiment divin de la vie qui importe — « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront accordées par-dessus. » Le plus chrétien c'est le plus saint, ce critérium est toujours le moins trompeur. « A ceci vous reconnaîtrez mes disciples s'ils ont de l'amour les uns pour les autres. »

Tant vaut l'individu, tant vaut sa religion. L'instinct populaire et la raison philosophique coïncident dans ce critérium. Si la religion est essentiellement un état d'âme, et si le fait subjectif, intérieur, mystique, est le but, la raison d'être de tout le reste en religion, on peut dire à un individu : montre-moi ce que tu es, et je saurai ce que vaut ta croyance ou plutôt le prix que je dois attacher à tes formules et tes dogmes. La méthode est quelque chose, mais l'objet est autre chose; et, s'il faut opter, c'est l'objet qui doit être le premier choisi et garanti. Soyez pieux et bon, héroïque et patient, fidèle et dévoué, humble et charitable : le catéchisme où vous aurez appris cela est absous. Le salut est supérieur au moyen du salut, et l'œuvre accomplie au projet en esquisse. Par la religion on vit en Dieu, et par toutes ces querelles on ne vit qu'avec les hommes et avec les fracs noirs. Il n'y a donc pas équivalence.

La perfection pour but, un exemple pour soutien, le divin prouvé par sa seule excellence : tout le christianisme n'est-il pas là en résumé ? Dieu tout en tous, n'est-il pas sa consommation ?

20 septembre 1866 — Mes amis, les vieux de la vieille, sont, je le crains, mécontents de moi. Ils trouvent que je ne fais rien, que je trompe leur attente et leurs espérances. Moi aussi, je suis mécontent. Ce qui intérieurement me rendrait fier me paraît inaccessible, impossible, et je me rabat sur les niaiseries, les badinages et les distractions. J'ai toujours aussi peu d'espérance, d'énergie, de foi et

de détermination. Seulement j'oscille entre la mélancolie désolée et le quiétisme débonnaire. Et pourtant je lis, je parle, j'enseigne, j'écris. N'importe, c'est en somnambule. Le penchant bouddhique émousse la faculté de libre disposition de soi-même, dissout la puissance d'action, la défiance de soi tue le désir, et c'est toujours au scepticisme intérieur que je reviens. Je n'aime que le sérieux, et je ne puis prendre au sérieux mes circonstances ni moi-même, je dénigre et raille ma personne, mes aptitudes et mes aspirations. Je me prends perpétuellement en pitié au nom de ce qui est beau et admirable. En un mot, je porte en moi un détracteur perpétuel de moi-même, c'est ce qui m'ôte tout élan. — Passé la soirée avec Charles Heim, qui, dans sa sincérité, ne m'a jamais fait un compliment littéraire. Comme je l'aime et l'estime, il est pardonné. Je n'y mets pas d'amour-propre, et pourtant il me serait doux d'être considéré par un ami incorruptible. Il est chagrinant de se sentir silencieusement désapprouvé. Je veux essayer de le satisfaire et de penser à un livre qui puisse lui faire plaisir, à lui et à Scherer.

6 octobre 1866 — Recueilli dans l'escalier un tout petit chat jaunâtre, fort laid et lamentable. Maintenant roulé en rond sur une chaise à mes côtés, il paraît entièrement heureux et ne demande plus rien. Loin d'être sauvage, il n'a pas consenti à s'amuser hors de ma présence et m'a suivi de pièce en pièce, tandis que j'allais et venais. Je n'ai quoi que ce soit de mangeable à la maison, mais ce que j'ai, je le lui donne, savoir, un regard et des caresses, et cela lui suffit, au moins pour l'heure. Petits animaux, petits enfants, jeunes vies, cela est tout un, quant au besoin de protection et de douceur. — P*** me disait que tous les êtres faibles se sentent si bien près de moi. Cela tient à mes instincts de nourrice. P*** a raison et j'ai eu mille preuves de cette influence particulière, sorte de magnétisme calmant et bienfaisant. — Les bêtes viennent volontiers dormir sur mes genoux, pour peu, les oiseaux nicheraient dans ma barbe, comme dans la toque des saints de cathédrale.

Au fond, c'est l'état naturel et le rapport vrai de l'homme avec les créatures inférieures. Si l'homme était vraiment bon et conforme à son type, il serait de bon cœur adoré par les animaux, dont il n'est que le tyran capricieux et sanguinaire. La légende de saint François d'Assise n'est pas tellement légendaire qu'on le pense, et il n'est pas bien sûr que les animaux féroces aient attaqué l'homme les premiers. — Mais n'exagérons rien et laissons de côté les bêtes de proie, les carnassiers et les rapaces. Combien d'autres espèces, par milliers et dizaines de milliers, qui ne demandent que la paix et avec qui nous ne voulons que la guerre brutale ! C'est notre race qui de beaucoup est la plus destructive, la plus malfaisante, la plus redoutable des espèces de la planète, elle a même inventé à son usage le droit du plus fort, un droit divin qui lui met la conscience en repos avec les

vaincus et les écrasés, elle a mis hors du droit tout ce qui a vie, sauf elle-même. Révoltant et manifeste abus, insigne et indigne atteinte à la justice, acte de mauvaise foi et d'hypocrisie que renouvellent en petit tous les usurpateurs heureux. On fait toujours Dieu complice, afin de légaliser par là ses propres iniquités. Les *Te Deum* sont le baptême de tous les carnages réussis, et les clergés ont eu des ~~bénédic~~ tions pour tous les scandales victorieux. Cela s'applique de peuple à peuple et d'homme à homme, parce que cela a commencé de l'homme à l'animal.

Il y a là une expiation, non remarquée, mais très juste. Tout crime se paie, et l'esclavage recommence parmi l'humanité les souffrances imposées brutalement par l'homme aux autres êtres vivants. La théorie porte ses fruits. — Le droit de l'homme sur la bête me semble cesser avec le besoin, l'impérieux besoin de défense et de subsistance. Ainsi le meurtre et la torture non nécessaires sont des lâchetés et même des crimes. Un service d'utilité imposé à l'animal impose à l'homme une redevance de protection et de bonté. En un mot, l'animal a des droits sur l'homme et l'homme a des devoirs envers l'animal. — Le bouddhisme exagère sans doute cette vérité, mais les Occidentaux la méconnaissent. Et un jour viendra où la vertu d'humanité sera plus exigeante qu'aujourd'hui. *Homo homini lupus*, a dit Hobbes. Une fois l'homme sera humain pour le loup, *homo lupo homo*.

11 novembre 1866 — Quel singulier cahier que celui-ci ! Je viens de le relire. Il m'était devenu étranger. Tandis que mon ami J. H***, nature confiante et compacte, se retrouve toujours tout entier sous sa main, moi, être diffluent, ondoyant, dispersé, j'ai une peine infinie à rassembler mes molécules, je m'échappe continuellement à moi-même, en dépit de mes méditations quotidiennes et de mon journal intime. La force de cohésion de l'individualité, c'est la volonté et surtout la continuité du vouloir, ne me continuant jamais moi-même, il est clair que je suis plusieurs et non pas un. Mon nom est Légion, Protée, Anarchie. Ce qui me manque, c'est une force déterminée et constante, un caractère. Vivant au jour le jour, ne comptant sur rien, ne voulant rien, comme la plume au vent je palpite et frissonne à tous les souffles changeants de l'atmosphère. Mes lectures et mes travaux, mes projets et mes goûts sont sans suite et sans portée, parce que je n'y mets aucune passion et aucun intérêt persistant. Je n'existe qu'au provisoire et je ne me suis pas pris au grand sérieux. Le désillusionnement de soi-même et le désabusement de la vie coupent à l'homme le tendon d'Achille. Ambition nulle, paresse complète. On n'aime plus que la paix et la rêverie ornées de tendresse.

Quand le bonheur n'est plus rien qu'un mensonge,
On veut dormir la vie et prolonger le songe.

L'apathie bienveillante, le détachement du vieillard semblent alors

le point de vue de la sagesse Il est si doux de sortir du tourbillon orageux de l'existence vulgaire et de regarder les folies de l'illusion du haut de sa tour paisible Cette ironie sereine et indulgente est, selon Cicéron, la récompense de la vieillesse. Elle est l'état d'âme accordé aux habitants des Champs-Élysées et poursuivi par les religieux anachorètes, yoghis, soufis de toutes les époques et de toutes les nations — L'inconvénient grave de cette paix-là, c'est d'être une friandise et une tentation. A-t-on droit à la récompense avant l'effort et à la couronne des victorieux sans avoir combattu ? Peut-on se séparer ainsi de son espèce, et le cœur, la conscience, la pitié ne nous rejettent-ils pas bientôt dans le groupe des hommes, c'est-à-dire des agités et des souffrants, quand notre âme convoitait et possédait presque le repos des bienheureux ? — Non, il faut distinguer dans ton bonheur actuel deux choses : l'une excellente, c'est le détachement des faux biens et des désirs trompeurs ; l'autre, moins bonne, c'est la défiance exagérée de la vie et des femmes — Il faut donner le meilleur exemple possible. Eh bien ! pour cela, tu as deux devoirs à remplir : comme homme, tu dois faire plus d'heureux, comme homme spécial, tu dois mieux faire valoir ton talent. — Tu n'approuves ni le célibat ni l'improductivité, donc tu ne dois pas t'y résigner aussi aisément Ton ennemi, c'est la timidité, qui engendre l'indolence. Ton besoin, c'est le courage, la foi, la persévérance, l'action Il faut savoir violenter sa nature, quand elle a tort d'être trop douce — Brûle tes vaisseaux, oblige-toi à l'énergie, fais le saut périlleux, lie-toi toi-même ; c'est le grand progrès qui te reste à accomplir. Se mettre dans la dépendance, c'est condescendre à devenir trompeur, c'est s'abaisser volontairement, c'est faire un sacrifice, c'est s'ennoblir soi-même, car l'héroïsme seul ennoblit, et il est héroïque de sacrifier librement son repos, ses aises, sa sécurité, ses goûts, à l'idée d'un devoir.

La raison dit : Sois prudent, la conscience. Sois téméraire ! — La raison prêche bien, mais la conscience ne se tient pas pour battue, elle incline à toutes les belles folies ; l'impossible est sa convoitise secrète.

13 décembre 1866. — Soupé chez J H***, avec deux Français et quatre Genevois, dont deux professeurs, et deux régents, plus deux dames, la femme et la sœur de l'amphitryon. J'oubliais un Anglais, M. H***, que j'ai ramené sous mon parapluie, il y a un instant, et dont les oreilles anglicanes ont dû souffrir ce soir, car tout ce monde-là est aussi rationaliste et antichrétien que possible.. La conversation a été des plus vives et des plus nourries Mon impression est toutefois que le déniement excessif des individus fait l'affaire de la tyrannie, et que cette manière d'entendre la liberté la sape fatalement Je songeais à la Renaissance, aux Ptolémées, au règne de Louis XV, où l'anarchie joyeuse de l'esprit avait pour corrélatif le despotisme du pouvoir, et inversement à l'Angleterre, à la Hollande, aux États-Unis, où la liberté politique s'achève par des partis pris et des préjugés nécessaires.

Pour que la société ne croule pas, il faut un principe de cohésion, par conséquent une croyance commune, des principes admis et indiscutés, une série d'axiomes pratiques et d'institutions que ne bouleverse pas chaque caprice de l'opinion du jour. En mettant tout en question, on compromet tout. Le doute est le complice de la tyrannie. « Si un peuple ne veut pas croire, il faut qu'il serve », disait Tocqueville. Toute liberté implique une dépendance et a ses conditions. C'est ce qu'oublient les esprits frondeurs, critiques négatifs. Ils croient souffler sur la religion, ils ne savent pas qu'on ne détruit pas la religion et que la question est seulement de savoir laquelle on aura. Voltaire fait la force de Loyola et réciproquement. Entre eux point de paix, et pour la société entrée dans ce dilemme, pas davantage. La solution est dans une religion libre, de libre choix et de libre adhésion.

11 janvier 1867.

*Eheu fugaces, Postume, Postume,
Labuntur anni*

J'entends distinctement tomber les gouttes de ma vie dans le gouffre de l'éternité. Je sens fuir mes jours au-devant de la mort. Tout ce qui me reste de semaines, de mois ou d'années à boire la lumière du soleil ne me paraît guère qu'une nuit, une nuit d'été, qui ne compte pas, car elle va finir. Il y a de la poésie dans ce point de vue ; mais elle doit tourner en énergie laborieuse, non en mélancolie inféconde.

Avant d'aller dormir sous l'herbe,
Fais ton monument ou ta gerbe

La mort ! le silence ! l'abîme ! — Effrayants mystères pour l'être qui aspire à l'immortalité, au bonheur, à la perfection ! Mon Dieu, où serai-je demain, dans peu de temps, quand je ne respirerai plus ? quand une main étrangère écrira sous ma dernière ligne

Fin du journal de H. F. A.
mort le...
à.....

où seront ceux que j'aime ? où allons-nous ? que sommes-nous ? Les éternels problèmes se dressent toujours devant nous, dans leur implacable solennité. Mystères de toutes parts ! La foi pour toute étoile dans ces ténèbres de l'incertitude, où résonne lugubrement le *que sais-je* des trépassés !

N'importe ! il n'est pas nécessaire que nous vivions, pourvu que le monde soit l'œuvre du Bien et que la conscience du devoir ne nous ait pas trompés. — En tout cas, même dans la disparition de Dieu, nous nous devons à autre chose qu'à nous-même, nous pouvons nous consacrer à notre race et nous immoler pour le prochain. Donner du bonheur

et faire du bien, voilà notre loi, notre ancre de salut, notre raison d'être, notre phare. Toutes les religions peuvent s'écrouler ; tant que celle-là subsiste, nous avons encore un idéal, et il vaut la peine de vivre.

La religion de l'amour, du désintéressement, du dévouement, dignifiera l'homme tant que ses autels ne seront pas désertés, et nul ne peut les désertir pour toi tant que tu te sens capable d'aimer.

11 avril 1867. — ... Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts !

Ce qu'il te faut continuellement rafraîchir et renouveler, c'est ta provision de courage. Tu arrives par ta pente naturelle au dégoût de la vie, à la désespérance, au pessimisme. « L'homme heureux, l'heureux du siècle », selon M^{me} ***, est au contraire un *Weltschmerz*¹, qui fait seulement bonne figure devant le monde, et qui se distrait comme il peut de sa pensée secrète, pensée triste jusqu'à la mort, la pensée de l'irréparable. Sa paix n'est qu'une désolation bien portée ; sa gaieté n'est que l'insouciance d'un cœur désabusé et que l'ajournement indéfini et désillusionné du bonheur. Sa sagesse est l'acclimatation dans le renoncement ; sa douceur n'est que la privation patiente plutôt que résignée. En un mot, il subit son existence sans joie et ne peut se dissimuler que tous les avantages dont elle est semée ne remplissent pas son âme jusqu'au fond. La soif d'infini n'est pas étanchée. Dieu est absent. Le vide est au-dessous de mes richesses de surface.

Pour éprouver la vraie paix, il faut se sentir dirigé, pardonné, soutenu par la puissance suprême, il faut se sentir dans sa voie, au point où Dieu nous veut, dans l'ordre. Cette foi donne de la force et du calme. Tu ne l'as pas. Ce qui est te paraît arbitraire, fortuit, pouvant être ou ne pas être. Rien, dans tes circonstances, ne te paraît providentiel, tout te semble laissé à ta responsabilité, et c'est cette idée même qui te dégoûte du gouvernement de ta vie. Tu avais besoin de te donner à quelque grand amour, à quelque noble but, tu aurais voulu vivre et mourir pour l'idéal, c'est-à-dire pour une sainte cause digne de ton dévouement, et cet emploi de toi-même t'a manqué. Une fois cette impossibilité démontrée, tu n'as repris cœur sérieusement à rien et tu n'as plus fait que badiner avec une destinée dont tu n'étais plus dupe, *nada*². Dès qu'on l'a déchiffrée, l'énigme du sphinx nous ôte le courage,

Le long effeuillage de nos illusions ..

Quelle ironie !

Sybarite, rêveur, paresseux, iras-tu donc ainsi jusqu'à la fin, ballotté entre le devoir et le bonheur, sans prendre résolument parti ? La vie n'est-elle pas une épreuve de notre force morale, et toutes ces vacillations intérieures ne sont-elles pas les tentations de l'âme ? On peut

1. « Fatigue du monde »

2. « Rien », en espagnol

avoir manqué le coche · mais à quoi bon les regrets et les gémissements ? Il faut jouer avec les cartes de son jeu. Est providentiel tout ce qui est donné, tout ce qui est irréparable, imposé, fatal, par exemple ton âge, ton sexe, ton nom, tes antécédents, ta situation actuelle, tes obligations présentes. La question est simplement celle-ci dans tes circonstances qu'as-tu de mieux à faire ? — Il est interdit de ~~se~~ ^{se} jeter le manche après la cognée, de désertre et d'abdiquer. Donc, il faut se résigner à la condition humaine d'abord et à ta condition individuelle ensuite.

15 avril 1867 (sept heures du matin) — Bourrasque pluvieuse cette nuit. Ma vieille femme de ménage dit que les coups de vent semblaient des coups de canon. Caprices d'avril ! — Il fait gris et morne à la fenêtre et les toits sont lustrés d'eau — *Gleba putris* et cervelle molle. Le printemps fait son œuvre, et l'âge implacable nous pousse vers notre fosse. Enfin, chacun son tour.

Allez, allez, ô jeunes filles,
Cueillir des bleuets dans les blés.

Mélancolie. Langueur. Lassitude — Le goût du grand sommeil m'envahit, combattu pourtant par le besoin d'un sacrifice soutenu, par l'appétit héroïque. Ne sont-ce pas les deux manières d'échapper à soi-même ? Dormir ou se donner, pour mourir à son moi. c'est le vœu du cœur — Pauvre cœur !

Weissenstein¹, 6 septembre 1867 (dix heures du matin) — Vue merveilleuse, aveuglante de beauté ! Au-dessus d'une mer de lait, inondée de lumière matinale, et dont les vagues houleuses viennent battre au pied des escarpements boisés du Weissenstein, plane à des hauteurs sublimes la ronde infinie des Alpes. Le côté oriental de l'horizon est noyé dans les splendeurs des brumes remontantes, mais, à partir du Todi, toute la chaîne flotte, pure et claire, entre la plaine neigeuse et le ciel d'un bleu pâle. L'assemblée des géants tient son concile au-dessus des vallées et des lacs que submergent les vapeurs. Les Clarides, les Spannörter, le Titlis, le Sustenhorn, puis les colosses bernois, des Wetterhörner aux Diablerets (savoir les Schreckhorner ardu, le Finsteraarhorn acéré, le trio de l'Eiger, du Monch et de la Jungfrau, le Bietschhorn étincelant et la Blümlisalp semblable à une toiture, le Doldenhorn, le couple pyramidal du Balmhorn et de l'Altels, suivi du Wildstrubel et du Wildhorn), puis les sommités vaudoises (grand Muveran, Mosseron, Chamossaire, Tour d'Ai, Naye), valaisannes (Dent du Midi), fribourgeoises (le Moléson) et chablaisiennes (les Cornettes), et au delà de ces hautes chaînes les deux rois de la chaîne italienne le Mont Blanc d'un rose suave et même la pointe bleuâtre du Mont Rose,

1. Sommité du Jura, au-dessus de Soleure.

germant dans une entaille du Doldenhorn : telle est la composition de l'assemblée assise en amphithéâtre. Le profil de l'horizon affecte toutes les formes : aiguilles, faîtes, crêneaux, pyramides, obélisques, dents, crocs, pinces, cornes, coupoles, la dentelure s'infléchit, se redresse, se tord, s'aiguisse de mille façons, mais dans le style angulaire des sierras. Les massifs inférieurs et secondaires présentent seuls des croupes arrondies, des lignes fuyantes et courbes. Les Alpes sont plus qu'un soulèvement, elles sont un déchirement de la surface terrestre. Le granit mord le ciel et ne le caresse pas. Le Jura, au contraire, fait comme le gros dos sous le dôme bleu.

(Onze heures) — L'océan de vapeur est monté à l'assaut des montagnes qui le dominaient comme des écueils hautains. Il a écumé longtemps en vain sur le flanc des Alpes, mais, revenant sur lui-même, il a mieux réussi avec le Jura. Nous voilà enveloppés par ses ondes voyageuses. La mer de lait est devenue un vaste nuage, qui engloutit la plaine et les monts, l'observatoire et le spectateur. Dans ce nuage tintent les clochettes des troupeaux et circulent les rayons du soleil. Le coup d'œil est fantastique !

Départ du *Musikdirector* (Départ d'une famille de Colmar arrivée seulement cette nuit (quatre personnes) La jeune fille et son frère, vrais peupliers pour la taille. La jeune personne, très jolie, dans le genre fin et d'une piquante élégance, mais ne touchant à rien que du bout des doigts et du bout des dents : une gazelle, une hermine ; incurieuse, ne sachant pas admirer, et pensant à soi plus qu'à toute autre chose. C'est un peu l'inconvénient d'une beauté et d'une stature qui attirent les regards. D'ailleurs citadine jusqu'aux moelles et dépaycée dans la grande nature qu'on trouverait volontiers mal élevée. Aussi ne se dérange-t-on pas pour elle, et l'on parade sur la montagne avec sa petite toque et son imperceptible ombrelle, comme sur un boulevard. C'est un des genres de touristes si comiquement croqués par Tœpffer. Caractère, l'infatuation naïve. Patrie, la France. Point d'appui, la mode. De l'esprit, mais il manque l'esprit des choses, l'intelligence de la nature, le sentiment des diversités extérieures du monde et des droits de la vie à être ce qu'elle est, à sa manière et non à la nôtre.

Ce ridicule tient au même préjugé national qui fait de la France l'empire du Milieu et fait négliger aux Français la géographie et les langues. Le vulgaire citadin français est d'une badauderie délicate, malgré tout son esprit naturel, parce qu'il ne comprend que lui-même. Comme certains moines de l'Athos, il vit dans la contemplation de son nombril. Son pôle, son axe, son centre, son tout, c'est Paris ; moins que cela, le ton parisien, le goût du jour, la mode. Grâce à ce fétichisme bien organisé, on a des millions de copies d'un seul patron original et tout un peuple manœuvrant comme les bobines d'une même manufacture, ou comme les jambes d'un même corps d'armée. C'est admirable et fastidieux, admirable comme puissance matérielle, fastidieux pour le

psychologue Cent mille moutons ne sont pas plus instructifs qu'un mouton, mais ils fournissent cent mille fois plus de laine, de viande et d'engrais. C'est tout ce qu'il faut au berger, c'est-à-dire au maître. Oui, mais on ne fait avec cela que des métairies et des monarchies. La république demande des hommes et réclame des individualités.

(*Midi*) — Ravissant coup d'œil. Un grand troupeau de vaches traverse en courant l'alpage, sous ma fenêtre qu'éclaire furtivement un rayon de soleil. Le tableau est frais comme une apparition ; il fait une trouée dans la vapeur qui se referme sur lui, comme la planchette d'une lanterne magique. Quel dommage de m'en aller d'ici quand tout est si riant autour de moi, et quand la vie est d'une légèreté élyséenne !

10 janvier 1868 (onze heures du soir). — Réunion philosophique chez Édouard Claparède¹. Question à l'ordre du jour : de la nature de la sensation. Claparède conclut au subjectivisme absolu de toute *empirie*, en d'autres termes à l'idéalisme pur. C'est joli chez un naturaliste. Le moi seul existe, et l'univers n'est qu'une projection du moi, une fantasmagorie que nous créons sans nous en douter, en nous croyant contemplateurs. C'est notre noumène qui s'objective en phénomène. Le moi serait une force irradiante qui, modifiée sans connaître le modifiant, l'imagine en vertu du principe de causalité, c'est-à-dire enfante la grande illusion du monde objectif pour s'expliquer lui-même. La veille ne serait qu'un rêve mieux lié. Le moi serait ainsi une inconnue qui enfante une infinité d'inconnues par une fatalité de sa nature. La science se résume dans la conscience que rien n'est sauf la conscience. En d'autres termes, l'intelligent sort de l'inné pour y rentrer, ou bien le moi s'explique à lui-même par l'hypothèse du non-moi, mais il n'est au fond qu'un rêve qui se rêve. On pourrait, avec Scarron, dire de lui :

Et je vis l'ombre d'un esprit,
Qui traçait l'ombre d'un système
Avec l'ombre de l'ombre même.

Cette abolition de la nature par le naturalisme est conséquente, et c'est le point de départ de Schelling. Au point de vue de la physiologie, la nature n'est qu'une illusion forcée, une hallucination constitutionnelle. On n'échappe à cet ensorcellement que par l'activité morale du moi, qui se sent cause, cause libre, et qui par la responsabilité rompt le prestige et sort du cercle enchanté de Maïa².

Maïa ! serait-ce la vraie déesse ? La sagesse hindoue a déjà fait du monde le rêve de Brahma. Faut-il avec Fichte en faire le rêve solitaire de chaque moi ? Le moindre imbécile serait donc un poète cos-

1. Zoologue genevois, né en 1832, mort en 1871.

2. « Maïa », dans le brahmanisme, est la diversité par opposition à l'unité, l'apparence et l'illusion par opposition à la réalité, à l'être.

mogonique, projetant le feu d'artifice de l'univers sous la coupole de l'infini — Mais pourquoi nous donnons-nous gratuitement tant de peine pour apprendre quelque chose ? Au moins dans nos rêves, sauf dans le cauchemar, nous accordons-nous l'ubiquité, l'omniscience et la liberté complète. Éveillés, serions-nous donc moins ingénieux qu'endormis ?

16 janvier 1868 (six heures du soir). — Bénie soit l'enfance qui met un peu de ciel entre les rudesses terrestres, et qui sert à rapprocher parfois les âmes sur un terrain neutre ! Je l'ai dit quelque part, les naissances sont le rajeunissement moral de l'humanité, en même temps que le moyen de sa survivance. Ce qu'il se fait de bons sentiments autour des berceaux et de l'enfance est un des secrets de la Providence générale ; supprimez cette rosée rafraîchissante, et la mêlée des passions égoïstes desséchera comme le feu la société humaine. Les adultes se rassasient inévitablement les uns des autres et finiraient par être chacun en agacement contre tous, comme les passagers d'un navire au long cours, si la mort ne renouvelait pas les vis-à-vis, et surtout si des passagers nouveaux, innocentes et frêles créatures, contre lesquelles nul n'a de grief personnel, ne détendaient pas la situation, en ramenant l'attendrissement au milieu de l'hostilité arde et le désintéressement au milieu des égoïsmes en arrêt.

Bénie soit l'enfance pour le bien qu'elle fait et pour le bien qu'elle occasionne, sans le savoir et sans le vouloir, en se faisant aimer, en se laissant aimer ! Le peu de paradis que nous apercevons encore sur la terre est dû à sa présence. Sans la paternité, sans la maternité, je crois que l'amour lui-même ne suffirait pas à empêcher des hommes éternels de s'entre-dévorer, des hommes, entendons-nous, tels que les ont faits nos passions. Les anges n'ont pas besoin de la naissance et de la mort pour supporter la vie, parce que leur vie est céleste. Notre vie, au contraire, est un train de guerre perpétuel, et le plus cher souci de l'homme, après le soin de son intérêt personnel, est, trop souvent, l'art de donner du désagrément à ses semblables. « Cha n'est pas que cha m'amuse, mais cha vexé mon voisin, et ch'est toujours cha ! » est la formule de cette gracieuse tendance.

Gardons-nous de prendre en grippe notre milieu et notre espèce, car où aller pour échapper à notre malaise ? Et ce qui est pis, c'est de se prendre en grippe soi-même, car comment sauter hors de son ombre ? Puisqu'on ne peut changer les choses, le plus simple est de changer la manière dont on les regarde. Bouleverser le monde est incommode et inutile, mieux vaut renouveler son être et muer son âpreté. Le mécontentement empoisonne la vie ; l'acceptation peut lui rendre sa poésie et une sévère beauté. L'idée religieuse d'épreuve et de mission, de tâche et de devoir, est nécessaire pour vaincre ces irritations morbides du sentiment qui tiennent en échec la raison. Tous les chemins mènent à Rome et à la folie. Il y en a très peu qui mènent au

bien, peut-être un seul ; et on ne trouve le commencement de ce chemin qu'en sortant de soi.

25 janvier 1868. — J'ai la bouche dans un état piteux. La langue, la gencive et les dents me font mal à la fois. Depuis que le dentiste y a mis la main, deux molaires qui n'avaient jamais bronché sont devenues sensibles, et le tout semble en capilotade. Menaçante innovation ! Me voilà entré dans le troupeau des *dysodontés*, des malheureux qui sont, par leur mâchoire, à la merci des intempéries et des gens de l'art. J'ignorais cette dépendance et cette tristesse. Cela favorise le dégoût de la vie, en nous remémorant à chaque repos le mot de la Trappe. Frère, il faut mourir ! Frère, tu te démolis, tu redeviens graduellement poussière, et tu penches graduellement vers le tombeau. Cet avertissement morose n'a rien de gai.

Guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère. C'est ici qu'il est capital de croire à l'immortalité de son être et de penser avec l'apôtre que, si l'homme extérieur se détruit, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour. — Et pour ceux qui en doutent et qui ne l'espèrent pas ? Le reste de leur carrière n'est alors que le démembrement forcé de leur petit empire, le démantèlement successif de leur être par l'inexorable destin. Il est dur d'assister à cette longue mort, dont les étapes sont lugubres et la fin inévitable. On comprend que le stoïcisme ait maintenu le droit du suicide. — Quelle est ta foi actuelle ? Le doute universel, ou du moins assez général de la science, ne t'a-t-il pas envahi à ton tour ? Tu as défendu la cause de l'immortalité de l'âme devant les sceptiques, et néanmoins, après les avoir réduits au silence, tu ne sais pas bien si tu n'es pas au fond de leur avis. Tu voudrais te passer d'espérance, et il est possible que tu n'en aies guère plus la force, et qu'il te faille, comme un autre, être soutenu et consolé par une croyance, et par la croyance au pardon et à l'immortalité, c'est-à-dire par la croyance religieuse de forme chrétienne. La raison et la pensée se lassent comme les muscles et comme les nerfs. Il leur faut du sommeil. Et ce sommeil, c'est la rechute dans la tradition enfantine, dans l'espérance commune. Il est si fatigant de se maintenir dans un point de vue exceptionnel qu'on retombe dans le préjugé par pur affaissement, ainsi que l'homme debout finit toujours par se laisser couler sur le sol et par reprendre l'horizontale. Nous ne sommes donc à notre hauteur que par instants. Le milieu nous enchaîne et nous remet au niveau général, dès que notre vigueur diminue et que le feu de l'âge s'amortit en nous. — Et c'est grâce à cette loi que le catholicisme recaptive au lit de mort la majorité des ouailles qui lui avaient échappé pendant leurs belles années. De là aussi le proverbe : Devenu vieux, le diable se fait ermite.

Que devenir, quand tout nous quitte, santé, joie, affections, fraîcheur des sens, mémoire, capacité de travail, quand le soleil nous semble se refroidir et la vie se dépouiller de tous ses charmes ? Que

devenir, si l'on n'a aucune espérance ? Faut-il s'étourdir ou se pétrifier ? — La réponse est toujours la même : s'attacher au devoir.

Vis pour autrui, sois juste et bon,
Fais ton monument ou ta gerbe,
Et du ciel obtiens le pardon
Avant d'aller dormir sous l'herbe

N'importe l'avenir, si l'on possède la paix de la conscience, si l'on se sent réconcilié et dans l'ordre Sois ce que tu dois être, le reste regarde Dieu. C'est à lui à savoir ce qui vaut le mieux, à soigner sa gloire, à faire le bonheur de ce qui dépend de lui, que ce soit par la survivance ou par l'anéantissement. Et même il n'y aurait point de Dieu saint et bon, il n'y aurait que le grand être universel, loi du tout, idéal sans hypostase ni réalité, que le devoir serait encore le mot de l'énigme et l'étoile polaire de l'humanité en marche.

16 février 1868. — J'achève *Mainfroy* d'About (premier des *Mariages de province*). Que d'esprit, de verve, d'aplomb et de finesse ! About est un vrai petit-fils de Voltaire, il a le trait, la malice et les ailes, l'aisance cavalière sur un fond de subtile ironie, et une liberté intérieure qui lui permet de se jouer de tout, de se moquer des autres et de lui-même tout en s'amusant de ses idées et même de ses fictions. C'est bien là la marque authentique, la signature de l'esprit.

Malignité incoercible, élasticité infatigable, moquerie lumineuse, joie dans le décochement perpétuel de flèches sans nombre et qui n'épuisent jamais le carquois, le rire inextinguible d'un petit démon élémentaire, l'intarissable gaieté, l'épigramme rayonnante : il y a de tout cela dans les vrais hommes d'esprit. *Stulti sunt innumerales*, disait Érasme, le patron latin de ces fins railleurs. Les sots, les vaniteux, les fats, les niais, les gourmés, les cuistres, les grimauds, les pédants de tout pelage, de tout rang et de toute forme ; tout ce qui se pose, perche, piaffe, se rengorge, se grime, se farde, se pavane, s'écoute, s'impose, tout cela c'est le gibier du satirique, autant de cibles fournies à ses dards, autant de proies offertes à ses coups. Et l'on sait si le monde en est avare. C'est une vraie bénédiction ! Un festin de cocagne est servi à perpétuité à l'esprit sarcastique ; le spectacle de la société lui fait une noce de Gamache sans fin. Aussi comme il fourrage à cœur joie dans ses domaines ! Quels abatis et quelles jonchées tout autour de ce grand chasseur ! La meurtrissure universelle fait sa santé à lui. Ses balles sont enchantées et il est invulnérable Sa main est infaillible comme son regard, et il brave riposte et représailles, parce qu'il est l'éclair et le vide, parce qu'il est sans corps, parce qu'il est fée.

Les hommes d'esprit ne reconnaissent et ne souffrent que l'esprit ; toute autorité les fait rire, toute superstition les amuse, tout le convenu les excite à la contradiction Ils ne font grâce qu'à la force et ne tolèrent que le parfait naturel. Pourtant dix hommes d'esprit ne

valent pas un homme de talent, ni dix hommes de talent un homme de génie. Et dans l'individu le cœur est plus que l'esprit, la raison vaut le cœur et la conscience l'emporte sur la raison. Si donc l'homme d'esprit n'est pas *moquable*, il peut du moins n'être ni aimé, ni considéré, ni estimé. Il peut se faire craindre, il est vrai, et faire respecter son indépendance, mais cet avantage négatif, résultat d'une supériorité négative, ne donne pas le bonheur. L'esprit ne suffit donc à rendre heureux ni celui qui le possède ni ses alentours.

L'esprit sert bien à tout, mais ne remplace rien
Soyez donc gens d'esprit, mais surtout gens de bien

8 mars 1868. — Mme *** me retient à prendre le thé avec trois jeunes personnes de ses amies, trois sœurs, je crois. Les deux cadettes sont extrêmement jolies : la brune autant que la blonde. Placé entre ces deux charmantes filles, je me suis caressé les yeux à ces frais visages, où riait la jeunesse en fleur. Que cette électrisation esthétique est bienfaisante pour l'homme de lettres ! Elle le restaure positivement, par une sorte de courant d'induction. Sensitif, impressionnable, absorbant comme je le suis, le voisinage de la santé, de la beauté, de l'esprit, de la vertu, exerce une puissante influence sur tout mon être, et réciproquement je m'affecte et m'infecte aussi aisément en présence des vies troublées et des âmes malades. — Miss C*** H*** disait à quelqu'un de moi que je devais être « superlativement féminin » dans mes perceptions. Cette sensibilité sympathique en est la cause. Pour peu que je l'eusse voulu, j'aurais eu la clairvoyance magique d'une somnambule, et pu répéter sur moi une quantité de phénomènes étranges. Je le sais, mais je m'en suis gardé, soit par insouciance, soit par raison. Quand je pense aux intuitions de toute sorte et de sorte opposée que j'ai eues depuis mon adolescence, il me semble que j'ai vécu bien des douzaines et presque des centaines de vies. Toute individualité caractérisée se moule idéalement en moi ou plutôt me forme momentanément à son image, et je n'ai qu'à me regarder vivre en ce moment pour comprendre cette nouvelle manière d'être de la nature humaine, C'est ainsi que j'ai été mère, enfant, jeune fille, mathématicien, musicien, érudit, moine, etc. Dans ces états de sympathie universelle, j'ai même été animal et plante, tel animal donné, tel arbre présent. Cette faculté de métamorphose ascendante et descendante, de *déplication* et de *réimplication*, a stupéfié parfois mes amis, même les plus subtils (Edm. Scherer). Elle tient sans doute à mon extrême facilité d'objectivation impersonnelle, qui produit à son tour ma peine à m'individualiser pour mon compte, à n'être qu'un homme particulier, ayant son numéro et son étiquette. Rentrer dans ma peau m'a toujours paru curieux, chose arbitraire et de convention. Je me suis apparu comme boîte à phénomènes, comme lieu de vision et de perception, comme personne impersonnelle, comme sujet sans individualité déterminée, comme déterminabilité et formabilités pures, et par conséquent ne me

résignant qu'avec effort à jouer le rôle tout arbitraire d'un particulier inscrit dans l'état civil d'une certaine ville, d'un certain pays. C'est dans l'action que je me sens entreposé, mon vrai milieu, c'est la contemplation. Toute ambition, recherche et poursuite me sont une corvée, un amoindrissement, une concession faite à l'usage, par débonnairété. Je ne respire à l'aise qu'en déposant ce rôle d'emprunt et en rentrant dans l'aptitude aux métamorphoses. La virtualité pure, l'équilibre parfait est mon refuge de prédilection. Là je me sens libre, désintéressé souverain. Est-ce un appel ? est-ce une tentation ?

C'est l'oscillation entre les deux génies, grec et romain, oriental et occidental, antique et chrétien. C'est la lutte entre deux idéaux, celui de la liberté et celui de la sainteté. La liberté nous divinise, la sainteté nous prosterne. L'action nous limite, la contemplation nous dilate. La volonté nous localise, la pensée nous universalise. Mon âme balance entre deux, quatre, six conceptions générales et antinomiques, parce qu'elle obéit à tous les grands instincts de la nature humaine et qu'elle aspire à l'absolu, irréalisable autrement que par la succession des contraires. Il m'a fallu du temps pour me comprendre, et parfois il m'arrive de recommencer l'étude de ce problème résolu, tant il nous est difficile de maintenir en nous un point immobile. J'aime tout, et je ne déteste qu'une chose, savoir l'emprisonnement irrémédiable de mon être dans une forme arbitraire, même choisie par moi. La liberté intérieure serait donc la plus tenace de mes passions et peut-être ma seule passion. Cette passion est-elle permise ? Je l'ai cru avec intermittence, et je n'en suis pas parfaitement sûr.

17 mars 1868 — La femme veut être aimée sans raison, sans pourquoi ; non parce qu'elle est jolie, ou bonne, ou bien élevée, ou gracieuse, ou spirituelle, mais parce qu'elle est. Toute analyse lui paraît un amoindrissement et une subordination de sa personnalité à quelque chose qui la domine et la mesure. Elle s'y refuse donc, et son instinct est juste. Dès qu'on peut dire un *parce que*, on n'est plus sous le prestige, on apprécie, on pèse, on est libre, au moins en principe. Or l'amour doit rester une diablerie, une fascination, un ensorcellement, pour que l'empire de la femme subsiste. Mystère disparu, puissance évanouie. Il faut que l'amour paraisse indivisible, irrésoluble, supérieur à toute analyse, pour conserver cette apparence d'infini, de surnaturel, de miraculeux, qui en fait la beauté. La majorité des êtres méprisent ce qu'ils comprennent et ne s'inclinent que devant l'inexplicable. Le triomphe féminin est de prendre en flagrant délit d'obscurité l'intelligence virile qui prétend à la lumière. Et quand les femmes inspirent l'amour, elles ont précisément la joie orgueilleuse de ce triomphe. — J'avoue que cette vanité est fondée. Toutefois l'amour profond me paraît une lumière et un calme, une religion et une révélation, qui méprise à son tour ces victoires inférieures de la vanité. — Les grandes

âmes ne veulent rien que de grand. Tous les artifices paraissent honteusement puérils à qui flotte dans l'infini.

19 mars 1868 (*neuf heures du matin*). — Bise et froidure, néanmoins la tête reste molle, et j'éprouve comme des tiraillements ~~cérébraux~~. Je ne suis pas en fonds de vigueur, la cause ? Je ne la devine pas, à moins d'une déperdition inaperçue, d'une ~~forte~~ nerveuse qui ne m'a pas fait signe au passage. C'est singulier et désagréable.

Faire attendre un tout petit service est plus maladroit qu'en refuser poliment un gros, car pour le refus, il peut y avoir des raisons sérieuses, pour le retard, il semble n'y avoir que peu de bonne volonté. L'empressement est d'autant plus de mise dans les bagatelles qu'il dispense de concessions dans les choses importantes. C'est ce qu'une femme surtout ne devrait jamais oublier. Mais la négligence fait faire mille sottises, qu'elle ne laisse pas plus réparer qu'elle n'a su les prévenir. Soyons attentifs avec les autres, et maintenons en éveil notre présence d'esprit. C'est un soin fastidieux mais nécessaire. — Ce qu'on nomme les petites choses, c'est la cause des grandes, car c'en est le commencement, l'ovule, l'embryon, et le point de départ des existences décide ordinairement de tout leur avenir. Un point noir est le début d'une gangrène, d'un ouragan, d'une révolution, un point sans plus. D'une mésintelligence imperceptible peut sortir finalement une haine et un divorce. Quelle est cette impératrice carlovingienne qui perdit le trône pour une dispute dont un raccourcissement de chevelure était l'origine ? Une avalanche énorme commence par le détachement d'un atome, l'embrasement d'une ville, par la chute d'une allumette. Presque tout provient de presque rien, semble-t-il. Les cent premiers francs d'une fortune coûtent plus à gagner que parfois des millions plus tard. Mahomet a eu plus de peine à créer les six premiers croyants dans sa religion que ses successeurs à conquérir six royaumes. Seule la première cristallisation est affaire de génie ; l'agrégation ultérieure est affaire de masse, d'attraction, de vitesse acquise, d'accélération mécanique. L'histoire, comme la nature, nous montre l'application de la loi d'inertie et d'agglomération qui se formule facétieusement ainsi. Rien ne réussit comme le succès. Trouvez le joint, frappez juste, commencez bien : tout est là. Ou plus simplement : ayez de la chance, car le hasard joue un rôle immense dans les affaires humaines. Ceux qui ont le plus réussi en ce monde l'avouent, le calcul n'est pas inutile, mais le hasard se moque effrontément du calcul (Napoléon, Bismarck, Machiavel), et le résultat d'une combinaison n'est nullement proportionnel à son mérite. Du point de vue supranaturel on dit : ce hasard prétendu, c'est la part de la Providence, l'homme s'agite, mais Dieu le mène (Fénelon). Le malheur, c'est que l'intervention présumée fait échouer le zèle, la vertu, le dévouement, et réussir le crime, la bêtise, l'égoïsme, aussi souvent et même plus souvent que le contraire. Rude épreuve pour la foi, qui s'en tire avec ce mot : Mys-

tère ' c'est-à-dire qui reconnaît après coup que son explication n'explique pas, et n'est conséquemment qu'un verbiage honnête, une logomachie pieuse — C'est dans les origines qu'est le principal secret du destin. Ce qui n'empêche pas la suite soubresautée des événements de nous réserver aussi des surprises. Ainsi, à première vue, l'histoire n'est que désordre et hasard, à seconde vue, elle paraît logique et nécessaire, à troisième vue, elle paraît un mélange de nécessité et de liberté, au quatrième examen, on ne sait plus ce qu'il en faut penser, car, si la force est l'origine du droit et le hasard l'origine de la force, nous revenons à la première explication, mais avec la gaieté de moins.

Démocrite aurait-il raison ? Le fond de tout serait-il le hasard, toutes les lois n'étant que des imaginations de notre raison, laquelle, née d'un hasard, a cette propriété de se faire illusion sur elle-même et de proclamer des lois qu'elle croit réelles et objectives, à peu près comme un homme qui rêve un repas croit manger, tandis qu'il n'y a en vérité ni table, ni aliment, ni convive, ni nutrition ? Tout se passe comme s'il y avait de l'ordre, de la raison, de la logique dans le monde, tandis que tout est fortuit, accidentel, apparent. L'univers n'est que le kaléidoscope qui tourne dans l'esprit de l'être dit pensant, lequel est lui-même une curiosité sans cause, un hasard qui a conscience de tout le grand hasard et qui s'en amuse pendant que le phénomène de sa vision dure encore. La science est une folie lucide, qui se rend compte de ces hallucinations forcées. Le philosophe rit, parce qu'il n'est dupe de rien et que l'illusion des autres persiste. Il est pareil au malin spectateur d'un bal qui aurait adroitement enlevé aux violons toutes leurs cordes et qui verrait néanmoins se démener musiciens et danseurs, comme s'il y avait musique. L'expérience le réjouirait en démontrant que l'universelle danse de Saint-Guy est pourtant une aberration du sens intérieur, et qu'un sage a raison contre l'universelle crédulité. Ne suffit-il pas déjà de se boucher les oreilles dans une salle de danse pour se croire dans une maison de fous ?

Pour celui qui a détruit en lui-même l'idée religieuse, l'ensemble des cultes sur la terre doit produire un effet tout semblable. Mais il est dangereux de se mettre hors la loi du genre humain et d'avoir raison contre tout le monde.

Vieux soldats de plomb que nous sommes,
 Au cordeau nous alignant tous,
 Si des rangs sortent quelques hommes,
 Nous criions tous : A bas les fous !

Rarement les rieurs se dévouent. Pourquoi le feraient-ils ? Le dévouement est sérieux, et c'est sortir de son rôle que de cesser de rire. Pour se dévouer, il faut aimer ; pour aimer, il faut croire à la réalité de ce qu'on aime ; il faut savoir souffrir, s'oublier, se donner, en un mot devenir sérieux. Le rire éternel, c'est l'isolement absolu, c'est la proclamation de l'égoïsme parfait. Pour faire du bien aux hommes, il

faut les plaindre et non les mépriser, et dire d'eux, non pas les imbéciles ! mais : les malheureux ! Les dériseurs sont impatientants, parce que l'esprit tue en eux le cœur, et qu'ils se désintéressent de l'humanité. Le sceptique pessimiste et nihiliste paraît moins glacial que l'athée goguenard. Or, que dit le sombre Ahasvérus ?

Vous qui manquez de charité,
Tremblez à mon supplice étrange
Ce n'est point sa divinité,
C'est l'humanité que Dieu venge

Mieux vaut se perdre que de se sauver tout seul, et c'est faire tort à son espèce que de vouloir avoir raison sans faire partager sa raison. C'est d'ailleurs une illusion que d'imaginer la possibilité d'un tel privilège, quand tout prouve la solidarité complète des individus, et quand aucun ne peut penser que par la pensée générale, affinée par des siècles de culture et d'expérience. L'individualisme absolu est une niaiserie. On peut être isolé dans son milieu particulier et temporaire, mais chacune de nos pensées et chacun de nos sentiments trouve, a trouvé et trouvera son écho dans l'humanité. L'écho est immense, retentissant pour certains hommes représentatifs que de grandes fractions de l'humanité adoptent comme guides révélateurs, réformateurs ; mais il n'est nul pour personne. Toute manifestation sincère de l'âme, tout témoignage rendu à une conviction personnelle sert à quelqu'un et à quelque chose, lors même qu'on ne le sait pas, et qu'une main se pose sur votre bouche ou qu'un nœud coulant vous prend à la gorge. Une parole dite à quelqu'un conserve un effet indestructible comme un mouvement quelconque se métamorphose sans s'anéantir. — Voilà donc une raison pour ne pas rire, pour ne pas se taire, pour s'affirmer et pour agir, c'est que nous sommes tous membres les uns et des autres, et qu'aucun effet n'est totalement perdu.

Conclusion : il faut avoir foi en la vérité et se faire un devoir de montrer cette foi par l'action. Il faut chercher le vrai et le répandre. Il faut aimer les hommes et les servir, sans espoir de gratitude. — Au lieu d'ἀπέχου καὶ ἐπέχου, il convient de dire ; ouvre-toi et donne-toi

Mornex-sous-Salève, 8 avril 1868 (cinq heures du soir). — Donné ce matin une leçon sur l'École stoïcienne, avec un gai dégoût pour la majorité de mon auditoire. Pris congé de mon petit monde ordinaire, fait les arrangements et préparatifs nécessaires, quitté la ville par un grand coup de vent qui soulevait toutes les poussières de la banlieue, et deux heures plus tard me voici installé à l'hôtel Bellevue, dans ma chambre de l'année dernière. Le temps s'est mis à l'orage. Sous le ciel voilé de lourdes nuées, le vent du sud souffle par rafales et remplit de brume grisâtre la vaste étendue. L'hémicycle lointain des montagnes qui se déroule devant ma fenêtre ne s'aperçoit plus que vaguement à travers l'atmosphère vaporeuse. Le paysage est terne, presque mena-

çant, et néanmoins j'éprouve déjà un certain bien-être et je me félicite d'avoir quitté la ville. Respiration plus libre, tête plus légère, j'écris près de ma fenêtre ouverte, et je sens que l'accommodation se fait déjà. Le sentiment de l'étrangeté, ou plutôt de l'*étrangèreté*, qui donne toujours un certain malaise, disparaît depuis que j'ai ouvert mon journal intime, et fait place au sentiment du chez soi.

Je compte rester ma semaine ici et j'ai pris mes dispositions en conséquence. Comme toujours, au dernier moment, les obstacles se sont quasi coalisés, et il semblait vraiment que mes connaissances s'étaient échelonnées sur mon chemin pour m'arrêter et me faire manquer l'heure. Tenir ferme son programme, même en petit, est difficile et méritoire. Brr ! un éclair ! Tonnerre, hurlement de la bourrasque, immenses ondées spasmodiques, déchirure du voile des nuées dans la direction du Mont-Blanc, qui apparaît dans une sorte de gloire blafarde. Ma maison comme une tour déchire l'air, et de ma chambre située au sommet, comme un observatoire, j'ai les sensations d'un gabier perché dans les agrès d'un navire ! .. Trois coups de tonnerre, du Môle aux Voirons, tout se noie dans la vapeur tourbillonnante, mes volets grincent, et le vent qui s'engouffre dans ma chambre m'oblige à tout fermer. Lumière renaissante, mais étrange comme la lueur d'une éclipse qui finit. Les arbres, affolés, se plient et se renversent en tous sens. Je rouvre. Le paysage a beaucoup gagné par le coloris. Il est fait de vert tendre, de brun profond et d'un gris très doux. Les terres et les roches mouillées donnent des tons chauds, qui caressent l'œil. Nouveau spasme météorologique : coups de vent furieux, vagues frissonnantes de la pluie dans un espace cube de seize lieues, trombe livide entraînée avec la vitesse de la flèche. Voir presque du haut en bas ce spectacle singulier, être dans ce phénomène grandiose sans en être atteint, est un vif plaisir. Douceur éthérée de la contemplation. C'est ainsi que le sage regarde la vie et que le grand poète domine les passions de ses personnages. Instant de répit. Puis nouvelles fureurs. Les colères de la nature comme celles des hommes sont intermittentes. Leurs accès se suivent mais se rythment. Profitons de la lanterne magique offerte à ma curiosité. Depuis des mois je n'avais pas eu de communication avec la nature. L'occasion est bonne pour rentrer dans sa familiarité.

9 avril 1868. — Passé trois heures avec le gros volume de Lotze (*Geschichte der Ästhetik in Deutschland*¹). L'attrait initial a été décroissant et a fini par l'ennui. Pourquoi ? Parce que le bruit du moulin endort et que ces pages sans alinéas, ces chapitres interminables et ce ronron dialectique incessant me font l'effet d'un moulin à paroles. Je finis par bâiller comme un simple mortel devant ces épaisses et lourdes compositions de l'Allemagne. L'érudition et même

1. Hermann Lotze (1817-1881), auteur d'un grand nombre d'ouvrages philosophiques.

la pensée ne sont pas tout. Un peu d'esprit, de trait, de vivacité, d'imagination, de grâce, ne gâterait rien. Vous reste-t-il dans la mémoire une image, une formule, un fait frappant ou neuf, quand on pose ces livres pédantesques ? Non, il vous reste de la fatigue et du brouillard. L'affreux mot « Mangeurs de saucisses, idéalistes » (Taine), vous revient comme une vengeance. O la clarté, la netteté, la brièveté ! Diderot, Voltaire et même Galiani ! Un petit article de Sainte-Beuve de Scherer, de Renan, de Victor Cherbuliez, fait plus jouir, rêver et réfléchir que mille de ces pages allemandes bourrées jusqu'à la marge et où l'on voit le travail moins son résultat. Les Allemands entassent les fagots du bûcher, les Français apportent des étincelles. Épargnez-moi les élucubrations, servez-moi des faits ou des idées. Gardez votre marc, vos cuves et votre moût, je désire du vin fait, qui pétille dans le verre et stimule mes esprits au lieu de les appesantir.

Mornex, 11 avril 1868 — Un gros nuage vient encore de secouer de la neige sur nous. Les flocons tombaient en plein soleil. Lutte de l'hiver et de l'été. J'y assiste, fenêtre ouverte, mais roulé dans mon châle. Les rumeurs de vie, abois lointains, coups de marteau confus, voix de femmes à la fontaine, chants d'oiseaux dans les vergers inférieurs se fondent en harmonie vague. Des fumées s'élèvent des nuages à distance, mais il n'y a pas de traces de vapeurs, les glèbes ne sont point assez amollies ni le soleil assez chaud. Le printemps prélude à ses bienveillances, mais il est encore sévère. Il s'était trop avancé la semaine dernière et reprend une attitude moins affable. Le tapis vert de la plaine se tigre et se damasse d'ombres passagères et remuantes qu'y promènent les nues. On est assiégé de sensations.

Mornex, 12 avril 1868 (Jour de Pâques, huit heures du matin) — Impression solennelle et religieuse. Sonnerie de toute la vallée. Les champs même ont l'air d'exhaler un cantique. — Il faut à l'humanité un culte, le culte chrétien n'est-il pas, à tout prendre, le meilleur parmi ceux qui ont existé en grand ? La religion du péché, du repentir et de la réconciliation, la religion de la renaissance et de la vie éternelle n'est pas une religion dont on doive rougir. Malgré toutes les aberrations du fanatisme étroit, toutes les superstitions du formalisme bête, toutes les laideurs additionnelles de l'hypocrisie, toutes les puérilités fantastiques de la théologie, l'Évangile a consolé la terre et modifié le monde. L'humanité chrétienne n'est pas beaucoup meilleure que l'humanité païenne, mais elle serait bien pire sans une religion et sans sa religion. Toute religion propose un idéal et un modèle, or l'idéal chrétien est sublime et le modèle est d'une beauté divine. On peut détester toutes les Églises et s'incliner devant Jésus. On peut mettre en suspicion les clergés et à l'interdit les catéchismes, et aimer le Saint et le Juste qui est venu sauver et non maudire. Jésus servira toujours à la critique du christianisme, et, quand le christianisme sera mort, la

religion de Jésus pourra survivre. Après le Jésus-Dieu reparaitra la foi au Dieu de Jésus

(*Cinq heures du soir*) — Grande promenade à deux par Cézargues, Eserq et le bois d'Yves, retour par le pont du Loup. Temps aigre et grisâtre. Une grosse joie populaire, blousée de bleu, avec fifre et tambour, vient de faire escale une heure durant sous ma fenêtre. Cette troupe exclusivement mâle a chanté une multitude de choses, chants bachiques, refrains, romances, tous avec lourdeur et laideur. La Muse n'a pas touché la race de nos pays, et, quand cette race est en gaieté, elle n'en a pas plus de grâce. On dirait des ours en goguette. Sa poésie relative est d'une triste vulgarité, d'une affreuse platitude. Nous sommes pourtant, grâce à l'art, au-dessus de l'ignoble, mais nous en restons à la trivialité. Pourquoi ? D'abord parce qu'en dépit de l'affection de notre démocratisme, les classes courbées vers la glèbe du travail sont esthétiquement inférieures aux autres, ensuite parce que la poésie rustique, paysannesque, est morte, et qu'en prenant part à la musique et à la poésie des classes cultivées le paysan n'en donne plus que la caricature et non la copie. La démocratie, en n'admettant plus qu'une série entre les hommes, a donc fait tort à tout ce qui n'est pas de premier choix. Comme on ne peut plus sans outrage juger les hommes dans leur ordre, on ne les compare qu'aux sommités, et ils paraissent plus médiocres, plus laids, plus avortés qu'auparavant. Si l'égalitarisme élève virtuellement la moyenne, il dégrade réellement les dix-neuf vingtièmes des individus au-dessous de leur situation antérieure. Progrès juridique, reculesthétique. Aussi les artistes voient-ils se multiplier leur bête noire : le bourgeois, le philistin, le singe de l'homme de goût, l'ignare présomptueux, le custrer qui fait l'entendu, l'imbécile qui s'estime l'égal de l'intelligent.

« La vulgarité prévaudra », comme le disait de Candolle des graminées. L'ère égalitaire est le triomphe des médiocrités. C'est fâcheux, mais c'est inévitable et c'est une revanche du passé. L'humanité, après s'être organisée sur la base des dissemblances individuelles, s'organise maintenant sur la base des ressemblances, et ce principe exclusif est aussi vrai que l'autre. L'art y perdra, mais la justice y gagnera. Le nivellement universel n'est-il pas la loi de la nature, et, quand tout est de niveau, tout n'est-il pas fini ? Le monde tend donc de toute sa force à la destruction de ce qu'il a enfanté. La vie est la poursuite aveugle de sa propre négation ; comme il a été dit du méchant seul, elle aussi fait une œuvre qui la trompe, elle travaille à ce qu'elle déteste, elle file son suaire et empile les pierres de son tombeau. Il est bien naturel que Dieu nous pardonne, car « nous ne savons pas ce que nous faisons ».

De même que la somme de la force est toujours identique dans l'univers matériel et en présente non une diminution ou une augmentation, mais des métamorphoses, il n'est pas impossible que la somme du bien soit en réalité toujours la même et que, par conséquent,

tout progrès sur un point se compense en sens inverse sur un autre point. Dans ce cas, il ne faudrait jamais dire qu'un temps et un peuple l'emportent du tout au tout sur un autre temps et un autre peuple, mais en quoi particulièrement il y a supériorité — La grosse différence, d'homme à homme, serait alors dans l'art de soutirer de soi-même le plus de force mentale disponible pour la vie supérieure, autrement dit de transformer sa vitalité en spiritualité et sa puissance latente en énergie utile. Cette même différence existerait de peuple à peuple. L'extraction du maximum d'humanité d'un même fonds d'animalité formerait l'objet de la concurrence simultanée ou successive dans l'histoire. L'orthobiotique, l'éducation, la morale et la politique ne seraient que des variantes du même art. L'art de vivre. Et cet art, application de la chimie et de la distillerie cosmiques aux choses de l'âme, n'est que l'art de dégager la pure forme et la plus subtile essence de notre être individuel.

26 avril 1868 (*dimanche à midi*). — Triste matinée. Mauvaise nuit, faiblesse. Reçu de Berlin une lettre peu gaie. Perdu mon temps à des balivernes.. Langueur, mécontentement, même un certain ennui, du vide, de l'abattement. — Perspectives mélancoliques de tous les côtés. Senti fuir le sable dans la clepsydre de ma vie et s'écouler mes forces sans résultat ni utilité. Dégoût de moi-même.

(*Dix heures du soir*) — Visites .. Veillé seul. Il pleut depuis plusieurs heures. Les choses m'ont donné une série de leçons de sagesse. J'ai vu les buissons épineux se couvrir de fleurs et toute la vallée renaître sous le souffle du printemps. J'ai assisté aux fautes de conduite des vieillards qui ne veulent pas vieillir et qui se révoltent dans leur cœur contre la loi naturelle. J'ai vu à l'œuvre les mariages frivoles et les prédications babillardes. J'ai vu des tristesses vaines et des isolements à plaindre. J'ai entendu des conversations badines sur la folie et les chansonnettes folâtres des oiseaux. Et tout cela m'a dit la même chose : Remets-toi en harmonie avec la loi universelle, accepte la volonté de Dieu, use religieusement de ta vie, travaille pendant qu'il fait jour, sois sérieux et joyeux à la fois. Sache répéter avec l'apôtre « J'ai appris à être content de l'état où je me trouve. »

17 mai 1868 (*onze heures du matin*) — Pourquoi mon pauvre cœur éprouve-t-il une sorte de frémissement ? Pourquoi les larmes montent-elles à mes yeux ? Qu'est-ce qui m'émeut et m'opprime de la sorte ? Ah ! je le sais bien et je le sens bien, mais je ne puis ni le dire ni l'écrire — Il me semble aussi que mes destinées se décident, et cette décision est une crise, une angoisse, une mort intérieure .. Est-ce bien possible ? J'ai pleuré, largement pleuré. J'en ai la vue et l'âme troublées. Que faire, mon Dieu ? Incertitude, confusion, chaos. Je n'ose regarder la vie en face, je ne sais plus où est le devoir, ce que prescrit

la sagesse, ce que conseille la raison. Lest et boussole, ancre et voile, tout semble me manquer à la fois Agitation, perplexité, obscurité, combats Attendrissement, étouffement. Je veux et je ne veux pas. Les témérités folles me tentent et m'effraient Bourrasque, tournolement, typhon

Que je trouve heureux les pinsons et les enfants que j'entends chanter par ma fenêtre ouverte ! Ils n'ont pas à prononcer sur leur sort, à prendre ces résolutions fatales et irrévocables qui engagent irrémédiablement l'avenir et qu'on peut déplorer jusqu'au tombeau et par delà. Ils ne risquent d'affliger mortellement personne Ils sont d'accord avec eux-mêmes

Tu es faible de cœur comme une femme ; il te faut des imprudences pour conserver ton estime, et cependant tu as peur de toute exaltation, parce que tu crains en toi les réactions anti-héroïques Tu as des élans et pas de confiance dans tes élans Tu ne peux supporter l'idée de faire souffrir ce qui t'aime, ni la pensée d'une humiliation, ni la perspective d'un regret, d'un remords ou d'un repentir Tu n'as pas le courage de vouloir, parce que ta conscience, ta raison et ton cœur ne veulent céder ni l'un ni l'autre, et que tu répugnes à toute détermination arbitraire L'homme partagé attire la foudre et les malheurs, et, comme il le pressent, il se détourne des aventures et n'aime pas à quitter le port

(Trois heures après-midi.) — Éblouissement de la vue. Accès de tendresse Horreur du désert. Tout me paraît vain, vide, inutile, excepté l'amour. Et, d'autre part, l'amour sans la paix de la conscience n'est qu'un étourdissement ou un rongement d'esprit Il faut se sentir dans l'ordre, dans la règle, dans le devoir pour pouvoir mourir et même pour pouvoir vivre. Malheureux, tu n'as plus d'énergie, de volonté, d'héroïsme Tu ne cherches que ce qui caresse tes instincts trop féminins de sympathie et d'affection. La malaria de l'indifférence a stérilisé ton intelligence et ta part de talent. Et à cela pas de remède, car tu chéris ton mal, et tu ne crois pas à la guérison. Toutes les ambitions viriles sont éteintes chez toi. Le goût de la lutte, l'illusion des succès, la passion de la victoire, le besoin de pouvoir et d'influence, la soif de la richesse, le désir de la réputation, la curiosité de l'esprit ne sont plus des réactifs capables de mordre sur ton indolence. La paix intérieure est ton seul vœu. Donner du bonheur autour de toi et réduire le plus possible ton existence, telle est l'unique aspiration de ton instinct Il n'y a plus en toi l'étoffe que d'un pauvre petit père de famille ; et encore la vie conjugale et paternelle te paraît-elle trop compliquée et trop difficile pour ton âge et tes aptitudes Pour n'en-courir aucune destitution et aucune humiliation, tu voudrais renoncer à tout d'avance et de bonne grâce Incrédulité, timidité, paresse, découragement — C'est mal Il faut faire plaisir à ceux qui nous aiment, qui nous estiment, qui ont foi en nous. Cette raison suffit et ce stimulant n'a pas perdu son efficace.

21 mai 1868. — Après souper, pèlerinage à la Prairie. Violent orage. Enormes ondées, effroyables éclairs, furieux tonnerres. Pourquoi l'amour, me demandais-je, fait-il toujours penser à la mort ? C'est qu'il est lui-même une mort, la mort à nous-mêmes, l'anéantissement du sombre despote dont parle le poète persan, l'extinction de l'égoïsme, de la vie personnelle et solitaire. Et cette mort est une nouvelle vie, mais cette vie est bien une mort. — Pourquoi la femme, être nerveux, débile, timide, ne craint-elle plus aucun danger quand elle est avec ce qu'elle aime ? C'est que mourir sur le cœur aimé est son rêve secret. Le paradis pour elle est d'être *ensemble*, que ce soit dans la souffrance, la joie, les délices, le trépas, ceci est chose secondaire. N'être plus deux, ne faire qu'un, à tout prix, partout, toujours, voilà son aspiration, son cœur, son cri, son instinct. La femme n'a qu'une religion, l'amour, l'amour n'a qu'un souci, l'identification extatique, la combustion des êtres isolés et leur union dans une même flamme. Et il y a des gens pour railler et nier le mysticisme, quand la moitié de notre espèce n'a pas d'autre culte, pas d'autre foi, pas d'autre idéal, quand l'état suprême entrevu par la tendresse, par la haute piété et par la grande poésie est un témoignage de cette réalité morale ! La mysticité, qui indispose la raison, est la patrie naturelle de l'âme. Sa méthode plus sommaire aboutit au même résultat que la spéculation, elle ramène à l'Unité, l'Absolu. Elle brise les barrières temporaires et fictives de l'individualité. Elle fait éclater dans le sein du fini le sentiment débordant de l'infini. Elle est une émancipation, une métamorphose, une transfiguration de notre pauvre petit Moi.

26 août 1868 (*sept heures et demie du matin*) — Beau temps clair et frais. Le réveil est décidément plus favorable à la raison qu'au sentiment, au travail qu'à la rêverie, et par conséquent à l'indépendance personnelle qu'à l'assujettissement volontaire. La lucidité n'est pas aussi propice à la tendresse que le trouble. Quand on voit à travers son émotion, on ne voit peut-être pas tout à fait juste.

(*Neuf heures du matin.*) — Littré me conduit au *Roman de la Rose*, et la longue polissonnerie allégorique du dernier chant me fait mal. — Ainsi l'imagination est toujours plus vulnérable que les sens, et le rêve plus dangereux que la réalité. C'est pourquoi les séminaristes sont exposés au satyriasis et les cloîtres à la nymphomanie. Les poètes érotiques font plus de désastres que les filles légères. C'est le mystère qui est l'irritant ; c'est l'inconnu qui est le poison. Le mariage est le tombeau de l'amour physique, et c'est un grand bien. Il désobsède des illusions charnelles et dégage la liberté de l'esprit. Le stimulus générateur est une impulsion puissante mais troublante ; c'est comme un nuage chargé d'électricité, un orage capable de féconder. Mais, au-dessus du nuage il y a le ciel bleu, l'espace libre, l'éther ; au-dessus du désir, il y a la pensée, au-dessus des illusions, il y a la vérité ;

au-dessus de la passion et de ses orages, il y a la sérénité spirituelle — Est-ce qu'après toutes ces tempêtes du cœur et ces agitations de la vie organique qui m'ont tellement particularisé, localisé, emprisonné dans l'existence individuelle, je pourrai enfin remonter dans mon ancien empyrée, dans la région de la pure intelligence, dans la vie désintéressée et impersonnelle, dans l'indifférence olympienne pour les misères de la subjectivité, dans l'état d'âme purement scientifique et contemplatif ? Est-ce que je pourrai enfin oublier tous les besoins qui me rattachent à la terre et à l'humanité ? Est-ce que je pourrai devenir un pur esprit ? — Hélas ! je ne puis le croire même un seul instant. Je vois devant moi les infirmités prochaines, je sens que je ne puis me passer d'affection, je sais que je n'ai pas d'ambition et que mes facultés sont en baisse. Je me rappelle que j'ai quarante-six ans, que mes dents et mes cheveux me quittent, que ma vue et ma mémoire sont affaiblies, et que tout le cortège de mes juvéniles espérances s'est envolé. Donc, je ne puis m'abuser sur le sort qui m'attend, l'isolement croissant, la mortification intérieure, les longs regrets, l'inconsolable et inavouable tristesse, une vieillesse lugubre, une lente agonie, une mort au désert.

Ce qu'on rêva toute sa vie
Rarement on peut l'accomplir
Lutte inutile, il faut mourir

Impasse formidable ! Ce qui m'est encore possible me trouve dégoûté, et tout ce que j'aurais désiré m'échappe et m'échappera toujours. La fin de tout élan, c'est éternellement la fatigue et la déception. Découragement, abattement, affaissement, apathie, spleen. c'est la série qu'il faut sans trêve recommencer quand on roule encore le rocher de Sisyphe. Ne semble-t-il pas plus court et plus simple de plonger la tête la première dans le gouffre ?

Mourir, dormir .. peut-être rêver, dit Hamlet. Le suicide ne résout rien si l'âme est immortelle. Non, il n'y a jamais qu'une solution : rentrer dans l'ordre, accepter, se soumettre, se résigner et faire encore ce qu'on peut pendant qu'il fait jour. Ce qu'il faut sacrifier, c'est sa volonté propre, ses aspirations, son rêve. Renonce au bonheur une fois pour toutes, à la bonne heure. L'immolation de son moi, la mort à soi-même, tel est le seul suicide utile et permis. Dans ton désintéressement actuel, il y a du dépit secret, de l'orgueil froissé, une abdication par contrariété, un peu de rancune, bref de l'égoïsme, puisqu'il y a la recherche prématurée du repos. Le désintéressement n'est absolu que dans la parfaite humilité qui broie le moi au profit de Dieu,

De quelque grand labeur, de quelque saint amour

Tu n'as plus de force, tu ne veux rien ; ce n'est pas cela, il faut vouloir ce que Dieu veut, il faut aller du détachement au sacrifice, et du sacrifice au dévouement. L'abnégation qui ne devient point active est comme la foi sans les œuvres, elle est de mauvaise qualité.

La coupe que tu voudrais voir passer loin de toi, c'est la responsabilité, c'est le supplice de la vie, c'est la honte d'exister et de souffrir en être vulgaire qui a manqué sa vocation, c'est l'humiliation amère et grandissante de décroître, de vieillir en te désapprouvant toi-même, en affligeant tes amis et en te rongant le foie. Ruminer sans fin l'irréparable, ou s'abrutir dans l'étourdissement te paraissent deux sortes d'enfer. Comme le néant serait plus doux que cet holocauste du moi ! — « Veux-tu être guéri ? » était le texte du discours de dimanche.

« Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je donnerai du repos à vos âmes »

« Et si notre cœur nous condamne, Dieu est plus grand que notre cœur. »

(Trois heures et demie du soir) — Repris le *Penseroso*¹, dont j'ai violé tant de maximes et oublié tant de leçons. Mais ce volume est bien le fils de mon âme et sa muse est bien la vie intérieure. Lorsque je veux renouer la tradition avec moi-même, il m'est bon de relire ce recueil gnomique auquel on a si peu rendu justice et que je citerais volontiers s'il était d'un autre (mais, sauf Émile de Girardin, qui donc est une autorité pour soi-même ?) Il m'est agréable de pouvoir toujours en signer toutes les pensées et de m'y sentir dans cette vérité relative qui s'appelle la conformité avec soi-même, l'accord de l'apparence avec la réalité, l'harmonie de la parole avec le sentiment, en d'autres termes la sincérité, l'ingénuité, l'intimité. C'est de l'expérience personnelle dans toute la rigueur du terme.

... Un besoin se réveille en moi, celui de rentrer dans mon talent, dans mon meilleur moi, dans mon être véritable, dans la poésie de mon passé. J'ai l'impression de m'être égaré dans la sentimentalité énervante et contrefait dans ma carrière officielle. Ma vraie nature a été contrariée, déviée, atrophiée, par des circonstances et dans un milieu défavorables. J'ai laissé perdre le résultat de mes vastes travaux, de mes patientes méditations, de mes études variées. C'est la forme de suicide que j'ai adoptée par une sorte de stoïcisme découragé. Vivre pour autrui, me dépenser pour une patrie et pour une société sympathiques, c'était mon espérance vague en revenant à Genève. Mais bientôt j'ai senti mon cœur se serrer et toute espérance s'évanouir ; j'ai reconnu que j'étais mal marié par la vie, et qu'en épousant Genève j'ai épousé la mort, la mort de mon talent et de ma joie. Les compensations de détail qui m'ont été accordées n'ont pas changé le fond des choses ; le fond est que je me suis donné perdu après examen de la situation. J'ai vu que je ne pourrais jamais m'entendre avec ma famille et notre société, que leurs dieux n'étaient pas les miens, que nous n'étions ni du même limon, ni du même ciel ; dès lors un découragement incurable s'est emparé de moi, et toute ambition a été tarie dans mon sein. Conquérir, subjuguier l'estime de cette taupinière ? Cela m'a paru trop.

1. *Il Penseroso*, poesies-maximes, par H.-F. Amiel, Genève, 1858.

mesquin pour le désirer, le jeu n'en valait pas la chandelle. Partir ? Je ne voulais travailler que par amour, et à l'étranger il aurait fallu faire ma carrière pour moi-même. Bref, je suis resté .. J'ai répondu aux avances d'affection qui m'ont été faites ; mais je n'ai pas su me marier, parce que j'ai voulu concilier la prudence, l'honneur et la tendresse. Maintenant me voici, las, déclinant, vieillissant, avec un pupitre usé pour toute compagnie et un cœur plein de rêves en deuil pour toute richesse. Je ne sais quel parti prendre et quel profit tirer de mes livres, de mes amis, de ma position, de mon âge, de mes débris de force et de mes amas de souvenirs. Je suis un peu comme le gardien mélancolique d'un cimetière, ou comme ce bon vieillard qui raconte l'histoire de *Paul et Virginie*.

Ce qui me manque, et cette lacune a été constante, c'est la volonté, la volonté dure qui se détermine par elle-même, sans amour et sans faiblesse, qui veut parce qu'elle veut, qui a l'évidence de l'utile, ou la certitude du devoir. Au fond, je n'ai jamais rien voulu qu'une chose, agir par un grand amour et pour une grande cause. Il me fallait une vie secrètement sublime, et je n'ai jamais su me résigner à la parodie de mon rêve. L'idéal a servi à me désoler intérieurement, en m'enlaidissant encore la laideur du réel et la pauvreté du possible. Désolation muette, c'est isolement ! Je n'ai jamais avoué mes peines profondes qu'à mon journal. Et le monde qui m'entoure me prend tantôt pour un joyeux compagnon qui est arrivé à l'indifférence philosophique et qui s'est arrangé pour ne pas partager l'oscillation des destinées humaines, tantôt pour un niais qui a perdu sottement toutes les chances de se procurer les biens que tous convoitent, tantôt pour un original incompréhensible et insociable qui veut tout faire autrement que les autres ; tantôt pour un égoïste renforcé, tantôt pour un ermite frondeur et morose, tantôt pour un paresseux qui fait le mort par indolence. Le monde ne m'a jamais regardé dans les yeux ni dans le cœur. Il préfère s'imaginer que mon plaisir est de jouer avec le repos des jeunes filles, ou de faire des rimes à moments perdus. Il n'aura pas mon secret, parce que je ne l'estime ni ne l'aime assez pour cela, et qu'il m'est encore plus indifférent que je ne le suis à lui-même. Dans ce petit monde avide où je vis, sauf un petit nombre d'âmes et d'esprits d'élite, le reste n'existe pas pour moi et est certainement plus loin de moi que les habitants de Terre-Neuve ou de Formose. Notre vrai monde individuel se compose que des êtres qui s'attendent à nous ou à qui nous pouvons faire du bien. Le reste n'est que masse, milieu, élément, à travers lequel nous avons à naviguer, sans lui faire tort, mais sans entrer avec lui dans un autre rapport que le rapport juridique — O misère ! l'andis que le cœur chante « *Sied umschlungen Millionen!* » le monde se refuse à toute cordialité véritable, et chacun se trouve refoulé sur lui-même.

(Six heures du soir) — A la question ! discoureur intarissable et futile ! Tu l'as dit.

Se guérir c'est se vaincre et non pas discourir.

Que veux-tu faire ?

(Dix heures du soir.) — Magnifique soirée. Promenade sur les quais et jusqu'au fanal de la rade avec l'amⁱ H***. Impressions maritimes Clair de lune.

1^{er} septembre 1868 — La passion est une adorable merveille. J'éprouve devant son mystère un recueillement religieux. Oui, l'amour est sacré, et sa sainte folie est plus noble que toutes les sagesse^s. J'écoute à genoux le dithyrambe de sa tendresse et les hymnes de son exaltation, en réévoquant mes souvenirs d'hier j'éprouve un saisisse^ment et un éblouissement intérieur Vivre dans un cœur de femme, assister en quelque sorte à sa dévotion secrète, entendre en cachette les litanies enthousiastes de son culte, respirer l'encens enivrant de cet autel où brûle la flamme de l'extase, c'est un privilège rare et terrible. Il semble qu'Isis ait soulevé son voile et qu'on doive être foudroyé Il est plus qu'émouvant de se pencher sur les profondeurs de cet abîme, on y risque le vertige. — La passion est une des formes de la prière. Tout ce qui nous transporte hors de nous-mêmes a quelque chose de sublime Et le sublime console des laideurs de la vie vulgaire au-dessus de laquelle il nous faut planer.

Villars¹, 12 septembre 1868. — Oh ! la famille ! Si la superstition pieuse et traditionnelle dont on entoure l'institution laissait dire la vérité vraie sur la chose, quel compte elle aurait à régler ! que de martyres sans nombre elle a sournoisement et inexorablement fait subir ! que de cœurs étouffés, déchirés, navrés par elle ! que d'oubliettes, que d'*in pace*, que de cachots, que de supplices abominables dans ses annales, plus sombres que celles de l'Inquisition d'Espagne ! On remplirait tous les puits de la terre avec les larmes qu'elle a fait verser en secret, on peuplerait une planète avec les êtres dont elle a fait le malheur, et on doublerait la moyenne de la vie humaine avec les années de ceux dont la famille a su abréger les jours O les soupçons, les jalousies, les médisances, les rancunes, les haines de famille, qui en a mesuré la profondeur ? Et les mots venimeux, les outrages dont on ne se console pas, les coups de stylet invisibles, les arrière-pensées infernales, ou seulement les torts de langue irréparables, les babils funestes, quelle légion de souffrances n'ont-ils pas engendrées ? La famille s'arroge l'impunité des vilénies, le droit des insultes et l'irresponsabilité des affronts. Elle vous punit à la fois de vous défendre d'elle et de vous être confié en elle. On n'est jamais trahi que par les siens, dit un

¹ Station alpestre qui s'ouvre sur un splendide amphithéâtre de montagnes, au-dessus de Bex et de la vallée du Rhône L'auteur y passa plus d'une fois ses vacances universitaires

proverbe fameux La famille peut être ce qu'il y a de mieux en ce monde, mais trop souvent elle est ce qu'il y a de pis La parenté est la chambre des tortures, qui survivra à tous les moyen-âges et que n'abolira aucune philanthropie On peut aussi la comparer au champ funeste qui vous rend l'ivraie au centuple, et qui vous étouffe votre froment Un tort est châtié par elle jusqu'à la quatrième génération, et six cents bonnes actions envers elle sont enterrées soigneusement sous la pierre de l'oubli Par qui est-on méconnu, rejeté, jaloué, vilipendé plus que par sa famille ? Où peut-on faire le mieux le dur apprentissage de la moquerie et de l'ingratitude, sinon dans la famille ? — Il y a une sorte de conjuration tacite pour ne présenter que les bons côtés de la famille, et pour sous-entendre le reste : mensonge officiel que les sermonnaires paternes et la poésie sentimentale balancent comme un encensoir. C'est aussi en ne parlant que des quaternes et des quines, qu'on a fait la réputation de la loterie et la misère des niais. Le moraliste sérieux comme le romancier sincère doivent être des justiciers et arracher le masque à cette idole parfois atroce dans son hypocrisie.

Le fait est que la parenté n'est que le lieu de nos épreuves, et qu'elle nous donne infiniment plus de peines que de bonheur Il faut l'admettre comme Socrate admettait Xanthippe, comme l'exercice providentiel de notre patience et comme une occasion constante d'héroïsme obscur

Villars, 14 septembre 1868 (huit heures du matin). — Éveillé à six heures par la crépitation de la pluie sur le gravier de la terrasse. Je pousse mes volets. Nous sommes en plein nuage ; le brouillard encapuchonne la maison, et la pluie s'égoutte sur nous sans tomber, puisque nous faisons partie de l'éponge où elle se forme. Ce temps convient à mon état d'âme et me rend l'équilibre et la force.

Senti la fascination de la routine, l'attrait de l'habitude, la douceur de l'oubli, le narcotisme de l'ornière Ainsi le cycle est complet en trois mois. La soif du changement aboutit à la quiétude de la continuation. Toutes ces tempêtes n'ont produit que l'usure du vouloir et l'ennui d'innover La guerre incessante rassasie encore plus que la torpeur. — Je voudrais ne plus vivre que par la pensée, par le travail. Je me suis si mal trouvé d'être descendu de la montagne de la contemplation dans la vallée des sentiments humains que je regrette presque de n'avoir pas réussi à me bronzer le cœur Mais l'illusion n'est plus possible, je sais que je ne puis vivre sans amour, amour du foyer, de la famille, des amis et de la patrie ; et je sais que famille et patrie ne me donneront jamais de bonheur, ne me comprendront jamais. Je suis donc condamné à l'étouffement graduel, à moins d'un mariage qui me donne à la fois l'indépendance absolue de mon milieu et la joie intérieure. Le désintéressement pur, le détachement, le renoncement ôtent toute énergie et ne conduisent qu'à l'immobilité résignée. Le désir de mourir n'est pas ce qui donne le moyen de bien vivre et d'être utile. Mais toutes les bourrasques du cœur, toutes les tempêtes du

sentiment obscurcissent la vue claire du devoir, les notions calmes du bon sens. Une éclaircie semble se faire en toi, grâce à une semaine de montagne et à une journée de captivité. Profites-en Un peu de silence se fait dans la maison et dans ton âme. Emploie cette trêve que t'accorde le destin Ne rien changer à ce qui est est à peine une solution, car c'est passer honteusement sous les fourches caudines de la tristesse. Pourtant, revoir, plume en main, toutes les possibilités et choisir entre les malheurs le moindre, par voie d'élimination

(*Onze heures du matin*) — Songé à l'héroïne de l'*Histoire hollandaise*. On arrive donc à se dessécher à force de larmes ; la douleur s'use tout en nous usant. Chacun ne peut souffrir que jusqu'à une certaine limite ; arrivé là, il est sauvé par la mort ou par l'apathie. C'est une des compassions de la nature La douleur d'autrui renouvelle et ravive la nôtre, mais si autrui s'endort, on finit peut-être par s'assoupir soi-même, comme un enfant après des sanglots. Telle serait donc la thérapeutique de la passion. J'entrevois, avec une sorte de vague pitié, cette incapacité d'une souffrance excessive et trop prolongée, cet émoussement honteux de la douleur. Mais peut-être qu'ici, selon mon usage, je m'accuse trop tôt et je me dénigre trop fort. Je m'attribue (cf. copie, p. 254) comme réelle une tranquillité qui n'est qu'apparente. Au fond, on ne se connaît qu'à l'épreuve, et je me suis déjà causé de tels étonnements sur mon compte que je n'ose faire aucune conjecture pour des situations nouvelles. Je ne me hasarde plus à avoir sur moi d'opinion bonne ou mauvaise, crainte de la voir démentie par l'événement. Je ne sais plus ce que vaut mon cœur ni s'il vaut quelque chose. Est-il sérieux ou léger, oublieux ou constant, mobile ou fidèle ? On peut tenir tous les paris et moi-même j'ignore ce qui en est. Il me semble que je suis mobile en fait d'émotions et tenace en fait d'affection ; mais est-ce certain, démontré ? Je ne crois pas... Il serait donc plus juste de regarder les métamorphoses et les phénomènes de ma vie de sentiment comme exagérés en plus plutôt qu'en moins. En doutant de mon cœur je le calomnie ; et tous les faibles qui se sont confiés à moi protestent contre ce doute. Mais ce qui est vrai, c'est que ta fierté te faisant rougir d'une faiblesse trop féminine et regretter des avances méconnues t'a souvent rejeté dans une impassibilité d'emprunt...

En résumé, rassure-toi sur ton cœur. Il est meilleur que ne le croit ton monde ; et, en dépit de cette affreuse éducation défensive que ce monde détestable lui a imposée, il a encore plus de douceur, de sensibilité, de bénignité et de tendresse qu'il n'en faut pour rendre heureux ceux qui ne l'obligeront pas à se hérissier malgré lui d'épines, et qui consentiront à se laisser tout simplement aimer.

Villars, 19 septembre 1868. — Sait-on jamais le fond de l'histoire des hommes ?

Initier le jeune homme aux droits et aux devoirs sexuels, le faire au

moment utile et de la manière saine et convenable, c'est une partie essentielle de l'éducation. Pour moi, qui avais pourtant à un degré éminent tous les instincts délicats, toutes les aspirations élevées, toutes les inclinations vertueuses, j'ai manqué la vie, parce que je n'ai eu ni direction, ni conseil, ni encouragement, ni initiation, relativement aux choses qui concernent la pudeur, et que par conséquent j'ai exagéré maladivement tous les scrupules et brûlé comme un moine, au lieu de vivre comme un homme. A trente-neuf ans j'étais encore vierge, et à l'heure qu'il est, je suis encore harcelé par Lilith, comme un séminariste. N'est-ce pas absurde ? Et qu'un médecin ne me prendra pas en pitié ! A qui et à quoi ai-je fait ce long et vain sacrifice ? A une idée, à un préjugé, à un respect d'anachorète. Et qui me punit maintenant par la calomnie de ma persistante et ridicule chasteté ? Justement l'objet de mon respect, les femmes, les vierges. Le célibat est honni des dieux et maudit des femmes. Il a les horreurs de la vie présente, et les couvents seuls lui promettent en compensation les palmes de la vie à venir. — En un mot, je ne peux plus qu'avec une amère ironie songer à cette folie à laquelle j'ai sacrifié ma santé, ma force et mon existence, cette folie de la continence, prise pour la vertu. J'éprouve ce que sentent les demoiselles de quarante ans, une sourde fureur contre les chimères de l'opinion auxquelles elles ont offert en holocauste les profonds instincts de leur nature. Il leur semble qu'elles ont divinisé une fiction et pris la voix d'un préjugé pour la voix de la conscience. Mourir pour une erreur, pour un devoir prétendu, est toujours noble, mais mourir désillusionné est une grande affliction.

Ceci est un emportement de la nature révoltée. Cette protestation va trop loin. La pureté, la retenue, la chasteté sont certainement des vertus, et il ne faut pas regretter d'y avoir cru et d'avoir souffert pour elles.

Villars, 21 septembre 1868. — Joli effet d'automne. Tout était couvert ce matin et la grise mousseline de la pluie s'est proménée sur tout le cirque de nos montagnes. Maintenant la bande bleue qui a paru d'abord derrière les cimes lointaines a grandi, monté successivement vers le zénith, et la coupole du ciel presque nettoyée de nuages laisse épancher sur nous les pâles rayons d'or d'un soleil encore convalescent. La journée s'annonce bénigne et caressante. Tout est bien qui finit bien.

Ainsi, après la saison des larmes, peut revenir une joie douce. Dis-toi que tu entres dans l'automne de ta vie, que les grâces du printemps et les splendeurs de l'été sont passées sans retour, mais que l'automne aussi a ses beautés. Les pluies, les nuages, les brouillards, assombrissent fréquemment l'arrière-saison, mais l'air est encore doux, la lumière caresse encore les yeux et les feuillages jaunissants, c'est le moment des fruits, des récoltes et des vendanges, c'est le moment de faire les provisions pour l'hiver. — Ici les troupeaux de vaches laitières arrivent au niveau du chalet, et la semaine prochaine ils seront plus bas que nous. Ce baromètre vivant nous indique l'heure de quitter la montagne.

Il n'y a rien à gagner et tout à perdre à négliger l'exemple de la nature et à se faire des règles arbitraires d'existence. Notre liberté sagement comprise n'est que l'obéissance volontaire aux lois universelles de la vie — Ta vie est à son mois de septembre. Sache le reconnaître et t'arranger en conséquence

13 novembre 1868 — Je feuillette et lis en partie deux ouvrages de Secrétan (*Recherches sur la méthode*, 1857, *Précis élémentaire de philosophie*, 1868). La philosophie de Secrétan, c'est la philosophie du christianisme considéré comme la religion absolue. Subordination de la nature à l'intelligence, de l'intelligence à la volonté, et de la volonté à la foi positive, telle est sa charpente générale. Malheureusement l'étude critique, comparative, historique, fait défaut, et cette apologétique où l'ironie s'allie à l'apothéose de l'amour laisse une impression de parti pris. La philosophie de la religion sans la science comparée des religions, sans une philosophie désintéressée et générale de l'histoire, demeure plus ou moins arbitraire et factice. Le droit et le rôle de la science sont mal gardés et mal établis dans cette réduction de la vie humaine à trois sphères, savoir celles de l'industrie, du droit et de la religion. L'auteur me paraît un esprit vigoureux et profond, plutôt qu'un esprit libre. Non seulement il est dogmatique, mais il dogmatise en faveur d'une religion positive qui le domine, le soumet. En outre, le christianisme étant un X que chaque Église définit à sa manière, l'auteur, usant de la même liberté, définit le X à sa façon en sorte qu'il est à la fois trop et trop peu libre à l'égard du christianisme comme religion particulière. Il n'évite pas l'arbitraire et n'a pas assez d'indépendance. Il ne satisfait pas le croyant anglican, luthérien, réformé, catholique, il ne satisfait pas le libre penseur. Cette spéculation *schellingienne* qui consiste à déduire nécessairement une religion particulière, c'est-à-dire à faire de la philosophie une servante de la théologie chrétienne, est un héritage du Moyen Âge.

Or, après avoir cru, il s'agit de juger. Un croyant n'est pas juge. Un poisson vit dans l'océan, mais ne peut l'envelopper du regard, le dominer, ni par conséquent le juger. Pour comprendre le christianisme, il faut le mettre à sa place historique, dans son cadre, en faire une partie du développement religieux de l'humanité, le juger non du point de vue chrétien, mais du point de vue humain, *sine ira et studio*. Mais, de tous les objets d'étude, il n'en est point où les confusions soient plus communes, plus faciles, plus obstinées et plus revêches que les questions religieuses. Le radotage à l'infini est la misère attachée à cet ordre de problèmes, et c'est ce qui en dégoûte les intelligences exactes et les esprits libres. A quoi bon exaspérer les fanatismes vigilants et furibonds, quand ils doivent se relever de toutes les detentes et renaître même de leurs cendres ? La science trouve son compte à ignorer la théologie et à édifier la connaissance de la nature et de l'histoire, en se passant de cette reine détrônée, qui peut amener tant

de passions et soulever tant d'orages La science libre ne remplace point la religion , mais elle oblige les religions positives à devenir plus spirituelles, plus pures et plus vraies dans leurs enseignements sur le monde et sur l'homme. Elle les contraint, comme disait Diderot, à « élargir leur Dieu ».

16 décembre 1868. — Je suis dans l'angoisse pour mon pauvre et doux ami Charles Heim. Copié quelques poésies allemandes (Ruckert, Sachs, Tanner, Geibel) que je lui envoie Elles doivent adoucir les heures du passage, en parlant d'espérance et d'immortalité Elles sont d'ailleurs dans la langue aimée, celle que parlait son père Depuis le 30 novembre, je n'ai plus revu l'écriture du cher malade, qui m'a fait alors son dernier adieu. Que ces deux semaines m'ont paru longues ! Comme j'ai compris ce besoin ardent d'avoir les dernières paroles, les derniers regards de ceux qu'on a aimés ! Ces dernières communications sont comme un testament , elles ont un caractère solennel et sacré, qui n'est sans doute pas un effet de notre imagination Ce qui va mourir participe en quelque mesure de l'éternité. Il semble qu'un mourant nous parle d'outre-tombe , ce qu'il dit nous paraît une sentence, un oracle, une injonction Nous en faisons un demi-voyant Et il est certain que pour celui qui sent la vie lui échapper et le cercueil s'ouvrir, l'heure des paroles graves a sonné. Le fond de sa nature doit paraître, et le divin qui est en lui n'a plus à se dissimuler par modestie, crainte ou prudence.

Au lit de mort, l'ange s'est dévoilé

Oh ! n'attendons pas, pour être justes, compatissants, démonstratifs envers ceux que nous aimons, qu'eux ou nous soyons frappés par la maladie ou menacés de mort La vie est courte et l'on n'a jamais trop de temps pour réjouir le cœur de ceux qui font avec nous la sombre traversée. Hâtons-nous d'être bons.

26 décembre 1868. — Mon cher et doux ami Charles Heim est mort ce matin à Hyères. C'est une belle âme qui retourne au ciel A-t-il pu lire ma lettre d'avant-hier ? Je ne sais, mais il aura peut-être souri en la voyant : et cette pensée, ce sourire d'un mourant fait du bien au cœur Il a donc cessé de souffrir ! Est-il heureux maintenant ?

22 janvier 1869 (onze heures et demie du soir). — Je grelotte dans ma mansarde, tandis que la bise secoue mes volets et me soutire toute la chaleur de mon foyer...

23 janvier 1869. — ... A quoi me sert le beau soleil et le ciel bleu ? Une épaisse couche de givre blafard couvre mes vitres et me fait une captivité. Je me sens enguignonné, embabouiné. Tout beau,

mon cœur ! comme dirait Corneille. Il s'agit de reprendre l'empire sur soi-même et de réduire le coursier intérieur qui se cabre. Toutes ces petites misères ne sauraient avoir raison d'une volonté virile. Un éclair de mauvaise humeur est déjà de trop — Au fond, comme on fait son lit on se couche, et la plupart de ces contrariétés viennent de ta nonchalance Tu détestes t'occuper de ces balivernes domestiques, elles se vengent en se conjurant contre ton bien-être au moment où cela peut t'être le plus désagréable Tu n'as point de mémoire pour toutes ces babioles de garde-robe, de grenier, de lingerie, à qui la faute ? Tu voudrais oublier ces soucis vulgaires, échapper à ce réseau humiliant de nécessités imperceptibles tout ce monde lilliputien te châtie de ton mépris — Par dédain, tu manques de prudence et d'ordre dans les choses du ménage, tu les ignores et tu refuses de t'y intéresser qu'arrive-t-il ? Elles te font repentir de ce laisser aller superbe

Au fond, c'est la même faute que tu commets avec les hommes, en négligeant de caresser les amours-propres, c'est-à-dire de ménager les infiniment petits. Tous les petits obstacles deviennent gros, dès qu'on n'en tient pas compte ; les crapauds se gonflent comme des bœufs, dès qu'on les pique d'honneur en ne faisant pas attention à eux

Je sais tout cela, mais j'éprouve une sorte de répugnance insurmontable à m'occuper de certains détails Et ne voulant ni tempêter par respect pour moi-même, ni m'assujettir à des précautions qui me paraissent un abaissement, j'arrive toujours à me détacher tout bonnement de la chose qui m'échappe. Je m'étudie à l'indifférence protectrice et médicatrice. Gouverner les choses ou s'en affranchir : ce sont les deux bonnes attitudes. S'en laisser troubler ou dominer, en un mot dépendre d'elles, c'est ce que je ne puis tolérer. Variante du : Tout ou rien La chose précieuse, c'est la liberté intérieure, celle d'Épictète. Quand on ne tient plus ni au bien-être, ni à la santé, ni à la vie, ni à l'opinion, on est presque inviolable.

27 janvier 1869. — Quel est donc le service rendu par le christianisme au monde ? La prédication d'une bonne nouvelle. Quelle est cette nouvelle ? Le pardon des péchés Le Dieu de sainteté aimant le monde et le réconciliant avec lui par Jésus, afin d'établir le royaume de Dieu, la cité des âmes, la vie du ciel sur la terre, c'est là tout ; mais c'est toute une révolution « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » « Soyez un avec moi comme je suis un avec le Père », telle est la vie éternelle ; voilà la perfection, le salut et la félicité La foi à l'amour paternel de Dieu, qui châtie et pardonne pour notre bien, et qui veut non la mort du pécheur mais sa conversion et sa vie. voilà le mobile des rachetés

Ce qu'on appelle le christianisme est un océan où viennent confluer une foule de courants spirituels dont l'origine est ailleurs, ainsi plu-

siens religions d'Asie et d'Europe, et surtout les grandes idées de la sagesse grecque, en particulier du platonisme Ni sa doctrine ni sa morale telles qu'elles se sont historiquement constituées ne sont nouvelles et d'un seul jet L'élément essentiel et original, c'est la démonstration, par le fait que la nature divine et la nature humaine peuvent coexister, se confondre en une même et sublime flamme, que la sainteté et la pitié, la justice et la miséricorde peuvent ne faire qu'un en l'homme et par conséquent en Dieu Ce qu'il y a de spécifique dans le christianisme, c'est Jésus, c'est la conscience religieuse de Jésus. Le sentiment sacré de son union avec Dieu par la soumission de la volonté et le ravissement de l'amour, cette foi profonde, tranquille, invincible, est devenue religion La foi de Jésus est devenue la foi de millions et de milliards d'hommes. Ce flambeau a produit un incendie immense Ce révélateur et cette révélation ont paru si lumineux, si éclatants, que le monde ébloui a depuis oublié la justice et reporté sur un seul bienfaiteur tous les bienfaits, héritage du passé. La critique religieuse est impossible à la presque totalité des hommes Dès qu'il s'agit de questions religieuses, le jugement est obscurci par les préjugés, troublé par les terreurs et les rancunes, agité par les passions, et l'on voit les individus les plus distingués devenir incapables de méthode, de sang-froid et d'impartialité Les esprits libres (je ne dis pas hostiles) se comptent par unités Dès qu'il s'agit de choses de foi, la logique, la raison, la conscience morale cessent de fonctionner normalement ; l'absurde n'est pas absurde, la contradiction n'est plus contradictoire, l'immoralité n'est plus immorale. Celui qui ne perd pas la tête n'est qu'un profane et un incrédule

La conversion du christianisme ecclésiastique et confessionnel en christianisme historique est l'œuvre de la science biblique La conversion du christianisme historique en christianisme philosophique est une tentative en partie illusoire, puisque la foi ne peut être dissoute entièrement en science Mais le déplacement du christianisme de la région historique dans la région psychologique est le vœu de notre époque. Il s'agit de dégager l'Évangile éternel Pour cela, il faut que l'histoire et la philosophie comparée des religions fassent sa place vraie au christianisme et le jugent. Puis il faut dégager la religion que professait Jésus de la religion qui a pris pour objet Jésus Et quand on aura mis le doigt sur l'état de conscience qui est la cellule primitive, le principe de l'Évangile éternel, il faudra s'y tenir. C'est le *punctum saliens* de la religion pure. — *Ama et fac quod vis.*

Peut-être alors le surnaturel fera-t-il place à l'extraordinaire, et les grands génies seront-ils regardés comme les messagers du Dieu de l'histoire, comme les révélateurs providentiels par lesquels l'esprit de Dieu agit la masse humaine. Ce qui s'en va, ce n'est pas l'admirable, c'est l'arbitraire, l'accidentel, le miraculeux. Les petits miracles locaux, chétifs et douteux, s'éteindront comme les pauvres lampions d'une fête de village ou les cierges misérables d'une procession devant la

grande merveille du soleil, devant la loi du monde des esprits, devant le spectacle incomparable de l'histoire humaine conduite par le tout-puissant dramaturge que l'on appelle Dieu — La future philosophie de l'Histoire devra être à celle de Bossuet ce que celle-ci est aux capucinades des Loriquet de sacristie. *Utinam !*

3 février 1869 — « Comment font ceux qui regardent l'histoire avec leur cœur pour ne pas mourir de tristesse ? » demandait hier un publiciste parisien, à propos de l'ouvrage de l'Américain Draper (*Histoire du développement intellectuel de l'Europe*). Répondons à cette question. Qu'est-ce qui diminue de siècle en siècle ? Ce n'est pas tant le mal, qui ne fait que se déplacer et changer de forme, c'est plutôt l'ignorance d'une part et le privilège de l'autre. Ce qui s'accroît, c'est la science et l'égalité. L'humanité connaît toujours plus le monde et elle-même, elle met toujours plus à la portée et à l'usage de tous les fruits du travail de tous. Voilà tout. Mais cela suffit peut-être à justifier l'histoire — Supposez cette évolution à son terme, l'égalité absolue des droits et des avantages de tous les êtres humains est réalisée, mais, si l'histoire n'est pas finie alors, qu'arrivera-t-il ? la reconstitution de la hiérarchie spirituelle, chacun étant estimé précisément ce qu'il vaut, et faisant ce pour quoi il a été fait. Nous voilà dans la République platonicienne. Vingt ou trente siècles encore sans cataclysmes géologiques, et l'humanité atteindrait cette phase. Mais à quoi bon, si la somme du mal, c'est-à-dire de la souffrance et du péché, n'a pas sensiblement diminué ? L'idéal ultérieur sera l'analogie du Millénium, la sainteté de tous, le bien réalisé par tous, autrement dit le Ciel sur la terre, avec la mort, la maladie et la séparation en plus — A quoi bon encore, si le bonheur complet flotte encore devant cette troisième humanité, haletante sur le globe terrestre domestiqué et soumis ? Elle aspirera encore à mieux. La vie éternelle sera son rêve. Autant vaut la saisir tout de suite. L'Évangile éternel sera la solution demandée. Pour accepter l'histoire, il faut donc une foi. Pour le scepticisme, le spectacle des destinées humaines est d'une amertume sans remède et d'une mélancolie sans fond, toujours dans l'hypothèse que le sceptique ait un cœur, c'est-à-dire soit non un pur curieux, mais un homme.

Le positivisme, en proscrivant la notion de but, tue l'activité, car l'activité sans but, sans espérance, sans direction, n'est qu'une folie.

Qu'arrive-t-il de la pratique ? C'est qu'une société change seulement l'objet de sa foi et, par exemple, quand elle ne croit plus en l'autre vie, veut s'amuser en celle-ci, et, quand elle a détrôné le Dieu-esprit, elle lui substitue le culte du Veau d'or. L'athéisme n'est un oreiller à l'usage que de peu de gens. Une société athée, à tous les âges et dans les deux sexes, se conçoit difficilement, tant que l'instinct du bonheur et peut-être le besoin de la justice absolue subsisteront dans l'âme humaine.

La foi supérieure et générale d'une société, c'est sa religion. Pour l'époque actuelle, cette religion n'est plus celle des Églises dominantes. La religion du Progrès, peut-être celle de la Nature, ou plutôt de la Science et des lois abstraites, est en train de remplacer, dans les classes cultivées, la religion du Dieu personnel se révélant, intervenant par l'action surnaturelle. Le miracle est appelé à se dissoudre. Le culte des héros, c'est-à-dire des âmes extraordinaires devenues les phares de l'humanité, préparera au culte de l'Esprit qui travaille l'univers et fait éclore les soleils, les fleurs et les hautes pensées. Le théisme universel ressemblera fort au *panenthéisme* de Krause, et au règne du Saint-Esprit des mystiques chrétiens. Chrysippe, Aristote et Platon n'ont pas annoncé autre chose. Le monde est fait pour le bien, l'idée morale est la lumière de la nature entière, et la poursuite du bien parfait est le moteur de l'univers. La conception épicurienne et la conception stoïcienne, le monde du hasard, de la matière et de la force d'une part, le monde de l'ordre, de la pensée, de l'esprit d'autre part, — ce sont les deux philosophies antagoniques. Le positivisme, qui ne veut rien proposer, n'est pas une philosophie, mais l'expectative d'une philosophie. Il ne représente qu'une abstention, une privation, une négation, une patience. « Contentons-nous de regarder les phénomènes et d'en découvrir les lois, les causes, les buts, les principes nous sont inaccessibles. Constatons sans comprendre. Traitons au sérieux les apparences et, ombres nous-mêmes, jouons avec les ombres. Tout est superficie. » Cette sagesse est un jeûne forcé qui ne ressemble à la science que par une analyse imparfaite de la faculté de connaître. Platon a démontré déjà que, si nous ne connaissons que les apparences, nous ne connaissons rien, et que la science des apparences n'était une science qu'à condition de n'être plus une apparence.

1^{er} mars 1869 — L'impartialité et l'objectivité sont aussi rares que la justice, dont elles ne sont que deux formes particulières. L'intérêt est une source inépuisable de complaisantes illusions. Le nombre des êtres qui veulent voir vrai est extraordinairement petit. Ce qui domine les hommes, c'est la peur de la vérité, à moins que la vérité ne leur soit utile, ce qui revient à dire que l'intérêt est le principe de la philosophie vulgaire, ou que la vérité est faite pour nous, mais non pas nous pour la vérité. — Ce fait étant humiliant, la majorité ne veut naturellement pas le constater ni le reconnaître. Et c'est ainsi qu'un préjugé d'amour-propre protège tous les préjugés de l'entendement; lesquels naissent d'un stratagème de l'égoïsme. — L'humanité a toujours mis à mort ou persécuté ceux qui ont dérangé sa quiétude intéressée. Elle ne s'améliore que malgré elle. Le seul progrès voulu par elle, c'est l'accroissement des jouissances. Tous les progrès en justice, en moralité, en sainteté, lui ont été imposés ou arrachés par quelque noble violence. Le sacrifice, qui est la volupté des grandes âmes, n'a jamais été la loi des sociétés. C'est trop souvent en employant

un vice contre un autre, par exemple la vanité contre la cupidité, l'esprit de gloriole contre l'inclination positive, la convoitise contre la paresse, que les grands agitateurs ont vaincu la routine — En un mot, le monde humain est presque entièrement dirigé par la loi de la nature, et la loi de l'esprit (justice, beauté morale, bonté), simple ferment de cette grossière pâte, n'y a fait lever qu'assez peu de soufflures généreuses

Au point de vue de l'idéal, le monde humain est triste et laid, mais, en le comparant à ses origines probables, le genre humain n'a pas tout à fait perdu son temps. De là trois manières de regarder l'histoire : le pessimisme, quand on part de l'idéal, l'optimisme, quand on contemple à reculons, l'héroïsme, quand on songe que tout progrès coûte des flots de sang ou de larmes, et que le *mieux*, ainsi que la divinité mexicaine, réclame des hécatombes de cœurs fumants

L'hypocrisie européenne se voile la face devant les immolations volontaires de ces fanatiques de l'Inde, qui se jettent sous les roues du char de triomphe de leur grande déesse. Pourtant ces immolations ne sont que le symbole de ce qui se passe en Europe comme ailleurs, de l'offrande de leur vie faite par les martyrs de toutes les grandes causes. Disons-le, la déesse sanguinaire et farouche, c'est l'humanité elle-même, qui n'avance que par le remords et ne se repent que par l'excès de ses crimes — Ces fanatiques qui se dévouent sont la protestation continue contre l'égoïsme universel. Nous n'avons renversé que les idoles visibles, mais le sacrifice perpétuel subsiste encore partout, et partout l'élite des générations souffre pour le salut des multitudes. C'est la loi austère, amère, mystérieuse de la solidarité. La rédemption et la perdition mutuelles sont la destinée de notre race. Ainsi l'égoïsme est le mobile des individus, et l'égoïsme est une cécité. Le genre humain fait donc une œuvre qui le trompe, il est moins libre qu'il ne croit et travaille comme les polypiers de l'océan à un édifice qu'il ignore. Conclusion de toute cette rêverie, qui a couru la bride sur le cou : soumission à l'ordre universel. Pas de révolte contre son temps et contre les choses. Entrer dans le concert des forces et des actions historiques, payer sa dette et sa rançon, et remettre à Dieu le reste. Ne pas mépriser son espèce et rester champion du bien, sans illusion et sans amertume. La bonté prévenante et sereine est plus que l'irritation, et plus mâle que le désespoir ! Fais ce que dois, advienne que pourra.

18 mars 1869 — En revenant d'une promenade hors ville, ma cellule me fait horreur. C'est un cachot obscur, encombré, hideux comme le taudis de Faust. Dehors le soleil, les oiseaux, le printemps, la beauté, la vie, ici la laideur, les paperasses, la tristesse, la mort — Et pourtant ma promenade a été des plus mélancoliques. J'ai erré le long du Rhône et de l'Arve, et tous les souvenirs du passé et toutes les déceptions du présent et toutes les inquiétudes de l'avenir ont assiégé

mon cœur, comme un tourbillon d'oiseaux de nuit J'ai fait le compte de mes trépassés, et toutes mes fautes se sont rangées en bataille contre moi Le vautour de mes regrets s'est mis à me ronger le foie. Les secrètes pensées ont gonflé comme la poire d'angoisse Le sentiment de l'irréparable m'a étouffé comme un carcan Il m'a semblé que j'avais manqué la vie et que la vie à présent me manquait — Ah ! que le printemps est redoutable pour les solitaires ! Tous les besoins endormis se réveillent, toutes les douleurs disparues renaissent, le vieil homme terrassé et bâillonné se relève et se met à gémir Les cicatrices redeviennent blessures saignantes, et ces blessures se lamentent à qui mieux mieux. On ne songeait plus à rien, on avait réussi à s'étourdir par le travail ou la distraction, et tout d'un coup le cœur, ce prisonnier mis au secret, se plaint dans son cachot, et cette plainte fait chanceler tout le palais au fond duquel on l'avait muré.

Maudit printemps, reviendras-tu toujours !

Se fût-on soustrait à toutes les autres fatalités, il y en a une qui nous remet sous le joug, c'est celle du temps. Tu as réussi à t'affranchir de toutes les servitudes, mais tu avais compté sans la dernière, celle des années L'âge vient et sa pesanteur remplace toutes les autres oppressions réunies L'homme mortel n'est qu'une variété d'éphémère. En regardant les berges du Rhône qui ont vu couler le fleuve depuis dix ou vingt mille ans, ou seulement les arbres de l'avenue du cimetière, lesquels ont vu défiler tant de convois depuis deux siècles ; en retrouvant les murs, les digues, les sentiers qui m'ont vu jouer quand j'étais enfant ; en contemplant d'autres enfants courant sur le gazon de cette plaine de Plainpalais qui a porté mes premiers pas, j'ai eu l'âpre sensation de l' inanité de la vie et de la fuite des choses J'ai senti flotter sur moi l'ombre du mancenillier. J'ai aperçu le grand abîme implacable où s'engouffrent toutes ces illusions qui s'appellent les êtres J'ai vu que les vivants n'étaient que des fantômes voltigeant un instant sur la terre, faite de la cendre des morts, en rentrant bien vite dans la nuit éternelle comme des feux follets dans le sol. Le néant de nos joies, le vide de l'existence, la futilité de nos ambitions, me remplissaient d'un dégoût paisible. — De regret en désenchantement, j'ai dérivé jusqu'au bouddhisme, jusqu'à la lassitude universelle. — L'espérance d'une immortalité bienheureuse vaudrait mieux...

Avec quels yeux différents on voit la vie à dix, à vingt, à trente, à soixante ans ! Les solitaires ont conscience de cette métamorphose psychologique. — Une autre chose aussi les étonne . c'est la conjuration universelle pour cacher la tristesse de ce monde, pour faire oublier la souffrance, la maladie, la mort, pour couvrir les plaintes et les sanglots qui partent de chaque maison, pour farder le hideux masque de la réalité. Est-ce par générosité pour l'enfance et la jeunesse, est-ce par peur qu'on voile ainsi la vérité sinistre ? Est-ce par équité, et la

vie contient-elle autant ou plus de biens que de maux ? — Quoi qu'il en soit, c'est d'illusion plutôt que de vérité que l'on s'alimente. Chacun dévide la bobine de ses espérances trompeuses, et, quand il l'a épuisée, il s'assied pour mourir et laisse ses fils et ses neveux recommencer la même expérience. Chacun poursuit le bonheur, et le bonheur esquivé la poursuite de chacun.

Le seul viatique utile pour faire la traversée de la vie, c'est un grand devoir et quelques sérieuses affections. Et même les affections périssent, du moins leurs objets sont mortels : un ami, une femme, un enfant, une patrie, une Église, peuvent nous précéder dans la tombe : le devoir seul dure autant que nous.

Vis pour autrui, sois juste et bon,
Fais ton monument ou ta gerbe,
Et du Ciel obtiens le pardon
Avant d'aller dormir sous l'herbe

Cette maxime exorcise l'esprit de révolte, de colère, de découragement, de vengeance, d'indignation, d'ambition, qui tour à tour vient agiter et tenter le cœur que le printemps gonfle de sa sève — O vous, tous les saints de l'Orient, de l'antiquité et du christianisme, phalange de héros, vous avez connu les langueurs et les angoisses de l'âme ; mais vous en avez triomphé. Sortis vainqueurs de la carrière, ombragez-nous de vos palmes, et que votre exemple ranime notre courage !

Du reste, le soleil baisse, la nature est moins belle. L'orage intérieur a passé.

3 avril 1869 — J'achève le magnifique volume de Renan (*Les Apôtres*). Remue-t-il assez de choses, de questions et d'idées ! C'est un éblouissement. Pourtant j'éprouve toujours le sentiment d'une disproportion entre la cause et l'effet, entre le rôle et l'acteur. Si les apôtres et leurs hallucinations ne sont que cela, pourquoi leur œuvre est-elle aussi considérable ? Si la supercherie, l'illusion ou la duperie sont indispensables à la religion, pourquoi ne pas s'insurger contre la religion ? — Le point de vue esthétique, chez Renan, domine tout et explique cette apparente contradiction.

Mornex, 6 avril 1869 (*huit heures du matin*). — Temps magnifique. Les Alpes éblouissantes sous leur gaze d'argent. Les sensations de toute sorte m'ont inondé : volupté d'un bon lit, délices de la promenade au soleil levant, charmes d'une vue admirable, douceur d'un excellent déjeuner, nostalgie du voyage, en feuilletant les vues d'Espagne (par Vivian) et des pâturages d'Écosse (par Cooper), soif de joie, faim de travail, d'émotions et de vie, rêves de bonheur, songes d'amour ; le besoin d'être, l'ardeur de sentir encore et de me répandre s'agitaient au fond de mon cœur. Soudain réveil d'adolescence, pétilllement de poésie, renouveau de l'âme, repoussée des ailes du désir.

Aspirations conquérantes, vagabondes, aventureuses. Oubli de l'âge, des chaînes, des devoirs, des ennuis, élans de jeunesse, comme si la vie recommençait. Il semble que le feu ait pris aux poudres, notre âme se disperse aux quatre vents. On voudrait dévorer le monde, tout éprouver, tout voir. Ambition de Faust, convoitise universelle, horreur de sa cellule, on jette le froc aux orties, et l'on voudrait serrer toute la nature dans ses bras et sur son cœur. O passions, il suffit d'un rayon de soleil pour vous rallumer toutes ensemble ! La montagne froide et noire redevient volcan et fait évaporer sa couronne de neige sous un seul jet de son haleine brûlante. Le printemps amène de ces résurrections subites, invraisemblables. Faisant frissonner et bouillonner toutes les sèves, il produit des envies impétueuses, des inclinations foudroyantes et comme des fureurs de vie imprévues et inextinguibles. Il fait éclater l'écorce rigide des arbres et le masque de bronze de toutes les austérités. Il fait tressaillir le moine dans l'ombre de son couvent, la vierge derrière les rideaux de sa chambrette, l'enfant sur les bancs du collège, le vieillard sous le réseau de ses rhumatismes.

*O Hymen, Hymenæe !
Notusque calor per membra cucurrit*

Tous ces frémissements ne sont que les variantes infinies du grand instinct de la nature ; ils chantent la même chose en toute langue ; ils sont l'hymne à Vénus, le soupir après l'infini. Ils signifient l'exaltation de l'être qui veut mourir à la vie individuelle, et absorber en soi tout l'univers, ou se dissoudre en lui.

L'amour qui a conscience de lui-même est un pontificat ; il sent qu'il représente le grand mystère, et il se recueille religieusement dans le silence pour être digne de ce culte divin.

Mornex, 8 avril 1869, dernier jour (cinq heures du soir). — Grande vue lumineuse et calme. Les hirondelles traversent l'étendue. En face de moi, du côté de Bonneville, j'aperçois les ruines du château qui a donné son nom à toute la province (Faucigny), ruines qui me conservent aussi bien des souvenirs. Ce vaste paysage semble me regarder avec des yeux amis. Et malgré moi, en présence du Mont Blanc éternel et de toutes ces cimes couronnées de neige, je me sens envahi par une pensée mélancolique.

Car l'éternelle harmonie
Pèse comme une ironie
Sur tout le tumulte humain.

L'ombre commence à occuper les plaines. Marche ! marche ! juif errant. Le jour décline, la température baisse, il faut rentrer dans le travail, dans le souci, dans le devoir. La ville te rappelle. Tes vacances sont finies. Reprends le joug, rattache le boulet à ton pied. Renonce à

la montagne, au grand air, à la rêverie, à la liberté. Galérien de l'enseignement, relâché sur parole, présente-toi à l'appel. — Salut, doux paysage, cher amphithéâtre de coteaux verts et de montagnes blanches, berceau de ma jeunesse, asile de mon âge mûr, je n'ai plus de confidences à vous faire, mais vous voyez un rêveur qui ne vous quitte qu'avec peine, car il ne sait pas ce que sera sa vie dans trois mois, ni demain.

24 avril 1869. — Némésis serait-elle plus réelle que la Providence ? le Dieu jaloux plus vrai que le Dieu bon ? la douleur plus sûre que la joie ? les ténèbres plus certaines de vaincre que la lumière ? Est-ce le pessimisme ou l'optimisme qui a raison ? Lequel, de Leibniz ou de Schopenhauer, a le mieux compris l'univers ? De l'homme qui se porte bien ou de l'homme souffrant, lequel voit le mieux au fond les choses ? lequel se trompe ?

Ah ! le problème de la douleur et du mal est toujours la plus grande énigme de l'être, après l'existence de l'être lui-même. La foi de l'humanité a généralement postulé la victoire du bien sur le mal, mais, si le bien est non pas le résultat d'une victoire, mais une victoire, il implique une bataille incessante, infinie, il est la lutte interminable et le succès éternellement menacé. — Or si c'est là la vie, Bouddha n'a-t-il pas raison de la regarder comme le mal même, puisqu'elle est l'agitation sans trêve et la guerre sans merci ? Le repos ne se trouve alors que dans le néant. L'art de s'anéantir, d'échapper au supplice des renaissances et à l'engrenage des misères, l'art d'arriver au Nirvâna serait l'art suprême, la méthode de la délivrance. Le chrétien dit à Dieu : Délivre-nous du mal. Le bouddhiste ajoute : Et, pour cela, délivre-nous de l'existence finie, rends-nous au néant ! Le premier estime qu'affranchi du corps il peut entrer dans le bonheur éternel, le second croit que l'individualité est l'obstacle à toute quiétude, et il aspire à la dissolution de son âme elle-même. L'effroi du premier est le paradis du second ..

Mon sentiment à moi, c'est que la souffrance, le péché et l'isolement sont un mal, mais que l'existence, même individuelle, est un bien. Si l'individu, qui est une volonté, se sentait complètement uni avec la volonté universelle, il aurait tué le péché. S'il se sentait uni avec tous les autres hommes, il aurait détruit l'isolement. Et, s'il avait un organisme purement spirituel, il aurait supprimé la souffrance. Des âmes saintes, réunies en société auprès de Dieu et le glorifiant, c'est en effet le paradis chrétien. Mais cette conception repose sur bien des hypothèses qu'il y a des âmes ; — que la vie individuelle soit possible sans une limite, ou sans corps, — que des âmes amies se rejoignent et se reconnaissent, — que des mères puissent être heureuses tant que leurs enfants ne le seront pas, c'est-à-dire aiment moins en entrant dans le royaume de l'amour, — que des êtres progressifs puissent devenir parfaits, tandis que la perfection et le progrès s'excluent, etc. —

Hélas ! que de choses douteuses et pourtant toutes nécessaires à la foi !

Une seule chose est nécessaire l'abandon à Dieu Sois dans l'ordre toi-même et laisse à Dieu le soin de débrouiller l'écheveau du monde et des destinées. Qu'important le néant ou l'immortalité ? Ce qui doit être sera. Ce qui sera, sera bien La foi au bien, peut-être ne faut-il pas davantage à l'individu pour traverser la vie Mais il faut avoir pris parti pour Socrate, Platon, Aristote, Zénon, contre le matérialisme, la religion du hasard et le pessimisme. — Peut-être même faut-il se décider contre le nihilisme bouddhique, parce que le système de la conduite est diamétralement opposé si l'on travaille à augmenter sa vie ou à l'annuler, s'il s'agit de cultiver ses facultés ou de les atrophier méthodiquement

Employer son effort individuel à l'accroissement du bien dans le monde, ce modeste idéal suffit. Aider à la victoire du bien, c'est le but commun des saints et des sages. *Socii Dei sumus*, répétait Sénèque après Cléanthe.

Et le fabuliste en donnait cette variante familière, devenue proverbiale :

Que chacun fasse son métier,
Les vaches seront bien gardées

Celui qui fait son œuvre individuelle, celui-là accomplit la Loi et les Prophètes, il est dans l'ordre, il travaille au Grand Œuvre, il réjouit l'humanité et les anges. *Age quod agis*. Sois calme, laborieux, résigné, et fais ta petite tâche en conscience Le ciel et la terre ne te demandent pas davantage.

30 avril 1869 — Achevé l'ouvrage de Vacherot¹, qui m'a rendu pensif. J'ai le sentiment que sa notion de la religion n'est pas rigoureusement exacte et que la conséquence est dès lors sujette à retouche Si la religion est un âge psychologique antérieur à celui de la raison, il est clair qu'elle doit disparaître chez l'homme, comme les organes du têtard lorsque la grenouille est formée, révérence parler ; mais, si elle est un mode de la vie intérieure, elle peut et doit durer autant que le besoin de sentir, à côté de celui de penser. La question est celle-ci : théisme ou non-théisme ? Si Dieu n'est que la catégorie de l'idéal, la religion s'évanouit de droit comme les illusions de l'adolescence Si l'Être peut être senti et aimé en même temps que pensé, le philosophe peut faire acte de religion, comme il fait acte d'artiste, d'orateur, de citoyen. Il peut se joindre à un culte sans déroger. Or j'incline à cette solution J'appelle religion la vie devant Dieu et en Dieu.

Et Dieu fût-il la vie universelle, pourvu qu'il soit positif et non négatif, notre âme pénétrée du sentiment de l'infim est dans l'état

1 *La Religion*, 1869.

religieux. La religion diffère de la philosophie, comme le moi naif diffère du moi réfléchi, comme l'intuition synthétique diffère de l'analyse intellectuelle. On entre en religion par le sentiment de la dépendance volontaire et de la soumission joyeuse au principe de l'ordre et du bien. C'est dans l'émotion religieuse que l'homme se recueille ; il retrouve sa place dans l'unité infinie, et ce sentiment-là est sacré.

Mais, malgré cette réserve, je rends hommage à cet ouvrage, qui est un beau livre, bien mûr et bien sérieux. L'auteur est aussi un noble caractère.

13 mai 1869 — Déchiqueture dans les nuages. Par les trous bleus un vif soleil darde ses rayons espiègles. Orages, sourires, lubies, colères, et larmes. En mai, la nature est femme. Elle plaît à la fantaisie, émeut le cœur et fatigue la raison par la succession de ses caprices et la véhémence inattendue de ses bizarreries.

Ceci me rappelle le verset 213 du second livre des Lois de Manou : « Il est dans la nature du sexe féminin de chercher ici-bas à corrompre les hommes ; et c'est pour cette raison que les sages ne s'abandonnent jamais aux séductions des femmes. » C'est pourtant la même législation qui a dit : « Partout où les femmes sont honorées, les divinités sont satisfaites », et ailleurs : « Dans toute famille où le mari se plaît avec sa femme et la femme avec son mari, le bonheur est assuré » ; et encore : « Une mère est plus vénérable que mille pères. » Mais sachant ce qu'il y a d'irrationnel et d'orageux dans cet être fragile et charmant, Manou conclut : « A aucun âge une femme ne doit se gouverner à sa guise. »

Jusqu'à ce jour, dans plusieurs codes contemporains et circonvoisins, la femme est encore mineure toute sa vie. Pourquoi ? A cause de sa dépendance de la nature et de son assujettissement aux passions qui sont des diminutifs de la folie, en d'autres termes parce que l'âme de la femme a quelque chose d'obscur, de mystérieux, qui se prête à toutes les superstitions et qui alanguit les énergies viriles. A l'homme le droit, la justice, la science, la philosophie, tout ce qui est désintéressé, universel, rationnel ; la femme, au contraire, introduit partout la faveur, l'exception, la préoccupation personnelle. Dès qu'un homme, un peuple, une littérature, une époque s'efféminent, ils s'abaissent et s'amoindrissent. Dès que la femme quitte l'état de subordination où elle a tous ses mérites, on voit ses défauts naturels grandir rapidement. L'égalité complète avec l'homme la rend querelleuse, la domination la rend tyrannique. L'honorer et la gouverner sera longtemps la meilleure solution. Quand l'éducation aura formé des femmes fortes, nobles et sérieuses, chez lesquelles la conscience et la raison domineront les effervescences de la fantaisie et de la sentimentalité, alors il faudra dire : Honorer la femme et la conquérir ! Elle sera vraiment une égale, une pareille, une compagne. Pour le moment, elle n'est cela

qu'en théorie Les modernes travaillent au problème et ne l'ont pas résolu

15 juin 1869 — Le déficit du christianisme libéral, c'est une idée trop facile de la sainteté, ou, ce qui revient au même, une idée trop superficielle du péché¹ Le défaut des libérateurs se retrouve dans les libéraux, savoir : un demi-sérieux, une conscience trop large, un salut trop commode, une religion sans crucifixion réelle, une rédemption à bon marché, une psychologie trop frivole de la volonté, et surtout de la volonté perverse : en un mot, une sorte de mondanité théologique Aux âmes très pieuses, ils font l'effet de parleurs un peu profanes, qui froissent les sentiments profonds en vocalisant sur des thèmes sacrés Ils choquent les convenances du cœur, ils inquiètent les pudeurs de la conscience par leurs familiarités indiscrètes avec les grands mystères de la vie intime Ils paraissent des enjôleurs spirituels, des agents du Prince de ce monde déguisés en anges de lumière, des rhéteurs religieux à la façon des sophistes grecs, plutôt que des guides dans la voix douloureuse qui conduit au salut — Ce n'est pas aux gens d'esprit, ni même de science, qu'appartient l'empire sur les âmes, mais à ceux qui font l'impression d'avoir vaincu la nature par la grâce, d'avoir traversé le buisson de feu, et de parler non pas le langage de la sagesse humaine, mais celui de la volonté divine Bref, dans l'ordre religieux, c'est la sainteté qui fait l'autorité et l'amour ou la puissance de dévouement et de sacrifice qui va au cœur, persuade et attendrit.

Ce que les âmes religieuses, poétiques, tendres, pures pardonnent le moins, c'est qu'on diminue ou rabaisse leur idéal. C'est pourquoi toucher à Jésus leur paraît un sacrilège et pourquoi ouvrir trop grande la porte du paradis leur semble un crime — Il ne faut jamais mettre contre soi un idéal, il faut en montrer un autre, plus pur, plus haut, plus spirituel, si possible, et dresser, derrière une cime plus élevée, une cime plus élevée encore. Ainsi l'on ne dépouille personne, on rassure tout en faisant réfléchir, on fait entrevoir un but nouveau à celui qui voudrait changer de but. On ne détruit que ce qu'on remplace, et l'on ne remplace un idéal qu'en satisfaisant à toutes les conditions de l'ancien avec quelques avantages en sus. — Que les protestants libéraux présentent la vertu chrétienne avec une intimité, une intensité, une sainteté plus grandes qu'auparavant, et cela dans leurs personnes et dans leur influence, ils auront fait la preuve demandée par le Maître : l'arbre sera jugé à ses fruits

22 juin 1869 (neuf heures du matin) — Temps somnifère Quant à l'extérieur, tout est laid, gris et bas Une mouche est morte de froid sur ma *Revue moderne*, en plein été ! Qu'est-ce que la vie ? me disais-je en regardant la bestiole inanimée C'est un prêt, comme le mouvement.

1. On était à cette époque, à Genève et dans toute la Suisse protestante, au plus vif des discussions entre l'orthodoxie et le « christianisme libéral »

La vie universelle est une somme totale qui montre ses unités ici et là, partout, comme une roue électrique laisse pétiller les étincelles à sa surface. Nous sommes traversés par la vie, nous ne la possédons point. Hürn¹ admet trois principes irréductibles l'atome, la force, l'âme ; la force qui agit sur les atomes, l'âme qui agit sur les forces. Probablement qu'il distingue des âmes anonymes et des âmes personnelles. Ma mouche serait une âme anonyme.

(*Même jour*) — Voilà les églises nationales qui se débattent contre le christianisme dit libéral, Berne et Zurich ont commencé le feu. Aujourd'hui Genève entre en lice. Le Consistoire, à l'heure où j'écris, délibère sur deux pétitions, l'une pour le retranchement du *Credo* dans la liturgie, l'autre pour faire prêcher Fontanès. Il commencera la danse des œufs. — On finit par s'apercevoir que le protestantisme historique risque de faire le plongeon et n'a plus de raison d'être entre la liberté pure et l'autorité pure. Il est en effet un stage provisoire, fondé sur le biblicisme, c'est-à-dire sur l'idée d'une révélation écrite et d'un livre divinement inspiré et faisant par conséquent autorité. Une fois cette thèse mise au rang des fictions, le protestantisme s'effondre. Il sera obligé de reculer jusqu'à la religion naturelle, ou religion de la conscience morale. MM. Réville, Coquerel, Fontanès, Cougnard, Buisson acceptent la conséquence. Ils sont les avancés du protestantisme et les retardés de la libre pensée (Vacherot).

Leur illusion est de ne pas voir qu'une institution quelconque repose sur une fiction légale et que toute chose vivante présente un contresens logique. Postuler une Église de libre examen, d'absolue sincérité, c'est être un logicien, mais la réaliser, c'est autre chose. L'Église vit sur quelque chose de positif et le positif limite l'examen. On confond le droit de l'individu, qui est d'être libre, avec le devoir de l'institution, qui est d'être quelque chose. On prend le principe de la science pour le principe de l'Église, ce qui est une erreur. On ne s'aperçoit pas que la religion est différente de la philosophie, et que l'une veut unir par la foi tandis que l'autre maintient l'indépendance solitaire de la pensée. Pour que le pain soit bon, il lui faut du levain, mais le levain n'est pas le pain. Que la liberté soit la méthode pour arriver à la foi éclairée, d'accord, mais les gens qui ne s'entendraient que sur ce critérium et cette méthode ne sauraient fonder une Église, car ils peuvent différer complètement sur le résultat. Supposez un journal où les rédacteurs seraient de tous les partis possibles, ce journal serait sans doute curieux, mais il n'aurait point d'opinion, point de foi, point de symbole. Un salon de bonne compagnie où l'on discute poliment n'est pas une église, et une dispute même courtoise n'est pas un culte. Il y a confusion des genres.

14 juillet 1869. — Lamennais ! Heine ! âmes tourmentées, l'une par une erreur de vocation, l'autre par le besoin d'étonner et de mystifier.

1. G.-A. Hürn, physicien alsacien (1815-1890).

Le premier manquait de bon sens et de gaieté, le second manquait de sérieux. Le Français était un dominateur violent et absolu, l'Allemand, un Méphistophélès gouailleur qui avait horreur du philistinisme. Le Breton était tout passion et tristesse, le Hambourgeois, tout fantaisie et malice. Aucun des deux n'est un être libre et ne s'est fait une vie normale. Tous deux, par une faute première, se sont jetés dans une querelle sans fin avec le monde. Tous deux sont des révoltés. Ils n'ont pas combattu pour la bonne cause, pour la vérité impersonnelle, tous deux ont été les champions de leur orgueil. Tous deux ont considérablement souffert et sont morts isolés, reniés et maudits. Magnifiques talents, dépourvus de sagesse et qui ont fait à eux-mêmes et aux autres beaucoup plus de mal que de bien ! Plus on a de puissance intellectuelle, plus il est dangereux de mal prendre et de mal commencer la vie ; c'est comme pour les armes à feu : plus la carabine ou le canon rayé ont de portée, plus une simple déviation dans le pointage produit d'erreur dans le tir. Quelles lamentables existences que celles qui se dépensent à soutenir un premier défi, ou même une bévue, un lapsus !

Ces guerres niaises, qui finissent invariablement par une catastrophe, m'inspirent une profonde pitié — Et nous nous croyons libres, tandis que nous sommes d'ordinaire les esclaves de la fatalité et de la pire fatalité, celle des bagatelles ! Un rien pèse sur notre vie entière, et nous avons la stupidité d'être fiers :

Marionnettes du destin
Ou pantins de la Providence,
Chaque soir et chaque matin
Se raillent de notre prudence.

20 juillet 1869. — Lu cinq ou six chapitres épars du *Saint Paul* de Renan. L'auteur est souvent déplaisant par ses allures ambiguës et ses contradictions alternatives, destinées à plaire à tous les goûts. En dernière analyse, c'est un libre penseur, mais dont l'imagination flexible s'accorde l'épicurisme délicat de l'émotion religieuse. Il trouve grossier celui qui ne se prête pas à ces gracieuses chimères, et borné celui qui les prend au sérieux. Il s'amuse des variations de la conscience, comme du jeu d'un kaléidoscope ; mais il est trop fin pour s'en moquer. Le vrai critique ne conclut pas et n'exclut rien ; son plaisir est de comprendre sans croire, et de bénéficier des œuvres de l'enthousiasme tout en restant libre d'esprit et débarrassé d'illusion. Cette manière de faire paraît de la jonglerie ; ce n'est que l'ironie souriante d'un esprit très cultivé, qui ne veut être étranger à rien et n'être dupe de rien. C'est le parfait dilettantisme de la Renaissance — Avec cela, des aperçus sans nombre et la joie de la science ! Voir juste et de toutes les manières à la fois, c'est en effet quelque chose de délicieux.

14 août 1869. — Au nom du ciel, qui es-tu ? que veux-tu, être inconstant et inflexible ? où est ton avenir, ton devoir, ton désir ?

Tu voudrais trouver l'amour, la paix, la chose qui remplira ton cœur, l'idée que tu défendras, l'œuvre à laquelle tu dévoueras le reste de tes forces, l'affection qui étanchera ta soif intérieure, la cause pour laquelle tu mourrais avec joie. Mais les trouveras-tu jamais ? Tu as besoin de tout ce qui est introuvable : la religion vraie, la sympathie sérieuse, la vie idéale, tu as besoin du paradis, de la vie éternelle, de la sainteté, de la foi, de l'inspiration, que sais-je ? Tu aurais besoin de mourir et de renaître, de renaître transformé toi-même et dans un monde différent. Tu ne peux ni étouffer tes aspirations, ni te faire illusion sur elles. Tu sembles condamné à rouler sans fin le rocher de Sisyphe, à ressentir le rongement d'esprit d'un être dont la vocation et la destinée sont en désaccord perpétuel « Cœur chrétien et tête païenne », comme Jacobin. tendresse et fierté, étendue d'esprit et faiblesse de volonté, les deux hommes de saint Paul, chaos toujours bouillonnant de contrastes, d'antinomies, de contradictions, humilité et orgueil, candeur enfantine et défiance illimitée, analyse et intuition, patience et irritabilité, bonté et sécheresse ; nonchalance et inquiétude, élan et langueur, indifférence et passion ; en somme, incompréhensible et insupportable à moi-même et aux autres.

Je reviens de moi-même à l'état fluide, vague, indéterminé, comme si toute forme était une violence et une défiguration. Toutes les idées, maximes, connaissances, habitudes s'effacent en moi, comme les rides de l'onde, comme les plis dans un nuage ; ma personnalité a le minimum possible d'individualité. Je suis à la plupart des hommes ce que le cercle est aux figures rectilignes, je suis partout chez moi, parce que je n'ai pas de moi particulier et nominatif — A tout prendre, cette imperfection a du bon. En étant moins *un* homme, je suis peut-être plus près de l'homme, peut-être un peu plus homme. En étant moins individu, je suis plus espèce. Ma nature, prodigieusement incommode pour la pratique, est assez avantageuse pour l'étude psychologique. En m'empêchant de prendre parti, elle me permet de comprendre tous les partis...

Ce n'est pas seulement la paresse qui m'empêche de conclure c'est une sorte d'aversion secrète pour les prescriptions intellectuelles. J'ai le sentiment qu'il faut de tout pour faire un monde, que tous les citoyens ont droit dans l'État et que, si chaque opinion est également insignifiante en elle-même, toutes les opinions sont parties prenantes à la vérité. Vivre et laisser vivre, penser et laisser penser, sont des maximes qui me sont également chères. Ma tendance est toujours à l'ensemble, à la totalité, à l'équilibre. C'est exclure, condamner, dire non, qui m'est difficile, excepté avec les exclusifs. Je combats toujours pour les absents, pour la cause vaincue, pour la vérité ou la portion de vérité négligée c'est-à-dire que je cherche à compléter chaque thèse, à faire le tour de chaque problème, à voir chaque chose de tous les côtés possibles. Est-ce là du scepticisme ? Oui, comme résultat, non, comme but. C'est le sentiment de l'absolu et de l'in-

fini réduisant à leur valeur et remettant à leur place le fini et le relatif.

Mais ici, également, ton aspiration est plus grande que ton talent ; ta perception philosophique est supérieure à ta force spéculative , tu n'as pas l'énergie de tes vues ; ta portée est supérieure à ton invention : tu as par timidité laissé l'intelligence critique dévorer en toi le génie créateur. — Est-ce bien par timidité ?

Hélas ! avec un peu plus d'admiration ou de bonheur, il y avait à tirer de toi un homme que tu n'as pas été et que ton adolescence laissait entrevoir.

Villars, 16 août 1869. — Je suis frappé et presque effrayé de représenter aussi bien l'homme de Schopenhauer : « Que le bonheur est une chimère et la souffrance une réalité , — que la négation de la volonté et du désir est le chemin de la délivrance ; — que la vie individuelle est une misère dont la contemplation impersonnelle seule affranchit », etc. Mais le principe que la vie est un mal et le néant un bien est à la base du système, et cet axiome, je n'ai pas osé le prononcer d'une façon générale, bien qu'en l'admettant pour tels ou tels individus — Ce que je goûte encore dans le misanthrope de Francfort, c'est l'antipathie pour les préjugés courants, pour les rengaines européennes, pour les hypocrisies des Occidentaux, pour le succès du jour Schopenhauer est un grand esprit désabusé, qui professe le bouddhisme en pleine Allemagne et le détachement absolu en pleine orgie du XIX^e siècle. Son principal défaut, c'est la sécheresse complète, l'égoïsme entier et altier, l'adoration du génie et l'indifférence universelle, tout en enseignant la résignation, l'abnégation, etc. Ce qui lui manque, c'est la sympathie, c'est l'humanité, c'est l'amour. Et ici je reconnais entre nous la dissimilitude Par la pure intelligence et par le travail solitaire, j'arriverais facilement à son point de vue , mais, dès que le cœur est sollicité, je sens que la contemplation est intenable La pitié, la bonté, la charité, le dévouement reprennent leur droit et même revendiquent la première place

La grandeur la plus grande est encor la bonté

Si quelque chose est, Dieu est ; si Dieu est, ce qui est, est par lui ; la vie dès lors ne peut être un mal ; elle doit être au contraire la diminution du mal et l'augmentation du bien Donc, l'accroissement de l'être serait la loi universelle. La conversion de l'être en conscience, la spiritualisation et la moralisation grandissantes seraient la raison de la Nature Dieu ne s'accroît pas , mais l'amour se multiplie par lui-même en multipliant les points aimants et aimés , et le monde serait l'infini laboratoire de la vie, élaborant l'infinie multitude des esprits, qui élabore à son tour la vraie forme de l'existence divine, savoir l'infini élevé à l'infinie puissance par l'impérissable fécondité de l'intelligence et de l'amour. — Je me cabre donc contre le désolant pessimisme de

Schopenhauer La réduction au néant est un pis aller — La question est théisme ou non-théisme.

Charnex-sur-Clarens, 29 août 1869. — Agréable matinée. . Vécu dans la verdure à quelque cent pieds au-dessus du village, médité avec Schopenhauer, plané au-dessus des eaux bleues, oublié ma petite historiette et ma chétive personnalité, selon ma vieille habitude, et selon le goût du philosophe francfortois. Les cousins, fourmis et autres bestioles de la forêt me dévoraient là-haut, mais j'avais la liberté de l'esprit. . Schopenhauer vante l'impersonnalité, l'objectivité, la contemplation pure, la non-volonté, le calme et le désintéressement, l'étude esthétique du monde, le détachement de la vie, l'abdication de tout désir, la méditation solitaire, le dédain de la foule, l'indifférence pour tous les biens convoités du vulgaire il approuve tous mes défauts, l'enfantillage, mon aversion pour la vie pratique, mon antipathie pour les utilitaires, ma défiance de tout désir, en un mot, il courtise mes penchants, il les caresse et les justifie.

Redoutables flatteurs ! présent le plus funeste
Que puisse faire aux rois la colère céleste

Cette harmonie préétablie entre la théorie de Schopenhauer et mon homme naturel me cause un plaisir mêlé de terreur. Je pourrais m'*indulger*, mais je crains d'engourlander ma conscience. D'ailleurs je sens que la bonté ne souffre pas cette indifférence contemplative et que la vertu consiste à se vaincre.

Charnex, 30 août 1869. — Encore quelques chapitres de Schopenhauer... — Schopenhauer croit à l'immutabilité des données premières de l'individu et à l'invariabilité du naturel. Il doute de l'homme nouveau, du perfectionnement réel, de l'amélioration positive dans un être. Les apparences seules se raffinent. Le fond reste identique. — Peut-être confond-il le naturel, le caractère et l'individualité ? J'incline à penser que l'individualité est fatale et primitive, le naturel très ancien mais altérable, le caractère plus récent et susceptible de modifications involontaires ou volontaires. L'individualité est chose psychologique, le naturel chose esthétique, le caractère seul chose morale. La liberté et son emploi ne sont pour rien dans les deux premiers, le caractère est un fruit historique et résulte de la biographie. — Pour Schopenhauer, le caractère s'identifie avec le naturel, comme la volonté avec la passion. En un mot, il simplifie trop et regarde l'homme du point de vue plus élémentaire qui suffit avec l'animal. La spontanéité vitale et même chimique est déjà nommée volonté. Analogie n'est pas équation, comparaison n'est pas raison ; similitude et parabole ne sont pas du langage exact — Beaucoup des originalités de Schopenhauer s'évanouissent quand on les traduit dans une terminologie plus exigeante et plus précise.

(*Plus tard*) — Rien qu'en entr'ouvrant les *Lichtstrahlen* de Herder ¹, on sent la différence avec Schopenhauer. Celui-ci est plein de traits, d'aperçus qui se détachent du papier et se découpent en images nettes. Herder est beaucoup moins écrivain, ses idées se délaient dans leur milieu et ne se condensent pas d'une façon brillante, en cristaux et en pierres. Tandis que ce dernier procède par nappes et courants de pensées qui n'ont pas de contours définis et isolés, l'autre sème des îles, saillantes, pittoresques, originales, qui gravent leur aspect dans le souvenir. Ainsi diffèrent entre eux Nicole et Pascal, Bayle et Saint-Simon.

Quelle est la faculté qui donne du relief, de l'éclat, du mordant à la pensée ? C'est l'imagination. Par elle l'expression se concentre, se colore et se trempe. En individualisant ce qu'elle touche, elle le vivifie et le conserve. L'écrivain de génie change le sable en verre et le verre en cristal, le minerai en fer et le fer en acier ; il marque à sa griffe chaque idée qu'il empoigne. Il emprunte beaucoup au patrimoine commun et ne rend rien, mais ses vols mêmes lui sont complaisamment laissés comme propriété privée. Il a comme une lettre de franchise et le public lui permet de prendre ce qu'il veut.

Charnex, 31 août 1869 — Erré sur les pentes bocagères. Lu sous le noyer de la maison rouge... Temps lourd, vapoureux, congestif

CONTRASTES		ALTERNANCE
	HARMONIE	
ÉQUILIBRE		TOTALITÉ

Senti se heurter en ma conscience tous les systèmes opposés : stoïcisme, quiétisme, bouddhisme, christianisme. Schopenhauer a beau me prêcher l'abdication, la résignation, l'immobilité, pour attendre la paix, quelque chose réclame en moi et proteste. La mort de la volonté et du désir, le désenchantement absolu de la vie : ceci m'est facile, et précisément par cela, suspect. La vie est-elle seulement un piège, une illusion, un leurre, un mal ? Je ne puis encore le croire. L'amour est-il une superstition ? une contemplation ? une immolation ? Le bonheur n'est-il qu'un mensonge convenu ? Ne serai-je donc jamais d'accord avec moi-même, et ne pourrai-je ni pratiquer mes maximes, ni maximiser mes pratiques ? Si l'impersonnalité est un bien, pourquoi ne pas m'y obstiner, et, si elle est une tentation, pourquoi y revenir après l'avoir jugée et vaincue ? Il faudrait pourtant savoir une fois ce que tu aimes le plus, ce que tu crois le plus vrai, ce qui te

1. Recueil de pensées et fragments tirés des écrits de cet auteur.

semble le plus exact et le meilleur. — La raison profonde de ma défiance, c'est que le dernier pourquoi de la vie me paraît un leurre. L'individu est une dupe éternelle qui n'obtient jamais ce qu'elle cherche et que son espérance trompe toujours. Mon instinct est d'accord avec le pessimisme de Bouddha et de Schopenhauer. Cette incrédulité persiste au fond même de mes élans religieux. La nature est bien pour moi une Maia. Aussi ne la regardé-je qu'avec des yeux d'artiste. Mon intelligence reste sceptique. En quoi donc ai-je foi ? Je ne le sais pas. Et qu'est-ce que j'espère ? Il me serait difficile de le dire. — Erreur ! Tu crois en la bonté et tu espères que le bien prévaudra. Dans ton être ironique et désabusé il y a un enfant, un simple, un génie attristé et candide, qui croit à l'idéal, à l'amour, à la sainteté, à toutes les superstitions angéliques. Tout un millénium d'idylles dort dans ton cœur. Tu es un faux sceptique, un faux insouciant, un faux rieur.

Borné par sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Charnex¹, 8 septembre 1869 (neuf heures du matin). — Temps magnifique. Une heure de contemplation muette à ma fenêtre. Vu aller et venir les papillons, les pensionnaires, les chats, les hirondelles, les fumées, dans ce vaste et splendide paysage, où la grâce se marie à la sévérité. Il me semblait que tous les êtres se délectaient de la joie de vivre, dans cet air balsamique, sous les rayons caressants de ce soleil d'automne. Il y a de la félicité dans cette matinée, les effluves célestes baignent complaisamment les monts et les rivages, on se sent pour ainsi dire sous une bénédiction. Aucun bruit indiscret et vulgaire ne traverse cette paix religieuse. On se croirait dans un temple immense où toutes les beautés de la nature et tous les êtres ont leur place. Je n'ose ni remuer ni respirer, tant l'émotion m'opprime, et je crains de faire fuir le rêve, rêve où les anges passent, moment de sainte extase et d'intense adoration.

Comme autrefois j'entends, dans l'éther infini,
La musique du temps et l'hosanna des mondes.

Comme la bonne femme de Fénelon, je demeure sans parole et je ne [puis] rien dire que : *Oh !* Mais cette exclamation si nue est une prière, un élan de gratitude, d'admiration et d'attendrissement. Dans ces instants séraphiques, on sent venir à ses lèvres le cri de Pauline : « Je

1
Entre le clair miroir du lac aux vagues bleues
Et le sombre manteau du Cubly bocager,
Devalé, ondule et rit, à travers maint verger,
Sous les noyers pleins d'ombre, un gazon de deux lieues.

C'est ici, c'est Charnex, mon nid dans les halliers,
L'asile aimable et doux où mon loisir s'arrête :
Les Pleiades, le Caux, l'Arvei sont sur ma tête ;
Chillon, Vevey, Clarens, Montreux sont à mes pieds.
(AMTEL, Jour à Jour.)

sens, je crois, je vois ! » On oublie toutes les misères, tous les soucis, tous les chagrins de la vie, on s'unit à la joie universelle, on entre dans l'ordre divin et dans la béatitude du Seigneur. Le travail et les larmes, le péché, la douleur et la mort n'existent plus. Exister c'est bénir, la vie est le bonheur. Dans cette pause sublime, toutes les dissonances ont disparu. Il semble alors que la création ne soit qu'une symphonie gigantesque, qui épanouit aux pieds du Dieu de bonté l'inépuisable richesse de ses louanges et de ses accords. On ne doute plus qu'il en soit ainsi, on ne sait plus s'il en est autrement. On est devenu soi-même une note de ce moment, et l'on ne sort du silence de l'extase que pour vibrer à l'unisson de l'enthousiasme éternel.

14 octobre 1869. — Hier mercredi, mort de Sainte-Beuve. Grande perte !

16 octobre 1869. — *Laboremus* ! paraît avoir été la devise de Sainte-Beuve comme de Septime-Sévère. Il est mort debout, et il a, jusqu'à la veille du jour suprême, tenu la plume et surmonté les souffrances du corps par l'énergie de l'esprit. C'est aujourd'hui, à cette heure même, qu'on le dépose dans le sein de la mère nourricière. Il a tenu bon et refusé les sacrements de l'Eglise, il ne s'est rattaché à aucune confession. Il était du *grand diocèse*, celui des chercheurs indépendants, il ne s'est accordé aucune hypocrisie finale. Comme Voltaire et comme Lamennais, il n'a voulu avoir affaire qu'à Dieu tout seul, ou peut-être à la mystérieuse Isis. Étant garçon, il est mort aux bras de son secrétaire. Il avait soixante-cinq ans. Sa puissance de travail et de mémoire était immense et intacte.

Quels étaient ses commensaux du vendredi ? Scherer, Nefftzer, Weiss, Prévost-Paradol, Taine et quelques autres. Que pense Scherer de cette vie et de cette mort ?

19 octobre 1869. — Bel article d'Edmond Scherer sur Sainte-Beuve, dont *Le Temps* fait le prince des critiques français et le dernier représentant de l'époque du goût littéraire, l'avenir étant aux faiseurs et aux hâbleurs, à la médiocrité et à la violence. L'article respire une certaine mélancolie virile, qui sied dans la nécrologie d'un maître des choses de l'esprit.

Le fait est que Sainte-Beuve produit un plus grand vide que Béranger et Lamartine, ceux-ci étaient des grandeurs déjà historiques et lointaines, celui-là nous aidait encore à penser. Le vrai critique est un point d'appui pour tout le monde. Il est le jugement, c'est-à-dire la raison publique, la pierre de touche, la balance, la coupelle qui mesure la valeur de chacun et le mérite de chaque œuvre. L'infaillibilité du jugement est peut-être ce qu'il y a de plus rare, tant elle réclame de qualités en équilibre, qualités naturelles et acquises, qualités de l'esprit et du cœur. Qu'il faut d'années et de labeurs, d'études et de

comparaisons, pour amener à maturité le jugement critique ! Comme le sage de Platon, c'en est qu'avec la cinquantaine qu'il est au niveau de son sacerdoce littéraire, ou, pour être moins pompeux, de sa fonction sociale. Ce n'est qu'alors qu'il a fait le tour de toutes les manières d'être et qu'il possède toutes les nuances de l'appréciation. — Et Sainte-Beuve joignait à cette culture infiniment raffinée une mémoire prodigieuse et une incroyable multitude de faits et d'anecdotes emmagasinés pour le service de sa pensée.

8 décembre 1869 (huit heures du matin) — Ciel bas, air gris, temps triste, — ce paysage correspond à l'état d'une âme abattue, et d'un cœur sans espérance. Ma petite ménagère file-doux et trotte-menu vient de partir, emportant mes lettres du jour. J'ai déjeuné et me voici à mon bureau, recueilli devant mon ouvrage. Le travail consciencieux et solide n'est-il pas encore ce qui trompe le moins ?

Je ne me sens pas encore bien établi dans ma nouvelle demeure. Je ne puis pas mettre à l'instant la main sur un objet quelconque, livre ou papier, harde ou gravure. Puis je ne sais comment tirer parti de ma principale chambre, sur laquelle je comptais le plus. Diverses choses traînent, clochent ou boitent. Bref, le bohème malgré lui n'est pas encore casé. Un peu de confort serait pourtant gentil. — Mais, comme le disait ce matin ma femme de ménage, « le bon Dieu ne veut pas qu'on soit heureux ». Cette idée profonde qui résume toute la philosophie chrétienne — car c'est la glorification pieuse de la douleur — est descendue dans la conscience des plus humbles et des plus petits. Le malheur est voulu par le Dieu bon, donc la douleur est un bien. Ce prodigieux paradoxe est devenu tout simple et même populaire. Cela veut dire que cette vie n'est qu'une épreuve de notre patience, et que la vraie vie vient après. Le christianisme est un leurre si l'âme n'est pas immortelle, car il ajourne au ciel la justice et le bonheur, et l'équilibre moral est escompté par la foi aux promesses de l'avenir. La religion de la douleur est celle de l'espérance. « Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ! »

J'en conclus qu'il n'y a aucun moyen égal à la religion pour populariser les grandes idées morales. Et j'en induis que le besoin d'autorité sur un point grandissant à proportion de l'affranchissement sur tout le reste, la démocratie future se passera toujours moins de religion, et peut-être même rétrogradera jusqu'au catholicisme, pour échapper à l'atomisme moral. Les époques incrédules sont toujours le berceau de nouvelles superstitions. « Si un peuple ne veut pas croire, il faut qu'il serve » — On a toujours une religion, et une foi, comme on fait de la prose, fût-ce sans le savoir. Le choix n'est donc pas entre la foi et la science, mais entre une foi et une autre, entre une religion grossière et une meilleure. Il est possible que la religion du bien, sans espoir de récompense et d'immortalité, en d'autres termes le stoïcisme, devienne un jour la foi de l'humanité. Jusqu'ici, du moins, cette religion n'a

suffi qu'aux plus nobles âmes, et le paradis a été nécessaire aux chrétiens et aux musulmans. Le paradis ne fût-il qu'un imparfait symbole de la Vie éternelle, et par conséquent une illusion, sa vertu fortifiante n'en aurait pas moins été un fait. L'erreur des cerveaux étroits est de ne pas rendre justice à l'illusion, c'est-à-dire à la vérité relative, purement psychologique et subjective. Toutes les intelligences vulgaires manquent de délicatesse critique et se font l'idée la plus naïve de la vérité religieuse ou même de la vérité, parce qu'elles ne comprennent pas la nature et les lois de l'esprit humain. La phénoménologie est lettre close pour ces pachydermes, qui vivent à la surface de leur âme. Ils sont les lourds, les épais, les obtus, qui ne voient clair qu'en arithmétique et en mécanique, et sont incompetents dans le monde moral. La géométrie est leur domaine, le *fieri*, le devenir, la vie, et par conséquent la réalité dernière et profonde n'est pas de leur ressort ni de leur gibier.

Mais de quoi parlais-je ? de la nécessité d'une foi quelconque, pour pouvoir agir et vivre. Le scepticisme conclut rigoureusement au quétisme. Dans le doute on s'abstient. L'incertitude infinie impose l'absolue immobilité. Si donc l'action est obligatoire, il faut une espérance, une persuasion, une foi, pour décider la volonté libre. L'intérêt, le devoir sont des motifs, mais tout motif n'a de valeur que par une foi sous-entendue, la foi au bien par exemple, ou celle au plaisir. Il est vrai que cette foi est une expérience ; mais croire à son expérience est encore un acte de foi, qu'un vrai sceptique peut s'interdire. La base de ma certitude, c'est donc mon expérience intime, mais son principe est l'acte de souveraineté par lequel je décide *motu proprio* et sans raison que mon expérience est valable, qu'elle est vraie, que j'y crois. Le passage de l'illusion à la vérité est donc une spontanéité du vouloir. Le fond de la certitude est notre volonté. Sans la volonté, nous restons dans le scepticisme. Sans elle, il y a conscience, mais il n'y a point de science et point de réalité. — Mais, si l'individu n'est au fond qu'une volonté, l'univers aussi n'est qu'une volonté. Et la volonté s'éteignant, tout disparaît comme un songe. Volonté et imagination, ce serait là tout l'homme et toute la nature. La réalité n'est que la fantasmagorie infinie de la Volonté primordiale. Maïa est le rêve de Brahma. — C'est une des grandes *Weltvorstellungen* possibles. Schopenhauer en a fait le système.

(*Plus tard.*) — Ce matin tout m'a glacé : le froid de la saison, l'immobilité physique et surtout la *Philosophie de l'Inconscient*¹. Ce livre établit cette thèse désolée : la création est une erreur, l'être tel qu'il est ne vaut pas le néant, et la mort vaut mieux que la vie.

J'ai ressenti l'impression morne qu'*Obermann* m'avait causée dans mon adolescence. La tristesse noire du bouddhisme m'a enveloppé de ses ombres. — Si, en effet, l'illusion seule nous masque l'horreur

1 HARTMANN, *Philosophie de l'Inconscient*, 1869.

de l'existence et nous fait supporter la vie, l'existence est un piège et la vie un mal. Comme Annikeris, le *Πισιδάνατος*, nous devons conseiller le suicide, ou plutôt, avec Bouddha et Schopenhauer, nous devons travailler à l'extirpation radicale de l'espérance et du désir, qui sont la cause de la vie et de la résurrection. Ne pas renaître, c'est là le point, et c'est là le difficile. La mort n'est qu'un recommencement, tandis que c'est l'anéantissement qui importe. L'individuation étant la racine de toutes nos douleurs, il s'agit d'en éviter l'inférieure tentation et l'abominable possibilité — Quelle impiété ! Et pourtant tout cela est logique, c'est la dernière conséquence de la philosophie du bonheur. L'épicurisme aboutit au désespoir. La philosophie du devoir est moins désolante — Mais le salut est dans la conciliation du devoir et du bonheur, dans l'union de la volonté individuelle avec la volonté divine, dans la foi que cette volonté suprême est dirigée par l'amour. Pour ne pas maudire la création, il faut croire, malgré les apparences et les expériences, qu'elle est une œuvre d'amour, et que le principe universel est à la fois sagesse, sainteté et bonté. Sinon qu'elle soit anathème ! et invoquons le néant.

23 février 1870. — Reconnu avec terreur les causes de mon obsession d'hier. Elles sont dans l'instinct de perversité, dans l'instinct de bravade — et dans l'instinct de suicide. On a beau dire, le mal tente parce qu'il est le mal, Satan n'a pas toujours besoin de se déguiser en ange de lumière pour se faire écouter et suivre, il pique la curiosité, et cela suffit. On parle de la peur du danger, mais le danger exerce aussi un attrait puissant et vertigineux ; on veut se mesurer avec lui et jouir de sa force.

On s'appuie sur l'instinct de conservation, mais l'instinct contraire est aussi réel. Ce qui nous est funeste sollicite en nous un goût malsain, qui n'est point aveugle mais dépravé.

Ainsi ce qui chagrinerait notre conscience et notre intérêt peut nous tenter encore, pourquoi ? en caressant notre instinct de révolte qui ne veut craindre ni Dieu ni diable, qui n'admet pas le supérieur et qui s'insurge contre tout conseil et toute injonction — Il y a donc en nous l'élément satanique, il y a un ennemi de toute loi, un rebelle qui n'accepte aucun joug, pas même celui de la raison, du devoir et de la sagesse. Cet élément est la racine de tout péché : *das radicale Böse* de Kant. L'indépendance, qui est la condition de l'individualité, est en même temps la tentation éternelle de l'individu. Ce qui fait que ce que nous sommes est aussi ce qui nous fait pécheurs.

Le péché est donc bien dans nos moelles, il coule en nous comme le sang dans nos veines, il est mêlé à toute notre substance. Ou plutôt je dis mal : la tentation est notre état naturel, mais le péché n'est pas nécessaire. Le péché consiste dans la confusion volontaire de la bonne avec la mauvaise indépendance, il a pour cause la demi-indulgence accordée à un premier sophisme. Nous fermons les yeux sur les coin-

mencements du mal parce qu'ils sont petits, et dans cette faiblesse se trouve en germe notre défaite — *Principiis obsta*, cette maxime bien suivie nous préserverait de presque toutes nos catastrophes.

Nous ne voulons d'autre maître que notre caprice, autant vaut dire que notre mauvais moi ne veut pas de Dieu, que le fond de notre nature est séditieux, impie, insolent, réfractaire, contradictoire et contempteur de tout ce qui prétend à le dominer, par conséquent contraire à l'ordre, ingouvernable et négatif. C'est ce fond que le christianisme appelle l'homme naturel. Mais le sauvage qui est en nous et qui fait notre étoffe première doit être discipliné, policé, civilisé, pour donner un homme. Et l'homme doit être patiemment cultivé pour devenir un sage. Et le sage doit être éprouvé pour devenir un juste. Et le juste doit avoir remplacé sa volonté individuelle par la volonté de Dieu pour devenir un saint. Et cet homme nouveau, ce régénéré, c'est l'homme spirituel, c'est l'homme céleste, dont parlent les Védas comme l'Évangile, et les Mages comme les néo-platoniciens.

17 mars 1870 (onze heures du matin). — Une belle musique de cuivre vient de jouer quelques morceaux dans la rue, sous la pluie. C'était un velours pour l'homme intérieur. O Pythagore, si la musique nous transporte ainsi dans le ciel, c'est que la musique est l'harmonie, que l'harmonie est la perfection, que la perfection est notre rêve, et que notre rêve, c'est le ciel. — Ce monde de querelle, d'aigreur, d'égoïsme, de laideur et de misère, nous fait involontairement soupirer après la paix éternelle, après l'adoration sans borne et l'amour sans fond. Ce n'est pas tant de l'infini que nous avons soif que de la beauté. Ce n'est pas l'être et les limites de l'être qui nous pèsent, c'est le mal, en nous et hors de nous. Il n'est point nécessaire d'être grand, pourvu qu'on soit dans l'ordre. La perfection dans le relatif suffit parfaitement à notre besoin d'absolu. L'ambition morale n'a point d'orgueil, elle ne désire qu'être à sa place, et chanter bien sa note dans l'universel concert du Dieu d'amour. La sainteté du serviteur, sans puissance, sans science, sans dignité, est toute la félicité qu'elle souhaite. N'être qu'un vermisseau, mais selon Dieu, voilà le vœu de Cléanthe et de Thomas à Kempis...

Je ne sais pas si c'est le chapitre de Dixon sur les *Shakers*¹, ou le fait de la convalescence, ou celui de la musique, mais je me sens un grand besoin de mansuétude religieuse. « Autant que cela dépend de vous, soyez en paix avec tous les hommes ! » La retraite, le travail, la méditation, la prière à la façon essénienne me sourient comme une existence de choix. Un intérieur aimant, pieux, tranquille, cultivé, c'est à peu près tout ce qui me tente. — L'instinct contemplatif et mystique se réveille en moi. Mais je me rappelle que je suis ondoyant et divers. *Homo sum, nihil humani*. Faisons notre tâche.

¹ W. H. DIXON, *New America*, 1867

30 mars 1870 — Certes, la Nature est inique, sans pudeur, sans probité et sans foi. Elle ne veut connaître que la faveur gratuite et l'aversion folle, et n'entend compenser une injustice que par une autre. Le bonheur de quelques-uns s'expie donc par le malheur d'un plus grand nombre. Inutile d'ergoter contre une force aveugle.

La conscience humaine se révolte contre cette loi, et, pour satisfaire son instinct de justice, elle a imaginé deux hypothèses dont elle s'est fait une religion : la première est l'idée d'une providence individuelle, la seconde, celle d'une autre vie. Que les accidents et les infortunes incompréhensibles soient des dispensations paternelles d'un Dieu qui veut nous éprouver, et à l'instant la révolte fait place à l'esprit de soumission filiale. Que les étonnantes iniquités de ce monde doivent être réparées après coup, dans une meilleure existence où il y ait de la joie pour tous les affligés et où la justice habite, et dès ce moment les épreuves deviennent supportables. Ainsi la foi à une protection divine et l'espérance d'une immortalité réparatrice, voilà où l'humanité puise le courage, voilà le procédé génial par lequel elle se réconcilie avec les duretés de la destinée.

C'est là une protestation contre la Nature, déclarée immorale et scandalisante. L'homme croit au bien, et, pour ne relever que de la justice, il affirme que l'injustice qu'il touche n'est qu'une apparence, qu'un mystère, qu'un prestige, et que justice se fera.

Fiat justitia, pereat mundus!

C'est un grand acte de foi. Et, puisque l'humanité ne s'est pas faite elle-même, cette protestation a quelque chance d'exprimer une vérité. S'il y a conflit entre le monde naturel et le monde moral, entre la réalité et la conscience, c'est la conscience qui doit avoir raison.

Il n'est nullement nécessaire que l'univers soit, mais il est nécessaire que justice se fasse, et l'athéisme est tenu d'expliquer l'opiniâtreté absolue de la conscience sur ce point. La Nature n'est pas juste, nous sommes les produits de la Nature : pourquoi réclamons-nous et prophétisons-nous la justice ? Pourquoi l'effet se redresse-t-il contre sa cause ? Le phénomène est singulier. Cette revendication provient-elle d'un aveuglement puéril de la vanité humaine ? Non, elle est le cri le plus profond de notre être, et c'est pour l'honneur de Dieu que ce cri est poussé. Les cieux et la terre peuvent s'anéantir, mais le bien doit être et l'injustice ne doit pas être. Tel est le *credo* du genre humain. Et c'est le bon. Donc la Nature sera vaincue par l'Esprit, et l'éternel aura raison du temps.

1^{er} avril 1870 — Je croirais assez que pour la femme, selon le vœu de la nature et souvent même après toute éducation et prédication, la religion c'est l'amour, que l'amour est par conséquent l'autorité suprême, celle qui juge le reste et décide du bien. Pour l'homme,

l'amour est subordonné au bien, il est une grande passion, mais il n'est point la source de l'ordre, le synonyme de la raison, le critérium de l'excellence. Il semble donc que la femme ait pour idéal la perfection de l'amour, et l'homme la perfection de la justice. — C'est dans ce sens que saint Paul a pu dire que la femme est la gloire de l'homme et l'homme la gloire de Dieu. — Ainsi la femme qui s'absorbe dans l'objet de sa tendresse, qui fait de son héros une idole, est pour ainsi dire dans la ligne de la nature, elle est vraiment femme, elle est reine dans l'art d'aimer, elle ne s'abaisse point, elle rayonne, elle réalise son type fondamental. Au contraire, l'homme qui enfermerait sa vie dans l'adoration conjugale et qui croirait avoir assez vécu en se faisant le prêtre d'une femme aimée, celui-là n'est qu'un demi-homme, il est méprisé par le monde et peut-être secrètement dédaigné par les femmes elles-mêmes. La femme réellement aimante désire se perdre dans le rayonnement de l'homme de son choix, elle veut que son amour rende l'homme plus grand, plus fort, plus mâle, plus actif. Chaque sexe ainsi est dans son rôle : la femme est plutôt destinée à l'homme et l'homme destiné à la société, et chacun d'eux ne trouve sa paix, sa satisfaction et son bonheur que lorsqu'il a découvert cette loi et accepté cet équilibre. — Ce qui serait idolâtrique chez l'un ne l'est donc pas chez l'autre. La fin d'un être décide de ce qui fait partie de sa beauté. Ainsi la même chose peut être bien chez la femme et mal chez l'homme, vaillance dans celle-là, faiblesse dans celui-ci.

Il y a donc une morale féminine et une morale masculine, comme chapitres préparatoires à la morale humaine, au-dessous de la vertu angélique et sans sexe, il y a une vertu *sexuée*. Et celle-ci est l'occasion d'un enseignement mutuel, chacune des deux incarnations de la vie s'attachant à convertir l'autre, la première prêchant l'amour à la justice, la seconde la justice à l'amour, d'où résultent une oscillation et une moyenne qui représentent un état social, une époque, parfois une civilisation entière. Telle est du moins notre idée européenne de l'harmonie des sexes dans la hiérarchie des fonctions.

15 avril 1870 (*huit heures du matin*) — Je suis humilié de recommencer la série des misères hivernales : coryza, rhume, fatigue des paupières, du cerveau et des reins. Est-ce que la santé ne veut donc plus avoir que des sourires intermittents ? Me faut-il sentir toujours par quelque bout ma carcasse en avarie ? Le soleil va-t-il me nuire maintenant, comme l'ombre jadis ? Je me détraque donc sans remède ? .. Ce que je trouve d'insupportable dans ma situation, c'est de me limer plus que de raison, de me détruire à petit bruit, sans utilité et sans nécessité, par simple ignorance de ce qui me conviendrait ou par ennui de me soigner moi-même. Toute destruction gratuite de la vie, tout anéantissement évitable d'un chef-d'œuvre me paraît férocité ou vandalisme. Je retrouve ici mon antipathie contre la souffrance bête, contre le malheur facultatif, contre le dévouement

mal entendu. Mourir pour une belle cause, bien, mais mourir par sottise, cela me répugne. Quand on a autant aimé l'action inutile, il faut se faire à l'idée de la décrépitude accidentelle et de la mort prématurée, car c'est là encore de l'inutile. La nature et les hommes conspirent également à nous démolir et à nous remettre en poudre, avant que nous retournions à la cendre natale. Vivre c'est se défendre, c'est vaincre, c'est s'imposer sans trêve et sans relâche, c'est continuellement se maintenir par la cohésion renouvelée, s'affirmer par la volonté, se dilater par la production, c'est accomplir un tour de force continu d'équilibre infatigable. Sitôt que le jeu nous fatigue et que la lutte nous ennuie, nous sommes perdus. C'est comme pour l'homme qui voyage dans la zone intertropicale : dès qu'il ne tue plus il est dévoré. Vivre, c'est combattre incessamment la mort, la nuit, le néant, c'est alimenter, comme un Guèbre, la flamme de sa personnalité, c'est être le protecteur de cette individualité fantasmatique, le griffon de ce trésor imaginaire, le custode consciencieux de cette âme dont la douleur seule nous atteste l'existence, mais qui n'a pas plus de consistance qu'un rêve tenace et qu'un cauchemar chronique...

Crucifixion ! — C'est bien le mot qu'il faut méditer en ce jour. Ne sommes-nous pas au vendredi saint ?

L'art de la vie, ami, tu voudrais le connaître,
Il est tout dans un mot employer la douleur

Vas-tu maintenant réprouver la souffrance comme vaine, inutile, féroce, tyrannique, quand jadis tu savais en tirer une leçon et un bien ? La maudire est plus facile que la bénir, mais c'est retomber au point de vue de l'homme terrestre, charnel et naturel. Par quoi le christianisme a-t-il soumis le monde, sinon par sa divination de la douleur, par cette transfiguration merveilleuse du supplice en triomphe, de la couronne d'épines en couronne de gloire, et d'un gibet en symbole de salut ? Que signifie l'apothéose de la croix, sinon la mort de la mort, la défaite du péché, la béatification du martyr, l'emparadisement du sacrifice volontaire, le défi à la douleur ?

« O mort, où est ton aiguillon ? ô sépulcre, où est ta victoire ? » A force de travailler sur le thème : l'agonie du Juste, la paix dans l'agonie, et le rayonnement dans la paix, l'humanité a compris qu'une nouvelle religion était née, c'est-à-dire une nouvelle manière d'expliquer la vie et de comprendre la souffrance.

La souffrance était une malédiction que l'on fuyait : elle va devenir une purification de l'âme, une épreuve sacrée envoyée par l'amour éternel, une dispensation divine destinée à nous sanctifier, un secours qu'acceptera la foi, une étrange initiation au bonheur. O puissance de la foi ! tout restant le même, tout est néanmoins changé. Une nouvelle certitude nie l'apparence ; elle transperce le mystère, elle met un père invisible derrière la nature visible, elle fait briller la joie

au fond des larmes et fait de la douleur l'incarnation première de la félicité

Et voilà, pour ceux qui ont cru, la tombe devient le ciel, sur le bûcher de la vie, ils chantent l'hosanna de l'immortalité, une sainte folie a renouvelé pour eux toutes choses, et quand ils veulent exprimer ce qu'ils éprouvent, leur ravissement les rend incompréhensibles, ils parlent en *langues* L'ivresse enthousiaste du dévouement, le mépris de la mort, la soif de l'éternité, le délire de l'amour pour la crucifixion, voilà ce qu'a pu produire l'inaltérable douceur du crucifié. En pardonnant à ses bourreaux et en se sentant, malgré tout, indissolublement uni avec son Dieu, Jésus a, du haut de sa croix, allumé un feu inextinguible et révolutionné le monde Il a proclamé et réalisé le salut par la foi dans la miséricorde infinie et dans le pardon accordé au seul repentir En disant : « Il y a plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance », il a fait de l'humilité la porte d'entrée du paradis

Crucifiez le moi indomptable, mortifiez-vous complètement, donnez tout à Dieu, et la paix qui n'est pas de ce monde descendra sur vous. Depuis dix-huit siècles, il ne s'est pas dit de plus grande parole, et, quoique l'humanité cherche une application toujours plus exacte et plus complète de la justice, elle n'a secrètement foi qu'au pardon, le pardon seul conciliant l'inviolable pureté de la perfection avec la pitié infinie pour la faiblesse, c'est-à-dire sauvegardant seul l'idée de la sainteté tout en permettant l'essor de l'amour. L'Évangile, c'est la nouvelle de l'inénarrable consolation, de celle qui désarme toutes les douleurs de la terre, et même les terreurs du Roi des épouvantements, la nouvelle du pardon irrévocable, c'est-à-dire la vie éternelle. La croix est la garantie de l'Évangile. Elle en a été l'étendard

L'humanité a cru Jésus, elle l'a cru sur sa parole et sur son exemple, elle a même cru en lui et en a fait son Dieu Si le vrai Dieu est celui qui console, qui sanctifie et qui fortifie à ce titre, Jésus n'a-t-il pas conquis sa divinité ? Que la reconnaissance passionnée du cœur impose quelques illusions à l'esprit, qui en doute ? Mais où est le crime ? C'est par ses affections et ses adorations que l'âme humaine s'élève, et non pas seulement l'âme de chaque individu, mais l'âme de l'humanité

7 mai 1870 — La foi qui se cramponne à ses idoles et qui résiste à toute innovation est une puissance retardatrice et conservatrice, mais c'est le propre de toute religion de servir de frein à notre émancipation illimitée et de fixer notre agitation inquiète La curiosité est la force impulsive, expansive, rayonnante, qui, nous dilatant sans limite, nous volatiliserait à l'infini, la croyance représente la gravitation, la cohésion, la concrétion qui fit de nous des corps, des individus particuliers Une société vit de sa foi et se développe par la science. Sa base est donc le mystère, l'inconnu, le pressenti, l'insaisissable, la

religion, son ferment est le besoin de connaître. Sa substance permanente est l'incompris ou le divin, sa forme changeante est le résultat de son travail intellectuel — L'adhésion inconsciente, l'intuition confuse, le pressentiment obscur qui décide de la foi première est donc capital dans l'histoire des peuples. Toute l'histoire se meut entre la religion qui est la philosophie géniale, instinctive et fondamentale d'une race, et la philosophie qui est la dernière religion, c'est-à-dire la vue claire des principes qui ont engendré tout le développement spirituel de l'humanité.

C'est la même chose qui est, qui était et qui sera, mais cette chose montre avec plus ou moins de transparence et de profondeur la loi de sa vie et de ses métamorphoses. Cette chose est l'absolu. En tant que fixe, elle s'appelle Dieu, en tant que mobile, le monde ou la Nature. Dieu est présent dans la nature, mais la nature n'est pas Dieu, il y a une nature en Dieu, mais ce n'est pas Dieu même. — Je ne suis ni pour l'immanence ni pour la transcendance isolément. Je tiens que, dans l'absolu, l'éternel est aussi vrai que le mobile, l'esprit que la nature, l'idéal que le réel, le noumène que le phénomène, et que toute la fantasmagorie de l'être n'est que l'être sous la catégorie du déploiement sans augmenter l'être en quoi que ce soit. De même que toutes les métamorphoses chimiques sont indifférentes à la balance, et que la formation ou la dissolution d'un système solaire ne change pas d'un atome la quantité de matière cosmique, il y a changement d'état mais non accroissement ou diminution de l'être dans l'être. Quand l'humanité mourrait, il y aurait une grande floraison perdue, mais qu'importe à l'éternité ? L'absolu comme sujet est pensée, comme objet est nature. A supposer que l'absolu cesse un instant son activité intérieure et retombe dans le sommeil de Brahma, c'est l'univers qui s'évanouit, mais pour recommencer avec le réveil de l'absolu. — Que l'homme puisse rêver le rêve de Dieu et reconstruire dans sa monade l'architecture de l'infini, c'est là sa grandeur. Mais l'œuvre recommence toujours, parce que chaque vie n'est qu'un éclair et chaque esprit qu'une bulle de savon irisée par cet éclair.

9 mai 1870. — Disraeli, dans son nouveau roman (*Lothar*), montre que les deux grandes forces actuelles sont la révolution et le catholicisme, et que les nations libres sont perdues si l'une de ces deux forces triomphe. C'est exactement mon idée. Seulement, tandis qu'en France, en Belgique, en Italie, et dans les sociétés catholiques, ce n'est que par une tenue en échec de chacune de ces forces par l'autre qu'on peut maintenir l'État et la civilisation, il y a mieux dans les États protestants : il y a une troisième force, une foi moyenne entre les deux autres idolâtries, qui fait ici de la liberté non une neutralisation de deux contraires, mais une réalité morale, subsistant par elle-même, ayant en soi son centre de gravité et son mobile. Dans le monde catholique, la religion et la liberté se nient mutuellement ; dans le

monde protestant, elles s'acceptent donc beaucoup moins de force perdue dans le second cas. La chrétienté catholique est donc dans une situation inférieure : elle est déchuë du premier rang, c'est la race anglo-saxonne qui est en ascendant historique pour l'heure où nous sommes.

La liberté, c'est le principe laïque et philosophique, c'est l'aspiration juridique et sociale de notre espèce. Mais, comme il n'y a pas de société sans règle, sans frein, sans limitation de la liberté individuelle, sans limitation morale surtout, il convient que le peuple le plus libre légalement ait pour lui sa conscience religieuse, c'est ce qui se trouve aux États-Unis. Dans les États mixtes, catholiques ou athées, la limitation, étant seulement pénale, pousse à la contravention incessante : c'est le spectacle qu'offre la France chaque fois qu'elle se rapproche de la République.

La puérilité des libres penseurs consiste à croire qu'une société libre peut se tenir debout et en cohésion sans une foi commune, sans un préjugé religieux quelconque. Où est la volonté de Dieu ? Est-ce la raison commune qui l'exprime ou bien est-ce un clergé, une Église qui en a le dépôt ? Tant que la réponse est ambiguë, douteuse et louche aux yeux de la moitié ou de la majorité des consciences (et c'est le cas dans tous les États où la population est catholique), la paix publique est impossible et le droit public est chancelant. S'il y a un Dieu, il faut l'avoir pour soi, et, s'il n'y en a pas, il faudrait d'abord avoir gagné tout le monde à une même idée du droit ou de l'utile, c'est-à-dire avoir reconstitué une religion laïque, avant de bâtir solidement en politique.

Le libéralisme se repaît d'abstractions quand il croit possible la liberté sans individus libres, et qu'il ignore que la liberté dans l'individu est le fruit d'une éducation antérieure, éducation morale qui présuppose une religion libératrice. Prêcher le libéralisme à une population jésuitisée par l'éducation, c'est recommander le mariage à un castrat et la danse à un amputé. Un enfant dont on n'a jamais délié les langes comment marcherait-il ? Comment l'abdication de la conscience propre conduirait-elle au gouvernement de la conscience propre ? Être libre, c'est se diriger soi-même, c'est être majeur, émancipé, maître de ses actes, juge du bien, or le catholicisme ultramontain n'émancipe jamais ses ouailles, lesquelles doivent admettre, croire, obéir, parce qu'elles sont mineures à toujours, et que le clergé seul possède la loi du bien, le secret du juste, la norme du vrai. — Voilà où conduit l'idée de révélation extérieure, habilement exploitée par un sacerdoce patient.

Mais ce qui m'étonne, c'est la myopie des hommes d'État du Midi qui ne voient pas que la question capitale, c'est la question religieuse et qui, à l'heure qu'il est, ne reconnaissent pas encore que l'État libéral est irréalisable avec une religion antilibérale, et presque irréalisable avec l'absence de religion. Ils confondent des conquêtes acci-

dentelles et des progrès précaires avec des résultats définitifs.

Je crois au contraire qu'en France tout est possible, et que tout peut être reperdu, en fait de liberté. La France sera socialiste et communiste avant d'avoir pu réaliser la république libérale, parce que l'égalité est infiniment plus facile à établir que la liberté, et couper cent arbres beaucoup plus prompt que d'en faire croître un seul. Le socialisme est un aveu d'impuissance. Et il y a quelque vraisemblance que le tapage qui se fait soi-disant en faveur de la liberté n'aboutisse à la suppression de la liberté. Je vois que l'Internationale, les irréconciliables et les ultramontains visent également à l'absolutisme, à l'omnipotence dictatoriale. Heureusement qu'ils sont plusieurs et qu'on pourra les mettre aux prises. Si la liberté doit être sauvée, ce ne sera pas par les douteux, les phénoménistes, les matérialistes, ce sera par les convictions religieuses, ce sera par la foi des individus qui croient que Dieu veut l'homme libre mais pur, ce sera par les aspirants à la sainteté, par ces dévots surannés qui parlent d'immortalité, de vie éternelle, qui préfèrent l'âme au monde entier, ce sera par ces réchappés de la foi séculaire du genre humain.

Dans le combat des lumières contre les ténèbres, je crois donc que la religion purifiée, le christianisme primitif sera une force équitable. C'est lui qui dégrisera du faux progrès et de la fausse liberté, en maintenant l'idéal de la vie humaine sanctifiée, et vraiment noble, c'est-à-dire digne du ciel.

5 juin 1870 — L'efficace dans la religion est précisément dans ce qui n'est pas rationnel, philosophique ou éternel, l'efficace est dans l'imprévu, dans le miraculeux, dans l'extraordinaire, dans l'anecdotique. La religion est d'autant plus aimée qu'elle réclame plus de foi, c'est-à-dire qu'elle est moins croyable pour le profane. Le philosophe veut expliquer les mystères et les résoudre en lumière. Au contraire, c'est le mystère que réclame et que poursuit l'instinct religieux, c'est le mystère qui fait l'essence du culte et la puissance du prosélytisme. Quand la croix est devenue la folie de la croix, elle a ravi les multitudes. Et de nos jours encore ceux qui veulent dissiper le surnaturel, éclairer la religion, ménager la foi, se voient abandonnés, comme les poètes qui parleraient contre la poésie, comme les femmes qui décrieraient l'amour. Le charme de la religion est dans la foi, la foi est l'adoption de l'incompréhensible, et même la poursuite de l'incompréhensible, et la foi s'enivre de ses propres offrandes et de ses exaltations multipliées. Telle qu'une femme aimante, elle fait sa volupté du sacrifice, et, plus on lui demande de dévouement, plus elle est heureuse.

C'est l'oubli de cette loi psychologique qui stupéfie les libéraux ; c'est sa connaissance qui fait la force du catholicisme.

Il semble qu'aucune religion positive ne puisse survivre au surnaturel qui fait sa raison d'être. La religion naturelle paraît le tombeau de tous

les cultes historiques. Toutes les religions concrètes viennent mourir dans l'air pur de la philosophie. Donc, aussi longtemps que la vie des peuples a besoin du principe religieux comme mobile et sanction de la morale, comme aliment de la foi, de l'espérance et de l'amour, aussi longtemps les multitudes se détourneront de la raison pure et de la vérité nue, aussi longtemps elles adoreront le mystère, aussi longtemps et avec raison elles resteront dans la foi, seule région où apparaisse pour elles l'idéal sous la forme de l'attrait.

9 juin 1870 (*huit heures du matin*). — Je m'éveille une heure trop tard pour le premier train de Lausanne, et je renonce à la réunion de la Société d'Histoire, non sans un secret mécontentement de moi-même, car il eût mieux valu me retrouver avec des collègues et consulter un peu l'opinion que de moisir ici dans ma cellule d'alchimiste. Mais c'est toujours la même chose. J'aime à être dispensé, par le hasard ou par l'impossible. *Le trop tard* est d'intelligence avec mon apathie, et je ne redoute qu'en apparence de voir partir sans moi le steamer, le wagon, l'occasion et l'allégresse.

Là-bas, là-bas !
Est le bonheur, dit l'espérance.

Et comme je ne suis pas tourné vers l'espérance, je me dis :

Là-bas, là-bas !
Est l'ennui, la déception

Et je reste coi. Au fond, avec ce seul élément de plus ou de moins dans l'âme : l'espoir, tout change. Toute l'activité de l'homme, tous ses efforts, toutes ses entreprises supposent en lui l'espoir d'atteindre un but, une fois cet espoir évanoui, le mouvement est insensé, il n'est que spasmodique et convulsif, comme celui d'un individu qui tombe d'un clocher. Se débattre devant l'inévitable a quelque chose de puéril. Supplier la loi de la pesanteur de suspendre son action serait sans doute une prière grotesque. Eh bien ! quand on perd la foi à l'efficacité de ses efforts, quand on se dit : Tu ne seras pas mieux ainsi qu'ainsi ; tu es incapable de réaliser ton idéal, le bonheur est une chimère, le progrès est une illusion, le perfectionnement est un leurre ; à supposer toutes tes ambitions assouvies, tu ne trouverais encore là que vide, satiété, rancœur,

Ixion, Sisyphe et Tantale,
Les suppliciés de l'espoir,
Démontrent à qui veut le voir
Que toute espérance est fatale ;

on s'aperçoit qu'un peu d'aveuglement est nécessaire pour vivre et que l'illusion est le moteur universel. La désillusion complète serait l'immobilité absolue. Celui qui a déchiffré le secret de la vie finie, et qui

en a lu le mot, échappe à la Grande Roue de l'existence, il est sorti du monde des vivants, il n'est plus dupe, il est mort de fait. Serait-ce la signification de la croyance antique que soulever le voile d'Isis ou regarder Dieu face à face anéantissent le mortel téméraire ? L'Égypte et la Judée avaient constaté le fait, Bouddha seul en a donné la clef : c'est que la vie individuelle est un néant qui s'ignore, et qu'aussitôt que ce néant se connaît la vie individuelle est abolie en principe. Sitôt l'illusion évanouie, le néant reprend son règne éternel, la souffrance de la vie est terminée, l'erreur est disparue, le temps et la forme ont cessé d'être pour cette individualité affranchie ; la bulle d'air coloré a crevé dans l'espace infini, et la misère de la pensée s'est dissoute dans l'immuable repos du Rien illimité. L'absolu, s'il était esprit, serait encore activité, et c'est l'activité, fille du désir, qui est incompatible avec l'absolu. La volonté est une inquiétude. L'absolu doit être le zéro de toute détermination, et la seule manière d'être qui lui convienne, c'est le Néant.

15 juin 1870 (cinq heures et demie du soir). — Chaleur accablante, ciel couvert, lumière d'éclipse, aspect morne de toute chose. Il me semble que nous traversons la queue d'une comète et que les êtres vivants vont s'éteindre dans l'aridité de cet air épaissi. L'influence torpéfiante gagne mon cerveau et m'ennuie l'entendement. Je ne réagis plus avec vivacité contre le monde extérieur, et je n'ai plus la lucide perception de ma liberté. Que la nature est affreuse et la vie désolée, quand on les regarde à travers le verre jaunâtre de cette impression ; c'est comme si le globe de l'œil s'injectait d'eau de savon. J'ai la sensation de me noyer dans la laideur. Jamais mes volets éraillés, mes rideaux jaunés, mes tapis fanés, mes bibliothèques où les livres sont en zigzag, ne m'ont paru si désagréables à l'œil. Jamais mon visage ne m'a fait l'effet aussi déplaisant et aussi vieilli. — O lumière, ô jeunesse, ô fraîcheur, ô beauté, j'ai de vagues tentations de vous adorer, vous absentes, vous que mon cœur appelle et regrette, vous, biens disparus et perdus, vous, enchantement des sens et de l'imagination ! Je prends en grippe tout ce qui boite, cloche, geint et grimace, tout ce qui est défraîchi, ébréché, détérioré, et je sens, comme sentirait une fillette de quinze ans, une aversion instinctive pour tout ce qui déplaît, pour tout ce qui est vieux, y compris ma *Wenigkeit*.

Sous le prestige de cette aversion, on proclamerait volontiers le droit divin du beau et l'anéantissement de la laideur sous toutes ses formes. Pourtant, telle est mon apathie, que tout en répudiant la laideur pour tout ce qui m'entoure et ce qui dépend de moi, meubles, appartement, vêtements, etc., je ne me sens nullement le courage de faire l'élégance et la grâce autour de moi, et de pénétrer les choses au gré de mon idéal. Cette architectonique est l'affaire de la femme ; c'est elle qui doit arranger, orner, décorer la vie. J'éprouverais une sorte de honte d'accommoder mon intérieur comme une petite-maîtresse, et

de faire des frais de bonne volonté pour ce bien-être de mon individu. Un paradis tout fait m'enchanté, mais faire un nid pour moi seul me répugne

Hélas ! en ceci, comme en tout le reste, je suis trop certain de mourir sans avoir vu se réaliser mon rêve. J'ai pour ainsi dire renoncé en bloc à l'espoir de jamais me satisfaire en quoi que ce soit, et cela me donne, sinon du contentement, au moins du calme. Les soupirs égrenés n'empêchent pas la résignation fondamentale. Il est plus facile d'étrangler ses désirs que de les rassasier. C'est le parti que j'ai pris d'ordinaire, même pour les choses qui seraient à ma portée

16 juin 1870. — Lecture relu le *Cid*, avec toutes les pièces, notices, dédicaces à l'appui, et la biographie de Corneille par Louandre

Corneille est un excellent exemple du défaut d'harmonie et d'équilibre si fréquent chez les modernes et qui eût révolté le sens esthétique des anciens : sentiment du sublime, ignorance puérile du monde ; grandeur et gaucherie, héroïsme et manque d'esprit, fierté et servilité ; hauteur de l'invention, conversation bête, lourde, ennuyeuse, talent à écrire des vers, impuissance à les lire tolérablement, grand homme et grand nigaud, n'est-il pas bizarre que cela se trouve ensemble, et qu'une belle âme revête l'apparence d'un balourd et d'un malotru ? — A quoi cela tient-il ? à notre éducation ridicule, surtout celle du dix-septième siècle, à notre division sociale, qui détruit l'homme au profit des classes et range les individus, surtout en monarchie, comme les genres, espèces et familles des insectes ou des crustacés dans les vitrines de nos musées. La civilisation, dite chrétienne, a, pendant dix-huit siècles, été incapable de façonner des hommes complets, libres, nobles, comme le siècle de Périclès en faisait. Le dehors et le dedans ne se correspondent pas chez les modernes. C'est qu'il est plus facile de faire des prodiges ou des monstres que des hommes véritables, tous les excès sont plus réalisables que la beauté. Nous sommes si éloignés de pouvoir organiser la vie individuelle et sociale d'après l'idéal esthétique que nous n'avons pas même cette espérance à l'état d'utopie. Il va pour nous sans dire que l'harmonie, le beau, sont des éclairs exceptionnels, dans la nue de notre monde. Aussi le caractère le plus saillant de notre monde historique, c'est la contradiction, autrement dit le désaccord, la dissonance, la laideur et la grimace. — Et, pour comble, nous essayons de tirer vanité de ce défaut grotesque, comme le crapaud qui établirait par raisons démonstratives que les verrues font partie de la distinction parce que son dos à lui est couvert de ces sales rugosités

L'infatuation où nous sommes de nous-mêmes, tandis que les vrais hommes sont si rares, est d'une bouffonnerie attristante.

3 juillet 1870. — Lecture Gêrusez (*Calvin* ; — *Anne Dubourg* ; — *Rabelais*). Le point de vue français, quand il s'agit du protestantisme,

est toujours ridiculement contradictoire. Le chauvinisme national semble incurable dans sa niaiserie et rappelle celle de la chanson de La Palice. Pour lui deux choses vont sans dire : c'est que le génie national est sacro-saint, et que les instituteurs séculaires, savoir le romanisme et la monarchie, quoique suspects d'abus, sont non moins indiscutables, sauf du point de vue révolutionnaire. Dès lors le protestantisme, qui d'une part est peu catholique et respecte mal l'absolutisme monarchique, et d'autre part aurait prévenu la révolution, est répudié d'avance, comme ayant risqué de changer l'histoire de France. Cet optimisme naïf qui consiste à dire : Il n'y en a point comme nous, et nous sommes parfaitement contents de ce que nous sommes, est vraiment bouffon. Je me figure un bossu qui voudrait devenir un bel homme sans perdre sa bosse. Les Français, comme tous les aimables pécheurs, tiennent à leurs péchés autant qu'à leur salut et concéderont ce qu'on voudra en détail, pourvu qu'ils reprennent en bloc toutes leurs concessions. — N'est-il pas mais de faire la critique des conséquences d'une institution sans remonter à l'institution, et de s'indigner devant le bûcher d'Anne Dubourg, en jetant la pierre à Calvin ? Les écrivains comme Gérusez sont impatientants par leur puérilité. Ils ne comprennent que l'opposition moqueuse et stérile, jamais le remède héroïque. Ils admettent Rabelais, la Fronde, la Satire Ménippée, Voltaire, mais ils ont peur des caractères sérieux. Ils veulent l'effet sans les causes, et la pomme sans le pommier : ce qui est un péché de lèse-bon sens. « Le triomphe de Calvin aurait dénaturé la France ! » Gérusez prend cela pour un argument ; il est clair que, si l'on met des bottes, on n'est plus en pantoufles. Mais la question est de savoir si, pour traverser les rangers de l'histoire, une chaussure ne vaut pas mieux qu'une autre. — Est-ce que l'histoire de France depuis Louis XI, je suppose, nous montre un peuple modèle, moral, prospère, libre, heureux, enviable ? Dites oui, et n'en parlons plus. Si vous dites non, alors votre optimisme cesse d'arc-bouter la société française, dont on peut montrer les vices secrets et les superstitions profondes. Un des vices est la frivolité qui substitue les convenances publiques à la vérité, et qui méconnaît absolument la dignité personnelle et la majesté de la conscience. Le peuple des apparences ignore l'A B C de la liberté individuelle et reste d'une intolérance toute catholique envers les idées qui ne conquièrent pas l'universalité, c'est-à-dire la majorité des adhésions. La nation se regarde elle-même comme un troupeau qui fait masse, nombre et force, mais non une assemblée d'hommes libres où les individus tirent leur valeur d'eux-mêmes. Le Français éminent tire sa valeur d'autrui, qu'il ait le galon, la croix, l'écharpe, l'épée, la simarre, en un mot la fonction et la décoration, alors il est tenu pour quelque chose et il se sent quelqu'un. C'est l'insigne qui déclare son mérite, c'est le public qui le tire du néant comme le sultan crée ses vizirs. Ces races moutonnières disciplinées, sociables, ont une antipathie pour l'indépendance individuelle ; il

faut que chez elles tout dérive de l'autorité militaire, civile ou religieuse, et Dieu lui-même n'est pas, tant qu'il n'a pas été décrété. Leur dogme instinctif, c'est donc l'omnipotence sociale, qui traite d'usurpation et de sacrilège la prétention de la vérité à être vraie sans estampille, et celle de l'individu à posséder une conviction isolée et une valeur personnelle — Chacun doit faire comme tout le monde, cette formule si française contient en soi la justification de toutes les tyrannies, de toutes les banalités, de toutes les persécutions et de toutes les platitudes.

*Bellalpe*¹, 20 juillet 1870 (trois heures après-midi). — Le panorama est d'une majesté grandiose. C'est la symphonie des montagnes, une cantate des Alpes au soleil.

J'en suis ébloui et oppressé. Et ce qui domine, c'est la joie de pouvoir admirer, c'est-à-dire d'être redevenu contemplateur par le bien-être physique, de pouvoir sortir de moi et me donner aux choses, comme c'est le propre de mon état de santé. La gratitude se mêle à l'enthousiasme. Je reviens à moi-même. Quelle bénédiction !

(*Huit heures du soir*) — Passé deux heures, au pied du Sparrenhorn, dans un ravissement continu. — Submergé de sensations. Regardé, senti, rêvé, pensé.

Bellalpe, 21 juillet 1870 (quatre heures après-midi). — Ascension du Sparrenhorn (9.050 pieds), après déjeuner. Ce pic auquel nous sommes adossés demande au touriste deux heures un quart de marche (j'ai descendu en une heure un quart). Sa pointe n'est pas d'un très facile accès, à cause des pierres croulantes et de l'escarpement du sentier qui côtoie deux abîmes. Mais comme on est récompensé !

Le temps était parfaitement beau. La vue embrasse toute la série des Alpes valaisannes, de la Furka au Combin, et même, par delà la Furka, quelques cimes tessinoises et grisonnes, et si l'on se retourne, on aperçoit derrière soi tout un monde polaire de névés et de glaciers qui forment le revers sud de l'énorme massif bernois du Finsteraarhorn, du Mönch et de la Jungfrau. Ce massif est représenté par l'Aletschhorn autour duquel pivotent les rubans des divers glaciers d'Aletsch qui se tordent devant le pic d'où je les contempiais. Les cinq zones superposées : champs, bois, gazons, rocs nus, neiges, et les quatre espèces de montagnes suivant la hauteur (monts boisés, gazonnés, rocheux, neigeux). — Parmi les monts de première grandeur, principaux types : table, le Monte-Leone ; coupole, le Fletscherhorn ; dôme, le Mont-Rose ; pagode, le Mischabel, avec ses quatre arêtes en arcs-boutants et son état-major de neuf pics en faisceau ; pyramide,

¹ Bellalpe, station alpestre au-dessus de Brigue, est adossée au versant sud de la chaîne septentrionale du Valais et fait face au passage du Simplon. « Villars était un nid, mais Bellalpe est une aire », a dit l'auteur.

le Weisshorn , obélisque, le Cervin (pic, dent, corne, aiguille).

Autour de moi voltigeaient les papillons en partie carrée, des mouches curieuses et des moucherons aux jambes d'araignée , mais rien ne végétait, sauf quelques lichens — Évolution trépidante de quelque nuée blanche au-dessus de ma tête. — La bouteille vide, avec les noms des touristes survenus depuis le 4 juillet, noms écrits sur des fragments de papier — La grande vue vide et morte du glacier supérieur d'Aletsch, une Pompéi glaciaire. — Gentianes bleues, pensées, marguerites, renoncules, myosotis, anémones. Point d'euphrases. Gazon drus, élastiques. Quelques saxifrages. Resté une heure à la cime.

Les dos de rochers affleurent le sol , les effondrements circulaires en coupôles gazonnées, la transition entre la zone rocheuse et la zone de gazons.

Bellalpe, 22 juillet 1870 (quatre heures et demie après-midi). — Le ciel, brumeux et marbré ce matin, est redevenu parfaitement bleu, et les géants du Valais se baignent dans la lumière tranquille

D'où m'arrive cette mélancolie solennelle qui m'assiège et m'opprime ? Je viens de lire une série de travaux scientifiques (Bronn, *Lois de la paléontologie* ; Karl Ritter, *Lois des formes géographiques*, etc.) et beaucoup d'autres articles de la *Revue germanique* de 1859. Serait-ce la cause de ma tristesse intérieure ? Est-ce la majesté de ce paysage immense, la splendeur de ce soleil penchant qui me dispose à pleurer ?

« Créature d'un jour qui t'agites une heure », ce qui t'étouffe, je le sais, c'est le sentiment de ton néant. Ces noms de grands hommes (Humboldt, Ritter, Schiller, Goethe) qui viennent de passer sous tes yeux te rappellent que tu n'as rien su faire de tes dons , cette *Revue* de 1859 te reproche secrètement le chétif emploi de tes onze dernières années , et cette grande nature impassible te dit que demain tu disparaîtras, éphémère, sans avoir fait ton œuvre, sans avoir vécu. Peut-être même est-ce le souffle des choses éternelles qui te donne le frisson de Job ? Qu'est-ce que l'homme ? cette herbe qu'un rayon fane et qui est jetée au four ? Qu'est-ce que notre vie dans le gouffre infini ? J'éprouve une sorte de terreur sacrée, et non plus seulement pour moi mais pour mon espèce, mais pour tout ce qui est mortel. Je sens, comme Bouddha, tourner la Grande Roue, la roue de l'illusion universelle, et dans cette stupeur muette il y a une véritable angoisse. Isis soulève le coin de son voile, et le vertige de la contemplation foudroie celui qui aperçoit le grand mystère. Je n'ose respirer ni remuer, il me semble que je suis suspendu à un fil au-dessus de l'abîme insondable des destinées. Est-ce là un tête-à-tête avec l'infini, l'intuition de la grande mort ?

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
Ton âme est immortelle et les pleurs vont finir

Finir ? quand le gouffre des désirs ineffables s'ouvre dans le cœur, aussi vaste, aussi béant que le gouffre de l'immensité s'ouvre autour de nous Génie, dévouement, amour, toutes les soirs s'éveillent pour me torturer à la fois Comme le naufragé qui va sombrer sous la vague, comme le condamné dont la tête va rouler sous la hache, je sens des ardeurs folles me rattacher à la vie, des repentirs désespérés m'étreindre et me faire crier grâce Et puis toute cette agonie invisible se résout en abattement « Résigne-toi à l'inévitable ! Mène deuil sur les mirages de ta jeunesse ! Vis et meurs dans l'ombre ! Fais, comme le grillon, ta prière du soir Éteins-toi sans murmure, quand le Maître de la vie soufflera sur ton imperceptible flamme. C'est avec des myriades de vies inconnues que se bâtit chaque motte de terre Les infusoires ne comptent que s'ils sont des milliers de milliards. Ne te révolte point contre ton néant » Amen !

Mais il n'y a de paix que dans l'ordre Es-tu dans l'ordre ? Hélas non ! Ta nature inflexible et inquiète te tourmentera donc jusqu'à la fin ? Tu ne verras jamais exactement ce que tu dois faire L'amour du mieux t'aura interdit le bien L'anxiété de l'idéal t'aura fait perdre toutes les réalités L'aspiration vague et le désir indéterminé auront suffi à inutiliser tes talents et à neutraliser tes forces Nature improductive qui s'est crue appelée à la production, tu te seras fait par erreur un remords superflu, comme une femme qui, par ignorance de son sexe, serait inconsolable d'avoir fait défaut à la paternité

Le mot de me revient

Chacun use, soit peu soit prou,
Au moins une cape de fou

Et aussi celui de Scherer : « Il faut s'accepter comme on est »

Zurich, 8 septembre 1870 — Tous les exilés rentrent à Paris Edgar Quinet, Dufraisse, Louis Blanc, Hugo, etc En cotisant leurs expériences réussiront-ils à faire subsister quelque temps la République ? Cela est à souhaiter Mais je ne risquerais pas mon petit doigt sur cette chance Tandis que la République est un fruit, on en fait en France une semaille. Ailleurs elle suppose des hommes libres, en France elle se fait et doit se faire tutrice, institutrice c'est-à-dire qu'elle est artificielle et contradictoire Elle remet la souveraineté au suffrage universel comme si celui-ci était déjà éclairé, judicieux, raisonnable, et elle doit morigéner celui qui, par fiction, est le maître Le passé légitime toute espèce de doute, c'est à la France à faire ses preuves d'amendement et de sagesse La conversion n'est pas vraisemblable, mais elle n'est pas impossible Attendons, avec sympathie, mais circonspection.. La France a l'ambition du *self government*, mais ce n'est là qu'une convoitise Il s'agit d'en montrer la capacité Depuis quatre-vingts ans elle a confondu la révolution avec la liberté On a droit de l'attendre à l'œuvre.

Bâle, 11 septembre 1870 — Die Wacht am Rhein ! Il est tard et je veille, et le vieux Rhin bruit sous ma fenêtre et se brise aux arches du pont

Bâle, 12 septembre 1870 — Comme il y a dix ans, comme il y a vingt ans, le grand fleuve glauque roule ses ondes puissantes, les chevaux piétinent sur les planches du pont aux douze arches, la cathédrale rouge darde ses deux flèches vers le ciel, le lierre des terrasses qui bordent la rive gauche du Rhin pend des murs comme un manteau vert, le bac infatigable fait comme jadis son va-et-vient en un mot les choses paraissent éternelles, tandis qu'on voit blanchir ses cheveux et qu'on sent vieillir son cœur. J'ai passé ici comme zofingien¹, puis comme étudiant d'Allemagne, puis comme professeur, j'y reviens sur le retour de l'âge, et rien dans le paysage n'a changé que moi. *Eheu, fugaces, Postume, Postume*

Cette mélancolie du souvenir a beau être banale et puérile, elle est vraie, elle est intarissable, et les poètes de tous les temps n'ont pu échapper à ses atteintes

Qu'est-ce au fond que la vie individuelle ? Une variation du thème éternel naître, vivre, sentir, espérer, aimer, souffrir, pleurer, mourir. Quelques-uns y ajoutent s'enrichir, penser, pulluler, vaincre, etc, mais en fait, comme que l'on s'extravase, se dilate et se convulsionne, on ne peut que faire onduler plus ou moins la ligne des destinées. Qu'on rende un peu plus saillante pour les autres ou distincte pour soi-même la série des phénomènes fondamentaux, qu'importe ! Le tout est toujours le tremoussement de l'infiniment petit, et la répétition insignifiante du motif immuable. En vérité, que l'on soit ou que l'on ne soit pas, la différence est si parfaitement imperceptible pour l'ensemble des choses que toute plainte et tout désir sont ridicules. L'humanité tout entière n'est qu'un éclair dans la durée de la planète, et la planète peut retourner en gaz sans que le soleil s'en ressente seulement une seconde. L'individu est donc l'infinitésimale du néant. Il n'est intéressant que pour lui-même et dans la mesure de son obtusité.

Qu'est-ce que la Nature ? C'est Maia, c'est-à-dire un phénomène incessant, fugitif et indifférent, l'apparition de tous les possibles, le jeu inépuisable de toutes les combinaisons.

Maintenant Maia amuse-t-elle quelqu'un, un spectateur, Brahma ? Ou Brahma travaille-t-il à quelque but sérieux, non égoïste ? Du point de vue théiste, Dieu veut-il faire des âmes et augmenter la somme du bien et de la sagesse, en se multipliant lui-même dans des êtres libres, facettes qui lui répercutent sa sainteté et sa beauté ? Il faut avouer que cette conception séduit bien davantage nos cœurs. Mais est-elle plus vraie ! La conscience morale l'affirme. Si l'homme conçoit le bien, le principe général des choses qui ne peut pas être inférieur à l'homme,

¹ Membre de la société patriotique suisse d'étudiants dite « de Zofingue », nom de la petite ville argovienne où elle fut fondée, en 1819.

doit être sérieux. La philosophie du travail, du devoir, de l'effort, paraît supérieure à celle du phénomène, du jeu et de l'indifférence

Mara, la fantasque, serait subordonnée à Brahma, l'éternelle pensée, et Brahma serait à son tour subordonné au Dieu saint. ✓

25 octobre 1870 — Chaque fonction au plus digne, chaque place au plus capable, à chacun selon son mérite : cette maxime domine toutes les constitutions et sert à les juger. Il n'est pas interdit à la démocratie de l'appliquer, mais la démocratie l'applique rarement parce qu'elle prétend, par exemple, que le plus digne c'est celui qui lui plaît, tandis que celui qui lui plaît est rarement le plus digne. La démocratie est une nerveuse qui donne son suffrage suivant son caprice, et son caprice du moment, et ne ressemble guère au sage qui apprécie le mérite intrinsèque des choses et des personnes, et fait abstraction de ces circonstances accidentelles. Plus brièvement, le système démocratique suppose que la raison guide les masses populaires, tandis qu'en fait elles obéissent plus ordinairement à la passion. Or toute fiction s'expie, car la vérité se venge.

Et voilà pourquoi la démocratie, si belle en théorie, peut, en pratique, aboutir à d'insignes laideurs.

Hélas ! comme que l'on s'y prenne, la sagesse, la justice, la raison, la santé ne seront jamais que des cas particuliers et le partage de quelques âmes d'élite. L'harmonie morale et intellectuelle, l'excellence sous toutes ses formes sera toujours une rareté de grand prix, un chef-d'œuvre isolé.

Tout ce qu'on peut attendre des institutions les plus perfectionnées, c'est de permettre à l'excellence individuelle de se produire, mais non de produire l'individu excellent. La vertu et le génie, la grâce et la beauté seront toujours une noblesse que ne pourra fabriquer aucun régime. Inutile par conséquent de s'enticher pour ou de s'enrager contre des révolutions qui n'ont qu'une importance de second ordre, une importance que je ne veux pas diminuer ni méconnaître, mais une importance plutôt négative, après tout.

Que mon coche ou mon wagon me cahote un peu plus ou un peu moins, pourvu que je me porte bien j'arrive, et c'est l'essentiel. La vie politique nous vole beaucoup trop de temps, car elle n'est que le moyen de la vraie vie. Quels que soient les inconvénients d'un appartement logeable, ils ne sauraient l'emporter sur ceux du déménagement perpétuel. Sous prétexte de perfectionnement ou de fini, nous nous rendons l'existence bien incommode, car enfin, si j'emploie mon jour et ma nuit et mon lendemain à refaire mon lit, et cela pour recommencer le surlendemain, je sacrifie le but au moyen, et le sommeil, qui est le nécessaire, à la couchette qui est l'insignifiant. Si je boulange mon pain, quand est-ce que je le mangerai ? Si, pour mieux courir, je couds, découds, recouds et perfectionne sans fin mes chaussures, quand donc courrai-je ? Vaut-il pas mieux coucher à la dure, manger quoi que ce

soit et marcher pieds nus, que de se faire l'esclave de cette marotte tyrannique ?

La mesure ! ce mot divin de la Grèce, comme nous l'oublions ! Nous gâtons et empoisonnons les meilleures choses, faute de proportion, de modération et de bon sens. L'homme naturel, l'homme vulgaire n'est qu'un animal immodéré. La mesure est le signe de la maturité intérieure, l'équilibre est la marque de la sagesse. *Rara avis.*

26 octobre 1870. — Sirocco Ciel bleuâtre Toute la couronne des arbres est tombée à leurs pieds Le doigt de l'hiver l'a touchée — Ma pauvre petite ménagère passe des nuits à courir de sa sœur malade à son mari qui ne l'est pas moins, et ses jours à travailler Aussi a-t-elle les yeux rouges et enflés Pauvre petite femme, quelle existence ! Résignée, infatigable, elle va toujours sans se plaindre jusqu'à ce qu'elle tombe.

Des vies pareilles prouvent quelque chose c'est que l'ignorance véritable c'est l'ignorance morale, c'est que le travail et la souffrance sont le lot de tous les hommes, et que la classification par le plus ou moins de sottise ne vaut pas celle par le plus ou moins de vertu. Le royaume de Dieu n'est pas aux plus éclairés, mais aux meilleurs, et le meilleur est celui qui se dévoue le plus. Le sacrifice humble, constant, volontaire, fait donc la vraie dignité humaine C'est pourquoi il est écrit que les derniers seront les premiers. La société repose sur la conscience et non pas sur la science La civilisation est avant tout une chose morale. Sans l'honnêteté, sans le respect du droit, sans le culte du devoir, sans l'amour du prochain, en un mot sans la vertu, tout est menacé et tout croule, et ce ne sont pas les lettres, les arts, le luxe, l'industrie, la rhétorique, le gendarme, le mouchard ni le douanier qui peuvent soutenir dans les airs l'édifice qui pèche par la base.

L'État fondé sur le seul intérêt et cimenté par la peur est une construction ignoble et précaire. Le sous-sol de toute civilisation, c'est la moralité moyenne des masses et la pratique suffisante du bien. Le devoir est ce qui supporte tout. Ceux qui, dans l'ombre, le remplissent et donnent un bon exemple sont donc le salut et le soutien de ce monde brillant qui les ignore. Dix justes eussent fait épargner Sodome, mais il faut des milliers et des milliers de braves gens pour préserver un peuple de la corruption et de l'effondrement.

Si l'ignorance et la passion compromettent la moralité populaire, il faut dire que l'indifférence morale est la maladie des gens très cultivés. Cette séparation entre les lumières et la vertu, entre la pensée et la conscience, entre l'aristocratie intellectuelle et la foule honnête et grossière, est le plus grand danger de la liberté. Les raffinés, les ironiques, les sceptiques, les beaux esprits indiquent par leur multiplication la désorganisation chimique de la société. Ils sont l'ammoniac subtil flottant sur la vidange Exemple : le siècle d'Auguste et celui de Louis XV Les dégoûtés moqueurs sont des égoïstes qui se désinté-

ressent du devoir général et qui, se dispensant de tout effort, n'empêchent aucun malheur. Leur finesse consiste à n'avoir plus de cœur. Ils s'éloignent par là de la vraie humanité et se rapprochent de la nature démoniaque. Qu'est-ce qui manquait à Méphistophélès ? Ce n'est pas l'esprit, certes, c'est la bonté.

Ainsi quand je vois les êtres bornés, j'adore l'esprit. Et, quand je vois des gens d'esprit, j'incline vers les gens de cœur. L'équilibre seul me contente. L'option est un mal, mais, si elle est obligatoire, je prends l'indispensable, et je préfère ce qui m'impatiente à ce que je mésestime.

28 octobre 1870. — Une chose curieuse, c'est l'oubli absolu de la justice qu'amènent ces conflits de nations. La presque totalité des spectateurs eux-mêmes ne jugent plus qu'à travers leurs goûts subjectifs, leurs colères, leurs craintes, leurs désirs, leurs intérêts ou leurs passions propres. C'est dire que leur jugement est nul. Juger, c'est voir le vrai, c'est se préoccuper du juste et par conséquent être impartial, mieux que cela, être désintéressé, mieux que cela, être impersonnel. Combien y a-t-il de juges non récusables dans la lutte actuelle ? Pas dix, pas trois peut-être. On met son point d'honneur à être patriote, c'est-à-dire à n'être pas juste, on est injuste avec bonheur, avec frénésie, et ce qu'il y a de curieux, on s'en fait gloire. Tant il est plus facile de haïr ou d'aimer passionnément que de s'élever à l'humanité vraie, au point de vue sincèrement religieux. Cette horreur de l'équité, cette antipathie pour la justice, cette rage contre la neutralité miséricordieuse est l'éruption de la passion animale dans l'homme, de la passion aveugle, farouche, et qui a le ridicule de se prendre pour une raison, tandis qu'elle n'est qu'une force.

Je rends grâce à Dieu d'appartenir à un pays et d'avoir une situation qui me permettent de dépouiller mon âme de ces emportements et de ces préjugés vulgaires, et de ne chercher que la justice, comme un homme calme, *sine ira nec studio*.

6 décembre 1870. — *Dauer im Wechsel*, « la persistance dans la mobilité », ce titre d'une poésie de Goethe est le mot de la nature. Tout change, mais avec des rapidités tellement inégales que telle existence paraît éternelle pour l'autre, ainsi un âge géologique comparé à la durée d'un être, ainsi la planète comparée à un âge géologique paraissent des éternités, comme notre vie comparée aux mille impressions qui nous traversent dans une heure. De quelque côté qu'on regarde, on se sent assiégé par l'infini des infinis. La vue sérieuse de l'univers donne l'épouvante. Tout semble tellement relatif qu'on ne sait plus ce qui a une valeur réelle.

Où est le point fixe dans ce gouffre sans bornes et sans fond ? Ne serait-ce pas ce qui perçoit les rapports, en d'autres termes, la pensée, la pensée infinie ? Nous apercevoir dans la pensée infinie, nous sentir en Dieu, nous accepter en lui, nous vouloir dans sa volonté, en un seul

mot la religion, voilà l'immuable. Que cette pensée soit fatale ou libre, le bien est de s'identifier avec elle. Le stoïcien comme le chrétien s'abandonnent à l'Être des êtres que l'un appelle souveraine sagesse, et l'autre souveraine bonté. Saint Jean dit : Dieu est lumière, Dieu est amour. Le brahmane dit : Dieu est l'interminable poésie. Disons : Dieu est la perfection. Et l'homme ? L'homme, dans son imperceptible petitesse et son inexprimable fragilité, peut apercevoir l'idée de la perfection, aider à la volonté suprême et mourir en chantant *hosanna* !

31 décembre 1870 (dix heures du soir) — Mais l'année va finir. C'est le moment de se recueillir et de jeter un coup d'œil en arrière.

Qu'ai-je fait de cette année et quel souvenir m'en reste ? Dans ma famille, la dispersion est devenue plus grande, et mon isolement a grandi. À l'Académie, entrevu et préparé ma retraite, essayé même d'un congé semestriel. Je n'ai pourtant travaillé qu'à des services publics : la Société intercantonale des Études supérieures, la Société genevoise pour le progrès des études, la Section de littérature de l'Institut genevois, la Société de chant du Conservatoire en savent quelque chose. Les concours Disdier et Hentsch, les œuvres de Blanvalet, les manuscrits de Fournel, la question orthographique, la question universitaire, m'ont pas mal pris de temps. J'ai aussi donné de l'aide à deux intelligences nouvelles. J'ai vu quelques parties de la Suisse qui m'étaient inconnues, revu Heidelberg, contemplé la lutte de l'Allemagne et de la France et pratiqué les hommes. Scientifiquement, il me semble avoir peu fait de profit, mais j'ai fait des expériences morales, et des observations variées. J'ai écrit bien des lettres, assez de vers, plusieurs rapports, et j'en ai imprimé un assez substantiel dans sa brièveté¹.

N'importe, il me semble que j'ai beaucoup rêvassé, paressé, baguenaudé, et que j'aurais pu mieux faire. Mais c'est le provisoire qui me stérilise, par la dispersion, l'incertitude et le dégoût. D'ailleurs, les petits maux physiques et les soucis de santé sont venus à la traverse et la désillusion croissante sur les hommes, sur le présent, sur l'avenir, n'était pas faite pour me remonter.

Ce qui me laisse encore l'impression la plus douce, ce sont des preuves d'attachement ou de gratitude, des témoignages d'estime ou de sympathie. Je crois même que je ne tiens plus qu'à cela. Or ce cordial ne m'a pas été refusé. Si j'ai vu se refroidir plusieurs de mes relations, j'ai appris à connaître quelques nouvelles âmes, et j'ai pu sonder quelques nobles cœurs.

Ce que j'ai complètement négligé, c'est ma réputation littéraire et

¹ Les concours Disdier et Hentsch sont des fondations de la Faculté des Lettres ; Amiel travaillait à la publication des œuvres posthumes du poète genevois Henri Blanvalet (1811-1870), qui fut son ami, et du Français Charles Fournel (1817-1869), qu'il avait connu à Berlin, le « rapport substantiel » auquel il fait allusion est intitulé : *Les Intérêts de la Suisse romande en matière d'instruction publique*, Genève, 1870.

mon crédit dans la famille. Mon inertie sur les deux points a été entière, par insouciance d'une part et par fierté de l'autre. Tu n'aimes pas à disputer ce qui se refuse, parce que tu veux être indépendant des choses et des gens du dehors.

En somme, l'année a été passable, et c'est plutôt toi qui as manqué à la fortune que la fortune a toi. Ton défaut a toujours été le même : l'indolence et l'apathie du vouloir. Et la cause ? le doute intérieur, la non-évidence.

Ce qui est fait est fait, disait Jacob Fidèle, on fera mieux une autre fois. Pour le moment, rendons grâce.

Minuit s'approche. La Saint-Sylvestre va expirer. Il serait plus agréable d'être avec des âmes sympathiques, mais mieux vaut encore être seul qu'avec des indifférents.

Est-ce que je hais quelqu'un ? Non. Je puis donc remercier Dieu et m'endormir en paix.

Vernex-sur-Montreux, 3 janvier 1871. — Pour moi, il est évident que le côté nocturne de la conscience, que la partie occulte de la psychologie, que la vie mystique de l'âme est d'une réalité aussi certaine que l'autre aspect de l'existence humaine. C'est là que sont les origines et les clefs. Tout sort des ténèbres, de l'inconnu, du mystère. Seulement la difficulté est de pénétrer dans ces ténèbres divines avec la lampe de la science, et non à la lueur trompeuse des feux follets de l'imagination. Mettre de la méthode dans cette quasi-folie, voilà le point. Faire la géographie du fond des océans est bien plus facile. Le monde des germes, des larves, des fantômes, des Mères¹, des secrets, est ou semble être l'inaccessible et l'inexprimable. Une horreur sacrée en défend les abords, comme ceux du sombre Averno. Les Grecs, amoureux de lumière, croyaient même que les Olympiens reculaient d'épouvante devant les mystères infernaux, devant les monstres de la nuit plutonienne. Nous, modernes passionnés pour les origines, nous n'avons peur d'aucun souterrain. La race audacieuse de Japhet veut peser tous les mystères à la balance, et, comme pour les anciens tous les dieux s'abîmaient dans le Fatum, leur berceau et leur gouffre commun, de même pour nous toutes les superstitions se consomment sur l'autel d'Isis devenue la Science.

19 janvier 1871 (dix heures et demie du matin). — ... Les douleurs profondes et personnelles doivent être silencieuses, car en devenant objet d'art elles se guérissent. L'exercice d'un talent console. — Et quand un père qui a perdu sa fille peut se dire : « Comme j'ai bien exprimé la douleur paternelle, comme j'ai pathétiquement pleuré, » il

¹ *Les Mères, des Mutter*, allusion à une conception étrange, énigmatique, mais d'un grand effet, dans le *Faust* de Goethe (deuxième partie, premier acte, scène cinquième). *Les Mères* sont les prototypes, les formes abstraites, les idées génératrices des choses. *Sie sehn dich nicht, denn Schemen sehn sie nur*. Goethe avait emprunté le terme à un passage de Plutarque, mais en y rattachant moitié les idées de Platon et moitié les créations de la fable.

manque de respect à celle qu'il regrette, il introduit l'amour-propre dans le chagrin, il flatte son moi sous prétexte de culte aux morts. La poésie de la douleur subjective n'est pure et touchante que lorsqu'elle est un monologue intérieur, ou tout au plus un dialogue entre l'âme et Dieu. Sitôt qu'elle admet ou convoque le public, elle devient vaniteuse et par conséquent profane.

Avis à qui de droit. Prends garde à toi-même. La nuance est délicate, et la frontière facile à dépasser. Même dans le lyrisme le plus individuel, le poète doit avoir une valeur générale, il exprime un état d'âme qui peut être le sien, mais qui doit aussi être celui de beaucoup d'autres. Toute poésie intime doit être représentative, c'est-à-dire rendre et traduire l'âme humaine et non pas le moi du poète. Le poète doit être l'organe des lecteurs et non faire les honneurs de sa personne. En termes d'école, il doit objectiver sa subjectivité ou généraliser ses accidents. La poésie est donc antiégoïste, et le père qui pleure en poète doit pleurer pour tous les pères incapables de chanter comme lui, mais capables de sentir autant que lui. Il convient qu'on l'oublie lui-même et que chaque lecteur ne pense qu'à soi. C'est lui, le lyrique, qui doit être impersonnel à force d'être psychologiquement vrai, c'est au lecteur d'être renfermé dans l'étroite enceinte de son sentiment à lui. Le poète est donc l'homme de tout le monde, celui qui souffre, pleure ou chante avec autrui et pour autrui. Supposez qu'en lui l'amour-propre d'artiste pût être réduit à zéro, et qu'il fût non plus un homme mais l'homme, il serait le poète parfait.

L'objectivité poétique, c'est la sante. De même que nous n'avons conscience de nos viscères que lorsqu'ils sont malades, le vrai poète doit être impersonnel, et ses souffrances être purement sympathiques, autrement sa poésie devient mesquine et malade. Il assiste à la souffrance qui le traverse, mais il l'enveloppe comme le ciel tranquille entoure l'orage. La poésie est une délivrance parce qu'elle est une liberté. Loin d'être une émotion, elle est le miroir d'une émotion; elle est en dehors et au-dessus, tranquille et sereine. Pour chanter une peine, il faut être déjà sinon guéri de cette peine, au moins convalescent. Le chant est un symptôme d'équilibre, il est une victoire sur le trouble, il est le retour de la force. Le poète est pour sa propre vie, en petit, ce que Dieu est pour le monde. Il y entre par sensibilité, mais il la domine par essence. Sa nature est contemplative, et l'activité n'est que son mode inférieur. Chanter est un intermédiaire entre la pensée et l'action. L'art est un symbole affaibli de l'œuvre du grand poète, la Création.

(Cinq heures et demie du soir.) — ... La vie, la sève, l'ardeur est dans ceux qui nous supplantent. Nous n'avons qu'à nous bien tenir...

Sans trêve convertir la minute en pensée,
Le jour en œuvre utile et la vie en bonté,
C'est suivre la sagesse et d'une main sensée
Tirer de la sagesse une félicité.

C'est dans cet art que Goethe, Schleiermacher, Humboldt ont été maîtres. Tant qu'on se renouvelle, on est vivant. La continuelle métamorphose par la curiosité, la sympathie et la production est la seule défensive qui recule non pas la mort, mais la momification. La fatigue qui s'enferme, la mauvaise humeur qui boude, l'irritation qui se retire, le dépit qui se refuse, sont des fautes qui précipitent les effets de l'âge et qui ensablent rapidement l'esprit. — Dans la caravane colossale qui nous emporte et nous entraîne tous, celui qui perd pied est coudoyé, piétiné, enterré, oublié en moins de rien, par les foules, qui, nombreuses comme les sauterelles, se renouvellent comme les flots.

Les renommées iront toujours plus en augmentant de surface et en diminuant de durée. Travailler pour la postérité sera un mobile chimérique. Mais la renommée est un pauvre but. Il faut être homme par respect pour soi-même et par zèle d'artiste, par pure conscience ..

Pour rester vivant, il faut se rajeunir sans cesse par la mue intérieure et par l'amour à la façon platonicienne.

L'âme doit se créer sans relâche, et s'éprouver dans tous ses modes, et résonner dans toutes ses fibres, et se susciter à elle-même de nouveaux intérêts.

(Onze heures et demie du soir.) — Ce que j'ai lu de Goethe aujourd'hui (*Épîtres ; Épigrammes ; Les Quatre Saisons*) ne le fait pas aimer. Pourquoi ? Parce qu'il a peu d'âme. Sa manière d'entendre l'amour, la religion, le devoir, le patriotisme, a quelque chose de mesquin et de choquant... La générosité ardente fait défaut. Une secrète sécheresse, un égoïsme mal dissimulé perce à travers le talent si souple et si riche. On salue le poète, mais on est sur la réserve avec l'homme, qui paraît peu capable de dévouement et de sacrifice et qui a peu d'entrailles pour les petits et les déshérités d'ici-bas. Périssent le monde pourvu que le poète puisse chatouiller tranquillement sa lyre et cultiver ses dispositions personnelles ! L'indifférence pour la morale se venge. Tous les petits Goethereaux risquent d'offrir des contrefaçons fâcheuses de cette insouciance et d'être simplement des chenapans bohèmes. — Bonne nuit !

20 janvier 1871 (dix heures du matin). — Point de lettres. Paix et silence.

Dans cet égoïsme goethesque, il y a du moins ceci d'excellent qu'il respecte la liberté de chacun et se réjouit de toute originalité. Seulement il n'aide personne à ses dépens, il ne se tourmente pour personne, ne se charge du fardeau d'aucun autre, en un mot, supprime la charité, la grande vertu chrétienne. La perfection, pour Goethe, est dans la noblesse personnelle, non dans l'amour. Son centre est l'esthétique, non la morale. Il ignore la sainteté et n'a jamais voulu réfléchir sur le terrible problème du mal. Spinoziste jusqu'à la moelle, il croit à la

chance individuelle, non à la liberté, ni à la responsabilité. C'est un Grec du bon temps, que la crise antérieure de la conscience religieuse n'a pas effleuré. Il représente donc un état d'âme antérieur ou postérieur au christianisme, ce que les critiques prudents de notre époque appellent l'esprit moderne ; et encore l'esprit moderne envisagé dans l'une de ses tendances seulement, savoir le culte de la Nature, car Goethe est étranger aux aspirations sociales et politiques des foules, il ne s'intéresse nullement aux déshérités, aux faibles, aux opprimés, pas plus que la Nature elle-même, mère insouciante et féroce, sourde envers tous les infortunés.

Notre époque est vraiment curieuse elle réprouve la loi de Malthus et applaudit à la loi de Darwin, sans voir que c'est la même chose. Vogt¹, par exemple, est matérialiste et libéral, sans voir que le matérialisme ou la déification de la force est la proclamation du droit du plus fort, ce qui justifie toute tyrannie. — L'abolition de toute superstition et de toute religion laissera pourtant debout les deux conceptions du monde, la conception morale, la conception fataliste. On ne mettra jamais dans un même sac ceux qui croient au devoir et ceux qui ne croient qu'à l'intérêt. Supposons le Christianisme éliminé, il reste l'antinomie : Épicurisme et Stoïcisme, qui ne peut être résolue. La question métaphysique et religieuse revient toujours, quoi qu'on en ait. L'univers a-t-il un but, va-t-il à une fin, oui ou non ? L'homme a-t-il un devoir, oui ou non ? — La science naturelle dit non, la conscience dit oui. Que décider ?

Il n'y a pas de malaise pour Goethe et pour son école. Cela s'explique il n'y a pas de dissonances pour les sourds. Celui qui n'entend pas la voix de la conscience, la voix du regret et du remords, ne devine pas même l'anxiété de ceux qui ont deux maîtres, deux lois, et appartiennent à deux mondes, celui de la Nature et celui de la Liberté. Pour eux, leur choix est fait. Mais l'humanité ne sait pas exclure. Tous les besoins crient à la fois dans sa souffrance. Elle entend les naturalistes, mais elle écoute les religions ; elle voudrait le bonheur facile, mais elle ne voudrait pas renoncer au bonheur élevé. La jouissance l'attire, mais le dévouement l'émeut. Elle ne sait plus si elle hait ou si elle adore le crucifix. Ce qui lui plaît encore le mieux, c'est une cote mal taillée qui réunit tout : jour soi-même et se laisser racheter par le sacrifice d'un autre, c'est-à-dire épicurisme et orthodoxie. Ces deux Églises sont les plus populeuses, et peut-être finiront-elles par se confondre. Le pur christianisme, avec son austère simplicité, la régénération et la mort à soi-même, converties en ardente charité, ne sera jamais la pratique des âmes vulgaires, mais il en sera d'autant mieux la théorie. De beaux principes sont le meilleur oreiller de l'hypocrisie ; le pavillon couvre la marchandise, et, quand on ne peut payer de fait, c'est le cas de payer en sonnantes paroles.

¹ Carl Vogt (1817-1895), l'un des principaux champions du matérialisme darwinien, alors professeur de zoologie à l'Université de Genève

Au fond qu'est-ce que les Chrétiens, pris dans leur universalité, ont de plus que les Païens ? Une angoisse. Ils ne sont guère meilleurs, mais ils se font plus de reproches. Ils font presque autant de mal, mais ils le font avec mauvaise conscience. Ce qu'il y a donc de gagné, c'est un peu plus de délicatesse et de scrupule. L'idéal est devenu plus haut. Il y avait jadis des justes et des sages. Maintenant l'humanité dit : il n'y a qu'un Juste, qu'un Bon et qu'un Sage, c'est Dieu ; nous sommes tous pécheurs, mais nous devons devenir parfaits comme le Père céleste est parfait. La grandeur de l'aspiration, voilà notre seule grandeur. Le monde antique arrivait à l'équilibre, à l'unité, à la beauté. Tout cela est perdu, mais il y a compensation.

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux

Cela aussi est antique, car la poésie chrétienne a pillé Platon. Mais le monde chrétien a platonisé plus que Platon lui-même, et la nostalgie divine est devenue sa marque et son sceau.

La religion de l'avenir se passera-t-elle d'espérance et d'immortalité ? pourra-t-elle se passer de foi ? Oui, si elle réussit à mettre le ciel sur la terre et à réaliser pour tous la justice ici-bas. Ou bien, si elle persuade à l'humanité le suicide universel. L'Optimisme ou le Pessimisme ont-ils des chances de remplacer le Christianisme ? Celui-ci étant une combinaison des deux, car il veut extraire le mal du bien, sauver ce qui était perdu, et former des âmes bienheureuses par l'épreuve cruelle de la vie terrestre, le Christianisme a plus de chances de vaincre que d'être vaincu dans cette lutte des idées morales. La religion du salut se présentera, en s'épurant par elle-même, comme la religion de la délivrance. Sa partie mythologique, anthropomorphique, pourra tomber : elle restera la victoire sur le Pêché, sur la Douleur et sur la Mort, l'hymen du Ciel et de la Terre, de Dieu et de l'Humanité par l'amour, et la glorification de l'amour par la sainteté. Soyez parfaits et vous serez heureux ; soyez un par le vouloir avec la volonté divine et vous serez parfaits ; aimez Dieu et vous voudrez avec lui. C'est l'alpha et l'oméga de la théologie.

(Neuf heures du soir.) — Tu es arrivé à un carrefour de ta vie. Diverses routes s'ouvrent à toi, mais tu ne sais laquelle prendre, tu voudrais même n'en point prendre et rester coi. Or c'est la seule alternative qui soit prohibée. Est-ce toi qui es un excentrique ou la vie qui est bizarre ? Tu as horreur de la loterie, et il te faut jouer. D'où vient cet arrangement biscornu et cette loi cocasse ? Tu as en antipathie l'action qui fait presque toujours le contraire de ce qu'elle veut ; et la nécessité te force d'agir. Quelle pantalonnade !

Ceux, par exemple, qui croient qu'on est ici pour s'amuser devraient bien expliquer cette passion taquine et contrariante de la destinée,

s'ingéniant à placer les poissons dans une guitare et les poètes dans un guépier.

Je sais bien que les délicats de ta façon ont surtout peur de ce qui leur serait bon et inclinent vers ce qui leur nuit, en sorte que la contrainte leur est plutôt bonne, comme pour les jeunes mariées. Mais il n'en est pas moins dur d'être ainsi dépourvu de clartés pour la conduite de ses efforts et d'impulsion secrète vers sa fin sociale.

(*Minuit.*) — Lecture de quinze sonnets et de neuf poésies mêlées de Goethe. L'impression que laisse cette partie des *Gedichte* est bien plus favorable que celle que donnent les *Élégies* et les *Épigrammes*; ainsi *Les Esprits des eaux*, *Ma Déesse*, *Le Voyage du Harz*, *Le Divin*, ont une grande noblesse de sentiment. Il ne faut jamais se hâter de juger ces natures multiples... Sans arriver au sentiment de l'obligation et du péché, Goethe arrive au grand sérieux par la route de la dignité. C'est la statuaire grecque qui a été son catéchisme de vertu ..

4 février 1871. — L'éternel effort est le caractère de la moralité moderne, et même de la plupart des chrétiens. Ce devenir douloureux a remplacé l'harmonie, l'équilibre, la joie, c'est-à-dire l'être. Nous sommes tous des faunes, des satyres, des silènes qui aspirons à devenir des anges, des laideurs qui travaillons à notre embellissement, de grossières chrysalides qui enfantons laborieusement notre propre papillon. L'idéal n'est que la beauté seraine de l'âme, c'est l'angoisse de Laocoon se débattant contre l'hydre du mal. Le sort en est jeté. Il n'y a plus que des candidats du ciel, galériens sur la terre.

Nous ramons notre vie en attendant le port ;
Nous souffrons dans tout le passage,
Et ce n'est qu'au jour de la mort
Que la sérénité brille en notre visage.

Molière a dit que le raisonnement bannissait la raison. Il est possible aussi que le perfectionnement dont nous sommes si fiers ne soit qu'une imperfection prétentieuse. Le devenir semble encore plus négatif que positif ; il est le mal s'amoindrissant, mais il n'est pas le bien ; il est le mécontentement généreux, mais non le bonheur ; il est la poursuite incessante d'un but inaccessible, c'est-à-dire une noble folie, mais non pas la raison, il est la nostalgie de l'irréalisable, maladie touchante qui n'est pourtant pas la sagesse.

Cette tendance rabaisse la vie individuelle, qui n'est plus qu'un moyen pour un résultat extérieur auquel elle doit être sacrifiée. La génération actuelle se fait fumier pour la suivante, qui en fera autant pour la troisième, et ainsi de suite. Et de cette longue série de tourments résultera-t-il une génération du moins plus satisfaite et plus harmonique ? Nullement, car le mécontentement est proportionnel à

l'accroissement des ressources, et c'est chez les fortunés de ce monde que se rencontrent le plus de démenées et de suicides. La perfectibilité indéfinie est donc une doctrine qui se contredit elle-même. Le progrès, entendu de la façon vulgaire, est un radotage creux. Il croit faire le bonheur des hommes, et il ne le prouve ni dans le présent, ni dans l'avenir.

Chaque être peut arriver à l'harmonie quand il y est, il est dans l'ordre, et il représente la pensée divine aussi clairement pour le moins qu'une fleur ou qu'un système solaire. — Le système vulgaire du progrès fait rougir de l'heure où l'on est et mépriser le passé; il fait croire indûment que c'est seulement à la fin des âges qu'il vaudra la peine de vivre. Dangereuse et absurde hérésie ! Le perfectionnement ne remplace pas la perfection. La perfection ne devient pas, elle est. La perfection, c'est l'harmonie intérieure. L'harmonie ne cherche rien, en dehors d'elle-même. Elle est ce qu'elle doit être; elle exprime le bien, l'ordre, la loi, et cela aussi bien à cette heure que dans deux mille ans. L'harmonie exprime une vérité, elle est supérieure au temps et représente l'éternel.

8 février 1871 — Goethe et Schleiermacher, l'harmonie présente et la poursuite de l'idéal, ce sont les deux pôles entre lesquels j'oscille. Que devenez-vous ? demandais-je une fois à Victor Cherbuliez. Moi ? je ne deviens pas, je me contente d'être, me fut-il répondu. Ma conscience et mon goût se combattent encore. Y a-t-il moyen de les concilier ? Peut-être. En communiquant aux autres l'harmonie, il semble qu'on réunit le devoir et le bonheur, le bien et le beau, le καλοκάγαθον de Socrate. Humaniser les hommes, les électriser par induction, les aider à vivre de la vie supérieure, et allumer leur lampe sans éteindre ni surexciter la flamme de la science, ce serait peut-être la solution. J'irais donc un peu plus loin que Ruckert et que Goethe, qui demandent seulement à la rose d'être rose. Je demanderais à la lampe de communiquer sa flamme, de prêter sa lumière et même de circuler volontairement dans les endroits ténébreux, mais qu'elle s'entretienne d'abord elle-même et vive de sa vie propre. Nul n'existe seulement pour lui-même, mais nul n'existe seulement pour les autres. Pour donner du bonheur, il faut en avoir. Pour prêcher l'harmonie, il faut d'abord être harmonieux.

9 février 1871 — Je relis les *Chansons du soir* de Juste Olivier¹, avec le cœur gros. Toute la mélancolie du poète passe dans mes veines. Mais j'ai souffert littérairement, sympathiquement, non par retour sur

1. Juste Olivier (1801-1876), poète de race, naïf et penseur, dont le nom est cher à la Suisse romande, et dont Sainte-Beuve aimait la personne et goûtait le génie. C'est à lui que s'adresse l'auteur des *Pensées d'Août*, dans le sonnet :

Pardon, cher Olivier, si votre alpestre audace
Jusqu'aux hardis sommets ne me décide pas

moi, sur ma destinée C'est toute une existence qui s'est levée devant moi, tout un monde de rêverie triste

Que *Musette*, la *Chanson de l'alouette*, le *Chant du retour*, *La Gaîté* sont caractéristiques¹ Que *Lina*, *A ma fille* sont fraîches¹ Mais les pièces supérieures sont *Au delà*, *Homunculus*, *La Trompeuse* et surtout *Frère Jacques*, le chef-d'œuvre de l'auteur, avec *Les Marionnettes* et le chant *Helvétie*¹ — Le plus sérieux symbolisme sous l'enjouement d'un badinage enfantin, la larme furtive dans le sourire malin, la sagesse résignée et pensive dans quelque ronde populaire, le sublime incognito, le tout dans le rien, voilà où triomphe le poète vaudois Il y a pour le lecteur surprise et attendrissement Et, chez l'auteur, il y a une sorte de matoiserie paysannesque qui s'amuse à glisser, en apparence, des noisettes à ses favoris, tandis que ces noisettes contiennent des diamants Juste Olivier, comme les fées, adore ces délicates mystifications Il dissimule ses présents. Telle est sa bonhomie Il ne promet rien et donne beaucoup C'est un prodigue bourru, dont la rondeur est toute subtile et la malice pure tendresse, la fine fleur de la *vaudoiserie* dans ce qu'elle a de plus rêveur et de plus aimant.

10 février 1871. — Lecture : quelques chapitres vigoureux et croassants de Taine (*Histoire de la littérature anglaise*). J'éprouve une sensation pénible avec cet écrivain, comme une odeur de laboratoire, un grincement de poulies, un *cliquettement* de mécanique. Ce style tient de la chimie et de la technologie La science y devient inexorable. D'ailleurs on n'y sent que de la clairvoyance, nulle délicatesse, nulle sympathie. C'est rigoureux et sec, c'est pénétrant et dur, c'est fort et âpre, mais cela manque tout à fait d'humanité, de noblesse, de grâce. Cette sensation vert-de-grisée, pénible à la dent, à l'oreille, à l'œil et au cœur, c'est-à-dire blessant le goût de toutes les manières, tient à deux choses probablement à la philosophie morale de l'auteur et à son principe littéraire Le profond mépris de l'humanité qui caractérise l'école physiologique et l'intrusion de la technologie dans la littérature, entreprise par Balzac et Stendhal, expliquent cette aridité secrète que l'on sent dans ces pages et qui vous happe à la gorge comme les vapeurs malsaines d'une fabrique de produits minéraux. Cette lecture est instructive à un très haut degré, mais elle est antivivifiante, elle dessèche, corrode, attriste. Elle n'inspire rien, pas plus que la vue d'une pharmacie, d'un musée ostéologique ou d'un herbier; elle fait seulement connaître Je m'imagine que ce sera la littérature de l'avenir, à l'américaine, contraste profond avec l'art grec; l'algèbre au lieu de la vie, la formule au lieu de l'image, les exhalaisons de l'alambic au lieu de l'ivresse d'Apollon, la vue froide au lieu des joies de la pensée, bref la mort de la poésie, écorchée et anatomisée par la science

1. Ces deux dernières pièces se trouvent dans les *Chansons lomtannes*.

15 *février* 1871 — Les nations font sans le vouloir leur éducation mutuelle, tout en ne poursuivant que leur intérêt égoïste. C'est la France qui a fait l'Allemagne présente en s'attachant au but contraire depuis dix générations, c'est l'Allemagne qui régénérera la France contemporaine en ne cherchant qu'à la mater. La France révolutionnaire aura enseigné l'égalité aux Allemands, qui par nature sont hiérarchiques, l'Allemagne sérieuse enseignera aux Français que la rhétorique ne vaut pas la science, et que l'apparence ne vaut pas la réalité. Le culte du prestige, c'est-à-dire du mensonge, la passion de la vaine gloire, c'est-à-dire de la fumée et du bruit, voilà ce qui doit mourir à l'avantage de tout le monde. C'est une fausse religion qui est détruite. Que ses adorateurs se désabusent et qu'ils vivent. L'histoire ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion. J'espère sincèrement que de cette guerre sortira un nouvel équilibre, meilleur que le précédent, une nouvelle Europe où l'élément germanique aura la suprématie, c'est-à-dire où le gouvernement de l'individu par lui-même sera le principe cardinal de la société, tandis que le principe latin est de faire de l'individu le moyen, la chose, l'instrument de l'Église ou de l'État.

L'ordre et l'harmonie résultant de la libre adhésion et de la soumission volontaire à un même idéal, c'est un autre monde moral ; c'est l'équivalent en style laïque du sacerdoce universel. Le symbole de la société modèle est une grande société libre de musique, où tout s'organise, se subordonne, se discipline, par amour de l'art et pour exécuter un chef-d'œuvre. Personne n'est contraint, personne n'est exploité, personne ne joue hypocritement un rôle intéressé. Tous apportent leur talent, ou leur pite, et contribuent sciemment et joyeusement à l'œuvre commune, au but supérieur qui luit devant les yeux. Les amours-propres eux-mêmes sont obligés de concourir à l'action collective, sous peine de se faire tort en se faisant remarquer.

16 *février* 1871 (*minuit*) — On comprend les femmes comme la langue des oiseaux, d'intuition ou pas du tout. La peine, l'étude, l'effort ne servent de rien ici : c'est un don et une grâce. Pour comprendre ces énigmes vivantes, il faut les aimer, mais cela ne suffit pas, car on peut les adorer sans y voir plus clair. Il faut avoir eu la bonne fée à son berceau. Deux gouttes de poésie dans notre premier breuvage et le brin de marjolaine sous notre premier oreiller nous douent de cette clairvoyance magique. Ceux qui la possèdent exercent en même temps une attraction indéfinissable sur les femmes, qui deviennent cette puissance et en ressentent le charme, comme la sève entend l'appel du printemps, comme la phalène vole à travers la nuit vers le rideau lointain qui tamise la vague lueur d'une lampe. L'individu doué de lucidité sympathique paraît un sorcier. Mais c'est un libérateur, et les femmes le savent bien. A lui les confidences, parce qu'il sait comprendre et consoler. A lui la gratitude passionnée, parce qu'il a la clef des cœurs et qu'il garde fidèlement les secrets. Heureux les filleuls de la fée,

parce qu'ils donnent du bonheur Qui connaît la langue des oiseaux est initié à bien d'autres mystères Il est rose-croix de naissance et grand-maître dans la franc-maçonnerie de l'amour.

18 février 1871. — C'est dans le roman que la vulgarité moyenne de la société allemande et son infériorité à celles de France et d'Angleterre s'aperçoivent distinctement La notion du « choquant » manque à l'esthétique des Allemands Leur laisser aller est de mauvaise compagnie, leur élégance ne connaît pas la grâce, ils ne devinent pas l'énorme distance entre la distinction *ladylike* et la *Vornehmlichkeit* gourmée. Leur imagination manque de style, d'usage, d'éducation et de monde, elle a son certificat de roture même dans ses habits du dimanche La race est poétique, et intelligente, mais elle est commune et de mauvais ton La souplesse, la gentillesse, les manières, l'esprit, le brio, le goût, la dignité, le charme sont pour d'autres

Est-ce que la liberté intérieure de l'âme, l'harmonie profonde des facultés que j'ai si souvent observées dans les individualités supérieures de ce peuple n'arriveront pas à la surface ? Les vainqueurs d'aujourd'hui ne civiliseront-ils pas leurs formes ? C'est au roman futur que nous en jugerons. Quand ils auront des romans de tout à fait bonne compagnie, ils seront hors de page. Jusque-là il leur manque le fini, le poli, la maturité, de la culture sociale, ils ont l'humanité des sentiments, mais ils n'ont pas encore le *comme il faut* ni le *je ne sais quoi*. Ils possèdent l'honnêteté, ils sont dépourvus de savoir-vivre.

Les répugnances de plusieurs de mes amis pour les Allemands ne sont donc pas des préventions absurdes ; mais elles sont inéquitables parce qu'elles accentuent les défauts de ce peuple au point de faire oublier ses qualités Parler de la raideur anglaise, de la frivolité française, de la pesanteur allemande, ce n'est pas être dans le faux, mais c'est prendre la verrue pour le visage. Pour moi, je ne me sens aucune antipathie ethnographique, et je déteste les défauts, non les races, le péché et non le pécheur.

22 février 1871. — Soirée chez M***. Solide élégance. Une trentaine de personnes du meilleur monde, heureux partage de sexes et d'âges. Têtes blanches, jeunes personnes, belles épaules, figures spirituelles Le tout encadré dans des tapisseries d'Aubusson qui font un lointain doux et un fond charmant aux groupes en toilette...

Dans le monde, il faut avoir l'air de vivre d'ambroisie et de ne connaître que les préoccupations nobles. Le souci, le besoin, la passion n'existent pas Tout réalisme étant brutal est supprimé. Ces déesses sont censées descendre de l'Olympe et n'être assujetties à aucune des infirmités terrestres. Elles n'ont plus de viscères ni de pesanteur, elles ne retiennent de la nature humaine que ce qu'il en faut pour la grâce et la volupté. En un mot, ce qu'on appelle le grand monde se paie momentanément une illusion flatteuse, celle d'être dans l'état

éthéré et de respirer la vie mythologique C'est pourquoi toute véhémence, tout cri de la nature, toute souffrance vraie, toute familiarité irréfléchie, toute marque franche de passion choquent et détonnent dans ce milieu délicat, toutes les crudités détruisent à l'instant l'œuvre collective, le palais de nuages, l'architecture prestigieuse élevée du consentement de tous C'est à peu près comme l'agréable chant du coq qui fait évanouir tous les enchantements et met en fuite les fées Les réunions choisies travaillent sans le savoir à une sorte de concert des yeux et des oreilles, à une œuvre d'art improvisée Cette collaboration instinctive a un vrai charme, car elle est une fête de l'esprit et du goût et transporte les acteurs dans la sphère de l'imagination, elle est une forme de la poésie, et c'est ainsi que la société cultivée recompose avec réflexion l'idylle disparue et le monde d'Astrée englouti Paradoxe ou non, je crois que ces essais fugitifs de reconstruction d'un rêve qui ne poursuit que la seule beauté sont de confus souvenirs de l'âge d'or qui hantent l'âme humaine, ou plutôt des aspirations à l'harmonie des choses que la réalité quotidienne nous refuse et que l'art seul nous fait entrevoir

23 avril 1871 (*dix heures du matin*) — Éprouvé hier au soir une vague impression cérébrale, comme d'une congestion future ces anticipations d'orages sanguins sont les pressentiments de la chair. Elles vous disent très nettement : voilà ta borne, tu n'iras pas plus loin, ne te fais pas d'illusion Ce petit avertissement sec fait presque autant d'effet que le petit souffle dans la vision de Job, on sent l'abîme et le poil se hérisse Ainsi, dans toutes les directions je touche à mes limites : le cœur, les bronches, les reins, la vue, l'ouïe, les os, l'estomac, le cerveau m'ont successivement menacé de cesser leurs services et laissé entrevoir le terme de leurs complaisances Je suis un peu comme un général dont l'armée ergote, discute et se rebiffe avant de se mutiner, ou comme un gouvernement qui voit se relâcher tous les liens du respect et de l'obéissance avant le refus de l'impôt ou l'érection des barricades J'en suis aux avant-coureurs de la démolition Pour un psychologue, il est même fort intéressant d'avoir la conscience immédiate de la complication de son organisme et du jeu de ses rouages. Il me semble que mes sutures se dénouent et se détachent juste assez pour que j'aie la perception de mon assemblage et le sentiment distinct de ma fragilité. Cela fait de l'existence personnelle un étonnement et une curiosité Au lieu de ne voir que le monde environnant, on s'analyse soi-même Au lieu de n'être qu'un bloc, on devient légion, multitude, tourbillon, on est un *cosmos* Au lieu de vivre par la surface, on prend possession de son intimité On s'aperçoit, sinon dans ses cellules et ses atomes, au moins dans ses systèmes organiques et presque dans ses tissus En d'autres termes, la monade centrale s'isole de toutes les monades subordonnées pour les contempler, et reprend en soi son harmonie, quand elle voit se troubler l'harmonie plurielle et intermo-

nadique. Ainsi un roi, après son abdication, rentre dans la vie privée.

La santé est donc un équilibre de notre organisme avec ses parties composantes et avec le monde extérieur, elle nous sert surtout à connaître le monde. Le trouble organique nous oblige à reconstituer un équilibre plus intérieur, à nous retirer dans notre âme ; et dès lors c'est notre corps lui-même qui devient notre objet, il n'est plus nous, quoiqu'il soit encore à nous, il n'est plus que le vaisseau où nous faisons la traversée de la vie, vaisseau dont nous étudions les avaries et la structure sans l'identifier avec notre individu

Où réside en définitive notre Moi ? Dans la pensée ou plutôt dans la conscience. Mais, au-dessous de la conscience, il y a son germe, le *punctum saliens* de la spontanéité, car la conscience n'est pas primitive, elle devient. La question est de savoir si la monade pensante peut retomber dans l'enveloppement, c'est-à-dire dans la pure spontanéité ou même dans le gouffre ténébreux de la virtualité. J'espère que non. Le royaume s'en va, le roi subsiste. Ou bien serait-ce la royauté qui seule subsisterait, c'est-à-dire l'idée, la personne n'étant à son tour que le vêtement passager de l'idée durable. Est-ce Leibniz ou Hegel qui a raison ? L'individu est-il immortel sous la forme de corps spirituel ? Est-il éternel sous la forme d'idée individuelle ? Qui a vu le plus juste, de saint Paul ou de Platon ? C'est la théorie de Leibniz qui me sourit le plus, parce qu'elle ouvre l'infini en durée, en multitude et en évolution. Une monade, étant l'univers virtuel, n'a pas trop de l'infini du temps pour développer l'infini qui est en elle-même. Seulement, il faudrait admettre des actions et des influences extérieures faisant osciller l'évolution de la monade, il faudrait que son indépendance fût une quantité mobile et croissante entre zéro et l'infini, sans être jamais complète et jamais nulle, la monade ne pouvant être absolument passive ni entièrement libre.

12 juin 1871. — ... Ma pensée se retourne sur le souci du jour, sur les affaires de France. Thiers, le pousse sur la soupape, ajourne l'explosion de la chaudière, mais c'est tout. La guerre civile est en perspective. D'ailleurs, l'universel croquemitaine, le socialisme international des ouvriers, à peine écrasé à Paris, célèbre sa prochaine victoire. Pour lui, il n'y a ni patrie, ni souvenirs, ni propriété, ni religion, il n'y a rien ni personne que lui. Son dogme est l'égalitarisme, son prophète est Mably, et Babeuf est son dieu. « La jouissance est tout, la richesse en est le moyen, le travail est la source de la richesse ; nous sommes le travail et nous sommes égaux. Donc périssent le monde, s'il ne veut pas s'organiser d'après notre idée, le nivellement absolu des biens et des jouissances ! Toute la société actuelle, avec sa religion, ses mœurs, ses capitaux, ses capitales, ses fonctions et sa hiérarchie, nous est en détestation ; elle est injuste, puisque nous ne sommes pas les maîtres. Et nous la détruirons. Votre civilisation nous est un vomissement, tant qu'elle n'est pas notre proie. Les barbares subissaient le prestige

de Rome, nous ne sommes pas si niais. Nous haïssons ce que vous aimez, et nous sommes irréconciliables »

Que répondre à cela ? Que l'Internationale est bien dans la logique de l'esprit révolutionnaire et représente l'annihilation de tout droit acquis, le mépris absolu du droit d'autrui, qu'elle est le catholicisme de la vengeance, que c'est le spectacle même du luxe effréné des grandes capitales qui enseigne le mépris de la richesse, laquelle paraît non le résultat du travail mais son chancre rongeur, — que la société française ne pouvant combattre cette barbarie nouvelle que par la compression, par le cléricisme ou par l'indignation hypocrite des classes mieux partagées, ne peut s'attendre à guérir le mal. Peut-être même ce mal, qui couve partout et qui n'est pas autre chose que la terrible guerre des pauvres contre les riches, finira-t-il par incendier l'Europe.

Comment résoudre le conflit, puisqu'il n'y a plus un seul principe commun entre les partisans et les adversaires de la société actuelle, entre le libéralisme et l'égalitarisme ? Leur notion de l'homme, du devoir, du bonheur, c'est-à-dire de la vie et de son but, est tout autre. Je soupçonne même que le communalisme international n'est que le maréchal des logis du nihilisme russe, qui sera le tombeau commun des vieilles races et des races serviles, des Latins et des Slaves, c'est dans ce cas le brutal individualisme à l'américaine qui sera le salut de l'humanité. Mais je crois que les peuples vont plutôt à leur châtiment qu'à la sagesse. La sagesse, étant un équilibre, ne se rencontre que dans les individus. La démocratie, faisant dominer les masses, donne la prépondérance à l'instinct, à la nature, aux passions, c'est-à-dire à l'impulsion aveugle, à la gravitation élémentaire, à la fatalité générique. La bascule perpétuelle entre les contraires devient son mode unique de progression, parce que c'est la forme enfantine, bête et simple, de l'esprit borné, qui s'engoue et se déprend, adore et maudit, toujours avec la même précipitation. La succession des sottises opposées lui donne l'impression du changement, qu'elle identifie avec l'amélioration, comme si Encelade était moins mal sur le flanc gauche que sur le flanc droit, tandis que le volcan pèse de même — La stupidité de Démos n'a d'égale que sa présomption. C'est un adolescent qui a la puissance et ne peut arriver à la raison.

Que Luther avait raison de comparer l'humanité à un paysan ivre, qui tombe toujours d'un des côtés de son cheval !

Ce n'est pas que je nie le droit de la démocratie, mais je n'ai pas d'illusion sur l'emploi qu'elle fera de son droit tant que la sagesse sera rare et l'orgueil abondant. Le nombre fait la loi, mais le bien n'a rien à faire avec le chiffre. Toute fiction s'expie, et la démocratie repose sur cette fiction légale, c'est que la majorité a non seulement la force mais la raison, qu'elle possède la sagesse en même temps que le droit. Fiction dangereuse parce qu'elle est flatteuse. Les démagogues ont toujours caressé le sens intime des masses, comme on chatouille un chat

qu'on veut amadouer. Les masses seront toujours au-dessous de la moyenne. D'ailleurs, l'âge de majorité baissera, la barrière du sexe tombera, et la démocratie arrivera à l'absurde en remettant la décision des plus grandes choses aux plus incapables. Ce sera la punition de son principe abstrait de l'égalité, qui dispense l'ignorant de s'instruire, l'imbécile de se juger, l'enfant d'être un homme et le mauvais sujet de s'amender. — Le droit public fondé sur l'égalité virtuelle se brisera par ses conséquences. Il méconnaît l'inégalité de valeur, de mérite, d'expérience, c'est-à-dire le travail individuel, il aboutira au triomphe de la lie et de la platitude. L'adoration des apparences se paie. Le régime de la Commune parisienne a été un échantillon de ce qui arrive au pouvoir par ce temps de boursoufflement furibond et de soupçon universel. Un enragé dure trois jours et trouve immédiatement un plus enragé que lui pour le déclarer traître. Le *steeple chase* de la frénésie est confondu avec le service de l'idée révolutionnaire. Il ne s'agit que d'être forcené et de pouvoir soutenir un *crescendo*. Le délire est pris pour l'inspiration delphique.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle !
De quels impurs bourreaux tu te fais maquerelle,
O Révolution !
Va, fais du monde entier sauter la Sainte-Barbe,
Stupide et folle, vois Satan rire en sa barbe
De ton illusion

Du reste, l'humanité a la vie dure et survit à toutes les catastrophes. Seulement il est impatientant qu'elle prenne toujours par le plus long, et doive épuiser toutes les fautes possibles avant d'accomplir un pas définitif vers le mieux. Ces innombrables sottises facultatives sont la cause de ma mauvaise humeur. A celui qui s'en étonne, je demanderai s'il resterait impassible devant un interlocuteur qui essaierait tous les mots avant de trouver le mot propre et bégayerait toutes les lettres de l'alphabet avant de prononcer juste ce malheureux mot ? Autant l'histoire de la science est majestueuse, autant l'histoire de la politique et de la religion est insupportable, la marche du monde moral semble un abus de la patience de Dieu.

Halte ! la misanthropie et le pessimisme n'ont rien de rafraîchissant. Si notre espèce est ennuyeuse, ayons la pudeur de ses maux. Nous sommes emprisonnés sur le même navire et nous devons sombrer avec elle. Payons notre dette et laissons à Dieu le reste. Solidaires des souffrances de notre race, donnons un bon exemple : c'est tout ce qui nous est demandé. Faisons le bien que nous pouvons, disons le vrai que nous savons ou croyons, et pour le surplus soyons soumis, patients et résignés. Dieu fait son affaire, faisons la nôtre.

15 août 1871. — Relu une deuxième fois la *Vie de Jésus*, de Renan, seizième édition populaire. Ce qui est caractéristique dans cette analyse du christianisme, c'est que le péché n'y joue pas de rôle. Or, si

quelque chose explique le succès de la Bonne Nouvelle parmi les hommes, c'est qu'elle apportait la délivrance du péché et en un seul mot le salut. Il conviendrait pourtant d'expliquer religieusement une religion et de ne pas esquiver le centre de son sujet. Ce « Christ en marbre blanc » n'est pas celui qui a fait la force des martyrs et qui a essuyé tant de larmes. Le vainqueur du Péché et de la Mort est un peu mieux qu'un délicieux moraliste et qu'un initiateur à la religion sans prêtre. L'auteur n'a pas fait broche et, s'il détruit une foule de préjugés nuisibles, il manque de sérieux moral et confond la noblesse avec la sainteté. Il parle en artiste sensible d'un sujet touchant, mais sa conscience paraît désintéressée dans la question. Le dilettantisme religieux est une variante de l'indifférence, la piété réelle et sincère ne s'y trompe pas. Comment confondre l'épicurisme de l'imagination s'accordant les douceurs d'un spectacle esthétique avec les angoisses d'une âme cherchant passionnément la vérité ? Nos amateurs d'études religieuses s'amusent des crédulités naïves du passé et s'en redonnent la sensation comme on se refait Grec avec Homère, sans conséquence. Cette ironie pateline d'une dévotion tout artistique impatiente les natures positives, qui subodorent une mystification. Mieux vaudrait, pensent-elles, un franc ennemi qu'un entortilleur en gants blancs, qui fait d'une religion une momie tout en la couvrant de bandelettes. Il y a dans Renan un reste de ruse séminariste, il étrangle avec des cordons sacrés et égorgille avec des airs confits. Passe encore ces douceurs méprisantes avec les clergés plus ou moins captieux, mais aux âmes sincères on devrait une sincérité plus respectueuse. L'éternelle bouche en cœur du critique qui se moque sous cape de son auditoire a quelque chose d'inhumain et de glacial. J'admets l'ironie contre la présomption ignare, contre le charlatanisme et la convention, mais je ne l'approuve pas comme méthode universelle, car elle manque de courage, de loyauté et de bonté. Persiflez les pharisaïsmes, mais parlez droit aux honnêtes gens. Le dédain transcendant est une bonne défense de l'égoïsme, mais il n'est pas une œuvre de charité et de fraternité.

Charneux, 22 septembre 1871 (quatre heures après-midi) — Un trou dans le dôme pluvieux laisse passer un rayon blanc qui éclate dans ma chambre comme un rire sardonique, et s'en va plus vite qu'il n'est venu.

Après dîner, promenade jusqu'à Chailly, entre deux ondées. Paysage gris, mais vaste, poignée de rayons tombant sur le lac, percées lointaines, montagnes barbouillées de vapeurs et, malgré tout, beauté du pays. On ne se lasse pas de cette vue accidentée et caressante. Je trouve du charme aux vues de pluie, les couleurs sourdes en sont plus veloutées, les tons mats en deviennent attendris. Le paysage est alors comme un visage qui a pleuré, il est moins beau sans doute, mais plus expressif.

En arrière de la beauté superficielle, joyeuse, rayonnante, palpable,

l'esthétique découvre tout un ordre de beauté cachée, voilée, secrète, mystérieuse, parente de la beauté morale. Cette beauté-ci ne se révèle qu'aux initiés, elle n'en est que plus suave. C'est un peu comme la joie raffinée du sacrifice, comme la folie de la foi, comme la volupté des larmes ; elle n'est pas à la portée de tout le monde. Son attrait est singulier et fait l'impression d'un parfum étrange ou d'une mélodie bizarre. Une fois qu'on y a pris goût, on s'y délecte, on en raffole, car on y trouve

Son bien premièrement, puis le dedain d'autrui,

et il est si agréable de n'être pas du même avis que les sots. Or cela n'est pas possible avec les choses évidentes et les incontestables beautés. Le charme est le nom de cette beauté maçonnique et paradoxale qui échappe au vulgaire et fait rêver. C'est pourquoi la laideur, lorsqu'elle a du charme, ne charme pas à demi. Un sphinx qui plaît ensorcelle son amoureux, car il a deux philtres pour un.

À côté du charme, la beauté simple paraît fade, pauvre et presque bête. Quelle figure fait une petite pensionnaire aux traits réguliers et au teint rose, mais insignifiante, auprès d'une femme à la physionomie chiffonnée mais pétillante d'esprit et de passion ?

Les laideurs transparentes, que l'âme transfigure à l'occasion, sont encore une belle part dans le monde et peuvent enregistrer des succès flatteurs (Pauline Viardot, Jenny Lind, Mme de Staël). Il est gentil d'avoir un masque lorsqu'on peut le poser pour ceux qui en valent la peine. La beauté classique appartient pour ainsi dire à tous les yeux, elle ne s'appartient pas à elle-même, la beauté maçonnique est une seconde pudeur, qui ne se dévoile que pour les yeux dessillés et ne favorise que l'amour.

C'est pourquoi mon amie S***, qui se met tout d'abord en rapport avec l'âme, ne voit pas la laideur des gens dès qu'elle s'intéresse à eux, pas plus qu'une mère ne voit la laideur de son nouveau-né. Pour elle, elle aime ou n'aime pas, et ceux qu'elle aime sont beaux, ceux qu'elle n'aime pas sont laids. Ce n'est pas plus compliqué que cela. L'esthétique se dissout pour elle dans la sympathie morale ; elle ne regarde qu'avec son cœur ; elle tourne le chapitre du beau et passe au chapitre du charme. — Je puis faire de même, seulement, c'est par réflexion et de second mouvement ; mon amie le fait involontairement et tout d'abord, elle n'a pas la fibre artistique ; la prose, l'utile, le bon lui suffisent. Le besoin de la correspondance parfaite entre le dedans et le dehors des choses, entre le fond et la forme, n'est pas dans sa nature. Elle ne souffre pas de la laideur, à peine si elle l'aperçoit. Pour moi, je ne puis qu'oublier ce qui me choque, je ne puis pas n'être pas choqué. Tous les défauts corporels m'agacent, et la non-beauté dans le beau sexe ne devant pas être me choque comme une déchirure, comme un solécisme, comme une dissonance, comme une tache d'encre, en un mot comme un désordre. En revanche, la beauté me délecte, me res-

taure, me fortifie comme un aliment merveilleux, comme l'ambrosie olympienne

Que le bon soit toujours camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme,
Mais, comme le divorce entre eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beaux corps, hôtes d'une belle âme,
Assemblent l'un et l'autre point

je n'achève pas, car il faut se résigner. La belle âme dans un corps qui se porte bien est déjà une bénédiction rare, et, si l'on trouve encore du cœur et du sens, de la pensée et de la vaillance, on peut se passer de cette ravissante gourmandise qui s'appelle la beauté, et presque de cet assaisonnement délicieux qui se nomme la grâce. On s'en passe avec un soupir, comme d'un superflu, heureux déjà de posséder le nécessaire.

J'ai vu beaucoup d'hymens, aucuns d'eux ne me tentent
Cependant des humains presque les quatre parts
S'exposent hardiment au plus grand des hasards,
Les quatre parts aussi des humains se repentent

Et ceux qui ne se marient pas, encore plus. — Certes la vie à deux est un problème délicat ; mais la vie solitaire est une monstruosité. L'homme ne va pas sans la femme, selon le Seigneur et selon la nature. Seulement les races latines, avec leur vilaine idée de la femme, ont rendu le mariage une sorte de duel domestique entre deux volontés. — Le vrai mariage est un état normal, salutaire, fortifiant, sanctifiant, mais il faut s'y maintenir au point de vue religieux.

29 décembre 1871. — Lu Bahnsen (*Critique de l'évolutionnisme de Hegel-Hartmann, au nom des principes de Schopenhauer*). Abominable écrivain ! Comme la seiche dans l'eau, il produit en se démenant un nuage d'encre qui dérobie sa pensée dans les ténèbres ; son langage paraît imaginé pour cacher ce qu'il veut dire, et plus il s'explique, moins on le comprend. — Et quelle doctrine ! un pessimisme acharné qui trouve le monde absurde, « absolument idiot », et reproche à Hartmann d'avoir laissé subsister un peu de logique dans l'évolution de l'univers, tandis que cette évolution est éminemment contradictoire (dialectique) et qu'il n'y a un peu de raison (logique) que dans la pauvre cervelle du raisonneur. — De tous les mondes possibles, celui qui existe est le plus mauvais. Sa seule excuse, c'est qu'il tend de lui-même à la destruction, c'est-à-dire au suicide. L'espérance du philosophe, c'est que les êtres raisonnables abrègeront son agonie et hâteront la rentrée de tout dans le néant. — C'est la philosophie du satanisme désespéré, qui n'a pas même à offrir les perspectives résignées du bouddhisme à l'âme désabusée de toute illusion. Dieu n'est que le *Weli-Krokodil*, qui jouit du supplice de tous les êtres se débattant dans l'impossibilité du bonheur. L'individu ne peut que protester et maudire. — Ce sivaïsme frénétique dérive de la conception qui fait

sortir le monde de la volonté aveugle, principe de tout Il professe que le monde est une monstruosité scélérate, l'œuvre d'une omnipotence en délire

Nur werth, dass es zu Grunde gehe

Évolutionnisme, fatalisme, pessimisme, nihilisme n'est-il pas curieux de voir s'épanouir cette doctrine terrible et désolée, dans le temps même où la nation allemande fête sa grandeur et ses triomphes ? Le contraste est si éclatant qu'il fait rêver.

Cette orgie de la pensée philosophique identifiant l'erreur avec l'existence même, et développant l'axiome proudhonien : Dieu, c'est le mal, ramènera les foules à la théodicée chrétienne, qui n'est ni optimiste ni pessimiste et qui déclare accessible la félicité qu'elle appelle la vie éternelle

L'âcreté blasphématoire de la doctrine amène des épithètes de mauvais goût, telles que « le laquais de Jéhovah », « le Dieu-Satan », etc., qui empêchent de croire à une simple gageure d'un théoricien paradoxal. Nous avons bien affaire à un théophobe, que la foi au bien fait écumer de fureur, et que la joie des innocents fait bondir de mépris. Pour hâter la délivrance du monde, il détruit dans l'œuf toutes les consolations et toutes les espérances et toutes les illusions, et met, à la place de l'amour de l'humanité qui inspirait Çakya Mouni, le fiel méphistophélique qui salit et dessèche et corrode toutes choses. Pouah !

21 janvier 1872 — . . Il y a des âmes qui vivent par amour et par religion, qui ne recherchent que le bien et le beau, qui se dilatent dans le sacrifice. Elles sont plus que désintéressées, elles sont dévouées. C'est la petite église, l'élite des nobles âmes. Voilà le bon exemple, voilà le vrai point d'appui.

25 janvier 1872. — A Berne, la revision marche avec violence dans le sens bernois de centralisation intéressée¹. L'exploitation brutale des cantons frontières, lésés dans tous leurs intérêts économiques, se poursuit sans gêne. Les peuples n'ont pas plus que les hommes la force de s'arrêter à la sagesse. Ils exagèrent leurs principes et marchent droit à Némésis. La démocratie ne se tempère pas plus qu'un élément et parcourt le cycle de ses destinées, comme un typhon ou un mascaret. Sa base de droit est la volonté de la majorité numérique, et, sa fiction, c'est que cette volonté est par surcroît éclairée, judicieuse et prévoyante. — Or c'est une psychologie ridicule que celle qui donne à l'intelligence la volonté pour guide et pour Mentor, et qui fait conduire le père par l'enfant, l'officier par ses soldats, le chef par la masse, les connaisseurs par les ignorants, la raison par la passion, la tête par la queue. La

1. L'assemblée générale (Conseil national et Conseil des États, réunis à Berne) délibérait alors sur un projet de revision de la Constitution fédérale, qui fut d'ailleurs repoussé par le peuple suisse.

sottise dans l'espèce est de confondre le droit avec la compétence et les lumières. La majorité a le droit de faire la loi, s'ensuit-il qu'elle la fera bien ? Un fils de famille majeur a le droit de se ruiner par ses folies et ses fautes, mais n'est-ce pas dommage ? Notre démocratie, en professant que le peuple a toujours *raison* dans sa majorité numérique, brouille la raison du plus fort avec la raison du plus clairvoyant. Cette fiction repose à son tour sur l'égalité prétendue des électeurs, égalité de droit qui devient égalité de valeur sociale, civique ou personnelle, fiction première, dont le sophisme est voilé par raison d'État.

Le principe de l'égalité des droits écartant comme incongru le fait de l'inégalité des mérites, ou imaginant que la foule choisit toujours le plus méritant et non pas le plus agréable, ce principe caresse la vanité des citoyens et fait le malheur de la chose publique. Au surplus, voir Socrate, et ses dialogues avec les démocrates de son temps. Quand l'armée, les impôts, les finances, l'instruction et la diplomatie sont entre les mains des démagogues, l'État ne dure pas longtemps. — Personnellement, je suis pour que chacun fasse son métier, et je préfère le gouvernement des supériorités réelles. Même en supposant un officier rude, je l'admets, s'il est bon officier. Je crois même qu'un excellent berger vaut mieux pour un troupeau de moutons que le gouvernement d'une dizaine de moutons, stupides quoique zélés.

En d'autres termes, les fictions m'ennuient parce qu'elles éblouissent les sots, j'aime que les choses aillent bien, fussent les amours-propres des niais en être mécontents, les formes de gouvernement sont pour moi des moyens et non un but, et je juge la démocratie à ses résultats. Si elle arrive à faire faire des horloges par les cuisiniers et à faire gouverner les incapables, sous prétexte qu'elle en a le droit et qu'elle n'a jamais tort, je lui ris au nez. La force des choses se moque de ces fictions grotesques. Faute de mécaniciens, la locomotive dévierait ou sauterait, faute d'hommes d'État, la république s'en ira à la dérive ou naufragera.

La grande faute de la démocratie, c'est celle de tous les despotes : le faible pour ses complaisants et ses courtisans, le favoritisme envers les incapacités agréables, en d'autres termes, l'aversion des experts indépendants. — Chez nous, les supériorités se glissent encore parfois à travers les mailles de l'élection, mais la majorité des élus est déjà du gros monceau, et même de la pacotille de dernière qualité. Quand on voit qui propose les grandes lois (Peine de mort, Séparation de l'Église et de l'État, Assurance obligatoire, Instruction publique, etc.), on est interdit : c'est toujours la suffisance se prenant pour la compétence, la volonté se croyant la pensée, la queue régissant la tête..

Ce qu'il y a de fastidieux en ce monde, c'est que ce sont les ignares qui mènent ceux qui savent, et les illusionnés qui entraînent dans leurs sottises ceux qui ne partagent plus leurs illusions. Toujours et partout la volonté prime de fait l'intelligence, c'est-à-dire que la force se moque de la raison, et que le sens fatal du mouvement historique est au rebours

du bon sens Aussi Démocrite rit et Héraclite pleure du spectacle des choses humaines — Il n'y a de tout à fait consolant que la marche de la science, parce que la science échappe à ce tourbillonnement ridicule de la politique civile et religieuse et qu'elle augmente continuellement son capital de vérités acquises et prouvées

L'État et l'Église m'ennuient à peu près également Je n'ai aucune considération pour le public, aucune admiration pour mon temps Je goûte la science certaine et j'aime les belles âmes. Voilà ce qui me reste de mes voyages à travers le monde et les choses.

Que produit l'idéal ? le désabusement

Le monde humain n'intéresse que par le détail, par l'ensemble, il est désolant et fatigant Plus on le connaît, plus il glace l'enthousiasme Il n'y a que les âmes d'élite, les génies, les nobles caractères, qui réconcilient avec cette dégoûtante cohue et cette lamentable histoire.

28 janvier 1872 — Vivre, c'est se guérir et se renouveler tous les jours, c'est aussi se retrouver et se reconquérir. Le journal, c'est le confident, le consolateur, le médecin du solitaire Ce monologue quotidien est une forme de la prière, un entretien de l'âme avec son principe, un dialogue avec Dieu. C'est lui qui restaure notre intégrité, qui nous ramène du trouble à la clarté, de l'agitation au calme, de la dispersion à la possession de nous-mêmes, de l'accidentel au permanent et de la spécialisation à l'harmonie Comme les magnétiques, il nous remet en équilibre C'est une sorte de sommeil conscient où, cessant d'agir, de vouloir, de nous tendre, nous rentrons dans l'ordre universel et nous cherchons la paix Nous échappons ainsi au fini Le recueillement est comme un bain de l'âme dans la contemplation, et le journal n'est que le recueillement, plume en main

Le monde fait silence et l'âme entend son Dieu

Cela me rappelle une pensée de l'oreiller Ce matin je me disais à ton âge, il conviendrait de laisser les détails et de ne plus mettre ton effort et ton désir qu'aux ensembles, aux grandes choses A l'éparpillement discursif, fais succéder l'habitude des sommaires, des synthèses, des récapitulations générales, des bilans Il est certain que l'étude est sans terme et la science sans fin. Mais l'individu est mortel et, avant de mourir, il doit pourtant tirer la morale de son existence et extraire de ses expériences individuelles ce qu'il y a de meilleur pour les autres et de plus utile à ses successeurs.

Les trois grands mobiles de l'écrivain t'ont fait défaut : l'amour-propre, la nécessité matérielle, l'appel sympathique d'un public encourageant Mais il te reste deux mobiles non usés : la douceur de faire plaisir à ceux qui t'aiment encore et aussi la conscience religieuse du devoir humain

Tes amis ni Dieu ne te forcent, mais ils sollicitent ton zèle, en respectant ta liberté. Donne-nous ton cœur,

Rends gloire ou témoignage à temps, avec amour,
Ton âme de la vie a bientôt fait le tour,
Qu'au jugement elle soit prête

Le monde n'a aucun droit à ton amour, il n'a droit qu'à ta justice. Et comme il n'est pas juste lui-même, tu as envers lui le droit de défensive, de réserve, de silence, tu n'es pas tenu de te livrer aux bêtes féroces, pas plus qu'aux ricaneurs, aux malveillants, aux soupçonneux, aux indifférents — Mais la bonté gratuite, la générosité volontaire, le servage par charité est encore meilleur que la justice. Il faut aimer les hommes non qu'ils le méritent, mais parce que l'amour est beau, parce que Dieu est amour. Il faut surmonter son instinct de pudeur et son instinct de justice par le dévouement qui s'offre sans attendre, qui donne sa réciprocité, qui agit sans lassitude et qui surabonde sans compter.

7 février 1872. — Qu'il est malaisé de mettre en contact la foi des simples avec les résultats de la science historique et critique, sans avoir l'air d'un impie et sans scandaliser le pauvre croyant ! Peut-être au moins faut-il que le ton grave et pieux de l'initiateur rassure un peu celui qu'il bouleverse. La conscience de ce dernier doit sentir une autre conscience devant elle, et non pas une science indifférente ou narquoise. Les erreurs sacrées ont la vie plus dure qu'aucune vérité, il ne faut les égorger qu'avec un couteau respectueux. Ce que le prêtre a béni est embaumé pour des siècles, fût-ce une obscurité, fût-ce un crime. C'est la propriété de la foi d'assurer un asile à ce qu'elle protège, asile inviolable même à la vérité. Ainsi la foi religieuse se défend contre Dieu lui-même, si Dieu ne prend le mot de passe et ne montre pas patte blanche à la porte qu'il voudrait faire ouvrir — La foi est donc une chose terrible, puisqu'elle peut être aveugle par piété, et maudire celui qu'elle croit adorer, tandis qu'elle le méconnaît, en dehors d'une certaine livrée. Comme ce factionnaire historique, ineptement sublime, elle peut croiser la baïonnette devant son empereur et s'écrier. « Petit caporal, on ne passe pas ! » Sans la foi, l'on ne fait rien, mais la foi peut bâillonner toute science.

Qu'est-ce donc que ce Protée ? Vient-il de Dieu ou du diable ?

La foi est une certitude sans preuves. Étant une certitude, elle est un énergique principe d'action. Étant sans preuves, elle est le contraire de la science. De là ses deux aspects et ses deux effets. Son point de départ est-il dans l'intelligence ? Non. La pensée peut ébranler ou raffermir la foi, non l'engendrer. Son origine est-elle dans la volonté ? Non. La volonté bonne peut la favoriser, la volonté mauvaise l'empêcher, mais on ne croit pas par volonté, et la foi n'est pas un devoir. La foi est un sentiment, car elle est une espérance ; elle est un instinct, car elle

précède tout sentiment extérieur La foi est l'héritage de l'individu naissant, ce qui le relie avec l'ensemble de l'être, et pour ainsi dire le cordon ombilical de son âme L'individu ne se détache qu'avec peine du sein maternel, il ne s'isole qu'avec effort de la nature ambiante, de l'amour qui l'enveloppe, des idées qui le baignent, du berceau qui le contient. Il naît dans l'union avec l'humanité, avec le monde et avec Dieu La trace de cette union originelle est la foi La foi est le ressouvenir de ce vague Éden dont notre individu est sorti, mais qu'il a habité dans l'état somnambulique antérieur à sa vie individuelle

Notre vie individuelle consiste à nous séparer de notre milieu, à réagir sur lui pour en prendre conscience et pour nous constituer personnes spirituelles, c'est-à-dire intelligentes et libres Notre foi primitive n'est plus que la matière neutre que retravaille notre expérience de la vie et des choses et qui, par suite de nos études de toute espèce, peut complètement périr dans sa forme Nous pouvons nous-mêmes mourir avant d'avoir su retrouver l'harmonie d'une foi personnelle qui satisfasse notre esprit, notre conscience, en même temps que notre cœur Mais le besoin de foi ne nous quitte jamais. Il est le postulat d'une vérité supérieure qui met tout d'accord Il est le stimulant de la recherche, il donne la perspective de la récompense, il montre le but — Voilà du moins la foi excellente. — Celle qui n'est qu'un préjugé d'enfance, qui n'a jamais connu le doute, qui ne connaît pas la science, qui ne respecte ni ne comprend, ni ne tolère des convictions différentes, celle-là est une stupidité et une haine, la mère de tous les fanatismes On peut donc redire de la foi ce qu'Ésope affirmait de la langue :

Quid melius lingua, lingua quid pejus eadem

La foi est trop souvent le contraire de la bonne foi, et l'homme de foi ressemble alors, à s'y méprendre, à l'homme sans foi. Pour désarmer en nous la foi de ses crocs venimeux, il nous faut la subordonner à l'amour de la vérité Le culte suprême du vrai est le moyen d'épurer toutes les religions, toutes les confessions, toutes les sectes La foi ne doit être qu'à la seconde place, car elle a un juge. Quand elle se fait elle-même juge de tout, le monde est en esclavage ; la chrétienté, du ^{III^e} au ^{XVI^e} siècle, en fournit la preuve Le mal de la catholicité actuelle est dans la fausse autorité, qui corrompt la conscience et réprouve la vérité scientifique La science, pour vaincre le papisme, devra révolutionner non seulement le Romanisme, mais le Christianisme La vérité, qui est de Dieu, devra faire éclater la théologie, qui est de l'homme, et la hiérarchie, qui est du Malin La fraude greffée sur la superstition ont fabriqué ce fourré étouffant où s'étiolé en esprit la plus grande partie de la chrétienté Il y faudra le fer et la flamme, la flamme de la science et le fer de la critique. Une fois épurée, vaincra-t-elle la foi grossière ? Espérons-le Ayons foi dans un meilleur avenir.

Voici pourtant la difficulté La foi bornée a beaucoup plus d'énergie

que la foi éclairée, le monde est à la volonté bien plus qu'à la sagesse : il n'est donc pas sûr que la liberté triomphe du fanatisme. Le malheur est que le caractère est du côté des épais, et que jamais l'indépendance de la pensée n'aura la violence d'un préjugé.

La solution, c'est la division de la tâche. Après ceux qui auront dégagé l'idéal de la foi pure et libre, viendront les violents qui la feront entrer dans les choses acquises, dans les préjugés et dans les institutions. N'est-ce pas déjà ce qui est arrivé au christianisme ? Après le doux Jésus, l'impétueux saint Paul et les âpres conciles — Il est vrai que c'est là ce qui a corrompu l'Évangile. Mais enfin le christianisme a fait encore plus de bien que de mal à l'humanité. Ainsi avance le monde, par la putréfaction successive d'idées toujours meilleures. Ainsi le maître de l'histoire réduit la dose du mal par l'inoculation persévérante du bien. L'erreur cède graduellement à la vérité. Typhon voit renaître perpétuellement Osiris pour sa confusion et sa défaite.

19 juin 1872. — Le chamaillis continue au Synode parisien¹. Le surnaturel est la pierre d'achoppement. Sur l'idée du divin on pourrait tomber d'accord, mais non, il ne s'agit pas de cela, il faut trier la paille du bon grain. — Le surnaturel, c'est le miracle. Et, le miracle, c'est un phénomène objectif, en dehors de toute causalité précédente. Or le miracle ainsi entendu est impossible à constater expérimentalement, et de plus les phénomènes subjectifs, tout autrement importants que les premiers, cessent de rentrer dans la définition. On ne voit pas que le miracle est une perception de l'âme, la vision du divin derrière la nature, une crise psychique, analogue à celle d'Énée lors du dernier jour d'Ilion, qui fait voir les puissances célestes donnant l'impulsion aux actions humaines. Il n'y a point de faits miraculeux pour les indifférents ; il n'y a que des âmes religieuses capables de reconnaître le doigt de Dieu, c'est-à-dire le surnaturel dans certains faits à propos desquels les écailles leur tombent des yeux.

Les esprits arrivés à l'immanence demeurent incompréhensibles aux fanatiques de la transcendance. Jamais ceux-ci ne devineront que le *panenthéisme* de Krause est dix fois plus pieux que leur dogmatique du surnaturel. Leur passion pour les faits objectifs, isolés et passés, les empêche de voir les faits éternels et spirituels. Ils ne peuvent adorer que ce qui leur vient du dehors. Dès que leur dramaturgie est interprétée symboliquement, tout leur paraît perdu, exactement comme pour toute mythologie. Leur foi se rattache à l'imagination, non à la raison. Leur conscience est bouleversée dès que l'analyse s'attaque à leur notion du miracle. Il leur faut des miracles locaux, disparus et incontrôlables, parce que pour eux le divin n'est que là.

Or, dans une époque de suffrage universel, cette foi-là ne peut manquer de l'emporter, surtout dans les races vouées au dualisme car-

1. Un Synode des Églises réformées de France cherchait à déterminer les conditions de croyance constitutives du protestantisme.

tésien, qui trouvent clair l'incompréhensible et abhorrent ce qui est profond. Toutes les femmes trouveront plus plausible le miracle local que le miracle universel, et l'intervention visible et objective de Dieu que son action psychologique et intérieure. Le monde latin, par sa forme mentale, est condamné à pétrifier ses abstractions, et à ne jamais pénétrer dans le sanctuaire intime de la vie, dans le foyer central où les idées elles-mêmes ne sont pas encore divisées, déterminées et façonnées. L'esprit latin objective tout, parce qu'il se tient en dehors des choses et en dehors de lui-même. Il est comme l'œi qui n'aperçoit que l'extérieur et ne se voit lui-même qu'artificiellement et de loin, par la surface réfléchissante d'un miroir. L'esprit germanique habite en lui-même et a conscience de soi jusqu'au centre. Pour ce dernier, l'immanence est une manière de sentir et de penser, pour l'esprit latin, c'est une monstruosité ou une gageure.

30 août 1872 — Lecture Ch. Secrétan (résumé analytique de la *Philosophie de la liberté*, 1849), O. H. Jäger (*Die Freiheitslehre als System der Philosophie*, 1859 (*rudis indigestaque moles*), illisible).

Les élucubrations *a priori* m'ennuient à présent autant que qui que ce soit. Tous les scolasticismes me sont nauséabonds. Ils me rendent douteux ce qu'ils démontrent, parce qu'au lieu de chercher ils affirment dès le début. Leur objet est de construire des retranchements autour d'un préjugé et non de découvrir la vérité. Ce sont des empêcheurs et non des aides. Ils amassent des nuages et non des rayons. Ils tiennent tous du procédé catholique qui exclut la comparaison, l'information, l'examen préalable. Il s'agit pour eux d'escamoter l'adhésion, de fournir des arguments à la foi, de supprimer l'enquête. Pour me persuader, il faut n'avoir pas de parti pris et débiter par la sincérité critique, il faut m'orienter, me montrer les questions, leur origine, leurs difficultés, les diverses solutions essayées et leur degré de probabilité. Il faut respecter ma raison, ma conscience et ma liberté. Tout scolasticisme est une captation; l'autorité a l'air de s'expliquer, mais elle n'en a que l'air, et sa déférence n'est qu'illusoire. Les dés sont pipés, et les prémisses sont préconçues. L'inconnu est supposé connu et tout le reste s'en déduit. On commence par une thèse sur Dieu et on conclut qu'une omelette est criminelle le vendredi, licite le dimanche.

Les constructions spéculatives de la messe ou du salut sont des curiosités plus ou moins ingénieuses, mais qui n'ont rien à faire avec la vérité, puisque la théologie brahmanique ou arabe a fait la même chose pour de tout autres dogmes et de tout autres rites. Est-ce qu'un théologien et un rhéteur ne démontrent pas tout ce qu'on veut, et, s'ils parlent seuls, n'ont-ils pas toujours raison?

La philosophie, c'est la complète liberté d'esprit, par conséquent l'indépendance de tout préjugé religieux, politique ou social. Elle n'est, au point de départ, ni chrétienne ni païenne, ni monarchique ni démo-

cratique, ni socialiste, ni individualiste, elle est critique et impartiale, elle n'aime qu'une chose la vérité. Tant pis si cela dérange les opinions toutes faites de l'Église, de l'État, du milieu historique où est né le philosophe. *Est ut est aut non est*

La philosophie, c'est le doute d'abord, et ensuite la conscience de la science, la conscience de l'incertitude et de l'ignorance, la conscience des limites, des nuances, des degrés, des possibles — L'homme vulgaire ne doute de rien et ne se doute de rien. Le philosophe est plus circonspect. Même il est impropre à l'action, parce que, tout en voyant moins mal que d'autres le but, il mesure trop bien sa faiblesse et ne s'abuse pas sur ses chances.

Le philosophe est l'homme à jeun dans l'ébriété universelle, il aperçoit l'illusion dont les créatures sont le complaisant jouet, il est moins dupe qu'un autre de sa propre nature. Il juge plus sainement du fond des choses. C'est en cela que consiste sa liberté : voir clair, être dégrisé, se rendre compte. La philosophie a pour base la lucidité critique. Son sommet serait l'intuition de la loi universelle, du principe premier et du but dernier de l'univers. Ne pas s'abuser est son premier désir, comprendre est le second. L'émancipation de l'erreur est la condition de la connaissance réelle. Un philosophe est un sceptique qui cherche une hypothèse plausible pour s'expliquer l'ensemble de ses expériences. En imaginant qu'il ait trouvé cette clef, il la propose à d'autres, mais ne l'impose pas.

Gryon-sur-Bex, 19 septembre 1872. — Je viens de relire : J. J. Rousseau, *Lettre à l'archevêque de Beaumont*, avec un peu moins d'admiration qu'il y a. . dix ou douze ans, je ne sais. Cette précision chevillée qui ne se fatigue jamais fatigue à la longue. Ce style intense donne l'impression d'un livre de mathématiques. On sent le besoin de se détendre avec quelque chose d'aisé, de naturel et de gai. La langue de Rousseau est un prodigieux travail, qui donne goût à quelque récréation.

Mais que d'écrivains et que d'ouvrages dérivent de notre Rousseau ! Je retrouvais chemin faisant les points d'attache de Chateaubriand, Lamennais, George Sand et Proudhon. Celui-ci, par exemple, a calqué le plan de son grand ouvrage, *De la Justice dans l'Église et dans la Révolution*, sur la lettre de Rousseau à Beaumont, ses trois volumes sont un chapelet de lettres à un archevêque, et l'éloquence, l'audace, l'érudition se fondent dans une sorte de persiflage fondamental.

Que d'hommes dans un homme, que de styles dans un grand écrivain ! Rousseau, par exemple, a créé bien des genres. Peinture alpestre, éloquence politique, onction religieuse laïque, la dialectique passionnée, le style législatif lapidaire, la réfutation pied à pied, l'égotisme apologétique. . . Que sais-je encore ? L'imagination le transforme, et il suffit aux rôles les plus variés, même à celui du logicien pur. Mais, comme l'imagination est son axe intellectuel, sa faculté maîtresse, il y a dans

chacun de ses ouvrages une demi-sincérité et une demi-gageure. On sent que son talent a fait avec lui-même le pari de Carnéade, celui de ne perdre aucune cause, fût-elle mauvaise, dès que le point d'honneur est engagé. C'est du reste la tentation de tout talent : subordonner les choses à soi-même et non soi-même aux choses, vaincre pour vaincre, l'amour-propre se substituant à la conscience.

Le talent ne demande pas mieux que de triompher pour une belle cause, mais il est volontiers *condottieri* et se contente fort bien de porter la victoire là où il porte son drapeau. Je ne sais même si un succès, quand la cause est faible et mauvaise, n'est pas infiniment plus flatteur pour le talent, qui ne partage alors son succès avec personne.

Le paradoxe est la friandise des gens d'esprit et la joie des gens de talent. Il est si agréable d'avoir raison contre tout le monde et d'abasourdir le bon sens banal et la platitude vulgaire ! L'amour de la vérité et le talent ne coïncident donc pas, leur pente est autre et leur route souvent aussi. Pour obliger le talent à servir quand son instinct est de commander, il faut un sens moral très vigilant et un caractère vigoureux. Les Grecs, artistes de la parole, étaient artificieux dès les temps d'Ulysse, sophistes à l'époque de Périclès, rhéteurs, courtisans et rusés jusqu'à la fin du Bas-Empire. Leur talent a fait leur vice. Napoléon, virtuose de batailles, ne sut pas s'arrêter avant sa ruine : son talent fut cause de sa perte.

Quant à Rousseau, il explique lui-même sa carrière littéraire. « Une misérable question d'Académie m'agitant l'esprit malgré moi me jeta dans un métier pour lequel je n'étais point fait ; un succès inattendu m'y montra des attraits qui me séduisirent. Des foules d'adversaires m'attaquèrent sans m'entendre, avec une étourderie qui me donna de l'humeur et avec un orgueil qui m'en inspira peut-être. Je me défendis, et, de dispute en dispute, je me sentis engagé dans la carrière presque sans y avoir pensé... » (Début de la *Lettre à l'archevêque de Beaumont*.)

Faire, comme Rousseau, sa trouée par la polémique, c'est se condamner à l'exagération et à la guerre perpétuelle. On expie sa célébrité par une double amertume, celle de n'être jamais entièrement vrai et de ne pouvoir reprendre la libre disposition de soi-même. Quereller le monde est attrayant, mais dangereux.

9 octobre 1872 — Pris le thé chez M***. Ces intérieurs à l'anglaise sont aimables. Ils sont la récompense et le résultat d'une longue civilisation et d'un idéal poursuivi avec persévérance. Lequel ? Celui de l'ordre moral fondé sur le respect de soi et des autres, sur le respect du devoir, en un mot sur la dignité. Les maîtres témoignent de la considération à leurs hôtes, les enfants ont de la déférence pour leurs parents ; chacun et chaque chose est à sa place. On sait commander et obéir. Ce petit monde est gouverné et paraît aller tout seul, le devoir est le *genius loci*, mais le devoir avec cette teinte de réserve et d'em-

pire sur soi qui est la couleur britannique. Les enfants donnent la mesure de ce système domestique ils sont heureux, souriants, confiants, et pourtant discrets. On sent qu'ils se savent aimés, mais qu'ils se savent subordonnés. Les nôtres se conduisent en maîtres et, quand un ordre précis vient limiter leur importunité débordante, ils y voient un abus de pouvoir, un acte d'arbitraire. Pourquoi ? Parce qu'en principe ils croient que tout tourne autour d'eux. Les nôtres peuvent donc être gentils et affectueux, mais ils ne sont pas reconnaissants et ne savent pas se gêner.

Comment les mères anglaises obtiennent-elles ce résultat ? Par la règle impersonnelle, invariable et ferme, en d'autres termes par la loi, qui forme à la liberté, tandis que le décret ne pousse qu'à l'émancipation et au murmure — Cette méthode a l'immense avantage de créer des caractères revêches à l'arbitraire et soumis à la justice, sachant ce qu'on leur doit et ce qu'ils doivent, vigilants de conscience et exercés à se dominer. Dans tout enfant anglais on sent la devise nationale : Dieu et mon droit. A tout foyer anglais on sent aussi que le *home* est une citadelle ou mieux encore un vaisseau. Aussi la vie de famille vaut-elle dans ce monde-là ce qu'elle coûte, elle a sa douceur pour ceux qui en portent le poids.

13 octobre 1872. — Au fond, qu'est-ce que je mérite ? Ai-je tant travaillé, tant souffert ? Puis-je me plaindre des sévérités, des injustices de la destinée ? Mais non. J'ai été certainement du nombre des bien partagés, j'ai été relativement privilégié. Seulement, je trouve ce bonheur lui-même un peu fade, et la vie assez pauvre — En as-tu tiré tout le parti possible ? Nullement, tu as manqué de savoir-faire, de volonté d'énergie. — De qui te plains-tu ? De personne. De quoi te plains-tu ? De n'avoir pas réalisé un seul des rêves de ta jeunesse. A qui la faute ? A la désharmonie entre les circonstances et toi, plus brièvement à ta non-adaptation. Tu n'as pas su faire un milieu à ton image et tu n'as su que te résigner à ta vie sans t'y plaire. Aurais-tu pu avoir plus de courage ? Certes. Mais ce dégoût précoce, cette antipathie pour la lutte inutile, ce sentiment de l'impossible ne sont-ils pas la première de tes fatalités ? Un oiseau obligé de vivre en cage, un poisson obligé de vivre dans l'air ne sont pas heureux. L'éternelle contrainte de nos meilleurs penchants et de nos goûts les plus vifs finit par briser en nous le grand ressort de l'existence, le désir. La perpétuelle expérience de notre faiblesse et de nos rechutes nous ôte la dernière illusion qui nous fortifie, l'espérance. La série interminable des déceptions et des désabusements, des pertes et des arrachements, use en nous la force qui console, la foi. Et ainsi dépouillée, qu'est notre vie ? Une défensive ennuyeuse contre un dépouillement plus grand encore, une chamade qui se déguise en sérénade, le simulacre d'une grande revue pour masquer une déroute, l'apparence d'une fête autour d'une faillite, en d'autres termes une gageure que tient notre fierté.

une comédie jouée par décorum, mais avec la mort dans l'âme
Triste

14 octobre 1872 — Voilà terriblement longtemps que je n'exige plus rien de moi-même, et que je vivote comme les végétaux. Le seul intérêt véritable de ma vie, c'est quelques affections. Le reste n'est que prétexte. J'en suis encore à cette vieillerie romanesque : l'amour, comme attrait, mobile, raison, foyer de l'existence. Si je n'étais assuré de quelques sympathies sérieuses, si personne ne tenait à moi, je n'aurais pas le moindre goût de vivre. Réjouis ceux qui s'attachent à moi, je ne connais guère plus d'autre bonheur. Et je sens que la charité seule survit à la foi et à l'espérance. Je sens que l'acte de la charité a remplacé pour moi l'acte esthétique et scientifique, et je ne suis plus bon à rien qu'à être bon. — Cette débonnaireté de la vieillesse, cette mansuétude anticipée est la compensation de l'impuissance, suite de la non-ambition, de la désuétude et de la paresse. J'ai au moins la joie secrète de ne pas me sentir d'envie et de prodiguer à de jeunes talents les encouragements et les conseils que je n'ai pas obtenus moi-même. L'ambition personnelle me fatigue, mais je puis être ambitieux, inventif, infatigable, pour d'autres. C'est une spécialité inoffensive, et où la concurrence n'est pas à craindre.

Mon moi a dépensé en curiosité sur lui-même la force que les autres emploient à le dilater et à le mettre en relief. Les uns veulent dominer la matière ou les hommes, se faire riches, influents, puissants, célèbres ; je n'ai cherché qu'à me connaître ou plutôt à m'expérimenter. J'ai essayé de me passer de tout, hors du nécessaire, et le nécessaire, pour moi, c'est un peu d'indépendance matérielle et un attachement. Le dépouillement plus complet me paraît au-dessus de mes forces. Privé d'affection et réduit à la misère, il me semble que je mourrais très vite, car, même avec mes avantages, je ne tiens qu'à un fil. Personne n'est moins chevillé que moi à son corps, et l'ennui d'être m'a déjà souvent tourmenté. Je crois que ma mémoire n'a pas plus de cohésion que mes molécules, et qu'enfin la désagrégation est déjà commencée de mon vivant. Le contemplateur assiste à sa vie plutôt qu'il ne la conduit ; il est spectateur plutôt qu'acteur, il essaie de comprendre plutôt que de faire. — Est-ce que cette manière d'être est illégitime, immorale ? Est-on tenu à l'action ? Ce détachement est-il une individualité à respecter ou un péché à combattre ? J'ai toujours balancé sur ce point et j'ai perdu des années en reproches inefficaces et en élans inutiles. Ma conscience occidentale et pénétrée de moralisme chrétien a toujours persécuté mon quétisme oriental et ma tendance bouddhique. Je n'ai pas osé m'approuver, je n'ai pas su m'amender. En ceci comme en tout le reste, je suis demeuré hésitant, partagé, confus, perplexe, incertain, et j'ai oscillé entre les contraires, ce qui est une façon de sauvegarder l'équilibre, mais ce qui empêche toute cristallisation.

Ayant entrevu de bonne heure l'absolu, je n'ai pas eu l'effronterie

indiscret de l'individualité. De quel droit me faire d'un défaut un titre ? Je n'ai su voir aucune nécessité à m'imposer aux autres et à réussir. Je n'ai jamais eu l'évidence que de mes lacunes et des supériorités d'autrui. Ce n'est pas ainsi qu'on fait son chemin. Avec des aptitudes variées et passablement d'intelligence, je n'avais pas d'impulsion dominante ni de talent impérieux, de sorte que, capable, je me suis senti libre, et que, libre, je n'ai pas découvert ce qui était le mieux. L'équilibre a produit l'indécision, et l'indécision chronique a stérilisé toutes mes facultés.

8 novembre 1872 (*neuf heures du matin*) — Temps couvert. Je me sens mal éveillé pour avoir eu la tête un peu trop basse et m'être couché après minuit. C'est le contraire du réveil frais et de l'élasticité bondissante. Peut-être serait-il mieux de rompre cette habitude, de laisser mes volets entr'ouverts et de me lever avec le jour. Ce serait mieux pour ma vue et pour mon cerveau ; mais ça ne se fera pas.

Vouloir est un ennui, changer est un effort,
La vie est après tout un tissu d'habitudes,
D'ailleurs nouveaux projets, nouvelles attitudes
Valent-ils bien la peine ? on est si vite mort !

Comme le dit Louisa ¹ : « Le cœur énervé cède à la fatalité »

Quand vient l'amour avec le bonheur pour amorce,
Nous le regardons fuir d'un œil désenchanté,
Nous demeurons passifs, nous n'avons pas la force,
Le cœur énervé cède à la fatalité.

Pauvre Louisa ! Nous faisons la stoïque et nous avons toujours au flanc le dard envenimé, *lethalis arundo*. Comme toutes les âmes passionnées, que voulez-vous, Louisa ? Les contraires à la fois, la gloire et le bonheur. Qu'adorez-vous ? La Réforme et la Révolution, la France et le contraire de la France. Et votre talent aussi a les deux qualités opposées : l'intimité et l'éclat, le lyrisme et la fanfare. Et vous cassez le rythme des vers en même temps que vous en soignez la rime. Et vous balancez entre Valmore et Baudelaire, entre Leconte de Lisle et Sainte-Beuve, c'est-à-dire que vos goûts aussi réunissent les extrêmes. Vous l'avez dit.

Toujours extrême en mes plaisirs,
Jadis, enfant joyeuse et folle,
Souvent une seule parole
Bouleversait tous mes plaisirs.

Mais quel beau clavier vous possédez, quelle âme forte et quelle richesse d'imagination !

11 novembre 1872 — Par plaisanterie, j'ai quelquefois parlé de l'avantage d'être étranger à Genève. Le citoyen a toutes les charges

¹ Louisa Siefert, l'auteur des *Stoïques*, 1870.

financières et autres qui sont lourdes à porter, et, sa récompense, c'est de voter, ce qui est une corvée perpétuelle. Il paie donc chèrement les verges dont on le fouette. L'étranger, pour un simple permis de séjour, de quelques sous, profite de tous les biens, y compris l'éducation gratuite et échappe à tous les impôts, taxes, prestations que nous subissons à sa place. Conclusion. Que ne peut-on postuler la situation d'étranger ? — Ce qui empêche de le désirer, c'est le patriotisme. Et pourtant qu'est-ce qui reste de la patrie, quand tous les éléments qui la composent sont évanouis ? quand il n'y a plus en commun la religion, l'esprit public, les désirs, les espérances, la foi politique, les convictions, quand on ne se sent plus chez soi dans les idées, les volontés, les goûts de son entourage, qu'on n'a plus d'ascendants ni de descendants, bref qu'on est sans racines et sans attaches dans son pays ? La patrie devient un mythe, mais on a beau faire, elle reste une affection.

Je me sens fort isolé de la Genève réelle, mais le fantôme idéal de Genève me dit encore quelque chose. Superstition ? Soit. Foi sans motif ? D'accord. Mais le cœur a besoin d'objet et même de chimère. On aime les choses et les gens non pas pour le bonheur qu'ils vous donnent ou vous promettent : mais bêtement, sans savoir pourquoi, ou noblement, sans espoir de récompense.

18 novembre 1872 — Matinée de rêverie. Demandé par lettre à deux personnes si elles connaissaient mon individualité, à supposer que leur jugement coïncide, il y aurait probabilité qu'elles ont raison. Pour moi, j'ai perdu la clef de moi-même et ne connais plus la chose essentielle, mon don particulier, la chose pour laquelle je suis fait, par conséquent ma force, ma mission, ma charge.

*Edlen Seelen vorzufühlen
Ist der wertheste Beruf*

« Penser aujourd'hui ce qui sera admis et populaire dans trente ans » — Voilà deux réponses : celles de Goethe et de Schopenhauer. Pour moi, je me disais plutôt : Comprendre tous les modes de la nature humaine et faire bien tout ce qu'on fait. — Cette dernière devise semble indiquer peu d'originalité, peu de force créatrice, inventive, peu de volonté, une sorte d'indifférence pour l'action. Agir correctement, sentir et penser juste, ce n'est pas l'idéal d'un artiste, d'un ambitieux, d'un orateur, mais tout simplement d'un critique attentif et d'un brave homme. Dominer les gens, bouleverser les choses n'est point mon fait. Contempler, deviner, aimer, consoler, a toujours eu pour moi plus d'attrait. Mon talent est la neutralité désintéressée et l'impersonnalité de l'esprit, mon goût est la vie des affections. J'ai l'intelligence objective et le cœur tendre. Ce qui m'est antipathique, c'est la vie vulgaire, tissée de préjugés, de passions, d'intérêts à la fois égoïstes et ardents, étroits et résolus. Ce qui m'est insupportable, c'est d'agir pour mon compte et pour moi-même. Je ne sais pas m'intéresser à ma personne,

à ma carrière, à mes projets, à mon avenir Cela me paraît grossier, ignoble et vil Et, comme le monde est l'arène où tous les appétits luttent pour se satisfaire, je ne me sens pas du monde, livré aux convoitieux, aux forts et aux habiles

Entre le relatif qui m'assomme et l'absolu que je désespère d'atteindre, je flotte nonchalamment, et je n'agis qu'à la dernière extrémité, toute action étant une loterie, sauf quand elle est un devoir positif Dans le doute abstiens-toi, dit le proverbe : or, dans toute action facultative, je doute, et dans toute décision spéculative, j'hésite. — Je n'ai pas ce qui fait la détermination, c'est-à-dire cette illusion qui prend parti pour sa volonté et la croit bonne parce qu'elle est sienne Pour moi, j'ai toujours l'arrière-pensée que le contraire de ce que je vais dire ou faire était peut-être aussi vrai ou aussi bon Il me manque l'infatuation de moi-même ou cette obstination de la volonté qui remplace l'infatuation Je ne suis jamais assez de mon opinion ni de mon parti pour travailler énergiquement dans leur sens Je n'ai nullement l'évidence de ce qui me convient ou de ce qu'il convient que je fasse. Ma sagacité, mon tact, ma résolution, mon zèle ne peuvent servir que pour autrui

Singulière organisation vraiment bouddhique et monastique J'étais fait pour le dévouement, à condition qu'une tendresse dévouée prit la conduite de mes intérêts personnels Et la destinée a eu l'ironie de me condamner au *self government* depuis mon enfance, à l'isolement et au célibat dans mon âge mûr A quoi m'a servi mon indépendance ? Simplement à m'abstenir Je n'ai pas su me bâtir une existence à mon gré, je n'ai fait que retirer pieds et pattes sous ma carapace pour soutenir les intempéries extérieures Et encore je n'ai pas osé être stoicien ou bouddhiste jusqu'au bout, avec une logique intrépide. Je n'ai été ni oriental ni occidental, ni homme ni femme tout à fait, je suis demeuré amorphe, atone, agame, neutre, tiède et partagé Pouah !

23 novembre 1872 — Partout querelle, dispute, zizanie, que le monde est fatigant ! L'impossibilité de la paix a été convertie par l'orgueil de notre race en titre de grandeur, à peu près comme les bossus, s'ils étaient en majorité, décrèteraient que la gibbosité fait l'ornement de l'homme L'oscillation entre les bévues contraires paraît la loi de notre espèce, la sagesse, c'est-à-dire la conciliation des contrastes, n'est le lot que de quelques privilégiés Le monde humain est livré aux partis, et les partis sont des partialités qui s'ignorent mais s'entremordent Qu'est-ce que tout cela prouve ? Qu'Héraclite a raison : que la majorité bipèdes aptères sont des créatures mal douées, chez qui la sottise et la malignité dominent

Plus un homme est vraiment homme, plus il est isolé, à mesure qu'il grandit en clairvoyance et en bonté, il a moins de semblables, s'il était parfait, il serait un exemplaire unique Ainsi l'excellence fait le vide autour de lui et le sépare de son milieu, du vulgaire, de la multitude

Heureusement que la charité lui fait repasser l'abîme. Moins les hommes méritent sa complaisance et son amour, plus il se dévoue à eux. Moins il les goûte, plus il essaie de leur être utile. Plus il les trouve inintelligents et mauvais, plus la pitié étouffe la répugnance. Il tire de sa supériorité un motif non de dédain, mais d'apostolat.

Les querelles religieuses et politiques t'assomment, l'éternelle enfance des foules passionnées, qui sont maîtresses de tout en démocratie, te donne des satiétés et des nausées perpétuelles, la nécessité de disputer sur tout, de redémontrer sans trêve les vérités élémentaires, l'ennui des préjugés courants, des rengaines usuelles, des trucs familiers, t'écoeure et t'affadit, la certitude que l'idée la meilleure aura toujours le dessous dans les préférences des masses, te décourage — Donc, tu manques d'énergie et d'amour du prochain. La désillusion te rend froid.

Il est certain que changer le monde te paraît une chimère et que tu trouves bien assez difficile de te réformer toi-même. Apprendre à voir plus juste, à faire mieux, suffit à ton ambition. Ajoutons-y l'aide à tous ceux qui le demandent et qui espèrent en toi, nous voilà au bout de tes sacrifices. Tu n'as pas la notion distincte d'une charge d'âmes plus générale, d'une mission publique, d'un devoir envers ceux qui ne t'appellent point et ne te donnent point la parole. Tu n'as aucune démengeaison de prosélytisme, de propagande ou même de publicité. Le sentiment de l'universelle suffisance, que produit le régime de la démocratie, t'a ôté jusqu'au désir de la discussion.

28 novembre 1872 — Anniversaire de la mort de S***¹, de la naissance de M*** et du mariage de H*** ; les trois grandes circonstances de la vie pour trois de mes amis tombent sur la même date ou plutôt sur le même jour de l'année. Naître, doubler son existence, mourir, ce sont les trois grands moments juridiques et religieux. Depuis combien d'années S*** est-elle entrée dans son repos ? M*** est-elle sur la terre ? et H*** est-il marié ? Je ne le sais plus. Le temps m'est chose indifférente et ne marque pas sur ma mémoire. Les dates relatives aux choses du dehors m'intéressent et prennent encore quelque valeur pour ma pensée ; mais ma propre vie ne se catégorise pas chronologiquement, je ne me vois pas *sub specie temporis*, ces divisions de semaines, mois, années, décades, ne se relient à rien dans mon âme et lui demeurent étrangères. Pourquoi ? Parce que l'action n'est pas ma forme d'existence et que l'action seule nous engrène avec le monde extérieur régi par le calendrier. La vie intérieure, comme le rêve, n'a rien à faire avec ces raies et cochés artificielles de la durée. Mon autobiographie, comme l'histoire de l'Inde, serait pour moi, si je perdais ces cahiers de journaux, impossible à reconstruire. Je n'aperçois en moi ni marche, ni progrès, ni croissance, ni événements. Je me

1. S*** désigne une ancienne amie que le Journal avait baptisée Sibylle.

sens *être* avec plus ou moins d'intensité, de tristesse ou de joie, de santé ou de lucidité, mais il n'arrive rien dans ma vie et je ne parcours pas une carrière, m'éloignant d'un point fixe et me rapprochant d'un terme désiré. Mon ambition (si le mot n'est pas énorme et impropre), c'est d'éprouver la vie, de prendre conscience des modes de l'être humain, c'est de sentir et de penser, non de vouloir, autrement dit de contempler. Pour la contemplation, l'éternité dévore le temps. Et voilà pourquoi je ne m'aperçois du temps révolu et des années écoulées que par des observations extérieures, en voyant par exemple un de mes camarades devenu grand-père, mais non par perception personnelle et directe.

Mon extrait de baptême me prouve que j'ai dépassé le demi-siècle, mais j'atteindrais au double que je ne serais pas encore habitué au monde et pas même à mon propre corps. Le roulis du temps me paraît curieux et m'étrange encore autant et plus qu'il y a vingt-cinq ans. J'assiste à ma propre lanterne magique, mais le moi qui regarde ne s'identifie pas avec le spectacle. Je suis à moi-même l'espace immobile dans lequel tournent mon soleil et mes étoiles. Mon esprit est le lieu de mes phénomènes, il a le temps en lui, et par conséquent est en dehors du temps. Il est à lui-même ce que Dieu est au monde, éternel par opposition à ce qui apparaît, commence et finit, à ce qui se métamorphose continuellement.

1^{er} décembre 1872 (neuf heures trois quarts du matin) — Quel singulier rêve ! Je devais subir la peine capitale dans deux jours. Il paraît que je l'avais méritée, car je n'éprouvais pas la moindre indignation. Mais le curieux est que je n'avais pas le souvenir du crime, que ma conscience était parfaitement tranquille et que je ne redoutais pas du tout la mort. En un mot, j'étais à la fois coupable et innocent, je n'avais rien à redire ni à la vie ni à la mort. — Ce rêve ne serait-il pas dû à la combinaison d'une gnômé du 27 novembre (La vie et la mort sont indifférentes) et de ma conférence du 29 (sur la peine de mort) ? Peut-être faudrait-il même additionner, comme troisième élément, le Déterminisme (dont le concours Disdier m'a aussi farci l'entendement), qui supprime la culpabilité du criminel. — Ou bien serait-ce le mot d'Othello sur lui-même « Meurtrier, homme d'honneur », sur lequel aurait travaillé mon imagination ?

Ce qui m'a secrètement fait plaisir au réveil, c'est le sentiment que, même en rêve, je ne pouvais m'identifier avec un scélérat et que, si de fait j'avais commis quelque homicide, c'était à mon insu, comme un somnambule qui en tombant du toit écraserait un passant.

Une autre explication qui me vient pour mon rêve, c'est l'exercice de lecture tragique fait cette dernière quinzaine, exercice dans lequel le lecteur prête sa voix et sa personne à des terreurs ou à des férociétés étrangères, en sorte qu'il n'est pas ce qu'il est, qu'il n'éprouve pas réellement ce qu'il représente par complaisance. De même rêvant,

j'étais un criminel sans crime, et je devais être exécuté sans épouvante. Tout en me croyant sérieusement perdu, j'avais la sécurité de celui qui aperçoit la fiction

J'avais l'illusion sans l'avoir. Je me jouais à moi-même la comédie, trompant mon imagination sans pouvoir tromper ma conscience. Cette puissance du rêve de fondre ensemble les incomparables, d'unir ce qui s'exclut, d'identifier le oui et le non, fait sa merveille et en même temps son symbolisme. En rêve notre individualité n'est pas close, elle enveloppe pour ainsi dire son entourage, elle est le paysage et tout son contenu, nous compris. Mais, si notre imagination n'est pas nôtre, si elle est impersonnelle, la personnalité n'est qu'un cas particulier et réduit de ses fonctions générales. A plus forte raison pour la pensée. La pensée pourrait être sans se posséder individuellement, sans se concrétiser dans un moi. En d'autres termes, le rêve conduit à l'idée d'une imagination affranchie des limites de la personnalité, et même d'une pensée qui n'est plus consciente. L'individu qui rêve est en train de se dissoudre dans la fantaisie universelle de Maia. Le rêve est une excursion dans les limbes, une demi-délivrance de la prison humaine. L'homme qui rêve n'est plus que le lieu de phénomènes variés dont il est le spectateur malgré lui, il est passif et impersonnel, il est le jouet des vibrations inconnues et des lutins invisibles.

L'homme qui ne sortirait pas de l'état de songe n'arriverait pas à l'humanité proprement dite, mais l'homme qui n'aurait jamais rêvé ne connaîtrait que l'esprit tout fait et ne pourrait comprendre la genèse de la personnalité, il ressemblerait à un cristal, incapable de deviner la cristallisation. Ainsi la veille sort du rêve, comme le rêve émane de la vie nerveuse, et comme celle-ci est la fleur de la vie organique. La pensée est le sommet d'une série de métamorphoses ascendantes qui s'appellent la nature. La personnalité retrouve dès lors en profondeur intérieure ce qu'elle perd en étendue et compense la richesse de la passivité réceptive par le privilège énorme de la direction de soi-même qu'on appelle la liberté. Le rêve, en brouillant et supprimant toutes les limites, nous fait bien sentir la sévérité des conditions attachées à l'existence supérieure, mais la pensée consciente et volontaire seule fait connaître et permet d'agir, c'est-à-dire seule est capable de science et de perfectionnement. Donc, aimons à rêver par curiosité psychologique et pour notre délassement, mais ne médions pas de la pensée, qui fait notre force et notre dignité. Commençons en Oriental et finissons en homme d'Occident : ce sont les deux moitiés de la sagesse.

9 décembre 1872. — Quelle est la vérité de l'ordre moral qui ne s'altère pas en se vulgarisant et qui ne devienne pas fausse en devenant populaire ? Ainsi la liberté, l'égalité, la sainteté, la piété, la foi, le libre examen, le progrès, et tant d'autres. Toute vérité est relative, imitée, nuancée, conditionnelle. Or le populaire se rue sur elle comme

le taureau sur l'écarlate, ne voit qu'elle, l'isole, l'exagère, la tient pour absolue, et d'une vérité fait une erreur. L'homme a un certain prurit de vérité, mais il n'arrive à la vérité qu'après épuisement des combinaisons possibles, c'est-à-dire que la foule a une affinité naturelle pour l'erreur et va toujours par le plus long et le plus tortueux des zigzags au but qu'elle se propose. Elle rappelle la stupidité des bourdons en cage, qui se cognent à toutes les parois avant de découvrir l'issue. Les peuples sont l'imprévoyance même et expérimentent toutes les bévues que la raison avait indiquées, parce qu'ils ne voient que ce qu'ils touchent. L'esprit consiste à anticiper l'expérience et à faire l'économie des fautes où tombera la sottise. Dans ce sens, les foules sont sans esprit, elles ne connaissent que l'attrait, la passion, le préjugé, et ressemblent aux animaux, dépouillés de leur instinct.

Le suffrage universel, commode pour trancher les questions de légalité, vicierait au contraire, par sa nature même, toutes les questions de vérité. La vérité scientifique, morale, religieuse, artistique, a toujours avancé par les minorités, par les individus épars, et a toujours eu contre elle les foules, qui persiflent, bafouent, persécutent, martyrisent l'excellent, où qu'il se montre, mais qui n'en conviennent jamais. Quand cet effet semble manquer, c'est qu'il est resté assez de pudeur publique pour que la voix des bons juges soit entendue, et que la plèbe a rougi de juger elle-même. Mais qu'elle se prenne au sérieux, et qu'ayant la force et le droit elle ambitionne en outre de décider sur ce qui est vrai, sur ce qui est beau, sur ce qui est saint, le niveau de tout baisse, baisse jusqu'à la grossièreté. *Ne sutor ultra crepidam.*

Ce que tout le monde pratique le plus volontiers, et ce que tout le monde fait le plus mal, c'est le jugement, c'est la critique.

Ce qu'il y a de plus facile et de plus usuel, c'est de juger, ce qu'il y a de plus malaisé et de plus rare, c'est de bien juger. — Pourquoi ? Parce que, pour juger, il suffit de l'étourderie et de la sottise, et que pour bien juger il faut beaucoup de réflexion et de sagesse.

Un fou, qui se jugerait fou, serait guéri en principe, puisque sa folie serait surbordonnée à sa raison. Un sot, capable de mesurer sa sottise, serait un homme d'esprit ayant eu un accident. Mais les foules sont fol'es et sottes sans le savoir, ce qui rend leur cas incurable ou du moins désespérant.

(*Dix heures du soir*) — Une fourmi qui badinerait avec les colères ou les intérêts ou les vanités de sa fourmilière ne serait pas une fourmi patriote. Un homme qui joue avec ce qui passionne son entourage n'est plus tenu pour un homme sérieux. L'esprit qui rit de lui-même est l'antipode du sérieux, inversement le sérieux paraît comique à l'esprit qui n'est pas dupe de son illusion. Le sérieux est donc une foi, une crédulité, un parti pris, un critère purement critique sera plutôt gai (j'en pourrais citer des preuves vivantes, *nsi odiosa essent exempla*).

Le sérieux est dans l'individu sa partie sensible et vulnérable, la chose à quoi il tient, que cette chose soit sa bourse, son honneur, sa conviction, sa vénération, sa patrie, sa mère, son titre, peu importe. Dès que cette chose est menacée, il cesse de rire et se met sur la défensive. C'est la partie engagée et non libre de son être. Le prochain a l'intuition qu'il n'a prise sur nous que par notre côté sérieux, et que, si nous nous de tout, nous échappons à tout servage, à toute association et enchaînement. Il a raison. Le sérieux est notre cordon ombilical, ce qui nous rattache à l'humanité.

N'es-tu pas un homme sérieux ? Assez peu dans un sens, car tu es resté beaucoup plus libre d'esprit que la plupart des hommes de ton âge, et tu peux badiner avec beaucoup d'intérêts qui te laissent indifférent, mais auxquels ils attachent une importance d'état. N'étant ni marié, ni ambitieux, ni magistrat, ni homme de parti, ni homme d'argent, ni chef de maison, la surface de ton sérieux est beaucoup plus réduite. Elle est à son minimum. Quelques affections, les conditions matérielles de l'indépendance et de la santé, la loi morale, voilà tout ou presque tout.

N'inspirant ni crainte ni espérance, ne pouvant être ni classé ni exploité, comment serais-je pris au sérieux ? Avec cela, je fuis toute pose, je cherche l'ombre, je m'efface, je fais le mort, je veux être demandé et ne pas m'offrir. Ce procédé me ramène à zéro. Qui donc compterait avec moi ?

Heureusement l'indépendance me plaît mieux que le pouvoir, que la célébrité, que la richesse, et j'ai presque l'indépendance.

11 décembre 1872 — Dormi, comme un petit saint Jean, mes sept heures et demie d'un bloc, sommeil bleu et sans rêve. Je retrouve le ciel gris, bas, pluvieux, qui nous fait depuis si longtemps compagnie. Il fait doux et triste. Je crois bien que mes vitres peu nettes contribuent à cet aspect maussade du monde extérieur. La pluie et la fumée ont barbouillé leur surface.

Et remplacé la transparence
Par la diaphanéité.

Entre nous et les choses, que d'écrans ! L'humeur, la santé, tous les tissus de l'œil, les vitraux de notre cellule, la brume, la fumée, la pluie ou la poussière, et la lumière même, et tout cela variable à l'infini ! Héraclite disait : « On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve. » Je dirai : On ne revoit pas deux fois le même paysage, car une fenêtre est un kaléidoscope et le spectateur en est un autre.

Que le monde est bizarre et que l'homme est étrange !
Le spectateur changeant d'un spectacle qui change
Croit qu'il reste le même et qu'il tient le réel.

Qu'est-ce que la folie ? C'est l'illusion à la seconde puissance. Le bon

sens établit des rapports réguliers, un *modus vivendi* entre les choses, les hommes et lui-même, et il a l'illusion qu'il touche la vérité stable, le fait éternel. La déraison n'aperçoit pas même ce que voit le bon sens et a l'illusion de voir mieux. Le bon sens confond le fait d'expérience avec le fait nécessaire et prend de bonne foi ce qui est pour la mesure de ce qui peut être, la folie ne perçoit plus la différence entre ce qui est et ce qu'elle se figure, elle confond son rêve avec la réalité.

Le réel est vrai et nécessaire illusion simple. Le réel est réel illusion à la seconde puissance ou carrée. Peut-il y avoir une illusion cube ? Ne serait-ce pas le cas si la conscience du fou avait conscience de sa folie, mais la tenait *in petto* pour sagesse ?

La sagesse consiste à juger le bon sens et la folie et à se prêter à l'illusion universelle sans en être dupe. Entrer dans le jeu de Maia, faire de bonne grâce sa partie dans la tragi-comédie fantasque qu'on appelle l'Univers, c'est le plus convenable pour un homme de goût, qui sait folâtrer avec les folâtres et être sérieux avec les sérieux. Il me semble que l'intellectualisme aboutit là. L'esprit en tant que pensée arrive à l'intuition que toute réalité n'est que le rêve d'un rêve — Ce qui nous fait sortir du palais des songes, c'est la douleur, la douleur personnelle, c'est aussi le sentiment de l'obligation, ou ce qui réunit les deux, la douleur du péché, c'est encore l'amour, en un mot, c'est l'ordre moral. Ce qui nous arrache aux enchantements de Maia, c'est la conscience. La conscience dissipe les vapeurs du kief, les hallucinations de l'opium et la placidité de l'indifférence contemplative. Elle nous pousse dans l'engrenage terrible de la souffrance humaine et de la responsabilité humaine. C'est le rabat-joie, c'est le réveille-matin, c'est le cri du coq qui chasse les fantômes, c'est l'archange armé du glaive qui chasse l'homme du paradis artificiel. L'intellectualisme ressemblait à une ivresse qui se déguste, le moralisme est à jeun, c'est une famine et une soif qui refusent de dormir — Hélas ! Hélas !

6 janvier 1873. — Lu les sept tragédies d'Eschyle. Le *Prométhée* et *Les Euménides* sont encore les grandes parmi les grandes ; elles ont la sublimité des prophètes. Toutes deux peignent une révolution religieuse, une crise profonde de la vie de l'humanité. Prométhée, c'est la civilisation arrachée à la jalousie des dieux, les Euménides, c'est la transformation de la justice et le remplacement du talion implacable par l'expiation et le pardon. Prométhée montre le martyr de tous les sauveurs, les Euménides sont la glorification d'Athènes et de l'Aréopage, c'est-à-dire d'une civilisation vraiment humaine. Que cette poésie est magnifique et que toutes les aventures individuelles de la passion paraissent chétives à côté de ce tragique colossal des destinées !

20 janvier 1873 — Passé la matinée avec Cantu. Histoire des républiques italiennes, des Croisades, du Moyen Age en général, de la Ligue hanséatique.

Qu'est-ce que l'histoire universelle ? L'épuisement des combinaisons et des fautes possibles. Tend-elle à la justice ? Oui, sous la forme du nivellement distributif ou de la participation de tous à tout ; elle tend à l'égalité des conditions, puis à l'égalité des biens. Elle aspire au mieux et ne trouve jamais le bien, l'eût-elle trouvé, elle le détruirait aussitôt. Le bien est un équilibre, l'équilibre serait la mort de l'histoire. L'histoire est donc l'agitation éternelle à la poursuite de l'irréalisable. Les individus peuvent réaliser en eux la sagesse. Les nations n'en peuvent réaliser que l'apparence, savoir l'égalité dans la liberté.

Imaginons que le genre humain soit mort de vieillesse, ait achevé son âge géologique, à quoi aura-t-il servi ? A convertir en idée toute la somme de vie planétaire incarnée en lui ; et mieux que cela, à traduire le poème du *cosmos* dans la langue spéciale de Cybèle. Notre humanité sera un accord et une mesure de la symphonie colossale qu'exécutent les mondes assujettis à notre soleil. Elle représente un monde composé de la cinquantième puissance, mais, relativement aux humanités de nos planètes coordonnées, elle n'est qu'une unité dans un nombre.

Devenir esprit, c'est entrer dans la vie éternelle. Est-ce éterniser son individualité ? Est-ce reprendre son rang dans le cercle des invisibles ? A quoi conduit la mort ? A rentrer en Dieu. Que l'effet en soit une résorption dans l'être universel ou une adoration par la personnalité persistante, ce qui sera, sera bien, car ce sera l'ordre divin. Si Dieu est amour, il doit lui convenir d'être aimé. Mais l'individu sans la limite, sans la forme et la vie, que peut-il être ? Nous n'en savons rien. On peut croire en Dieu sans que l'immortalité de l'âme s'ensuive, on peut croire au bien sans croire en Dieu. — L'acceptation stoïque de l'ordre et de la destinée est au-dessus de toutes les révolutions religieuses et de toutes les crises théologiques. — Si les énergiques espérances, les puissantes affections, les aspirations profondes étaient des arguments, la survie deviendrait plausible. Mais que faire des méchants qui redoutent de revivre, et de la moitié de l'humanité qui soupire après le néant ? On pourrait imaginer l'immortalité facultative, accordée à la foi ardente, jusqu'à ce qu'elle-même demande à s'endormir du sommeil éternel. On conquerrait l'immortalité comme la liberté, par un effort que Dieu respecte et récompense. Il est sûr que la vie spirituelle, en dehors de l'erreur et du péché, redevient séduisante, la vie de contemplation et d'amour m'attirerait ; mais les rêves paradisiaques sont tous pétris de contradictions intérieures, qui accusent le jeu de l'imagination plutôt que la vue de la pensée lucide. Les choses dernières sont affaire de foi et de conjecture. On n'en sait rien. Généralement, on croit là-dessus ce qu'a cru un devancier, une belle âme religieuse : un Pythagore, un Platon, un Bouddha, un Jésus. Les croyances et les cultes ne sont que la prolongation d'une émotion et d'une intuition première, et leur confession dix milliards de fois

répétée ne saurait augmenter la valeur de leur contenu et de leur certitude. L'homme se contente d'aller où va ce qu'il aime, soit dans la vie, soit dans la mort, soit dans l'immortalité, soit dans l'annihilation. Mais il faut reconnaître que, vu la faiblesse humaine, la foi dans l'immortalité donne une bravoure, une espérance, une sérénité intérieures qui préparent mieux au combat de la vie. Si c'est une illusion, elle est bienfaisante. Si c'est une chimère, elle fortifie.

31 mars 1873 (quatre heures après-midi)

En quel songe
Se plonge
Mon cœur, et que veut-il ?

Depuis une heure, je me sens une inquiétude indéfinissable : je reconnais mon vieil ennemi

Agnosco veteris vestigia flammæ

C'est la nostalgie de l'inconnu, la fièvre sans nom, la soif du bonheur, le remuement des vieilles cendres, la renaissance des désirs juvéniles, la démangeaison des ailes, la montée de la sève printanière. C'est un vide et une angoisse, le manque de quelque chose : quoi ? L'amour, la paix, Dieu peut-être. C'est un vide certainement et non pas une espérance, c'est une angoisse aussi, car on ne mesure ni le mal, ni le remède. C'est la soif de tendresse, le besoin de caresses, de sympathie, de vie à deux et aussi de voyage, de joie pour les yeux. C'est la langue de la volupté.

Le renouveau me trouble ô nature cruelle !
Ô printemps sans pitié, dans l'âme endolorie,
Avec tes chants d'oiseaux, tes brises, ton azur,
Tu creuses sourdement, conspirateur obscur,
Le gouffre des langueurs et de la rêverie

(Sept heures du soir). — Poussé jusqu'au vingt et unième vers cette plainte contre les malignités du renouveau — De toutes les heures du jour, quand le temps est superbe, c'est l'après-midi, vers trois heures, que je trouve surtout redoutable. Jamais je ne sens plus qu'alors « le vide effrayant de la vie », l'anxiété intérieure et la soif douloureuse du bonheur. Cette torture de la lumière est un phénomène étrange. Le soleil, de même qu'il fait ressortir les taches d'un vêtement, les rides du visage et la décoloration de la chevelure, éclaire-t-il d'un jour inexorable les déchirures et les cicatrices du cœur ? Donne-t-il honte d'être ? En tout cas, l'heure éclatante peut inonder l'âme de tristesse, donner goût à la mort, au suicide ou à l'anéantissement, ou à leur diminutif, l'étourdissement par la volupté. C'est l'heure où l'individu a peur de lui-même et voudrait échapper à sa misère et à sa solitude.

Le cœur trempé sept fois dans le néant divin

(LECONTE DE LISLE)

On parle des tentations de l'heure ténébreuse du crime ; il faut y ajouter les désolations muettes de l'heure resplendissante du jour. Dans l'une comme dans l'autre, Dieu a disparu, mais, dans la première, l'homme suit le regard de ses yeux et le cri de sa passion ; dans la seconde, il est éperdu et se sent abandonné de tout.

En nous sont deux instincts qui bravent la raison :
Le goût du suicide et la soif du poison
Cœur solitaire, à toi prends garde !

2 avril 1873 (quatre heures après-midi). — Torrent d'impressions infixables et contradictoires, pendant la lecture d'une foule de journaux, pendant la causerie à trois, avec De***, Do*** et H*** sur la place de la Taconnerie. A peine rentré chez moi, senti la nostalgie de l'indéfinissable, la soif de la volupté, l'inquiétude de l'amour, l'ennui de moi-même et de ma solitude, l'acédie du cloître. La lecture de quelques lieds de Goethe ne fait qu'aiguillonner ce désir de vie et ce dégoût de l'ascétisme puritain. Tous les renoncements monastiques paraissent alors une duperie pieuse, une énorme fiction et, pour ainsi dire la chose plus crûment, une bêtise. La tentation de jeter son bonnet par-dessus les moulins et de faire danser la cachucha à Minerve comme à la grande-duchesse de Gêrolstein, la démangeaison de la folie, le prurit de l'extravagance et du plaisir viennent bouleverser les professeurs comme les moines. On se sent en train de parodier la sagesse et de souffleter la dignité, comme des conventions ridicules et des grimaces de profession. C'est la « crise », si joliment peinte par Feuillet, c'est la fatigue de la vertu, le doute sur les principes, le réveil de la nature tyrannisée, la revanche de Caliban trop longtemps subjugué par les formules magiques de l'esprit supérieur, Prospero ; c'est la carmagnole de la chair qui s'ennuie de son pédagogue et de son tyran, le decorum ; c'est le désir du nouveau, de l'inconnu, de l'ivresse ; c'est l'ardeur carnavalesque qui vient brouiller toutes les habitudes de la bonne façon ; c'est la malice de Belzébuth qui brise le frein de la moralité et veut sa fête de l'âne, son sabbat, sa messe noire, son heure de saturnales. Cette bouffée anacréontique et gaudriolesque, cette titillation orgiaque qui reparaît, une minute au printemps, même dans les existences graves et rangées, a tenu jadis une bien autre place dans les institutions religieuses de l'humanité. Des cultes entiers ont donné issue à ce besoin d'enivrement frénétique, à cette rage de vie si parente de la mutilation et du suicide... Cette fureur divine a une issue bien simple et bien naturelle, celle que chante le *Pervigilium Veneris*... mais, faute de cette solution, elle écume en poésie, en transports, en orages, comme l'électricité contraincée devient l'éclair et la foudre tonnante.

Ici encore la virginité et la continence produisent des tempêtes, magnifiques sans doute, mais morbides, dont sont affranchis les époux. L'imagination est un fulminate, le plus explosible de tous, que le désir confus de la génération a la propriété de faire partir. A ce tapage colossal, on dirait qu'il s'agit du ciel et de la terre, tandis qu'il n'est question que d'un point. Jacquot s'entendra-t-il avec Jacqueline ? Que de bruit pour un baiser de plus ou de moins ! Petite pluie abat grand vent. Une bergère voluptueuse dompte Attila. Une boulangère éteint Raphaël. Dalila, avec ses tresses, fait plus que tout un peuple pour réduire Samson.

En somme, la fonction sexuelle est la plus terrible des redevances que nous ait imposées la nature. Et de toutes les manières d'échapper à cette servitude, la plus sûre, la seule bonne, c'est l'obéissance à sa loi. Le calme est dans l'usage, non dans la privation ou la mutilation.

La femme nous guérit de la curiosité, du désir et de la folie du sexe. Elle guérit le mal qu'elle cause. Elle tente, mais elle rassasie, elle excite, mais elle apaise. Et réciproquement. Chaque sexe n'arrive donc à l'humanité équilibrée que par l'autre sexe. La sexualité est une imperfection dont l'individu ne se corrige que par le couple. La vie, l'histoire, la littérature, le droit, la société n'ont pour juges éclairés que les individus ayant franchi l'initiation naturelle et regardé dans les yeux d'Isis. Sans la possession par excellence, on ne possède pas une idée correcte sur la nature des choses, on est étranger à l'expérience universelle. Avec la possession, on n'est pas un bien grand clerc, mais on a passé l'examen inférieur et pris sa première inscription dans les matricules de la vie générale. Cette initiation est une immense désillusion, mais une désillusion salutaire. Elle apprend que la volupté n'est rien ou presque rien, qu'elle n'est qu'une fausse promesse et le symbole de quelque chose d'excellent ; savoir l'amour. L'amour n'est lui-même que la forme exaltée et fugitive de quelque chose de meilleur, qui est la tendresse, et la tendresse n'est qu'une application de la charité ou de la divine pitié. Compatir à la vie, l'aider, la favoriser, la consoler, la couvrir pour ainsi dire, c'est le point de vue des grands cœurs, qui sont devenus maternels, n'importe le sexe. Il n'y a plus pour eux de volupté, d'ivresse, de sensualité, d'égoïsme ; leur joie est de donner de la joie ; leur bonheur est de rendre heureux ou de combattre la souffrance et par conséquent le péché, qui est un faux espoir, celui de trouver l'allégresse en dehors du bien. La charité comprend tout, supporte tout, excuse tout, parce qu'elle a les entrailles de la mère et les patiences de la bonté. Pour elle il y a des malheureux, elle ignore s'il y a des coupables.

3 avril 1873. — Visite chez mes amis ***. Leur nièce y arrive avec deux de ses enfants, et l'on parle de la conférence du père Hyacinthe.

Les femmes enthousiastes sont curieuses quand elles parlent des orateurs et des improvisateurs. Elles s'imaginent que la foule est

inspiratrice et que l'inspiration suffit à tout. Est-ce assez candide et enfantin, comme explication d'un vrai discours, où rien n'est laissé au hasard, ni le plan, ni les arguments, ni les idées, ni les images, ni même la longueur, et où tout est préparé avec le plus grand soin ! Mais les femmes, dans leur amour du merveilleux et du miracle, préfèrent ignorer tout cela. La méditation, le travail, le calcul des effets, l'art, en un mot, leur diminue la valeur de la chose, qu'elles préfèrent tombée du ciel et envoyée d'en haut. Elles veulent le pain et ne peuvent souffrir l'idée du boulanger. Le sexe est superstitieux et déteste comprendre ce qu'il désire admirer. Il serait vexé de rabattre de ses préjugés sur le compte du sentiment, et de faire une place plus large à la pensée. Il veut croire que l'imagination remplace la raison et le cœur, la science, et il ne se demande pas pourquoi les femmes, si riches de cœur et d'imagination, ne peuvent faire une œuvre oratoire, c'est-à-dire combiner dans l'unité une multitude de faits, d'idées et de mouvements. Ces femmes ne devinent pas même la différence entre l'échauffement d'une harangue populaire qui n'est qu'une éruption passionnée et le déploiement d'un appareil didactique qui veut établir quelque chose et convaincre les auditeurs. Aussi, pour elles, l'étude, la réflexion, la technique ne sont rien ; l'improvisateur monte sur le tréteau, et Pallas tout armée sort de ses lèvres pour conquérir les applaudissements de l'assemblée éblouie. Il s'ensuit que les orateurs se subdivisent pour elles en deux groupes : les manœuvres qui fabriquent à la lampe leurs discours laborieux, et les inspirés qui se donnent la peine de naître. Elles ne comprendront jamais le mot de Quintilien. *Fit orator, nascitur poeta.*

L'enthousiasme productif est peut-être une lumière, mais l'enthousiasme réceptif ressemble fort à un aveuglement. Ce dernier brouille les valeurs, confond les nuances, offusque toute critique sensée et trouble le jugement. L'« éternel féminin » favorise l'exaltation, le mysticisme, le sentimentalisme, le lyrisme, le fantastique. Il est l'ennemi de la clarté, de la vue calme et rationnelle des choses, il est l'antipode de la critique et de la science. L'influence prépondérante des femmes est tout à l'avantage des religions et des prêtres, et subsidiairement des poètes, au détriment de la vérité et de la liberté. Cette influence est une ivresse analogue à l'ivresse amoureuse et au nuage sanguin. — Aussi Athénée préfère les mâles, et Proudhon a montré que l'avènement des femmes a détruit la société antique, parce qu'il a pour réciproque l'effémination des hommes.

Je n'ai eu que trop de sympathie et de faiblesse pour la nature féminine ; son infirmité me devient plus visible par l'excès même de mes complaisances antérieures. La justice et la science, le droit et la raison sont choses viriles, et l'imagination, le sentiment, la rêverie, la clumière passent après. Quand on pense que le Romanisme se soutient par les femmes, on sent le besoin de ne pas rendre les rênes à l'éternel féminin, dont le charme est au fond dangereux et trompeur.

Vendredi saint, 11 avril 1873 (onze heures du matin) — Je viens de relire toute l'histoire de la dernière semaine de Jésus, et beaucoup d'articles sur la résurrection, sur l'unité religieuse, sur la Foi et la Science. Remué beaucoup d'idées et de doutes. Senti le poids de la solitude. Marée d'indécisions. Nuée de points d'interrogation. J'oublie tous mes résultats acquis. J'ai froid, je suis triste. Tout est incertain, et la foi ne prouve rien quant à la vérité intrinsèque et objective des choses ; la foi n'est que la mesure d'une âme par ses aspirations.

Dans ce moment-ci à quoi est-ce que je crois ? A la beauté de l'âme de Jésus, à la noblesse de certaines individualités. Par exemple, je crois à l'admirable caractère de S*** ; mais je le crois, parce que je le vois, parce que je l'éprouve. Comme Dante, je regarderais volontiers le ciel dans les yeux d'une femme inspirée. La foi est un abus volontaire et par amour ; c'est le partage d'une illusion, d'un rêve, d'une espérance, d'un idéal. La seule réalité de la foi est une réalité morale, c'est la communion des âmes qui se reconnaissent dans leur désir ; cette réalité est psychologique. La foi religieuse est le besoin de sortir de son isolement et de se lier à d'autres âmes. La religion ne prouve pas Dieu, elle ne prouve qu'une faculté de l'homme, le besoin de se mettre en harmonie avec l'ensemble des choses et de se sentir avec l'infini. Elle est née d'un sentiment, le sentiment inquiet et profond du mystère ; elle le satisfait par un instinct, la foi, qui est une formule provisoire du mystère, et par un acte, la prière ou le culte, qui est un témoignage de soumission au principe divin. — S'unir avec ses semblables et s'unir avec l'éternel Inconnu, selon le procédé ou le rite de telle grande âme revêtue d'un caractère sacré : c'est là ce qui fait israélite, bouddhiste, musulman ou chrétien. Aimer, glorifier, vouloir ce qu'a aimé, glorifié ou voulu celui qu'on prend pour guide, pour initiateur et pour modèle, c'est là ce que fait et ce que fait faire la faculté religieuse. La religion se transmet comme une aimantation, par intermédiaire ; elle se gagne, se propage, s'inocule comme un virus moral, par la région confuse, inconsciente de nous-mêmes, celle qui nous fait amoureux à notre insu, par la faculté mimétique et réceptive de l'âme. La foi est une magnétisation à laquelle on s'abandonne et qui donne une certitude sans preuve, une tranquillité qui se passe de motifs, un bien-être indéfinissable.

20 avril 1873 — Hier au soir conduit ma sœur au concert de la Société de Chant sacré. Entendu le *Messie*, de Hændel, avec mélancolie, pourquoi ? A cause de beaucoup de souvenirs meilleurs. Puis songé à Berlin, à mes belles années, au professeur Gervinus. Senti aussi la poésie de la croyance orthodoxe et la beauté sévère de cette musique. Mais, malgré tout, l'impression des ruines a dominé ; ruines de mon être, archéologie des croyances et des œuvres d'art, fugacité et fragilité de toutes les formes, engloutissement inévitable de tout

ce qui a vécu. Impression de gouffre et d'abîme. Tout est songe Dieu seul demeure

O gouffre, je te sens, je te vois, morne abîme !
 Tout ce que nous croyons grand, noble, glorieux,
 Siècles et nations, les mondes et les dieux,
 Que sont-ils ? moins que rien, un soupir de l'infini
 Qui traverse un instant l'éternité des cieux
 Ô stupeur formidable et vision sublime !

Rien n'existe, sinon l'inexorable loi
 L'être n'est que clumère, apparence, vaine ombre
 La triple immensité de l'espace, du nombre,
 Du temps, vaste sépulcre, engloutit tout en soi,
 Dans l'océan sans fond de l'infini tout sombre,
 L'homme croit vivre, et vit seulement par la foi

21 avril 1873 — Assez battu les buissons, erré, flâné, lentiponné, tergiversé Il faudrait supprimer l'inutile, courir à l'indispensable, simplifier ses vœux, se concentrer, se résumer. Tu le pensais, il y a trois ans, tu te proposais plusieurs révolutions à la fois Puis, n'ayant pu réaliser la principale, tu as tout laissé aller, suivant ton habitude. La vie au jour le jour t'a repris ; l'incurie est devenue ta sagesse. Comme l'autruche, tu as remis la tête sous ton aile pour ne plus voir le danger ni l'ennemi. Ce qui t'a aidé à vivre, ce sont trois amitiés féminines, une surtout, qui s'est faite intime et sérieuse et qui t'a fait connaître une bien belle âme. Mais la douceur du présent t'a fait détourner les yeux des menaces de l'avenir. Étant mieux logé, mieux entouré, mieux portant, tu as oublié avec délices les chagrins futurs et les mesures provisionnelles, ton antipathie de la prévoyance s'est donné carrière..

O soucieux insouciant ! ce que tu détestes, c'est de vouloir, c'est de te décider, parce que tu doutes toujours de tes lumières et que tu ne sais pas ce qui est le mieux .. C'est toujours là que ton second instinct te ramène, l'instinct de la faiblesse qui ne supporte pas, même en idée, l'humiliation Ton premier instinct, c'est l'activité par amour, et aussi par essor esthétique. Ce qui te manque, c'est bien l'âpreté virile du vouloir et l'effronterie de ton intérêt propre. Ton malheur est d'avoir la nature féminine sans être une femme Tu veux être appelé et non t'imposer Tu n'as pas la dose d'ambition et de combativité nécessaires. L'audace, l'espérance, le courage te font défaut. Tu n'as jamais su brutaliser ton style, brusquer la fortune, bronzer ta sensibilité. — Dommage.

29 avril 1873 — Avant cinquante ans le monde est le cadre où nous travaillons à notre portrait, après cinquante ans, quand notre individu nous attriste et se fane, il faut nous oublier dans quelque chose de meilleur et de plus grand que nous, la patrie, la science, l'art, l'humanité. C'est le moyen, sinon de rajeunir, au moins d'échapper à la mort anticipée, de vaincre la tristesse en quittant une nacelle

qui sombre pour un vaisseau qui ouvre ses voiles Gare au mécontentement, qui fait prendre en grippe et en mépris non seulement le naufrage, mais les seuls moyens de sauvetage Ton instinct est de quitter ce qui te quitte, mais cette fierté fait autour de nous l'isolement Meux vaut faire abstraction de soi-même, de ses préférences, de ses prétentions, de ses droits, de ses goûts, ne demander ni égards, ni justice, ni sympathie, ni bonté, et ne songer qu'au bien et au bonheur de quelque chose de grand et de durable, comme une institution ou une communauté N'est-ce pas en d'autres termes se mettre au service de Dieu ?

23 mai 1873 — L'erreur fondamentale de la France est dans sa psychologie. Elle a toujours cru qu'une chose dite était une chose faite, comme si la rhétorique avait raison des penchants, des habitudes, du caractère, de l'être réel, comme si le verbiage remplaçait la volonté, la conscience, l'éducation, la régénération. La France procède toujours à coups d'éloquence, de canon ou de décrets; elle s'imagine aussi changer la nature des choses, elle ne fait que des ruines et des phrases Elle n'a jamais compris la première ligne de Montesquieu : « Les lois sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses » — Elle ne veut pas voir que son impuissance à organiser la liberté vient de sa nature même, des notions qu'elle a de l'individu, de la société, de la religion, du droit, du devoir, de la manière dont elle élève les enfants Sa façon est de planter les arbres par la tête et elle s'étonne du résultat. Le suffrage universel, avec une mauvaise religion et une mauvaise éducation populaire, est la bascule à perpétuité entre l'anarchie et la dictature, entre la rouge et la noire, entre Danton et Loyola Entêtée dans son illusion, elle court encore après sa queue Combien de boucs émissaires égorgera-t-elle avant de se frapper la poitrine ?

15 juillet 1873 (*sept heures du matin*) — Tristesse, Grosse toux, multiplication de fils d'argent, sentiment de l'impossible et de l'irréparable, impression de folie et de sottise, lassitude de la vie, ennui de moi-même, humiliation, regret Perception de ma propre décadence Vue claire de ce qui me sera toujours refusé. J'oublie, mais je ne puis ni me résigner ni vouloir J'étouffe mes désirs, ne pouvant ni les supprimer ni les satisfaire Trop fier pour me plaindre du sort, trop découragé pour lutter avec lui, trop éclairé pour compter sur moi-même ou sur le monde, je ne sais quelle figure faire devant la destinée Je ne suis ni un heureux ni un malheureux. Je suis un naufragé qui n'en conviert pas. Je suis une aspiration déçue et une vie manquée Le doute a détruit en moi jusqu'à la faculté d'espérer, à peine si je crois à ce que je tiens, tant la fragilité de tout bien m'est présente Je sens que tout, que tout échappe; si je serrais la main d'une femme loyale en disant : veux-tu être à moi ? j'ai l'arrière-pensée que la mort glacerait presque aussitôt cette main dans la mienne La vie est si perfide et si cruelle que je ne

lui demande rien pour me soustraire à sa tyrannie Je profite de ce qu'elle m'envoie, mais sans faire fond sur rien, pas plus que sur le beau temps

... On frappe C'est la bonne qui m'apporte une lettre On dirait un truc théâtral ou une réponse de la Providence La lettre vient de Céline, elle est d'une amie bien chère, celle qui m'a demandé de penser à elle dans mes heures noires Il y a vraiment là une coïncidence touchante et qui peut rendre pensif

17 juillet 1873 (*dix heures et demie d'un soir*) — Ciel limpide et tourbillant d'étoiles Sentiment de vide N'est-il pas contre nature d'être ainsi absolument seul ? En tout cas, cela est contre ma nature Je suis sociable, aimant, tendre même, qui s'en douterait ? J'étouffe dans le délaissement, mais je feins l'indifférence stoïque Ce soir, concert, feu d'artifice, mais y aller seul, à quoi bon ? J'ai été faire un tour à la Plaine, puis je suis rentré pour me ronger le foie à l'aise

23 juillet 1873. — Trois choses me refroidissent très vite. être soupçonné, n'être pas compris ou découvrir un besoin d'indépendance La première m'offense, la seconde me décourage, la troisième me désintéresse J'ouvre à qui veut sortir, je me retire de qui veut m'estimer moins, je me tais avec qui cesse d'entendre Ainsi le prochain est toujours maître des relations qui nous rapprochent

Selon qu'il a semé chacun récolte en moi

Je ne puis rien changer à cela et je ne le désire point. Il faut que ceux qui se passent de moi, je me passe d'eux, ainsi l'exigent leur liberté et ma dignité Douloureux ou facile, ce sacrifice doit être fait Ce qui le facilite, c'est le refroidissement préparatoire Si l'amour d'autrui me rend esclave, son injustice ou son dédain me délie Rompre m'est presque impossible, mais accepter une rupture ne m'est pas trop malaisé Autrement dit, j'ai le cœur faible et la fierté raide Dès qu'on me détache, je suis détaché Tant que je suppose un malentendu, je puis abonder en démarches et en explications Mais disputer un cœur qui marchand sa retraite, cela n'est pas dans ma gamme Ce terrible avilissement de l'amour (qui ne sert jamais à rien, puisque l'amour n'est pas une gratitude et s'endurcit par ses torts bien loin d'arriver au repentir), cette prosternation vaine et insensée, m'ont été épargnés, grâce au ciel Je sais bien que la formidable épreuve de la passion délirante m'a été épargnée aussi, et que je n'ai pas senti tout mon bonheur, tout mon avenir, toute mon espérance, dépendre d'une carte unique, d'un être unique, d'une seule volonté de cet être ou d'un seul caprice de cette carte Cette servitude absolue excuse bien des choses. De même les fureurs de la trahison subie me sont personnellement inconnues, je n'ai jamais été trahi, quoiqu'on ait été plus d'une fois perfide à mon égard.

Ainsi quoique ma vie secrète ait eu ses tourments, je n'ai point traversé les pires supplices, ceux de l'amour méconnu, de l'amour trahi, de la passion devenue folie, ni l'arrachement d'une épouse ou d'un enfant chéris. Comparativement j'ai été privilégié. Les épreuves de la misère, de l'humiliation prolongée, des cruelles infirmités physiques ont passé loin de moi. J'ai bien des grâces à rendre à Dieu pour ma destinée, qui a été plutôt contemplative qu'active, mais qui a recueilli plus de biens qu'elle n'a souffert de maux.

Conclusion : portons les fardeaux les uns des autres et, par conséquent songeons moins à la défensive personnelle qu'à la charité. Si nous pouvons être utiles à quelqu'un, soyons-le, fût-ce sans beaucoup d'espoir ni d'attrait. Semons sans compter les grains.

25 juillet 1873. — Ton renoncement est inconsolé, tu n'es pas d'accord avec les circonstances, tu souffres sans en convenir ; tu n'as point de paix, parce que tu n'as plus ni espérance, ni but, ni foi.

Voilà donc ces moments chaotiques dont parle Othello. La nuit se fait dans mon âme. Tout est trouble et confus. Je ne vois plus de sens à ma vie ; il n'y a plus de résultats acquis, je n'ai plus conscience d'un talent, d'une habitude, d'une maxime, et je n'aperçois que mon néant et le désir de ne pas être. O le tourbillon noir ! — Et cependant je vois danser comme les astres au ciel les atomes bleuâtres dans le rayon qui filtre à travers mes volets, et cette échelle de Jacob emmène mon esprit parmi les magnificences de l'univers, les hirondelles gazouillent dans l'étendue ; des voix d'enfants jouent sur les galeries, nous sommes en juillet et bien des maisons dans les cinquante lieues carrées qui m'entourent feraient accueil à ma visite. Les livres, les montagnes, le voyage, le spectacle humain me sont ouverts ou m'appellent. Cette désolation muette n'est-elle pas un accès d'hypocondrie, une folie, une ingratitude ? Est-ce donc n'avoir rien que de n'avoir pas tout ? Cet abattement n'est-il pas de l'ambition rentrée ? Ce détachement n'est-il pas de la bouderie, c'est-à-dire du dépit, de l'insubordination, presque de la révolte ? S'accommoder du réel, de ses imperfections et de ses limites, convertir ses soupirs en force active et bien-faisante, accepter son sort et son lot, se réconcilier avec le prochain et les circonstances telles qu'elles sont, diviniser ses expériences et découvrir une intention paternelle dans les joies et les douleurs qui ont fait le tissu de nos jours, c'est le moyen de retrouver la force et la paix.

Scheveningue, 18 août 1873. — Notons le *corso* d'hier — Air tonique. Paysage clair, vif et net, la mer gaie, d'un certain bleu cendré et blanchâtre, qui n'a rien à faire avec l'azur et l'indigo de la mer Ionienne. Jolis effets de plage, de marine et de lointain, la silhouette des clochers de la capitale se détachait en découpe. Belles traînées d'or sur les vagues, lorsque le soleil descendit au-dessous des bandes de vapeur du mi-ciel, avant d'entrer dans les brumes de l'horizon marin. Foule consi-

dérable. Tout Scheveningue et La Haye, le village et la capitale inondaient la terrasse aux mille tables et submergeaient les étrangers et les baigneurs.

Les matrones, nourrices, les enfants et les poulettes de l'endroit, avec leurs coiffes sous-casquées de vermeil, leurs tabliers blancs ou noirs, et leurs fichus arrêtés dans la ceinture, promenaient leurs tailles engoncées et godronnées qui effacent la différence des âges. Quelques officiers (marine ou cavalerie) Des Juives passées au blond, mais nez busqué et lèvres sensuelles Toilettes variées, modes françaises Petits chapeaux de toute espèce, en galette, en gouttières, en escarpement d'un pied de haut, avec rubans flottants ou blonde voltigeante, tous les accords de couleur, gris et rose, gris et bleu, rose et noir, bleu et blanc, rose et roux, blanc et rouge Les jolies personnes pas trop rares; les formes élégantes, souples, onduleuses, les attitudes aisées et distinguées abondaient moins

L'orchestre a joué du Wagner (*Lohengrin*), de l'Auber et des valse. Que faisait tout ce monde ? Il jouissait de la vie, la moitié remuante circulait autour de la moitié assise.

Mille pensées erraient dans mon cerveau : le droit et la valeur de la mode européenne, le loisir ; le dimanche ; l'esthétique des couleurs ; la symbolique de la toilette ; ce qu'il fallait d'histoire pour rendre possible ce que je voyais (dimanche, musique, toilette, loisirs, rangs sociaux, état hollandais, cosmopolitisme, etc., etc) La Judée, l'Égypte, la Grèce, la Germanie, la Gaule, et tous les siècles, de Moïse à Napoléon, et toutes les zones, de Batavia à la Guyane, avaient collaboré à cette réunion L'industrie, la science, l'art, la géographie, le commerce, la religion de tout le genre humain se retrouvent dans chaque combinaison humaine ; et ce qui est là sous nos yeux, sur un point, est inexplicable sans tout ce qui fut. L'entrelacement des dix mille fils que tisse la nécessité pour produire un seul phénomène est une intuition stupéfiante. On se sent en présence de la Loi, on entrevoit l'atelier mystérieux d'Isis. L'éphémère aperçoit l'éternel.

Donc ne fléchissons point, la crainte est insensée
Si notre Père occupe et le temps et le lieu,
Toujours, ravissante pensée,
Partout, nous habitons en Dieu

Qu'importe la brièveté de nos jours, puisque les générations, les siècles et les mondes eux-mêmes ne font que reproduire sans fin l'hymne de la vie, dans les cent mille modes et variations qui composent la symphonie universelle ? Le motif est toujours le même ; la monade n'a qu'une loi, toutes les vérités ne sont que des diversifications d'une seule vérité

L'univers est la joie de Brahma et la volonté de l'Éternel. Il représente la richesse infinie de l'Esprit voulant en vain épuiser tous les

possibles, et la bonté du Créateur qui veut faire participer à l'être tout ce qui dort dans les limbes de la toute-puissance

Contempler et adorer, recevoir et rendre, avoir jeté sa note et renué son grain de sable, c'est tout ce qu'il faut pour l'éphémère, cela suffit à motiver son apparition fugitive dans l'existence

Uné coccinelle aux élytres transparents s'abat sur mon papier et vient boire l'encre de ces lignes, Elle aussi trouve ce qu'il lui faut, et c'est ma plume qui l'abreuve. Était-il prévu dans le livre des destinées que le 18 août 1873, à onze heures du matin, un Genevois ferait ce plaisir à cet insecte ? Je ne le pense pas Mais il est écrit Qui cherche trouve, et il est pourvu à ce que tous les êtres rencontrent leur équilibre Seulement la Nature ne connaît guère que le combat, et l'homme connaît aussi la bienveillance, même la charité

*Edel sey der Mensch,
Hulfrich und gut*

(GÖTTE)

Qu'il accepte pour lui-même la loi de l'effort, la nécessité de la lutte, le jour du travail, mais qu'il soit secourable, fraternel, généreux, prévenant pour le prochain

(*Même jour*) — Hier soir, après la fin du concert, l'esplanade briquée en arrière des hôtels et les deux routes qui conduisent à La Haye fourmillaient de mouvement J'ai cru être sur un des grands boulevards parisiens, à la sortie des théâtres, tant il a roulé de carrosses, d'omnibus et de fiacres L'écoulement a duré près d'une heure. Puis, sur le tumulte humain disparu, à resplendi la paix du firmament étoilé, et aux rêveuses lueurs de la voie lactée n'a plus répondu que le lointain murmure de l'Océan.

Demain, ici, théâtre *La Soupe aux choux* est sur l'affiche, l'ami Marc¹ me salue ainsi aux confins du continent. Benvenuto¹ que fait-il maintenant, lui, l'athlète infatigable, l'intarissable homme de lettres ? Le *Journal des Débats*, la *Bibliothèque universelle*, la *Revue des Deux Mondes* voient constamment de sa prose, et son volume sur la littérature genevoise doit être au bout de l'impression, comme sa maison neuve va recevoir ses premiers locataires Lui ne perd pas sa vie et sait exploiter son temps et la marche du monde Il a raison Il a tout fait à point, et moi rien, voilà la différence entre nous Aussi est-il connu et joyeux, tandis que je suis seul, stérile et dans l'ombre. C'est justice.

Qu'est-ce qui s'est donc interposé entre la vie réelle et toi ? Quel écran de verret'a comme interdit la jouissance, la possession, le contact des choses, en ne t'en laissant que le coup d'œil ? C'est la mauvaise honte Tu as rougi de désirer, tu t'es fait du désintéressement un point

d'honneur inutile ; tu t'es condamné au renoncement superflu et au détachement gratuit. Tu t'es traité bénévolement comme Sancho le fut par le médecin de Barataria, tu t'es réduit à l'abstinence et à la privation sans nécessité. Funeste effet de la timidité aggravée par une chimère. Cette démission par avance de toutes les ambitions naturelles, cette mise à l'écart systématique de toutes les convoitises et de tous les désirs était peut-être une idée fausse, elle ressemble à une mutilation insensée, à un eunuquisme fanatique ou poltron. Cette idée fausse est aussi une peur.

La peur de ce que j'aime est ma fatalité.

Et je crois bien que cette peur de toute passion est née du besoin de l'indépendance combiné avec le sentiment d'une secrète faiblesse. On n'affronte pas le danger quand on n'a pas l'élan de la témérité ou le pressentiment de la victoire.

De très bonne heure j'ai découvert qu'il était plus simple d'abdiquer une prétention que de la satisfaire.

Car le néant peut seul bien cacher l'infini,

et, ne pouvant obtenir tout ce qui aurait été dans le vœu de ma nature, j'y ai renoncé en bloc, sans même prendre la peine de déterminer en détail ce qui m'eût séduit ; à quoi bon en effet remuer ses misères et se peindre des trésors inaccessibles ? Ainsi j'ai anticipé en esprit tous les désahusements, selon la méthode stoïcienne. Seulement, ô défaut de logique, j'ai laissé parfois survenir les regrets, et j'ai regardé avec des yeux vulgaires une conduite fondée sur des principes exceptionnels. Il fallait être ascétique jusqu'au bout et se contenter de la contemplation, surtout à l'époque où les cheveux s'argentent. Mais quoi ? je suis un homme et non un théorème. Un système est impassible et je souffre. La logique n'a besoin que de conséquence, et la vie a mille besoins ; le corps veut la santé, l'imagination appelle le beau, le cœur réclame l'amour, l'orgueil demande la considération, l'âme soupire après la paix, la conscience pleure après la sainteté, tout notre être a soif de bonheur et de perfection, et incomplets, chancelants, mutilés, nous ne pouvons feindre l'insensibilité philosophique, nous tendons les bras à la vie et nous lui disons à mi-voix : pourquoi as-tu trompé mon attente ? N'ai-je pas eu tort de suivre une route solitaire ? Ce renoncement n'était-il pas une erreur ? Où est la sagesse ? Elle n'est pas dans la contradiction, mais elle n'est pas non plus dans la tristesse aride.

Es irrt der Mensch, so lang er strebt.

Scheveningue, 19 août 1873 (*huit heures du matin*). — Bien-être. Sommeil ininterrompu, grâce à une ventilation de ma chambre essayée discrètement. Promenade matinale. Il a plu cette nuit, le

sable est tigré à la surface comme par la petite vérole. Gros nuages. La mer, veinée de fauve et de vert, a revêtu l'aspect sérieux du travail. Elle est à son affaire, sans menace mais sans mollesse. Elle fabrique ses nuages, charrie les sables, visite et baigne ses rives d'écume, soulève son flot pour la marée, porte les vaisseaux et alimente la vie universelle. Trouvé une nappe de sable fin, plissée par l'eau comme le palais rose de la bouche d'un petit chat, ailleurs semblable à un ciel pommelé. Tout se répète par analogie, et chaque petit canton de la terre reproduit sous une forme réduite et individuelle tous les phénomènes de la planète. — Plus loin, je rencontre un banc de coquillages en train de s'émietter, et j'entrevois que le sable des mers pourrait bien être le détritit de la vie organique des âges antérieurs, la pyramide archimillénaire des générations sans nombre de mollusques qui ont travaillé à l'architecture des rivages en bons ouvriers de Dieu. Si les dunes et les montagnes sont la poussière des vivants qui nous ont précédés, comment douter que notre mort serve autant que notre vie et que rien ne se perde de ce qui est prêté ? L'emprunt mutuel et le service temporaire semblent la loi de l'existence. Seulement les forts exploitent ou dévorent les faibles, et l'inégalité concrète des lots dans l'égalité abstraite des destinées vient inquiéter le sentiment de justice.

(*Même jour*) — Lettre de mon neveu ***. La chaleur à Paris est intolérable, me dit-il. Ces lettres de quelques lignes sont caractéristiques. On naît négociant et dès lors on ne devine pas même que la plume peut peindre les choses et communiquer des pensées ou des impressions. Échanger des faits et des chiffres n'est pas de la correspondance, c'est du commerce. Son frère *** a plus d'instinct littéraire. Il a du trait et des images dans la parole, il observe et sait rendre ce qu'il voit. Mais il n'éprouve aucun désir de communiquer avec moi, n'espérant pas m'éblouir. A son âge, l'amour-propre tient la plume. D'ailleurs, cette génération est utilitaire, et, comme je ne puis la servir dans ce qu'elle cherche, la réussite et le succès, nous n'avons rien à nous dire. C'est tout simple, et je ne m'en offense ni ne m'en étonne. Ce qui doit être est

D'ailleurs, à d'autres égards, et avec les hommes de pensée qui ont vingt-cinq à trente ans, je me sens aussi entré dans la *Landwehr*. Un nouvel esprit gouverne et inspire la génération qui me suit. C'est un singulier phénomène de se sentir pousser l'herbe sous les pieds et déraciner intellectuellement. Il faut parler à ceux de son âge ; les plus jeunes ne vous écoutent plus. On est censé vieillir, fané, *ad acta*. La pensée est traitée comme l'amour, on ne lui veut pas un cheveu gris. † La science elle-même aime les jeunes gens, comme jadis faisait la Fortune. † La civilisation contemporaine ne sait que faire de la vieillesse ; à mesure qu'elle défie l'expérimentation naturelle, elle dédaigne l'expérience morale. On reconnaît à cela que le darwinisme triomphe, c'est l'état de guerre et la guerre veut la jeunesse du soldat ; elle n'admet

l'âge dans les chefs qu'ils ont la force et la trempe des vétérans bronzés.

Actuellement il faut être fort ou disparaître, se renouveler constamment ou périr. Tout ce qui chancelle est piétiné ou abandonné. — On dirait que l'humanité de notre âge a, comme les oiseaux migrateurs, un immense voyage à faire à travers l'étendue, elle ne peut plus soutenir les faibles et entraîner les retardataires. Le grand assaut de l'avenir la rend dure et sans pitié pour ce qui défaille en route. Sa devise est : Arrive qui peut *Væ victis* !

Le culte de la force a toujours eu des autels, mais il semble qu'à mesure qu'on parle plus de justice et d'humanité l'autre dieu voit grandir son empire. Cela tient probablement à la domination croissante des sciences physiobiologiques. La Nature est construite sur le type de la force, et le Dieu moderne est la Nature.

Scheveningue, 21 août 1873 — Les briques et les voyelles ont en hollandais le même nom, *Klinkers* (les sonores). Ici tout est de briques, les maisons, les palais, les routes, les canaux, le sable cuit sert à combattre le sable mouvant, l'eau douce, le vent, la vague, *similia similibus curantur*. — La langue est muette sans les voyelles, et le hollandais affectionne les doubles voyelles. La Hollande ne se conçoit pas sans la brique. Du reste, le ciment blanc de ces briques brunes (fait de coquilles pulvérisées) est dur comme du marbre, et trente années de pluie sur ces maisonnettes les laissent intactes et propres comme des carafons...

Différence extrême de l'air en dedans et en dehors de la dune, même des deux côtés de la même maison si elle est sur la dune ; non seulement autre température, mais autre effet physiologique. L'air de mer est vivifiant, tonique, oxydé ; l'air du dedans est mou, détendu, tiède, flasque. Ma chambrette est dans l'air flou et doux. A vingt pieds d'elle, je trouve la brise saline. De même que l'écume est phosphorescente, cette brise a quelque chose d'électrique. Elle remonte, tandis que l'atmosphère abritée est affadissante. — Il y a donc deux Hollandes dans chaque Hollandais : l'homme du polder, blanchâtre, lourd, blême, flegmatique, lent, patient et impatient ; — l'homme de la dune, du port, de la plage, de la mer, qui est tenace, trempé, persévérant, bronzé, entreprenant. Leur synthèse est dans la prudence calculatrice et dans l'obstination méthodique de l'effort.

Scheveningue, 22 août 1873 (huit heures et demie du matin). — Pourquoi les médecins conseillent-ils si souvent mal ? Parce qu'ils n'individualisent jamais assez leur diagnostic et leur traitement. Ils classent le malade dans un tiroir convenu de leur nosologie, et chaque malade est pourtant un *hapax*¹. Comment un triage aussi grossier et aussi superficiel pourrait-il permettre une thérapeutique judicieuse ?

1. Un cas spécial, un exemplaire unique.

... Les docteurs espèrent capturer l'eau avec leur filet, emprisonner le subtil et le volatil dans leurs catégories approximatives ; ils ont le courage ou plutôt l'audace d'appliquer leurs procédés élémentaires à des cas d'un ordre de complication supérieure. Ce sont des forgerons qui osent manipuler une montre microscopique ; ce sont des vernisseurs qui entendent restaurer une toile de Raphaël ; ce sont des écoliers qui, parce qu'ils savent arracher aux mouches les ailes, se croient aussi capables de les replanter. Le vrai médecin voit se dissoudre les cadres généraux en cas particuliers. Chaque maladie est un facteur simple ou complexe qui se multiplie par un second facteur toujours complexe, savoir l'individu qui la souffre ; en sorte que le résultat est un problème spécial, réclamant toujours une solution spéciale, surtout à mesure qu'on s'éloigne de l'enfance, de la vie rustique, champêtre ou militaire. Les femmes, les hommes de lettres, les artistes après quarante-cinq ou cinquante ans, sont des machineries excessivement compliquées et délicates, auxquelles il ne faudrait toucher qu'avec scrupule et tremblement. Un nouveau venu, à moins d'intuition transcendante, ne fait avec elle que galvauder et bousiller, quand ce n'est pis. Le mot de Tibère est toujours vrai, mais je ne sais quelle insouciance irréfléchie et quel espoir vague nous font recommencer toujours la même faute. « Là-bas, là-bas, est la santé, là-bas, là-bas ? » .. et nous remordons au leurre de plus belle. Hélas ! avec ou sans espérance, on va de Charybde en Scylla.

Soyez forts, tout est là ; si vous ne l'êtes pas, soyez prudents et résignés, c'est tout ce qui reste aux gens de la seconde table, pour parler avec La Fontaine

(*Plus tard*). — Temps pluvieux. Grisaille générale. Heures favorables au recueillement et à la méditation. Le vendredi et le lundi sont ici les jours de détente. J'aime ces journées où l'on reprend langue avec soi-même et où l'on rentre dans sa vie intérieure. Elles ont un aspect paisible, elles tintent en bémol et chantent en mineur. Le sol est comme tapissé de velours, et les heures y glissent en pantoufles de soie, sans faire le moindre bruit en passant. On retourne alors sa fourrure en dedans, et l'âme se dorlote dans son intimité. On n'est que pensée, mais l'on se sent être, jusqu'au centre. Les sensations elles-mêmes se transforment en rêveries. C'est un état d'âme étrange ; il ressemble aux silences dans le culte, qui sont non pas les moments vides de la dévotion, mais les moments pleins, et qui le sont, parce qu'au lieu d'être polarisée, dispersée, localisée dans une impression particulière, l'âme est alors dans sa totalité et en a la conscience. Elle goûte sa propre substance. Elle n'est plus teintée, colorée, vibrée, affectée, elle est un équilibre. C'est alors qu'elle peut s'ouvrir et se donner, contempler et adorer. C'est alors qu'elle entrevoit l'immuable et l'éternel enveloppant tous les phénomènes du temps. Elle est dans l'état religieux, dans l'union avec l'ordre, du moins l'union intellectuelle ;

car pour la sainteté il faut plus, il faut l'union de volonté, la perfection du dévouement, la mort du moi, l'absolue soumission.

Je sens très distinctement que ma paix actuelle n'est que de la première sorte, qu'elle tient à l'absence de douleur et de résistance; qu'elle est une grâce et pour ainsi dire une volupté. Elle est par conséquent fragile et dépendante. Elle est à la merci de la première souffrance physique, du premier chagrin que peut m'apporter l'homme ou la femme, la nature ou le monde. Elle est un intérim, une relâche. J'en suis reconnaissant comme d'un calme dans la tempête, mais je ne puis me faire d'illusion sur sa durée.

La paix psychologique, l'accord parfait, mais virtuel, n'est que le zéro, puissance de tous les nombres, elle n'est pas la paix morale, victorieuse de tous les maux, éprouvée, réelle, positive et pouvant braver de nouveaux orages. La paix de fait n'est pas la paix de principe. — Il y a bien deux bonheurs, celui de nature et celui de conquête; deux équilibres, celui de la Grèce et celui de Nazareth; deux royaumes, celui de l'homme naturel et de l'homme régénéré.

Pourquoi donc, après avoir connu et goûté souvent la plus solide de ces béatitudes, revenir insensiblement à l'autre? Pourquoi redescendre de l'esprit à la nature, du point de vue divin au point de vue humain? Sans doute par faiblesse charnelle; mais aussi sans doute à cause des crises religieuses contemporaines. A moins d'une foi ferme et obstinée, comment ne pas vaciller sur ses propres principes et sur sa religion à soi? D'ailleurs, je suis toujours à la refonte, et je me reperds continuellement. Ma fluidité inflexible est une propriété, peut-être une infirmité de ma nature; cette facilité aux métamorphoses progressives ou régressives m'ôte les bénéfices des convictions fortes et des caractères trempés. Quand on peut tout comprendre, il est malaisé de s'endurcir dans une forme conventionnelle. Quand on ne sent pas son individualité et qu'on n'en a pas l'amour-propre ou le respect, il est presque impossible d'être compact, homogène, conséquent dans sa manière de sentir ou d'agir. On n'est pas un rocher au milieu des ondes, mais plutôt une balise, fixée il est vrai par son ancre, mais qui flotte avec les marées et les vents autour de son point d'attache et qui ne se maintient qu'en cédant.

Scheveningue, 30 août 1873. — ... L'Océan grondait seul dans le silence d'une heure du matin. Il semblait qu'il allait reprendre son domaine, et rouler les hôtels et la dune, comme l'apocalypse roule au dernier jour la nappe des étoiles. — Je le trouve ce matin hérissé de cinq collines d'écumes et d'une couleur tempête, qui indique l'humeur farouche de ce lion formidable. Mais les rumeurs de vie, le bruit du travail, la résonance des voitures sur les klinkers, le soufflement de la machine à vapeur près de mes fenêtres, couvrent maintenant la grande voix des flots, ou plutôt la relèguent dans le lointain. D'énormes nuées grises sur le fond blanc volent avec la vitesse de la flèche vers le Nord. Les

ajoncs trissonnent sur les dunes ainsi que les blés sur les guérets ; et les écharpes traînantes de sable fin dansent devant la brise comme les fumées d'un volcan ou les feux follets d'un marécage. Malgré quelques rayons pâles qui cinglent par-ci par-là, une sorte de coup de fouet de lumière, le paysage enveloppé d'un horizon gris, terne et bas, a une tristesse septentrionale. Heureusement tout change vite ici, et les journées uniformément farouches, telles que celle d'hier, sont peu communes dans cette saison.

.. Déjà le ciel s'éclaircit sensiblement. Ses voiles diminuent. Les bandelettes d'Isis tombent les unes après les autres. Son sourire repaît, comme une promesse au fond de la menace. Mais l'azur se fait encore attendre. Espérons.

Amsterdam, 11 septembre 1873. — Le docteur *** sort d'ici. Il me trouve de la fièvre et ne pense pas que je puisse partir de trois jours sans imprudence... Du reste, j'éprouve ici, comme à Scheveningue, comme toujours, que les médecins, en me droguant d'après leurs casiers généraux, me font invariablement du mal. Cette cravate mouillée, qui m'a inspiré une secrète appréhension, m'a en effet gazé la voix et laissé une trace de gêne pulmonaire. En me manipulant comme la moyenne, on m'abîme très vite.

N'était que je redoute la responsabilité, et que je me défie trop de moi-même, je ne devrais exécuter aucune prescription non approuvée par mon instinct, et ne m'en remettre qu'à mon expérience. Malheureusement, sitôt malade, je jette le manche après la cognée et je retombe dans les candeurs oubliées de la foi, de la foi en autrui. Et pourtant toujours cette foi a été trompée. Je ne me rappelle presque pas un conseil qui ait été purement bon, ni un médecin qui ait été pour moi un ami pénétrant et sûr.

Ce double fait contradictoire, d'une espérance naïve renaissant après toutes les déceptions et d'une expérience presque invariablement défavorable, s'explique comme toutes les illusions par une volonté de la nature, qui veut ou que nous soyons abusés ou que nous agissions comme si nous l'étions encore. N'en est-il pas de même par exemple pour les promesses de la volupté, ce leurre perpétuel des créatures vivantes ? L'imagination offusque la mémoire, et le prestige, vingt fois convaincu de néant, réussit à fasciner le regard et à enflammer le désir.

Le scepticisme est plus sage, mais il paralyse la vie, en supprimant l'erreur. La maturité d'esprit consiste à entrer dans le jeu obligé en se donnant l'air d'être dupe. Cette complaisance débonnaire, corrigée par un sourire, est encore le parti le plus ingénieux. On se prête à une illusion d'optique, et cette concession volontaire ressemble à de la fierté. Une fois emprisonné dans l'existence, il faut en subir les lois de bonne grâce. Se gendarmer contre elle ne conduit qu'à une rage vaine, dès qu'on s'interdit le suicide.

L'humilité soumise, ou le point de vue religieux, l'indulgence désa-

busée avec une pointe d'ironie, ou le point de vue de la sagesse mondaine : ces deux attitudes sont possibles. La seconde suffit avec les déboires et les contrariétés ; l'autre est peut-être nécessaire dans les grandes douleurs de la vie. Le pessimisme de Schopenhauer suppose au moins la santé et la pensée pour se soutenir contre tout le reste. Mais il faut l'optimisme stoïque ou chrétien pour supporter les supplices de la chair, de l'âme et du cœur. Il faut croire que le tout au moins est bon, ou que la douleur est une grâce paternelle, une épreuve purifiante, pour échapper aux étreintes du désespoir.

Il est sûr que l'idée d'une immortalité bienheureuse servant de port aux tempêtes de cette existence mortelle, et récompensant la fidélité, la patience, la soumission, le courage des passagers, il est sûr que cette idée, la force de tant de générations et la foi de l'Église, donne une consolation inexprimable à ceux qui sont éprouvés, chargés, tenaillés par les peines et par la souffrance. Se sentir nominativement surveillé et protégé par Dieu donne à la vie une dignité et une beauté particulières. Le monothéisme facilite la lutte pour l'existence. Mais l'étude de la nature laisse-t-elle debout le monothéisme, et surtout les révélations locales qui s'appellent Mosaïsme, Christianisme, Islamisme ? Ces religions, fondées sur un *cosmos* enfantin et sur une histoire chimérique de l'humanité, peuvent-elles affronter l'astronomie et la géologie contemporaines ? L'immortalité individuelle est-elle vraisemblable ? Et sans cette immortalité, que devient tout le système eschatologique des consolations et des espérances religieuses du monothéisme ? L'échappatoire actuelle qui consiste à distinguer la science et la foi, la science qui dit non à toutes les anciennes croyances, et la foi qui, pour les choses ultramondaines et invérifiables, se charge de les affirmer, cette échappatoire ne peut pas tenir toujours. Chaque conception du *cosmos* demande une religion qui lui corresponde. Notre âge de transition ne sait que devenir entre ses deux méthodes incompatibles, la méthode scientifique et la méthode religieuse, entre ses deux certitudes qui se contredisent.

La conciliation doit être cherchée, ce semble, dans la ligne adoptée par Secrétan et Naville, dans le fait moral, qui est aussi un fait, et qui, de proche en proche, réclame pour son explication un autre *cosmos* que le *cosmos* de la nécessité. Qui sait si la nécessité n'est pas un cas particulier de la liberté et sa condition ? Qui sait si la nature n'est pas un laboratoire à fabriquer des êtres pensants, qui deviennent créatures libres ? La biologie crie haro, et, en effet, l'existence supposée des âmes en dehors du temps, de l'espace et de la matière, est une fiction de la foi, moins logique que le dogme platonicien. Mais la question reste ouverte. La notion de but, même si on l'expulse de la nature, se trouvant une notion capitale de l'être supérieur de notre planète, est un fait, et ce fait postule un sens à l'histoire universelle.

Je *faséie* et divague : pourquoi ? Parce que je n'ai pas de *credo*. Toutes mes études posent des points d'interrogation, et, pour ne pas

conclure prématurément ou arbitrairement, je n'ai pas conclu.

Critique, dubitatif, contemplatif, en un mot sceptique par humilité, indécision et ouverture de pensée : telle serait ma situation actuelle. Que faudrait-il pour en sortir ? un livre à faire. Ce qui me manque, c'est la concentration et la continuité.

D'ailleurs tout contribue à me disperser : le défaut de santé, le manque de foyer, la privation d'un intérêt dominant, d'un groupe d'hommes voulant ou cherchant ou creusant les mêmes questions ; je ne sens ni coterie, ni parti, ni école, ni église, ni drapeau auquel j'appartiens.

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis !

Delà ce vide inquiet d'une vie non fixée, qui n'a pas trouvé son centre, son appui, sa joie, son œuvre, qui n'a pas même découvert son talent et déterminé son but. Hélas ! j'aurais voulu n'agir que par amour, et comme il a fallu songer à me défendre et calculer mon intérêt, cela m'a dégoûté, et je suis arrivé à l'inertie, ou du moins au minimum d'action.

Clarens, 24 septembre 1873. — Me voici à Clarens, avec un grand sentiment de bien-être. Ma chambrette me plaît. Elle regarde au levant. La nuit est prodigieusement étoilée et je n'ai jamais vu scintiller à ce point le firmament ; on dirait des yeux qui clignent. J'entrevois dans les ténèbres le vague profil des montagnes aimées, et sur ma droite l'éparpillement lumineux des lanternes de Vernex et de Montreux. Il y a je ne sais quoi de paisible et de fortuné dans ces rivages, qui me salue et me caresse. La gratitude et presque l'espérance, reviennent au fond de mon cœur, à un jet de pierre de l'endroit où j'ai choisi ma dernière demeure. Serait-ce que le tombeau nous fait une patrie, et qu'on ne vive nulle part mieux que là où l'on a désiré mourir ? Une société chérie, un travail sur le métier et pour cadre une belle nature, il me semble que cela me suffirait. La mondanité, l'ambition, la politique, la gloriole ne sont rien pour moi. Peu de chose suffirait à mes desirs ; mais ce peu est trop et je ne l'aurai jamais.

Clarens, 26 septembre 1873. — Je viens de passer deux heures méditatives dans le champ de repos que j'aperçois de ma fenêtre... Mon désir de reposer ici s'est accru par cette visite... Quelle est l'idée commune à tous ces trépassés et qui flotte sur leurs tombeaux ? La foi dans la résurrection, l'assurance dans le salut par Jésus-Christ. Est-ce que les millions et milliards de créatures qui se sont endormies dans cette espérance ont été dupes d'une illusion ? Cela serait horrible à penser, s'il y a eu d'immenses sacrifices à cette illusion et si l'on a manqué la vie présente au profit d'une chimère ultérieure. Mais non, cette espérance aide à mieux vivre et console. Elle n'est donc pas un piège...

(Plus tard) — On ne peut rien sans la foi ; or je n'ai point de foi

dans l'inconnu ; je déteste la loterie et je ne me sens ni porté, ni soutenu, ni inspiré par une Providence. Aussi je suis oui et non, flottant et partagé dans toutes mes voies, libre et n'ayant aucun goût à la responsabilité, obligé de choisir au hasard et n'y consentant pas ; en un mot, m'obstinant faute de mieux et par défiance de toute action.

Aussi ma vie est terne, grise, ambiguë, comme le ciel aujourd'hui. Toutes les cimes sont envahies par le brouillard horizontal, et une lumière pâle enveloppe seule les coteaux et les rivages.

4 octobre 1873 — Rêvé longtemps au clair de lune qui noie ma chambre de ses rayons pleins de mystère confus. L'état d'âme où nous plonge cette lumière fantastique est tellement crépusculaire lui-même que l'analyse y tâtonne et balbutie. C'est l'indéfini, l'insaisissable, à peu près comme le bruit des flots formé de mille sons mélangés et fondus. C'est le retentissement de tous les désirs insatisfaits de l'âme, de toutes les peines sourdes du cœur, s'unissant dans une sonorité vague qui expire en vaporeux murmure. Toutes ces plaintes imperceptibles qui n'arrivent pas à la conscience donnent en s'additionnant un résultat, elles traduisent un sentiment de vide et d'aspiration, elles résonnent mélancolie. Dans la jeunesse, ces vibrations éoliennes résonnent espérance : preuve que ces mille actions indiscernables composent bien la note fondamentale de notre être et donnent le timbre de notre situation d'ensemble. — Dis-moi ce que tu éprouves dans ta chambrette solitaire, quand la pleine lune t'y visite et que ta lampe est éteinte, et je te dirai ton âge et je saurai si tu es heureux.

Ce rayon lunaire est comme une sonde lumineuse jetée dans le puits de notre vie intérieure, et qui nous en laisse entrevoir les profondeurs ignorées. Il nous montre à nous-mêmes et nous fait sentir non pas tant nos laideurs, nos torts et nos fautes, que nos tristesses. — Peut-être que pour d'autres c'est l'état de la conscience qui se révèle alors. Cela dépend de la conduite sans doute et des circonstances. L'amoureux, le penseur, l'ambitieux, le coupable, le malade ne sont pas affectés de même.

Pour moi et actuellement, que m'apprend sur moi-même ce rayon nocturne ? Que je ne suis pas dans l'ordre et que je n'ai pas de paix véritable, que mon âme n'est qu'un gouffre inquiet, à la fois ténébreux et dévorant, et que je ne suis en règle ni avec la vie ni avec la mort.

7 octobre 1873 (*neuf heures du soir*). — Nouveau coup de foudre pire que le précédent : mort de *** à quarante-cinq ans, dimanche 5 courant. Je dinais à sa table le 22 septembre, comme le 29 à Burier. On dirait que la camarade me suit à la trace et frappe mes hôtes en attendant de m'atteindre. Deux morts subites en quatre jours. C'est terrifiant...

Pluie par accès depuis le lever de la lune ; ciel couvert et noirâtre.

Sentiment indéfinissable de vide et d'inquiétude. Ces morts subites, les ténèbres de l'avenir et les lacunes du présent, la fragilité des existences, l'instabilité de toutes choses, l'inconsistance de ma vie et les aspirations insatisfaites de mon cœur, tout cela passe et repasse devant moi comme une vision vague et me donne une sorte de trouble d'imagination et comme un souci de conscience.

« Aujourd'hui même ton âme te sera redemandée. » Cette menace biblique résonne à mes oreilles. Suis-je prêt ? Je n'ose dire oui. J'aurais pu faire plus et mieux que je n'ai fait, mais je ne suis nécessaire à rien ; et, sauf trois ou quatre personnes à qui je manquerais certainement quelque peu, le monde sera indifférent à ma disparition et ne l'appellera pas une perte. Je puis donc être retiré sans causer trop de larmes et déranger trop de choses. Mon nom ne me survivra pas, mais qu'importe ? Si Dieu me pardonne d'avoir été peu ambitieux, trop sensible et trop vite découragé, je suis tout consolé de ma charité et de mon néant. J'irai dormir à Clarens, en paix avec les hommes et résigné à la volonté de Dieu...

La vie m'effraie plus que la mort, parce que la première crée et multiplie les responsabilités, et que la seconde libère, dispense et licencie. — Mon *credo* a fondu, mais je crois en Dieu, à l'ordre moral et au salut, la religion pour moi, c'est vivre et mourir en Dieu, en tout abandon à la volonté sainte, qui est un fait de la nature et du destin. Je crois même à la Bonne Nouvelle, savoir à la rentrée en grâce du pécheur avec Dieu, par la foi dans l'amour du Père qui pardonne.

15 octobre 1873. — ... Bon ! me voilà comme Montaigne, me dévisageant à tâche et me désillusionnant au delà du nécessaire. Le plaisir de se fustiger est-il un raffinement de l'amour-propre, pour s'occuper encore de soi-même en se rendant justice ou pour se prouver qu'on n'est pas dupe de ses instincts ? Serait-ce un reste de la conscience qui préfère se condamner à se vaincre, et qui prend les devants sur le blâme pour le désarmer ? Non, tout bien regardé, il n'y a pas tant de machiavélisme dans cette façon d'agir, il n'y a que la vieille habitude de l'analyse psychologique et la désuétude de l'effort moral. La contemplation m'attire et m'intéresse, la lutte me fatigue, la défaite me dégoûte. Ce n'est pas plus malin que cela. Le curieux, c'est qu'étant stérile je sois sympathique aux productifs, c'est qu'étant sans énergie morale je sois aimé d'âmes fortes, c'est que n'ayant plus de culte effectif je sois recherché par des natures religieuses. Il est probable que je suis jugé plus avantageusement par les autres que par moi-même et que mes amis ne mesurent pas l'étendue de ma faiblesse et de ma misère.

18 octobre 1873. — Soupé et veillé chez R***. Émoustillé les enfants. Essayé de mettre en danse un docteur en philosophie de la Saxe, pour qui se donnait la soirée... Je ne sais quelle verve drolatique me poussait

à batifoler avec ces gravités somnolentes. C'est la tentation des femmes espiègles, turlupinant les joueurs d'échecs. Le badinage paraît une si grande liberté d'esprit auprès de la magoterie sérieuse ; les libellules aiment à lutiner les gros quadrupèdes balourds. Le contraste fait exagérer la liberté. Prends-y garde toutefois. Une barbe grise et un professeur de philosophie ne peuvent être impunément facétieux ni même gais. On les trouve aisément sans dignité ni tenue. Tu ne dois plus dépasser la nuance de l'enjouement, sous peine d'avoir l'air oublieux des convenances et d'être regardé comme un loustic hors de saison. Sauf avec les gens vraiment spirituels, il ne faut plus à ton âge sortir du décorum attendu de ta profession. Il est très dangereux d'amuser, ceux qui ont ni mordent ensuite pour toute récompense. Le badinage même gracieux n'est à conseiller qu'avec les intimes, c'est-à-dire avec ceux qui nous connaissent sous l'aspect grave. Les autres peuvent y voir de la vanité, du mauvais goût, du persiflage, et s'en faire un grief contre nous. Aux gens de cet acabit, il faut cacher ses ailes et apparaître cuirassé de la majesté romaine. Sous ce costume, ils ne reconnaîtraient pas Minerve elle-même. Les gens du monde ne croient pas au mérite qui se moque des apparences, c'est-à-dire de l'essentiel selon eux.

Par aversion de la pédanterie gourmée ou de la lourdeur sotte, garde-toi de paraître folâtre. Au contraire porte la tête comme un saint sacrement et ne souris que d'un air contenu et mystérieux, comme tel ou tel. Redis-toi avec componction que les plaisants sont déplaisants, et qu'il est préférable de passer pour un piteux consciencieux que pour un baladin disert. Le sérieux du prochain a beau te paraître récréatif et burlesque, n'en laisse rien voir, car il n'est ni endurant ni débonnaire. Prends soigneusement le ton du milieu où tu parles, si tu veux n'être pas mal compris et mal jugé.

La demie sonne à Saint-Pierre. Dimanche a commencé. Fin des vacances. Lundi s'ouvre le semestre d'hiver et la première année de l'*Université* de Genève¹. Le temps de rire et de flâner n'est plus. Te revoilà repris par la fonction, par le devoir, par le travail. Mets tes ailes dans un étui et revêts le manteau solennel du docteur en office. Ouf !

22 janvier 1874. — Ce qu'il y a de fastidieux dans ce monde, c'est que l'erreur se reproduit toute seule, et en tout lieu, tandis que la vérité n'a pas assez d'un million de répétitions volontaires pour ébranler le crédit de l'erreur.

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour le mensonge.

L'homme se défend tant qu'il peut contre le vrai, comme un enfant contre une médecine, comme l'homme de la caverne platonicienne

1. La loi sur l'Instruction publique de 1873, en créant une Faculté de médecine dans l'ancienne Académie, venait de la transformer en Université.

contre la lumière. Il ne marche pas volontairement dans sa route, il s'y fait traîner à reculons. Ce goût naturel pour le faux tient à plusieurs causes : à l'héritage des préjugés, ce qui produit une habitude inconsciente, un esclavage, à la prédominance de l'imagination sur la raison, ce qui infecte l'entendement ; à la prédominance des passions sur la conscience, ce qui gâte le cœur ; à la prédominance du vouloir sur l'intelligence, ce qui vicie le caractère. Le goût vif, désintéressé, persistant du vrai est extraordinairement rare. L'action et la foi mettent en servage la pensée, toutes deux pour n'être pas gênées et incommodées par la réflexion, la critique et le doute. L'humanité prise en masse est aussi pratique que l'animalité, aussi incapable de se détacher de l'utile ou de l'agréable. La *theoria*, la vie de pensée, comme le disait Aristote, est le fait de peu de privilégiés. Mais ce sont ces rares individus qui font que l'humanité est progressive et après tout supérieure aux autres espèces.

29 janvier 1874. — Les criminalistes qui font la théorie de la Peine en faisant abstraction de la justice ressemblent à des chefs de cuisine qui combinent un repas en faisant abstraction de l'appétit des invités ou de leur estomac. Si punir n'est pas œuvre de justice, punir n'est pas juste, et toute la théorie repose sur le vide ; c'est la pénalité qui a tort et qu'il faut extirper. Hier encore, je causais avec un de nos juges, et je me suis convaincu des misères de principe qui gouvernent nos plus importantes institutions. Toujours des quarts de vérité pris pour le tout, des points de la surface pris pour le centre du sujet, des accessoires pris pour l'essentiel. Et c'est avec ces confusions qu'on fabrique les lois qui dirigent les tribunaux, les assemblées, les conseils, les multitudes. Les goussets sont tenues pour le fruit même ; trois erreurs équivalent à une vérité. La masse humaine, en tout sujet qui a plusieurs côtés, semble hors d'état d'en voir plus d'un à la fois et surtout de les voir tous dans leur relation véritable. Ce qui est le plus rare, c'est un esprit juste, objectif et impartial. Il est vrai que personne n'y tient et que chacun préfère sa passion, son préjugé, son intérêt, à la justesse de la pensée. — C'est pourquoi il y a une dynamique de l'histoire ; les multitudes ne présentent dans leur action que des résultantes de forces inconnues d'elles-mêmes, partant aveugles et irrésistibles. Les multitudes veulent être libres et ne devinent même pas ce que c'est que la liberté ; quand leurs instincts n'éprouvent aucune gêne, elles se croient libres ; pour un joug brisé, elles se croient affranchies de tous les autres. La liberté est un idéal, le sage seul s'en rapproche. Tous les autres sont des serfs sans le savoir, presque autant que l'animal.

4 février 1874. — Chez les peuples très sociables, l'individu craint par-dessus tout le ridicule, et le ridicule c'est d'être trouvé original. Nul ne veut faire bande à part, chacun veut être avec tout le monde. Ce « Tout le monde » est la grande puissance, il est le souverain et

s'appelle *On*. On s'habille, on dîne, on se promène, on envoie des cadeaux, on sort, on entre comme ceci et non pas comme cela. Cet *On* a toujours raison quoi qu'il fasse. On dirait le Padischah, ou encore le Pape infaillible. Les sujets de *On* sont plus prosternés que les esclaves d'Orient devant leur sultan. Le bon plaisir du souverain décide sans appel, son caprice est la loi et les prophètes.

On a trois visages et par conséquent trois bouches. La première bouche déclare ce que *On* dit ou fait et s'appelle l'usage, la seconde déclare ce que *On* pense et s'appelle l'opinion, la troisième déclare ce que *On* trouve beau ou bien et s'appelle la mode. Quand les trois bouches ont parlé, chacun sait tout ce qu'il faut savoir. Chez les peuples heureux, *On* est la cervelle, la conscience, le jugement, le goût et la raison de tous, chacun trouve donc tout décidé sans qu'il s'en mêle; il est dispensé de la corvée de découvrir quoi que ce soit. Pourvu qu'il imite, copie et répète les modèles fournis par *On*, il n'a plus rien à craindre. Il fait son salut dans cette vie et dans l'autre.

L'inclination naturelle de ces peuples, fortifiée par la discipline sociale, par l'éducation historique, par les soins prolongés de l'État et de l'Église, a produit ce beau résultat, le nivellement complet de toutes les individualités, le remplacement de toute âme personnelle par l'âme banale, la moutonnerie universelle.

On dit la langue de *si*, la langue de *yes*, la langue de *ja*, la langue d'*oïl*. Je crois qu'on pourrait dire de même le peuple de l'*On*, et ajouter que les peuples de l'*On* seront toujours le contraire des peuples de la conscience. Ils représenteront la puissance collective, la force sociale, peut-être la grâce, la vivacité, l'esprit, mais ils ne connaîtront jamais la liberté individuelle et l'originalité profonde.

(*Minuit.*) — Continué Havet (*Origines du christianisme*). L'ouvrage me plaît et me déplaît. Il me plaît par l'indépendance et le courage; il me déplaît par l'insuffisance des idées fondamentales, par l'imperfection des catégories.

Ainsi l'auteur n'a pas une idée claire de la religion; sa philosophie de l'histoire est superficielle. Il est un pur jacobin. « République et libre pensée », il ne sort pas de là. C'est le même point de vue que Barni; rationalisme honnête, sec et mince, qui se contente à très peu de frais et répète à satiété : Écrasons l'infâme, prenez mon ours ! Cette opinion étroite et caressante est le refuge des esprits fiers que scandalise la fraude colossale de l'ultramontanisme; mais elle fait plutôt maudire l'histoire que la comprendre. C'est la critique du XVIII^e siècle, toute négative en somme. Or le voltairianisme n'est qu'une moitié de l'esprit philosophique. Hegel libère tout autrement la pensée.

Havet a encore un autre tort. Il fait christianisme = catholicisme romain = Église. Je sais bien que l'Église romaine fait de même et qu'avec elle cette assimilation est de bonne guerre; mais scientifiquement elle est inexacte. On ne doit pas même identifier le christia-

nisme et l'Évangile, ni l'Évangile avec la religion en général. La précision critique doit dissiper ces confusions perpétuelles dont abondent la pratique, la prédication, etc. Débrouiller les idées, les distinguer, les limiter, les situer est le premier devoir de la science lorsqu'elle s'empare des choses chaotiques et complexes comme les mœurs, les idiomes ou les croyances. Le méli-mélo est la condition de la vie ; l'ordre et la clarté sont le signe de la pensée sérieuse et victorieuse

Jadis, c'étaient les idées sur la nature qui étaient un tissu d'erreurs et d'imaginations incohérentes, maintenant ce sont les idées psychologiques et morales qui sont un nid de superstitions baroques et de vues arriérées. Les écuries d'Augias de l'époque actuelle sont dans les notions religieuses, historiques, pédagogiques et anthropologiques. La meilleure issue de ce *babélisme* serait de constituer ou d'ébaucher une science de l'homme qui serait de la science.

15 février 1874. — Ce qui m'étonne toujours, c'est l'espèce d'entraînement impétueux avec lequel les femmes prennent parti contre les accusés. Un prévenu est à leurs yeux un coupable. Loin de se défier de leur propre passion, elles s'en glorifient, leur antipathie est contre l'impartialité, contre le calme, contre l'esprit de justice. Que deviendraient les tribunaux, grand Dieu, si les femmes y siégeaient sous l'hermine ? Pas un de nous, pas une d'elles ne voudraient être pesés à cette balance et n'avoir d'autre garantie de son honneur que ce verdict veugle et véhément d'êtres incapables de parfaite équité. Soupçonné et condamné, atteint et convaincu, jugé et exécuté, avec les dames, cela ne fait qu'un. Vingt erreurs de leur part, successives et prouvées, ne leur donnent ni plus de modestie dans leurs accusations ni plus de réserve dans leur procédure, ni plus de charité dans leurs jugements. *Così fan tutte*. Elles ne connaissent que l'amour et la haine et ne devinent pas même le bord de la justice. Ces douces créatures sont véritablement féroces dès qu'elles ne sont plus partiales. Aussi gare aux femmes théologiennes, aux femmes politiques, aux femmes socialistes, gare aux tricoteuses, aux pétroleuses, aux allumeuses de bûchers. Ayant horreur de la raison, elles sont la proie de toutes les outrances, et peuvent arriver à tous les excès. Dès que l'élément féminin domine, l'exaltation, l'orgiasme est imminent ; les religions, les arts, la poésie, les mœurs, les États s'altèrent et entrent en décadence. — J'ai trop cru à la femme, il faut en rabattre. Son rôle doit être subordonné pour être salubre. Sa prépondérance serait funeste.

Il me semble même que l'exagération de l'élément féminin est déjà là. Proudhon, le robuste misogyne, n'a pas tout à fait tort dans sa croisade antimulièreque (voir son livre de *La Justice*). La science, la raison, la justice, tout le meilleur du patrimoine de notre espèce est menacé par l'avènement de la femme, laquelle est sentiment, imagination, caprice, passion, crédulité, faveur, mais sans respect pour les intérêts généraux.

« La femme est la désolation du sage », dès qu'elle a l'orgueil de son infirmité et l'entêtement de ses faiblesses. Il est donc nécessaire qu'elle obéisse. Mais la ressource est maigre, car il faut encore la persuader, la gagner, condescendre à ses incroyables argumentations...

Ce qui m'attache à S***, c'est qu'elle a les belles qualités viriles, la droiture rigoureuse, l'amour du vrai, l'instinct de la justice et la pratique de la charité, bref, c'est qu'elle est une noble créature, qui réagit contre les instincts fâcheux de son sexe, sans en négliger les vertus.

16 février 1874. — Parcouru l'ouvrage de James Fazy¹ (*Cours de législation constitutionnelle*, 1873) C'est l'apologie et l'apothéose du radicalisme, considéré comme méthode et comme expression de l'intelligence collective des sociétés. Je suis stupéfait de la prodigieuse faiblesse de cette théorie..

Une chose pourtant m'intéresse dans ce vieux champion, c'est qu'il provoque maintenant à la lutte scientifique les deux écoles.. doctrinaire et socialiste. — Que ne l'a-t-il fait avant sa carrière révolutionnaire ? Son œuvre aurait été moins mêlée d'erreurs, de fraude et d'inconvénients. Mais cette bravoure tardive doit lui être comptée, quoiqu'on puisse douter de sa sincérité. Ce démagogue puissant, notre Cléon, a toujours eu la faculté commode de n'entendre pas les objections et de ne voir que ce qu'il lui plaisait de voir. Aussi le « sens intime des masses » est-il devenu « l'intelligence collective des sociétés », mais le rôle des passions aveugles et aveuglantes n'a jamais été aperçu ou plutôt reconnu par le théoricien que ce fait eût gêné.

Aux multitudes qui sont déjà la force, et même, dans l'idée républicaine, le droit, Cléon a toujours crié qu'elles étaient en outre la lumière, la sagesse, la pensée, la raison, ce qui est le truc de tous les charlatans politiques, pour souffler ensuite au prétendu dieu ce qu'il lui faut vouloir et décréter. L'adulation de la foule pour se faire de la foule un instrument, tel est le jeu de ces escamoteurs et prestidigitateurs du suffrage universel. Comme tous les prêtres fourbes, ils se prosternent devant l'idole qu'ils exploitent, ils ont l'air d'adorer le pantin dont ils tirent les fils.

La théorie du radicalisme est une jonglerie, car elle suppose une prémisse dont elle sait la fausseté, elle fabrique l'oracle duquel elle feint d'adorer les révélations, elle dicte la loi qu'elle prétend recevoir, elle proclame que la foule se crée un cerveau, tandis que l'habile est le cerveau qui pense pour la foule et lui suggère hypnotiquement ce qu'elle est censée inventer.

Flatter pour régner, c'est la pratique des eunuques de tous les sultans, des courtisans de tous les absolutismes, des mignons de tous les tyrans Elle est ancienne et banale ; elle n'en est pas moins odieuse.

1. James Fazy, auteur de la révolution de 1846, à Genève, et chef du gouvernement radical pendant une vingtaine d'années.

Ramper devant un autocrate me semble moins vil et moins honteux que ramper devant les multitudes, parce qu'il y a dans le premier cas l'excuse de la majesté historique et la possibilité de l'illusion sincère, tandis que

La grande populace et la sainte canaille

ne peuvent faire naître pareil prestige. Aussi Bossuet ne paraît-il pas aussi dégradé qu'Anitus, et Aman devant Assuérus est-il moins ignoble que les plats coquins de la Commune parisienne. Valet pour valet et laquais pour laquais, l'âme damnée d'un Richelieu ou d'un Napoléon me semble presque moins basse que les chatouilleurs de la plèbe et les rageurs de clubs. L'idolâtrie d'un homme, pour redoutable qu'elle soit, est à tout prendre supérieure à l'idolâtrie d'un polype ou d'une hydre, et la multitude est

La bête aux milles têtes,

comme dit Héraclite et répète La Fontaine.

Tyran pour tyran, le plus dangereux n'est pas celui qui n'a qu'une vie et qu'un estomac, mais c'est celui qui est indestructible et insatiable, c'est la populace s'abandonnant à ses appétits et à ses fureurs. Ses courtisans, en lui disant qu'elle est dieu, risquent d'en faire une bête fauve.

La politique honnête ne doit adorer que la justice et la raison, et la prêcher aux foules, qui représentent en moyenne l'âge de l'enfance et non celui de la maturité. On corrompt l'enfance si on lui dit qu'elle ne peut se tromper et qu'elle a plus de lumières que ceux qui la précèdent dans la vie. On corrompt les foules quand on leur dit qu'elles sont la sagesse, la clairvoyance et possèdent le don d'infailibilité.

Montesquieu a remarqué finement que plus on met de sages ensemble, moins on obtient de sagesse (critique des assemblées délibérantes trop nombreuses). Le radicalisme prétend que plus l'on met ensemble d'illettrés, de gens passionnés ou irréfléchis, de jeunes gens surtout, plus on voit se dégager de lumière. C'est bien la réciproque de l'autre thèse, mais c'est une mauvaise plaisanterie. Il est vrai qu'en algèbre — A multiplié par — A donne bien $+ A^2$, mais les ténèbres multipliées par elles-mêmes n'ont jamais produit de rayon.

Ce qui se dégage d'une foule, c'est un instinct ou une passion ; l'instinct peut être bon, mais la passion peut être mauvaise. Et ni l'instinct ne donne une idée claire, ni la passion ne donne une résolution juste.

La foule est une force matérielle, la multitude donne à une proposition force de loi, mais la pensée sage, mûre, qui tient compte de tout et qui, par conséquent, a de la vérité, cette pensée n'est jamais engendrée par l'impétuosité des masses. Les masses sont la matière de la démocratie, mais la forme, c'est-à-dire les lois qui expriment la raison, la

justice et l'utilité générale, est produite par la sagesse, laquelle n'est point une propriété universelle

Le paralogisme fondamental de la théorie radicale, c'est de confondre le droit de faire le bien avec le bien lui-même, et le suffrage universel avec la sagesse universelle. Sa fiction légale est celle de l'égalité réelle des lumières et des mérites entre ceux qu'elle déclare électeurs. Or les électeurs peuvent très bien ne pas vouloir le bien public, et même en le voulant se grossièrement tromper sur la manière de le réaliser. — Le suffrage universel n'est pas un dogme, c'est un outil ; suivant la population à laquelle on le remet, l'outil tue le propriétaire ou lui rend de grands services.

24 février 1874 — Conférence de V***, au Temple Neuf, sur le christianisme libéral Habile, mesurée, intéressante. Texte « Je suis le chemin, la vérité et la vie ». La première partie, sur les deux chemins (paganisme et judaïsme), faible et inexacte. La seconde partie, sur l'essence du christianisme, très supérieure à l'autre. Le dogmatisme, chose secondaire, la vie morale, chose primaire. Vivre selon l'esprit de Jésus, voilà la christianisme...

Le point vulnérable de cette manière de comprendre la religion, qui est noble pourtant et pure, le voici : la notion de la sainteté y est encore un peu terre à terre, le besoin de salut par un renouvellement complet, par un baptême de feu, par une seconde naissance ne s'y rencontre pas. La psychologie de la conscience n'est pas assez tragique et assez profonde. — Or c'est par là que le christianisme s'est emparé du monde. « Nous sommes perdus, nous pouvons être sauvés. Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son fils au monde, afin que quiconque croirait en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. Mort pour nos fautes, ressuscité pour notre justification. » C'est là qu'est historiquement la puissance d'attraction, de fascination et d'exaltation spirituelles que possède le christianisme. C'est le surnaturel, le surhumain qui a transporté les hommes. C'est par la foi que la religion sauve, rachète, justifie, donne assurance et force, ardeur et sécurité. Le christianisme de la rédemption sera-t-il remplacé par le christianisme de l'émulation et de la gratitude ? C'est douteux. Les multitudes ne voient Dieu que dans le Mystère et le Surnaturel ; tout ce qui est compréhensible est naturel, or ce qui est naturel n'est pas divin. Tel est leur raisonnement instinctif. Une religion facile et claire perd son prestige sur les âmes. Une croyance sans amertume, sans sel, sans merveilleux, demeure sans prises énergiques sur le cœur et sur la volonté. La foi ne veut pas savoir, c'est le crépuscule qui est sa force. Comme la force en nous est inverse de la lumière, c'est la religion la plus impénétrable à la raison qui nous donnera le plus d'énergie. La foi n'est sans mélange que dans le fanatisme aveugle. Plus elle est éclairée, moins elle est impétueuse. Quand elle est tout à fait transformée en connaissance, elle n'a plus d'action et ne pousse plus à l'action. — II

faut donc, semble-t-il, choisir. Si l'action est l'essentiel, la foi est nécessaire, et le mystère est nécessaire à la foi. Si l'on met la vérité au-dessus de tout, la critique de la foi est bonne, et cette critique dissout la foi, c'est-à-dire toute religion positive.

La philosophie de la Religion, c'est l'explication de ce fait psychologique curieux, de l'antinomie entre la Volonté et la Pensée, entre l'énergie centrifugale et l'énergie centripète. C'est une application de la métamorphose des forces. La religion est une force précisément parce qu'elle n'est pas lumière. La philosophie est lumière, et en tant que lumière elle n'est plus force.

On peut imaginer que l'équilibre entre la foi et la raison est l'état désirable pour l'individu, celui qui représente la somme de vie la plus intense, mais on ne peut dire qu'il soit de l'essence de la foi de chercher la lumière, ni de l'essence de la raison d'abdiquer devant la foi. — Les catégories les plus commodes pour exprimer le rapport des deux termes de notre antinomie sont celles d'Aristote et de Leibniz : la foi est la matière ou la virtualité de la raison, la raison est la forme ou l'actualité de la foi. Autrement dit, la religion pour rester efficace ne doit pas se résoudre en philosophie, mais son efficacité même tient à ce qu'elle n'est qu'une vérité latente, implicite, virtuelle, obscure. Point de religion sérieuse sans ténèbres, comme point de foi ardente sans fanatisme.

27 février 1874. — Qu'est-ce qu'une révolution ? C'est une émeute qui a réussi à s'emparer du pouvoir au nom d'un certain principe qu'elle a mis sur son drapeau. Pour réussir, il lui faut un mot d'ordre bien trouvé qui amorce les multitudes et un meneur qui conduise le mouvement. Généralement une révolution donne tout le contraire de ce qu'elle a promis, parce que le drapeau était pour les niais et que les meneurs avaient des visées plus personnelles. Les ambitieux savent exploiter les prétextes, enrégimenter les colères, embéguiner les naïvetés et se faire de la vertu d'autrui un attelage pour leur char. Les révolutionnaires habiles ressemblent aux sacerdotes de tous les temps ; ils font pondre en leur faveur la foi des autres. Une révolution peut être une nécessité, mais elle n'en est pas moins, dans l'usage, une déception partielle ou totale pour ceux qui lui ont fait l'épaulé avec candeur. En politique, on n'échappe à la duperie qu'en devenant fripon ou railleur. On n'y va jamais d'un mal à un bien, mais d'un inconvénient à un autre ; heureux quand le dernier est moindre que l'avant-dernier ; c'est-ce qu'on appelle le progrès. La maladie de l'animal politique est incurable, mais il y a pour son mal des narcotiques et des adoucissements, il y a aussi des médecins plus doux et plus agréables que tels autres de leurs confrères. Le malade aime un peu ceux qui le soulagent, mais surtout ceux qui (fût-ce par simple charlatanisme) lui promettent la guérison.

Ce sont les penseurs, les philanthropes, qui trouvent les formules

du mieux, ce sont les honnêtes gens qui les appliquent, ce sont les rusés qui en profitent. L'invention de la ruche est à Dieu, le miel est fait par les abeilles, ce sont les frelons qui en mangent la grosse part.

L'exploitation des simples par les habiles est aussi vieille que le monde et ne fait que changer de masque. Les chefs de l'Internationale ou de la démagogie sont les héritiers directs des Brahmanes, et leur hypocrisie est peut-être plus honteuse, car, si le prêtre parle au nom de Dieu, il finit par être sincère, tandis que le charlatan clubiste sait jusqu'au bout fort bien qu'il fabrique la passion populaire devant laquelle il s'agenouille avec une prétendue dévotion. Il dirige le monstre avec des airs de lui obéir *Omnia serviliter pro dominatione*. Il tire les fils du mannequin, de l'idole sacrée, dont il est censé écouter les oracles avec une filiale admiration. Jongleur pour jongleur, j'aime mieux l'autre. La fiction sacerdotale est d'un ordre moins bas que la ventriloquie jacobine. Autorité pour autorité, il est moins avilissant d'être conduit par le cerveau de la société que par ses pieds ou ses entrailles.

Mais, si l'avenir nous offre le choix de deux tyrannies (le socialisme clérical et le socialisme athée), le présent nous donne du moins la possibilité de la liberté individuelle; et comme ce bien nous vient de 1789, en dépit de toutes les fraudes et de tous les charlatanismes intermédiaires, acceptons les révolutions sous bénéfice d'inventaire et admettons les principes et répudions les escamoteurs qui les ont fait fructifier pour leur compte.

Les hommes, les foules salissent toutes les idées qu'ils touchent, mais c'est la condition de l'histoire. Il faut bien s'y résigner. L'idée de Dieu et l'idée de la justice ont été l'occasion de mille choses horribles, le prétexte de mille abominations, mais, sans elles, tout serait encore pis dans le monde. Le progrès séculaire consiste seulement dans la plus-value de l'utile, dans le petit avantage remporté par les forces du bien sur les forces du mal. Donc l'indignation est enfantine.

Les aigrefins sont à leur tour mis dedans par la Providence; car le méchant fait une œuvre qui le trompe et, ne poursuivant que son intérêt propre, travaille malgré lui et à son insu à un intérêt plus général. Seulement l'homme généreux, noble, dévoué, collabore directement au grand œuvre, l'égoïsme y continue sans le vouloir. L'un a la gloire et l'autre la honte du résultat. La Providence tire le bien du mal, cela ne veut pas dire que les méchants ne soient pas méchants; cela veut dire que le Maître de l'histoire est encore plus habile qu'eux.

29 avril 1874 — Singulier ressouvenir ! Au bout de la promenade de la Treille, côté du levant, en regardant la pente, vu reparaître en imagination un petit sentier qui existait dans mon enfance, à travers les buissons alors plus touffus. Il y a au moins quarante ans que cette impression était évanouie. La *reviviscence* de cette image oubliée et défunte m'a fait rêver. Notre conscience est donc comme un livre dont les feuillets, tournés par la vie, se couvrent et se masquent successive-

ment, en dépit de leur demi-transparence, mais, quoique le livre soit ouvert à la page du présent, le vent peut ramener, pendant quelques secondes, même les premières pages devant le regard. A une page par jour, ma vie en serait à sa dix-neuf millième page, soit au neuf mille cinq centième feuillet. Je viens d'entrevoir par hasard le mille huit centième feuillet, une image de la neuvième année.

Est-ce qu'à la mort, par exemple, les feuillets cesseraient de se recouvrir, et verrions-nous tout notre passé à la fois ? Serait-ce le passage du successif au simultané, c'est-à-dire du temps à l'éternité ? Comprendrions-nous alors, dans son unité, le poème ou l'épisode mystérieux de notre existence, épilé jusqu'alors phrase à phrase ? Serait-ce la cause de cette gloire qui enveloppe si souvent le front et le visage de ceux qui viennent de mourir ? Il y aurait dans ce cas analogie avec l'arrivée du touriste à la cime d'un grand mont, d'où se déploie devant lui toute la configuration d'une contrée aperçue auparavant par échappées et par morceaux. Planer sur sa propre histoire, en deviner le sens dans le concert universel et dans le plan divin, c'est le commencement de la félicité. Jusqu'alors on s'était sacrifié à l'ordre ; maintenant, on savoure la beauté de l'ordre. On avait peiné sous le chef d'orchestre, on devient auditeur surpris et enchanté. On n'avait vu que son petit sentier dans le brouillard, un panorama merveilleux, des perspectives immenses se déroulent tout à coup devant le regard ébloui.

Pourquoi pas ?

Connaître comme nous avons été connus, ne plus souffrir, ne plus vivre, être, être sans péché, être sans ombre, être sans effort, c'est l'espérance chrétienne, c'est le paradis, c'est le ciel. Il serait dur de renoncer à cet asile que désire la foi. Cette promotion en grade, comme récompense de l'épreuve est le soutien, le stimulant, la consolation d'une multitude d'âmes. Le cœur regimbe à l'idée d'un sacrifice sans retour. L'autre vie, l'immortalité de l'âme, n'est-ce pas ce qui délivre du désespoir tous ceux qui sont les victimes de cette existence, les affligés, les calomniés, les déshérités, les persécutés, les misérables et les infortunés de toute sorte ? Et pourtant un désir n'est pas une preuve. Il est dur de renoncer à cette foi, mais, si Dieu l'a voulu ainsi, s'il n'y a point de survivance et d'immortalité, et si cette foi n'est qu'une illusion pédagogique et protectrice, il faut pourtant s'en arranger et s'accommoder à ce plan.

Pourquoi l'individu serait-il indestructible, quand l'espèce humaine est périssable, quand son apparition n'est qu'un épisode de l'histoire d'une planète nullement éternelle ? L'existence en dehors de l'espace, l'existence en dehors du temps, ne nous sont connues que par des intuitions de l'esprit. Leur possibilité est une conjecture, leur réalité est douteuse. Savez-vous même ce que c'est que l'esprit ? Or, à supposer l'esprit (c'est-à-dire Dieu) éternel, est-ce que l'immortalité de l'individu humain s'ensuit ? Nullement. Elle peut être s'il a convenu à l'être

immuable qu'il en soit ainsi Elle est si elle est Mais est-elle en fait ?
La démonstration manque

Aussi n'est-elle qu'objet de foi, bien que Socrate, Platon, Kant l'aient rendue admissible et plausible à la raison Pour moi, j'incline à l'immortalité facultative, l'ardent désir d'anéantissement serait également exaucé À chacun selon ses vœux Ainsi, la divinité laisserait chacun se faire son sort, se punir ou se récompenser par son choix même La vie n'est en effet ni un mal ni un bien, elle est le véhicule de la douleur et de la joie L'éternité des méchants semble affreuse, l'anéantissement des bons semble une faute. Or Dieu est juste et, s'il accorde la survie, il ne donne pas la félicité à qui ne la mérite pas, mais il peut accorder à ce qui maudit l'être la dispense d'être Par cette institution, la liberté de l'âme serait respectée, la justice divine serait intacte, et les aspirations de la créature au bonheur pourraient être satisfaites, L'enfer serait fermé et un paradis final serait possible — *Utinam!*

31 mai 1874. — Poésies philosophiques de Mme Ackermann La voilà rendue en beaux vers, la désolation morne que m'a fait souvent traverser la philosophie de Schopenhauer, Hartmann, Comte et Darwin Quel talent tragique et terrible ! Quel sujet que celui de l'abolition de la foi et de la mort de tous les dieux !

En es-tu plus heureux ? Es-tu du moins content ?
— Plus triste que jamais — Qui donc es-tu ? — Satan,

avait dit Vigny Cette femme a les grandes audaces et s'attaque aux plus grands sujets

La science est implacable Supprimera-t-elle toutes les religions ? Toutes celles qui conçoivent faussement la nature sans doute Mais, si cette conception de la nature ne peut donner l'équilibre à l'homme, qu'arrivera-t-il ? Le désespoir n'est pas une situation durable Il faudra construire une cité morale sans Dieu, sans l'immortalité de l'âme, sans espérance Le bouddhisme et le stoïcisme se présentent.

Mais, à supposer que la finalité soit étrangère au cosmos, il est certain que l'homme a des buts ; le but est donc un phénomène réel quoique circonscrit. Peut-être la science physique a-t-elle pour limite la science morale et réciproquement Mais si les deux conceptions du monde se font antinomie, laquelle doit céder ?

J'incline toujours à croire que la nature est la virtualité de l'esprit, que l'âme est le fruit de la vie, et la liberté la fleur de la nécessité ; que tout se tient et que rien ne se remplace Notre philosophie contemporaine se remet au point de vue des Ioniens, des φυσικοί, des penseurs naturalistes Elle repassera par Platon et par Aristote, par la philosophie du bien et du but, par la science de l'esprit

3 juillet 1874 (sept heures du matin) — Éveillé à deux heures par la chaleur. Ouvert mes volets ; lune orangée, belle nuit tranquille. —

A présent, c'est l'ennui de faire un projet, de prendre un parti, d'employer ma liberté, qui m'assaille

Singulier individu ! J'ai en aversion le gouvernement de ma vie, le souci de vouloir Agir est mon supplice Je n'aime ni la dépendance ni la liberté, je ne sais ni espérer ni me décider, je voudrais être dispensé d'être, je voudrais ne plus être moi, car je ne me sens pas dans l'ordre, je ne crois pas au bonheur, je n'attends rien de l'avenir je n'ai ni boussole, ni phare, ni port, ni but Je ne sais ni ce que je suis, ni ce que je dois, ni ce que je peux encore Aimer et penser serait le vœu de ma nature et il faut agir, ce que j'exècre.

(*Huit heures du matin*) — La révolte contre le bon sens est un enfantillage dont je suis très capable, mais cet excès de puérilité ne dure pas. Je reconnais ensuite les avantages et les redevances de ma situation. Je prends conscience de moi avec plus de calme. Il me déplaît sans doute d'apercevoir ce qui est perdu sans remède, ce qui m'est inaccessible, ce qui me sera toujours refusé, interdit, mais je mesure aussi mes privilèges, j'apprécie mes chances particulières, je me rends compte de ce que j'ai et non pas seulement de ce qui me manque J'échappe alors à ce redoutable dilemme du *tout ou rien* qui me fait retomber sous la seconde alternative Il me semble alors qu'on peut sans honte se contenter d'être quelque chose et quelqu'un

Ni si haut, ni si bas

Ce retour brusque à l'informe, à l'indéterminé est la rançon de ma faculté critique. Toutes mes habitudes antérieures se liquéfient subitement, il me semble que je recommence d'être, et que par conséquent tout le capital acquis a disparu d'un coup Je suis un nouveau-né perpétuel, qui ne réussit pas à s'ossifier dans un moule définitif, je suis un esprit qui n'a pas épousé un corps, une patrie, un préjugé, une vocation, un sexe, un genre Suis-je seulement bien sûr d'être un homme, un Européen, un tellurien ? Il me semble si aisé d'être autre chose que ce choix me paraît arbitraire. Je ne saurais prendre au sérieux une structure toute fortuite dont la valeur est purement relative Une fois qu'on a tâté de l'absolu, tout ce qui pourrait être autrement qu'il n'est vous paraît *adynaphoron*. Toutes ces fourmis poursuivant des buts particuliers vous font sourire On regarde sa chaumière depuis la lune ; on envisage la terre des hauteurs du soleil, on considère sa vie au point de vue de l'Hindou pensant aux jours de Brahma, on contemple le fini sous l'angle de l'infini, et dès lors l'insignifiance de toutes ces choses tenues pour importantes rend l'effort ridicule, la passion bulesque et le préjugé bouffon

Clarens, 7 août 1874. — Journée parfaitement belle, lumineuse, limpide, éclatante.

Passé la matinée dans l'« Oasis¹ » avec le numéro d'août de la *Bibliothèque universelle* sur les genoux. Innombrables sensations, douces et graves, solennelles et pacifiantes. La société des morts. Splendeur du paysage enveloppant. Mystères des feuillages. Roses épanouies, papillons, murmures d'oiseaux. La note lugubre (les oiseaux noirs, le chat rampant). Deux dames soignant la verdure d'une tombe. Biographie de Michelet et de Gleyre², deux de nos hommes récemment disparus. « Le sentiment de la nature chez les Israélites » (Furrer). — Reconnu que l'Oasis de Clarens est bien l'endroit où je voudrais dormir.

Clarens, 1^{er} septembre 1874 — Au réveil, regardé l'avenir avec des yeux effarés. Est-ce bien moi que cela concerne³ ? Démolition effroyable. Face couturée et hideuse, mâchoire en loques, gorge en capitade, incapacité de travail énergique, faiblesse, dépendance sur toute la ligne. Humiliations incessantes et grandissantes. Mon esclavage devient plus lourd et mon préau plus étroit. L'opération me séquestrera un mois⁴, et après cela je ne serais pas plus en santé qu'auparavant. Ce qui est exécrable dans ma situation, c'est que la délivrance ne viendra jamais et qu'un inconvénient relaie l'autre de façon à ne me laisser pas de relâche, pas même en perspective, pas même en espérance. Toutes les possibilités se ferment successivement : il est difficile à l'homme naturel d'échapper à la rage sourde d'un supplice inévitable.

(*Midi*) — Nature indifférente ? Puissance satanique ? Dieu bon et saint ? Trois points de vue. Le second est invraisemblable et horrible. Le premier fait appel au stoïcisme. Ma combinaison organique n'a été que médiocre. Elle a duré ce qu'elle a pu. Chacun son tour, il faut se résigner. S'en aller tout d'une fois est un privilège, tu périras par morceaux. Soumets-toi. La rage serait insensée et inutile. Tu es encore de la moitié la mieux partagée, et ton lit est supérieur à la moyenne.

Mais le troisième point de vue seul peut donner de la joie. Seulement est-il tenable ? Y a-t-il une providence particulière dirigeant toutes

1. Nom donné par Amiel au cimetière de Clarens, dans la pièce de *Jour à Jour*, qui commence ainsi :

*Calmé Eden, parvis discret,
Qui fleurit toute l'année ..*

2. M. Ch.-G. Gleyre (1806-1874), le peintre des *Illusions perdues*, un Vandois qui vécut et mourut à Paris. — Konrad Furrer, prédicateur zurichois, avait publié en 1865 ses *Wanderungen durch Palästina*.

3. Il s'agissait d'un verdict médical annonçant à Amiel de douloureuses perspectives.

4. Ablation, en soi peu grave, d'une petite grosseur à la joue. Elle laissa une cicatrice dont Amiel, préoccupé de son visage, qui demeura d'ailleurs beau jusqu'à la fin, se fit souvent du souci.

les circonstances de notre vie, et par conséquent nous imposant nos misères dans des fins éducatives ? Cette foi héroïque est-elle compatible avec la connaissance actuelle des lois de la nature ? Difficilement. Mais on peut subjectiver ce que cette foi rend objectif. L'être moral peut moraliser ses souffrances en utilisant le fait naturel pour son éducation intérieure. Ce qu'il ne peut changer, il l'appelle la volonté de Dieu, et vouloir ce que Dieu veut lui rend la paix. La nature ne tient ni à notre persistance, ni à notre moralité. Dieu au contraire, si Dieu est, veut notre sanctification, et, si la souffrance nous épure, nous pouvons nous consoler de souffrir. C'est ce qui fait l'extrême avantage de la croyance chrétienne : elle est le triomphe sur la douleur, la victoire sur la mort. Il n'y a qu'une chose nécessaire, la mort au péché, l'immolation de la volonté propre, le sacrifice filial de ses désirs. Le mal est de vouloir son moi, c'est-à-dire sa vanité, son orgueil, sa sensualité, sa santé même. Le bien est de vouloir son sort, d'accepter et d'épouser sa destinée, de vouloir ce que Dieu commande, de renoncer à ce qu'il nous interdit, de consentir à ce qu'il nous reprend ou nous refuse.

Dans ton cas particulier, ce qui t'est retiré c'est la santé, c'est-à-dire ce que tu aimerais le plus, la plus sûre base de toute indépendance ; mais il te reste l'aisance matérielle et l'amitié. Tu n'as encore ni la servitude de la misère, ni l'enfer de l'isolement absolu.

La santé de moins, c'est le voyage, le mariage, l'étude et le travail retranchés et compromis. C'est la vie réduite des cinq sixièmes en attrait et en utilité.

...Thy will be done !

Charnex, 14 septembre 1874 (midi) — Deux heures de causerie avec S***, causerie intime, avec une vue admirable devant nous. Nous avons suivi un sentier dans les hauteurs. Assis sur le gazon, les pieds appuyés contre le tronc d'un jeune noyer et devisant à cœur ouvert, nos regards erraient sur l'immensité bleue et les contours de ces riants rivages. Tout était caressant, azuré, amical. Je suis toujours émerveillé de lire dans cette âme profonde et pure. On fait ainsi un tour en paradis. « Il y a quinze ans, me dit-elle, que je vous étudie et je crois vous connaître. Vous auriez besoin d'une protection journalière, car vous vous confiez trop et ne vous défiez pas assez. La source de votre bonheur est en vous-même, et comme rendre heureux les autres vous suffit, il n'y a qu'à se laisser aimer par vous, sans prétendre à vous être nécessaire ou même à vous rien donner. »

Charnex, 21 septembre 1874 — Aube magnifique. Puis longue bataille de brouillards. A cette heure, victoire du soleil. Le gris se résorbe dans l'azur, une splendide journée d'automne vient caresser « le pays aimé de Dieu »

Petite promenade avec S***, qui a le cauchemar depuis trois nuits,

s'essouffle au bout de cent pas, a des extinctions de voix presque chaque jour, en un mot est faible, brisée, exténuée, et a perdu depuis une semaine une bonne partie de ce qu'elle avait gagné ici Je ne songe qu'avec regret et souci, presque avec terreur, qu'elle reprend sous peu le fardeau de ses devoirs et de son travail, agrandi encore et alourdi Il est quasi impossible qu'elle n'y succombe pas Et d'autre part cette exténuation empêche aussi d'autres projets Le tragique circule donc sous l'églogue, le serpent rampe sous les fleurs Et si je songe à moi, d'autres anxiétés me ressaisissent également L'avenir est trouble, et rien ne s'y arrange à ma guise Les fantômes écartés depuis deux à trois semaines m'attendent derrière la porte, comme les Euménides guettaient Oreste L'opération, la bronchite, la pension, le professorat, les engagements littéraires non tenus, tout me tracasse et m'inquiète.

On ne croit plus à son étoile,
On sent que derrière la toile,
Sont le deuil, les maux et la mort.

Je ne puis pas non plus me mettre en ménage, ni rendre heureuse aucune des trois qui accepteraient de partager ma destinée. De tous les côtés, impasse. Par-dessus le marché, irrésolution, apathie et désespérance. Je n'ose regarder en face l'impossible et accepter et choisir qu'il que ce soit.

J'ai été heureux un demi-mois et je sens que ce bonheur s'en va.

Plus d'oiseaux, mais encore des papillons blancs ou bleus. Les fleurs se font rares. Quelques marguerites sur les prés, des colchiques et des chicorées bleues ou jaunes, quelques géraniums sauvages contre les vieux pans de murs, les baies brunes du troène, c'est tout ce que nous avons rencontré. On arrache les pommes de terre, on abat les noix, on commence la cueillette des pommes. Mais les feuillages s'éclaircissent et changent de ton ; ils rougissent sur les poiriers, grisailent sur les pruniers, jaunissent sur les noyers, et teignent de nuances rousses les gazons qu'ils parsèment. C'est le tournant des beaux jours et le coloris de l'arrière-saison. On n'évite plus le soleil Tout se fait plus sobre, plus modique, plus fugitif, plus tempéré. La force est partie, la jeunesse passée, la prodigalité terminée, l'été clos L'année est sur son déclin et penche vers l'hiver, elle rejoint mon âge, comme elle va sonner dimanche mon anniversaire Toutes ces consonances forment une harmonie mélancolique. Une bonne vieille de ce village disait l'autre jour à S***: « Vous vous êtes fait du bien ici, vous avez meilleur visage, vous passerez l'hiver » Ce mot, que nous a répété gaiement S***, m'a fait froid dans le dos. Serait-il fatidique ? Je...

26 septembre 1874. — L'amour contient en soi le principe de sa dissolution. Dès qu'on se reprend dans son unité, dans son moi, dans sa liberté, ne fût-ce qu'un jour, on sent que la vie à deux n'est que provisoire, épisodique, passagère, et que l'amour finira. C'est le côté

mélancolique de l'amour. L'amitié ne présente rien de pareil, parce qu'elle n'a pas d'illusion au point de départ et qu'elle n'a jamais rêvé l'identification des volontés et des destinées

Du reste, cela n'est vrai que de l'amour-passion, de l'amour partagé, de l'amour enthousiaste. Il est clair que l'amour maternel, le saint amour, celui qui donne sans illusion, sans besoin de réciprocité, est affranchi de cette loi de la mort. Mais la charité samaritaine est la joie de l'âme, elle est compatible avec tous les renoncements et les désenchantements du cœur. Elle est aussi riche en pardons et en indulgences que le cœur est susceptible et absolu. Elle n'est pas l'amour.

On n'entre en religion que lorsque l'espoir du cœur est déçu ou perdu. Quand on ne peut toucher de ses mains la perfection sur la terre, on la demande au ciel. Le cloître est l'asile des naufragés.

29 octobre 1874. — Achevé la biographie de Pestalozzi, histoire lamentable. Les sauveurs sont donc fatalement des martyrs. La douleur seule féconde les idées nouvelles. Loi terrible et révoltante ! Évidemment nous souffrons les uns par les autres et les uns pour les autres. La peine, sinon la faute, est réversible.

Pestalozzi est un spécimen du génie sans talent. Tous les talents lui ont manqué : il ne savait ni parler, ni écrire, ni administrer, ni gouverner, ni compter. Avec une grande pensée et un grand cœur, il n'a jamais pu tirer au clair sa méthode ni suffire aux conditions pratiques d'une quelconque de ses innombrables entreprises. Il a eu toutes les maladresses et tous les déboires imaginables. Il a été horriblement malheureux. Et néanmoins il est le père de la pédagogie moderne et de l'éducation populaire.

12 décembre 1874. — Vouloir, c'est-à-dire entrer dans l'engrenage des obstacles et des résistances, risquer la défaite, prendre la mesure de sa faiblesse, ouvrir le gouffre de l'insatiable désir, me fait peur depuis bien longtemps. Mon initiation constante a été le renoncement, le détachement, c'est-à-dire l'extirpation du désir. Mais le désir du bien fait souffrir comme tout autre désir, puisqu'il n'est jamais satisfait. J'ai donc été quétiste et bouddhiste spontanément. Ce n'est pas là le point de vue chrétien.

L'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, ces deux prémisses de la morale religieuse, sont en effet devenues pour toi des thèses incertaines, et le non-souffrir, le moins-souffrir sont demeurés le seul but de l'existence ainsi dépouillée.

S*** me demande mon credo. Hélas ! à cette heure, je serais bien embarrassé de le tracer, car voici de longues années que je ne me suis pas interrogé sur ce point. Je ne sais pas grand'chose et ne sais pas à quoi je crois. La croyance, étant subjective, me paraît sans valeur intrinsèque, et je puis m'amuser à regarder la mienne s'il m'en reste une, comme on regarde un rêve, mais sans la confondre avec la vérité.

— Bouddiste, stoïcien, rêveur, critique, la neutralité remplace tous les partis pris. Je ne suis peut-être que psychologue.

*Hyères, 22 décembre 1874*¹. — Gioberti dit que l'esprit français ne prend que la forme de la vérité et l'exagère en l'isolant, en sorte qu'il dissout les réalités dont il s'occupe. J'exprime la même chose par le terme de spéciosité. Il prend l'ombre pour la proie, le mot pour la chose, l'apparence pour la réalité, et la formule abstraite pour le vrai. Il ne sort pas des assignats intellectuels. Son or est du similor, son diamant du strass, l'artificiel et le conventionnel lui suffisent. Que l'on parle avec un Français de l'art, du langage, de la religion, de l'État, du devoir, de la famille, on sent à sa manière de parler que sa pensée reste en dehors du sujet, qu'elle n'entre pas dans sa substance, dans sa moelle. Il ne cherche pas à le comprendre dans son intimité, mais seulement à en dire quelque chose de spécieux. Cet esprit est superficiel et pourtant n'enveloppe pas ; il pique avec finesse et pourtant ne pénètre point. Il veut jouir de lui-même à propos des choses, mais il n'a pas le respect, le désintéressement, la patience et l'oubli de soi qui sont nécessaires pour contempler les choses telles qu'elles sont. Loin d'être l'esprit philosophique, il en est une contrefaçon manquée, car il n'aide à résoudre aucun problème et demeure impuissant à saisir ce qui est vivant, complexe et concret. L'abstraction est son vice originel, la présomption son travers incurable, et la spéciosité sa limite fatale.

La langue française ne peut rien exprimer de naissant, de germant ; elle ne peint que les effets, les résultats, le *caput mortuum*, et non la cause, le mouvement, la force, le devenir de quelque phénomène que ce soit. Elle est analytique et descriptive, mais elle ne fait rien comprendre, car elle ne fait voir les commencements et la formation de rien. Ainsi la cristallisation n'est pas chez elle l'acte mystérieux de passer de l'état fluide à l'état solide : elle est déjà le produit de l'acte. Elle ne peut représenter l'ensemble des mouvements d'une âme que par une grossière image d'architecture (la *disposition* morale), comme si l'état musical du cœur était une mosaïque de morceaux juxtaposés, etc., etc. — Loin d'être psychologique, philosophique, poétique, elle est mécanique et géométrique. Elle est extérieure et formelle, c'est-à-dire qu'elle analyse les détails de l'objet qu'elle veut faire connaître, mais n'en atteint pas l'âme.

La soif du vrai n'est pas une passion française. En tout, le paraître est plus goûté que l'être, les dehors que le dedans, la façon que l'étoffe, ce qui brille que ce qui sert, l'opinion que la conscience. C'est-à-dire que le centre de gravité du Français est toujours hors de lui, dans les autres, dans la galerie. Son juge suprême, c'est *on*. *On* dit, *on* fait, *on* pense ainsi, *on* s'habille de cette manière, *on* juge de cette façon. Les

1. L'auteur avait été obligé de suspendre son cours et de demander un congé pour passer l'hiver dans le Midi.

individus sont des zéros, l'unité qui fait d'eux un nombre leur vient du dehors, c'est le souverain, l'écrivain du jour, le journal favori; en un mot, le maître momentané de la mode.

Les Français isolés ne sont rien, et, dès qu'ils sont cinquante ensemble, ils deviennent d'une part esclaves d'un *on* quelconque, mais de l'autre ils font une tyrannie. La compensation de leur servilité envers l'opinion, c'est leur intolérance envers le malavisé qui voudrait rester libre. L'indépendance d'un particulier paraît une injure personnelle à toute la phalange du *servum pecus*. — Tout ceci peut se dériver d'une sociabilité exagérée qui tue dans l'âme le courage de la résistance, la capacité de l'examen et de la conviction personnelle, le culte direct de l'idéal ..

Hyères, 2 janvier 1875. — Temps gris. Malgré ma potion, la nuit a été mauvaise. Un moment même, j'ai cru étouffer, ne pouvant plus respirer ni aspirer, la face congestionnée et la bouche ouverte. Je m'étais assis précipitamment sur le lit. C'est de cette façon probablement que les catarrheux meurent. Si je n'eusse été en sueur, j'aurais immédiatement sauté sur ma plume et écrit deux mots comme instructions funéraires, car je désire toujours dormir à Clarens, et la surprise de la mort risque de contrarier ce désir.

J'entends battre dans mes oreilles la pulsation de l'artère. Sera-ce un coup de sang ou un étouffement qui m'achèveront ? En tout cas, je sens ne tenir qu'à un fil. Peut-être me ferai-je éclater quelque vaisseau dans les efforts faits pour reprendre haleine et pour disputer mon souffle aux soupapes rouillées qui l'étranglent.

Suis-je assez fragile, sensitif, vulnérable ? S*** a beau me croire encore capable d'une carrière, je sens que le sol se dérobe sous moi et que défendre ma santé est déjà une œuvre sans espérance. Au fond, je ne vis que par complaisance et sans l'ombre d'illusion. Je sais que pas un de mes désirs ne sera réalisé, et il y a longtemps que je ne désire plus. J'accepte seulement ce qui vient à moi, comme la visite d'un oiseau sur ma fenêtre. Je lui souris, mais je sais bien que le visiteur a des ailes et ne restera pas longtemps. Le renoncement par désespérance a une douceur mélancolique. Il regarde la vie comme on la voit du lit de mort, quand on la juge sans amertume et sans vains regrets.

Je n'espère plus me rétablir, ni être utile, ni être heureux. J'espère que ceux qui m'ont aimé m'aimeront jusqu'à la fin, je désirerais leur avoir fait du bien et leur laisser un doux souvenir. Je voudrais m'éteindre sans révolte et sans faiblesse. C'est à peu près tout. Ce reste d'espoir et de désir est-il encore trop ? Qu'il en soit ce que Dieu voudra. Je me remets entre ses mains.

Hyères, 27 janvier 1875. — Temps merveilleux. L'Arcadie continue. Mer blonde, coupole bleue, plaine veloutée. Sérénité lumineuse et limpide de l'atmosphère. Netteté pure des lignes et des contours. Les

Iles nagent comme des cygnes dans un fluide d'or Impressions mythologiques Alacrité intérieure Renouveau de jeunesse Gratitude et félicité Bain de poésie, émotion Je regarde passer les heures suaves sans oser me mouvoir, de crainte de les faire envoler Je voudrais apprivoiser le bonheur, cet oiseau farouche et fantasque. Je voudrais surtout partager avec d'autres, et je pense à ma pauvre sensitive, courbée sur le labeur et grelottant sous les brumes glacées de l'hiver genevois¹ Que n'est-elle ici ? Je viens de lui envoyer deux lettres en trois jours avec quelques brins d'herbe embaumée — Et ma littéraire filleule, qui a l'œil si bien fait, jouirait-elle assez des délices de la lumière et des beautés de ce paysage amoureux ? Je voudrais leur donner de cette joie élémentaire qui entre dans mes veines avec la brise marine et le rayon matinal.

Parcouru longtemps à la lunette la plaine, la mer et l'horizon. Des fumées sortent des tortures, des béguines se promènent en parasol entre les carrés de leur potager, quelques palmiers et des eucalyptus dressent leurs panaches étrangers au-dessus des verdure provençales ; des remorqueurs, au loin, traînent des chalands, et, dans l'étendue jaune pâle au-dessus des flots, planent des oiseaux de mer. Bruit de bèches et d'essieux, brasillement lointain du golfe un comme un lac, calme de l'ermitage au sommet de son coteau. Paix, amplitude et splendeur.

Ces matinées heureuses font une impression indéfinissable. Elles vous enivrent et vous extravasent. On se sent comme enlevé à soi-même et dissous en rayons, en brises, en parfums, en élans En même temps, on éprouve la nostalgie de je ne sais quel Eden insaisissable Si l'on a une femme aimée auprès de soi, il faut s'agenouiller, prier ensemble, puis mourir dans un baiser

Lamartine, dans les *Préludes*, a rendu admirablement cette oppression de la félicité pour un être fragile. Je soupçonne que la raison de cette oppression est l'invasion de l'infini dans la créature finie. Il y a là un vertige, qui demande l'engloutissement. La sensation trop intense de la vie aspire à la mort. Pour l'homme, mourir, c'est devenir dieu. Illusion touchante. Initiation au grand mystère.

(*Dix heures du soir.*) — D'un bout à l'autre, la journée a été adorable. — De trois à cinq heures, promenade à Beauvallon avec R***. Cette promenade n'a été pour moi qu'un enchantement continu. Cette nature méridionale me ravit par ses contrastes avec la nôtre. Je ne me lasse pas d'étudier ses harmonies secrètes de coloris, de formes, de plans, de lignes Les seules notes aigres dans ce concert des yeux sont les chênes du Nord, avec leurs feuilles grelottantes et sèches : on

1. « Plus délicate qu'une sensitive, elle ne vit que par la pensée et par le cœur. Ce n'est qu'un soufflé, mais un soufflé divin » (*Journal intime*, 27 juillet 1873.) C'est cette amie que le Journal appelle le plus souvent *Seriosa*. Voir l'Introduction, et aussi les fragments datés de Charnex, en septembre 1874. — La « littéraire filleule » est Mlle Berthe Vadier (1836-1921), voir p. 135

dirait des malotrus dans une élégante compagnie, ou des fantômes de trépassés dans une société joyeuse. Et quelle précocité ! Pervenches en abondance, boutons-d'or, anémones rouges, héliotropes, jasmins, chrysanthèmes. Et quelle gamme de verdure de tous les tons ! Et qu'elle variété de sites, de contours, d'aspects, produite avec quelques rochers, quelques bosquets, deux ou trois coteaux, des fourrés et des terrains étagés en terrasses. Chaque minute renouvelle les combinaisons. J'avais une sensation de kaléidoscope, et une sorte de certitude des analogies de ce paysage avec ceux de la Grèce. Il y a là tel recoin agreste et bocager où une nymphée eût été en place, il y a tel chêne vert avec un rocher au pied qui me semble une ode d'Horace ou un croquis de Tibur. Et ce qui complète la ressemblance, c'est la mer qu'on sent voisine quand on ne la voit pas, et qu'on retrouve soudain au bout de la perspective avec un tournant du vallon. — Nous avons déniché une certaine bastide avec chien, chats, charrette jaune à deux roues, et jardinet touffu, dont le propriétaire pouvait être pris pour un rustique de l'*Odyssée*. Il savait à peine parler français, mais ne manquait pas d'une certaine assurance grave. Je lui ai traduit l'inscription latine de son cadran solaire, *Hora est benefaciendi*, qui est belle et lui a fait grand plaisir. L'endroit serait inspirateur pour y composer un roman. Seulement je ne sais si la bicoque aurait une chambre tolérable, et il faudrait vivre d'œufs, de lait et de figes, comme Philémon.

Hyères, 15 février 1875. — Beau temps. Tumulte d'oiseaux. Je relis les deux discours académiques d'Alexandre Dumas et du comte d'Haussonville, en dégustant chaque mot et pesant chaque idée. Ce genre est une friandise de l'esprit, car c'est l'art « d'exprimer la vérité avec toute la finesse et la courtoisie possibles », l'art d'être parfaitement à l'aise sans sortir du meilleur ton, d'être sincère avec grâce et de faire plaisir même en critiquant. — Héritage de la tradition monarchique, cette éloquence particulière est celle des gens du monde les mieux élevés et des gentilshommes de lettres. La démocratie ne l'eût pas inventée, et, dans ce style délicat, la France peut rendre des points à tous les peuples rivaux, car il est la fleur de la sociabilité raffinée sans fadeur, qu'engendrent la cour, le salon, la littérature et la bonne compagnie, par une éducation mutuelle continuée pendant des siècles. Ce produit compliqué est aussi original dans son espèce que l'éloquence athénienne, mais il est moins sain et moins durable. Si jamais la France s'américanise, ce genre périra sans retour.

Hyères, 16 avril 1875. — Éprouvé déjà toutes les émotions du départ. Payé mes petits comptes en ville, parcouru lentement les rues et la colline du château, recueillant les formes et les souvenirs, fait la revue de mes effets, nettoyé les habits et les malles. Savouré goutte à goutte les amertumes de l'arrachement. Mais pourquoi donc ai-je le cœur gros ? C'est qu'il me semble que j'ai trop peu aimé, et n'ai pas fait ici

ce que je devais faire. Je n'ai pas rouvert les *Méandres*¹, pas écrit les deux notices promises ; je ne me suis pas guéri. La conscience gémit autant que le cœur. D'ailleurs je viens d'être salué par mille impressions printanières. On fait les foin sous ma fenêtre, dans les jardins ce n'est que roses, iris, violiers, etc., toutes les couleurs éclatent à la fois sur la colline ; entre les rocailles, les jeunes verdure viennent rehausser le vert fondamental, comme les enfants animent une population d'adultes et de gens mûrs, et des fleurs de toute espèce tapissent les marges des cultures et des chemins. Redessiné du regard le golfe, les Îles, les lignes moutonnantes des Maures et de l'Esterel, les Salins, les Pasquins, l'Ermitage. Tâché d'emporter dans ma rétine le paysage avec ses lignes, sa lumière, son ensemble et ses détails

10 juin 1875 — Le pessimisme contemporain me fait mal aux moelles. C'est le système de la désolation et comme la gageure du désespoir. Et, ce qui navre, c'est la force de ses arguments. Un penseur sans parti pris souffre de toutes les douleurs de toutes les systèmes. Sa vie est l'inoculation à lui-même de toutes les maladies spirituelles de l'humanité.

11 juin 1875 (huit heures du matin). — Ciel strié de cirrus, température charmante... Le bleu dévore peu à peu les nuages, le bien surmonte le mal : accroc au pessimisme, mais un détail s'efface dans l'ensemble. — La vie, en somme, est-elle un bien ? Voilà la question. Vaudrait-il mieux que le monde ne fût pas ? tel est le problème

17 juin 1875 (sept heures du soir) — Ce matin, à huit heures trois quarts, je descends chez mon voisin R***, je lui chante ma chanson nouvelle, il me la note sur la portée, et je rentre avec la chose en poche. S*** l'a trouvée bonne et ma filleule très bonne.

Celle-ci me montre les éléments de la notation musicale, clefs, vitesse, tons, mesure, notes, silences, gammes. Il est très comique, après avoir composé un air que l'on dit correct et agréable, de voir tout ce qu'on a fait à son insu, des bémols, des dièses, des cadences, des levées, etc. C'est donc en *fa*, à quatre temps, et en vingt-deux mesures que j'ai dicté ce matin à l'ami R***. Je suis bien aise de l'apprendre. Ainsi Jourdain s'émerveillait de tout ce qu'il y avait dans un A ou un B, et Vestris de ce que renfermait un menuet.

La science a bien un inconvénient, c'est d'effaroucher la candeur productive. Qui oserait danser, s'il devait calculer auparavant la très savante batterie des nerfs, des muscles et des os, nécessaires à cet exercice. Le moindre paysan bien doué peut faire un air à une chanson et la chanson elle-même. Or nos raffinés et civilisés des villes trouvent la chose tellement malaisée qu'ils en laissent le soin à l'homme du métier.

1. Recueil de vers qu'Amiel, depuis quelques mois, composait et longcrait à publier, mais qu'il ne publia pas, au moins sous ce titre.

D'habitude, nous nous exténuons en préparatifs et en anxiétés *Das Beste geschieht ohne so viele Umstände*. Un peu de naïveté et de confiance mènent beaucoup plus loin que tant d'embarras et de façons. La circonspection vient du malin. Elle arrête net notre essor inventif, comme le réveil coupe court aux réussites étranges du somnambule. Il est souvent bon d'avoir fait une chose avant de se demander comment on la fera, si on la fera, si elle est possible — Ce petit exemple insignifiant me fait toucher du doigt un tort que j'ai eu constamment dans ma vie, celui de n'oser pas, de trop réfléchir, de trop douter de mes forces, de mon talent, de mes connaissances acquises, des circonstances, etc. Le procédé de Marc Monnier (comme autrefois de Goethe) est de se jeter au beau milieu d'une tentative littéraire, d'une œuvre nouvelle, et de rompre ainsi le charme dangereux de la crainte et de l'ajournement. Une fois tombé à l'eau, il faut bien se débattre et inventer la natation. Le tout est de commencer bravement; si l'on attend de savoir par où il serait mieux de commencer, on n'arrive jamais au début, car l'étude de la méthode est elle-même sans terme.

16 août 1875. — La vie n'est qu'une oscillation quotidienne entre la révolte et la soumission, entre l'instinct du moi qui est de se dilater, de se délecter dans son inviolabilité tranquille, sinon dans sa royauté triomphante, et l'instinct de l'âme qui est d'obéir à l'ordre universel, d'accepter la volonté de Dieu.

Ce qui te rend plus difficile l'abnégation, c'est que la nécessité t'apparaît neuf fois sur dix comme tyrannique et brutale, comme oppressive et aveugle, non comme divine, c'est-à-dire comme bonne, paternelle, sainte et miséricordieuse, Or devant la force, même irrésistible, ta conscience ne s'incline pas...

Le renoncement froid de la raison désabusée n'est pas la paix. Il n'y a de paix que dans la réconciliation avec la destinée, lorsque la destinée paraît religieusement bonne, c'est-à-dire quand l'homme se sent directement en présence de Dieu. Alors seulement la volonté acquiesce. Elle n'acquiesce même tout à fait que lorsqu'elle adore. C'est l'évidence intérieure qui lui fait faire le *salto mortale*. Donc, en dehors de l'amour de Dieu, il n'y a pas de résignation parfaite, d'abolition sérieuse du moi, d'acceptation véritable, de soumission cordiale et sincère, d'abnégation réelle, parce qu'il n'y a pas de contentement. Ainsi l'âme ne se soumet aux duretés du sort qu'en découvrant une compensation magnifique, la tendresse du Tout-Puissant. Si elle perd le visible, elle se dédommage par l'invisible. C'est-à-dire qu'elle ne peut se faire à la disette, ni à la famine, qu'elle a horreur du vide et qu'il lui faut le bonheur de l'espérance ou celui de la foi, quand elle voit se perdre les biens positifs, les bonheurs de la vie présente. Elle peut bien changer d'objet, mais il lui faut un objet. Elle renoncera à ses précédentes idoles, mais elle réclame un autre culte. L'âme a faim et soif de félicité et c'est en vain que tout la quitte, elle n'agréé jamais son abandon...

Ta grande misère, c'est l'éternel recommencement, c'est-à-dire l'impossibilité de fixer ton esprit à une grande pensée, ton cœur à une affection suprême, ta volonté à un dessein permanent ..

28 août 1875 (six heures et demie du matin) — Un mot de Sainte-Beuve à propos de Benjamin Constant m'a frappé : c'est celui de *considération*. Avoir ou n'avoir pas la considération paraît à Mme de Stael une chose capitale, l'avoir perdue un malheur irréparable, la conquérir une nécessité pressante. Qu'est-ce donc que ce bien-là ? C'est l'estime du Public. Qu'est-ce qui la mérite ? L'honorabilité du caractère et de la vie, jointe à une certaine somme de services rendus et de succès remportés. Ce n'est pas la bonne conscience, mais cela lui ressemble un peu, comme le témoignage du dehors sinon du dedans. La considération n'est pas la réputation, encore moins la célébrité, l'illustration ou la gloire, elle ne s'attache pas au savoir-faire, et ne suit pas toujours le talent ou le génie. Elle est la récompense accordée à la constance dans le devoir, à la probité de la conduite. C'est l'hommage rendu à une vie tenue pour irréprochable. C'est un peu plus que l'estime et beaucoup moins que l'admiration. Un homme considéré n'est pas un homme considérable, mais les hommes considérables ne réussissent pas toujours à conserver la considération. La considération publique est une douceur et une force. En être privé est une infortune et un supplice de tous les jours.

Me voici à cinquante-trois ans sans avoir jamais donné à cette pensée la moindre place dans ma vie. N'est-ce pas curieux ? Chercher la considération a si peu été pour moi un mobile que je n'ai pas même eu cette notion, et que peut-être ce mot manque dans les treize mille pages de ce Journal intime. A quoi tient ce phénomène ? A ce que l'entourage, la galerie, le public n'a jamais été pour moi qu'une grandeur négative. Je n'ai jamais rien demandé ni attendu de lui, pas même la justice, et me constituer dans sa dépendance, solliciter sa bonne grâce ou son suffrage m'a paru un acte de courtisanerie et de vassalité, auquel s'est instinctivement refusé mon orgueil. L'entourage m'a paru pouvoir nuire, chagriner et tourmenter, et j'ai essayé d'échapper à son ingérence tyrannique, comme on se défend des guêpes, des cousins et autres incommodités extérieures. Mais voilà tout. Travailler à me faire un bel enterrement est une préoccupation qui m'est demeurée toujours étrangère. Je n'ai pas même tenté de gagner une coterie, un journal, le vote d'un simple électeur. Et cependant ma joie eût été d'être accueilli, aimé, encouragé, bienvenu, et d'obtenir ce que j'ai prodigué moi-même : la bienveillance et la bonne volonté. Mais poursuivre la considération, la renommée, en forcer l'estime, fi ! cela m'a semblé indigne de moi, un attentat à ma pudeur, presque une dégradation. Je n'y ai pas même songé.

Peut-être me suis-je déconsidéré en m'émancipant de la considération ? Il est probable que j'ai déçu l'attente publique en me retirant

sous la tente par froissement intérieur. Je sais que le monde, acharné à vous faire taire quand vous parlez, se courrouce de votre silence quand il vous a ôté le désir de la parole. Il est comme le parterre féroce qui, lorsqu'il a un acteur en grippe, le siffle à son aise et ne veut pas que celui-ci s'arrête ou se retire.

Il est vrai que, pour se taire en toute sécurité de conscience, il faudrait n'occuper aucun emploi public. *In petto*, je me dis bien maintenant qu'un professeur est moralement tenu de justifier son titre par des publications, que cela est sage à l'égard des étudiants, des autorités et du parterre, que cela est nécessaire à sa considération et peut-être à sa situation. Mais ce point de vue ne m'a pas été familier. J'ai essayé de faire mes cours consciencieusement, et j'ai fait face à toutes les corvées subsidiaires le mieux possible. Mais je n'ai pu m'abaisser à lutter avec la défaveur, ayant le désabusement et la tristesse dans l'âme, sachant et sentant qu'on avait systématiquement « fait le vide autour de moi » et adopté à mon égard la tactique des coups d'épingle, ingénieusement combinée avec celle du silence, en un mot, étant dégoûté de notre public et de notre journalisme et ne demandant qu'à n'avoir plus affaire avec eux.

Il se trouve donc que j'ai associé maladroitement la manière de faire des deux sexes. J'ai craint fémininement la déconsidération et je n'ai pas su rechercher virilement l'attention publique, la renommée. Ma peur et mon indifférence m'ont également nui. O philtre de la sympathie !

Il fallait plus de combativité, d'ambition, de rudesse, d'énergie, de brutalité que je n'en ai eu. J'ai eu la désespérance précoce et le découragement profond. Naturel de femme aimante, dont le cœur a été trompé et brisé. Incapable de m'intéresser à mes talents pour moi-même, j'ai tout laissé périr quand l'espoir d'être aimé pour eux et par eux m'a abandonné. Le froid de mon entourage m'a glacé. Comme la tortue, je me suis retiré, tête et pattes, dans ma carapace. Ermite malgré moi, je n'ai pas non plus trouvé la paix dans la solitude, parce que ma conscience intime n'a pas été plus satisfaite que mon cœur.

Tout cela n'est-il pas une destinée mélancolique, une vie dépouillée et manquée ? Qu'est-ce que j'ai su tirer de mes dons, de mes circonstances particulières, de mon demi-siècle d'existence ? Qu'est-ce que j'ai fait rendre à ma terre ? Est-ce que toutes mes paperasses réunies, mon infinie correspondance, mes treize mille pages intimes, mes cours, mes articles, mes rimes, mes notes diverses sont autre chose que des feuilles sèches ? A qui et à quoi aurai-je été utile ? Est-ce que mon nom durera un jour de plus que moi et signifiera-t-il quelque chose pour quelqu'un ? — Vie nulle. Beaucoup d'allées et venues et de griffonnages pour rien. Le résumé. *Nada* ! Et pour dernière misère, ce n'est pas une vie usée en faveur de quelque être adoré, ni sacrifiée à une future espérance. Son immolation aura été vaine, son renoncement inutile, son abnégation gratuite, et son aridité sans compensa-

tion. Je me trompe, elle aura eu sa richesse secrète, sa douceur, sa récompense, elle aura inspiré quelques affections de grand prix, elle aura donné de la joie à quelques âmes, sa vie cachée aura eu quelque valeur. D'ailleurs si elle n'a été rien, elle a compris beaucoup. Si elle n'a pas été dans l'ordre, elle aura aimé l'ordre. Si elle a manqué le bonheur et le devoir, elle a du moins senti son néant et demandé son pardon.

Il eut quelques talents, de l'âme et de l'esprit,
Mais, de cœur faible et tendre, il se tut et souffrit.

(*Même jour, neuf heures et demie du matin*) — Affinité chez moi avec le génie hindou, imaginaire, immense, aimant, rêveur, spéculatif, mais dépourvu de brutalité virile, de personnalité ambitieuse, d'égoïsme dominateur et absorbant, en un mot, de volonté. Le désintéressement panthéistique, l'effacement du moi dans le grand tout, la douceur efféminée, l'horreur du meurtre, l'antipathie pour l'action, se retrouvent aussi dans mon être, au moins tel qu'il est devenu avec les années et par les circonstances. J'ai été trop condamné à la cellule et j'ai trop vécu avec les femmes, pour ne pas devenir un brahmine. Pourtant, il y avait aussi en moi un Occidental — Ce qui m'a été difficile, c'est de conserver le préjugé d'une forme, d'une nationalité et d'une individualité quelconques et de ne pas sentir le droit du contraire, de là mon indifférence pour ma personne, pour mon utilité, mon intérêt, mon opinion du moment. Qu'importe tout cela ? *Omnis determinatio est negatio*. La douleur nous localise, l'amour nous particularise, mais la pensée libre nous *dépersonnalise* et nous fait vivre dans le grand Tout, plus vaste encore que Dieu, puisque Dieu, comme esprit, est opposé à la matière, et, comme éternel, est opposé au monde. Être un homme, cela est chétif ; être homme, cela est bien, être l'homme, cela seul attire.

Où, mais que devient, avec cette aspiration brahmanique, la subordination de l'individu au devoir ? La volupté serait de n'être pas individuel, mais le devoir c'est de faire sa petite besogne microscopique. Le problème serait d'accomplir sa tâche quotidienne sous la coupole de la contemplation, d'agir en présence de Dieu, d'être religieusement dans son petit rôle, et de faire ainsi deux choses à la fois.

Homme, enveloppe ainsi tes jours, rêve qui passe,
Du calme firmament de ton éternité

On redonne ainsi au détail, au passager, au temporaire, à l'insignifiant, de la beauté et de la noblesse. On dignifie, on sanctifie la plus mesquine des occupations. On a ainsi le sentiment de payer son tribut à l'œuvre universelle, à la volonté éternelle. On se réconcilie avec la vie et l'on cesse de craindre la mort. On est dans l'ordre et dans la paix.

1^{er} septembre 1875 (*huit heures du matin*) — Songé à mon anxiété strangulée, quand j'écris pour l'impression, chaque mot me coûte, et la plume bronche à chaque ligne, vu le souci du mot propre et la multitude des possibles qui s'ouvre à chaque phrase. Composer est un supplice, parce que je ne puis faire à l'avance qu'un plan grossier, et que tout le détail est à trouver chemin faisant. Déplorable habitude que je ne puis nommer méthode.

(*Onze heures du soir.*) — Travaillé à mon article plusieurs heures et à peine pu dégrossir quelques pages, tant les lacunes se font sentir au moment où je prends la plume¹ — Découvert de nouvelles sources. Lectures : repris Mme Necker, Chateaubriand (*Mémoires d'outre-tombe*, vol. VIII). Mal de tête, soit à dîner, soit à souper. Évidemment cette espèce de contention immobile d'un bousillage qui n'avance pas et piétine la phrase est une grande fatigue pour le cerveau. Je n'ai pas le plan, je n'ai pas le détail, je n'ai pas le flot ni la veine, et l'effort infructueusement prolongé me tend comme une idée fixe.

Composer demande une concentration, une décision et une fluidité que je n'ai pas. Je ne puis fondre ensemble mes matériaux et mes idées. Or la domination impérieuse de la chose est indispensable si l'on veut lui donner une forme. Il faut brutaliser son sujet et non trembler de lui faire tort. Il faut le transmuier dans sa propre substance. Cette espèce d'effronterie confiante me manque. Toute ma nature tend à l'impersonnalité qui respecte l'objet et se subordonne à lui ; par amour de la vérité je redoute de conclure, de trancher. — Puis je reviens constamment sur mes pas, au lieu de courir, je tourne en cercle, je crains d'avoir oublié un point, forcé une nuance, mis un mot hors de sa place, tandis qu'il faudrait viser à l'essentiel et tailler en grand. Je ne sais pas faire de sacrifice, ni abandonner quoi que ce soit. Timidité nuisible, conscience fâcheuse, pointillement fatal !

Au fond, je n'ai jamais réfléchi sur l'art de faire un article, une étude, un livre, ni suivi sérieusement et méthodiquement l'apprentissage d'auteur, cela m'eût été utile et j'avais peur de l'utile. Il aurait fallu des exercices gradués en vue du métier. L'aguerrissement et la routine m'auraient donné l'aisance, l'assurance, la gaîté, sans lesquelles la verve s'éteint. Tout au contraire, j'ai pris deux habitudes d'esprit opposées : l'analyse scientifique qui épuise sa matière, et la notation immédiate des impressions mobiles. L'art de la composition était entre deux. Il veut l'unité vivante de la chose et la gestation soutenue de la pensée. Suis-je donc devenu incapable de composer ? Est-ce qu'on recommence à cinquante-trois ans ? Est-ce qu'on refait sa nature et son éducation ?

Tu as espéré apprendre à nager sans te jeter à l'eau, prendre des forces sans descendre dans l'arène, esquiver la peine en l'ajournant,

¹ C'est la notice sur Mme de Staël, qui a paru, en 1876, dans le tome II de la *Galerie suisse*, publiée à Lausanne par M. Eugène Secrétan.

trouver ta mesure sans risquer la défaite, tu as été indolent, craintif orgueilleux, imprévoyant à qui la faute ? tu as manqué tous les cochés, donc marche à pied ou assieds-toi.

2 septembre 1875 (*huit heures du matin*) — Composer n'est pas si terrible Tu te fais des montagnes et des fantômes de tout Il y faudrait seulement un peu de gradation et passablement de pratique Dans cet art, comme en tout, tu t'es contenté de laborieux préparatifs, tu t'es épuisé aux bagatelles de la porte et aux acquisitions préliminaires, tu n'as cherché qu'à comprendre et non à posséder Tu n'est pas sorti des préludes, par fausse pudeur et par sot désintéressement, par excessive défiance de toi-même et par terreur devant la perfection — Nature d'amoureux transi, qui a peur d'être trop heureux et redoute une bonne fortune, parce qu'il redoute sa défaillance La gloire n'a jamais été un stimulant pour moi, mais j'ai toujours eu l'effroi de la honte et l'hoireur de l'humiliation

En restant dans sa chambre, selon le conseil de Pascal, on ne sait jamais ce qu'on peut, et n'ayant aucune mesure de sa valeur sociale, on ne se risque plus parmi les hommes

Composer c'est conduire une armée, une armée de pensées et d'images, à un but assigné d'avance La possession d'un sujet n'est qu'une des conditions requises pour cette campagne littéraire. Il faut savoir manœuvrer et, surtout, il faut déterminer clairement son propos. Ce propos, c'est d'atteindre le public ou une portion du public, de l'éclairer, de le convaincre ou de l'amuser

Je m'aperçois que ce qui m'arrête présentement, c'est l'obscurité du but, l'indécision sur ce qui peut être réalisé dans les conditions accordées. J'en suis toujours à l'étude et pas proprement à la mise en œuvre Je flotte, je balance, j'hésite, je tortille dans l'exécution, parce que je n'ai pas fait résolument choix d'un point de vue, d'un auditoire, d'un objectif et des dispositions appropriées. — Comme Marthe, je me préoccupe de trop de choses, tandis qu'une seule était nécessaire.

Pour cheminer avec courage, il faut savoir où l'on va, pourquoi l'on va. Il faut se sentir des jambes, et un désir, avoir en poche un itinéraire et de l'argent, il faut être allègre et déterminé.

Composer, c'est donc monter du caractère. Composer serait pour toi une hygiène morale, une discipline intellectuelle, une sorte d'exercice pénitentiel qui pourrait être profitable, car ce serait une victoire remportée sur toi-même, ce serait faire obéir ta paresse, ta pusillanimité, ton indécision, ce serait contraindre ta faiblesse à un acte de force, ta dispersion stérile à un moment de fécondité.

25 octobre 1875 — Entendu la première leçon de Taine (sur l'*Ancien Régime*)¹. Travail extrêmement substantiel, net, instructif, compact,

1. Taine donnait alors lecture, dans le grand amphithéâtre (Aula) de l'Université, des bonnes feuilles de son *Ancien Régime*

dense. Lecture monotone, organe peu flatteur et même peu élégant. Son art est de simplifier à la française, en grandes masses éclatantes ; son défaut est le tendu, l'anguleux et le cassant. L'excellent est l'objectivité historique, le besoin de voir vrai. Du reste, vaste ouverture d'esprit, liberté de pensée et précision de langage.

26 octobre 1875 — Toujours des limites, et des obstacles croissants, et des privations multipliées. C'est le contraire de l'épanouissement. .

A qui et à quoi peut servir cette constriction impitoyable ? Le renoncement est une défensive, mais il n'a pas plus de valeur réelle qu'une dent de moins ou une jambe coupée. L'éducation morale est une compensation pour ceux qui espèrent une survivance. Mais pour moi, qui n'ai pas cette espérance, ce sacrifice ne sert pas non plus. Il reste du moins ceci : l'envie ou la révolte sont vilaines, se les interdire est donc bien ; et faire le bien sans récompense est la maxime des cœurs nobles. Je ne changerai donc rien à ma conduite, seulement la mélancolie est l'inverse d'un ressort, tandis que le bonheur donne des ailes.

Si du moins je croyais à une Providence individuelle ! mais je n'ai aucun de ces points d'appui si commodes et si fortifiants. Mon unique soutien, c'est l'affection qu'on a pour moi. Mon existence n'a que cette joie et que ce réconfort. Elle est donc suspendue à un cheveu.

Quelle imprudence de n'avoir pas plus de raisons de vivre et de points d'attache que cela ! Une maladie, et, moins que cela, un de ces hasards qui créent les mésintelligences et détournent les cœurs, peuvent me réduire à la pénurie et à la détresse. Je suis à la merci de la fortune. Impossible de m'abuser sur la fatale fragilité de mon état actuel. Tout ce que je puis, c'est de l'oublier et de m'étourdir. — Il est sûr qu'un accident peut m'ôter le reste de santé et les deux amitiés qui me rendent la vie supportable. Mais qu'y faire ? Puis-je soustraire ces trésors aux chances de la destruction ? Non. Faut-il les recommander à la bonne Providence ? c'est une mesure vaine, qui console la foi, mais qui ne change pas un iota à l'événement. Il ne reste qu'à se résigner à cette absolue dépendance et à en tirer la moralisation qu'elle contient, comme s'il y avait derrière elle une intention paternelle et une direction protectrice. Le Dieu que les religions mettent dans le ciel et hors de nous, n'est peut-être qu'au fond de nous-mêmes. Ce Dieu, c'est la voix du bien, c'est la secrète admiration de la vertu. Il est vrai que ce qui se trouve dans l'effet devrait se trouver virtuellement dans la cause. Si Dieu est en nous, il est à l'origine des choses. Si le bien est notre fin, il est aussi notre principe. Il y aurait donc au moins une Providence générale, c'est la force restitutive et médicatrice qui maintient la vie universelle en dépit de la perturbation et de la mort incessantes. Ce qui veut la vie pour le bien et le bien pour le mieux, cette puissance primordiale et indéfectible, c'est ce qu'on appelle Dieu. *In Deo movemur, vivimus et sumus.*

Cette persuasion est la religion philosophique qui peut survivre à tous les cultes superstitieux, imaginatifs et légendaires, à toutes les croyances devenues des allégories. L'essentiel, c'est que l'homme a toujours pressenti un ordre supérieur dont il était l'organe et l'agent et le contemplateur et le néophyte, dont il devait être le héraut et le héros.

Qu'importe après cela que l'individu soit plus ou moins heureux, qu'il joue un rôle, s'épanouisse ou non ? L'œuvre universelle s'accomplit néanmoins.

Il y a toujours considérablement de forces perdues et de victimes inutiles, parce que l'erreur joue un rôle immense dans l'histoire de l'opinion et de l'action humaines ; il est dommage sans doute d'être au nombre des écrasés et des méconnus, mais il est un service silencieux que chacun peut toujours rendre, c'est d'être bon, juste, courageux, patient. Ce qui fait aller la grande machine sociale, c'est encore plus la somme des travaux inglorieux, des vertus humbles, des mérites anonymes, que le tapage des contremaîtres, officiers et directeurs. L'immortalité du nom est une gourmandise réservée aux élus de la fortune : on peut se passer de ce privilège et il y a plus de stoïcisme à s'en priver qu'à le poursuivre. Le contentement dans la médiocrité et dans l'oubli a quelque beauté, quand on avait l'étoffe de plus de grandeur. Abauzit pouvait se passer de l'éloge retentissant de Rousseau¹, et Rousseau ne pouvait se passer de gloire. Celui-ci a été le grand homme, mais l'autre a été le sage.

(*Plus tard*) — Toutes les origines sont des secrets ; le principe de toute vie individuelle ou collective est un mystère, c'est-à-dire quelque chose d'irrationnel, d'inexplicable, d'indéfinissable. Allons jusqu'au bout : toute individualité est une énigme insoluble, et aucun commencement ne s'explique. En effet, tout ce qui est devenu s'explique rétrospectivement, mais le commencement de quoi que ce soit n'est pas devenu. Il représente toujours le *fiat lux*, la merveille initiale, la création, car il n'est la suite de rien d'autre, il apparaît seulement entre les choses antérieures qui lui font un milieu, une occasion, un entourage, mais qui assistent à son apparition sans comprendre d'où il est venu.

Peut-être aussi n'y a-t-il pas d'individus véritables, et dans ce cas pas de commencement, sauf un seul, la chiquenaude primordiale, le premier mouvement. Tous les hommes ne feraient que l'homme à deux sexes ; l'homme rentrerait à son tour dans l'animal, l'animal dans la plante, et l'individu unique serait la nature vivante, ramenée à la matière vivante, à l'hylozoïsme de Thalès. Cependant, même dans cette hypothèse où il n'y aurait qu'un seul commencement au sens absolu, il resterait des commencements relatifs, symboles multiples de

l'autre. Toute vie, dite individuelle par complaisance et par extension, représenterait en miniature l'histoire du monde et, pour l'œil du philosophe, elle en serait comme l'abrégé microscopique

3 janvier 1876 — L'amour-propre national, sujet d'étude curieux. Voilà encore une force qui résiste à la vérité. Cet amour-propre, comme celui de l'individu, est un *Noli me tangere*. Il est une variante de la justice propre, c'est-à-dire de l'aveuglement volontaire, de l'illusion intéressée. Cette sottise vanité chante un *Te Deum* pour des laideurs, qu'elle prétend être des beautés. Il me semble entendre un chœur de bossus magnifiant la bosse et la gibbosité. Pour sentir le ridicule absolu de cette cantate, il faut avoir l'esprit libre.

Il me semble que je ne suis plus entiché d'aucune nationalité et d'aucune église ; d'année en année l'impartialité critique augmente en moi, et c'est le type de l'homme réussi, complet, harmonieux, supérieur, véritable, qui me sert à juger toutes les caricatures diverses, s'arrogeant le privilège du type. Je ne me sens ni Français, ni Anglais, ni Russe, ni Suisse, ni Genevois, ni Européen, ni calviniste, ni protestant, ni rien de particulier. Je me sens homme et sympathique à tout ce qui est humain ; mais je ne relève que de l'idéal. Les préjugés de religion, de langue, de nationalité, de régime politique, de classe sociale, de parti, de coterie ne m'emprisonnent pas, je les juge, ils me sont inférieurs et indifférents. J'ai une certaine antipathie contre la fraude, l'astuce, le mensonge, et partant contre les institutions qui en vivent ; mais si le Romanisme n'a pas mon estime, c'est non pas en tant que protestant ou même que chrétien que je l'ai en aversion, mais en tant qu'homme. Le sacerdotalisme ainsi entendu me paraît funeste au Tibet comme à Madrid. L'insolente usurpation du prêtre me paraît choquante au nom du vrai, au nom de la morale, au nom de la dignité humaine. Les dénominations n'exercent plus sur moi de prestige, et que l'on se dise mon coreligionnaire, mon concitoyen, mon parent, mon confrère, mon collègue, mon héritier, mon pasteur, mon gendarme, cela m'est égal, le titre est sans valeur à mes yeux, parce qu'il ne prouve absolument rien, et qu'une présomption, cent fois démentie, est insignifiante. Dis-moi ce que tu es, ce que tu vauds, toi personnellement, à la bonne heure ; tes paperasses, cocardes, signatures, livrées ne comptent pas plus que les boniments de la foire ou les réclames des journaux. Je crois à certains individus, je crois sur preuves. Quant au reste, je demeure dans le doute philosophique. Je ne crois plus à l'homme, à la femme, à l'Église, à la Patrie, en général ; je demande à faire le triage et le départ. — La vie commence par la confiance et le crédit illimité ouvert à tous, elle conclut à la réserve universelle, sauf exceptions méritées. Quand il n'y a plus l'aigreur de la déception, il reste du moins la prudence, qui n'empêche ni la bienveillance, ni la pitié. Il n'est pas nécessaire de s'abuser pour être bon. Ne plus s'attendre à la droiture, à l'intégrité, à la reconnaissance, à la fidélité, à la

discrétion, à la réciprocité, à la justesse, à la justice, au bon vouloir, n'empêche pas de donner et de se donner, avec une résignation tranquille.

30 janvier 1876. — Sortie après dîner. Je vais à deux pas, chez Marc Monnier, entendre *Le Luthier de Crémone*, comédie en un acte et en vers, par Coppée, lue par l'auteur. Fête esthétique, gourmandise littéraire ! La piécette est une perle. Elle est en répétition au Théâtre-Français. Avec elle on est en pleine poésie, et chaque vers est une caresse pour le goût.

Heureux ceux qui sont maîtres de leur art et qui font éprouver les délices de la liberté. En outre, voir éclore le vers est une sensation délicate, surtout quand il éclôt meilleur qu'on ne l'eût fait soi-même. On regarde pétiller le champagne et on le déguste à la fois. — Et quelle écriture a ce jeune maestro ! On y sent l'homme doué, la facilité lumineuse, l'ordre involontaire, qui trouve le moule, la forme, l'élégance, la netteté, en se jouant. Celui-là a du talent jusqu'au bout des cheveux. Mince, basané, nerveux, le teint portugais et les yeux sans éclat, il rappelle le violon dont il parle, fragile et vibrant, sensible et passionné. Mais il a du Parisien la promptitude et la grâce, la finesse et le mordant, ce qu'il faut pour faire accepter les choses simples, naïves, cordiales, osées, à un peuple raffiné.

A force d'art revenir à la nature : joli problème des littératures archicomposites comme la nôtre. Rousseau de même attaqua les lettres avec toutes les ressources de l'art d'écrire et vanta les délices de la sauvagerie avec toutes les adresses du civilisé le plus retors. C'est même ce mariage des contraires qui plaît : la douceur épicée, l'innocence savante, la simplicité calculée, le oui et le non, la sagesse folle ; c'est au fond cette ironie suprême qui flatte le goût des époques avancées, disons faisandées, qui désirent deux sensations à la fois, comme le sourire de Joconde réunit deux significations opposées. La satisfaction alors se traduit aussi par le sourire ambigu qui dit : je suis sous le charme, mais je ne puis pas dupe ; je suis en dedans et en dehors de l'illusion. Je vous cède, mais je vous devine. Je suis complaisant, mais je suis fier. J'éprouve des sensations, mais je suis libre. Vous avez du talent, j'ai de l'esprit ; nous sommes quittes et nous nous entendons.

Musa ales Quel contraste prodigieux entre un cerveau comme celui de l'ami K***, et celui de Coppée, entre le philosophe teutonique et l'artiste parisien ! Solidité, constance, pesanteur, uniformité, abstraction d'une part, et de l'autre malice, vivacité, légèreté, coloris, musique. Le cyclope et la fauvette ne sont pas plus différents. Tous deux incapables d'entrer dans le rôle de l'autre ; réciproquement antipathiques. Le propre du critique est d'avoir une psychologie plus complète et de reproduire ces deux types contraires (et tous les autres) avec la même fidélité.

1^{er} février 1876. — Veillé à la Passerine, en quatuor¹ Causé de l'infiniment grand et de l'infiniment petit S¹¹ ne peut encore comprendre qu'un millimètre cube est encore aussi vaste relativement au point mathématique que le globe l'est à un ciron L'esprit non exercé prend toujours la limite de ses perceptions sensibles pour la limite des choses Le grand lui paraît plus clair que le petit, parce que le grand est un multiple de lui-même, tandis qu'il ne sait plus analyser ce qui doit être mesuré autrement La pensée dans sa cervelle lui paraît explicable, mais dans une cervelle mille fois plus petite lui semble un mystère.

Les femmes, rencontrant partout l'incompréhensible, arrivent très vite à s'en accommoder et prennent l'habitude de tout convertir en questions de foi et d'opinion. La différence entre le connaissable de l'inconnaissable ne leur est jamais claire La critique scientifique n'est pas leur affaire, elles ne brillent que dans l'analyse des sentiments.

Se mettre à tous les points de vue, faire vivre son âme par tous les modes, ceci est à la portée de l'être pensant, mais il faut avouer que très peu profitent de la permission Les hommes sont en général emprisonnés et vissés dans leurs circonstances à peu près comme les animaux Ils ne s'en doutent guère, parce qu'ils ne se jugent pas Se mettre en dedans de tous ses états et apercevoir du dedans sa vie et son être est le fait du critique et du philosophe

25 février 1876. — Prêcher est une œuvre vaine, montrer l'exemple est deux fois mieux, car cela persuade davantage et ne sacrifie pas le prêcheur.

Même remarque pour le professorat. Mieux valait écrire des livres ; les étudiants vous en savent plus gré et l'on y gagne plus d'honneur

Le dévouement et l'abnégation peuvent donc être une sottise. Le monde préfère l'égoïsme bien entendu et la société y trouve plus d'avantages Singulière application du proverbe Charité bien ordonnée commence par soi-même.

Le cœur soupire après un régime où chacun penserait surtout à autrui, régime d'amour fraternel et de rayonnante sympathie, où le bien commun résulterait de l'universel oubli de soi. Mais le monde est construit sur un autre plan. Il repose sur l'intérêt personnel et sur l'amour-propre. Que chacun travaille énergiquement à son affaire, à son métier, à sa fortune, à sa réputation, à son crédit, qu'il s'ingénie à dépasser ses égaux, à éclipser ses émules, à procurer à sa famille, à sa ville, à sa patrie, en se le procurant d'abord à lui-même, la richesse, la gloire, la supériorité, c'est tout ce qu'on lui demande. Le monde a toujours bafoué ou broyé les enthousiastes, les rêveurs, les généreux, les oublieux d'eux-mêmes. Il les exploite et ne les vénère pas, sauf en théorie et des siècles après leur mort, pour faire croire qu'il a l'âme

1. Amiel avait baptisé « l'Ile d'Azul », ou « la Passerine », le salon de son amie *Serisoa*, qui vivait avec sa mère et sa sœur.

grande. Mais sa pratique va d'un côté, et son enseigne n'est qu'une ruse. La morale, c'est pour la bonne façon, la réalité a ses maximes propres. L'Évangile est cité sur la porte, mais dans la boutique c'est Mercure qui est dieu.

Le sophisme inconscient, la contradiction intéressée se retrouvent partout chez les peuples dits chrétiens, comme dans le clergé lui-même. Loi d'ironie : plus les maximes sont éthérées, plus le fond est grossier. L'indignité pratique aura les oreilles les plus prudes et les paroles les plus suaves.

Celui qui ne se fait pas un peu craindre ne se fera jamais beaucoup aimer. Celui qui ne se défend pas sera toujours vilipendé et, loin d'admirer sa douceur, on la méprisera. Le monde ne respecte que la force et ne reconnaît que la force qui s'impose à lui. *Mundus vult decipi*, disait Erasme. Le monde veut qu'on l'illusionne, c'est vrai, mais il veut aussi qu'on le contraigne et qu'on le force. Il est de nature frondeuse, revêche, anarchique, stérile, et instinctivement il absout ceux qui le rudoient, le fouaillent, le conduisent et le domptent. Seulement il veut être flatté. C'est ce que font les démagogues. Le public dans son ensemble est un troupeau de sots, mais il faut lui laisser croire qu'il est la sagacité, le goût, la justice, la raison ; c'est ce que font les journalistes et les critiques. On dicte aux oies leurs opinions, tout en se prosternant ostensiblement devant elles. C'est la méthode du courtisan ambitieux avec tous les despotes. L'animal aux cent mille têtes est le sultan actuel et on l'enguirlande comme ses prédécesseurs à une tête.

26 février 1876. — Ce soir, une lettre anonyme, d'écriture contrefaite et employant le *tu*, m'attaque comme professeur, prétend que « mes étudiants désertent mon cours, me tiennent pour un rabâcheur d'idées générales, et qu'on a déjà fait une démarche secrète pour demander mon remplacement, bref qu'un orage me menace ». J'imaginais que le lâche plaisir de faire de la peine et d'inquiéter est le mobile de l'auteur anonyme de ce billet. Je n'ignore pas que la haine veille toujours autour de nous et autour de moi. Néanmoins, j'ai beau faire, ces menées me font du mal. Je ne puis méconnaître non plus que mon cours ne me satisfait pas, que je deviens impropre à l'enseignement, faute de mémoire et d'aisance, ce qui m'interdit l'improvisation. Les avantages de mon cours, l'exactitude, la précision, l'ordre, la méthode, la proportion ne sont pas de ceux qui frappent les élèves, ni chemin faisant, ni même en revenant en arrière sur les étapes franchies. Ils ne font attention qu'à une chose, que j'ai le nez dans mes notes et que mes petits papiers ont l'air en désordre. L'apparence est contre moi. D'autre part, je ne puis pas recommencer la vie, ni mon travail ni mes façons, parce que mon intérêt principal est maintenant ailleurs, et que je ne suis pas assez fou pour sacrifier mes dernières années à une œuvre stérile et inutile.

Si donc mes défauts l'emportent sur mes qualités et les font oublier, mieux vaut le divorce. Qu'on me prenne tel que je suis, qu'on me demande ce que j'ai, ou qu'on me laisse partu, je veux dire prendre ma retraite

Tout en méprisant les lettres anonymes, il faut en profiter pour faire son examen de conscience. Or je sens parfaitement mes lacunes, mes faiblesses, mon impuissance et mes torts. C'est plutôt de témoignages encourageants que j'ai besoin parce que je doute toujours d'être utile, d'être suffisant et qu'on peut facilement me persuader que je ne sais de rien.

Autre leçon. Pour alléger mon sujet, j'ai écarté la bibliographie, et peut-être mes étudiants en concluent-ils que je ne suis au courant de rien. J'ai évité la vanité de l'érudition, l'ostentation des ressources, et l'on m'en punit.

Oubliant mon intérêt, qui est de paraître une autorité, je m'efface devant la chose, je ne songe qu'au cours lui-même ; et la conséquence, c'est que je paraïs un zéro à ces auditeurs que la chose ne captive pas. Ce sont deux manières qui ne peuvent s'entendre, je suis impersonnel, et nos gens ne sortent pas des questions de personnes.

D'ailleurs, je ne me pique de rien, je suis tout à fait détaché de ma toge et de mes travaux. Tout cela m'est indifférent, étranger, inférieur. Je ne sais ni ne veux ni ne puis me faire valoir, me mettre en relief, en imposer, gagner, entraîner.

Cela revient donc toujours à un manque de convenance entre ma nature et mon milieu. Pas d'adaptation. On ne me goûte pas, on ne me comprend pas, on ne m'accepte pas dans ce que j'ai de meilleur et on persévère à me vouloir autre que je ne suis.

Voilà mes vieux chagrins qui renaissent. Je les avais oubliés, mais eux ne m'oublient pas. Comme cela tombe bien, avec les projets littéraires de ces trois ou quatre mois prochains, qui exigent santé, calme d'esprit, gaieté, entraînement !

Malédiction ! Sur qui ? mon Dieu, sur personne, tout au plus sur la cruauté du hasard. Je regrette ces circonstances fâcheuses, parce qu'elles ôtent du bonheur, de la force, et ne créent que de la tristesse et de la stérilité. Je m'ingénie, moi, à ne froisser, à n'affliger, à n'éteindre, à n'étouffer personne. Mais si profonde que je fasse la solitude autour de moi, et quoique j'interpose entre ma vie et le monde une vaste zone de renoncement, les dards empoisonnés traversent cet espace et m'atteignent néanmoins — O mélancolie !

19 mars 1876. — Les esprits bien faits sont une imperceptible minorité parmi les foules, les masses et les millions qui forment le public, mais ils ont l'élite et seuls comptent pour la qualité. Les masses ont pour elles le nombre, la force et même le droit, mais elles n'ont ni la raison, ni le goût, ni l'excellence, ni la distinction. Leur pente naturelle est à la fausse grandeur, à la fausse magnificence, au médiocre

brutal, et quand la démocratie a fait croire aux gens à l'égalité de culture et à l'équivalent des opinions, elles ne se gênent plus dans leurs préférences et leurs applaudissements.

Moralité. Pour diminuer les chances de caricature posthume, il faut simplifier de son vivant les traits de son apparence publique. Il faut choisir soi-même ce qui doit durer dans le souvenir d'autrui, mettre en relief ce qu'on a de meilleur et de plus fort, donner, sinon une définition, au moins une signature de son être; il faut se concentrer, se résumer dans une œuvre qui fasse médaille. La médaille est monument et document autobiographique.

Si tu mourais demain, que resterait-il de toi ? des brimborions épars, quelques vers, quelques rapports, des paperasses professorales. Que dirait-on de toi ? Il avait des talents divers, mais il mit à les cacher toute la patience que d'autres emploient à les produire. Il aurait pu se faire un nom, il préféra l'incognito. *Amen !* Nous n'en dirons rien.

Tu as place dans quelques chrestomathies (entre autres Staaf¹), tu es mentionné dans la *Revue des écrivains suisses*, de Daguet; dans *Genève et ses poètes*, de Marc Monnier. A l'Institut, à l'Université, dans Genève, tu serais oublié en quelques mois. C'est peut-être le *Roulez tambours !* et ton *Escalade* qui persisteront quelques années encore dans la mémoire populaire². Et voilà tout. Non pas tout. Ma filleule cherchera à m'élever un gracieux mausolée dans l'un de ses romans³. — Mais, à tout prendre, ce résultat vaut-il un demi-siècle d'études, d'expériences, de méditations et d'action ? *Pulvis et umbra sumus*.

15 avril 1876 (*veille de Paques*) — Cette oscillation morale entre la désespérance et l'amour, entre Zénon et Jésus, entre mon vieil homme et mon meilleur moi, reparaît dans mon âme à toutes les époques. L'expérience de la vie me ramène inévitablement au pessimisme ; puis l'idéal proteste et reprend le dessus. J'alterne entre la vue désolante et froide de la réalité et la vue religieuse de nos destinées. Le cœur et la conscience prennent leur revanche de la raison. Est-ce là être contradictoire, illogique, sans unité ? Ces deux instincts, ces deux tendances, ces deux principes ne sont-ils pas humains tous les deux ? La mélancolie à propos de ce qui est mortel et périssable, notre vie y compris, n'est-elle pas naturelle ? le retour à ce qui triomphe de la mort, du mal, de la tristesse, n'est-il pas légitime et sain ?

Heureuses, sans doute, les âmes qui savent entretenir sans relâche

1. STAAR, *La Littérature française*, Paris, 1871, t. III, p. 584.

2. Amiel désigne ici la Section de littérature de l'Institut national genevois, dont il fut longtemps président. *L'Escalade de 1602*, ballade historique, 1875. *Le Roulez tambours !* dont Amiel avait composé les paroles et la musique en janvier 1857, dans les jours d'angoisse où la Confédération suisse se préparait à repousser l'invasion d'une armée prussienne, est devenu un chant patriotique, populaire dans la Suisse entière.

3. C'est elle, « ma littéraire filleule », qui écrivit une biographie d'Amiel. *Henri-Frédéric Amiel, Étude biographique*, par Berthe Vadier, Paris, 1886.

en elles la tendance supérieure, le sentiment du divin et de l'indestructible, la flamme sacrée. Pour moi, je ne puis qu'y revenir après de longues excursions au désert, et la rallumer qu'après de longues défaillances.

Ce qu'il y a de divin en nous, c'est la puissance du sacrifice, la faculté de dévouement, le saint amour, la charité, l'immolation volontaire pour le salut des autres ou pour la gloire du Bien ; c'est la dignité de l'espèce, sa fleur et sa couronne. Cela ne crée point l'immortalité individuelle, mais cela est la chose immortelle, surnaturelle, sur-humaine, et humaine pourtant. C'est parce que cette flamme brûlait dans le cœur de Jésus que le monde a fait de Jésus l'homme-Dieu. C'est parce que l'humanité ne mérite pas le sacrifice que le sacrifice est si grand et le martyre si noble. L'homme n'a droit sur nous qu'à la réciprocité et à la justice ; mais aimer sans cause, surabonder en pardon, en prévenance, en pitié, en générosité, en bonté, c'est être enfant du ciel, c'est être comme nous nous figurons qu'est Dieu lui-même, c'est imiter le Nazaréen.

16 avril 1876 (*Pâques*) — Ce qui me manque, c'est la cohésion, la ténacité, la consistance, la résistance, cette vigueur égoïste de l'être qui s'approprie tout ce qu'il peut et retient autour de son moi, de son intérêt, de sa volonté, les choses, les gens, les impressions, les idées, pour s'affirmer et se dilater dans sa personnalité. Pour moi, je suis plus immatériel, désintéressé et purifié que cela ; mon être subtil se débarasse de toute substance, comme une sorte d'encombrement grossier de ses mailles. Nature critique et contemplative, je me rapproche de l'esprit pur, de la forme sans matière. Tout mon bagage, mon acquis, se borne à une aptitude et à une méthode, et redevient simple virtualité. Je n'ai plus rien, mais je suis quelqu'un. Je n'ai plus l'étendue, mais l'étendue est en moi, à l'état de puissance. Cette subtilité éthérée fait ma passivité apparente, je ne suis que possible, résorbé, implicite, comme une force retournée à l'état latent. Je ne suis qu'une capacité indéterminée et non un talent établi, prouvé, en exercice et en fonction...

Il est certain qu'il y a en moi quelque chose d'insaisissable, d'incoercible, d'indéfinissable, de délié et de subtil, qui est l'esprit, dont les ressources, les métamorphoses et les caprices défient le calcul et se moquent des classificateurs. A côté de cette flamme légère, tout paraît lourd, momifié, cristallisé, épais, uniforme, opaque, pédant. L'esprit est un feu follet, qui laisse patauger les sots, les cuistres, les philistins, les animaux de routine, les ruminants, les crustacés, et n'a pas la moindre velléité de leur prouver qu'il a des ailes. Il rit de leur bêtise et s'amuse de leurs bévues. Tous les captifs, les bornés, les muselés se croient libres, et trahissent les libres d'extravagants. C'est un plaisir qu'il faut leur abandonner.

Halte ! Cette liberté absolue de l'esprit a deux inconvénients : elle rendrait inhumain pour les inférieurs, qui ont la rage de se croire les

supérieurs ; elle ferait oublier à l'homme sa dépendance de Dieu et le péché — L'homme libre doit contenir sa joie par la bonté et par l'humilité. Tout avantage crée un devoir et produit une responsabilité. L'esprit ne dispense pas de donner un bon exemple, il doit rassurer, si possible, l'extrême susceptibilité des médiocres et des nombreux ! Il faut qu'il se fasse pardonner des envieux, des jaloux, des bossus, des idiots, par son indulgence, sa bonhomie et sa modestie. Autrement il a tout le monde contre lui et ne peut rendre de service, c'est-à-dire manque sa vocation.

19 avril 1876 (*mai*) — La pluie a cessé. Les moineaux pépient assez tristement. La matinée s'est envolée à refeuilleter les trois cahiers 137, 138 et 139, qui précèdent celui-ci, c'est-à-dire à renouer avec moi-même. Le journal intime me dépersonnalise tellement que je suis pour moi un autre et que j'ai à refaire la connaissance biographique et morale de cet autre. Cette puissance d'objectivation devient une cause d'oubli. Mes états antérieurs, mes configurations et métamorphoses m'échappent comme accidents transitoires. Ils me sont devenus étrangers, objets de curiosité, de contemplation ou d'étude, ils n'affectent pas ma substance intime ; je ne les sens pas à moi, en moi, ils ne sont pas moi. Je ne suis donc pas une volonté qui se continue, une activité qui s'accumule, une conscience qui s'enrichit. Je suis une flexibilité qui devient plus flexible, une mue qui s'accélère, une négation de négation et une réflexion qui se réfléchit comme deux glaces en face l'une de l'autre. La légère bordure de chacune d'elles est la seule mesure de la quantité d'images réciproques qui s'encadrent indéfiniment l'une dans l'autre. Mon identité se retrouve entre le moi et le toi, mais est-elle assez fluide !

C'est de l'omphalopsychie. — L'évanouissement de mon être en sera bien facilité, car je m'aperçois moi-même comme les fantômes à l'aube, déjà diaphane, inconsistent, vaporeux, illusoire. Ma veille se connaît comme le rêve d'un rêve. Je n'ai ni pesanteur, ni solidité, ni fixité, et n'ai pas le préjugé opaque qui pèse sur les yeux humains, le préjugé de l'existence. L'impersonnalité a subtilisé jusqu'au principe pensant, jusqu'au moi.

Cet état bouddhique doit être impossible à faire comprendre à tous ces emprisonnés qui ne peuvent sortir de leur individu et qui se croient positivement réels, parce qu'il ont des mains qui empoignent leurs pieds et qu'ils ont conscience de vouloir.

Il me semble que ce qui enchaîne à l'existence c'est la douleur. Celui qui souffre ne peut imaginer qu'il ne souffre pas ; il est ramené à un point particulier, il redevient subjectif. La limite de l'objectivité, c'est donc la souffrance. Par la pensée nous serions dieux et nous nous dissoudrions en esprits ; c'est la douleur qui nous rabat dans notre humanité.

20 avril 1876. — Veillé chez S*** à qui, selon son vœu, je lis quelques douzaines de pages, empruntées aux deux derniers cahiers de ce journal. Remarqué, chemin faisant, un tic de mon style spontané c'est la surabondance des nuances synonymiques. Il y a tâtonnement minutieux dans l'idée, et besoin de complet. Est-ce mauvais, est-ce bon ? Je l'ignore. Au lieu du coup unique et central, j'emploie une grêle de coups, probablement parce que je suis méditant, c'est-à-dire cherchant. Quand on sait ce qu'on veut dire, on peut procéder par la formule simple, quand on pense plume en main, on tourne et vire autour de son sujet — De là deux styles tout différents.

30 avril 1876 — Le professeur est fait pour les élèves et non pas l'inverse, comme le médecin pour les malades, et le sabbat pour l'homme. Il faut donc leur parler leur langue, les captiver à leur manière, condescendre à leur allure puisqu'ils ne veulent ou ne peuvent absolument pas se mettre à la tienne. Intrinsèquement le cours en sera moins bon, moins perfectionné, moins complet, mais le professeur doit songer aux gens plus qu'à la chose. Sa tâche est pédagogique. S'il a laissé l'inattention ou la désertion se faire, peu importe la bonté du cours lui-même ; le but est manqué. L'état le paie pour qu'il intéresse ses auditeurs et les allèche à l'étude. Comment ? c'est son affaire. Mais voilà justement ce qui m'est antipathique dans le métier, la nécessité de l'adresse, du calcul oratoire, de l'enjôlement rhétorique, des trucs pour se faire valoir soi-même, des condiments, des allusions, bref la cuisine et les artifices du professorat à la française...

Je ne puis souffrir l'éloquence, lorsqu'il s'agit de pure instruction. Il y a là une sorte de captation et de fraude qui me paraît une infidélité pour la chose, une bassesse pour celui qui l'emploie, un mépris pour ceux qui ont la pratique. — Mais cette loyale austérité est traitée d'impuissance par le vulgaire qui veut qu'on l'enjôle, *mundus vult decipi*, ce respect est qualifié de froideur, les idées ne paraissent que du vide à ces intelligences paresseuses, massives, positives. Le peuple braise après le veau d'or, après les superstitions, les abus, et oblige ses conducteurs à lui donner ce qu'il aime, le vin capiteux, les grosses bourdifailles. Rendez-nous nos idoles, traitez-nous en brutes et nous serons contents, mais dites-nous que nous sommes des dieux et des faiseurs de dieux. — Il est sûr que s'adresser aux instincts inférieurs, aux vieux penchants, aux habitudes invétérées est la méthode du succès. Les anciennes ficelles sont toujours les meilleures.

Mais la question est celle-ci : veux-tu te raidir dans ta méthode personnelle ou faire des concessions à la manière première de ton auditoire ? Mieux vaudrait faire des concessions, essayer de plaire. Seulement le peux-tu ? Découper des sujets particuliers, développer ceux-ci davantage, improviser plus librement serait peut-être un moyen de ramener les élèves qui se débandent. Mais ce sera beaucoup de peine pour rien. Les opinions faites et les répugnances contractées empêchent

toute perception des changements survenus L'impopularité ne se conjure pas, parce qu'elle ne se déjuge et ne se rejuge point Ce qui est fait est fait, ce qui est dit est dit On est classé parmi les professeurs à fuir, cet interdit universitaire persiste quoi qu'on fasse à sa rencontre Il y a donc un véritable enfantillage à réclamer contre cette sentence aveugle et sourde C'est frapper un mur de ses poings

Deux autres issues planter là une carrière stérile et ingrate ; ou bien laisser couler l'eau, considérer la place comme une pension de retraite et travailler, en attendant, à des publications littéraires Ceci est l'attitude d'une quantité de vieux professeurs et la compensation des belles années consumées en un service très peu rémunérateur J'ai vingt-six ans de service, et j'ai sacrifié à cette pauvre carrière les choses les plus précieuses, le mariage, la réputation, une vie plus à mon goût Quand même à présent les services seraient plus payés qu'ils ne valent, l'équité ne réclamerait pas C'est plutôt ma fierté qui en serait blessée — Toutefois la première issue me tenterait davantage Mais je voudrais sortir par la bonne porte, avec les honneurs de la guerre, et non comme un fuyard

Je n'aperçois que des impasses et des humiliations Cela ne met pas de bonne humeur C'est pourquoi j'ai en horreur de penser à l'avenir. J'y marche à reculons et les yeux fermés, pour sauvegarder du moins l'heure présente contre l'anxiété, l'amertume et le désespoir Le travail n'est qu'un bouclier protecteur Il s'agit toujours de masquer l'abîme, de tromper la faim assouvie, d'étourdir les chagrins du cœur, de faire bonne mine à jeu perdu Quand tout s'en va sous l'eau, la santé, les amis, la mémoire, les illusions, les croyances, on se réfugie successivement sur les points non submergés de l'être, et c'est ainsi que me voilà rimcur de circonstance et joueur d'échecs à l'occision A ne regarder que ses brèches envahissantes on deviendrait enragé.

13 mai 1876 (neuf heures du soir) — Bonne journée. Bouclé les *Étrangères*¹, du moins les soixante et une traductions, car il reste l'appendice et les notes à corriger encore. — Est-ce que j'éprouve du soulagement, de la joie, de l'orgueil, de l'espérance ? Pas trop Je n'éprouve rien du tout, ou du moins la sensation est si confuse que je ne puis l'analyser Je serais plutôt tenté de me dire que de labeurs pour un aussi mince résultat ! *Much ado for nothing* ! Les rythmes nouveaux me laissent froid. — Et cependant l'œuvre est réussie Mais qu'importe la traduction en vers ! Mon intérêt s'en détache déjà Mon esprit demande autre chose, et mon activité aussi ..

Qu'est-ce qu'Edmond Scherer va dire de ce volume ? Cela m'intéressera, car sa critique est impitoyable.

1. *Les Étrangères, poésies traduites de diverses littératures*, par H.-F. Amiel, 1876. — Cet essai proposait quelques innovations rythmiques.

15 mai 1876. — Ce matin, corrigé les épreuves finales des *Étrangères*. Voilà une affaire dans le sac. La théorie en prose qui termine le volume m'a fait plaisir, elle m'a plus agréé que la seconde partie (Rythmes nouveaux). L'ensemble de l'ouvrage est un problème résolu, celui de la traduction en vers français, considéré comme un art spécial. C'est de la science appliquée à la poésie. Le tout n'est pas de nature à déconsidérer un philosophe, car ce n'est que de la psychologie appliqué.

21 mai 1876. — Qu'ai-je fait depuis septembre dernier ? Un travail sur Mme de Stael, *Les Étrangères*, 2 000 vers environ, *L'escalade de 1602*, 450 vers, *Charles le Téméraire*, 1 200 vers.

J'ai présidé quelques séances, fait aboutir un concours de littérature, corrigé des épreuves, relu La Fontaine, beaucoup écrit de lettres. Mais voilà tout. Je dois avoir prodigieusement perdu de temps, musé, rêvassé, piétiné, bousillé. Ah ! j'oubliais j'ai étudié le xv^e siècle, avec les chroniqueurs et les *Volkslieder*, avec les historiens J. de Muller, Barante, Vuillemin, de Gingins, Daguet, Laurent, Zellweger, Comines, Delamarche, Cantu, Lavallée, Michelet, revu beaucoup de poésies en diverses langues avant d'avoir adopté les soixante et un morceaux spécimens pour les *Étrangères*. — Relu V. Hugo, Coppée, Sully-Prudhomme, lu la quatrième année de la *Critique philosophique*.

Pourquoi donc me semble-t-il avoir dormi ? Parce que le tout ne diffère pas beaucoup de rien, et que neuf mois disparus ne sont pour ma conscience que fumée légère. Impossible de me prendre au grand sérieux. Tout ce que je fais ne me paraît qu'un néant, un badinage, une manière de tromper le vide menaçant que je sens en moi. Je n'ai ni résignation, ni sérénité, ni espérance.

31 mai 1876. — Tout le mouvement de l'univers n'est que manière pour la pensée. L'esprit cherche donc à s'en isoler pour se soumettre. La méditation est une retraite en soi, elle construit une cellule invisible, qui soit un observatoire et un laboratoire, où les phénomènes tourbillonnants soient tamisés, choisis, analysés, convertis en lois générales, en idées, en modes de l'esprit. Elle suppose deux choses, la communication avec le monde, et la faculté de s'en abstraire.

Nous n'avons pas besoin de chercher le monde, car il vient à nous tout seul, c'est la défensive qui est plus malaisée. La dissipation est le fait de nature, mais le recueillement utile suppose beaucoup d'art, de discipline, de précautions et d'arrangements. Nous devons imiter l'appareil optique, par lequel, étant donnés les rayons lumineux directs et réfléchis qui essaient et frissonnent dans l'espace, l'individu arrive à prendre conscience des formes, des corps, des couleurs et des distances. Nous devons nous fabriquer l'analogue de la pupille, du cristallin, de la rétine. Notre esprit doit découvrir les meilleurs appareils pour son fonctionnement, les abat-jour, les lentilles, les compas, les prismes, qui lui permettent de se saisir de son objet, la vérité.

12 juillet 1876 — Misère sur misère Au réveil, hébétude des sens et accès de toux, paupières dolentes, incapacité, tristesse La toilette, le déjeuner, les frictions, l'air frais m'ont un peu refait, et l'énervement est moindre Mais c'est encore l'état déprimé O la santé ! Être dispos, allègre, gaillard, en appétit, en gaieté, en puissance, quelle bénédiction ! Hélas ! à présent, je n'ai plus de dents pour manger, et tout m'est difficile : le sommeil, la digestion, le travail, le voyage Je ne puis supporter la grande lumière, la sucur, l'oreiller de plumes, le lit chaud ni froid, etc Bref, je suis horriblement sensible et douillet, ou plutôt vulnérable et délicat Tout m'entame, et je ne m'adapte presque plus à rien Cela ne peut aller ainsi Il faut ou me fortifier ou disparaître Les éneivés sont malheureux Ils ne reprennent que laborieusement et artificiellement l'équilibre et le dessus, la noyade s'approche, et ils l'expérimentent en détail

Une autre preuve d'usure générale de mes nerfs, c'est la déperdition Tout me quitte, les cheveux, les dents, la mémoire et la volonté J'assiste à mon décerclément et mes douves se relâchent au fur et à mesure, mon pauvre baril ébaroui ne peut plus rien retenir dans ses flancs Le découragement et l'indifférence accélèrent cette démolition, car je me détache de ce qui se détache de moi Bref, toutes mes appartenances et dépendances natives, toutes mes richesses acquises, me sont successivement retirées Dépouillement précoce, pénible épreuve

Après tant de malheurs, que vous reste-t-il ? — Moi

Ce moi, c'est la conscience, centrale, l'axe de toutes les branches retranchées, le support de toutes les mutilations. Je n'ai bientôt plus que cela, la pensée nue. La mort nous réduit au point mathématique, la destruction qui la précède nous refoule par cercles concentriques de plus en plus étroits vers cet asile dernier et inexpugnable. Je savoure par anticipation ce zéro dans lequel s'éteignent toutes les formes et tous les modes Je vois comment on rentre dans la nuit, et inversement je retrouve comment on en sort. La vie n'est qu'un météore dont j'embrasse la courte durée. Naître, vivre et mourir prennent un sens nouveau à chaque phase de notre existence. S'apercevoir comme une fusée, assister à son propre et fugitif phénomène, c'est de la psychologie pratique. J'aime bien mieux regarder le monde, qui est un feu d'artifice plus vaste et plus riche, mais, quand la maladie rétrécit mon horizon et me ramène sur ma misère, ma misère est encore un spectacle pour ma curiosité Ce qui m'intéresse à moi, malgré mes dégoûts, c'est que j'y trouve un exemplaire authentique de la nature humaine, par conséquent un spécimen de valeur générale. Mon repas n'a plus qu'un mets, mais c'est encore un repas. L'échantillon me fait comprendre une multitude de situations analogues et une foule de mes semblables

A supposer que ce moi persiste après la dissolution de son organisme

actuel, il serait curieux pour lui de comparer une autre façon de conscience et de pensée, je suppose celle des êtres de Mars, Jupiter, et autres planètes de notre système, ou des habitants de Sirius ou autres soleils

Prendre conscience de tous les modes possibles de l'être serait une occupation suffisante aux siècles des siècles, du moins pour les consciences fines qui relèvent du temps. Il est vrai qu'elles pourraient s'empoisonner cette félicité progressive par l'ambition de l'absolu et du tout à la fois. Mais on peut répondre que les aspirations sont nécessairement prophétiques, puisqu'elles n'ont pu naître que sous l'action de la même cause qui leur permettra d'aboutir. L'âme ne peut rêver l'absolu que parce que l'absolu est, la conscience de la perfection possible est la garantie que le parfait sera. .

La pensée est éternelle, c'est la conscience de la pensée qui se fait graduellement à travers les âges, les races, les humanités. Telle est la poétique de Hegel. L'histoire de l'esprit serait l'approximation de l'absolu, et l'absolu diffère aux deux bouts de cette histoire. Il *est* au début, il *se sait* à l'arrivée, ou plutôt il avance dans la possession de soi-même avec le déroulement de la création. Ainsi pensait également Aristote.

Si l'histoire de l'esprit et de la conscience est la moelle même et l'essence de l'être, alors être acculé à la psychologie personnelle, n'est pas sortir de la question, c'est être dans le sujet, au centre du drame universel. Cette idée est consolante. Tout peut nous être enlevé, si la pensée nous reste, nous tenons encore par un fil magique à l'axe du monde. Mais nous pouvons perdre la pensée et la parole. Il reste alors le sentiment simple, le sentiment de la présence de Dieu et de la mort en Dieu, c'est un dernier vestige du privilège humain, celui de participer au tout, de communiquer avec l'absolu.

Ta vie est un éclair qui meurt dans son nuage,
Mais l'éclair t'a sauvé s'il t'a fait voir le ciel.

14 juillet 1876 — Reçu *Échos poétiques* (flouffons pour le Tir fédéral de Lausanne)... Écume de bière, troisième qualité, rime de rimes incorrectes et de banalités fades, que le populaire prend pour de la poésie, grossiers boutons de cuivre qu'il confond avec des bijoux.

O patriotisme de cantine, tu es fait pour dégoûter de tout ce que tu manipules si lourdement. après toi, on n'ose plus chanter la patrie, la liberté, la carabine, comme on répugne à boire à la coupe où le palefrenier malpropre vient d'essuyer ses lèvres. Mais pourquoi ce dégoût ?

Nous sommes de ce monde où les plus belles choses
Ont un pire destin *

Toutes les grandes idées sont destinées à l'encanaillement. Les mots les plus nobles doivent traîner dans les cabarets, comme le nom

suprême de Dieu finit par entrer dans tous les jurons. Ce qui est le plus saint, le plus grand, le plus éthéré, le plus mystérieux, est condamnée à cette dégradation inévitable. Le manteau même de la déesse ou de la madone, de chute en chute, arrive au fumier. L'égoût est l'héritier universel de toutes les magnificences de l'histoire.

Et pourquoi pas ? c'est le droit des épais et des nombreux de se griser à leur tour de ce qui a fait l'enthousiasme des penseurs, des héros et des saints. Les idiots couchent dans le lit des génies. Cela leur donne une illusion d'amour-propre.

Les choses délicates doivent s'habituer à cette perspective, d'être un jour empoignées par les lourdes mains noires. Mais j'aime encore mieux pour elles ce sort que celui d'être exploitées par les aigrefins, les hypocrites et les fourbes. Or il faut opter entre ces deux maux. Espérer pour les vérités l'asile d'âmes dignes de les comprendre et de les honorer, c'est une chimère. Les multitudes les avilissent, les habiles en tirent des moyens de fraude et de gouvernement. La vraie élite humaine, qui est tout au point de vue de la qualité, n'est rien pour la quantité.

Résignons-nous. Il faut que des voix avinées et enroutées braillent le Progrès, beuglent la Liberté, vocifèrent la Fraternité. Les chefs-d'œuvre de l'art plastique arrivent à la foire sous la forme de grotesques images. Qu'importe ! Si l'enlaidissement de la copie rencontre des yeux de plus en plus ignares, il y a convenance mutuelle. L'estampe qui séduit l'enfant ou le sauvage, fait reculer l'artiste, mais elle a trouvé son public. — Heine ne voulut pas partager l'athéisme avec son cordonnier. Qu'y gagnait-il ? les gens ont beau réciter le même symbole, ils ne le comprennent chacun que suivant sa mesure, sa culture et sa portée.

Les raffinés ont tous la même superstition que les femmes anglaises, celle de la distinction. Ils sont antiplébéiens, anti-égalitaires, ils ne reconnaissent d'égaux que dans leurs pareils. Ils ne peuvent se résoudre à passer pour zéro les différences de culture, d'éducation, de noblesse native, de clairvoyance et de goût, et à traiter les malotrus, les malapris, les manants de pair à compagnon. Pour eux, la verroterie, la ferblanterie, la ripopée ne peuvent être confondues avec le diamant, l'acier, la liqueur fine. Bref, ils perçoivent malgré tout les différences et les degrés. L'esprit démocratique, lui, ne veut voir que les ressemblances. La vraie critique consiste à voir les deux choses à la fois. L'écrivain populaire est celui qui dégage ce qu'il y a de commun dans toutes les couches sociales, et qui s'adresse à cette moyenne de préjugés, de sentiments, de passions que n'atteignent pas les diversités particulières.

Être populaire, être national, cela te serait possible, si tu rencontrais un peu plus de sympathie, d'accueil, de justice, quoique personnellement tes affinités avec ton milieu et avec ta double patrie genevoise et suisse soient bien peu marquées. Mais l'impersonnalité t'est si facile. — Seulement quand on se refuse à te reconnaître, la néces-

sité de la défensive te rejette dans la froideur et tu exagères les contrastes pour ne pas les laisser oublier. Le débonnaire laisse dormir ses droits s'ils ne sont pas contestés, une négation insolente l'oblige à les faire valoir. Désavouer ce qu'on a de meilleur est une lâcheté. S'incliner devant les erreurs de la platitude ou les arrogances de l'infériorité est une bassesse. De cela, je ne me sens pas capable.

Le dédain vaut mieux que la colère, la pitié mieux que le dédain, l'indulgence mieux que la pitié, et la bonté mieux que l'indulgence.

16 juillet 1876. — De mes quatorze mille pages de journal, qu'on en sauve cinq cents, c'est beaucoup, c'est peut-être assez. Une seule urne suffit à contenir nos cendres et à conserver notre nom pendant quelques générations encore, si nous sommes de ceux qui ont eu l'apparence d'un nom. Des mille milliards d'hommes qui ont vécu, combien ont laissé une trace glorieuse ? un sur cent millions. Tous les autres font partie de l'humus historique et anonyme qu'accumulent les siècles. Peu d'entre nous échappent à la fosse commune de l'oubli. Le Livre de mémoire a peu de places et ne les cède qu'aux privilégiés. Il est déjà difficile de laisser un souvenir durable à plus de deux ou trois aimants.

22 juillet 1876 — Lecture. cinquante pages de Töpffer (*Bibliothèque de mon oncle*). Déçu en mal. Prestige entamé. Mes impressions d'autrefois le plaçaient trop haut. Une foule d'imperfections m'apparaissent dans ce que je croyais un chef-d'œuvre (les incohérences, les trucs, la recherche, les tics, le défaut d'unité morale). Valeur très mélangée. Originalité assez laborieuse. Ces révisions critiques à dix ou vingt ans de distance déplacent souvent beaucoup les valeurs relatives. Les *distinguo* arrivent et abondent. Le parfait résiste, mais ce qui est veiné, soufflé, artificiel, descend en grade. Ce qui surprend dans Töpffer, c'est le manque d'homogénéité dans la pensée, le ton, le style. Les pages ne se tiennent pas ensemble et n'ont pas l'air d'être du même âge ni de la même main. Les impropriétés de ternies, les fautes de français ne sont pas rares. Un filon de goguenardise assez vulgaire traverse ce talent dont la force est dans le pittoresque, et le charme dans les saillies de sensibilité et de bon sens, alternant avec la malice.

23 juillet 1876 (*dix heures du soir*). — Nous achevons la *Bibliothèque de mon oncle*, première partie, et commençons le *Voyage autour de ma chambre*.

Celui-ci est plus élégamment écrit et plus homogène que l'autre ; mais on sent trop la gageure, le badinage ; l'ouvrage genevois a plus de sève, plus de cœur, plus de pittoresque, plus de sentiments sérieux, il vous saisit davantage et par de meilleurs endroits. Et je n'ai revu cependant que les deux premières amourettes de Jules, savoir Héloïse

et Miss Lucy La Juive est encore bien supérieure, si mes souvenirs ne me trompent.

Un peu plus de naïveté et de vraisemblance embellirait bien, davantage cette délicieuse nouvelle, dont le défaut est la disparité des pages et des tons. Voir à la fois avec les yeux de la quinzième année et de la cinquantaine, cela se peut, pourvu que ce soit le même personnage qui se raconte et qui se juge, mais l'intervention de l'auteur, un tiers personnage, avec ses malices personnelles, cela nous gâte la réalité du récit.

En quoi réside le charme de l'humour ? en ce qu'il nous fait vivre de beaucoup de manières à la fois. Nous sommes à la fois triste et gai, illusionné et désillusionné, jeune et vieux, tendre et moqueur. — Mais l'art du romancier humoriste est de maintenir malgré cela l'unité du personnage et de rester dans les données de sa propre fiction. Dès qu'il pèche contre cette règle, il fait évanouir le prestige et brise la bulle d'iris que nous aimons à enfler avec lui, cette inadvertance nous dépite, nous fait peine, c'est un rêve qui s'envole ; l'enchantement nous réveille de notre enchantement par sa faute et nous lui en voulons.

Le secret de la fiction heureuse, c'est donc aussi une logique, logique de la fantaisie, de l'illusion, du sentiment, mais logique néanmoins, c'est-à-dire enchaînement des parties, convergence des effets, unité d'impressions. Ce secret est également celui du style, celui du théâtre. Il est la concentration de mille convenances délicates, la mise en accord des contrastes eux-mêmes, la simulation de la vie qui résout continuellement ce problème.

Ce qu'on raconte doit avoir l'air *arrivé*, et celui qui raconte doit le premier y croire ; sinon, nous ne sommes plus en poésie, mais en prose. L'ironie nous glace, et l'invraisemblable nous laisse indifférent : donc le poète doit être un magicien sincère qui ne se moque ni de son auditoire, ni de son art. La moquerie est forcément stérile et inféconde ; elle détruit tout et ne crée rien : donc le romancier doit être naïf, au moins la plume à la main.

Pour me tuer des pleurs, il faut que vous pleuriez.

Ainsi la folie même a sa méthode, la fantaisie a son espèce de raison, l'apparence de la vie a son mystère comme la vie. Autant vaut dire que toute production a la même loi profonde ; produire c'est engendrer ; l'étincelle de l'existence ne se communique que dans l'amour, et dans l'amour il y a toujours illusion, car il y a de l'idéal.

24 juillet 1876 (*huit heures du matin*). — Inconvénient du Journal intime : il est trop complaisant pour nos lamentations ; il remplace action médiatrice par la description des maux ; il dérive d'ordinaire vers l'apologie ; il est un épicurisme plutôt qu'une discipline, du moins quand on est passé de la morale à la psychologie et qu'on a substitué la contemplation à la sanctification, Montaigne à Pascal.

Le Journal intime est une manière de rêver, et par conséquent de flâner. C'est de l'oisiveté occupée, une récréation qui simule le travail. Il n'y a pas de travail sans but utile, sans effort et sans esprit de suite. Or j'écris ici sans but quelconque, sans continuité d'idée et sans direction voulue. — A quoi me sert cet interminable soliloque ? A penser et à écrire, ou plutôt à défendre d'engourdissement complet la faculté de réflexion et celle d'expression. C'est quelque chose. Mais, en même temps, ce procédé trop commode m'empêche de faire un livre et de construire une théorie. Or l'indolence n'entretient pas la force. Le laisser aller n'aiguise, n'augmente aucune aptitude. Le pelotage éternel ne fait gagner aucune partie.

A préluder sans fin, l'œuvre ne vient jamais

Le monologue sans frein, sans borne et sans intentions, s'il défend de l'anéantissement, affaiblit néanmoins. Il conduit à l'inertie par le rabâchage et à l'épuisement par déperdition vaine. C'est une coulée de sève, une fistule qui ruine, une fuite de douve. Cette sottise fuse, mine, dévore, consume la vie sans profit pour personne. C'est l'holocauste à la déesse stérile, à l'Inutilité.

Ainsi tu auras couvé des œufs de pierre toute ta vie, d'abord en te dévouant par devoir à des œuvres infécondes et à des êtres ingrats, ensuite en éternisant pour ton compte les préludes de l'attente et les soupirs du découragement ; enfin en te refusant par orgueil à faire valoir tes restes (comme s'ils pouvaient donner ta mesure, la mesure de tes premières capacités ou de tes ambitions) et en te réfugiant dans les bagatelles. Inadaptation à ton milieu, rupture avec les circonstances, dégoût de ton sort, cœur froissé, te raidir et t'abstenir, te distraire en te disséminant. Cette histoire est mélancolique ! Elle ressemble à une vie manquée.

Oui, mais à qui la faute. es-tu à condamner ou à plaindre ? Ton climat moral a recroquevillé ton âme, ton talent, ton caractère. Tu eusses voulu être accepté, il fallait t'imposer de force. Cette nécessité t'a rempli de dégoût. L'animosité, la haine, le soupçon, la perte ou simplement la mésintelligence, et l'inintelligence incurables du prochain t'ont fait tomber les bras. Et la désespérance tranquille t'a ôté jusqu'à la tentation de la lutte. Ce monde est darwinien, et tu n'es pas de ce monde. Le désaccord est fondamental.

26 juillet 1876. — Relu le cahier 141¹, avant de coudre son successeur. Le journal est un oreiller de paresse, il dispense de faire le tour des sujets, il s'arrange de toutes les redites, il accompagne tous les caprices et méandres de la vie intérieure et ne se propose aucun but.

¹ Le cahier 141 du *Journal intime*, qui porte, entre autres remarques jetées sur sa couverture : « 20 juin-25 juillet 1876, cent pages en un mois, ce chiffre dépasse de beaucoup la moyenne ».

Ce journal-ci représente la matière de quarante-six volumes à trois cents pages. Quel prodigieux gaspillage de temps, de pensée et de force ! Il ne sera utile à personne, et même pour moi il m'aura plutôt servi à esquiver la vie qu'à la pratiquer. Le journal tient lieu de confident, c'est-à-dire d'ami et d'épouse, il tient lieu de production, il tient lieu de patrie et de public. C'est un trompe-douleur, un dérivatif, une échappatoire. Mais ce factotum, qui remplace tout, ne représente bien quoi que ce soit. Il me rappelle ce meuble dont parle Topffer, à la fois parapluie, canne, siège, et qui était insuffisant dans tous les emplois. Le journal est un pis aller, d'accord. Mais en voyage on simplifie son attirail, et ma vie provisoire ne sort pas de l'état de voyage...

(*Onze heures du soir*). — Qu'est-ce qui constitue l'histoire d'une âme ? C'est la stratification de ses progrès, le relevé de ses acquisitions et la marche de sa destinée. — Pour que ton histoire instruisse quelqu'un et t'intéresse toi-même, il faudra qu'elle soit dégagée de ses matériaux, simplifiée, distillée. Ces quatorze mille pages ne sont que le monceau des feuilles et des écorces de l'arbre dont il s'agirait d'extraire l'essence. Une forêt de cinchonas ne vaut qu'une barrique de quinine. Toute une roseraie de Smyrne se condense dans un flacon de parfum.

Ce langage de vingt-neuf années se résume peut-être en rien du tout, chacun ne s'intéressant guère qu'à son roman et à sa vie personnelle. — Tu n'auras peut-être jamais le loisir de le relire toi-même. Ainsi.. ainsi quoi ? Tu auras vécu, et la vie consiste à répéter le type humain et la ritournelle humaine comme l'ont fait, le font et le feront, aux siècles des siècles, des légions de tes semblables. Prendre conscience de cette ritournelle et de ce type, c'est quelque chose et nous ne pouvons guère faire rien de plus. La réalisation du type est mieux réussie et la ritournelle plus joyeuse si les circonstances sont propices et clémentes, mais que les marionnettes aient fait comme ceci ou comme cela...

Trois p'tits tours, elles s'en vont !

tout cela tombe au même gouffre, et revient à très peu de chose pres au même

Se gendarmier contre le sort, se débattre pour échapper à l'issue inévitable, c'est presque puéril. Quand la durée d'un centenaire et celle d'un éphémère sont des quantités sensiblement équivalentes, — et la géologie ou l'astronomie nous permettent de regarder ces durées de ce point de vue, — que signifient nos imperceptibles vacarmes, nos efforts, nos colères, nos ambitions, nos espérances ? Pour le songe d'un songe il est risible de soulever de prétendues tempêtes. Les quarante millions de galionelles qui peuplent un pouce cube de craie

comptent-ils beaucoup pour nous ? Les quarante millions d'hommes qui font la France comptent-ils davantage pour un sélénite ou un jovien ?

- Être une monade consciente, un rien qui se connaît comme le fantôme microscopique de l'univers c'est tout ce que nous pouvons être

28 juillet 1876 (onze heures du soir). — Lecture. Topffer (*Le Presbytère*, première partie). Le paysage en est un peu mou, et la fable a des invraisemblances. Mais que la peinture des rêveries de l'adolescent est délicatement faite ! Les canards, le chien, la Pernelle sont charmants. Prévère et Reybaz, Charles et Louise sont pleins de vie et de réalité. — Il est évident que l'extraordinaire n'est point indispensable à l'art, les choses et les gens de tous les jours sont matière suffisante, il faut seulement savoir les rendre et les reproduire avec vérité, relief et grâce, leur conserver le caractère et la couleur et, avant tout cela, les voir. Voir le pittoresque et le poétique dans tout ce qui nous environne et nous touche, c'est le talent original, bien différent du talent dérivé, qui n'aperçoit qu'à travers les formes littéraires créées par d'autres, et ne tire son magnétisme que d'un autre aimant. Celui qui extrait directement de la nature conserve le privilège de la nouveauté. Il peut être incorrect, il est du moins inventif et, par ce côté-là, il a quelque chose de durable. Le style d'imitation, le contre-coup de répercussion est au style de source ce que dans l'arc-en-ciel double le premier arc est à l'autre, ce que l'éclat est au reflet.

Le monde et l'homme sont partout ; là où nous sommes, il y a tout ce qu'il faut pour l'art. Ce n'est donc pas l'étoffe qui manque, c'est l'ouvrier, c'est l'observateur ingénieux et l'industriel styliste. Comment tirer parti de cet arbre, de ce mur, de cette anecdote, de cette impression, de ce concours particulier de rayons et de circonstances ? Voilà la question. Les hommes de génie rendent les bagatelles importantes et font la valeur des choses. Des milliers de sites et de villas l'emportent sur les Charmettes de Rousseau, mais Rousseau leur a été refusé. Ainsi les sujets abondent, c'est le dompteur qui fait défaut. Le grand esprit grandit tout, l'inventeur fait de rien quelque chose ; celui qui pense fait sortir d'un grain de sable plus de trésors que l'irréfléchi d'une île entière.

L'art suprême, c'est donc l'art de féconder tous les sujets, la méthode novatrice et créatrice, arrachant de tout l'étincelle cachée, la paillette de diamant, la note expressive, le trait caractéristique, l'accent ou la leçon.

Tout ce qu'il a touché se convertit en or

8 août 1876. — La femme est une passivité aimante qui reçoit l'idée et l'étincelle, et ne s'électrise pas seule. La virilité seule commence quelque chose spontanément, est une origine, un *punctum saliens*.

Donc le principe féminin est subalterne, il vient à la suite et en second. C'est l'homme qui de nature est le maître dans l'art, la législation, la science, l'industrie ; la femme est élève, disciple, servante, imitatrice. La courtoisie chevaleresque a beau le dissimuler, il n'y a pas égalité entre les sexes. Indispensables l'un à l'autre, l'un est conducteur, l'autre conduit. Le bélier est le chef de la brebis, le contraire serait une aberration et une monstruosité. L'orgueil des femmes américaines amènera une réaction, tout ce que sont ces dames, elles le doivent à l'homme ; que celui-ci se lasse dans sa générosité et les laisse à leur propre mérite, le plongeon expiatoire leur fera mesurer l'immensité de leur ingratitude.

La nature a voulu la subordination de la femme ; l'homme civilisé dignifie sa compagne, se soumet volontairement à la grâce, à la douceur, à la faiblesse, lui crée un droit protecteur, lui fait une place privilégiée. Mais si l'obligé, niant le bienfait, prétend avoir gagné ce qu'on lui a donné et ne rien devoir à personne, le bienfaiteur pourra s'arrêter net dans cette voie.

L'illusion est celle-ci : la supériorité constitue un devoir moral du supérieur envers l'inférieur ; mais l'infériorité ne constitue aucun droit légal de l'inférieur sur le supérieur. La générosité est belle et noble, mais elle est facultative, le boiteux, en exigeant qu'on le porte, fait disparaître le désir de l'aider. L'homme se plaît à protéger la femme, mais que la femme le somme impérativement de la servir et de la protéger, le goût en passe aussitôt à celui qu'une prière eût attendri.

En substituant la sphère légale à la sphère morale, l'émancipation des femmes desséchera la société, comme la charité légale détruit la charité réelle, comme l'amour par ordre stériliserait la couche conjugale. — En demandant plus que l'égalité civile et l'égalité économique, les femmes jouent gros jeu. On leur demandera l'égalité des services, et ce sera bien fait.

14 août 1876. — L'ingénuité confiante, c'est-à-dire l'abandon, est le trait distinctif de la bonne nature allemande. Avec elle, il y a plus de sécurité qu'avec tout autre, parce qu'il y a plus de franchise, de probité, de simplicité. Ici l'homme est plus près de l'homme, la main touche la main, le cœur parle au cœur, avec moins de voiles ou d'ambages, de finesse et de précautions. *Die Treue* est encore la vertu dominante. De là aussi la susceptibilité avec les railleurs, la gaucherie avec les adroits, l'antipathie pour les rusés, l'admiration naïve pour l'élégance, et aussi l'exagération gourmée des manières de bon ton. Quand l'Allemand doit sortir de sa bonhomie, il ne sait plus quelle mine faire. — Le manque de noblesse me choque, mais j'ai un faible pour cette candeur affectueuse, pour cette loyauté du *Gemüth* qui ne se sent à l'aise que dans la bienveillance réciproque. Ce n'est pas acheter trop cher l'immédiateté des rapports humains que de la payer

par une familiarité un peu vulgaire. La bonne franquette a aussi sa grâce.

Mais gare aux querelles dans ce milieu, leur crudité dégénère aussitôt en grossièreté. Quand on n'est pas ganté, les ongles paraissent vite. C'est alors qu'on mesure la valeur de la politesse, de la dignité, de la réserve. De même le burlesque allemand est insupportablement bas. Le naturel étant déjà terre à terre, il est évident qu'à descendre un étage ou deux on doit arriver au trivial, au brutal et à l'ignoble.

Ainsi tout se compense. C'est pourquoi on ne saurait mettre une nation au-dessus d'une autre. Mais avec les individus, il n'en est pas de même, eux peuvent réunir les qualités de plusieurs nations et atténuer les défauts correspondants. Aussi, sans aimer les défauts allemands, français, italiens, anglais, genevois par exemple, il y a surtout des personnes distinguées que je puis aimer et estimer. On m'a souvent cru ici un entraînement pour l'Allemagne, ce qui est une parfaite erreur, mais je sais ce que vaut l'Allemagne. A Lausanne, on me trouve très genevois, et Dieu sait pourtant si l'esprit genevois est de mon goût.

21 août 1876. — La tendance croissante des penseurs contemporains est de rejeter la liberté, l'immortalité, le théisme. La doctrine de l'Évolution tend à remplacer les autres. Tout ce qui la contrarie, le dualisme, la révélation, la liberté morale, est attaqué énergiquement. Au fond, il y a des méprises diverses. La foi s'appuie sur le mystère, qu'elle n'explique pas, mais qu'elle accepte. La science veut constater, contrôler, vérifier, expliquer et n'accepte rien sans garantie. — Si la foi pouvait et voulait convenir qu'elle ne sait rien de ce qu'elle croit, la science reconnaîtrait plus aisément que l'inconnu est immense et que l'inconnaissable est plus vaste que l'inconnu.

La foi est une anticipation imaginaire de la connaissance, une explication provisoire et hypothétique, que le sentiment trouve ou accueille, mais qu'il confond avec une vérité prouvée et démontrée. Tantôt la foi est un stimulant de la recherche et par conséquent un moyen de découverte; tantôt elle est un barrage et un obstacle à toute poursuite et à toute innovation. Dans le premier cas, c'est la foi philosophique à la vérité, dans le second cas, c'est la foi ecclésiastique à un dogme, à une formule, à un système. L'une croit à la vérité cachée mais réelle, l'autre croit à la vérité apparente et reçue. C'est par la foi au paradoxe qu'est attaquée la foi orthodoxe. La foi à la science lutte contre la foi religieuse. Ou plutôt deux religions sont aux prises. La Tradition et la Révolution, l'ancien et le nouveau, l'esprit conservateur et l'esprit novateur entrent dans la mêlée.

29 août 1876. — Ma vie n'est pas saine et normale, car elle est livrée à tous les tourbillons intérieurs et ne réalise aucun plan. Je vis non seulement au jour le jour, mais je passe par toutes les manières de

voir et de sentir, sans règle fixe, sans dessein arrêté, sans unité de caractère et de conduite. Je ne veux rien, je me laisse flotter à tous les vents de l'air et à tous les courants de l'onde, comme une feuille morte qui aurait la propriété de se sentir elle-même. Je ne suis qu'une conscience psychologique, un milieu où se passent des phénomènes que je ne dirige point et que je me contente de noter. Je me regarde vivre, comme on suit un rêve, par curiosité forcée. C'est être une pensée, moins que cela, une perception intérieure, un sphéromètre enregistreur, ce n'est pas être un homme. Un homme fait de sa vie une œuvre et laisse une œuvre, son activité a un but et devient un travail, ses tendances se classent et se trient, il devient un caractère, un individu, quelqu'un. Toi, tu en restes à l'indétermination, à la virtualité, tu n'es qu'en promesse, qu'en espérance, qu'en perspective... Comme les nuages, tu attends que le vent te pousse, que le soleil te dore, que la chaleur te soulève.

Tu as passé de la morale à la psychologie, de l'activité volontaire et responsable à la passivité méditative, de la vie virile à l'existence végétale, de la vaillance à la rêverie. La société n'étant qu'une arène, tu n'es plus de ce monde, tu n'en parles plus la langue et l'on ne t'y comprend plus...

Chrétiens, Juifs, Musulmans, matérialistes, stoiciens, épicuriens ne savent que faire de toi, les économistes non plus. Ton quiétisme bouddhique, serait expulsé même de nos derniers couvents. Les évolutionnistes te trouveraient aussi un aérolithe, un échantillon baroque et anormal, une monstruosité bouffonne. Le danger de cette bizarrerie, c'est l'isolement absolu. Il ne faut pas rompre avec son temps, car à lui cela est bien égal. Il ne s'embarrasse pas des êtres énigmatiques, et les rejette dédaigneusement parmi les non-valeurs. Pour être de ce monde, il faut servir à quelque chose, avoir forme, figure, poids, couleur, des propriétés constantes, une énergie propre, et entrer dans l'engrenage des passions, des préjugés, des intérêts, des institutions, des services qui constituent la société. Que ferait-on d'un sélénite ou d'un saturnien tombé dans la foule humaine ? Il ne pourrait ni marcher, ni parler, ni comprendre, et n'aurait rien de mieux à faire qu'à mourir sans retard.

Je m'aperçois très bien que ma culture acquise ne fait pas corps avec moi, que je suis en dedans d'elle et prêt à m'en détacher comme le papillon de sa chrysalide. Le fait d'être un mâle, un Genevois, un Européen, un individu du XIX^e siècle ayant appris ceci ou cela, n'est qu'un accident de surface. Toute cette particularisation est fortuite, et me semble une enveloppe qui peut tomber sans peine. Je ne sens entre moi et une forme quelconque de l'être sensible que des distances très franchissables. Je me réveille, je suis Japonais, femme, fou, enfant, chameau, jovien ou sélénite, que je ne crierais pas à l'impossible. Le temps et l'espace n'existent pas solidement pour moi, et par conséquent toutes les métamorphoses sont faciles. Déjà en 1846, il y a trente ans, j'ai,

pendant deux semaines, senti mon corps hors de mon vrai moi, je le regardais avec curiosité, comme une chose étrangère, et le bruit de mes pas sur le plancher me faisait retourner la tête. Il n'y a donc pas adhérence énergétique entre mon apparence et ma réalité, entre ma forme et ma substance. Ma monade centrale tolère telle ou telle agrégation comme son expression provisoire, mais elle ne se fait pas illusion sur la fragilité de cette configuration. Son essence est polymorphique, et par conséquent foncièrement indéterminable, quoique momentanément déterminée.

Mon individualité c'est de n'en point avoir et de les contenir toutes en puissance, de le sentir, et d'en avoir conscience. Pour me définir, il faut traverser la méthode de la définition, et au lieu de me classer en me spécifiant, me spécifier en me faisant classe, genre, type. Mon individu est de n'être personne, comme Ulysse, mais d'être personnalité non individuelle, personnalité générale. Je suis anonyme, parce qu'aucun nom ne me caractériserait. Je suis amorphe parce que toute forme arrêtée serait une sorte de mensonge. Je ne suis rien (de particulier), parce que je puis être tout (je ne dis pas le tout). Prends garde aux inconvénients, malheureux sélénite.

Esprit-protée, il faut consentir à rester dans sa chenille, pour être et agir quelque part. Ce qui est nécessité pour les autres doit être pour toi concession, condescendance, acceptation. L'éternel doit devenir historique, l'esprit doit se faire chair, la possibilité doit s'enfermer dans un de ses cas algébriques pour qu'il y ait réalité. Cette incarnation est un abaissement sans doute, c'est une déchéance comparée à l'état divin. Mais cette déchéance métaphysique est une noblesse morale, puisqu'elle est un sacrifice consenti. Il est peut-être fâcheux que le monde soit, mais une fois l'humanité existant, sa rédemption successive repose sur ce travail séculaire des esprits se résignant à leur captivité et travaillant à l'endroit où les prédécesseurs ont laissé la besogne collective.

Du point de vue moral, tu accepterais l'incarnation, l'abaissement, la détermination, la solidarité, la participation à l'œuvre collective fût-ce en quantité infinitésimale, tu travaillerais par humilité et religion; tu ferais comme tout le monde, du moins comme les meilleures âmes.

N'est-ce pas le passage de l'Hellénisme à l'Évangile? de l'Olympe à Gethsémani? du culte de la joie à la religion de la douleur? La poursuite de la beauté se transforme en charité. Le fils de Dieu se fait serviteur, le juste se voue à la croix pour sauver ce qui était perdu, l'heureux accepte la souffrance pour consoler tout ce qui souffre. Le beau paraissait supérieur au sublime, maintenant le sublime paraît plus beau que le beau. Le péché apparaît comme la maladie universelle, et assainir les autres en se purifiant d'abord soi-même semble le devoir de tous. Or, le laisser aller, l'indolence, l'apathie, le découragement, l'incurie, sont le contraire de la lutte contre le péché. On s'aperçoit que

l'indulgence envers soi-même est une complicité avec le mal, et l'on se dit que l'abdication n'est pas permise, que le bon exemple est un devoir. Si la désespérance n'est pas une révolte, elle est néanmoins, une faute, car elle ne fait de bien à personne et elle augmente la somme du mal. Nous sommes tous condamnés à la douleur, à la mutilation et à la mort. Ceux qui ont plus reçu et plus à perdre doivent aussi l'exemple de la magnanimité

8 septembre 1876 (*huit heures du matin*) — Temps gris, froid, recliné Une quinte de toux me met comme du vinaigre dans les yeux. Mélancolie.

L'imagination anticipe les maux et les ressent ou les dépeint par avance, cela diminue la surprise quand ils sont là, oui la surprise, mais non la peine. Chose curieuse, on les trouve même cruels de revenir achever leurs blessés, c'est-à-dire qu'on s'en croyait quitte pour la souffrance préalable et imaginaire. Notre imagination à quelque chose du ruminant, elle digère deux fois ses douleurs. Elle prélibe son calice, puis en savoure la lie. Elle se désole de ce qu'elle va perdre, puis de ce qu'elle a perdu.

Mais chez moi tout cela ne conduit pas à l'effort défensif, à l'action, à la révolte. Tout cela n'est que le rêve à double fond de ma passivité attentive. L'idée d'échapper à mon sort, de faire mon sort ne m'aborde même pas. Je sens à l'orientale; je vois, j'entends rouler le char de la fatalité, sera-ce pour moi? peut-être. Mais la pensée d'arrêter ses roues ou de les éviter me paraît enfantine. L'effort suppose l'espérance; or je ne sais plus espérer. Le minimum de volonté qui me reste, se dépense en acceptation et résignation.

J'assiste immobile à mon démembrement. Cette inertie bouddhique est la preuve de l'intellectualisme, de la conversion de toutes les forces de l'être en simple conscience réfléchie. La méditation du zéro sur lui-même, l'évanouissement de tous les phénomènes dans la substance du moi et du moi dans le vide, c'est bien le nirvâna psychologique. Un néant qui s'aperçoit, c'est la pensée pure.

12 septembre 1876. — En toute matière, il serait convenable que le critique eût l'esprit de la chose, un peu de compétence et de modestie. Il est vrai que ces qualités gênent et que, pour être tranchant, il vaut mieux s'en passer. Mais l'intelligent qui ne sent pas ses limites manque d'intelligence, le critique qui ne peut se critiquer n'est pas un vrai critique. Comprendre est quatre fois plus difficile que juger. Comprendre c'est entrer objectivement dans les conditions de ce qui est, tandis que juger c'est simplement émettre une opinion individuelle.

Ceci me fait repenser à Edmond Scherer, qui ne s'aperçoit pas toujours de la différence entre son goût personnel et une sentence impartiale. En poésie et en esthétique, il a quelques opinions préconçues et quelques habitudes irréfléchies, dont il ne sent pas la subjectivité. Ce

qui diminue sa supériorité critique, c'est un trait de caractère, la confiance en soi. Un scepticisme tranchant est une singularité curieuse. Je l'explique, comme tant d'autres choses, par la loi d'ironie. Quand on doute de tout le reste, on ne doute pas de sa sagacité. De même quand la Sainte-Hermandad condamnait au nom du Dieu des miséricordes, elle était impitoyable sans scrupule. Ou quand on fait vœu de pauvreté pour soi, on est rapace pour son ordre. Rien ne sert de se piquer de quelque vertu, puisque la compensation comique s'en trouve toujours à notre insu quelque part. Nous prêtons toujours à rire. Quel est ton ridicule à toi ? Parbleu d'abonder en maximes dont tu ne suis pas une, de t'épuiser à comprendre la sagesse sans la pratiquer, de préparer toujours le rien, de vivre sans vivre. La contemplation qui n'ose pas être purement contemplative, le renoncement qui ne renonce pas tout à fait, la contradiction chronique, voilà ton fait. Le scepticisme inconséquent, l'irrésolution non convaincue, mais incorrigible, la faiblesse qui ne veut pas s'accepter et ne peut se convertir en force, tel est ton malheur. Son aspect comique, c'est la capacité de conduire les autres devenant incapacité de se conduire soi-même, c'est le rêve de l'infiniment grand arrêté par l'infiniment petit, c'est l'apparence de la parfaite inutilité des dons. Arriver à l'immobilité par l'excès de mouvement, à l'impuissance par l'excès des tentations, au zéro par la pléthore des nombres, c'est étrangement bouffon et tristement drôle, et la moindre commère peut en faire des gorges chaudes.

Extrêmement subjectif par le sentiment et objectif par la pensée, ton individualité est d'être impersonnel et ton ennui de devoir être individuel. Ta lacune est dans le vouloir, le principe de ton abstention est dans le doute, et le doute provient de l'impossibilité de tout voir, jointe à la probité qui repousse le parti pris et la décision arbitraire. En d'autres termes, tu es mal adapté à la condition humaine et tu mourras sans avoir vraiment débattu, parce que ton milieu n'a pu ni t'accommoder, ni s'accommoder de toi.

Ton moi condamné à n'être que lui-même, tandis que son instinct profond est d'être le non-moi, voilà l'espèce de supplice dont te ne peux sortir. Il faudrait se borner et cela t'est peut-être impossible, soit parce que ton âme n'y consent pas, soit parce que ton esprit ne sait ce qui devait être choisi. L'indétermination dans la désespérance, c'est le point où se maintient ton être central et que tu retrouves toujours dans ta conscience au-dessous de tes distractions, entreprises et diversions de détail.

Mon âme est un gouffre dont rien n'a jamais satisfait le désir, et que l'extirpation du désir n'a pas encore apaisée. Elle veut pouvoir se donner tout entière, avec amour, foi, enthousiasme, et aucun objet n'a pu l'absorber ni même lui faire illusion. Cette aspiration immense et confuse est une soif qui ne s'éteint point. On demande sa différence avec la souffrance des réprouvés ? C'est que celle-ci est le remords éternel, et que l'autre peut vaguement espérer soit le bonheur soit le néant.

Je ne suis donc ni révolté, ni soumis . nouvelle ambiguïté. L'état inquiet, instable, indéfinissable, anxieux est mon état L'énigme qui se connaît énigme, le chaos qui s'aperçoit, le désordre qui se sent et ne se débrouille pas, telle est ma situation Du reste, même quand l'intuition a traversé et illuminé l'abîme de son large éclair, la vision s'oublie et se mêle ensuite et l'effort est à recommencer L'esprit individuel ne réussit pas à se saisir dans son essence, peut-être parce que son essence est de n'être pas individuel

19 septembre 1876. — Lecture. Doudan (*Mélanges*, deux cent cinquantes pages du tome 1) C'est délicieux ! Esprit, grâce, finesse, imagination, pensée, il y a de tout dans ces lettres Combien je regrette de n'avoir pas connu cet homme-là, qui est le Français sous sa forme exquise, un délicat né sublime (mot de Sainte-Beuve), qui s'est dérobé au public par un trop vif amour de la perfection, mais a été de son vivant et dans son cercle jugé l'égal des meilleurs Il ne lui a manqué guère que la dose de matière, de brutalité et d'ambition nécessaire pour prendre sa place au soleil. Mais apprécié dans la meilleure société de Paris (le monde des de Broglie), il n'a pas cherché autre chose Il me rappelle Joubert.

20 septembre 1876 (*huit heures du matin*) — Poussé Doudan jusqu'à la cent vingt-neuvième lettre Il avait quarante-deux ans et civottait déjà, se plaignant d'un mal de tête perpétuel, craintif et casanier au dernier point Pourtant il a vécu trente années de plus. Est-ce que ce serait mon avenir ? Je ne pense pas Il faut pour cela le coltre solide et les fonctions végétatives en bon état. Or c'est par les voies respiratoires que je suis entamé. J'ai un crabe dans les bronches. Cela n'épargne pas son homme comme les malaises nerveux.

Un pâle soleil balafre de son rayon matinal le Palais de Justice en face de moi. Ce rayon n'est ni chaud ni lumineux , il sourit comme un vieillard Ce n'est pas le « sourire gigantesque » que Doudan attribue à Vinet, c'est le sourire de la résignation triste, une éclaircie fugitive et sans conséquence.

(*Plus tard.*) — L'esprit consiste à satisfaire l'esprit d'autrui en lui donnant deux plaisirs à la fois, celui d'entendre une chose et d'en deviner une autre, c'est-à-dire de faire coup double. Ainsi Doudan n'énonce presque jamais directement sa pensée, il la déguise, et l'insinue par l'image, l'allusion, l'hyperbole, la litote, l'ironie légère, la colère feinte, l'humilité jouée, la malice aimable. Plus la chose à deviner est différente de celle qui est dite, plus il y a de surprise agréable pour l'interlocuteur ou le correspondant Cette manière subtile et charmante de s'exprimer permet de tout enseigner sans pédanterie et de tout oser sans blesser Elle a quelque chose d'aérien et d'attique, mêlant le sérieux et le badin, la fiction et la vérité, avec une grâce

légère que La Fontaine et Alcibiade ne désavoueraient pas. Ce badinage socratique suppose une liberté d'esprit qui surmonte la maladie et la mauvaise humeur. Cet enjouement délicat n'appartient qu'aux natures exquises, dont la supériorité se cache dans la finesse et se révèle, par le goût. Quel équilibre de facultés et de culture il réclame ! Quelle distinction il témoigne ! Il n'y a peut-être qu'un valétudinaire capable de cette morbidesse de touche, où la pensée vile se marie à la mutinerie féminine. L'excès, s'il y a excès, est peut-être dans l'effémiation du sentiment. Doudan ne peut plus supporter que le parfait, le parfaitement harmonieux, et tout ce qui est rude, âpre, puissant, imprévu, brutal, lui donne des convulsions. Le haïdi en tout genre l'agace. Cet Athémien de l'époque romaine a l'épicurisme de l'oreille, de l'œil et de l'esprit. Le pli d'une feuille de rose le ferait tressaillir. Il rappelle cette princesse de contes de fées qui sentait à travers douze matelas la dureté d'une fève glissée dans sa couchette.

Une ombre, un souffle, un rien, tout lui donnait la fièvre.

Ce qui manque à ce douillet, c'est la force, la force créatrice comme la force musculaire. Son cercle n'est pas si large que je le présumais. Le monde classique et la Renaissance, l'horizon de La Fontaine est son horizon. Il est assez dépaycé dans les littératures germaniques ou slaves. Il n'a pas entrevu l'Asie. L'humanité pour lui n'est pas beaucoup plus large que la France. La nature n'est pas pour lui une Bible. Dans la musique et la peinture, il est assez exclusif. En philosophie, il s'arrête à Kant (Il est vrai que le volume de sa correspondance ne le conduit que jusqu'en 1843). En résumé, c'est l'homme de goût superfin et ingénieux, mais ce n'est pas un critique entier, ce n'est à plus forte raison pas un poète, ni un philosophe, ni un artiste. C'était un causeur admirable, un épistolaire délicieux, qui aurait pu devenir un auteur en se concentrant. Attendons le second volume pour reprendre cette impression provisoire et la rectifier. (Il déteste Port-Royal et ne trouve à Vinet que de l'esprit : cela le classe.)

(*Midi*) — Refeuilleté tout le volume, dégusté tout cet atticisme, repensé à cette organisation si originale et si distinguée. Doudan était un psychologue pénétrant et curieux, un scrutateur des aptitudes, un éducateur des intelligences, un homme d'infiniment de goût, d'esprit, de nuance et de délicatesse, mais sa lacune était dans l'énergie persévérante de la pensée, dans la patience, dans l'exécution. C'était un accoucheur plutôt qu'un géniteur. Il se contenta tout sa vie de prodiguer les germes féconds, sans les couvrir et les mûrir. Timidité, désintéressement, paresse, insouciance, l'ont renfermé dans le rôle de conseiller littéraire et de juge du camp, tandis qu'il aurait pu combattre. Mais vais-je le blâmer ? Ma foi non. D'abord, ce serait tirer sur mes alliés, ensuite, il a peut-être choisi la bonne part.

Goethe n'a-t-il pas fait la remarque générale qu'auprès de tous les hommes célèbres on trouve des individus non arrivés à la célébrité, et que les premiers tenaient pourtant pour leurs égaux et leurs supérieurs ? Descartes, je crois, a dit la même chose. La renommée ne court pas après ceux qui ont peu d'elle. Elle se moque des amoureux transis et respectueux qui méritent ses faveurs, mais ne les arrachent pas. La renommée est une virago qui doit être sollicitée ou même forcée,

Et veut dans son amant un bras qui la fouaille

Le public ne se donne qu'aux talents hardis et impérieux, aux entrepreneurs et aux habiles. Il ne croit pas à la modestie et n'y voit qu'une simagrée de l'impuissance. Conclusion : le Livre d'or ne contient qu'une partie des génies réels, il ne nomme que ceux qui ont fait volontairement l'effraction de la gloire. L'Évangile lui-même, dans un autre sens, dit que l'entrée du ciel est aux audacieux, et que ce sont les violents qui l'emportent.

15 novembre 1876. — Lu la brochure Laveleye¹, avec qui je suis d'accord, comme avec tout ce que j'ai lu de cet écrivain, qui m'est sympathique. Sa thèse est que le pur Évangile peut fournir la religion de l'avenir et que l'abolition de tout principe religieux, comme le demande le socialisme actuel, est aussi funeste que la superstition catholique, c'est la conclusion de Laurent (*Religion de l'avenir*). La méthode protestante serait le chemin de cette transformation du christianisme sacerdotal en Évangile simple. — Laveleye n'estime pas que la civilisation puisse continuer sans la croyance en Dieu et dans l'autre vie. Peut-être oublie-t-il que le Japon et la Chine prouvent le contraire. Mais il suffit de prouver que l'athéisme général produirait une baisse morale de la moyenne pour qu'il convienne de s'en détourner. Cependant ce n'est là que la religion utilitaire. Une croyance utile n'est pas pour cela une vérité. Et c'est la vérité, la vérité scientifique, établie, prouvée, rationnelle qui seule satisfait aujourd'hui les désabusés de toutes les classes. — Peut-être faut-il dire : la foi gouverne le monde, mais la foi actuelle n'est plus dans la révélation ni dans le prêtre, elle est dans la raison et dans la science. Y a-t-il une science du bien et du bonheur ? Voilà la question. La justice et la bonté dépendent-elles d'une religion particulière et déterminée ? Comment former des hommes libres, honnêtes, justes et bons ? C'est là le point. L'art d'épurer la religion est subordonné à cet intérêt supérieur.

Chemin faisant, vu de nouvelles applications de ma loi d'ironie. Chaque époque a deux aspirations contradictoires, qui se repoussent logiquement et s'associent de fait. Ainsi au siècle dernier le matérialisme philosophique était partisan de la liberté. Maintenant les darwiniens sont égalitaires, tandis que le darwinisme prouve le droit du plus fort. L'absurde est le caractère de la vie ; les êtres réels sont des contre-

1. ÉMILE DE LAVELEYE, *L'Avenir religieux des peuples civilisés*, 1876.

sens en action, des paralogismes animés et ambulants. L'accord avec soi-même serait la paix, le repos et peut-être l'immobilité. La presque universalité des humains ne conçoit l'activité et ne la pratique que sous la forme de la guerre, guerre intérieure de la concurrence vitale, guerre extérieure et sanglante des nations, guerre enfin avec soi-même. La vie est donc un éternel combat, qui veut ce qu'il ne veut pas et ne veut pas ce qu'il veut. De là ce que j'appelle la loi d'ironie, c'est-à-dire la duperie inconsciente, la réfutation de soi par soi-même, la réalisation concrète de l'absurde.

Cette conséquence est-elle nécessaire ? Je ne crois pas. Le combat est la caricature de l'harmonie, et l'harmonie qui est l'association des contraires et aussi un principe de mouvement. La guerre est la pacification brutale et féroce, la suppression de la résistance par la destruction ou l'esclavage des vaincus. Le respect mutuel vaudrait mieux. Le combat naît de l'égoïsme qui ne reconnaît d'autre limite que la force étrangère. Les lois de l'animalité dominent presque toute l'histoire. L'histoire humaine est essentiellement zoologique, elle ne s'humanise que tard et encore dans les belles âmes éprises de justice, de bonté, d'enthousiasme et de dévouement. L'ange ne peice que rarement et difficilement dans la bête supérieure. L'auréole divine n'apparaît qu'en lueurs fugitives autour des fronts de la race dominatrice de la terre.

Les nations chrétiennies manifestent pleinement la loi d'ironie. Elles professent la bourgeoisie du ciel, le culte exclusif des biens éternels, et jamais l'âpre poursuite des biens périssables, l'attachement à la terre, la soif de la conquête n'a été plus ardente que chez ses nations. Leur devise officielle est juste le contraire de leur aspiration positive. Sous un faux pavillon, elles font la contrebande et la course avec une bouffonne sécurité de conscience. Est-ce fraude hypocrite ? Non, c'est l'application de la loi d'ironie. La supercherie est si usuelle qu'elle devient inaperçue du délinquant. Et toutes les nations se démentent à journée faite, et aucune ne sent combien elle est ridicule. Il faut être japonais pour apercevoir les contradictions brûlantes de la civilisation chrétienne. Il faut être sélénite pour comprendre à fond la bêtise de l'homme et son illusion constante.

Le philosophe aussi tombe sous la loi d'ironie, car après s'être mentalement défait de tous les préjugés, c'est-à-dire s'être impersonnalisé à fond, il faut rentrer dans sa guenille et sa chenille, manger et boire, avoir faim, soif, froid, et faire comme tous les autres mortels après avoir momentanément fait comme personne. C'est ici que l'attendent les poètes comiques ; les besoins animaux se vengent de cette excursion dans l'empyrée et lui crient avec moquerie : Tu es boue, tu es néant, tu es homme !

*Saint-Maur*¹ Que de talent, d'esprit, de savoir, de style ! C'est de la joaillerie en pierres fines, scintillante de mille feux. Et pourtant, le cœur n'est pas content. Le roman méphistophélique laisse triste. Cette société faisandée, ces femmes artificieuses tiennent du Bas-Empire. Ce monde raffiné est singulièrement près de la corruption. Pas un personnage qui n'ait de l'esprit à revendre, mais qui n'ait transmué sa conscience en esprit. Ces élégances ne sont que le masque de l'immoralité. Ces histoires de cœur où il n'y a plus de cœur font une impression étrange et pénible.

Victor ne pouvant émouvoir s'est fait prestigieux. Ses femmes sont des nixes (démons femelles) qui entraînent l'homme à sa perte. Leurs enchantements sont lunestes. En définitive, cette littérature est malsaine. Le lecteur, même ébloui, sent qu'il est dans le faux, mais il boit le bieufrage de Cécé, il entrevoit de la fraude, de la magie, et cède pourtant, mais il gâche du malaise et de la honte. Le plaisir que donne cette lecture ressemble donc à un plaisir coupable. L'imagination et les sens ont étourdi l'âme. Mauvais succès ; car c'est l'analogie de celui d'Impéria. Victor est un magicien ; mais il abuse de sa baguette et pense trop exclusivement à plaire aux roués.

4 décembre 1876. — Beaucoup songé et rêvassé à Victor Cherbuliez qui remplit la *Revue des Deux Mondes*, car il y tient le roman, la haute politique et la critique d'art. C'est un écrivain consommé, notre meilleur depuis Rousseau. Le roman est peut-être encore la partie la plus contestable de son œuvre, parce qu'il y manque la naïveté, les entrailles, l'illusion. Mais que de savoir, de style, de finesse et d'esprit, que de pensées partout et quelle possession de l'idiome ! Il m'étonne et je l'admire. Ce que j'aime le moins en lui, c'est l'adresse obséquieuse envers le chauvinisme français ; Cherbuliez m'a qu'un préjugé, et c'est un préjugé utile. Je préfère les témérités généreuses et les hardiesses désintéressées. C'est un homme supérieur, mais ce n'est pas une âme grande, un cœur chaud, ni une conscience profonde. Sa catégorie n'est pas la bonté, mais la pensée. C'est un esprit vaste, fin, dénuaisé, plein de ressources, c'est un raffiné d'Alexandrie, archi-cultivé en tous sens, mais ne se dévouant à rien, et remplaçant par l'ironie qui laisse libre le *pectus* qui rend sérieux. Pascal dirait : il n'est pas monté de l'ordre de la pensée à l'ordre de la charité. — Ne soyons point ingrats : un Lucien ne vaut pas un saint Augustin, mais il est Lucien. Ceux qui affranchissent les esprits rendent service, comme ceux qui persuadent les âmes. Les libérateurs ont leur rôle après les conducteurs, les négatifs et les critiques ont leur fonction à côté des convaincus, des inspirés et des affirmatifs. Le positif chez Cherbuliez ce n'est pas le bien, la vie morale ou religieuse, mais c'est le beau. Son sérieux est dans l'esthétique ; ce qu'il respecte, c'est la langue. Il est

donc dans sa vocation, car il est écrivain, un écrivain exquis, superfin, exemplaire. Il n'inspire pas l'amour, mais il faut lui rendre hommage.

5 janvier 1877. — Guignon sur guignon J'ai dû attraper luer un refroidissement, et je me suis luxé légèrement un genou par quelque fausse attitude de sommeil. Me voilà tout misérable ce matin, à demi étouffé par les mucosités et glaires, gêné pour la marche, tempe droite dolente et cerveau étiré (ce que je crains le plus, car c'est avec la méditation que je me défends contre les autres ennuis) Déperdition active des forces, usure sourde des organes supérieurs, décadence cérébrale quelle épreuve dure et dont personne ne se doute ! Les autres vous plaignent de blanchir, de perdre les dents et d'acquiescer des rides, de vieillir au dehors. Qu'est-ce que cela ? Rien, lorsqu'on sent ses facultés intactes Ce bienfait a été accordé à tant d'hommes d'études que je l'espérais un peu Hélas ! faudra-t-il aussi en faire le sacrifice ? Le sacrifice est presque aisé lorsqu'on le croit imposé, demandé plutôt par un Dieu paternel et une Providence particulière Mais je n'ai pas cette joie religieuse Cette mutilation de moi-même m'amoindrit sans servir à personne. Je deviendrais aveugle, qui donc y gagnerait ? Il ne me reste qu'un motif : la résignation mâle devant l'inévitable, et l'exemple aux autres, la pure morale stoïcienne.

Cette éducation morale de l'âme individuelle sera-t-elle donc perdue ? Quand notre planète aura achevé la volute de ses destinées, à qui et à quoi, dans le ciel, cela aura-t-il servi ? A donner une note dans la symphonie de la création. Nous prenons conscience de la totalité et de l'immuable, puis nous disparaissions, nous, atomes individuels, monades clairvoyantes. N'est-ce pas assez ? Non, ce n'est pas assez, car si tout se reperd, il n'y a pas progrès, accroissement, bénéfice, il n'y a que jeu chimique et équivalence des combinaisons. Brahma engouffre après avoir créé. Si nous sommes un laboratoire de l'esprit, que du moins l'esprit grandisse par nous. Si nous réalisons la volonté suprême, que Dieu en ait la joie. Si l'humilité confiante de l'âme le réjouit plus que la grandeur de la pensée, entrons dans son plan, dans ses intentions. C'est là vivre à la gloire de Dieu, pour prendre le langage théologique. La religion consiste dans l'acceptation filiale de la volonté divine, quelle qu'elle soit, pourvu qu'on l'aperçoive distinctement Or est-il douteux que le déclin, la maladie et la mort ne soient dans le programme de notre existence ? Ce qui est inévitable, n'est-ce pas le destin ? Et le destin n'est-il pas la désignation anonyme de ce que ou de celui que les religions appellent Dieu ? Descendre sans murmure le fleuve de ses destinées, traverser sans révolte l'initiation des dépouillements successifs, des amoindrissements sans limite, sans autre limite que le zéro, voilà ce qu'il faut. L'involution est aussi naturelle que l'évolution On rentre graduellement dans les ténèbres, comme on est sorti graduellement de leur sein. Le jeu des facultés et des organes, l'appareil grandiose de la vie rentre pièce à pièce dans la boîte. On

commence par l'instinct, il faut savoir finir par la clairvoyance, il faut se voir dépérir et expirer. Le thème musical, une fois épuisé, doit trouver son repos et se réfugier dans le silence.

19 janvier 1877 (*dix heures du matin*) — Temps magnifique, bleu et argent. Conférence avec mes élèves (sur la peine de mort). Promenade ensuite Les arbres des Bastions et de la Treille, légèrement givés, se baignaient dans une joyeuse lumière L'air élastique et sain donnait envie de caracoler. Voilà l'hiver sous sa forme esthétique et bien-faisante Il me semblait rencontrer les beautés mâles de la justice après les affaissements de la sentimentalité. Un brin de sévérité a son charme. Le style net repose du flou rêveur et vague La bonne éducation et la société normale ne peuvent se passer de crainte Il est bon d'être légèrement mordu par le froid, tenu en respect par le blâme, éperonné par la franchise Gaie à la mollesse ! Toutes ces pensées me venaient à la suite de ces argumentations écœurantes contre la peine de mort, plaidoyers où le sophisme et la sensiblerie s'entendent à énerver le sentiment du vrai et du juste. Quel bousillage, bon Dieu ! Dans ces raisonnements analyses mal faites, axiomes sans valeur, quarts de vérité noyés dans trois quarts d'erreurs ! Théories borgnes, boiteuses, bossues, bancalées, qui se prennent par des Antinous ! Ce sont ces maïseries qui deviennent populaires Leur simplicité convient aux houles qui ne réfléchissent pas et ne voit jamais qu'un côté des sujets qui en ont plusieurs L'art d'entraîner l'opinion est le contraire de la recherche du vrai, c'est l'art de manier les fausses apparences. La sentimentalité et l'imagination aident à toutes les fraudes. La campagne contre la peine de mort (depuis Victor Hugo) le prouve suffisamment.

21 janvier 1877 (*onze heures du matin*) — Ciel bleu, beau soleil. Est-ce que je préfère l'aristocratie, la monarchie, le despotisme ? Nullement Est-ce que je détruirais la démocratie si cela dépendait de moi ? Point du tout. Les régimes ne sont ni bons ni mauvais par eux-mêmes, et le régime démocratique a ceci de bon qu'il signifie théoriquement l'homme. C'est la sottise humaine qui m'agace. Mais pour que les sots me laissent tranquille, je leur accorde le droit d'être, de se dilater et de faire la roue Ma mauvaise humeur n'est que de la préservation personnelle. Tant pis pour ceux qui ne veulent pas tirer parti de mes dons et ne savent qu'en faire ; je ne demande que ce que je leur donne, la liberté.

Je deviens d'ailleurs toujours plus *unbranchbar* ; car je ne sais pas hurler avec les loups, et ma débonnaireté même me rend de moins en moins sociable Combien y a-t-il d'individus avec lesquels je me sente en harmonie, en consonance spirituelle, avec qui l'échange me soit facile, agréable, sûr, bienfaisant ? Combien d'hommes ? Y en a-t-il dix, sept, trois, deux ? Je n'ose pas compter. On s'entend sur un point,

on diffère sui quatre — Mieux vaut compter ceux qu'on estime, sans être d'accord avec eux : il en resterait davantage. Aussi je n'avoue pas mes incompatibilités, et, mieux que cela, je ne leur donne pas l'occasion de naître, en fuyant les clubs, les cercles, les sociétés officielles.

J'ai besoin d'harmonie, d'accord, d'entente, d'abandon, et c'est pour rester bienveillant et doux que je maintiens ou agrandis la distance. J'aime mieux ne pas voir les précipices que je ne puis combler. Je préfère ignorer les gens que les quereller et les combattre. La polémique me paraît stérile et vaine

Et pour avoir la paix, je garde le silence

Si par hasard, je me sens de l'aigreur, quatre, cinq, dix ou vingt plumes d'encre et mon journal intime suffisent à la dissiper. Elle s'écoule en soliloque, ce qui ne fait de mal à personne et me rend l'équilibre intérieur.

3 février 1877. — Je suis sorti avec une flotte, comme dit Schiller, et c'est avec une planche que je rentre au port. Quel abatis d'espérances, quel carnage d'illusions ! Tout m'était ouvert et possible, maintenant je me cache en mon coin, disputant ma santé à la nature et ma tranquillité aux hommes. J'ai mené l'existence d'un rêveur et n'aurai point laissé de marque de ma pensée J'aurai vécu ; c'était beaucoup, du temps de la Terreur ; mais cela est peu remarquable à présent. J'aurai fait une toute petite carrière, plus que modeste, sans tapage, sans aventures, sans effet, et sans trace.

6 février 1877. — Veillé à la Passerine, et causé de l'anarchie des idées, de l'inculture ordinaire, de ce qui tient le monde debout, de la marche assurée de la science au milieu des superstitions et des passions universelles, etc.

Ce qui est des plus rares, c'est la justesse d'esprit, l'ordre, la méthode, la critique, la proportion, la nuance. L'état commun des pensées, c'est le brouillamini, la confusion, l'incohérence, la présomption ; l'état commun des cœurs, c'est l'état passionné, l'impossibilité d'être équitable, impartial, accessible, ouvert. Les volontés devancent toujours l'intelligence, et les désirs devancent la volonté, et le hasard fait naître les désirs en sorte que les gens n'expriment que des opinions fortuites, qui ne valent pas la peine d'être prises au sérieux, et qui n'ont d'autres raisons à donner que cet argument puéril : Je suis parce que je suis. L'art d'arriver au vrai est très peu pratiqué, il n'est pas même connu, parce qu'il n'y a pas d'humilité personnelle et pas même d'amour du vrai. On veut bien les connaissances qui nous arment la main ou la langue, et qui servent notre vanité ou notre besoin de puissance ; mais la critique de nous-mêmes, de nos préjugés ou de nos penchants, nous est antipathique.

L'homme est un animal volontaire et convoiteux, qui se projette au dehors, et se sert de sa pensée pour satisfaire ses inclinations ; mais qui ne sert pas le vrai, qui répugne à la discipline personnelle, qui déteste la contemplation désintéressée et l'action sur lui-même. La sagesse l'irrite, parce qu'elle le met en confusion et qu'il ne veut pas se voir tel qu'il est.

La plupart des hommes ne sont que des écheveaux embrouillés, des claviers incomplets, des chaos torpides ou violents, de ridicules exemplaires de l'espèce véritable, d'affreuses caricatures de l'idéal. Et ce qui rend leur situation presque irrémédiable, c'est qu'ils s'y complaisent. On ne guérit pas un malade qui se croit en parfaite santé

7 février 1877. — Chaque chose doit être traitée selon sa nature, et je vérifie toujours plus que l'objectivité, l'impersonnalité sont le vœu et le don de mon être. L'aisance à se mettre au point de vue en tout sujet, à deviner les conditions propres d'une science, d'un art, d'une œuvre, d'une existence quelconques, et par conséquent à faire du droit en jurisconsulte, de la théologie en théologien, de la pratique en praticien, de la pédagogie en pédagogue, cette souplesse est rare. Chacun est emprisonné ; chacun a son tic, sa limite, sa courbature d'esprit ; il voit juste dans les choses de son ressort, mais sa compétence est étroite. L'omni-compétence serait le fait de l'esprit parfaitement juste et harmoniquement cultivé en tous sens. Ne rien brouiller, ne rien brusquer, ne rien méconnaître, faire aux choses leur place et leur part, discerner leur valeur, leur mesure, leur originalité, leur rang, les classer, les peser, c'est le fait du critique et du critique philosophe. Pouvoir les refaire, c'est le propre du talent qui a pénétré jusqu'à leur essence et qui s'identifie avec la cause dont ces choses sont les effets. Comprendre et reproduire sont le contrôle réciproque l'un de l'autre. Les deux activités sont les deux preuves de la puissance d'objectivation de l'esprit. Je suppose que c'est la culture philosophique qui m'a communiqué ce besoin et cette habitude de tendre au centre du réel par la réunion des contrastes, d'épuiser toutes les manières d'être, toutes les combinaisons, toutes les formes de la pensée à propos de chaque chose, en un mot ce goût de totalité sphérique, qui me caractérise

Tout ce qui est partiel ou partial me choque autant que ce qui est faux, déplacé, disproportionné. Tout ce qui suppose autre chose, tout ce qui peut être autrement n'a sur mon esprit aucune autorité. Le sentiment de l'absolu, du parfait, de l'idéal, du complet m'accompagne toujours, même à mon insu. Aussi ce que les gens appellent considérable, important, capital, me paraît précisément de la taille des bagatelles ; et inversement, je trouve qu'il n'y a point de bagatelles. La terre n'est qu'un grain de sable, et un grain de sable est un petit monde : cela dépend du point de vue.

Je suis donc émancipé de la superstition des grosseurs, grandeurs,

etc, affranchi de l'espace et du temps, libéré de l'histoire, je ne suis enfermé dans aucun des compartiments nationaux, locaux, professionnels. C'est le privilège de l'impersonnalité

* Cette liberté intérieure est une volupté intime dont ne se doutent pas les captifs, qui se targuent de leurs chaînes, variété de reptiles tout fiers de n'avoir pas d'ailes. Ils ne savent pas même ce que c'est qu'un esprit, que l'esprit. Ils ajournent cette connaissance à ce qu'ils appellent le ciel, l'autre vie, l'éternité. Or elle n'est point interdite à la pensée, mais il faudrait du désintéressement. D'ailleurs je reconnais que beaucoup d'autres conditions indispensables manquent à la plupart des hommes, que le besoin animal, les passions, l'ignorance, le souci, la maladie, chagrin, exilent du monde supérieur.

Regarde-toi comme un privilégié. Sois humble, reconnaissant, généreux. Essaie de répandre ce que tu as reçu, et de faire, à ta manière, connaître la méthode de la liberté.

11 février 1877 (onze heures du soir) — Nombreuses parties d'échecs et de dames.

L'intérêt que je trouve aux jeux de combinaison est double : l'exercice géométrique d'abord, puis l'expérimentation psychologique. Cultiver sa propre faculté de calcul, étudier le caractère et les opérations mentales de ses partenaires, c'est tout plaisir et même tout profit. Il y a même de l'utilité à jouer avec de plus faibles, en leur faisant les plus grands avantages possibles ; on se gâte un peu la main dans cette lutte, mais on se forme le tact, car il faut deviner l'espèce d'erreur que l'adversaire commettra et l'étendue des imprudences qu'on peut risquer impéniblement avec tel individu donné. C'est un calcul constant et délicat des probabilités, plus savant et plus fructueux que le simple calcul du jeu correct. Le premier sert à la vie, le second n'est qu'un problème mathématique. Dans le jeu ordinaire, toutes les données sont sur l'échiquier, dans le jeu inégal, la grande inconnue est ailleurs, elle est dans l'esprit du vis-à-vis ; il faut deviner sa méthode inconsciente, son illusion probable, la dose de sa pénétration, la nature des pièges qui le prendront, il faut le dominer par la clairvoyance, présumer jusqu'à ses caprices, pressentir ses convulsions, ses inquiétudes, ses fougues, ses feintes, bref il faut l'envelopper et le comprendre lui-même. Je me rappelle qu'à dix-neuf ans je sentais dans la paume de ma main gantée toute l'organisation de la personne que je faisais valser, il y avait avertissement magnétique, intuition par le contact. C'est quelque chose d'analogue que j'éprouve dans le jeu inégal dont je parlais, là aussi il y a palpement intellectuel, jaugeage mental, intuition psychologique, étude humaine, approximation d'une individualité, déchiffrement d'un hiéroglyphe, pénétration de l'invisible. La perspicacité s'aiguit et s'affine, s'accélère et s'augmente par cette analyse subtile.

La divination psychologique est bien l'un de mes dons, peut-être

le plus évident. Les êtres se répètent en mon âme tels qu'ils sont, et je n'ai qu'à les dévider en moi pour les connaître. Par la sympathie, ils m'affectent et m'oppriment et m'envahissent, ils m'étonnent et me dérangent ; puis je me reprends par la réflexion et l'analyse, et lorsqu'ils sont compris, je suis libre, rentré dans l'indifférence et l'élasticité. Le moyen de cette divination est double : une impressionnabilité d'électroscope, et l'habitude d'interpréter les nuances. Sa condition préalable est l'équilibre intérieur, avec une bienveillance générale, qui n'ait ni vivacité, ni exclusion, *sine ira et studio*, en un seul mot le désintéressement.

5 avril 1877. — Repensé à cette soirée bienfaisante d'hier, où les douceurs de l'amitié, les charmes et l'entente mutuelle, les délices de l'admiration esthétique et le plaisir du bien-être s'entrelaçaient et s'alliaient si bien. Il n'y avait pas un pli à la feuille de rose. Pourquoi ? — Parce que « tout ce qui est pur, tout ce qui est honnête, tout ce qui est excellent, tout ce qui est aimable et digne de louange » se trouvait réuni « L'incorruptibilité de l'esprit doux et paisible », le rire innocent, la fidélité au devoir, le goût fin, l'imagination hospitalière font un milieu attrayant, reposant, salutaire. *In petto* j'ai béni mon île d'azur, et senti que cette clôture des vacances du *Trifolium*¹ était une tête aussi pour d'autres que pour moi.

Rendre heureux est encor le plus sûr des bonheurs

Là où l'on apporte la joie, il est à peu près sûr qu'on la trouve,

Le mérite est petit, la récompense est grande

Illuminer un instant une âme comme celle de *Seriosa* me semble une piété, une bonne œuvre, une action vertueuse. Faire du bien à une fille du ciel qui porte sympathiquement les fardeaux de tant de cœurs affligés et de tant de vies souffrantes, c'est une bénédiction et un privilège dont je sens le prix. Il y a une sorte de félicité religieuse à retremper la force et le courage de nobles caractères. On est surpris de posséder cette puissance dont on n'est pas digne, mais on veut du moins l'exercer avec recueillement.

J'éprouve avec intensité que l'homme, dans tout ce qu'il fait ou peut faire de beau, de grand, de bon, n'est que l'organe et le véhicule de quelque chose ou de quelqu'un de plus haut de lui. Ce sentiment est religion. Religion est désappropriation. L'homme religieux assiste avec un tremblement de joie sacrée à ces phénomènes dont il est l'intermédiaire sans en être l'origine, dont il est le théâtre sans en être l'auteur ou plutôt sans en être le poète. Il leur prête sa voix, sa main, sa volonté, son concours, mais avec le soin de s'effacer respectueusement

1. Ce « *Trifolium* » désigne, avec leur mère, les deux demoiselles Fanny et Pauline Mercier.

pour altérer le moins possible l'œuvre supérieure du génie qui se sert momentanément de lui Il *s'impersonnalise*, il s'anéantit par admiration Son moi doit disparaître quand c'est le Saint-Esprit qui parle, quand c'est Dieu qui agit, quand c'est une merveille inconpréhensible qui se réalise Ainsi le prophète entend l'appel, ainsi la jeune mère sent remuer son fruit, ainsi le prédicateur voit couler les larmes de son auditoire Tant que nous sentons notre moi, nous sommes contrariés, limités, égoïstes, captifs, quand nous sommes d'accord avec l'ordre universel, que nous vibrons à l'unisson avec Dieu, notre moi s'évanouit. Ainsi dans un chœur parfaitement symphonique, il nous faut détonner pour nous entendre nous-mêmes L'état religieux, c'est l'extase tranquille, l'enthousiasme recueilli, la contemplation émue, l'adoration calme. — Mais que cet état est rare pour la pauvre créature harcelée par la nécessité, par le monde méchant, par le péché, par la maladie, par le devoir ! C'est l'état de bonheur intime, mais le fond de l'existence, le tissu général de nos journées, c'est la lutte, l'action, l'effort, la dissonance. Beaucoup de combats renaissants, des trêves courtes et toujours menacées, voilà le tableau de la condition humaine.

Saluons donc, comme un écho du ciel, comme l'avant-goût d'une économie préférable, ces rapides instants d'accord parfait, ces haltes entre deux orages La paix n'est pas en soi une chimère et une impossibilité, mais, sur cette terre, elle n'est qu'un équilibre instable, c'est-à-dire un accident. — « Heureux ceux qui procurent la paix, car ils sont appelés enfants de Dieu »

26 avril 1877. — Refeuilleté le *Paris* de Victor Hugo (1867). Depuis dix ans, les démentis au prophète se sont accumulés, mais la confiance du prophète dans ses imaginations n'en est pas diminuée. Fi donc ! l'humilité et le bon sens ne siéent qu'aux Lilliputiens Gulliver ne se désavoue et ne se dédit jamais. Victor Hugo ne voit jamais ce qui le gêne, il ignore superbement tout ce qu'il n'a pas prévu Il ne sait pas que l'orgueil est une borne de l'esprit et qu'un orgueil sans borne est une petitesse de l'âme. S'il se classait, lui parmi les autres hommes et la France parmi les autres nations, il verrait plus juste et ne tomberait pas dans ses exagérations insensées et ses oracles extravagants. Mais la clairvoyance, la proportion, la justesse ne seront jamais dans ses cordes Il est voué au titanique, au démesuré et à l'illusoire. Son or est toujours mêlé de plomb, ses intuitions d'enfantillages, sa raison de folie. Il ne peut être simple, naturel, limpide, lumineux, il n'éclaire, comme un incendie, qu'en aveuglant. En un mot, il étonne, mais il impatiente ; il remue, mais il fait peine. Il est toujours à la moitié, ou aux deux tiers dans le faux, et c'est là le secret du malaise qu'il fait perpétuellement éprouver. Le grand poète ne peut se débarrasser du charlatan qui est en lui Il enfle toujours la voix, il pose, il se boursoufle, il ne connaît pas la joie d'être vrai, d'être conforme au vrai. Quelques

grosses piqûres de l'ironie voltairienne auraient dégonflé ce génie ballonné et l'auraient rendu plus fort en le réconciliant avec le bon sens. C'est presque un malheur public que le plus puissant poète de la nation n'ait pas mieux compris son rôle, et qu'à l'inverse des prophètes hébreux qui châtiaient par amour il encense par système et par orgueil. La France, c'est le monde, Paris, c'est la France, Hugo, c'est Paris. Je suis l'alpha et l'oméga, le Sinai et le Thabor. Peuples, prosternez-vous !

2 mai 1877. — Nouvelles du vaste monde. L'Angleterre se déclare neutre dans la guerre russo-turque, mais elle a commencé par faire main basse sur l'Égypte, dont elle tient les douanes, la marine, les chemins de fer, les finances, le canal, en attendant d'y faire camper ses troupes d'occupation, vingt-cinq mille cipayes qui attendent à Bombay l'ordre de départ. — L'Angleterre a toujours identifié son utilité avec son droit, et trouvé que son intérêt était une raison suffisante et légitime. L'effronterie de l'égoïsme se tourne chez elle en candeur. Le monde doit s'incliner devant ce qui convient à Albion. *Primo muhi* est la maxime éternelle de l'insulaire.

Sa justice,
C'est son utilité, son besoin, son caprice.

Je suis toujours stupéfait du cynisme de cette politique, dont la base est tout simplement l'appel à la force, en d'autres termes, la brutalité, c'est-à-dire la barbarie. Et être le plus fort, satisfaire largement ses appétits et ne laisser aux autres que ses restes, voilà la théorie et la pratique anglaises. Les vertus chrétiennes sont une broderie individuelle qui sert à dissimuler la tendance nationale. Cette tendance est antichrétienne, même anti-humaine, c'est la tendance darwinienne et animale, l'écrasement du faible par le puissant, la survivance du plus vigoureux. L'Angleterre est un appétit. Regardée du dehors, cette nation est à l'égard des autres ce que sont les rapaces et les carnassiers, elle ne songe qu'à ses affaires et à ses avantages. L'industrie, le commerce, la conquête, tous les moyens lui sont bons pour se maintenir la plus riche, la plus forte, la plus indépendante, la plus robuste parmi ses congénères. Elle a des individus généreux et nobles, désintéressés en un mot, mais l'idéal national est grossier, le rôle de la nation à l'égard des autres peuples est révoltant. L'orgueil cupide et l'égoïsme illimité n'inspirent ni attrait ni respect. Les revers de l'Angleterre n'affligeraient personne, car son profit n'est jamais le profit du genre humain. Son triomphe est même d'un mauvais exemple historique. On n'aime à voir triompher que la justice, or le cadet des soucis de l'Angleterre c'est d'être juste pour ce qui n'est pas anglais. Le seul sacrifice qu'elle ait fait à une cause désintéressée, c'est l'abolition de la traite, et encore cette abolition a peut-être été pour elle le moyen d'augmenter sa force navale et de revendiquer le droit de

visite. — Le service qu'elle rend sans le vouloir à l'humanité civilisée, c'est d'exploiter les pays vierges, de peupler les terres désertes, de stimuler la production universelle par la concurrence et de monter à l'œuvre la liberté politique. Mais un Anglais est l'homme diminué par toutes les parties de luxe, dans la nature humaine, c'est l'homme *enivré* comme le cheval de course ou l'athlète, dans un but déterminé d'avance. Il donne toujours l'impression du voulu, du partiel, du tendu, et le naturel chez lui, c'est l'exaltation d'une force primitive. Grattez l'épiderme, vous retrouvez le Scandinave, le beiseker indompté. Mais il se défend ainsi contre l'effémination musicale de l'Italie, contre la paresse de l'Orient, contre la préoccupation galante et libertine de la France, etc. S'il indigne le sens chrétien et délicat, il offre au moins un échantillon de vie énergique et saine, c'est un barbare frotté de culture, et qui s'abuse seulement sur son dieu réel, lequel est Thor et non pas le Crucifié.

Quelle est du reste la nation qui vaille mieux ? Il n'en est pas une où le mal ne vienne contre-balancer le bien. Chacune est une caricature de l'homme. Preuve qu'aucune d'elles ne mérite de supprimer les autres et que toutes ont à recevoir de toutes. Je suis alternativement frappé des qualités et des défauts de chacune : c'est peut-être une bonne chance pour le critique. Je ne me sens aucune préférence pour les défauts du Nord ou du Midi, de l'Occident ou de l'Orient, et je serais embarrassé de signaler mes prédilections. Du reste elles me sont à moi-même indifférentes, car la question n'est pas de goûter ou de blâmer, mais de comprendre. Mon point de vue est philosophique, c'est-à-dire impartial et impersonnel. Le seul type qui me plaise, c'est la perfection, c'est l'homme tout court, l'homme idéal. Quant à l'homme national, je le tolère et l'étudie. Je ne l'admire pas. Je ne puis admirer que les beaux exemplaires de l'espèce, les grands hommes, les génies, les caractères sublimes, les nobles âmes, et ces exemplaires se trouvent dans tous les compartiments ethnographiques. Ma « patine de choix » (pour parler comme Mme de Staël) est avec les individus choisis. Je ne me sens aucune faiblesse d'entrailles pour les Français, les Allemands, les Suisses, les Anglais, les Polonais, les Italiens, pas plus que pour les Brésiliens ou les Chinois. L'illusion patriotique, chauvine, familiale, professionnelle, n'existe pas pour moi. Je sentirais au contraire avec plus de vivacité les lacunes, les laideurs et les imperfections du groupe auquel j'appartiens. Mon impersonnalité critique commence par me débarrasser moi-même de ces préjugés superstitieux et de ces présomptions décevantes. Je ne suis pas même de mon sexe. Loin que mon intérêt dicte ma manière de voir, il me fait pencher en sens contraire. Mon inclination est de voir les choses telles qu'elles sont, abstraction faite de mon individu, correction faite de tout désir et de toute volonté. L'emprisonnement dans un moi particulier me répugne. L'objectivité est mon besoin. Mon antipathie n'est donc pas pour celui-ci ou celui-là, mais pour l'erreur, le parti pris, le préjugé, la sottise, l'exclusivisme,

l'exagération. Je n'aime que la justice et la justesse. Les impressions, vivacités, indignations, incartades ne sont chez moi qu'à la surface, la tendance fondamentale c'est l'impartialité et le détachement. Liberté intérieure et aspiration à être dans le vrai, voilà mon goût et mon plaisir.

22 mai 1877 — Personne ne doute de moi sans trouver en moi un complice. En fait, je m'aperçois au comique plus volontiers et plus aisément qu'au sérieux. L'importance que j'ai attachée à mon Essai¹, est une attitude de convention, pour me créer un intérêt, et en quelque sorte pour faire plaisir à ma filleule. Dans ma pensée de derrière la tête, tout cela m'est indifférent, et me semble lilliputien. En me comparant, j'ai une espèce de satisfaction relative, mais en soi, je trouve ces fariboles inutiles et ces succès ou insuccès insignifiants. Il faut bien jouer à quelque chose et, lorsqu'on joue, le faire correctement, par point d'honneur. J'aime à gagner mes gageures, mais c'est un désir tout platonique.

Tenir à quelque chose c'est se mettre dans la dépendance du public, et je ne pourrais souffrir de trembler devant ce maître, ni d'avoir besoin de ses suffrages pour vivre. Je lui jette ce qui m'amuse, comme on lance une paille sur un ruisseau. Mais que la paille s'engouffre ou surnage, qu'elle échoue ou arrive, cela n'est qu'une distraction et une curiosité pour moi. Mon imagination seule est engagée, non mon cœur.

Je ne crois pas au public, je ne crois pas à mon œuvre, je n'ai pas d'ambition proprement dite, et je fais des bulles de savon pour faire quelque chose.

30 mai 1877 (*midi*). — Leçon sur les Hébreux et le génie juif. — Ne pouvant être sympathique, j'essaie d'être juste envers lui. Ce peuple de l'accident, du privilège et de l'élection était répugnant dans tous ses instincts, lascivité, cruauté, rapacité, perfidie, manque d'honneur et de fierté. Mais Jésus était Juif, cela rachète tout. — Les philosophes qui ont aimé le genre humain n'ont pas eu de goût pour les Juifs (Voltaire, Hegel, Renan). Ils sont choqués du nimbe prestigieux que notre éducation donne à ce petit peuple démesurément surfait et si peu aimable, ni créateur, inventif, généreux, ni spirituel.

La manière judaïque d'entendre la religion dégoûte de la religion elle-même. S'imaginer que Dieu est Juif, quelle bouffonnerie lugubre ! Toutes les nations ont eu l'idée analogue, seulement les autres peuples ont fini par la conciliation et la tolérance, par un Olympe et un Panthéon. Le droit d'autrui a été quelque chose pour eux. Les Juifs entêtés et égoïstes ont dit : Périssent l'humanité plutôt que ma croyance ! La foi

1. Amiel désigne ici l'Appendice qui termine — avec le sous-titre : *De quelques ressources nouvelles pour la traduction en vers et peut-être pour notre poésie* — le recueil des *Étrangères*, poésies traduites de diverses littératures (Paris, Sandoz et Ischbacher, 1876).

chez eux a toujours eu raison de la raison, et triomphé de la justice. L'obstination fanatique est leur seconde nature. Mais la foi juive est le plus grand type de foi connu, puisqu'elle espère encore le Messie depuis le Retour de Babylone, c'est-à-dire après vingt-quatre siècles de déception. — La foi ainsi entendue est une pétrification, une momification, ou du moins une contraction tétanique de l'âme, qui ne peut plus revenir en arrière. C'est une curiosité psychologique, qui mérite l'attention, mais guère l'admiration, car l'admiration doit être réservée pour la grandeur sublime, non pour l'opiniâtreté maniaque — N'importe ; le judaïsme a fini par imprimer son moule à une partie de l'humanité, car l'esprit religieux dominant dans l'Eglise chrétienne, c'est encore la foi à l'accident, à l'exception, à l'intervention locale, surnaturelle, arbitraire de Dieu, à l'élection et au privilège, au miracle et à la faveur. Bref c'est la conception enfantine. Le Sémite ne peut s'élever au-dessus de ce point de vue. Son Dieu est un pédagogue partial et vigilant, qui ne procède que par cas particuliers, et non par règles universelles. Le Sémite ne conçoit ni la loi naturelle ni la loi morale, il est antiphilosophique par instinct, il n'y a pas de loi, il n'y a que des commandements personnels, émanés de l'initiative de Dieu. Le Sémite est purement autoritaire ; le vrai n'a pour lui aucune évidence directe, il ne s'agit jamais que d'obéissance ou d'acceptation à l'égard de tel ou tel homme, envoyé de Dieu. Une fois la lettre de créance vérifiée, on doit croire, on doit se soumettre, quoi qu'il en coûte. La persuasion intérieure de la raison qui comprend ou de la conscience qui approuve n'est qu'une superfétation. C'est la religion des enfants, des esclaves spirituels. L'homme ici est toujours crédule, toujours en tutelle, en puissance de son conducteur, que ce conducteur soit le prêtre actuel ou le prophète de jadis. La religion ainsi entendue confisque en principe la liberté de l'homme, elle tend à le maintenir dans l'état de mineur à perpétuité.

3 juin 1877 — L'intimité féminine, l'intimité platonique et sainte, qui m'a été si souvent accordée, a cependant toujours été une source de douleurs, pour l'une des deux parties, ou plus exactement pour toutes deux. Mais comment faire ? ce qui fait mourir a été d'abord ce qui fait vivre. L'amer sort du miel. La Nature n'est jamais généreuse qu'à demi et qu'en apparence. Nous trouvons notre tourment dans notre joie, notre punition dans notre privilège. Pour épouser, il m'eût fallu trouver une pareille, mon complément, celle qui eût satisfait mon être entier. Or je n'ai jamais rencontré celle avec qui l'idée de passer la vie entière et l'éternité entière ne me fît pas un peu peur. J'ai toujours aperçu le côté d'ombre, la limite, l'insuffisance, l'obstacle, le point menaçant, et je n'ai pu avoir l'illusion nécessaire à la foi. Cette perception critique n'empêche nullement l'amitié, c'est-à-dire l'affection qui pardonne, encourage, relève, supporte, améliore, mais elle dissipe le prestige, elle empêche cette admiration éblouie qui fait voir dans

une femme la femme, la désirée, l'unique, la suffisante, l'épouse en un mot.

4 juin 1877. — Grand concert à la Salle de la Réformation : *Roméo et Juliette*, d'Hector Berlioz. L'œuvre s'appelle Symphonie dramatique pour orchestre avec chœurs. L'exécution a été très bonne et l'œuvre n'ayant subi aucune transplantation philologique peut être jugée directement et telle quelle. Berlioz a la manie de l'originalité et la science de l'orchestration. Qu'a-t-il produit ? Son ouvrage est intéressant, piquant, soigné, curieux, mais au total il laisse froid. — Si je raisonne mon impression, je me l'explique. Subordonner l'homme aux choses, annexer les voix comme supplément à l'orchestre est une idée fautive. Convertir une donnée dramatique en simple narration est déroger, de gaieté de cœur. C'est-à-dire que le genre est faux. Un *Roméo et Juliette* où ne se trouve point de Juliette et point de Roméo est une chose baroque. Condamner des âmes qui ont la parole à ne se traduire que par le geste, reproduire un tableau en simple crayon, mettre l'inférieur, l'obscur, le vague en lieu et place du supérieur et du clair, c'est une gageure à rebours du bon sens. On viole la hiérarchie naturelle des choses et on ne la viole pas impunément. Le musicien fabrique une série de peintures symphoniques, sans aucune liaison intérieure, vrai chapelet d'énigmes, dont un texte en prose donne seul la clef et constitue la série. C'est de l'art décoratif et plaqué qui se fait illusion sur lui-même. L'usurpation de la musique instrumentale sur la vocale aboutit au ridicule. La seule voix intelligible qui paraisse dans l'œuvre est le père Lorenzo ; son sermon n'a pu être dissous en accords et se chante distinctement. Or la moralité du drame n'est pas le drame, et le drame a été escamoté par le récitatif.

Que de tortillements, pauvre compositeur, pour masquer une véritable impuissance, celle de traduire la passion dans sa langue naturelle ! La chasse à la génialité n'est qu'un artifice destiné à duper le public. Ne pouvant atteindre le beau, on se torture pour donner le nouveau. Fausse originalité, fausse grandeur, faux génie. Ainsi les croque-notes nous inondent de leurs *Caprices*, bouillie informe qui doit nous faire illusion sur la vacuité de substance et d'idées. Ainsi la mode nous jette de la poudre aux yeux sur sa stérilité fondamentale. Cet art strapassé, tortillé, ambitieux et tapageur m'est antipathique. La science qui simule le génie n'est qu'une variante du charlatanisme.

Berlioz est un critique pétillant d'esprit, un musicien savant, ingénieux et inventif, mais il n'a pas les vertus élémentaires de son métier, il croit pouvoir faire le plus quand il ne peut pas faire le moins. C'est un excentrique sans faculté génératrice. Il y a trente ans, à Berlin, j'ai eu la même impression après avoir entendu *L'Enfance du Christ*, exécutée sous sa direction même. Je ne trouve pas chez lui l'art sain et fécond, la beauté solide et vraie.

Liszt doit être de sa lignée

9 juin 1877 — Je ne suis pas heureux, cela va sans dire. Je ne suis pas résigné. Je n'ai point la paix. J'alterne entre l'indolence et le souci. Le centre de mon calme est la désespérance. Je n'ai point accepté ce qui me froisse, je ne veux point regarder ce qui me navrerait. Je cache aux autres, et même j'essaie d'ignorer le renard qui me ronge les entrailles. J'ai l'attitude du stoïcisme, mais je n'en ai ni l'orgueil ni la vigueur. La tristesse incurable est au fond de mon apparente sérénité. Je suis doux envers la destruction, mais j'ai la mort dans l'âme parce que je sens cette vie manquée et que je n'attends pas de revanche. Rien, rien, rien ! *Nada !*

11 juin 1877 — Se résigner n'est pas une lâcheté, et si l'on y met de l'enjouement, n'est pas même une humiliation. Les infirmités, les besoins, les contraintes sont notre lot, mieux vaut y céder en badinant que de se cabrer contre ces misères comme des offenses à notre majesté. Oublier l'irréparable, accepter l'irréparable, aller au-devant de l'inévitable est beaucoup plus sage que de se consumer ou de s'aigrir dans une lutte vaine !

2 juillet 1877 — Que la santé est rare chez les gens de lettres ! Et cependant que faire sans elle ? Littérateur est presque synonyme de souffranteux, valétudinaire, endommagé, malin, languissant. C'est tant pis pour la littérature. Les délicats, les malades, les étiolés, les infirmes, les cacochymes, sont des affaiblis, et les affaiblis pas plus que les énervés ne représentent l'homme normal, qui est l'homme sain, ni la Nature, qui est invulnérable. Le développement moral s'accommode de la cachexie, qui est une longue épreuve de l'âme, mais le développement artistique réclame la santé, qui est une beauté, une force, une harmonie, une joie. L'éducation par la douleur fait les bons ; elle éveille la poésie, mais les œuvres saines doivent être enfantées par la santé. Les mélancoliques, les hypocondriaques, les ascètes, les affligés, les éprouvés n'engendrent que des produits sans vitalité. La douleur a du bon en qualité d'accident ; elle est funeste quand elle fait le fond de la vie. Il faut l'avoir ressentie et traversée pour être humain, mais il faut être en dehors d'elle pour être producteur. Il est fâcheux que le médecin soit un malade, il faut être guéri pour bien juger et attaquer le mal. L'artiste, l'écrivain doivent se sentir en puissance, en verve, en exubérance pour faire du bon ouvrage. Or ceci est le contraire de la dépression, de l'abattement, de l'asthénie, de la débilité qui résultent de la tristesse.

3 juillet 1877 — L'âme ne procède que par zigzags et oscillations. La vie intérieure n'est que la résultante de contradictions infinies. Le sentiment est mobile comme les flots ou comme les nuages. Le contemplateur impersonnel qui ne veut rien faire ni défaire, mais seulement apercevoir et comprendre, est condamné à voir des répétitions sans

terme et sans repos, car l'âme traverse tous les états, tous les modes, toutes les vibrations et recommence toujours ces métamorphoses inquiètes, revient pourtant à son défaut, à son tic fondamental, comme à son gîte.

Ton défaut à toi, c'est la rêverie tournoyante, qui ne cherche rien et ne mène à rien. Tu te contentes de prendre note de ce qui s'agit en toi, tu te recueilles sans autre but que le recueillement, oubliant le passé et l'avenir, esquivant l'action, redoutant tout ce qui engage, engrène, entrave ; c'est-à-dire que tu fais de la méditation un opium, une manière d'étourdissement, une échappatoire à l'obligation, un stratagème inconscient pour éluder les censures de la conscience. Cette rêverie plume en main a l'air d'une recherche de toi-même, tandis qu'elle est une fuite de toi-même. Elle est censée te fortifier, tandis qu'elle t'amollit. Elle est un épicuréisme qui joue l'ascétisme, une songerie vague qui simule la pensée. Elle abuse ton être véritable, elle trompe ta faim, mais elle t'aide à franchir le grand désert de la vie. Celui qui n'a pas de foyer, pas d'enfant, pas d'épouse, pas d'intérêt puissant, pas d'illusion de gloire, pas de carrière et d'ambition, celui que rien n'encourage, n'appelle, ne soutient, qui se sent à peu près inutile à la patrie, à la science, à l'Église, à l'humanité, comment ne chercherait-il pas à s'étourdir ? Il ne peut garder un peu de bonne humeur qu'en fermant les yeux sur ce qui lui manque ou qu'en s'amusant à la description de ses misères.

4 juillet 1877. — Mais cette « rêverie tournoyante » a un inconvénient plus grave encore que ceux que je notais hier. Elle m'a déshabitué de la pensée conséquente, de la construction rationnelle, de la spéculation philosophique. Je ne sais plus dominer tout un sujet, limiter les unes par les autres toutes les idées particulières qu'il renferme, échaufauder un cours, un livre, même une leçon ou un article. Le vagabondage à la gitanesque a remplacé l'exploitation méthodique, les plaintes éparses de la harpe éolienne m'ont presque ôté la capacité de me composer une symphonie. En un mot, le journal intime m'a nui artistiquement et scientifiquement. Il n'est qu'une paresse occupée et un fantôme d'activité intellectuelle. Sans être lui-même une œuvre, il empêche les autres œuvres, dont il a l'apparence de tenir lieu... Mais quoi ? peut-on se faire autre qu'on est ? Je ne me suis jamais traité comme moyen ou instrument d'autre chose. Je n'ai point vu en moi une machine à gagner de l'argent, à fabriquer des lois, à écrire des livres. Prendre conscience de la nature humaine a été mon goût le plus ancien et le plus vif : pourquoi le maudire ou le vilipender maintenant, ce goût rare et non pas illégitime ?

15 juillet 1877. — Impression curieuse. Tout me laisse libre, vacant, disponible. Je puis me déterminer dans une direction quelconque et je n'éprouve aucune impulsion sollicitante. Je suis à l'état neutre

d'équilibre et d'indifférence, comme une sphère suspendue au bout d'un fil ou flottant dans l'air immobile. Veux-je partir ou rester, aller au Nord ou au Midi, travailler ou me distraire ? il me semble que tous les partis me sont ouverts... Mais j'oublie que je dois déménager ; faire une cure pour ma gorge, et que j'ai pas mal d'autres obligations certaines outre les convenances et utilités à garder en vue. L'indétermination absolue n'est donc qu'une apparence momentanée, tenant à mon insouciance oublieuse et aussi au fait que rien ne me relance et ne me dérange dans ma cellule, que je n'ai ni visites, ni lettres à faire, ni leçons à donner, que je n'attends rien ni personne, et que je puis rêvasser sans que rien me rappelle à l'ordre. Ce loisir pur et complet est si rare dans d'autres existences, que je dois en constater la présence et la douceur. Il représente le minimum de gêne et d'encombrement dont on puisse souhaiter l'avantage ou le maximum de quiétude et de nonchaloir que l'on puisse traverser et posséder. Il est charmant d'être son maître, et de n'obéir à qui que ce soit, de savourer sa liberté et sa tranquillité. Certainement cette félicité est trop courte, pour être bien nuisible, quoiqu'elle soit épicurienne.

(Sept heures du soir.) — Brillant coucher de soleil, effet de lumière hollandais, air limpide, ombres fortes, coloris très vif des feuilles, splendeur humide et presque mélancolique. Les jours ont déjà l'air de se raccourcir. Je ne sais quoi avertit que le temps est court et que l'été s'envole.

Éprouvé aussi le besoin de me renouveler, de changer mon train-train circulaire d'habitudes quotidiennes, de voir et de faire du nouveau. Je m'apparais comme absurde et encroûté et enterré, sans nécessité et par pure sottise. Il faut se démomifier, donner de la pâture fraîche à ses yeux et à son imagination, reprendre langue avec les hommes, user de sa liberté. Quand on a des ailes, c'est un péché de ne pas s'en servir ; quand on a de l'argent, on doit le dépenser ; quand on n'est pas galérien, il faut quitter son bauc, laisser la rame pour l'alpenstock, les livres pour la nature, et son trou studieux pour la « foire aux vanités ». Va-t'en feuilleter les paysages du bon Dieu, les choses étrangères, l'humanité vivante. Tu as besoin de regarder, de causer, de voyager, de secouer ton indolence musculaire.

Restaure-toi, recrée-toi. Renouveau c'est rajeunissement. T'a vie réclame une mue et une révolution, un autre cours d'idées et un rafraîchissement nerveux. Toute sorte de choses sont à modifier pour te remettre dans l'état normal.

L'esprit peut donc avoir une fringale subite de changement, et dans cette disposition-là, les choses coutumières, les visages familiers, l'environnement. Il est comme rassasié et, pour reprendre appétit, appelle d'autres aliments, une autre cuisine.

Même celui qui redoute l'inconnu en a donc besoin dans une certaine mesure ; le *statu quo* absolu est donc contre nature. La conser-

vatisme immobile, la vie de couvent sont des erreurs. La fixité est saine, à condition qu'elle soit complétée par son contraire. L'art de la vie consiste à manier la continuité et l'innovation, la persistance et le progrès, l'identité et le changement. Imitons le temps qui transforme nos visages, mais graduellement, de façon qu'ils sont les mêmes et deviennent autres. L'existence bien réglée doit combiner, dans son tissu, une ou deux constantes avec trois ou quatre variables. — La satiété momentanée que tu ressens prouve que tu as violé la loi hygiénique et que l'uniformité a eu plus que sa part. Rétablis l'équilibre ; change d'air, d'occupation, de milieu, d'horizon. Tu reviendras ensuite avec plus de plaisir à tes intérêts ordinaires, à ton entourage accoutumé, à ton régime habituel.

Chose bizarre. Ta vie est une des plus monotones qu'on puisse imaginer, tous les mois, toutes les semaines, tous les jours de la semaine s'y ressemblent. L'accoutumance machinale la gouverne. Il semble donc que la répétition éternelle et l'uniformité journalière ne doivent pas t'effrayer et pourtant l'une des anxiétés que te donne l'idée du mariage, c'est la crainte de la satiété et peut-être de la révolte. Tel qui ne mettra pas le pied dehors pendant des mois, frémit à la pensée d'être condamné pour quelques semaines à la prison ou aux arrêts. Nous voulons théoriquement être libres, c'est-à-dire pouvoir renoncer à notre servage, s'il nous lasse ou nous déplaît. C'est donc l'irréparable qui nous inquiète, être prisonnier, fût-ce dans un paradis, nous est désagréable, la perpétuité de la chaîne, fût-ce la chaîne d'or ou la chaîne de fleurs, nous effraie, engager à l'avance, aliéner notre volonté à toujours, lorsque nous la savons mobile, changeante, indocile, nous paraît une témérité, presque une folie. C'est le serment qui fait peur, parce qu'il affirme et que nous ignorons, et qu'il promet ce qui ne dépend pas de nous, l'indestructibilité de l'amour, l'immuable attachement, l'invariable tendresse. Nous pouvons jurer de mourir pour un drapeau, de rester fidèles à l'honneur, de porter notre croix, parce qu'en le voulant nous pouvons le faire, mais nous ne pouvons pas jurer d'aimer sans fin, parce que nous n'aimons pas à volonté et que le sentiment se rit de nos ordres. Même à cette heure, à plus de cinquante ans, je ne me connais pas assez pour présumer de moi dix ou vingt ans à l'avenir, du moins sur des cas particuliers. Je sais bien que j'aimerais toujours la perfection, c'est-à-dire la bonté, la santé, la beauté, la justice, l'harmonie, la vérité, la vertu. Il me semble que j'en pourrais faire le serment. Mais mon idée actuelle de telle chose, mon sentiment actuel sur telle personne seront-ils les mêmes ? Je n'en sais rien.

Comment font les autres ? Ils s'abusent de bonne foi ; ils disposent étourdiment de l'éternité et s'en remettent à l'avenir du soin de les éclairer sur la validité de leurs promesses et sur la constance de leur nature. Émus, touchés, ils s'engagent pour la vie, ils sont sincères ; mais il en est ce qu'il en peut et les serments n'empêchent rien, ni la froideur, ni les regrets, ni les révoltes, ni les haines, ni les fautes, ni les

séparations morales Le serment aggrave les culpabilités, voilà tout A quoi bon méconnaître la nature des choses ? Une clause subreptice ou déraisonnable est entachée de nullité On peut affirmer par serment qu'on aime, mais non qu'on aimera Faites donc promettre et jurer l'honnêteté, la douceur, la patience, la fidélité, la protection, le support, c'est très bien, mais ne faites pas promettre et jurer l'amour perpétuel c'est vendre la peau de l'ours, c'est usurper l'avenir, c'est tromper les deux parties, c'est un leurre

Ne nous engageons qu'à ce qui dépend de nous et qu'à ce qui est juste Pour l'amour gratuit, pour le pardon, pour la générosité, pour l'héroïsme, nul n'a le droit de les exiger de nous, c'est notre réserve inaliénable.

17 juillet 1877 — Repassé hier mon La Fontaine. Remarqué ses lacunes Il n'a ni papillon, ni rose, ni rossignol. Il n'utilise ni la grue, ni la caille, ni le dromadaire, ni le lézard Il n'a aucun souvenir chevaleresque L'histoire de France date pour lui de Louis XIV Sa géographie réelle n'a que quelques lieues carrées et n'atteint ni le Rhin ni la Loire, ni les montagnes ni la mer. Il n'invente aucun sujet de fable, et paresseusement prend des thèmes tout faits l'etc etc Mais malgré tout cela, quel adorable écrivain, quel peintre, quel observateur, quel comique, quel satirique, quel narrateur ! Je ne me lasse pas de le relire, quoique je sache par cœur la moitié de ses fables C'est le seul de nos auteurs dont le volume puisse tenir lieu de tout le reste et fournir une citation, un à-propos pour toutes les circonstances publiques ou privées, une épigraphe pour toutes les chroniques mensuelles. Pour le vocabulaire, les tours, les tons, les idiotismes, sa langue est peut-être la plus riche de la belle époque, car elle combine savamment l'archaïsme et le classicisme, le gaulois et le français. Variété, finesse, malice, sensibilité, rapidité, concision, suavité, grâce, gaieté, au besoin noblesse, gravité, grandeur, on trouve tout dans le fabuliste. Et le bonheur des épithètes, et l'adage piquant, et les croquis enlevés, et les audaces inattendues, et le trait qui reste, on ne sait ce qui lui manque, tant il a d'aptitudes diverses.

Que l'on compare son *Bûcheron et la Mort* avec celui de Boileau (fait après) et l'on mesurera la prodigieuse différence entre l'artiste et le critique qui voulait lui en remontrer. La Fontaine vous donne la vision du pauvre paysan sous la monarchie Boileau ne fait voir qu'un portefaix en sueur Le premier est un témoin historique, le second n'est qu'un rimeur d'école. L'un est pittoresque, concret, vivant, pathétique, l'autre est froid, maigre, nu et correct. — Aussi, avec La Fontaine, peut-on reconstruire toute la société de son époque, et le bonhomme champenois avec ses bêtes se trouve être le seul Homère de la France Il a autant de portraits humains que la Bruyère, et Molière n'est pas plus comique que lui

Son côté vulnérable, quel est-il ? C'est peut-être un épicurisme

assez peu idéal, et c'est par là sans doute que La Fontaine est antipathique à Lamartine. La fibre religieuse est étrangère à sa lyre, il n'a pas l'air d'avoir connu le christianisme ni les sublimes tragédies de l'âme. Horace est son prophète, et Ninon son Égérie. La bonne nature est sa déesse, et Montaigne son Évangile. En d'autres termes, son horizon est celui de la Renaissance, et il n'a jamais entendu parler de Bossuet et de Fénelon, du Pape et de l'Église gallicane. Cet îlot païen en pleine société catholique est bien curieux. Ce paganisme est d'une parfaite naïveté. Du reste Rabelais, Molière, Saint-Evremond sont bien plus païens que Voltaire ; il semble que pour le Français tout à fait français le christianisme n'est qu'un placage conventionnel, un costume qui n'adhère pas à la peau, et *a fortiori* n'a rien à faire avec le cœur, avec l'homme central, avec la nature profonde. Ce dédoublement est visible dans Chateaubriand, il est commun en Italie. C'est l'effet des religions politiques : le prêtre s'y sépare du laïque, le croyant de l'homme et le culte de la sincérité. La fabrication des consciences artificielles est un des résultats du romanisme, d'Azeglio l'a fait remarquer. — Dans ce cas, l'artiste fait bien d'ignorer une religion qui n'est qu'un domino et de rester dans la religion naturelle. La grimace dévote est l'inverse de la poésie, comme de la beauté. Rien n'est laid comme un capucin, rien n'est répulsif comme un Tartufe, rien n'est désagréable comme la fiction hypocrite. Un paganisme franc et honnête vaut beaucoup mieux. J'incline à croire que la simagrée traditionnelle, c'est-à-dire la duplicité demi-volontaire de la conscience, est la plaie séculaire et millénaire de la chrétienté. L'homme naturel y porte la cocarde de la crucifixion et ne crucifie que la bonne foi. On affecte et l'on professe une religion, mais on vit d'après un autre principe. Le Dieu réel est tout autre que le Dieu officiel. La fraude remplit la grande politique, elle remplit la conduite privée des fidèles. Le culte universel est celui des apparences. — Je préfère La Fontaine, quoique l'hypocrisie soit « un hommage rendu par le vice à la vertu ». Cette éternelle fiction a dégradé l'Occidental. Neuf fois sur dix, les chrétiens sont des fourbes si on les compare à des musulmans, des fourbes de piété, des comédiens de religion.

(Onze heures du soir.) — Lecture : Mme de Souza (*Adèle de Sénange*)... Dans *Adèle de Sénange*, rencontré certain personnage qui a le tic des synonymes. Je me suis dit : Prends garde à toi, tu penches de ce côté, *hic tua res agitur*. — Tout en cherchant la nuance juste de ta pensée, tu parcours le clavier des synonymes, et très souvent c'est par triades que ta plume procède. Attention ! Évite tous les tics, tous les plis, toutes les routines : ce sont des faiblesses. Il faut se servir indifféremment des coupes 1, 2, 3, 4 ou 5, suivant le sujet et l'occasion. Procéder par le mot unique donne de la vigueur, par le mot double, donne de la clarté, en nommant les deux extrémités de la série, par le mot triple, du complet, en fournissant le commencement, le milieu et la fin de l'idée ;

par le mot quadruple ou quintuple, donne de la richesse, par l'énumération.

Ton défaut principal étant le tâtonnement, tu recours à la pluralité des locutions qui sont des retouches et des approximations successives ; tu y recours du moins dans ce journal écrit d'abondance. Lorsque tu composes, 2 devient plutôt la catégorie. Il conviendrait de t'exercer au moi unique, c'est-à-dire au trait à main levée, sans repentir. Pour cela, il faudrait te guérir de l'hésitation. Tu vois trop de manières de dire ; un esprit plus décidé tombe directement sur la note juste. L'expression unique est une intrépidité qui implique la confiance en soi et la clairvoyance. Le somnambule et l'animal ne balancent pas, l'instinct est quasi infallible. Pour arriver à la touche unique, il faut ne pas douter, et tu doutes toujours

Quiconque est loup agisse en loup,
C'est le plus certain de beaucoup.

Je me demande si, à vouloir revêtir un autre caractère que le mien, j'y gagnerai quelque chose. Ma manière onduleuse née du scrupule a du moins les deux mérites d'être exhaustive et sincère. Quand elle se ferait courte, affirmative, résolue, ne serait-elle pas d'emprunt ? — Réponse : aucun style subjectif et uniforme n'est ton affaire. Ta nature est souple, aie le *style du sujet*. Seulement varie les sujets pour avoir à varier les tons, les tournures, les coupes, les rythmes et l'allure de ton style.

Le journal intime n'étant qu'une méditation rêveuse, qu'un soliloque, non gêné par le temps, bat les buissons à l'aventure sans courir à un but. La causerie du moi avec le moi n'est qu'un éclaircissement graduel de la pensée. De là les synonymies, les retours, les reprises, les ondulations. Qui affirme est bref, qui cherche est long, qui confesse est flexueux, qui songe marche en ligne irrégulière.

J'ai bien le sentiment qu'il n'y a qu'une expression juste, mais pour la trouver je veux choisir entre tout ce qui lui ressemble, et par conséquent mon instinct fait jouer les séries verbales, afin de découvrir la nuance qui traduit le plus exactement l'idée. C'est même mon idée que je tourne et retourne en tous sens, afin de la mieux connaître, d'en prendre conscience. Au pied de la lettre, je pense plume en main, je me débrouille et me dévide par pure curiosité. Il est clair que la forme de style correspondante à cet amusement ne peut avoir les qualités d'une pensée qui se possède déjà et veut seulement se communiquer aux autres, avec netteté, autorité, rapidité. Le journal observe, dissèque, analyse, contemple, furette, tâtonne ; l'article entend faire réfléchir ; le livre doit démontrer.

Conclusion. Le journal intime n'est pas une préparation à l'enseignement ni à l'art de la composition. Il n'apprend ni à parler ni à écrire, ni à penser avec suite et méthode. C'est un délassement psychologique, une récréation, une gourmandise, une paresseuse activité, un faux

semblant de travail. — Il pourrait être un livre de compte moral ; mais il y a bien des années que ce point de vue disciplinaire m'est devenu étranger. J'essaie de me comprendre, mais je ne me gouverne et ne me gourmande plus sérieusement. Je ne sais plus ce que c'est que l'ascétisme, que l'œuvre de la sanctification quotidienne, que la poursuite acharnée d'un but quelconque. Je me laisse vivre, sentir, étudier, penser, et je regarde dans mon âme, comme dans une boîte à phénomènes, sans rien déranger par l'intervention brutale et pédantesque de mon vouloir. Le découragement a fait mon détachement, le détachement s'est rabattu sur la contemplation. Je puis encore travailler au bonheur et au perfectionnement d'autrui ; pour moi, il me semble que je tourne sur moi-même, sans désir, sans progrès, sans objet. Je ne deviens plus, je suis. Je ne demande qu'à être pensant et aimant et qu'à ne pas souffrir. — Je me suis pour ainsi dire supprimé du nombre des causes efficientes et finales, retranché de la société humaine, rayé de la liste des existences individuelles qui ne comptent que par leurs besoins, leurs efforts, leurs effets, leur action sur les choses ou sur les êtres, en un seul mot par leur volonté.

Suis-je arrivé à être un esprit pur, inaccessible aux tyrannies de la nature ou de l'humanité, au-dessus de la souffrance ou du plaisir, des larmes et du rire ? Hélas ! non. L'homme serait un dieu s'il pouvait se sulfurer. Je ne me suis pas proposé d'être un dieu, pas plus que d'être conséquent, insensible, saint ou célèbre. Je ne me suis rien proposé du tout. Je me suis laissé respirer, croître, vivre et rêver. Drôle de corps... « monstre incompréhensible » !

21 juillet 1877 (onze heures du soir). — Nuit superbe. Firmament étoilé, causerie de Jupiter et de Phébé en face de mes fenêtres. Effets grandioses de ténèbres et de rayons dans mon préau calviniste. Mantegna, Rembrandt, G. Doré en auraient délecté leurs yeux. Une sonate remontait du gouffre noir, comme une prière de repentir s'échappant du lieu des supplices. Le pittoresque se fondait en poésie, et l'admiration en émotion.

30 juillet 1877 — A. S***¹ fait sur Renan une remarque assez juste, à propos du volume des *Évangiles*. Il fait ressortir la contradiction entre le goût littéraire de l'artiste, qui est fin, personnel et sûr, et les opinions du critique, qui sont d'emprunt, vieilles et vacillantes. — Cette hésitation entre le beau et le vrai, entre la poésie et la prose, entre l'art et l'érudition, est en effet caractéristique. Renan goûte vivement la science, mais il est encore plus écrivain, et il sacrifiera, s'il le faut, le dire exact au bien dire. La science est sa matière plutôt que son but ; son but, c'est le style. Une belle page a pour lui dix fois plus de prix que la découverte d'un fait ou la rectification d'une date. Et

¹ Article d'Auguste Sabatier, dans le *Journal de Genève* du 29 juillet 1877, sur : Ernest Renan, *Les Évangiles et la seconde génération chrétienne*.

sur ce point, je sens de même, car une belle page est belle par une sorte de vérité plus vraie que l'enregistrement de matériaux authentiques. Rousseau était de cet avis. Un chroniqueur peut trouver à raturer Tacite, mais Tacite survit à tous les chroniqueurs. Je sais bien que la tentation esthétique est la tentation française, j'en ai souvent gémi. Néanmoins, si je désirais quelque chose, ce serait d'être un écrivain, un grand écrivain. Laisser un monument *ære perennius*, un ouvrage indestructible, qui fasse penser, sentir, rêver, à travers une suite de générations, cette gloire serait la seule qui me ferait envie, si je n'étais sevré même de cette envie. Ce livre serait mon ambition, si l'ambition n'était vanité, et vanité des vanités.

(*Plus tard.*) — Malgré les siècles révolus, l'esprit seul s'est dégagé en Germanie, la statue n'est pas sortie de sa gaine, et de la tête elle-même le front seul s'est modelé. L'Allemand est barbare depuis les pommettes jusqu'à la plante des pieds. Le faune remonte en lui jusqu'aux oreilles exclusivement — Il n'y a qu'à regarder le masque de ses grands hommes actuels, de Bismarck, de Moltke ou de l'empereur Guillaume, pour reconnaître une argile grossièrement pétrie, une race forte mais épaisse, calculatrice mais rude. Esthétiquement, ils font souffrir, et du côté des femmes comme du côté des hommes, on est aussi imparfait d'apparence, d'allure, de forme, de manifestation. On manque également de grâce, de distinction, de noblesse, de dignité, de beauté. La vulgarité germanique est dix fois vulgaire, la corruption germanique, le chantage allemand dix fois plus laids qu'ailleurs. Ils sont condamnés à être honnêtes, solides, sérieux, sous peine de n'avoir plus rien, ressemblant en ceci à la femme qui perd tout en perdant sa pudeur.

Dans mes jeunes années, les vilains côtés de l'Allemagne m'échappaient. Je les couvrais de ma sympathie et les submergeais dans ma bienveillance. Je n'en peux plus dire autant à cette heure. J'aime beaucoup d'Allemands et beaucoup de choses en Allemagne, mais je n'ai aucun bandeau sur les yeux, et les défauts me sont aussi désagréables qu'à personne.

Bains d'Ems, 9 août 1877 (soir) — La justice consiste à reconnaître le droit des autres, le droit réciproque, mutuel, équivalent, des autres nations, des peuples, des sociétés, le droit de l'humanité. Ne serait-ce pas les petits peuples qui peuvent le mieux élaborer les notions de justice internationale ? Les gros ont tous les appétits plus violents et les intérêts plus passionnés. Ils sont les analogues des grands carnassiers. La justice suppose la noblesse de l'âme et le désintéressement — Une fédération de petits peuples libres, qui ne demandent que l'indépendance, semble la patrie naturelle des idées historiques plus humaines, le sol des théories épurées de civilisation. Un Anglais, un Allemand, un Français, un Russe, un Américain a toujours une arrière-pensée sur

la suprématie, l'hégémonie de sa nation. A son insu, il veut la gloire de son peuple et croit à sa supériorité. Un Hollandais, un Danois, un Suisse échappent à cette tentation et à cette illusion. Ce n'est pas eux qui voudraient américaniser, franciser, germaniser, russifier l'Europe. D'avance ils sentent l'avantage et le droit de la diversité. Ils sont plus affranchis des préjugés de nationalité, de race, de confession, de langage. Et le Suisse a peut-être encore la position la plus privilégiée, car sa patrie parle quatre langues, a trois religions, et vingt-cinq communautés politiques. Il sait donc mieux à quelles conditions on s'allie et l'on vit en commun, sans se fouler trop les uns et les autres.

Il est vrai que le triomphe grandissant du darwinisme, c'est-à-dire du matérialisme, ou de la force en philosophie, menace la notion de justice. Mais celle-ci aura son tour. La loi humaine supérieure ne peut être empruntée à l'animalité. Or, la justice, c'est le droit au maximum d'indépendance individuelle compatible avec la même liberté pour autrui : en d'autres termes, c'est le respect de l'homme, du mineur, de l'adulte, du faible, du petit, et des collectivités humaines, les associations, les États, les nationalités, c'est la garantie accordée à tous les groupements spontanés ou réfléchis, qui peuvent accroître la somme du bien et satisfaire le vœu des êtres personnels. — L'exploitation des uns par les autres blesse la justice. Le droit du plus fort n'est donc pas un droit, mais un simple fait qui n'a de droit qu'aussi longtemps qu'il n'y a pas protestation ni résistance. Il ressemble au froid, à la nuit, à la pesanteur qui s'imposent jusqu'à ce que l'on ait trouvé le chauffage, l'éclairage, la mécanique. Toute l'industrie humaine est une émancipation de la nature brute, les progrès de la justice sont de même la série des reculades subies par la tyrannie du plus fort. La médecine consiste à vaincre la maladie, et le bien consiste à vaincre les férociétés aveugles et les appétits effrénés de la bête humaine. Je vois donc toujours la même loi : la libération croissante de l'individu, l'ascension de l'être vers la vie, vers le bonheur, vers la justice, vers la sagesse. La gloutonnerie avide est le point de départ, la générosité intelligente le point d'arrivée. La chenille doit devenir papillon, et le poupon un sage et un juste.

Bains d'Ems, 11 août 1877. — Toute la société au salon a chanté en chœur la *Loreley* et quelques autres mélodies populaires. Ce qui, dans nos pays, ne se fait que pour le culte, se fait aussi en Allemagne pour la poésie et pour la musique. Les voix se mêlent, sans familiarité immodeste. L'art partage le privilège de la religion. Ceci n'est ni français, ni anglais, et, je crois, pas même italien. Cet esprit de dévotion artistique, de collaboration anonyme, de communion désintéressée dans l'harmonie est germanique, il fait contrepois à certaines pesanteurs prosaïques de la race, qui est sentimentale, mais aussi sensuelle.

Ems, 13 août 1877 — Je crois que c'est Schopenhauer et Hartmann

qui ont le plus crûment dévoilé l'escamotage de la Nature, et toutes les ruses dont la sexualité enlance les individus. Le pessimisme échappe à cette tyrannie frauduleuse du penchant érotique. Qui trompe-t-on ici ?

L'amour a l'instinct du suicide, car il pousse aux caresses, et la caresse suprême le tue, et, si elle est refusée, elle tue l'amoureux. C'est donc une flamme qui a besoin de brûler, c'est-à-dire de détruire son aliment, c'est-à-dire de s'annuler elle-même. — La sagesse consiste à changer l'incendie d'un jour en lumière et en foyer continu, c'est-à-dire à faire vie qui dure avec l'amour, car le cœur glacé ou embrasé détruisent également l'homme...

Ems, 14 août 1877 — Qu'est-ce qu'un homme bien élevé ? Celui qui connaît et pratique tous les menus devoirs de la politesse. Il a de l'usage, du savoir-vivre, des formes, des manières, des procédés, il sait varier les égards, parce qu'il devine toutes les convenances. Il entre, il sort, il salue, il demande, il répond, il paie, il réclame, il offre, autrement que l'individu commun et vulgaire. Ses attitudes, son silence, sa façon de s'asseoir ou de manger indiquent l'habitude de la bonne compagnie. Le principe de ces effets innombrables et divers, c'est le respect de soi-même et des autres, manifesté avec toutes les nuances possibles, suivant les circonstances et les personnes.

Qu'est-ce qu'un esprit cultivé ? C'est celui qui a traversé un grand nombre d'apprentissages de la réflexion, et qui peut regarder d'un grand nombre de points de vue. La culture est proportionnelle à la quantité des catégories dont dispose une intelligence. Plus on a en soi de manières d'être possibles, de modes, de moules, de formes, de méthodes, de ressources acquises, plus on est cultivé. L'homme cultivé comprend beaucoup de choses, mais il n'est pas nécessairement inventif, ingénieux, spirituel. Il est seulement exercé, réceptif, ouvert. Ses dons premiers peuvent être médiocres, mais il les a fait valoir par le travail. — Une demi-culture peut gâter le naturel (et c'est le cas de tous les bourgeois, philistins, parvenus, cuistres et pédants de l'univers), mais un heureux naturel complètement cultivé donne le vrai dilettante, l'amateur judicieux, le connaisseur éclairé, le public que se désire à lui-même tout artiste et tout écrivain. — La culture purement scientifique ne suffit pas pour faire un esprit cultivé. Il y faut encore la connaissance des hommes, c'est-à-dire la possession de plus d'une langue, le voyage, la littérature. Ce sont les lettres qui cultivent encore le plus, *literæ humaniores*.

Un homme instruit n'a pas seulement assoupli et foriné ses facultés, mais emmagasiné des connaissances positives. L'homme cultivé peut tout apprendre, l'homme instruit a déjà des provisions accumulées.

Un homme bien élevé, cultivé et instruit est beaucoup plus agréable qu'un érudit qui peut être un lourdaud, ou qu'un savant spécialiste, dont on ne sait que faire hors de sa spécialité.

Clarcns, 23 septembre 1877. — Belle matinée bleuâtre et poétiquement vaporeuse. Erré une grande heure sur le chemin de Belmont, gracieux belvédère qui reproduit en petit la route-terrasse de Charnex. J'aspire des yeux, des oreilles et du poumon, l'air pur, les sensations de toute espèce, qui montent de ce suave paysage matinal. Nappes de rayons obliques, Dent du Midi, toute blanche, émergeant d'une vaste collerette de vapeurs, pentes boisées et ondulées, lac miroitant et changeant, montagnes d'émeraude et d'améthyste, guipures des noyers, ombres traînantes, vignes mûrissantes, pommes rouges, papillons, quelques couples se rendant à l'église, quelques voiles sur l'eau, les trains discrets avec leur panache de fumée, l'Oasis avec ses roses, ses cyprès et ses saules pleureurs ; tout cela dans ce cirque enchanteur borné par les Pléiades, le Cubly, le Caux, le Sonchoz, l'Arvel, la Dent du Midi et le Grammont. Tout le pays me paraissait un encensoir, et la matinée était une prière. Il fait bon ici contempler, vivre, rêver et mourir.

Une légère brise fait onduler la frange de l'auvent de toile rayée qui protège mon balcon. Quelques chants d'oiseaux, un battement de roues, quelques voix de femmes montent à ma chambre ouverte. Mais on sent le repos dominical à je ne sais quel silence plus vaste qui enveloppe ces petits bruits prochains. On a beau dire, ce recueillement a sa beauté, et l'éternelle activité sent l'esclavage. L'âme veut aussi rentrer en elle, écouter les voix de l'immuable, vivre par sa partie éternelle, échapper au mouvement, éprouver la paix ; elle a son besoin dominical. C'est l'heure du culte, c'est la fonction religieuse, c'est la place du divin.

31 octobre 1877 — Est-ce un signe de maturité ou de déclin ? J'éprouve une grande lassitude morale devant l'obligation de tenir pied au torrent des publications philosophiques et de rester au niveau, cela m'ennuie même. Ma curiosité des faits nouveaux n'est point épuisée ; mais l'éternel raturage et recommencement des idées sur les choses me rassasie et m'opprime.

Au fond, j'ai comme Schopenhauer peu de goût à professer la philosophie, comme à inculquer la poésie, à enseigner la religion. Ma vocation n'est plus de mon goût et la défiance de moi-même, le doute sur les résultats, l'indifférence, l'indolence, le scepticisme m'y rendent impropre peut-être. L'esprit critique a tout dévoré. D'ailleurs, trois mois de distraction m'ont rendu étranger à toute cette modalité de l'être. Je suis devenu littérateur, épicurien, valétudinaire et paresseux. Mon vieux moi n'est plus moi ; je me reconnais à peine. Le détachement l'a dépouillé des acquisitions de toute sa vie ; il est dévêtu de son être ancien comme mes os maxillaires sont veufs de leurs dents. Cet état de pénurie intérieure, de misère et de vide, d'incertitude et de nonchalance est une épreuve étrange. Il me semble sortir d'une longue maladie ou même du tombeau ; et je demande à mon être actuel : Qui es-tu ? que peux-tu ? que sais-tu ? Je ne me sens aucune volonté, et je flotte comme une simple épave. Faut-il m'effrayer de cette situation anor-

male ? Est-ce un état morbide ? Il me semble que oui, car ainsi l'on ne peut être utile ni à soi ni aux autres ; la carrière civile est terminée ; on est un homme usé, fini ; l'honneur murmure, la fierté rougit, la conscience réclame — Chacun a son devoir particulier, outre le devoir général de faire quelque chose. Tu dois être un professeur sérieux ; tu dois t'appliquer à quelque travail important ; tu dois économiser le reste de tes forces, au lieu de jeter le manche après la cognée. Et quant à ce qui dépend de ton choix, tu dois choisir ce que personne ne fera mieux que toi ou ne peut faire à ta place, ou ne ferait aussi prochainement. Il faut jouer ton jeu et non le jeu d'autrui, jouer avec tes cartes et non avec les cartes qui te manquent, jouersans délai et non te proposer vaguement de jouer.

Reprends le gouvernement de ta vie, l'administration et l'exploitation de tes jours, la responsabilité de toi-même, l'activité, la volonté. Règle tes affaires, ton temps, tes occupations, ton délassement, ton travail. Mets fin résolument aux vacances, et à l'oisiveté. Réveille-toi, toi qui dors, et sors d'entre les défunts. Tu n'es pas encore dispensé. Les velléités, le partage, l'insouciance sont à jeter à la porte.

6 novembre 1877 (huit heures et demie du matin) — Je prends mon instinct sur le fait, Les quatre vers qui précèdent ¹ n'ont presque aucun rapport avec l'occasion qui est censée les produire. C'est le mot « délaissement » qui a fait partir ma plume, puis un vers en a donné trois autres, et un désagrément imperceptible m'a fait songer à de beaucoup plus grands, et une impression personnelle s'est agrandie et généralisée. Les *Méandres* ² se sont faits ainsi. Ils traduisent moins mes circonstances individuelles qu'ils ne les utilisent. Les impressions passagères deviennent de simples textes à des observations plus hautes ou plus durables. La poésie change tout ce qu'elle touche et même ce qu'elle reflète, d'un rien elle fait quelque chose, car d'un accident elle remonte à la loi, d'un cas particulier au type, du fait à l'idée, du réel à l'idéal. Et cette tendance se constate aussi bien dans un seul vers que dans un poème entier, dans l'expression d'un sentiment tout subjectif que dans celle d'une vue contemplative, dans le récit d'une action ou dans un tableau descriptif. La langue généralise déjà forcément, la poésie incarne des généralisations, vivifie des pensées, c'est-à-dire

¹ Le quatrain auquel Amiel fait allusion termine des réflexions moroses de la veille au soir. Le voici :

*Pourquoi de ses ennuis recommencer la gamme ?
Ruminer ses chagrins, c'est deux fois en souffrir
A tous délaissements accoutumons noire âme,
Sans révolte sachons renoncer et mourir.*

Le troisième vers avait été écrit le premier. Plus tard, Amiel a interverti l'ordre du quatrain.

² Titre qu'Amiel a longtemps pensé donner au recueil de poésies qui paraîtra en 1879, sous le titre de *Jour à Jour*, Fischbacher, Paris.

enfance des réalités d'élite, un monde plus noble et plus choisi que le monde positif. Elle rend aux choses le service que la foi religieuse attend, pour les fidèles, de la résurrection, elle les reproduit plus belles, plus pures, plus grandes, entourées d'une auréole d'immortalité. Le poète est donc le prophète d'un autre mode d'existence, le visionnaire d'une nature et d'une humanité transfigurée, tandis que la prose est la langue de ce monde-ci. Le poète est un habitant de l'Olympe en passage dans l'existence inférieure, c'est Apollon chez Admète, et il est presque vrai au pied de la lettre d'appeler la poésie le langage des dieux.

L'intelligence d'assimilation anticipe presque toujours l'expérience intime et personnelle. Ainsi nous parlons d'amour bien des années avant de le connaître, et nous croyons le connaître, parce que nous le nommons ou que nous en répétons ce qu'en disent les gens ou ce qu'en racontent les livres. Il y a donc des ignorances de plusieurs degrés, et des degrés de connaissance tout illusoire. C'est même l'ennui perpétuel de la société que ce tournoi avec des verborosités impétueuses et intarissables, qui ont l'air de savoir les choses parce qu'elles en parlent, l'air de croire, de penser, d'aimer, de chercher, tandis que tout cela n'est que bruit vain, apparences, vanité, babil. Le pis est que, l'amour-propre étant derrière ce babil, ces ignorances d'ordinaire sont féroces d'affirmation, ces caquetages se prennent pour des opinions, ces préjugés se posent comme des principes. Les perroquets se tiennent pour des êtres pensants, les imitations se donnent pour des originaux, les fantômes d'idées entendent être traités comme des substances, et la politesse exige qu'on entre dans cette convention. C'est fastidieux.

Le langage est le véhicule de cette confusion, l'instrument de cette fraude inconsciente — Babélisme, psittacisme — ces maux sont prodigieusement augmentés par l'instruction universelle, par la presse périodique et tous les procédés de vulgarisation actuellement répandus. Chacun remue des liasses de papier-monnaie, et peu ont palpé l'or. On vit sur les signes, et même sur les signes des signes, et l'on n'a jamais tenu, vérifié, senti, expérimenté les choses. On juge de tout et l'on ne sait rien.

Qu'il y a peu d'êtres originaux, individuels et vrais, qui valent la peine d'être écoutés ! Leur vrai moi est englouti dans une atmosphère d'emprunt. Il n'apparaît que dans leur vouloir — là seulement ils sont sincères, par là seulement on entre en contact avec leur nature réelle. Tous les êtres envisagés comme force, comme caractère, valent la peine d'être regardés. Mais combien peu sont autre chose que leurs penchants, autre chose que des animaux vernis simulant, par le langage et la station sur deux pieds, une nature supérieure ! La présence en eux de la conscience qui proteste contre leur manière d'être et de la raison qui aperçoit souvent la vacuité, l' inanité de leur verbiage, les met seule un peu au-dessus de l'animalité.

Dans le fait, l'immense majorité de notre espèce représente la candidature à l'humanité ; pas davantage. Virtuellement nous sommes des

hommes, nous pourrions l'être, nous devions l'être, mais non seulement nous ne sommes pas des anges, nous n'arrivons pas même à réaliser le type de notre race. Les semblants d'hommes, les copies, les charges, les contrefaçons d'hommes remplissent la terre habitable, peuplent les îles et les continents, les campagnes et les cités. Quand on veut respecter les hommes, il faut oublier ce qu'ils sont et penser à l'idéal qu'ils démentent, mais qu'ils portent caché en eux, à l'homme juste, noble, grand, intelligent, bon, inventif, inspiré, créateur, vrai, loyal, fidèle, sûr, à l'homme supérieur en un mot, à l'exemplaire divin que nous appelons une âme. Les seuls hommes qui méritent le nom d'hommes, ce sont les héros, les génies, les saints, les êtres harmonieux, puissants et complets. Est-ce qu'une lyre fendue et décordée est une lyre ? est-ce qu'une épée sans poignée et sans lame est une épée ? est-ce qu'un chanteur à la voix fausse est un chanteur ? est-ce qu'un cheval à trois pieds est un cheval ? Nous ne sommes donc que des échantillons de rebut, de la pacotille, de la friperie et de la maculature, des tessons, des scories, souvent des ébauches à peine dégrossies, en un mot de simples fractions d'hommes.

Peu d'individus méritent d'être écoutés. Tous méritent d'être regardés avec une curiosité compatissante et un courtoisie humble. Ne sommes-nous pas tous des naufragés, des mutilés, des malades, des maniaques, des condamnés à mort ? Que chacun travaille à son perfectionnement et ne blâme que lui-même, tout ira un peu mieux pour chacun. Quelque impatience que nous procure le prochain et quelque indignation que nous inspire notre race, nous sommes enchaînés ensemble, et les compagnons de chiourme ont tout à perdre aux injures reproches et récriminations mutuelles. Taisons-nous, aidons-nous, tolérons-nous, et même aimons-nous. À défaut d'enthousiasme, ayons de la pitié. Posons le fouet de la satire, le fer rouge de la colère, mieux valent l'huile et le vin du Samaritain secourable. On peut extraire de l'idéal le mépris, il est plus beau d'en tirer la bonté.

(*Onze heures du matin*) — Le solitaire est très mauvais juge de la valeur relative des dons qu'il possède ; c'est au marché qu'il l'apprend. Pour lui, dans son ermitage, ses diamants valent des cailloux. Il est très possible que ce qu'il tient pour bagatelle et bibus ait du prix pour les gens du dehors. Ainsi, pour toi, ces 14.000 pages de Journal te paraissent des ritournelles et des redites, parce que la vie intérieure tourne en cercle. Qui sait si d'autres n'y trouveront pas un attrait plus légal, de l'instruction, de l'édification même ? L'auteur de *L'Africa* ne tenait pas à ses petits sonnets amoureux, et ce sont ces petits sonnets qui ont fait sa gloire. La plupart des célébrités sont peut-être célèbres par autre chose que ce qui leur paraissait le meilleur de leur lot. Le monde a sa mesure ; je ne dis pas que ce soit la meilleure, mais, historiquement, c'est la seule qui serve. — Tu n'as jamais consenti à te regarder avec les yeux du public et de l'opinion et à te subordonner à ce jugement extérieur,

parce que c'est le procédé des habiles et des utilitaires Tu n'as pas voulu l'exploiter comme une mine, comme une usine, comme une forêt, comme un bétail, en cherchant ce qui a cours, ce qui se vend, ce qui réussit sur le marché littéraire ou social Cette fierté est permise, mais tu l'as poussée un peu loin Il faut bien se respecter soi-même, mais le parfait dédain pour les préférences courantes, pour le goût public, pour la mode, est une imprudence On ne sait plus soi-même ce qu'on vaut, et l'on devient de plus en plus timide On est distancé par tous les bécotiers, qui ont du flair et de la ténacité, et c'est dommage, après tout...

19 novembre 1877 — Éprouvé aujourd'hui que le texte écrit, les ratures et les variantes hébétaient l'imagination et paralysaient la verve Quand j'avais cherché longtemps en scribe, le crayon à la main, je me levais et, après trois tours de chambie, la chose venait librement d'elle-même La poésie doit être chantée ou dictée, l'effort laborieux de l'homme courbé sur son pupitre l'effarouche et la met en fuite Quand l'œil est fasciné par les caractères graphiques, l'esprit ne vole plus, et se traîne seulement Il faut parler sa pensée et chanter ses rêves, l'improvisation et la dictée sont des libératrices du talent Je m'en aperçois un peu tard.

9 décembre 1877 — Ce soir, lu une partie des *Carnatides*, de Banville. Je m'efforce en vain d'aimer cette manière d'entendre la poésie Les Parnassiens sculptent des urnes d'agate et d'onyx, mais que contiennent ces urnes ? de la cendre Ce qui manque là, c'est le sentiment vrai, c'est l'âme, c'est la vie morale, c'est le sérieux, c'est le pathétique, c'est la vie élevée et la sincérité. Le talent est prestigieux, mais le fond est vide. L'imagination veut tout remplacer On trouve des métaphores, des rimes, de la musique, de la couleur, ce qu'on ne trouve pas, c'est l'homme. Cette poésie superficielle et factice peut enchanter à vingt ans ; mais qu'en peut-on faire à cinquante ? Banville me fait songer à Pergame, à Alexandrie, aux époques de décadence, où la beauté de la forme cache l'indigence de la pensée et l'épuisement du cœur — J'éprouve avec intensité la répugnance que cette école poétique inspire aux braves gens. On dirait qu'elle n'a souci de plaire qu'aux libertins, aux blasés, aux raffinés, aux corrompus, et qu'elle ignore la vie saine, les mœurs régulières, les affections pures, le travail rangé, l'honnêteté et le devoir. Cette bohème élégante ne vaut pas mieux que la bohème, crapuleuse C'est de l'art de courtisane C'est de la fanfaronnade de vice. C'est une affectation, et parce que c'est une affectation, c'est une école frappée de stérilité Le lecteur désire dans le poète mieux qu'un saltimbanque de la rime et un pipeur de vers, il veut trouver en lui un peintre de la vie, un contemplateur, un ami, un semblable, un être qui pense, qui aime, qui a de la conscience, de la passion, du repentir, et non un simple baladin jonglant avec la volupté L'école dont le drapeau est *l'art pour l'art* se juge à ses fruits. Elle dégoûte le lecteur de ses dieux

et de son culte, parce que sous ces grands mots apparaît sa parfaite frivolité Ce pseudo-paganisme n'est qu'une contenance Il m'empoigne par l'homme actuel Il n'est qu'une poussière d'or jetée sur un cadavre

19 décembre 1877 — Le monde et toi, vous vous regardez l'un l'autre avec des yeux étrangers. Il ne te comprend pas, tu ne le comprends plus Il n'y a bientôt plus rien de commun entre vous Ainsi doivent sentir les centenaires, quand tout ce qu'ils ont aimé est descendu au tombeau C'est là le dessèchement aride, l'ensablement, la pétrification contre laquelle voudrait lutter Gudule¹. Elle y voit l'envahissement de la mort Il est sûr que c'est le contraire de la vie. Je n'éprouve pourtant que très peu de vide, de langueur ou d'ennui Si c'est le dépérissement, il n'est pas très douloureux, les révoltes de la chair n'y paraissent plus. On dirait plutôt une phthisie paisible de la volonté, un marasme lent de l'âme. — Il me semble sortir d'un long évanouissement. Épiménide sortant de sa caverne devait éprouver des impressions analogues.

Deux intensités de contemplation au premier degré, c'est le monde qui se volatilise et devient un pur songe, au second degré, c'est notre moi qui, à son tour, n'est plus qu'une ombre, le rêve d'un rêve. Fantasmagorie brahmanique.

24 mars 1878. — Un sexe qui préfère la faveur à la justice, la superstition à la sagesse, l'opinion à la connaissance, l'erreur à la vérité, doit être tenu à l'écart des grandes questions et des grandes décisions historiques Il n'a que les facultés du lieutenant et non celles du général. Il est nul et serait redoutable comme juge, comme législateur, comme révolutionnaire, comme fondateur, comme inventeur. Il convient de l'utiliser pour toute chose, mais de ne lui laisser la direction suprême de rien Lui accorder la parfaite égalité de fonctions et de droits avec l'autre sexe serait tenir parfaitement en échec l'humanité et la civilisation. Les exceptions apparentes ne prouvent rien Quelques femmes extraordinaires n'empêchent pas la moyenne d'être l'élément sentimental, passionné, retardataire, routinier, passif, de la société Le progrès se fait non par elles, mais malgré elles Le progrès, c'est essentiellement le progrès dans la vérité, et c'est l'homme qui invente, qui trouve qui découvre, innove, entreprend, essaie, l'homme qui crée et conquiert. *Cumque sumus*. Le mâle a bien des faiblesses et bien des torts ; mais tout serait pire s'il cessait d'être le maître. La gynécocratie a dû être une triste époque et son retour n'est pas à désirer. La seule effémination d'une race est déjà sa décadence...

Il sera curieux que l'ère démocratique finisse par l'émancipation totale des femmes, qui mettra fin aux habitudes de la démocratie. Les

1 L'un des surnoms par lesquels le Journal désigne Fanny Mercier.

femmes ont toutes le faible aristocratique, elles détestent la vulgarité et l'égalité, leur goût est pour la distinction, pour la faveur arbitraire, pour l'inégalité des mérites. Leur premier soin sera d'arranger une bonne tyrannie à leur goût, la dictature du prêtre et de l'artiste. La revanche sera drôle

Le libéralisme en politique et en religion est la dernière chose qu'aimeront et pratiqueront les femmes. Le respect pour la science est l'autipode de leur penchant

25 mars 1878 — La tendance féminine est l'assimilation rapide et usurpatrice. On convertit carrément les reminiscences en trouvailles personnelles. On croit que c'est arrivé. Le besoin critique d'indiquer ses sources, de reconnaître ses emprunts, de citer ses prêteurs, de faire aux autres leur droit, n'est pas proprement féminin. L'écho prétend à l'originalité. Le petit élément additionnel de recombinaison se pose comme l'égal de la création-mère. Le talent d'élève se tient pour l'équivalent du génie magistral. Et cette illusion a sa bonne foi, ou du moins elle se garde de tout examen de conscience, qui pourrait l'inquiéter. On ne veut pas faire la différence entre enfanter et engendrer, entre exploiter et inventer, entre la puissance d'imitation et celle d'innovation. La lune qui reflète s' imagine aussi être une lumière par elle-même, et se figure *in petto* être un petit soleil. L'avidité réceptive et la facilité reproductive ne sont pourtant que des qualités secondaires de l'intelligence. Le mâle seul travaille sur les choses et fait du neuf. L'esprit féminin pompe les idées de l'homme et se figure les avoir extraites de la nature elle-même. Ce larcin perpétuel et inavoué est la comédie des époques de culture. Les dames représentent assez bien les argentiers qui font arriver dans leurs coffres les écus produits par le travail incessant des autres hommes et qui estiment être les supérieurs de ceux qui apportent, parce que ce sont eux qui emportent. — Les frelons de la ruche intellectuelle se moquent des abeilles qui fabriquent le miel et se croient mieux que des collaborateurs.

L'*imaginative* n'est pas tout à fait l'imagination. La femme ne produit pas les idées fécondes, mais elle trouve les détails, elle agence, polit, finit, perfectionne, elle voit les négligences, elle embellit les dehors. Elle représente l'adresse et le goût, la finesse et le soin. En un mot, une œuvre bien faite doit être créée et dégrossie par l'homme, achevée par la femme. A l'un l'architecture, à l'autre la toilette. Les chefs-d'œuvre supposent en effet le génie et le talent, l'un fournissant l'étoffe et les proportions, l'autre éliminant les bavures et les défauts. Et les œuvres plus humbles ne supposent pas moins le concert de deux forces, qui sont bien toutes deux chez l'artiste, mais dont l'une prédomine d'ordinaire dans l'un des sexes. — Aussi, suis-je très heureux et très favorisé de revoir à deux tout ce que je fais depuis quelques années. Cet auxiliaire et ce contrôle m'est très utile, sans parler du grand avantage d'avoir,

au lieu d'une simple copiste, un secrétaire intelligent, sympathique et zélé¹

27 mars 1878 (*minut*) — Continué Rousseau² (*Correspondance; Origine de l'inégalité*, et polémique y relative) Qu'il est difficile de s'arrêter à un jugement définitif sur un homme qui a provoqué et autorisé toutes les antipathies, et dont la vie dément les principes, dont la devise et le talent se contredisent¹ etc., etc. Chaque jour, je passe par les impressions opposées, et le prends alternativement en mésestime ou en admiration. La disparate entre le talent et le caractère, entre les mœurs et la pensée, entre l'homme et l'auteur donne des sensations douloureuses. Un être énigmatique et discord fait peine à regarder — Conscience peu délicate et immense orgueil, talent de feu et goût pour la pose, désharmonie en tout, sur tout. Gouverne par l'impression et l'imagination; la pensée au service de la passion. Peut-être victime d'une ambiguïté, celle qui est au fond de sa vie et de ses livres: la Nature. La nature humaine est-elle le penchant, l'appétit, l'instinct? — Paradoxal, revêche à tous les préjugés, réfractaire, explosible; ennemi de toute contrainte, tenant une gageure toute sa vie. Spécimen à l'appui du système de Schopenhauer, comme quoi l'intelligence est l'esclave sans le savoir de la volonté inconsciente, de l'élan aveugle et irréflecti. Épicurien qui fait le stoïque, voluptueux jouant l'austère, c'est l'imagination qui est le centre de son être. Ce sont toujours les autres (et la société au besoin) qui ont tort. Lui, il est le seul ayant raison, le seul bon, le seul juste, et la trompette du jugement dernier peut sonner. . on sait le reste. Antipode de la psychologie chrétienne. Ni humilité, ni pénitence, ni conversion, ni sanctification.

1. En février 1879, Amiel, depuis plusieurs années visiteur familial des dames Benoît, deviendra leur hôte régulier, leur pensionnaire, au numéro 13 de la rue Verdaine. Mlle Valentine Benoît, déjà connue dans la Suisse romande par des nouvelles et des comédies enfantines, publiées sous le pseudonyme de Berthe Vadiers, avait trouvé dans Amiel un guide et un conseil littéraire, un maître en poésie. Cette amitié précieuse, faite de bonne grâce, d'enjouement, de mutuelle sollicitude et d'admiration pour la poésie et l'art, adoucit l'inquiétude et les maux croissants de l'auteur du *Journal intime*, qui marquait le vrai caractère de cette relation en appelant Berthe Vadier « ma filleule » — « Elle est ma neophyte, mon élève, mon initiate » (9 septembre 1880) — « Longues causeries à propos de chaque page de nos lectures en commun, lectures bibliques, scientifiques ou littéraires. Ma filleule récolte ce que tant d'autres ont passionnément désiré, mais au-si elle a eu le courage de le rendre possible, en me faisant un nid et un abri pour la santé et pour la maladie, pour le travail et la récréation. En outre, elle ne cherche qu'à me comprendre et me complaire... La maman, à son tour, est toute maternelle. En un mot, ce n'est pas une pension où je me trouve bien, c'est une famille qui reporte sur moi la sollicitude dont elle a entouré le frère et le père aujourd'hui défunts. Voilà pourquoi l'état de maladie est ici une douceur et non un effroi » (11 septembre 1880). Et les derniers mots tracés par la main d'Amiel en son Journal seront encore un témoignage de reconnaissance à cette amitié domestique et littéraire, si ingénieusement dévouée.

2. En relisant dans les premiers mois de 1878 la plus grande partie des œuvres de J.-J. Rousseau, Amiel se préparait à écrire la conférence qu'il devait prononcer à l'occasion des fêtes du centenaire du Citoyen de Genève, en juillet de cette année, et qui fut publiée dans le recueil *J.-J. Rousseau jugé par les Genevois d'aujourd'hui* (Sandoz, Genève et Paris, 1879).

L'homme naturel fait l'apothéose de l'homme naturel, le pécheur tire de son péché la preuve qu'il est le meilleur des hommes. Tout à l'inverse du publicain, c'est sur le dos des autres qu'il fait pénitence. Quand il confesse une faute, c'est le prochain ou ce sont les circonstances qui en sont la cause première, il est donc la victime et non le coupable. Une fausse notion du mal et du péché, notion due à la résistance du moi à toute humiliation, est donc l'axe de sa vie, l'origine de toutes ses erreurs. Son moi n'a jamais su se renoncer, se mortifier, se crucifier. Le phénomène de la nouvelle naissance lui est resté inconnu. Il s'est aimé, approuvé, indulgé jusqu'à la fin. Il a repoussé avec indignation d'abord les inculpations injustes de ses contemporains, puis les reproches justes de sa conscience. Il a voulu entortiller sa conscience elle-même, et jusqu'à la sévérité divine, par la magie de son plaidoyer. — Ce n'est pas un sage qui cherche le vrai, c'est un puissant avocat qui veut gagner sa cause. Il n'a que l'air d'un philosophe, au fond, c'est un orateur, qui sait s'enthousiasmer pour sa thèse et qui, mettant le sophisme au service de sa passion, n'est momentanément plus sophiste car il s'abuse lui-même. Telle est la merveille dangereuse de l'imagination. Elle arrive à se faire illusion de bonne foi.

14 avril 1878. — Peut-être le besoin de penser par soi-même et de remonter aux principes n'est-il tout à fait propre qu'à l'esprit germanique. Les Slaves et les Latins sont volontiers dominés par la sagesse collective, par la tradition, l'usage, la coutume, le préjugé, la mode, ou bien ils les brisent en esclaves révoltés, sans percevoir d'eux-mêmes la loi inhérente aux choses, la règle vraie, non écrite, non arbitraire, non imposée. L'Allemand désire toucher la Nature, le Français, l'Espagnol, le Russe, s'arrêtent à la convention. C'est toujours la vieille querelle des philosophes grecs : *δέσει ή φύσει* ? La racine du problème est dans la question du rapport de Dieu et du monde. Immanence ou transcendance, cela décide de proche en proche de la signification de tout le reste. Si l'esprit est en dehors des choses, il n'a pas à se conformer à elles. Si l'esprit est destitué de vérité, il doit la recevoir des révélateurs. Voilà la pensée méprisant la Nature et assujettie à l'Église, voilà le monde latin.

22 avril 1878. — Lettre de la cousine Julie. Ces bonnes parentes âgées sont difficiles à satisfaire par les gens occupés. Plainte si l'on n'écrit pas. Plainte si l'on écrit brièvement. Plainte si l'on fait le tableau de ses occupations et préoccupations, et qu'on veuille les mettre au courant. Au lieu de se réjouir qu'on travaille et d'entrer dans les circonstances, plainte et presque reproche. Elles ne peuvent et même ne veulent pas comprendre la vie des hommes, surtout des hommes d'étude. Ces ermites de la rêverie sont effarouchées par le monde, dépayssées dans l'action. Ces poules ingénues regardent toujours avec la stupeur de l'épouvante les êtres qu'elles ont connus dans l'œuf, et s'exclament

de voir les uns tenter les espaces de l'air, les autres voguer sur les plaines de l'eau. Malheureux aigles ! malheureux cygnes ! malheureux canards ! malheureux canaris ! osez-vous bien quitter le gîte et la basse-cour, téméraires ? — Ces lamentations sont un peu fatigantes, et ces remontrances quelque peu builesques. Mais quoi ! On ne change plus à soixante-dix ans, et une pieuse bonne âme de dame villageoise, à demi aveugle, ne peut plus élargir son point de vue, ni se figurer les existences sans rapport avec la sienne.

Par quel point ces âmes qu'enveloppent les minuties de la vie quotidienne se rattachent-elles à l'idéal ? Par les aspirations religieuses. La foi est leur planche de salut. Elles connaissent la vie supérieure, leur âme a soif du ciel. Elles ignorent les cent mille particularités géographiques de l'Europe, mais elles n'ignorent pas l'Europe. Toutes leurs opinions sont imparfaites, mais leur expérience morale est grande. Leur pensée est pleine de ténèbres, mais leur âme est pleine de jour. On ne peut parler avec elles des choses de la terre, mais elles sont mûres pour les choses du cœur. Si elles ne peuvent nous comprendre, c'est à nous d'aller à leurs devants, de parler leur langue, d'entrer dans leur sphère d'idées, dans leur mode de sentir. Il faut les aborder par leurs grand côté, et pour leur témoigner plus de respect, leur faire ouvrir l'écrin de leurs plus chères pensées. Quand les feuilles de la vigne se rident et se séchent, la grappe est plus sucrée et plus vermeille. Il y a toujours quelque pépite d'or au fond de toute vieillesse honorable. Essayons de la mettre en lumière et donnons-lui l'occasion de se montrer aux regards affectueux. Cela est possible.

19 mai 1878. — La critique est-elle une science ? Oui, dans un sens, puisqu'on peut dresser le catalogue de ses conditions préalables et de ses exercices préliminaires ; mais elle est surtout un don, un tact, un flair, une intuition, un instinct, et, dans ce sens, elle ne s'enseigne pas et ne se démontre pas, elle est un art. Le génie critique, c'est l'aptitude à discerner le vrai sous les apparences et dans les imbroglios qui le dérobent ; à le découvrir malgré les erreurs du témoignage, les fraudes de la tradition, la poussière des temps, la perte ou l'altération des textes. C'est la sagacité chasserresse que rien n'abuse longtemps et qu'aucun stratagème ne dépiste. C'est le talent du juge d'instruction qui sait interroger les circonstances, et faire jaillir un secret inconnu de la prison de mille mensonges. Le vrai critique sait tout comprendre, mais il ne consent à être la dupe de rien et ne fait à aucune convention le sacrifice de son devoir, qui est de trouver et de dire le vrai. — Avec les vivants, avec les institutions présentes, avec tout ce qui est vindicatif, armé, menaçant, irritable, il peut être obligé à des égards et à des prudences, à des attentions et à des sourdines qui le vexent ; mais il veut voir clair, s'il n'ose ou ne peut faire voir clair. Les affectations, les poses, les masques, les charlatanismes, les boniments, les supercheries

l'ont en aversion. Il doit être pour le faux comme la voix redoutée et légendaire qui fait dire aux roseaux :

Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne

O le critique ouvert et indulgent, mais incorruptible et infailible, l'Éaque de la littérature, sans faiblesse et sans humeur, où est-il ? combien y en a-t-il ? lequel a pris la devise de Jean-Jacques : *Vitam impendere vero* ? Hélas !

20 mai 1878. — L'érudition suffisante, la culture générale, la probité absolue, la rectitude du coup d'œil, la sympathie humaine, la capacité technique, que de choses sont indispensables au critique, sans parler de la grâce, de la délicatesse, du savoir-vivre, du trait !

L'esprit bien rarement arrive à la justesse

Le critique parfait n'existe pas. Contentons-nous du critique passable, c'est-à-dire éclairé et honnête.

20 juin 1878 (*neuf heures du matin*). — Avec quelle effrayante rapidité mon travail et ma pensée me deviennent étrangers et inconnus ! je viens d'en avoir la preuve. J'avais à faire la liste des questions d'examen et j'ai eu grand'peine à retrouver les cours eux-mêmes et les sujets traités ; tout au plus si, avec mes plans détaillés, je me suis tiré d'affaire. Je perdrais mes jambes et ma tête, si elles n'étaient pas chevillées à moi. On pourrait me voler mes notes ou les embrouiller, mes vingt-neuf ans de professorat seraient à recommencer. Cette nullité de cohésion et d'appropriation est une grande misère ; je rentre chaque jour dans le dénuement et de dépouillement initial. Je n'ai que la nue-propriété, l'investiture imaginaire de mes connaissances ; je suis pauvre et vide. Mon étude sur Rousseau ne sera pas terminée que les vingt mille pages lues à cette intention seront effacées de ma mémoire ; je sens que mon esprit est comme les glaciers qui rejettent de leur sein les terres, les cailloux et les blocs ; il exsude tout ce qui lui vient du dehors ; il se maintient dans sa pureté formelle. Il veut la flexibilité et répudie la richesse, les matériaux, les faits. La moindre maladie, un choc, une chute feraient du livre de mon intelligence un livre blanc. Probablement que la tendance à m'extérioriser de moi-même, à me détacher de moi par la critique constante, a produit cette faiblesse de mon esprit à retenir les images, les signes et les choses, tous ces fatras qui constituent l'érudition. La fameuse équation de Fichte : $Moi = Moi$, devient presque ma formule. Ma pensée est le nirvâna de toute connaissance particulière. L'indifférence pour le provisoire, l'accessoire, l'accidentel, le relatif a fini par produire une demi-impuissance à garder une provision quelconque. Ainsi la lumière ronge les couleurs... Halte ! il est des maux qu'on augmente en les regardant.

Celui-ci est du nombre La philosophie a évaporé ma faculté mnémonique, en me rendant omnimode et neutre Elle m'a mis dans la situation d'outre-tombe, où le monde n'est plus pour l'âme qu'un vague souvenir, et où tous les phénomènes se fondent dans leur loi.

15 juillet 1878. — Soulagement Dès que, plume en main, je médite, cela m'arrache à la souffrance morale, j'oublie les horreurs de la vie pratique, je rentre dans l'état contemplatif. La pensée est presque impersonnelle, elle ouvre la région du calme. Les monstres mêmes ne sont plus que des curiosités, des images pour celui qui pense sur eux ; il n'est plus sous leur ascendant.

20 juillet 1878 (sept heures et demie du matin). — Avantage du style noble il dissimule la médiocrité des aperçus ou des comparaisons. « Une chaleur de chien » serait assez vulgaire ; l'« ardente canicule » devient épique. Or la canicule est le mois où le chien domine, le chien c'est-à-dire Sirius, c'est le mois (du 24 juillet au 24 août) où Sirius se lève et se couche en même temps que le soleil, et comme ce mois est le plus chaud de l'été, le chien en a paru la cause : *cum hoc, ergo propter hoc*. Le chien tirant la langue exprime la soif, le chien céleste cause la soif. Ainsi procède l'imagination populaire et l'astronomie anoblit tout. Grâce à l'Égypte, une chaleur de chien est devenue du beau style. — Et la règle générale, c'est que le familier devient sublime, en faisant traverser à l'imagination quelque souvenir d'un ordre élevé, historique ou naturel Exemple : les termes de chasse et d'écurie, jusqu'aux fientes d'animaux, se trouvent du grand style en français, à cause de la chevalerie et de la noblesse qui les ont employés, les termes de science sont réputés pédants, et les termes de métier censés bas, parce que les gentilshommes ne s'en sont pas servis. Ces répugnances traditionnelles se conservent dans la démocratie et survivent au régime social qui les a engendrées. Ce qu'on appelle le goût consiste à ne réveiller que des idées consonnantes avec l'effet à obtenir, lesquelles ne dérangent pas l'impression produite et même, si possible, l'augmentent Le goût trie donc avec soin les couleurs, les sons, les mots, les images, pour éviter les disparates et toutes les rencontres fâcheuses ; il multiplie les harmoniques autour de la note fondamentale, les allusions engageantes autour du motif qu'il développe. Le goût, c'est le tact littéraire — L'orateur, le poète, le compositeur procèdent comme la fleuriste. Il s'agit de créer le bouquet le plus expressif et le plus charmant. Toute œuvre d'art gracieuse est un sélam, et tout sélam veut persuader. Le goût est la méthode instinctive de plaire.

(Sour.) — Le Dr Z... m'a franchement avoué que l'issue possible de mon mal était la mort par étouffement, et même par trois causes d'étouffement. l'emphysème, le gonflement du cartilage thyroïde et les

viscosités laryngiennes. J'ai trois muets du sérail qui me tiennent le cordon. Il est difficile que je réchappe à tous les trois.

26 juillet 1878. — Chaque matin je m'éveille avec le même sentiment d'être usé et fini, de me débattre en vain contre la marée montante qui va m'engloutir. Je dois périr étouffé, et les trois étouffeurs sont à l'ouvrage, et leur progrès les anime à continuer. L'un comble par en bas la cavité aérienne, l'autre étrangle le sournail de la respiration, le troisième essaie d'en boucher l'orifice. Le dernier, en outre, par les efforts spasmodiques qu'il m'impose, espère faire éclater quelque conduit à l'intérieur. Il y a quelque chose d'odieux pour l'individu à sentir ainsi les agents de Siva travailler à sa destruction ; dévoré par dedans, il assiste à cet homicide dont il fait les honneurs ; c'est contre nature. Cela ressemble à un supplice de l'Inquisition.

On ne peut ennuyer les autres de ses gémissements, d'ailleurs inutiles. On ne peut rien entreprendre, quand chaque jour amène quelque ennui nouveau. On ne peut même prendre un parti dans une situation confuse et incertaine où l'on prévoit le pis, mais où tout est douteux. A-t-on encore devant soi quelques années ou quelque mois seulement ? Y aura-t-il mort lente ou catastrophe accélérée ? Et que faire, si je dois garder la chambre ou le lit ? J'entends, qui me soignera ? Où pourrai-je abriter ma fin ? Comment supporterai-je les jours et comment les remplirai-je ? Comment finir avec calme et dignité ? Je ne sais pas. Je fais mal tout ce que je fais pour la première fois : or ici, tout est nouveau, rien n'est préparé, répété, expérimenté : on finit au hasard. Quelle mortification pour celui qui a trop chéri l'indépendance ! il dépend de mille imprévus. Il ignore ce qu'il fera, ce qu'il deviendra, il ne peut rien prévoir. Il voudrait causer de ces choses avec un ami de bon sens et de bon conseil. Mais voici, il n'en trouve point. Il ne veut pas effrayer les deux affections qui lui sont le plus dévouées, et il est presque sûr que les autres s'ingénieront seulement à l'étourdir et n'entreront pas dans le vrai de la position.

Et en attendant (en attendant quoi ? la santé ? la certitude ?) les semaines s'écoulent comme l'eau, sa force se consume comme un cerge fumeux. La clairvoyance égale les progrès du mal, mais ne tente pas d'y remédier, il a la paresse fataliste du Musulman et l'irrésolution pure du sceptique sincère. A quoi se décider, quand tous les partis sont mauvais et qu'on tient trop peu à ceci ou à cela ? Se contenter du moins mauvais est certainement fort sage ; mais c'est un piètre mobile.

Est-on libre de se laisser aller sans résistance à la mort ? La conservation de soi-même est-elle un devoir ? Devons-nous à ceux qui nous aiment de prolonger le plus possible cette lutte désespérée ? Il me semble que oui, mais c'est encore une contrainte. Il faut alors tendre une espérance que l'on n'a pas, cacher l'absolu découragement que l'on éprouve. Pourquoi pas ? Il est généreux à ceux qui succombent de

ne pas diminuer l'ardeur de ceux qui bataillent ou qui se réjouissent
Nous sommes tous, du plus au moins, des condamnés à mort.

Un peu plus tôt, un peu plus tard,
Ce n'est pas grande différence

(*Plus tard*) — Ainsi deux voies parallèles me conduisent au même résultat la méditation me paralyse, la physiologie me condamne. Mon âme se meurt, mon corps se meurt. De toute façon, j'aboutis à la clôture. Laisse à moi-même je me ronge de tristesse, et la médecine me dit aussi Tu n'iras pas plus loin. Ces deux verdicts semblent indiquer la même chose, c'est que je n'ai plus d'avenir, et que je dois faire mes paquets. Cela paraît absurde à mon incrédulité, qui voudrait y voir un mauvais rêve. L'esprit a beau dire c'est ainsi, l'assentiment intérieur se refuse. Encore une contradiction. Je n'ai pas la force d'espérer, et je n'ai pas la force de me résigner. Je ne crois plus et je crois encore. Je sens que je suis fini, et je ne puis me figurer que je sois fini. Serait-ce déjà de la folie ? Mais non, c'est la nature humaine prise sur le fait, c'est la vie qui est une contradiction réelle, puisqu'elle est une mort incessante et une résurrection quotidienne qu'elle affirme et nie, détruit et reconstruit assemble et disperse, abaisse et relève à la fois. Vivre c'est mourir partiellement et renaître partiellement c'est persévérer dans ce tourbillon aux deux aspects contraires, c'est être une énigme.

Si le type invisible dessiné par ce double courant, entrant et sortant, si cette forme qui préside à tes métamorphoses a elle-même une valeur générale et originale, qu'importe qu'elle continue son jeu quelques lunes ou quelques soleils de plus. Elle a fait ce qu'elle avait à faire, elle a représenté une certaine combinaison unique, une expression particulière de l'espèce.

Ces types sont des ombres, des manes. Les siècles paraissent occupés à leur fabrication. La gloire est le témoignage qu'un type a paru aux autres types plus neutre, plus rare, plus beau que les autres. Les hommes vulgaires sont encore des âmes, seulement ils n'ont d'intérêt que pour le Créateur et pour un tout petit nombre d'individus.

Sentir sa fragilité est bien, mais y être indifférent est une vue plus haute. Mesurer sa misère est utile, mais apercevoir sa raison d'être est plus utile encore. Mener deuil sur soi-même est encore une vanité ; On ne doit regretter que ce qui vaut, se regretter soi-même, c'est prouver à son insu que l'on y attachait de l'importance. En même temps, c'est méconnaître sa véritable valeur. Il n'est pas urgent de vivre, mais il importe de ne pas déformer son type, de rester fidèle à son idéal, de protéger sa monade contre l'altération et la dégradation. Si cela n'est pas possible, le Nirvâna devient désirable. Mais cela est-il impossible ?

Tu n'as pu réaliser ton rêve, ce n'est pas la question, car notre rêve comprend notre entourage, notre milieu, la société humaine,

autant de choses qui ne dépendent pas de nous. Mais ne peux-tu protéger ton type, réaliser ton originalité ? Ceci dépend davantage de toi. Tu es probablement un éprouveur psychologue. Dans ce cas, ces 14.800 pages de Journal intime sont un effet de ta vocation. Tu as dialogué avec ton Moi, comme un pommier porte des pommes. Cela n'accroît pas le patrimoine de la science. Mais cela prouve peut-être quelque chose : que la vie intérieure ne doit être qu'un pis aller ? que cette variété de cloître ne vaut pas mieux que le cloître ? que la désuétude de la volonté ne sert pas à grand'chose dans un monde construit sur le plan de la guerre universelle ? que les vertus féminines sont presque nuisibles chez un homme ? que la timidité et la mauvaise honte peuvent rendre inutiles les plus beaux dons ? que l'irrésolution s'augmente avec les années et que le non-vouloir prolongé devient l'impuissance du vouloir ? Mais ce résultat serait terriblement maigre.

Ton originalité valable : quelle est-elle ? C'est probablement la flexibilité psychologique qui te permet de comprendre et de reproduire les états d'âme et de conscience les plus divers. Débrouiller les écheveaux difficiles, et dégager des lois imprévues, c'est à cela peut-être que tu devrais désormais te borner, après une longue dispersion de tes recherches. Concentre-toi donc dans le rôle d'Œdipe, à peine s'il t'en reste le temps. — Ne t'attache et ne t'attaque plus qu'à des problèmes qui en valent la peine et qui ne réclament qu'un minimum d'érudition et de mémoire. Laisse peut-être aussi dormir la construction synthétique, la composition, qui est un casse-tête, et profite de tes dispositions pour l'analyse. Fais ce qui te plaît le plus et ce qui te réussit le mieux, ce sera double profit. Tu t'es usé à faire ce qui convenait aux choses ; maintenant n'emploie l'esprit des choses qu'à comprendre tes circonstances, et songe à sauver ce qu'il y a de plus intéressant dans le capharnaüm de tes intuitions et de tes expériences personnelles. On ne survit que par ce qui ne peut être remplacé.

J'aurais voulu ne pas souffrir et me maintenir dans l'impersonnalité de la pensée, c'était ma seconde position, une fois perdue la première, celle de l'harmonie affectueuse et réciproque avec un milieu sympathique. — Mais la seconde position est également perdue. La mort du désir ne donne pas le repos.

Vide affreux d'un cœur sans désir,
Peut-on le sentir et survivre ?
Peut-on respirer sans poursuivre
Un but, un rêve, un avenir ?
(VINET)

Est-ce qu'une troisième position sera plus tenable ? Celle de l'humilité soumise qui se résigne à l'amoindrissement, qui se console de tous ses naufrages et qui consent à cultiver un jardinet sur un îlot, avec ou sans compagnie, et le temps qu'il plaira au Maître de la vie. La félicité de la plénitude, l'immobilité du néant, plaisaient mieux à mon orgueil ; des deux manières, le Moi était vaincu. Ce qui est le plus difficile,

c'est d'accepter la mutilation, l'abaissement, la rentrée dans la poussière et dans la banalité. Le renoncement en bloc a encore je ne sais quoi de majestueux, mais le dépècement est injurieux. L'arrachement poil à poil de sa crinière est insupportable au lion. Être doux devant la mort demande moins d'empire de soi que de rester doux avec les avanies interminables du dépouillement. Loi d'ironie. Il y a un quart de siècle qu'on me prêche le renoncement, et je crois que je ne m'étais pas encore renoncé, quoique j'eusse renoncé à beaucoup de choses. C'est toujours l'histoire de la Sibylle, on veut le même prix du dernier livre que de tous les autres avant qu'ils fussent brûlés.

11 août 1878. — Réfléchi aux difficultés de l'œuvre du démon, je veux dire de la composition et du style. Les exigences sont innombrables et elles vont par paires qui se contrarient. Chez moi presque toute la force vive est absorbée par les frottements, c'est-à-dire par les réflexions, préoccupations, anxiétés, scrupules, qui viennent à la traverse de l'élan, et paralysent ma verve. Toutes les parties de mon être se tiennent en échec et, visant à l'harmonie, arrivent à l'immobilité. Composer, c'est résoudre ce problème bizarre d'agir en somnambule avec les circonspections de l'homme éveillé, de douter sans douter, d'être assuré, joyeux, hardi, dans sa parole, tout en étant partagé, inquiet, anxieux dans son cœur. C'est être couché debout, emporté de sang-froid, c'est réaliser l'absurbe, stupéfier le bon sens.

Il est évident que ce qui me gêne, c'est la critique intérieure arrivant trop tôt.

Car se regarder voir peut empêcher de voir.

Tous les scrupules sont de mise quand on délibère, mais dans l'action il faut être de son avis et frapper impétueusement comme une corneille qui abat des noix. Celui qui s'analyse, se querelle et se discute perpétuellement lui-même, détruit son élan. L'hésitation sur la phrase, sur le mot, sur l'idée, sur le fond et sur la forme, tue la verve. La peur ôte la joie, et la joie qui s'éteint glace le talent.

La conscience, la timidité, l'hésitation, le manque de mémoire rendent la composition quasi impossible. La procréation veut plus de fougue et de confiance. Aussi ton style sent la lampe. Il est fait et non pas né. Il lui manque le coup d'aile, la grâce, la gaieté, la félicité, le naturel. Une pratique soutenue de l'art d'écrire eût augmenté ta souplesse, mais tu n'as jamais eu la bonne méthode, celle qui parle son discours avant de l'écrire, et qui va aussi du vivant au vivant, de la forme ébauchée à la forme définitive. Tu procèdes autrement, par habitude professorale et didactique. Tu analyses ton sujet pour lui-même, sans te permettre l'ébattement personnel qui t'amuserait ou le dialogue avec le lecteur qui l'amuserait. Tu es trop détaché, trop sérieux, trop tendu, trop pontifical. Ton malaise gratuit ne te procure

que la mauvaise humeur des autres Plus tu fais effort, moins tu réussis, c'est la loi

Mon Dieu, il en est pour toi de la composition comme de tout le reste. Tu ne sais rien cueillir, rien finir Tu n'oses pas, la défiance t'étouffe.

(*Plus tard*) — Ce que je trouve le plus difficile dans la composition, c'est la rigoureuse liaison des parties, quand on ne veut rien oublier rien répéter, et rien mettre hors de place La convergence d'effet représente, dans le style académique, l'unité d'action au théâtre, Tout ce qui retarde, ou dévie, ou détonne, tout ce qui obscurcit est mauvais

12 août 1878. — Leçons à tirer de cette dernière expérience¹ : 1° tu t'es rendu la tâche horriblement difficile, en voulant tout lire, tout examiner, — 2° en n'osant pas conclure, trancher, te décider plus vite, — 3° en prenant ton sujet de trop haut, de trop loin, — 4° en exigeant trop de ton discours, de ton style, et de toi-même

Ces monographies encyclopédiques, résumant quatre-vingts volumes en trente pages d'un style lapidaire et sentencieux sont un casse-tête. Ce qu'elles coûtent n'est jamais payé par personne, et l'on n'en dit que ces deux mots peu flatteurs : dense et minutieux Par conscience, tu t'es imaginé être toi-même le Tribunal des Morts et peser les destinées d'une âme...

J'ai manqué de bon sens, c'est-à-dire dépensé dix mille francs à produire une botte d'asperges La botte peut être superbe, elle coûte infiniment trop cher J'ai été un pur fou Mettons que ce morceau soit déclaré passable, c'est toujours un simple spécimen de critique, qui ne servira pas à Rousseau et ne me servira pas à moi-même, qui laissera indifférents mes concitoyens et ne me fera pas d'amis ailleurs Pour vingt individus qui m'en sauront gré, j'aurai consumé des mois, il est difficile d'être plus sottement prodigue de sa peine

Après cela, il faut reconnaître que sans la pression des circonstances je n'aurais pas fait ce travail, que ce travail vaut mieux que rien ; qu'il est dans ma nature de prendre les sujets par leur plus grand côté ; qu'avoir cherché la justice ne donne jamais de regrets, qu'avoir écrit trente pages en bon style ne fait jamais rougir Voyons, pardonne-toi. Seulement, n'accepte plus de commandes officielles, renonce à tous les discours publics Tu n'as plus la voix, tu n'as pas la sympathie et la faveur, tu n'as pas d'affinité avec le public, tu n'as pas même le désir de lui plaire. Contente-toi d'écrire, et encore si cela te fait plaisir, sur

1. La composition de sa *Caractéristique générale* de J.-J. Rousseau. Quelques semaines plus tard, le Journal dira : « C'est la seule de mes œuvres qui soit certaine d'être lue en 1978. J'ai jugé comme je voudrais être jugé si j'étais Jean-Jacques au lieu de n'être que Henri-Frédéric Il me semble que j'ai fait comprendre dans sa grandeur l'œuvre de notre concitoyen, tout en faisant la critique de l'homme, de ses théories et de son talent. Il me semble difficile de dire plus de choses en quarante pages. »

des sujets de ton goût et de ton choix, à ton heure, sans précipitation ni obligation. Écris, du reste, ce n'est pas publier. Compose pour ta satisfaction personnelle, ne mets au jour que ce qui a des chances d'être lue ou d'être accueilli. — Tu ne voudrais pas, pour toute la gloire de Rousseau, avoir le quart de ses malheurs. N'étant pas ambicieux, ne te tourmente donc point par niaiserie ou candeur.

(*Onze heures du matin*) — La vraie utilité à tirer d'une œuvre serait d'en commencer une autre, pour profiter immédiatement des innombrables aperçus que révèle la pratique de l'art. Ainsi on profiterait de ses écoles, on capitaliserait son expérience, on accroîtrait sa virtuosité. — Quand je pense que j'ai toujours ajourné l'étude sérieuse de l'art d'écrire, par tremblement devant lui et par amour secret pour sa beauté, je suis furieux de ma bêtise et de mon respect. J'ai eu comme du scrupule à surprendre le secret des maîtres, à dépecer les chefs-d'œuvre pour mon utilité. Et quand j'ai été forcé d'écrire, je l'ai fait au hasard, à tâtons, en amateur craintif, en écolier respectueux. Je n'ai pas de métier, pas plus comme professeur, comme philosophe, comme poète, que comme écrivain. Je suis partout un novice, mais point d'autorité et d'assurance. La raison de cette insuffisance, c'est moins l'incapacité que l'indécision. La timidité n'a pas osé s'approprier un domaine et dire : Ceci est à moi. Aucune de mes aptitudes n'est arrivée à la maîtrise, à la sécurité intérieure. Je n'ai pas même découvert mon don spécial, mon individualité, mon originalité, et je n'ai eu d'autre maxime que prendre l'esprit des choses et faire de mon mieux la chose quelconque à faire. — Ainsi je n'ai pas mieux exploité mon talent que ma fortune. J'ai tout laissé perdre par chevaleresque incurie, par aversion pour l'habileté. Mon pauvre garçon, que tu as été bête !. Et il en a été de même pour les choses du cœur. Tu n'as tiré parti d'aucune des faveurs de la destinée.

27 août 1878 — L'organisme est un échafaudage risqué comme le crédit, il n'est que du gaz et de la cendre momentanément tissés par le caprice de la vie. Cette montagne de cellules est travaillée par la tendance à retourner aux éléments. L'existence individuelle n'est qu'un météore, une effervescence, une phosphorescence qui apparaît et disparaît. L'ombre d'une ombre, une forme vaine, un fantôme qui s'aperçoit. Ce qui constitue sa réalité, c'est une résistance passagère à la destruction, une réaction contre les influences du dehors. Vivre, c'est réagir, c'est surtout rayonner. La passivité, c'est l'état inerte. Il ne vaut pas la peine d'être vivant, si l'on anticipe la mort par l'apathie... Dormir, rêver, penser, agir, ce sont les quatre degrés de l'être. C'est être plante, animal, contemplateur, homme.

Est-il certain que la hiérarchie précédente soit correcte ? Aristote tenait la contemplation pour plus divine que l'action. L'action, comme toute création de génération, a une grande partie d'aveuglement et

d'impétuosité Vaut-il mieux voir clair ? La production volontaire et consciente, si elle était possible, cumulerait deux privilèges Nous imaginons que l'esprit pur, que Dieu sait ce qu'Il fait en faisant, mais nos inspirés, nos inventeurs, nos génies font ce qu'ils ne savent pas, ils sont entraînés, portés, poussés par une force secrète, dont ils sont les agents plutôt que les maîtres et les véhicules plutôt que les gouverneurs.

En tout cas, il y a aussi une fécondité d'idées, et la puissance cérébrale consiste à combiner et à construire quelque chose Tout ce qui est décousu, épars, confus, n'est qu'une matière et n'est pas une production, n'est qu'une étoffe et pas une œuvre Les œuvres sont des actions intellectuelles Le penseur en sa cellule agit donc aussi, à condition qu'il se propose un but, qu'il élucide une idée, qu'il aide au travail de l'espèce C'est le bousillement pur qui est du temps gaspillé, c'est le tortillage de l'inutile qui est condamnable

Est-ce que, par exemple, ces quatorze mille neuf cent six pages serviront à quelqu'un ou à quelque chose ? éclaireront-elles une question ? fourniront-elles des matériaux à une science ? J'en doute. Elles m'ont servi à vivre, mais ma vie a servi à quoi ? — Un pauvre petit professeur, un apprenti écrivain, un quart de savant, un demi-quart de poète : cela n'a point de valeur, cela ne laisse aucune trace.

30 août 1878 — Importance d'un mot en philosophie. Schopenhauer dit Toute vie est action, toute action effort, tout effort douleur, donc la vie est un mal Pessimisme. — Mais il n'est pas vrai que toute action soit effort, souvent l'action est élan, c'est-à-dire joie, sentiment de puissance ; l'oiseau qui plane ne souffre pas à voler, ni le promeneur à se promener Le seul fait de manquer d'un mot fait ici contondre l'emploi de la force avec l'effort, l'expansion avec la volonté, l'action avec la fatigue Distinguons deux activités conscientes : l'activité spontanée et l'activité voulue, la première est presque aussi légère que l'activité inconsciente Tout ce qui se fait avec plaisir, avec amour, avec enthousiasme se fait aisément

31 août 1878 — L'heure est propice Lumière, température, sonorité sont agréables Rien ne tourmente Profitons-en Jouissons, au lieu de palper nos peines et nos meurtrissures. Nous tolérons les autres, pourquoi ne pas nous tolérer nous-mêmes ? C'est péché fait de se dénigrer sans cesse et de se regarder sous son plus mauvais jour Le peintre de portrait s'ingénie à découvrir l'attitude, la pose qui fait valoir toutes les lignes de son modèle Pourquoi taire perpétuellement le contraire avec toi-même et noter avec acharnement tes fautes, tes brèches, tes déficiences, tes défaillances, tes déperditions ? Ne pourrais-tu te regarder avec un peu plus de complaisance ou de charité, te faire à toi-même les honneurs de ta personne ? Certainement, tu n'es plus jeune, tu n'es ni beau, ni élégant, ni fort, ta capacité de travail est faible, il n'est plus sûr que tu aies de l'esprit, mais enfin, à Genève, tu

n'es pas tout à fait du gros monceau Tu as quelque instruction, quelque talent un peu de goût, tu as rendu quelques services, tu occupes une place sinon brillante, du moins estimable parmi les lettrés et les penseurs genevois Dans l'histoire littéraire de ce pays, ton nom est presque assuré d'obtenir une ligne Cette *aurea mediocritas* a son prix

23 septembre 1878. — Le sentiment ne peut rien promettre, puisqu'il ne sait pas ce qu'il deviendra et ne dépend pas de la volonté. Les serments de la passion ne sont pas enregistrés par Jupiter. Que valent donc les serments conjugaux ? On peut promettre la fidélité et l'obéissance, mais peut-on promettre la durée de l'amour ? Le serment, fût-il sincère, est fou aussi n'est-il tenu que rarement, exactement comme s'il n'avait pas été fait. L'homme espère diminuer sa faiblesse en la niant. Il fait le brave pour cacher sa peur. Il essaie de lier sa mobilité par sa signature. Pauvres stratagèmes ! Mieux vaudrait ne promettre que ce qui dépend de nous, la probité et l'intégrité. Le cœur ne se laisse enchaîner par aucun procédé juridique, mais la conscience aussi échappe aux sophismes du cœur. Le devoir des époux subsiste, quand le charme et l'attrait de la vie commune ont disparu. On aime aussi longtemps qu'on peut, et l'on aide honnêtement lorsqu'on n'aime plus.

Néanmoins, cela fait cercle vicieux. L'époux qui réclame l'amour, tandis que c'est à lui de l'inspirer, a le droit pour lui, et néanmoins il est ridicule : est-il une meilleure preuve que le serment n'est ici qu'une fiction légale, une mesure de décorum ? — Et d'autre part, obtenir par contrainte ce qui n'a du prix que donné par joyeux consentement, est décourageant, disons mieux nauséabond.

J'en conclus qu'un mariage n'est à conseiller que s'il est irrésistible. Il ne faut prendre pour époux que l'être nécessaire. Dans ce cas, quelle que soit l'issue on peut se dire : c'était écrit, c'était mon destin, Dieu l'a voulu, résignons-nous. Comme une œuvre d'art ne vaut rien sans inspiration, une décision irréparable ne vaut rien sans un entraînement surnaturel. Il nous faut l'illusion que Dieu y a mis la main, que nous obéissions à une suggestion providentielle. Entre nos calculs approximatifs et une résolution irrémédiable, il y a un incommensurable. Les vœux perpétuels sont une trahison envers la faiblesse humaine, qui peut bien se lier elle-même présomptueusement, mais que l'on ne doit pas lier par ses propres paroles, car elle a droit au repentir, et sa liberté ne peut [être] aliénée en une seule fois pour toujours.

25 octobre 1878 — Exercices d'ingéniosité intuitive. métagrammes, logoglyphes, mots en étoile, mots carrés syllabiques, problèmes pointés, problèmes alphabétiques, bouts-rimés et l'inverse (vers à terminer). Le *Journal de la Jeunesse* (Hachette, 1878) en contient une opulente collection. A quoi servent ces exercices ? à aiguïser la sagacité, à rompre

l'esprit en tous sens, à le rendre plus attentif, plus prompt, plus souple, plus fin Charades, anagrammes, énigmes, même rébus ne sont pas inutiles Le but est toujours le même c'est de cultiver l'aptitude devineuse, l'instinct cryptologique Il n'y a pas de mal à développer l'Œdipe qui dort en nous. On doit savoir se retourner, découvrir les pistes, imaginer les attaques, inventer les méthodes, renouveler les procédés, épuiser les possibles. Qui sait interroger les choses et trouver leur secret est propre à l'étude comme à la pratique D'ailleurs, cela rentre dans mon principe prendre l'esprit des choses, se mettre à tout. L'intelligence est l'outil universel, elle contient tous les moules et tous les modes Un psychologue ne dédaigne rien et les jeux sont une mine qu'il se garde de négliger

4 novembre 1878 (*dix heures du matin*) — Nuit assez misérable. Réveillé trois ou quatre fois par ma bronchite, entrailles dérangées Mélancolie, inquiétude Il est possible que j'étouffe une de ces nuits d'hiver J'entrevois la convenance de me tenir prêt, et de mettre la dernière main aux quelques productions que j'ai en portefeuille. Il y a aussi les mesures pour Clarens, mon testament, mes affaires, ma correspondance, qu'il faut régler Faire l'ordre partout, afin de ne laisser derrière soi ni difficultés, ni embarras, ni ennuis, ni reproches, ou du moins de ne pas les mériter. Tâche de laisser un bon souvenir et des regrets.

Pour commencer, passe l'éponge sur tes griefs et tes amertumes, pardonne à tous, ne juge personne, pas même ceux qui te méconnaissent ou te desservent Ne vois dans les malveillances et les inimitiés que des malentendus « Autant qu'il dépend de nous, soyons en paix avec tous les hommes » — Au lit de mort, l'esprit ne doit plus voir que les choses éternelles Toutes les mesquineries du temps s'évanouissent Le combat est terminé. Il est permis de ne se rappeler que les bienfaits reçus et d'adorer les voies de Dieu. Il est naturel de se concentrer dans le sentiment chrétien de l'humilité et de la miséricorde. « Père, pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Prépare-toi comme si Pâques prochain était ta dernière pâque, car tes jours désormais seront courts et mauvais, et les augures sont défavorables

7 novembre 1878 — Avec ma filleule, causé aujourd'hui du *trompe-l'œil* en peinture, et à ce propos de l'illusion poétique et artistique qui ne veut pas être confondue avec la réalité même Le trompe-l'œil désire abuser la sensation, l'art véritable ne veut que charmer l'imagination, sans décevoir l'œil Quand nous voyons un bon portrait nous disons c'est vivant, en d'autres termes nous lui prêtons par surcroît la vie. Quand nous voyons une figure de cire, nous avons une sorte d'effroi ; cette vie, qui ne se meut point nous donne une impression de

mort, et nous disons c'est un fantôme, c'est un revenant Dans ce cas, nous voyons ce qui manque et nous l'exigeons, dans l'autre, nous voyons ce qu'on nous donne et nous donnons de notre côté L'art s'adresse donc à l'imagination, tout ce qui ne s'adresse qu'à la sensation est au-dessous de l'art, presque en dehors de l'art Une œuvre d'art doit faire travailler en nous la faculté poétique, nous induire à imaginer, à compléter la perception Et nous ne faisons cela qu'à l'imitation et l'instigation de l'artiste La peinture-copie, la reproduction réaliste, l'imitation pure nous laisse froids, parce que leur auteur est une machine, un miroir, une plaque iodée et non pas une âme

L'art ne vit que d'apparences, mais ces apparences sont des visions spirituelles, des rêves fixés La poésie nous représente une nature devenue consubstantielle à l'âme, parce qu'elle n'est qu'un ressouvenir ému, une image vibrante, une forme sans pesanteur, bref un mode de l'âme Les productions les plus objectives ne sont que les expressions d'une âme qui s'objective mieux que les autres, c'est-à-dire s'oublie davantage devant les choses, mais elles sont toujours l'expression d'une âme, de là ce qu'on appelle le style Le style peut n'être que collectif, hiératique, national, quand l'artiste est encore l'interprète de la communauté, il tend à devenir personnel à mesure que la société s'accommode de l'individualité et désire la voir s'épanouir

L'originalité, c'est l'individualité du style, comme le style est le moule psychologique des objets à présenter, ou plutôt la trace involontaire du mouleur.

6 décembre 1878 (onze heures du soir) — Lecture. von Loeper (*le Faust de Gœthe*).

Gœthe est ici traité comme un ancien ou comme Dante Apothéose de l'homme et de l'œuvre Introduction, commentaires, bibliographie. Variantes Et pourtant rien ne ressemble moins que le *Faust* à une création d'une venue, où tout se tient et fait bloc. C'est plutôt une cathédrale construite pendant soixante ans et sans plan primitif, sans unité rigoureuse. Ce n'est pas une tragédie, mais un *Mysterium* Et ce *Mysterium*, qui doit représenter la vie humaine et la lutte de l'être fini contre l'infini, laisse une impression de lacune Faust n'est pas l'homme central, car il a peu de cœur et peu de conscience. Son enthousiasme est de tête; c'est une puissante intelligence, ce n'est pas une grande âme, ni un beau caractère, ni un héros, ni un martyr La sécheresse et l'égoïsme percent à travers cette organisation pensante. — Sa réception dans le Paradis chrétien est une violence faite à la logique, une conclusion arbitraire, un *deus ex machina* — Il est sauvé par l'intercession des femmes, mais il ne l'a pas mérité Faust est un Abélard, un Paracelse, un Bruno, un sorcier et un chercheur, mais il ignore l'humilité, le sacrifice, la charité, la sainteté Il est en dehors de la sphère religieuse et même de la vie morale, car il ne se préoccupe pas du devoir et de son devoir C'est le côté glacial de cette œuvre de génie. On peut

s'intéresser à Faust parce qu'il a souffert, on ne peut pas l'aimer, parce que son idéal n'est ni pur ni bienfaisant.

24 décembre 1878 (mardi) — Beau temps brillant et dur. Dernière leçon sur Spinoza, nette, compacte et, je crois, convaincante. Les élèves ne se doutent pas de ce qu'il faut de choses pour fabriquer cette chose si simple, l'exposition complète d'un sujet de philosophie en trois quarts d'heure, avec son appréciation, l'histoire ultérieure et le pourquoi de son influence. Tout paraît naturel, facile, insignifiant à l'inexpérience, et elle ne sait pas plus de gré de la clarté simple et concise d'une leçon que de la lumière du jour. Pour être juste, il faudrait comparer, il faudrait se douter du travail d'exégèse, de réduction, de construction, de mensuration, d'information que suppose la chose. Or de quoi se doutent-ils ? Ils sont naïvement ingrats comme tous les écoliers, et comme nous le sommes tous, enfants envers nos parents, hommes envers la société, fidèles envers notre Église, mortels envers notre Dieu. Nous n'avons conscience que de notre mérite et de nos prétentions, non de tout ce qui nous est accordé gratuitement. Jamais ceux qui sont gâtés ne s'en aperçoivent que lorsque la faveur cesse et que la privation commence.

28 décembre 1878. — Essayé hier un petit *impetus philosophicus*, pour parler comme Bacon. C'est une échappée sur l'Infini en mathématique au moyen des variations d'un triangle. On arrive sans peine par là à l'infini de quatrième puissance. Ce petit apprentissage ne doit pas être inutile à l'esprit, car il habitue à la précision, à l'analyse complète et à l'exploitation exhaustive d'un sujet.

Si la plus élémentaire des formes finies ouvre sur l'infini vingt-trois portes pour commencer, et ensuite bien davantage, on peut en dire.

L'infini nous entoure il est si près de nous.
Qu'un enfant même peut l'entendre.

Prendre conscience du sens des termes, c'est sortir de la grossièreté commune, qui ne voit qu'à peu près et en gros, et qui rapetisse tout à sa taille.

Au fond, le poétique, l'immense, le sublime sont partout, mais on sait rarement les voir. Ainsi les Juifs ne connaissaient que deux ou trois nombres sacrés (7, 12, 40), mais Pythagore a vu que le nombre, c'est-à-dire tous les nombres, avaient un sens divin, une valeur symbolique, et contenaient un mystère sacré. Ainsi Leibniz a vu dans la dernière parcelle de la matière une monade, et cette monade est la clef de la théologie elle-même. C'est notre platitude qui fait la vie plate.

5 janvier 1879. — Tâche de te regarder de dehors et même de loin et réponds à cette question : Pourquoi tant de mains féminines t'ont-elles été tendues ? pourquoi a-t-on eu de tant de côtés des sympathies pour

toi ? — Quoi d'étonnant ? d'abord tu comprends et aimes les femmes , ensuite tu as besoin d'elles Tu leur fais du bien, elles te le rendent Il n'y a rien de merveilleux dans l'attraction mutuelle quand il y a bienfait réciproque L'affinité n'est que la traduction d'une harmonie Seulement ton inclination est de nature esthétique, désintéressée, cordiale, tandis que l'amour viril est d'ordinaire une forme de l'appropriation, il veut posséder, assujettir, enchaîner, accaparer ce qu'il aime. C'est la grossièreté ordinaire qui fait paraître ta façon inconcevable. L'amour platonique, l'amour spirituel est pourtant une possibilité, je dis mieux une réalité, mais il paraît qu'il est bien rare Les gens ne connaissent entre les deux sexes que l'amour sexuel, qu'ils pensent dignifier en le rendant exclusif et jaloux. Ils réservent à la vie future le saint amour, l'attrait angélique, celui qui est fondé sur l'admiration. Pourquoi cet ajournement ? Est-ce que l'attachement proportionnel à la perfection n'est pas une loi divine ? est-ce qu'une loi divine n'est pas éternelle ? est-ce qu'une loi éternelle ne peut pas s'appliquer sans délai ?

10 janvier 1879 — Je me dépersonnalise avec une telle facilité, que je me confonds momentanément avec d'autres , ma manière d'être à moi se perd dans le nombre et je ne sais plus ce que je suis comme individu, parce que mon individu ne m'intéresse pas plus que ses analogues et ses congénères J'aime à avoir conscience de toute vie, et, si ma vie a quelque attrait pour ma curiosité, c'est simplement parce qu'elle est plus disponible pour moi et plus accessible à mon étude. Je ne suis pour moi qu'un laboratoire à phénomènes, un échantillon psychologique de l'humanité Il m'est agréable de m'avoir sous la main comme sujet d'expérience et d'observation, mais le besoin presque universel de faire primer son petit Moi sur les gens et les choses, d'accroître sa sphère de domination et de propriété, de lui faire une grande carrière, de le rendre important, puissant, illustre, cet instinct-là m'est quasi étranger , je ne le connais que sous la forme négative, la répugnance à être violenté dans ma nature ou mon indépendance, la résistance à l'injustice, à la ruse et à l'oppression. — Cette ardeur envahissante et conquérante du Moi, que l'on croit être propre à l'humanité entière, n'est qu'un fait assez général, comme la gourmandise ou la luxure Il n'est pas dans l'essence de l'espèce, ni dans son idéal La soif de la mort se trouve aussi, et le besoin de se donner à quelque chose de plus grand que soi n'est pas si extrêmement rare ; les natures vraiment religieuses le savent bien et le prouvent

13 janvier 1879 — Perdu beaucoup de temps à chercher un journal et à mettre en ordre mes livres et papiers sur mes tables. Tristesse Je constate toujours l'encombrement, le retard, l'oubli ; les torts de mon indolence, les faiblesses de ma mémoire, les velléités inefficaces ; je suis humilié et affligé Impossible même de me rappeler quels billets j'ai écrits hier. Une nuit creuse un abîme entre le moi d'hier et celui d'au-

jourd'hui. La continuité que créent le vouloir et l'effort dans le même sens, je ne la connais pas. La persévérance, la constance, la pertinacité, ne me sont plus connues que de nom. Ma vie est décousue, elle est sans unité d'action, parce que mes actions elles-mêmes m'échappent. Probablement que ma force mentale, s'employant à se posséder elle-même sous forme de conscience, laisse aller tout ce qui peuple d'ordinaire l'entendement, comme le glacier rejette tous les cailloux et blocs tombés dans ses crevasses, afin de rester cristal pur. L'esprit philosophique répugne à s'encombrer de faits matériels, de souvenirs insignifiants. La pensée ne se cramponne qu'à la pensée, c'est-à-dire qu'à elle-même, qu'au mouvement psychologique. Enrichir son expérience est son unique ambition. L'étude intérieure du jeu de ses facultés devient son plaisir et même son aptitude et son habitude. La réflexion n'est plus que l'appareil enregistreur des impressions, émotions, idées qui traversent l'esprit. La mue se fait si énergiquement que l'esprit est non seulement dévêtu, mais dépouillé de lui-même, et pour ainsi dire désubstantié. La roue tourne si vite qu'elle se fond autour de l'axe mathématique, resté seul froid parce qu'il est impalpable et sans épaisseur.

Tout cela est très bien, mais fort dangereux.

Tant qu'on fait partie du nombre des vivants, c'est-à-dire qu'on est plongé au milieu des corps, des intérêts, des luttes, des vanités, des passions, et aussi des devoirs, il faut renoncer à cet état subtil, il faut consentir à être un individu déterminé, ayant un nom, une position, un âge, un organisme, une sphère d'activité particulière. L'impersonnalité a beau être une tentation, il faut redevenir un être emprisonné dans certaines conditions de la durée et de l'espace, un individu qui a ses congénères, ses alentours, des amis, des ennemis, une profession, une patrie, qui doit se nourrir, se loger, visiter son linge, payer ses contributions et ses fournisseurs, surveiller ses affaires, en un mot, faire comme le premier animal ou le premier passant venu. Il y a des jours où tous ces détails me semblent un rêve, où je m'étonne du pupitre qui est sous ma main, de mon corps lui-même ; où je me demande s'il y a une rue devant ma maison et si toute cette fantasmagorie géographique et topographique est bien réelle. L'étendue et le temps redeviennent alors de simples points. J'assiste à l'existence de l'esprit pur, je me vois *sub specie æternitatis*.

L'esprit ne serait-il pas la capacité de dissoudre la réalité finie dans l'infini des possibles ? Autrement dit, l'esprit ne serait-il pas la virtualité universelle ? ou l'univers latent ? Son zéro serait le germe de l'infini, qui s'exprime en mathématique par le double zéro soudé (00).

Conséquence : l'esprit peut faire en soi l'expérience de l'infini dans l'individu humain se dégage parfois l'étincelle divine qui lui fait entrevoir l'existence de l'être-source, de l'être-base, de l'être-principe, dans lequel tout repose comme une série dans sa formule génératrice. L'univers n'est qu'une irradiation de l'esprit ; les irradiations de l'Esprit

divin sont plus que des apparences pour nous, elles ont une réalité parallèle à la nôtre. Les irradiations de notre esprit sont des miroitements imparfaits du feu d'artifice tiré par Brahma, notre science toutefois a pour contrôle de pouvoir prédire les phénomènes (astronomie), celui d'engendrer de nouveaux phénomènes (chimie), ou de reconstruire le passé en l'expliquant (linguistique, philosophie de l'histoire) — Nos erreurs, nos rêves, nos chimères ne sont qu'à nous. Elles engendrent aussi quelque chose, le monde subjectif des superstitions et des monstres. — Le grand art n'est grand que parce qu'il a des conformités avec l'ordre divin, avec ce qui est (musique, art plastique, poésie).

L'idéal est l'anticipation de l'ordre par l'esprit. L'esprit est capable d'idéal parce qu'il est esprit, c'est-à-dire parce qu'il entrevoit l'éternel. Le réel, au contraire, est un fragment, il est passager. La loi seule est éternelle. L'idéal est donc l'espérance indestructible du mieux, la protestation involontaire contre le présent, le ferment de l'avenir. Il est le surnaturel en nous, ou plutôt le sur-animal, la raison de la perfectibilité humaine. Celui qui n'a point d'idéal se contente de ce qui est, il ne querelle point le fait, qui devient pour lui identique avec le juste, avec le bien, avec le beau.

Mais pourquoi l'irradiation divine n'est-elle pas parfaite ? Parce qu'elle dure encore. Notre planète, par exemple, est au milieu de ses expériences. La flore, la faune continuent. L'évolution de l'humanité est plus près de son origine que de sa clôture. Or la spiritualisation complète de l'animalité paraît singulièrement difficile, et c'est l'œuvre de notre espèce. A la traverse vient l'erreur, le péché, la maladie, l'égoïsme, la mort, plus les catastrophes telluriques. La construction du bien-être, de la science, de la moralité, de la justice pour tous est ébauchée, mais n'est qu'ébauchée. Mille causes retardatrices, perturbatrices, troublent ce gigantesque travail, auquel les nations, les races, les continents prennent part. A l'heure qu'il est, l'humanité n'est pas encore constituée comme unité physique, et son éducation comme ensemble n'a pas encore commencé. Tous les essais d'ordre ont été des cristallisations locales, des rudiments d'organisation momentanée. C'est à présent que les possibilités se rapprochent (l'union des postes, des télégraphes, expositions universelles, voyages autour de la planète, les congrès internationaux, etc.) La science et les intérêts lient les grandes fractions d'humanité que les langues et les religions séparent. Une année où l'on projette un réseau de chemin de fer africain, allant des bords jusqu'au centre, mettant en jonction, par terre, l'Atlantique, la Méditerranée et l'océan Indien, suffit à caractériser une ère nouvelle. Le fantastique est devenu le concevable, le possible tend à devenir le réel. La planète devient le jardin de l'homme. L'homme a pour principal problème de rendre possible la cohabitation des individus de son espèce, c'est-à-dire de trouver l'équilibre, le droit, l'ordre des temps nouveaux. La division du travail lui permet de tout chercher à la fois ; industrie, science, art, droit, éducation, morale, religion,

politique, rapports économiques, tout est dans l'enfantement

Ainsi tout peut être ramené au zéro par l'esprit, mais ce zéro est fécond, il contient l'univers et en particulier l'humanité. L'esprit n'a pas plus de fatigue à suivre le réel dans l'innombrable qu'à prendre conscience des possibles ? On peut sortir de 0 ou y retourner

14 janvier 1879 — Gros mal de tête. Tout me rebrousse et m'agace à l'envi lettres que je reçois, leçon à donner (qui n'est pas prête), le bois qui ne brûle pas, le sentiment d'une séance désagréable à présider cette semaine, un accident à mon inexpressible, et surtout la conscience d'une honte, d'une humiliation pour mieux dire, d'une peine irréparable. En y réfléchissant, je me rappelle que, sauf M. de Banville, pas un des Parisiens à qui j'ai écrit ou envoyé quelque chose depuis deux ans ne m'a seulement accusé réception, et même mes connaissances, comme Edmond Scherer, Victor Cherbuliez, Coppée, Taine, Pelletan, ont pris la même attitude. Jusqu'à Rambert, jusqu'à Tallichet¹, ne tiennent plus compte de moi. Est-ce assez descendre ? Il paraît que je suis devenu idiot, que je suis nul, du moins à l'unanimité de ses suffrages-là. Cette découverte ne fait pas plaisir sans doute, et un peu de révolte est permise, puisqu'on a vingt-quatre heures pour maudire ses juges — Mais cela ne durera pas.

J'entrevois avec curiosité comment l'humeur peut devenir massacrante. C'est la manière indirecte dont se venge l'amour-propre mortifié. Le moi ne veut pas rester sur une dépression et se paie un petit accès de tyrannie farouche. Il a souffert, il veut faire souffrir. On l'a blessé, il blesse. Et tout cela, instinctivement, par une sorte de mouvement réflexe. Comment triompher de la mauvaise humeur ? D'abord par l'humilité : quand on sait sa faiblesse, pourquoi se courroucer que les autres la signalent ? Ils sont peu aimables, sans doute, mais ils sont dans le vrai. Ensuite par la réflexion : finalement on reste ce qu'on est, et si l'on s'estimait trop, ce n'est qu'une opinion à modifier, l'incivilité du prochain nous laisse tels que nous étions — Surtout par le pardon : il n'y a qu'un moyen de ne pas détester ceux qui nous font du mal et du tort, c'est de leur faire du bien, on surmonte sa colère par la bénignité, on ne les change pas, eux, par cette victoire sur ses propres sentiments, mais on se dompte soi-même. Il est vulgaire de s'indigner pour son compte, on ne doit s'indigner que pour les grandes causes. On ne fait sortir de sa blessure le dard empoisonné que par le dictame de la charité silencieuse et prévenante. Pourquoi permettre à la malignité humaine de nous aigrir ? à l'ingratitude, à la jalousie, à la perfidie même de nous irriter ? On n'en finit pas avec les récriminations, les plaintes ou les châtements. Le plus simple est d'éponger tout cela. Les griefs, les rancunes, les emportements troublent l'âme. L'homme est

1 Eugène Rambert (1830-1886), peintre de l'Alpe vaudoise, critique et historien littéraire, professeur à Zurich — Ed. Tallichet (1828-1911), directeur de la *Bibliothèque universelle*, à Lausanne.

justicier, mais il y a un mal qu'il n'est pas tenu de punir c'est celui dont il est victime Il faut avoir un procédé de guérison pour ces maux-là Le feu purifie tout

Mon âme est comme un feu qui dévore et parfume
Ce qu'on jette pour le ternir

19 janvier 1879. — Pour nous tous, le monde n'est que l'occasion de nous affirmer nous-mêmes, et dans ce sens tous les esprits sont subjectifs, mais la différence c'est que les uns ont beaucoup plus de touches libres dans leur clavier et peuvent reproduire les mélodies du dehors en les dénaturant moins, et que les autres résonnent comme la cloche ou le tambour, ou la tige vibrante, c'est-à-dire avec le même son, plus ou moins intense, mais monophone La polyphonie, la polychromie sont le signe de la vocation critique Les esprits compacts, massifs, unisonores, unicolores, peuvent être originaux et avoir du prix en eux-mêmes, mais ils sont faits pour être classés et non pour classer, pour être trompés, non pour comprendre.

Un chien regarde bien un évêque, c'est l'excuse de tous les esprits lourds essayant de juger un esprit fluide Ai-je assez entendu de bêtises sur Victor Cherbuliez ? Mais le bêtisme est-il jamais averti de lui-même ? A-t-il jamais la pudeur de se récuser et l'instinct de se taire ? Non. Il serait déjà sur la frontière de l'Attique ; il respirerait l'air du Cithéron. Entrevoir sa propre bêtise, c'est lui échapper à demi. Se condamner, c'est entrer en conversion. Rougir, c'est n'être plus soi. — Est-ce qu'un dindon aurait jamais honte de sa dindonnerie ?

C'est la bonté qui limite volontairement la finesse L'esprit laissé à lui-même serait impitoyable, car la foule des intelligences ressemble à une ménagerie ou à une faune, pour l'esprit subtil, tout est plèbe ; pour l'esprit olympien, tout est marécage et ennui C'est la bonté qui met un écran sur les rayons électriques trop aigus de la clairvoyance ; c'est elle qui se refuse à illuminer les laideurs et les misères de l'hôpital intellectuel ; c'est elle qui écarte cette classification du prochain sur le principe de la bêtise ou plutôt du discernement. Elle a peur d'un privilège ; elle préfère être humble et charitable ; elle s'efforce de voir ce qui lui crève les yeux, c'est-à-dire les imperfections, les infirmités, les déviations, les rhumatismes et les éborgnements spirituels. Elle pose un capuchon sur la sagacité, pour ne pas faire souffrir inutilement les autres, ou, quand la sagacité a regardé, la bonté prend la parole avant elle pour faire remarquer une jolie coquille dans le sable aride, une paillette dans le bloc vulgaire, un brin de marjolaine dans la paille sèche et inodore Sa pitié prend des airs approuvatifs. Elle triomphe de ses dégoûts pour encourager et relever.

On a souvent remarqué que Vinet avait loué des choses faibles. Ce n'était point illusion de son sentiment critique, c'était charité « N'éteignons point le lumignon qui fume encore. » Et j'ajoute Ne contristons jamais sans utilité Le grillon n'est pas le rossignol ; pourquoi le lui

dire ? Entrons dans l'idée du grillon, c'est plus nouveau et plus ingénieux. C'est le conseil de la bonté.

L'esprit est aristocratique, la bonté est démocratique. En démocratie, l'égalité des amours-propres dans l'inégalité des mérites crée pratiquement une grosse difficulté. Les uns s'en tirent en muselant leur franchise par la prudence, les autres en corrigeant leur perspicacité par la douceur. Il semble que la bienveillance soit plus sûre que la réserve. Elle ne blesse pas et ne tue rien. C'est le parti que j'ai pris.

Il est plus agréable de déchiqueter les gens, comme faisait Boileau ; mais c'est se donner un droit qu'on n'a pas. Il faut tolérer que chacun vive, et chaque animal selon son espèce. A l'occasion, il faut aider chacun à se développer selon sa nature. — A peine si dans la plus étroite intimité on peut dire le fond de sa pensée ; on est tenu de garder le secret des autres, quoiqu'on l'ait découvert et non pas reçu en dépôt, on n'est vraiment maître que de son secret à soi, celui-là, on en peut disposer, on peut révéler ses sottises, ses lacunes, ses défauts, ses torts ; seulement, il ne faut le faire que pour donner courage ou lumière à l'interlocuteur, car on lui donne prise sur soi-même, et qui sait si plus tard il n'en abusera pas ? La charité est généreuse, elle se risque volontiers et, malgré cent expériences successives, elle ne suppose pas le mal à la cent unième. On ne peut être à la fois bon et cauteleux, ni servir deux maîtres, son égoïsme et l'amour. Il convient d'être sciemment hasardeux, pour ne pas ressembler aux habiles de ce monde, qui n'oublient jamais leur intérêt et qui ne pensent qu'à cela. Il faut savoir être trompé. C'est le sacrifice que l'esprit et l'amour-propre doivent faire à la conscience. C'est le crédit à ouvrir à l'âme, c'est ce que font les enfants de Dieu.

N'est-ce pas Bossuet qui a dit : Les belles âmes savent seules tout ce qu'il y a de grandeur dans la bonté ?

21 janvier 1879. — On me raconte la première séance de Bouvier¹ (sur la Bible). Comme toujours, il essaie de concilier la science avec la foi, et la cosmologie réelle avec la genèse de Moïse. Les théologiens ne se consolent pas de voir que la Bible de la Nature a seule autorité pour la science. Mais la science ne donne pas d'idéal ; ce sont les religions qui donnent l'idéal populaire ; l'idéal populaire de la vie est indispensable. La meilleure religion, pour nous, sera celle qui nous donnera le plus de force et de consolation.

La religion tient d'abord lieu de science et de philosophie ; ensuite elle ne doit plus garder que sa place, qui est l'émotion intime de la conscience, la vie secrète de l'âme en communication et en communion avec le vouloir divin et l'ordre universel. La piété est le rafraîchissement quotidien de l'idéal, la remise en équilibre de notre être inté-

1. Auguste Bouvier (1826-1893), professeur à la Faculté de théologie, prédicateur et écrivain. Amiel, qui l'avait en haute estime et en amitié, collabora avec lui à des publications sur l'histoire de l'Université de Genève.

rieur, agité, troublé, dévié, irrité, aigri par les accidents journaliers de l'existence. La prière est le baume spirituel, le cordial précieux qui nous rend la paix et le courage. Elle nous rappelle le pardon et le devoir. Elle nous dit : Tu es aimé, aime, tu as reçu, donne, tu dois mourir, fais ton œuvre, surmonte ta colère par la générosité, surmonte le mal par le bien. Qu'importent l'opinion aveugle, ton caractère méconnu, les ingratitude éprouvées ? Tu n'es tenu ni à suivre les exemples vulgaires, ni à réussir. Fais ce que dois, advienne que pourra. Tu as un témoin, ta conscience ; et ta conscience, c'est Dieu qui te parle.

1^{er} février 1879 (*quatre heures du soir*). — Un spectacle curieux m'attendait au pont du Mont-Blanc. Un tourbillon de plusieurs centaines de mouettes tournoyait en aval du pont, plongeant dans le fleuve, remontant en fusées, criant, battant des ailes, happant en l'air les miettes qu'on leur jetait ; c'était étourdissant comme un carrousel aérien, sans trêve et sans repos. Pour dix centimes de pain frais, on pouvait s'amuser une demi-heure. Douze cygnes majestueux cinglaient au milieu de cette populace aquatique, qui les ennuyait de sa turbulence fébrile et insolemment vorace. Quelques hardis moineaux se risquaient sur la culée du pont, pour attraper quelque miette oubliée. Ces mouettes, prises en masse, faisaient comme un nuage de neige et reportaient l'imagination jusqu'aux fiords norvégiens. Les ailes ont bien un peu de gris dessus et du noir en dessous ; mais le blanc domine. Ce sont des frimas volants.

25 février 1879. — Forte bise toute la nuit ; et maintenant la neige. La nature est positivement convulsée et frénétique, tous ces temps. L'ouragan du 20 février doit recommencer demain, l'observatoire de New-York l'a prédit. C'est des Bermudes que nous arrive ce furieux. Le savant a maintenant l'inspection de la planète, mais, s'il dénonce les échappés, il ne peut encore les faire rentrer dans la geôle. Il dit : gare de devant ! prenez vos précautions ! c'est déjà quelque chose. Les maux prévus peuvent être en partie adoucis et réparés. Fermer les écouteilles et carguer les voiles équivaut à couper les griffes à la tempête. L'essentiel n'est pas de gêner un phénomène extérieur, mais de s'en préserver. Qu'importe qu'il grêle, si l'on peut mettre à l'abri les récoltes, ou plus simplement si les pertes mêmes sont couvertes par l'assurance. Il n'est pas nécessaire de gouverner le vent, si l'on peut se gouverner malgré le vent. Que la Nature suive ses lois, pourvu qu'en neutralisant l'une des lois par l'autre l'homme protège ses volontés et aille à ses fins. Souffle le vent si avec la vapeur nous le remontons, si avec l'électricité nous nous passons de vapeur, si avec la chimie et la mécanique nous manions des forces qui narguent les forces du dehors. L'ouragan n'est pour nous qu'un coursier pousseur ; le télégraphe le devance de trois ou quatre jours sur des espaces relativement restreints tels que la largeur de l'Atlantique. On peut imprimer à San-Francisco

un discours prononcé à Londres, huit heures avant que Londres l'ait entendu. Les nouvelles les plus récentes de l'Afghanistan nous arrivent par New-York, c'est-à-dire ont fait trois fois le chemin direct.

3 mars 1879 — La politique judicieuse a pour critérium l'utilité sociale, le bien public, le plus grand bien réalisable, la politique creuse, vantarde et écervelée part de l'idée des droits de l'individu, droits abstraits dont l'étendue est affirmée, non démontrée, car le droit politique de l'individu est précisément ce qui est en question. L'école révolutionnaire oublie toujours que le droit sans le devoir est un compas à une seule branche. Elle enfle l'individu en ne l'occupant que de lui-même et de ce que lui doivent les autres, mais en se taisant sur la réciprocité et en éteignant en lui la capacité de se dévouer à une œuvre générale. L'État devient une boutique, l'intérêt en est le principe (utilitarisme anglais), ou bien c'est une arène où chaque gladiateur ne travaille que pour son bonheur (radicalisme français). Dans les deux cas, l'égoïsme est le moteur de l'individu.

L'Église et l'État devraient ouvrir deux carrières inverses à l'individu : dans l'État, l'individu devrait mériter, c'est-à-dire conquérir ses droits par des services, dans l'Église, il devrait faire le bien en effaçant ses mérites par l'humilité volontaire.

L'américanisme volatilise la substance morale de l'individu, qui subordonne tout à lui-même et croit le monde, la société, l'État faits pour lui, pour lui servir de tête de Turc. Ce point de vue dénigrant, et de boucamiers, a quelque chose de répugnant. Cette absence de gratitude humaine, d'esprit de déférence et d'instinct de solidarité me fait froid. C'est un idéal sans beauté et sans noblesse.

Consolation. L'égalitarisme compense le darwinisme, comme un loup tient en respect un autre loup. Mais tous deux sont étrangers au devoir. L'égalitarisme affirme le droit de n'être pas mangé par son prochain, le darwinisme constate le fait que les gros mangent les petits, et ajoute : tant mieux. Ni l'un ni l'autre ne connaissent l'amour, la fraternité, la bonté, la pitié, la soumission volontaire, le don de soi.

Toutes les forces et tous les principes agissent à la fois dans le monde. La résultante est plutôt bonne. Mais la guerre est laide, parce qu'elle disloque toutes les vérités et ne présente en bataille que des erreurs contre des erreurs, des partis contre des partis, c'est-à-dire des moitiés d'êtres ou des monstres contre d'autres monstres. Une nature esthétique ne s'accommode pas de ce spectacle, elle veut percevoir l'harmonie et non toujours le grincement des dissonances. Cette union toujours ajournée l'impatiente. Les coulisses lui répugnent, elle voudrait l'illusion théâtrale, elle demande le repas et désire sortir des apprêts culinaires. Un numéro de journal est une photographie de cette confusion de Babel dans les idées, dans les intérêts, dans les tendances. — Il faut bien admettre cette condition de sociétés humaines : le tapage, la haine, la fraude, le crime, la férocité des intérêts, la ténacité des

préjugés, mais le philosophe en soupire et n'y peut mettre son cœur.

Le combat du volvon avec le vibron

lui donne des nausées, et il a besoin de regarder de haut l'histoire et d'entendre souvent la musique des sphères éternelles

13 mars 1879. — Lecture Hermann Grimm (*Gœthe étudié comme l'un des grands types de l'imagination poétique*)

Ces analyses chimiques du génie me font toujours rire ; car elles sous-entendent la possibilité de refaire ce qu'elles décomposent. Or le propre du génie et même de la vie est justement la concrétion, la fusion des éléments que la chimie ne peut que désagréger. La science, qui est admirable dans le domaine des choses quantitatives, pondérables, mesurables, est ridiculement pataude dans les choses de l'âme, du cœur, du goût. On dirait un forgeron qui veut forger des ailes de papillon ou des yeux de mouche. Cette pesanteur pédantesque est plus propre aux théoriciens allemands qu'à personne.

Par la sambleu, Messieurs, je ne croyais pas être
Si plaisant que je suis

Il faut beaucoup de naïveté pour se croire dans le sujet, quand on détruit le phénomène qu'il s'agit d'expliquer. Autant vaut égorger un lapin, pour trouver le secret de la vie dans son estomac. Les gens qui entreprennent la fabrication des talents en sont au même point. Ce que l'on apprend n'est pas le talent, mais l'art de s'en servir. Nul ne sait jamais bien que ce qu'il a trouvé lui-même. Le talent mûr allume les talents naissants, mais par son exemple, non par des préceptes.

On ne comprend que ce que l'on répète en soi, que ce que l'on retrouve dans sa propre nature. Le mimétisme psychologique est l'art de pénétrer. La divination, l'intuition ne se remplacent par rien, et les lourdauds s'abusent, s'ils croient, avec leurs fausses clés, leurs échelles et leurs lanternes sourdes, pouvoir entrer partout. Ils ne peuvent pas même comprendre la première fillette venue, le plus jeune enfant pendu à la robe de sa bonne. Les obtus le sont partout, même armés de besicles, de balances et de bistouris. Est-ce que les grammairiens, épiluchant les poètes, ne font pas l'effet bouffon ? En un mot, l'incompétence est partout parce que l'outrecuidance des épais ne connaît pas de bornes. En toute matière, il faut être de la famille, de la maison, du métier, avoir l'instinct et le sens de la chose, pour en parler sans radotage et sans verbiage.

15 mars 1879. — Lecture Stahl (*Les Histoires de mon parrain*) ; Legouvè (quelques chapitres de *Nos Filles*) : Ces écrivains mettent l'esprit, la grâce, la gaieté et l'agrément du côté des mœurs honnêtes ; ils veulent montrer que la vertu n'est pas si fade et que le bon sens n'est

pas si ennuyeux. Ce sont des moralistes persuasifs et des conteurs captivants. Ils travaillent au relèvement de la France et excitent l'appétit du bien. Cette gentillesse a pourtant un danger. La morale dans du sucre passe certainement, mais on peut craindre qu'elle n'ait passé pour son sucre, et que le sens moral n'y ait rien gagné. Les sybarites tolèrent un sermon assez gentil, délicat pour flatter leur sensualité littéraire, mais c'est le goût en eux qui est charmé, ce n'est pas la conscience qui s'éveille. Ils sont donc flattés mais non remués, leur vanité est satisfaite et leur principe de conduite n'est pas atteint.

Moraliser en faisant rire, instruire en amusant sont deux méthodes préconisées dans les âges de faiblesse, mais sont probablement deux illusions. Égayer, instruire, moraliser sont des genres qu'on peut mêler et associer, sans doute, mais qu'il faut savoir séparer pour obtenir des effets réels et francs. L'enfant dont l'esprit est bien fait n'aime pas d'ailleurs les mélanges qui tiennent de l'artifice et de la supercherie. Le devoir exige l'obéissance, l'étude réclame l'application, le jeu ne demande rien que la bonne humeur. Convertir l'obéissance et l'application en jeu agréable, c'est efféminer la volonté et l'intelligence. La nature a donné à l'enfant des os et des dents : pourquoi lui refusez-vous l'occasion de mâcher et de peiner ? Vous ne voulez donc pas qu'il devienne un homme ?

Conclusion. Ces efforts pour mettre la vertu à la mode sont louables, mais, s'ils font honneur aux écrivains, ils prouvent l'anémie morale de la société. Aux estomacs non gâtés, il ne faut pas tant de façons pour leur donner le goût du pain.

17 mars 1879 (onze heures du soir) — Refait ma leçon sur le Positivisme. Impression d'ennui chaque fois que je touche à cette prétendue doctrine, aussi maigre d'aperçus nouveaux que de résultats intéressants. Ce Comte n'a pas trace de verve, d'esprit, de fécondité. Il n'a qu'une idée, délayée avec une insupportable prolixité, et cette idée n'est pas juste, n'est pas neuve, n'est pas grande. Quand on ôte à Comte ce qu'il a pris à Hume, à Broussais, à Saint-Simon, à Turgot, il ne reste que le fatras diffus et prétentieux de l'empirisme vulgaire. Quand on déplume ce faux paon, on ne trouve qu'un poulet banal bouffi de lui-même. C'est dépitant. Et l'admiration des gens pour la chose et pour l'homme impatiente comme toute exagération bête.

23 mars 1879 (midi). — Relu ce cahier. Il me choque par de nombreuses répétitions. Mais ces répétitions ont un côté utile, elles sont des vérifications, des contrôles. Qui veut plaire, les évite, mais qui ne s'occupe que du vrai les tolère. Les notations barométriques, hygrométriques, etc., sont comme elles peuvent, elles suivent les variations du temps et l'uniformité de ses variations, elles ne représentent que ce qui est et ne tracent pas de courbes inventées. L'art s'ingénie à faire du nouveau, crainte de satiété, l'observation note le réel comme il

se présente. — Peut-être y a-t-il une ou plusieurs constantes dans ces variations quotidiennes de la pensée ou du sentiment ceci sera à dégager plus tard Y a-t-il des variations de saison, ou d'années, ou d'âge ? question ouverte Aurai-je jamais le temps de relire ces quinze mille pages ou d'en tirer quelque utilité scientifique ? Douteux Elles m'auroient du moins servi à vivre, comme toutes les autres habitudes hygiéniques, la friction, le lavage, le dormir, l'alimentation, la promenade, etc. La principale utilité du Journal intime est de rétablir l'intégrité de l'esprit et l'équilibre de conscience, c'est-à-dire la santé intérieure. Si, en outre, il est instructif ou récréatif, c'est bien, mais surrogatoire S'il agisse l'esprit d'analyse, s'il entretient l'art de s'exprimer, tant mieux ; mais il pourrait se passer de ces avantages. S'il sert de memorandum biographique, ceci encore est accessoire.

31 mars 1879 (*onze heures du soir*). — Il est malaisé de changer subitement d'occupation et de manière d'être, et de passer d'un cours historique à un cours théorique La vitesse acquise, la force d'inertie font obstacle à cette inversion mentale Pour faciliter la crise, j'ai fait emporter de ma chambre tous les livres qui m'ont servi cet hiver, j'ai employé deux heures à remettre en ordre et en liasse tous les feuillets volants qui composent le cours que je viens de terminer. J'ai balayé tous les vieux souvenirs et j'ai rouvert notes et livres relatifs à mon cours d'été. Mais ici, comme toujours, éprouvé une impression désolante, celle de la pénurie, de l'insuffisance, du vide, du suranné Il me semble que je ne sais plus rien, qu'il faudrait tout bouleverser, tout refaire, tailler à neuf et en plein drap D'autre part, je sens que cela [est] téméraire et absurde, que je n'en ai pas le temps, qu'il vaut mieux utiliser ce qui est fait, perfectionner ce qui est ébauché, rectifier ce qui est hasardé, compléter ce qui a des lacunes. Au fond, j'aurais voulu entreprendre quelques recherches neuves, dussent ces monographies ne pas se lier entre elles ; mais un cours doit présenter un sujet dans son unité, dans son ensemble, et me voilà ballotté entre ces deux méthodes qui aboutissent à des plans tout autres. Lequel vaut mieux ? l'un des procédés fait avancer la science, l'autre semble plus nécessaire à des élèves. Avec l'un on chemine à la découverte, avec l'autre on s'assure du pays conquis, on en fait la carte et l'occupation

1^{er} avril 1879 (*six heures du soir*) — Psychologisé toute la journée Opéré la crise, entré dans ce mode de pensée, réveillé en moi l'aptitude, l'intérêt et le souvenir, nécessaires à cette espèce de recherches Cette crise ressemble au phénomène de la conversion. Il s'agit de rompre avec ses habitudes, de revêtir un nouvel homme, en un mot de faire l'impossible ou ce qu'on tenait pour tel Cette transformation, qui est mieux qu'une mue de la surface ou un retournement stratégique de l'activité, est une violente secousse qui ébranle toutes nos profondeurs ; on peut la rapprocher de la crise que traverse l'insecte en métamorphose.

Au fond, c'est une épreuve morale. La nécessité devient vertu. Le penchant est brutalité, le désir dompté par le vouloir, l'inertie vaincue par le devoir. C'est mieux encore que le travail mécanique changé en chaleur et en électricité. C'est la chenille changée en papillon.

7 avril 1879 — Mieux eût valu peut-être une vie pleine et déchirée qu'une vie déserte et vide. Mais ma vie n'a pas été déserte ni vide ; elle a été, à tout prendre, celle d'un contemplatif, qui a fait des sacrifices au devoir et a connu beaucoup d'affections. Il est vrai que la tendresse filiale, conjugale et paternelle ne lui a pas été accordée ; mais il a peut-être d'autant mieux connu l'amour et l'amitié. Il a tenu à la porte la passion, mais la sympathie, la bienveillance, la dilection désintéressée et secourable, l'amour platonicien, la cordialité humaine ont surabondé dans sa vie. Se plaindra-t-il de sa part ? Non. S'il en est de plus attrayante et de plus enviable, la sienne a été celle qu'ambitionnent les sages. Activité désintéressée, affections douces, loisir et liberté, paix méditative, voilà ce qu'il a eu. Son indépendance réelle a été plus grande que celle de personne. Il n'a jamais subi la volonté d'un autre et s'est senti son maître depuis l'âge de treize ans. La place faite à sa fantaisie, à la libre disposition de son temps, a été énorme. La vie intérieure lui a ouvert toutes ses avenues. Il a pu, pour ses récréations, écrire quinze mille pages de réflexions où la rêverie se recueille à sa guise. Tout cela doit compter.

Lundi de Pâques, 14 avril 1879 (huit heures et demie du matin). — O délices, j'ai dormi et je reviens presque à l'état normal. Les toits sont blancs, l'hiver aussi revient, mais qu'est-ce que cela fait ? C'est la santé qui est le soleil. Tirons vite quelques leçons de cette rude expérience de trois jours.

Je suis éminemment destructible : un petit désordre sur un point compromet très vite la machine tout entière. J'ai donc très peu de force de résistance, de vitalité proprement dite.

Une fois pris dans l'engrenage de la douleur, je ne crois plus en sortir, j'ai très peu de cette force qu'on appelle l'espérance, je n'attends rien de l'avenir, je ne fais appel à aucun dieu secourable, et je n'ai pas plus de foi au médecin, je me retire dans l'apathie stoïque, qui ressemble fort à la désolation morne, car tout me paraît perdu.

La maladie me fait surtout honte ; elle m'humilie, comme un défaut physique, comme un ridicule, comme un œil bouffi ou une épaule tordue. C'est dire que je ne compte pas sur la charité compatissante de mes semblables, et que leur commisération, telle qu'elle est, me fait peur.

La maladie rend incapable, et j'ai horreur de donner prise à la moquerie des inférieurs ou des égaux.

La maladie rend dépendant, et je redoute la dépendance, je crains d'être à charge, d'être pénible, répugnant, fatigant. Je ne devine

qu'un cas agréable, celui d'un accident chirurgical, d'une blessure militaire, soigné par une femme aimante, ici le mal est esthétique et la convalescence délicieuse. Mais pour tous les maux vilains et défigurants, pour les misères chroniques, mon instinct serait celui du chat, me cache et disparaître.

La maladie est une atteinte à notre liberté et à notre dignité, et c'est par là qu'elle est surtout redoutable à l'homme de loisir et d'aisance. La croix envoyée par une divinité jalouse ou paternelle est un ingénieux stratagème de la conscience humaine, qui l'ennoblit pour la combattre, comme un chevalier armait un vilain pour pouvoir lui couper la gorge. En réalité, la nature est sans entrailles, sans humeur ni honneur, et elle aime à dévorer tout ce qui ne se défend pas de son mieux contre la mort.

Il est trop tard pour régler ses affaires d'attendre ce signal, la maladie, parce que, si certaines maladies n'arrêtent que l'activité extérieure, d'autres atteignent immédiatement les nerfs et même le cerveau, c'est-à-dire suspendent la pensée, la clairvoyance, le souvenir et la justice.

La maladie doit aussi enseigner la bonté prévenante. Songeons que beaucoup de gens sont malades sans l'avouer, que beaucoup ont leur épine secrète, leur écharde inconnue, leur épreuve cachée, leur cilice et leur croix que l'on ignore, et que n'en pas tenir compte, c'est risquer d'être cruel. Même ceux qui sont joyeux et bien portants ne le seront pas toujours, leur triomphe pourrait bien n'être pas long, la prospérité éternelle n'est pas le fait de notre espèce, c'est le lot sans pareil de 1/10 000 000 des mortels. Ainsi, entrons de cœur dans la condition humaine. Nous faisons partie d'une race de douleur, qui doit lutter sans terme contre la faim, le froid, la misère, l'ignorance, la brutalité, la maladie, la passion, l'injustice, et qui doit se contenter du moindre mal et du plus petit progrès, en attendant pour chacun la défaite et la destruction. Payons notre tribut de pitié et de travail. Collaborons avec une piété patiente à l'œuvre de l'espèce. Donnons un peu de joie à tous ces galériens de l'existence, à tous ces condamnés à mort. C'est là notre raison d'être et aussi notre récompense.

21 avril 1879. — Pourquoi toute cette synonymie dans mes pages de Journal ? L'instinct qui me pousse à cette luxuriance doit être assez complexe. J'imagine que le désir de me remémorer le vocabulaire, celui de noter tous les détails et aspects de la chose, le tâtonnement sur le trait essentiel sont des causes concomitantes de ce luxe terminologique. Ce luxe a peut-être un inconvénient : il disperse l'esprit et lui enlève la précision. Il faudrait peut-être m'imposer la discipline, deux semaines par mois, d'exclure toute synonymie. Trois à peu près ne remplacent pas le trait juste. Celui-ci est unique. Mon procédé ordinaire enveloppe l'objet et tourne autour, l'autre procédé frappe au centre et marque le trait caractéristique. Il convient d'avoir les deux

méthodes à sa disposition pour n'être esclave d'aucune et ne contracter aucun tic. Il est vrai, que dans le Journal intime, la plume ne se surveille pas et cabriole selon son allure naturelle, mais il est mieux qu'elle ait toutes les allures. Il me semble du reste que cette flexibilité est dans mes moyens, disons plus, dans mes goûts. La manière m'ennuie, lorsque je m'y laisse aller, c'est par paresse. Le seul style qui me plaise, c'est le style de la chose. Oui, mais l'obstacle est dans les habitudes antérieures. L'instinct évite ce qui lui est inconnu, car le sentier à frayer est toujours pénible. Que de formes littéraires j'ai négligées : la narration gaie, le raisonnement suivi, l'improvisation aillée, la critique légère, l'éloquence, c'est-à-dire le solide et l'agréable ! Ma forme habituelle est sautillante ou laborieuse, il lui manque la grâce et l'enjouement. Pourquoi ? parce que ces qualités résultent de la conversation et que Genève m'a condamné au silence méditatif du monologue.

27 avril 1879. — Mon insouciance est acquise plutôt qu'originelle. Ce qui est ancien chez moi, c'est la désespérance, et la réflexion préférée à l'action. Le mal de Hamlet est bien aussi mon mal. C'est également la tendance de toute une partie des penseurs allemands, et le fond bouddhique de la doctrine de Schopenhauer. L'impulsion animale et la volonté sont inférieures à la pensée.

5 mai 1879. — Ce n'est qu'à mon corps défendant que je songe aux torts volontaires qu'on a eus envers moi. En ne m'observant pas, j'oublierais tous les griefs et je manquerais ainsi de dignité. La nécessité de la défensive me fait violenter ma nature. Par goût, je préfère la débonnairerie bienveillante qui ne tient registre d'aucune observation défavorable, et, malgré l'apparence contraire, ce Journal est un procédé hygiénique pour revenir à l'indulgence. Ma plume soulage ma peine. Ma confiance à moi-même me débarrasse le cœur. Et je ne suis jamais plus disposé à ouvrir un compte nouveau à ceux qui m'ont irrité, que lorsque j'ai fermé ces pages. C'est qu'au fond, espérant très peu changer les choses ou les gens, n'aimant ni la plainte, qui est inutile, ni le reproche, qui aggrave le mal, je ne travaille qu'à changer mon impression et à revenir à l'équilibre. Les ennuis et les chagrins mettent l'âme dans l'état subjectif ; le soliloque la ramène à l'état impersonnel. N'est-ce pas là le rythme de mes journées ? le monde m'agite et me trouble, et je reconquiers la sérénité comme je puis, tantôt par le contact avec les affections vraies, tantôt par la méditation. Je ne désire accuser ni blâmer personne, je n'ai point à faire mon apologie, je n'aspire qu'à retrouver le calme et à rentrer dans la bienveillance. A supposer que je me trompe sur les gens et les choses dont il m'arrive de parler, à supposer même des souffrances illusoire et des torts imaginaires, le résultat demeurerait encore bon et légitime puisqu'il est la guérison de ces petites misères et le retour à l'état objectif. Il ne s'agit donc ni de réquisitoire ni de plaidoyer, puisqu'il

n'y a ni galerie ni tribunal. Il s'agit de thérapeutique quotidienne ou plus simplement d'ablutions. On purifie son corps des poussières de la route ; pourquoi ne point purifier son âme du contact des vilenies humaines ? On recommence ainsi la marche, ayant jeté derrière soi tout ce qui ne mérite pas le souvenir. C'est une application indirecte du précepte biblique : Ne vous couchez point sur votre colère. C'est une forme plus prosaïque de la prière du soir.

6 mai 1879. — Magnifique journée. Impression athénienne en passant sur la Place Neuve. Inondation de lumière, joie des yeux, belles formes architecturales, sous la coupole d'azur limpide. Légèreté d'être, alacrité nerveuse, pensée ailée. Je croyais être jeune, je sentais à la grecque.

J'ai sur l'Hymète éveillé les abeilles,
C'est là, c'est là que je voudrais mourir !

O Pallas Athéné, vous m'êtes apparue, et j'ai éprouvé comme un ravissement.

22 mai 1879 (*Ascension, huit heures du matin*). — Temps magnifique et délicieux. Légèreté d'être. Gaïeté au dehors et au dedans. Lumière caressante, bleu limpide de l'air, gazouillements d'oiseaux ; il n'est pas jusqu'aux bruits lointains qui n'aient quelque chose de jeune et de printanier. C'est bien une renaissance. L'ascension du Sauveur des hommes est symbolisée par cet épanouissement de la nature allant à la rencontre du ciel. Salve des cloches. Les rayons du matin dansent sur les fauteuils, sur les tapis, et y font éclore le parterre des couleurs. Les bois du parquet, les nuances des broderies, les plis des rideaux sourient et présentent un bouquet de tons veloutés et frais, vifs et doux qui réjouissent l'œil. L'oreille et les poumons ont pareillement leur voluptueux régal. Le caractère de toutes ces sensations réunies est la suavité. Je me sens remettre à l'état esthétique, qui m'était étranger depuis longtemps. Mon âme regarde par toutes ses fenêtres. Les formes, les contours, les teintes, les reflets, les timbres, les contrastes et les accords, les jeux et les harmonies de tout cela la frappent et la ravissent. Il est bon parfois de vivre à la périphérie, c'est de la gratitude. Il y a de la joie dissoute dans l'atmosphère. Mai est en beauté. Ce serait quasi un péché que de se refuser à ses avances et d'emprisonner son cœur dans la sévérité claustrale.

Dans mon préau, le manteau de lierre a reverdi, le marronnier est tout vêtu de sa feuillée, le lilas de Perse, près de la fontaine, a rougi et va fleurir ; par les larges percées, à droite et à gauche du vieux collège de Calvin, se montrent le Salève par-dessus les arbres de Saint-Antoine, les Voirons par-dessus le coteau de Cologny ; et les trois rampes d'escaliers, qui, espacées et d'étage en étage, conduisent entre deux hautes murailles de la rue Verdaine à la terrasse des

Tranchées, rappellent à l'imagination quelque vieille cité du Midi, une échappée de Pérouse ou de Malaga.

(*Neuf heures trois quarts*) — Toutes les sonneries de la ville sont en branle. L'heure du culte approche. Aux impressions pittoresques, musicales et poétiques, s'ajoutent les impressions historiques et religieuses. Tous les peuples de la chrétienté, toutes les églises distribuées autour de la planète fêtent la glorification du Crucifié ..

Arrêt soudain de toutes les cloches. Silence émouvant. Attente et presque oppression de l'âme. C'est le moment où le culte est une délivrance ; la communauté appartient à l'orateur et se donne avec lui à son Dieu. Et que font à cette heure tant de nations qui ont d'autres prophètes et honorent autrement la Divinité ? Que font les Juifs, les Musulmans, les Bouddhistes, les Vichnouistes, les Guèbres ? Ils ont d'autres dates pieuses, d'autres rites, d'autres solennités, d'autres croyances. Tous ont cependant quelque chose en commun. Tous ont de la religion, tous donnent à la vie un idéal et entendent que l'homme s'élève au-dessus des misères et des petites choses de l'heure présente et de l'existence égoïste. Tous ont foi à quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes, tous prient, tous s'humilient, tous adorent ; tous voient au delà de la Nature l'Esprit, au delà du mal le bien. Tous témoignent en faveur de l'Invisible. C'est par là que tous les peuples fraternisent. Tous les hommes sont des êtres de soupir et de désir, d'inquiétude et d'espérance. Tous voudraient se remettre en accord avec l'ordre universel et se sentir approuvés et bénis par l'Auteur de l'univers. Tous connaissent la souffrance et souhaitent le bonheur. Tous connaissent le péché et demandent le pardon.

Dans le concours des religions, le christianisme a quelques avantages : il peut s'épurer et se spiritualiser lui-même. Ramené à sa simplicité originelle, il est la réconciliation du pécheur avec Dieu, par la certitude que Dieu aime malgré tout ce qu'il ne châtie que par amour. Si le christianisme n'a point créé la morale, il a fourni un mobile nouveau et une force nouvelle pour accomplir la morale parfaite ; il a donné goût à la sainteté en la rapprochant de la gratitude filiale.

23 mai 1879. — Pour moi, je ne connais pas de régal spirituel plus attrayant que de lire au fond d'une âme et d'être initié à une vie intérieure. C'est la joie qu'on attend en paradis, pourquoi se la donne-t-on si rarement sur la terre ? Est-ce que la fraternité morale ne permet pas l'amour divin, qui est indifférent au sexe et étranger à la volupté ? Cette manière d'aimer m'a toujours paru naturelle et facile ; mais on appelle « mangeurs de cœurs », Don Juans insatiables, ceux qui ne réclament rien pour eux, qui ne visent à aucune possession jalouse et qui répudient la passion tyrannique ou exclusive. L'affection de l'âme semble une chose non classée, non connue, non admise. L'amitié tendre et désintéressée entre les sexes passe pour absurde et impossible. Impossible ?

elle ne l'est pas, puisque je l'ai éprouvée dix ou vingt fois Absurde ? je ne trouve pas, puisqu'on la rêve pour l'avenir

28 juin 1879 (*midi*) — Dernière leçon du cours, du semestre et de l'année Bien fini. Mes élèves ont chaleureusement applaudi, et je me sens soulagé d'un grand poids Réussi à condenser en trois quarts d'heure la matière d'une demi-douzaine de leçons, bouclé tous mes fils, ramené mon sujet à l'unité globale et terminé par le centre mathématique.

6 août 1879. — Si donc l'être fini a une tendance à s'affirmer, à se dilater, il a aussi la tendance contraire, celle à se nier. La soif d'existence contient la soif de destruction. Le désir de procréation a pour corrélatif le goût de la mort. L'anéantissement a donc pour bien sa volupté. L'égoïsme radical se complète par l'antégoïsme, par l'héautophobie, par l'antipathie pour soi-même Un individu dont le clavier est intégral sera donc aussi son ennemi et son persécuteur, un *héautonh-morouménos*, pour parler avec Térence On regarde ceci comme monstrueux, comme absurde, comme impossible On y a mal regardé. On a clos trop vite l'inventaire de nos impulsions sourdes L'homme est plus compliqué qu'on ne l'imagine. Seulement, l'amour de soi apparaît à notre conscience, tandis que la haine de soi appartient à la région plus obscure ; cette haine agit en nous sans nous, c'est le procédé par lequel la nature combat les inconvénients de l'égoïsme Quand cette haine est fort adoucie et devient consciente, elle s'appelle le désintéressement, le détachement. Quand ce détachement coûte et qu'il résulte d'un effort, il devient le renoncement, la résignation, l'abnégation, ces choses sont des vertus, tandis que la haine de soi est un danger Mais toute vertu a pour point de départ un instinct ; l'instinct dont il est question ici vise au refoulement du moi, à sa limitation et même à sa suppression, c'est le principe de négation, la soif de la mort

23 août 1879. — Un rimeur n'est pas un poète, un amateur n'est pas un artiste. Il faut épouser sa profession pour s'y distinguer ; il faut posséder à fond son instrument pour être de la partie. Toi, tu ne te piques de rien, tu essaies un peu des choses pour t'amuser, mais tu en restes aux préludes, aux débuts, lorsque tu as deviné la méthode et compris le procédé des gens Ton besoin n'est pas de produire, mais de comprendre, ni de faire, mais d'être capable de faire. Tu ne tiens pas à prouver tes aptitudes, mais à les sentir. Ainsi toutes tes activités et même tes publications ne sont que des exercices psychologiques, des analyses de l'âme et des manipulations de facultés. Le summum de mon ambition est d'être un connaisseur de la nature humaine, se trouvant à l'aise dans tous les labyrinthes de cette terre inconnue. Mon esprit, aussi fluide et impersonnel que possible, se contenterait

de pouvoir habiter partout, mais n'a la prétention d'être propriétaire nulle part

Je ne suis donc ni poète, ni philosophe, ni pédagogue, ni savant, ni écrivain Je suis un peu critique et un peu psychologue, voilà tout. • Et comme je déteste m'imposer, dès que la sympathie est absente, je dérobe aux profanes mes vrais dons, mes vrais besoins, et je n'offre plus que mes toquades inoffensives.

9 septembre 1879 — Porté à F^{am} une liasse de lettres de son père et de sa mère J'ai cru voir que cela l'intéressait médiocrement, vu la laideur du papier et les humbles circonstances qu'elle révèle L'amour-propre aurait à gagner à constater l'ascension, mais il obéit au préjugé nobiliaire et rougit d'une extraction modeste.

Un naturaliste a dit avec raison « Je serais plus fier d'être un singe perfectionné qu'un Adam dégénéré » Le sentiment populaire n'en est pas là Il envie les parvenus, mais il les raille. Le parvenu lui-même a le plus souvent la sottise d'avoir honte de ses origines — Au fond, ce sont les deux conceptions du monde qui sont ici en lutte celle du Judaïsme ou de la Gnose, et celle de la science contemporaine ; la première voyant dans la création spirituelle une décadence continue, la seconde y voyant une évolution constante ; l'une partant de la perfection hypothétique, l'autre y tendant. L'excellence est-elle devant nous ou derrière nous ? a-t-elle été ou sera-t-elle ? le meilleur est-il passé ou futur ? voilà la question Est-ce que le nouveau-né est supérieur au vieillard ? est-ce que le gland est supérieur au chêne, l'œuf d'aigle à l'aigle même ? Cette supposition absurde repose sur une prémisse inconsciente, celle que le rien sans défaut et sans erreur vaut mieux que l'être avec des erreurs et des défauts

Le néant est parfait, l'être imparfait : ce sophisme choquant ne devient beau que dans le platonisme, parce que le néant y est remplacé par l'Idée, qui est, et qui est divine.

L'idéal, la chimère, le vide ne doivent pas se mettre tellement au-dessus du réel qui, lui, a l'incomparable avantage d'exister. Le million que vous imaginez sans peine vaut-il le billet de mille que j'ai placé à la Caisse d'épargne ? Une femme idéale serait charmante sans doute, mais elle est un fantôme ; la femme qui vous aime a des imperfections, mais du moins vous la tenez dans vos bras. On ne vit pas de viande rêvée, de pain en perspective, d'affections espérées, d'ombres insaisissables — L'idéal tue la jouissance et le contentement en faisant dénigrer le présent et le réel Il est la voix qui dit non, comme Méphistophélès Non, tu n'as pas réussi, non, cette femme n'est pas belle, non, tu n'es pas heureux, non, tu ne trouveras pas le repos ; tout ce que tu vois, tout ce que tu fais, tout est insuffisant, insignifiant, surfait, contrefait, imparfait. La soif de l'idéal, c'est l'aiguillon de Siva, qui n'accélère la vie que pour précipiter la mort. Cet incurable désir fait la souffrance de l'individu et le progrès de l'espèce. Il

tue le bonheur au profit de la dignité. Il sacrifie l'homme à l'humanité. Si le suicide volontaire est réputé irréligieux, le suicide inconscient est la loi divine, car les nobles créatures sont celles qui s'immolent à une cause désintéressée. En d'autres termes, Dieu veut bien le suicide, mais il ne le veut que pour lui seul. Celui qui se tue est un déserteur à ses yeux. Mais que chaque génération se consume pour la suivante, c'est la règle. Seulement la dernière, pour laquelle toute l'humanité se sera sacrifiée, ou plutôt aura été sacrifiée, ne sera qu'égoïste et ne sera pas heureuse. Ainsi, l'histoire universelle ne serait qu'une colossale mystification. La pensée ne serait qu'une cause d'infortune, un don funeste et même perfide...

Alors ? le seul bien positif c'est l'ordre, donc la rentrée dans l'ordre, donc le retour à l'équilibre. La pensée est mauvaise sans l'action, et l'action sans la pensée. L'idéal est un poison s'il ne s'intègre avec le réel, et réciproquement, le réel se vicie sans le parfum de l'idéal. Rien de particulier n'est bon sans son complément et son contraire. L'examen de soi est dangereux s'il usurpe sur la dépense de soi ; la rêverie est nuisible quand elle ôte la force ; la contemplation est fatale quand elle détruit le caractère. Le trop et le trop peu pèchent également contre la sagesse. L'outrance est un mal, l'apathie un autre mal. L'énergie dans la mesure, voilà le devoir ; l'attrait dans le calme, voilà le bonheur !

24 septembre 1879 (trois heures du soir). — Assisté à un phénomène extraordinaire, il y a une heure. Nous faisons des bulles de savon avec ma filleule¹. L'eau de savon avait été renouvelée et les bulles se divisaient assez mal sous l'éventail, paraissant trop aqueuses. Cependant une des subdivisées, d'un pouce de diamètre, a fait ce que je n'ai encore jamais vu. Elle a erré près du plafond longtemps sans redescendre, puis a pris la couleur de la perle, ensuite s'est bosselée et plissée par endroits et enfin a paru changée en un ballon captif de soie, qui flottait dans l'air sans déperdition de son contenu et sans aucun tournoiement dans ses parois. Au seul mouvement de nos lèvres et de notre haleine, quand il était redescendu quelque peu, il remontait doucement. Bref, il était solidifié, changé en cocon, en aérostat. Nous étions trois témoins. Au bout d'un quart d'heure environ, nous avons voulu voir la texture de ce ballon léger. Je l'ai reçu sur l'éventail où il est resté intact, avec une forme qui n'était plus sphérique tout à fait. Après examen et même attouchement, j'ai voulu le relancer. Malheureusement l'éventail était verni ; le ballon adhérait par un point et il s'est déchiré. Le tissu admirablement fin et soyeux dans ses plis était parfaitement sec. Sous le doigt il est devenu impalpable. Combien j'aurais voulu l'étudier au microscope !

1. * Après le dîner, bulle avec succès. Avec l'éventail, j'ai tué d'une bulle jusqu'à quarante et cinquante rejets. Ce jeu est vraiment poétique. Il demande une grande légèreté de main » (*Journal intime*, 18 juin 1880) Voir le poème XL du recueil *Jour à Jour* : « La Bulle de savon »

En résumé, l'eau s'était résorbée et la toile de savon sans maille et sans pore avait fait globe complet. Bref la bulle était devenue solide. Cette métamorphose nous a plongés dans l'émotion, comme une sorte de miracle. Nous pensions avoir épuisé les secrets de Pompholyx, et, après deux mois des tentatives les plus variées, voici du nouveau, voici un prodige. Cela tient du mystère religieux.

Émus, nous croyons voir Brahma,
Brahma jouant avec les mondes

On parle au figuré d'un rêve qui prend corps ; ici, la transformation est au propre. La bulle s'est modifiée. Elle a perdu son irisation, et sa sursaturation, et sa fragilité, et sa transparence, en changeant de régime d'existence. Naître, c'est consolider un fluide. Ce qui augmente la merveille du phénomène, c'est qu'un moment avant son apparition Berthe me disait « Oh ! solidifiez une de ces belles bulles ! » Cette réalisation soudaine en a pris un caractère fantastique. On aurait pu croire que la féerie n'y était pas étrangère. Après coup, je me suis rappelé que ma poésie commençait par ce vers :

Perle que traverse le jour,

et qu'elle parlait de *contexture*, de *tissu*, d'*aérostat*. Un poète est-il un visionnaire ? Il croit n'employer que des images, et ces images deviennent des faits ; ces métaphores sont des vérités. Il prophétise sans le savoir. Il exprime la nature somnambuliquement. Le monde que nous estimons réel n'est que le songe de Maia ; et les inspirés ne sont que les échos inconscients de ce rêve cosmogonique. L'imagination intuitive est un mode de connaissance.

5 novembre 1879. — C'est à l'individu, au citoyen, à juger les partis, les meneurs, les harangueurs, et à se faire une opinion malgré les sophismes de plaidoirie qui font la grosse voix autour de lui. L'éloquence et la presse, loin d'aider à voir clair, s'ingénient à entortiller les gens et à leur jeter de la poudre aux yeux. L'honnêteté est un oiseau rare, ainsi que l'impartialité. On ne veut pas être juste ; la passion a une secrète horreur de ce qui pourrait la déranger ; loin que ce soit l'intelligence qui mène le vouloir et la conscience morale qui dirige la pensée, c'est le vouloir qui conduit l'intelligence, et la passion qui guide le vouloir. L'intelligence est un moyen, un instrument, un esclave, un animal domestique ; elle a un maître, qui est la partie obscure et irréfléchie de l'homme, et qui s'appelle son naturel. La liberté de la majorité des hommes ne diffère guère de celle de la bête, c'est celle de suivre ses impulsions inconscientes, ses mobiles inavoués. La Fontaine le savait bien. — L'homme est une passion mettant en jeu une volonté qui pousse une intelligence, et ainsi les organes, qui ont l'air d'être au service de l'intelligence, ne sont que les agents de la passion. Le déterminisme a raison pour tous les êtres vulgaires ; la liberté intérieure

n'existe que par exception et par le fait d'une victoire sur soi-même. Même celui qui a goûté de la liberté n'est libre que par intervalles et par élans : la liberté réelle n'est donc pas un état continu, elle n'est pas une propriété indéfectible et toujours la même. Cette opinion répandue n'en est pas moins sotte. On n'est libre que dans la mesure où l'on n'est pas dupe de soi, de ses prétextes, de ses instincts, de son naturel. On n'est libre que par la critique et l'énergie, c'est-à-dire par le détachement et le gouvernement de son moi, ce qui suppose plusieurs sphères concentriques dans le moi, la plus centrale étant supérieure au moi, étant l'essence plus pure, la forme super-individuelle de notre être, notre forme future sans doute, notre type divin. Nous sommes donc assujettis mais susceptibles d'affranchissement ; nous sommes liés, mais capables de nous délier. L'âme est en cage, mais peut voltiger autour de sa cage. Le Platonisme explique très bien le fait de cette émancipation

2 janvier 1880. — Sentiment de repos, même de quiétude. Silence dans la maison et au dehors. Feu tranquille. Bien-être. Le portrait de ma mère semble me sourire. Je ne suis pas confus, mais heureux de cette matinée de paix. Quel que soit le charme des émotions, je ne sais pas s'il égale la suavité de ces heures de muet recueillement, où l'on entrevoit les douceurs contemplatives du paradis. Le désir et la crainte, la tristesse et le souci n'existent plus. On se sent exister sous une forme pure, dans le mode le plus éthéré de l'être, savoir la conscience de soi. On se sent heureux, d'accord, sans agitation, sans tension quelconque. C'est l'état dominical, peut-être l'état d'outre-tombe de l'âme. C'est le bonheur, tel que l'entendent les Orientaux, la félicité des anachorètes, qui ne luttent plus, qui ne veulent plus, qui adorent et jouissent. On ne sait avec quels mots rendre cette situation morale, car nos langues ne connaissent que les vibrations particulières et localisées de la vie, elles sont impropres à exprimer cette concentration immobile, cette quiétude divine, cet état de l'océan au repos qui reflète le ciel et se possède dans sa propre profondeur. Les choses se résorbent alors dans leur principe, les souvenirs multiples redeviennent le souvenir ; l'âme n'est plus qu'une âme et ne se sent plus dans son individualité, dans sa séparation. Elle est quelque chose qui sent la vie universelle, elle est un des points sensibles de Dieu. Elle ne s'approprie plus rien, elle ne sent point de vide. Il n'y a peut-être que les Yoghis et les Soufis qui aient connu profondément cet état d'humble volupté, réunissant les joies de l'être et du non-être, état qui n'est plus ni réflexion ni volonté, qui est au-dessus de l'existence morale et de l'existence intellectuelle, qui est le retour à l'unité, la rentrée dans le plérôme, la vision de Plotin et de Proclus, l'aspect désirable du Nirvâna.

Il est sûr que les Occidentaux et surtout les Américains sentent tout autrement. Pour eux, l'activité dévorante, incessante, est synonyme de la vie. Il leur faut conquérir l'or, la domination, la puissance, écraser les hommes et assujettir la nature. Il leur faut la quantité, le détail,

le mouvement. Ils s'acharnent sur le nombre et ne conçoivent pas même l'infini. Ils s'obstinent aux moyens et ne pensent pas un moment au but. Ils confondent l'être avec l'être individuel, et la dilatation du moi avec le bonheur. C'est-à-dire qu'ils ne vivent pas par l'âme, qu'ils ignorent l'immuable et l'éternel, qu'ils se démènent à la périphérie parce qu'ils ne peuvent pénétrer jusqu'à l'axe de leur existence. Ils sont agités, ardents, rageurs, positifs, parce qu'ils sont superficiels. A quoi bon tant de trémoussement, de vacarme, de convoitise, de batailles ? Tout cela, c'est de l'étourdissement. Est-ce qu'au lit de mort ils ne s'en aperçoivent pas ? Alors pourquoi ne pas s'en apercevoir plus tôt ? L'activité n'est belle que si elle est sainte, c'est-à-dire dépensée au service de ce qui ne passe point. L'homme-fourmi et l'homme-abeille ne sont que de médiocres échantillons de l'homme.

3 janvier 1880. — Lettre de Ch. R. ¹ Ce doux ami est impitoyable. Il trouve mes remerciements pas assez chaleureux. Il préfère toujours le recueil de 1874 à celui qui a été publié. Il prétend que faire des concessions à l'éditeur, c'est pécher contre le Saint-Esprit de la poésie, etc. — Sensitif comme une femme et tenace dans ses impressions, il est un peu difficile dans la correspondance. J'essaie de rassurer ses susceptibilités hyperdélicates. La vie solitaire a deux inconvénients majeurs : elle rend chatouilleux outre mesure ; elle émousse le bon sens. Mon bon Ch. R... est un sage par le désintéressement ; mais il s'isole trop du public et du monde. Cela nuira et nuit déjà à son goût, qui chemine du côté de l'excentrique et du misanthropique. En le voyant se cramponner à l'*Épître grondieuse* et aux pièces *noires* que j'ai éliminées, j'éprouve du souci. Il a un faible pour ce que je trouve le moins bon dans mon portefeuille. Est-ce lui ou moi qui nous trompons ? est-ce que la révision littéraire que j'ai fait subir à mes pièces est une erreur ? Je crois avoir raison poétiquement, mais il n'a peut-être pas tort psychologiquement...

C'est une sensation curieuse que celle d'avoir à se défendre contre ses disciples ; il est embarrassant d'écrire des lettres à bride abattue, quand on voit qu'elles sont épluchées à la loupe, et traitées comme des inscriptions monumentales, où chaque caractère a été prémédité et gravé pour la vie éternelle. Cette disproportion entre la parole et sa glose, entre la vivacité ailée et la sévère dissection, n'est

¹ Charles Ritter (1859-1905), un ancien élève d'Amiel, qui s'intitulait son « disciple », et qui fut au nombre de ses plus fidèles amis. Amiel avait pensé un moment lui léguer le manuscrit du *Journal intime* et le designer comme l'un de ses exécuteurs testamentaires. « Laissez-moi vous dire autre chose encore, écrit Charles Ritter à M. Édouard Schuré en 1883, c'est ma très grande admiration pour le *Journal*, d'Amiel. Une révélation, par exemple ! Qui l'aurait jamais cru ? Vous le soupçonnez peut-être : moi, point. C'est un des plus beaux et des plus doux livres que j'aie jamais lus. » Le nom d'Amiel revient souvent dans le recueil de lettres *Charles Ritter, ses amis et ses maîtres*, publié par son frère, Eugène Ritter (Lausanne, Payot, 1911). — Le « recueil publié », dont parle ici Amiel, c'est *Jour à Jour, poésies intimes* (Paris, Fischbacher, 1880).

pas favorable à l'aisance. On n'ose plus être ingénu devant un sérieux qui met à tout de l'importance, il est difficile de garder son abandon s'il faut se surveiller à chaque phrase et à chaque mot — L'esprit consiste à prendre les choses dans le sens qu'elles doivent avoir, à se mettre au ton des gens, au niveau des circonstances ; l'esprit est dans la justesse, qui devine, pèse et apprécie vite, légèrement et bien. O Athéniens, vous le saviez, l'esprit joue, la muse est ailée ! O Socrate, tu savais badiner !

3 février 1880. — Mort de Bersot, article ému d'Edmond Scherer (*Le Temps*) C'est un cancer à la face et au pharynx qui a enlevé ce philosophe, lequel a supporté en stoïque ce mal odieux et a travaillé jusqu'au bout sans se plaindre. Il était directeur de l'École normale, et né en 1816.

6 février 1880. — Lu les quatre discours prononcés sur la tombe d'Ernest Bersot. Ils m'ont mis la larme aux yeux. Cette fin d'un stoïcien a bien plus de grandeur que la fin d'un dévot, entouré de tous les rites superstitieux de l'Église et des incantations puériles par lesquelles le sacerdoce défend son crédit et son ascendant. Le catholicisme laisse trop voir ses intérêts de boutique à chaque lit de mort. Ici tout a été mâle, noble, moral, spirituel. — Le Ministère de l'Instruction publique (Ferry), l'Académie des Sciences morales (Levasseur), l'École normale (Gaston Boissier) et les élèves (Michel) ont rendu hommage au caractère, au dévouement, à la constance et à l'élévation de pensée du défunt. « Apprenons de lui à vivre et à mourir. » Ces obsèques ont une dignité antique. — Gageons que *L'Univers*, cet aboyeur clérical, aura jeté sa bave sur cette cérémonie, car le sacristain ne connaît que le goupillon et calomnie tout le reste. Pouah !

7 février 1880. — Givre et brouillard sans discontinuation ; mais l'aspect est féérique et ne ressemble en rien aux aspects lugubres de Paris et de Londres dont parlent les journaux.

Ce paysage d'argent a une grâce rêveuse, une élégance fantastique, que ne connaissent ni les pays du soleil, ni ceux de la houille. Les arbres ont l'air d'appartenir à une autre création, où le blanc aurait remplacé le vert. En voyant ces allées, ces bosquets, ces touffes, ces arcades, ces dentelles, ces girandoles, on ne soupire nullement après autre chose ; leur beauté est originale et se suffit, d'autant plus que le sol poudré de sucre, le ciel estompé de brume, les lointains très doux et très unis, forment une gamme charmante à l'œil et un ensemble plein d'harmonie. Aucune dureté, tout est velours. Dans mon enchantement, j'ai renouvelé ma promenade avant et après le dîner. L'impression est celle d'une fête, et les teintes étouffées ne sont ou ne semblent être qu'une coquetterie de l'hiver, qui a fait la gageure de peindre quelque chose sans soleil et de charmer néanmoins le spectateur.

9 février 1880 — Mauvaise nuit .. Grande gêne de la gorge, par hyper-viscosité. Il s'en est suivi lever plus tardif, bousculade de mes soins hygiéniques, ricochet de désordres. A cette heure, je me sens froid dans le corps, j'ai la tête molle et la main gourde, et je tousse comme un cheval énervé... La vie court, tant pis pour les endommagés ! Dès que le tendon d'Achille fléchit, que les reins perdent leur ressort et que la mémoire s'en va, on est roulé par le flot des jeunes, des endentés, des voraces et des bien portants. *Le vœ victus, vœ debilitus* est toujours le hurlement de la foule lancée à l'assaut des biens terrestres. On est toujours l'obstacle de quelqu'un, puisque, si petit qu'on se fasse, on occupe toujours un espace quelconque, et que, si peu qu'on envie ou qu'on possède, on est envié et convoité par quelqu'un. Vilain monde, monde de vilains ! Pour se consoler, il faut songer aux exceptions, aux âmes nobles et généreuses, aux êtres qui désirent notre durée et non notre disparition, à qui nous sommes nécessaires et qui nous veulent du bien. Il y en a, qu'importent les autres ! — Le voyageur qui traverse le désert se sent entouré de rapaces qui ont soif de son sang, le jour, les vautours volent au-dessus de sa tête ; la nuit, les scorpions se glissent dans sa tente, les chacals tournent autour de ses feux de bivouac, les moustiques labourent son derme de leur avide aiguillon ; partout la menace, l'animosité, la férocité. Mais par delà l'horizon, plus loin que les sables arides où circulent les tribus ennemies et les hordes humaines les pires de toutes, le voyageur se rappelle quelques têtes chères, des regards et des cœurs qui le suivent dans ses rêves, et il sourit. Au fond, nous nous défendons plus ou moins d'années, mais nous sommes toujours vaincus et dévorés ; le ver du sépulcre ne nous manque jamais. Ceux qui nous aiment meurent parfois avant nous. La destruction est notre destinée et l'oubli notre partage.

Nous avons tout prévu pour fuir la mort cruelle,
Mais des plaines de l'air va fondre l'hirondelle.
La pauvre libellule, oh ! ne l'envions pas !

Comme le gouffre est près ! Sitôt que je suis entamé, je prends conscience de la situation véritable. Mon esquif est mince comme une coquille de noix, peut-être comme une coquille d'œuf. Que l'avarie grossisse un peu, et je sens que tout est fini pour le navigateur. Un rien me sépare de l'idiotisme, un rien de la folie, un rien de la mort. Une brèche légère suffit à compromettre tout cet échafaudage ingénieux et fragile, qui s'appelle mon être et ma vie. La libellule n'en est pas encore un symbole assez frêle, c'est bien la bulle de savon qui traduit le mieux cette magnificence illusoire, cette apparence fugitive du petit moi qui est nous.

11 février 1880. — L'aprade a l'élévation, la grandeur, l'harmonie, la noblesse. Qu'est-ce donc qui lui manque ? le naturel et peut-être l'esprit. De là cette solennité monotone, cette tension un peu emphatique,

cet air hiératique, cette démarche de statue. Il se prend décidément trop au sérieux, cette muse ne déchausse jamais le cothurne, et cette royauté n'ôte jamais sa couronne, pas même pour dormir. L'absence totale du badinage, de la familiarité, de la simplicité, est un défaut. Laprade est chevillé dans son armure. Socrate et Platon avaient le mot pour rire. Laprade est aux Anciens ce que la tragédie française est à celle d'Euripide, ce que la perruque de Louis XIV est à la chevelure d'Apollon. Sa majesté est factice et fatigante. Les poètes-anges sont exposés à devenir ennuyeux. Ils ne peuvent jamais dire : « Nicole, apporte-moi mes pantoufles », on ne peut avec eux sortir du convenu, descendre du nuage, toucher le réel ; leur sublimité soutenue essouffle et à la fin agace le simple mortel. S'il n'y a pas là proprement de l'affectation, il y a du moins une sorte de pose théâtrale et sacerdotale, une attitude de métier, qui a un inconvénient esthétique. Le vrai n'est pas si beau que cela, mais il est plus vivant, plus pathétique, plus varié. Les marmoréens sont froids. N'est-ce pas Musset qui disait : Si Laprade est un poète, alors je n'en suis pas un ? — Les impassibles au moins sont pittoresques.

23 février 1880. — Tous les grands édifices religieux ou politiques ont le crime pour fondement, l'injustice et la fraude pour maçonnerie, et le sang humain pour ciment. — Et, plus tard, il se chante toujours des hosannas sur le résultat acquis. Il ne se trouvera jamais un peuple qui fasse amende honorable sur son passé et rende un territoire volé. Une patrie ni une église n'ont de pudeur ni de conscience, elles estiment toujours que leur réussite est providentielle et que par conséquent le succès les absout. L'égoïsme et la passion, le mensonge et l'audace président à l'histoire universelle. Ce sont les personnages en second qui prêchent la justice, l'idéal, le bien, et qui représentent le sacrifice d'eux-mêmes. Les mangeurs gouvernent, les mangés travaillent. Les forts sont les maîtres, les purs sont les victimes. Les vertus des uns sont la mine exploitée par les autres. C'est la candeur des actionnaires qui fait l'opulence de tous les lanceurs, gros bonnets et commanditaires oisifs. Lions et renards sont les maîtres du monde.

27 février 1880 — Traduit douze à quatorze petites poésies de Petefi. Elles sont d'une saveur étrange. Il y a de la steppe, de l'orient, du Mazeppa, de la frénésie dans ces chants cinglés avec la cravache. Quel emportement de passion, et quel éclat farouche ! quelles images grandioses et sauvages ! On sent que le Magyar est un centaure, et que c'est par hasard qu'il est européen et chrétien. Le Hun chez lui tourne à l'Arabe.

20 mars 1880. — Lecture : Cahun (*la Bannière bleue*), histoire du monde à l'époque de Gengis-Khan, sous forme de Mémoires. C'est un Turc ouïgour qui raconte. On aperçoit la civilisation par le revers et

par le rebours ; les nomades sont chargés de balayer cette corruption.

Gengis se donne aussi comme le Fléau de Dieu, et il a fait réalisé le plus vaste empire que connaisse l'histoire, allant de la mer Bleue à la Baltique et des toundras de la Sibérie aux rives du Gange sacré. Il a culbuté les plus solides empires de l'Ancien Monde, sous le sabot de ses chevaux et la flèche de ses sagittaires. Du remuement qu'il a fait subir à l'humanité occidentale sont sorties de très grandes choses : la chute de l'empire byzantin, et partant la Renaissance, les voyages de découverte vers l'Asie, entrepris par les deux côtés de la planète, c'est-à-dire Gama et Colomb, la formation de l'empire turc et la préparation de l'empire russe. Ce prodigieux ouragan descendu des hauts plateaux asiatiques a fait tomber les chênes pourris et les édifices vermoulus de tout l'ancien continent. La descente des Mongols, ces jaunes au nez camard, est un cyclone de l'histoire, qui dévaste et assainit notre treizième siècle et brise aux deux bouts de la terre connue les deux grandes murailles chinoises : celle qui couvrait l'antique empire du Milieu, celle qui parquait dans l'ignorance et la superstition le petit monde de la chrétienté.

Attila, Gengis, Tamerlan doivent compter dans le souvenir des hommes comme César, Charlemagne et Napoléon. Ils ont soulevé et brassé les masses profondes des peuples, labouré l'ethnographie, fait couler des fleuves de sang et renouvelé la face des choses. Les quakers ignorent qu'il y a une loi des tempêtes dans l'histoire, comme dans la nature. Les maudisseurs de la guerre ressemblent à ceux qui maudissent la foudre, les orages ou les volcans, ils ne savent ce qu'ils font. La civilisation tend à pourrir les hommes, comme les grandes villes à vicier l'air.

Nos patimur longæ pacis mala

Les catastrophes ramènent violemment l'équilibre et rappellent brutalement l'ordre méconnu. Le mal se châtie lui-même, les écroulements remplacent le régulateur non trouvé. Aucune civilisation ne peut supporter qu'une dose déterminée d'abus, d'injustices, de corruption, de hontes, de crimes. Cette dose atteinte, la chaudière éclate, le palais s'effondre, l'échauffaudage se détraque, les institutions, les cités, les États, les empires tombent en ruines. Le mal que contient un organisme est un virus qui le ronge et finit par en avoir raison s'il n'est éliminé. Et comme rien n'est parfait, rien ne peut échapper à la mort.

24 mars 1880 — Qu'il est plus fructueux de compter les sables de la mer, de ratisser des étymologies, de faire l'anatomie d'un puceron, bref de s'occuper des choses réelles, et d'échapper aux vacuités de l'opinion, aux inanités de la croyance ! — Tous ces religionnaires ignorent ce que c'est que la vérité, la vérité prouvée, impersonnelle, permanente ; ils sont des somnambules emprisonnés dans leur infatuation, et qui ne peuvent faire la différence d'un fantôme et d'un corps, d'une hallucina-

tion et d'une vérification. On ne discute pas avec eux, on les évite, on évite leur conversation, leurs griffes et leurs anathèmes. Ils sont impossibles à convaincre, ennuyeux à suivre, dangereux à contrarier

18 avril 1880. — Pourquoi me serait-il dur de mourir, puisque je me sens poussé dehors par toute la génération qui me succède ? A l'exception de deux ou trois attaches individuelles, je ne suis nécessaire à aucune œuvre. Ma famille, l'université, ma patrie, la science, la littérature s'apercevront à peine de ma disparition, et même les témoignages de regret ne seront qu'une courtoisie, une bienséance, et non une preuve de douleur. Il n'est ni revue, ni journal, ni coterie, ni parti qui fassent avec moi une grande perte. Je ne vois même que deux cœurs à qui je causerai un vide réel

Je n'ai aucun grand ouvrage sur le chantier, je ne laisse pas d'enfant à élever, de principe à défendre. Le monde se passera à merveille de moi. Je n'ai jamais eu cette énergique vitalité qui s'approprie les choses et divinise son Moi. Il m'est plus facile qu'à un autre d'être doux envers la mort

D'ailleurs cinquante-huit ans est un âge présentable, qui dépasse notablement la vie moyenne. Le prochain estimera que tu as eu ta part. Regarde-toi avec les yeux des autres. Pourquoi te regretteras-tu plus que tu ne seras regretté ? Il est sûr que tu n'as pas pu « déballer » tout ce qui était en toi, que tu n'as pas su t'adapter à ton milieu et y trouver le bonheur, ni lui donner ce qui lui aurait plu. Mais si cet inconvénient a été ta vie, il facilite du moins ton départ. Mieux vaudrait avoir eu une vie pleine, avoir dépensé toutes les forces de ton esprit et de ton cœur, et t'en aller plein de jours. Mais, pour chacun, l'essentiel est d'accepter sa destinée et d'agréer ses privations.

Le sort t'a déçu, tu as parfois boudé ton sort. Plus de reproches mutuels. Il faut s'endormir dans l'accord

25 avril 1880 — Il est bien possible que, tout au fond de ma conscience, il se trouve un mécontentement sourd, une tristesse, une révolte, une angoisse, un doute, que je n'ose pas amener au jour ni regarder. Je soupçonne un froissement d'orgueil, un brisement de cœur, une insoumission qui rougit de se déclarer et même de s'apercevoir. Peut-être ne suis-je ni courageux, ni résigné, ni consolé ? Je n'ai pas d'espérance, et je ne veux pas contester avec le destin, ni donner un mauvais exemple aux autres, ni me broyer contre l'impossible, ni me déchirer à l'irréparable. En un mot, je ne suis d'accord ni avec moi-même, ni avec le monde, ni avec Dieu. Je n'ai donc pas la paix, mais le semblant de la paix. Il y aurait un fond de détresse inavouée, de désolation muette, de mélancolie indéfinissable, sous mon calme et mon détachement. La vie m'aurait-elle donc manqué parole ? aurais-je raté le bonheur, fait faillite à ma destinée ? Qui sait ? Ai-je une foi tenace dans une survivance de mon être et dans une revanche de la partie

actuelle ? Guère, ou même pas du tout. Je sens que tout, tout, tout m'échappe et que jamais je ne serai heureux ni ici-bas, ni ailleurs. Oh puiserais-je et renouvellerais-je ma joie ? Ma joie repose exclusivement sur l'affection de quelques êtres aussi fragiles que moi. Le chrétien, lui, se croit aimé personnellement de l'Éternel et prédestiné à la béatitude. Il peut braver les maux, les deuils et la mort.

La croyance vaut peut-être mieux que la vérité. La vérité est impitoyable, la croyance est maternelle. La science est froide pour nos aspirations, la foi les caresse et nous relève.

Est-ce que les plus belles âmes auraient donc été les plus sujettes à l'erreur ?

10 mai 1880. — Ce monologue signifie quoi ? Que la rêverie tourne sur elle-même comme le rêve, que le soliloque sans but est une perte de temps, que des impressions additionnées ne font pas un jugement équitable, ni une pensée exacte, que le journal intime est bon prince et souffre le verbiage, le rabâchage, l'épanchement, la plainte.

Cette jaserie n'a qu'un avantage, évaporer le mécontentement, ramener l'état neutre et l'équilibre intérieur. Une autre utilité peut-être, c'est d'entretenir la main, et le doigté littéraire, comme les gammes d'exercice que fait le pianiste. Ces effusions sans témoin et sans objet sont l'entretien de la pensée avec elle-même les arpèges involontaires mais non pas inconscients de cette lyre éolienne que nous portons en nous. Ces vibrations n'exécutent aucun morceau, n'épuisent aucun thème, n'achèvent aucune mélodie, ne réalisent aucun programme, mais elles traduisent la vie dans son intimité. Elles expriment non un vouloir, mais une sensibilité, une conscience qui raisonne. Et tandis que la volonté fatigue, ce babillage délasse. La fatigue naît du travail et de l'effort, le délassement vient du jeu et de l'abandon.

Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés. Halte donc, à la besogne !

19 mai 1880 —. Tandis qu'on me disait fait pour la vie domestique, éminemment mariable, je ne l'étais pas du tout. Je n'étais fait que pour les affections, mais les affections de libre amitié. Je n'ai jamais eu la dose d'illusion et d'entraînement nécessaire pour risquer l'irréparable. Aucun engagement à perpétuité ne m'a souri. La perfection seule m'aurait rassuré et, d'autre part, je n'étais pas digne de la perfection. J'ai employé l'idéal même à me garer de toute captivité réelle. Pour toutes les choses vulgaires, le bon sens me paraissait suffire. Mais, pour le mariage, j'ai vu qu'il fallait davantage, un coup de la grâce, une impossibilité de résister, un entraînement, un charme, un appel. O ingénuité ! ô mysticisme ! c'est la poésie qui m'a sevré de la prose, c'est le mariage tel que je l'ai vu qui m'a dissuadé du mariage. L'inadaptation par mysticisme, par raideur, par délicatesse, par dédain, est le malheur ou du moins le caractère de ma vie. Je n'ai su

m'accommoder à rien, ni de rien, seulement, comme je n'aime ni à déranger les choses ni à me déranger, je me suis abstenu sans bruit de tout ce qui n'était pas selon mon goût. L'indépendance a été mon asile, le détachement ma forteresse. Les choses ne pouvant pas me satisfaire, j'ai essayé d'extirper le désir par où elles nous asservissent. J'ai vécu de la vie impersonnelle, étant de ce monde comme n'en étant pas, pensant beaucoup et ne voulant rien, démissionnaire de tout, sauf de la liberté.

Cet état d'âme correspond à ce que chez les femmes on appelle le cœur brisé, et il y ressemble en effet, car, le trait commun, c'est la désespérance. Quand on sait qu'on n'obtiendra jamais ce qu'on eût aimé, et que l'on ne peut se rabattre sur quelque chose de moins, on est, pour ainsi dire, entré au cloître, on a coupé le tendon d'Achille, le cheveu d'or, ce qui fait la vie humaine; c'est-à-dire l'illusion, l'effort incessant vers un but qu'on croit accessible. On vit par hasard, mais on n'a plus la soif de vivre, on a perdu le motif de vivre, le stimulant de l'activité. On est à l'état de rêve et de contemplation. On est un anachorète et un revenant. On regarde du rivage les vagues de la haute mer et les navigateurs qui se battent contre le vent. On n'est plus de ce monde et l'on ne comprend même plus très bien la naïveté des batailleurs, qui n'anticipent pas leur désabusement et croient à l'éternité de leurs passions d'un jour.

26 mai 1880. — Toutes ces choses idéales, la Patrie, l'Église, la Nation, l'Humanité, la Science, la Civilisation, l'Art, ne s'aperçoivent qu'à distance, lorsqu'on cesse de distinguer les individus qui les représentent. L'imagination et l'enthousiasme noient toutes les misères, imperfections, défauts des individus réels et présents dans l'ensemble grandiose qu'ils sont censés composer. La Postérité, le Public sont encore de ces belles chimères que l'esprit personnifie. Le réel nous remplit d'ironie, de dédain ou d'amertume, et nous devons le poétiser pour le rendre supportable. Pour voir le Christianisme, il faut oublier presque tous les chrétiens. Pour reprendre un peu de foi, il faut reconstituer le nimbe que l'expérience dissout et disperse, il faut se refaire de l'illusion.

Le sentiment critique est chez toi si vif, que toutes les laideurs, les pauvretés, les erreurs, les insuffisances humaines te sautent aux yeux et te prennent à la gorge. Tout ce qui n'est pas parfait te fait souffrir. Aussi la solitude t'est nécessaire pour reprendre l'équilibre et revenir à l'indulgence. Elle t'est bonne aussi pour oublier le train de ce monde, où c'est le plus souvent la queue qui conduit la tête, la force qui l'emporte sur l'esprit, la volonté qui précède l'intelligence, où c'est rarement le plus autorisé, le plus expert qui dirige, qui prononce, qui organise, qui exécute. — Tu as le malheur de ne pouvoir t'agenouiller devant l'opinion, devant le journalisme, devant le suffrage universel, devant la démocratie, parce qu'un moindre mal n'est pas un bien, et qu'une

fiction n'est pas une vérité. Tous ces prétendus principes sont presque aussi nuisibles qu'utiles, et faux que vrais. Bref, tu ne reconnais que des supériorités individuelles, les collectivités ne sont point organes de science ni de sagesse. Tous les fétiches te répugnent. Mais tu sais que cette disposition désabusée est un malheur.

On ne doit jamais se brouiller avec son temps. Il faut au contraire remercier les gens qui veulent bien être législateurs, médecins, administrateurs, pédagogues, journalistes, etc., et se dire que sans eux tout irait plus mal encore. Tout nombre comparé à l'infini devient nul, mais comparé à zéro, devient quelque chose. Il ne faut mépriser rien de ce qui agit.

28 mai 1880. — Le jeu de bascule entre l'imagination et la raison est bien curieux. Je commence toujours par la sensation agrandie, et par voir en noir, je mets les choses au pire et j'anticipe les conséquences extrêmes. C'est l'effet d'un caractère peu tourné à l'espérance et d'une sensibilité un peu morbide. Mais une sortie, une diversion quelconque, une leçon donnée, une promenade, un repas rétablissent en moi l'équilibre. Je revois les choses sous un autre aspect, mon impression se complète, mon jugement se rassied. Je ressens donc les inconvénients de la vie solitaire, de l'énervement, de l'organisation frêle, et je dois être en garde contre un premier mouvement, qui est l'effroi du nouveau, le refus d'examen, l'irritation d'être dérangé, le pressentiment fâcheux ..

Ne te prononce qu'à la troisième inspection, défie-toi du pessimisme de la première et de l'optimisme de la seconde. Arrive par l'élimination de deux excès consécutifs et opposés.

30 mai 1880. — N'ai-je pas exagéré mon indépendance ? En évitant de toucher les murs de mon préau, de regarder en face mes obstacles, mes obligations, mes chances pour échapper à des crève-cœur, n'ai-je pas outrepassé les droits de la prudence et la mesure de la sagesse ? Tu redoutes non seulement l'effort vain, mais l'effort. Tu es ennuyé d'un combat sans terme et sans espérance. Tu ne luttas plus ni contre le sort, ni contre la maladie, ni contre les hommes, ni contre ta nature. Tu essaies d'exister avec le minimum de frottement possible. Un valétudinaire et un découragé ne peuvent guère faire mieux. Mais être doux envers la mort et envers les vivants, ce n'est pas être héroïque ; c'est vivre au point de vue du cloître ; c'est entrer en Thébaidé ; c'est être bonze ou soufi. C'est exister le moins possible. C'est mourir à la vie pour faciliter la transition au Nirvâna. — D'accord, mais il n'y a pas choix. Quand la force est partie, il ne faut pas garder les ambitions de la force ; mieux vaut même abdiquer avant. « Savoir quitter l'état qui nous quitte, a dit Jean-Jacques, c'est être homme en dépit du sort. »

Mieux vaudrait encore mourir au péché. Le péché est aussi bien ne

pas vouloir ce qui devrait être voulu, que de vouloir ce qui n'est pas bien. Renoncer peut être une recherche de soi-même. La fierté est peut-être un plaisir coupable. Dieu veut moins notre renoncement en bloc, que notre renoncement à la volonté propre. Il prétend que nous suivions son chemin et sa méthode plutôt que les nôtres, que nous fassions ce qui lui fait plaisir et non ce qui nous fait plaisir à nous.

O mon Dieu, habites-tu l'arrière-fond de ma conscience ? Non. Il y a là des mécontentements, des hontes, des regrets, des tristesses que je n'ose pas même remuer. Il y a des doutes, des détresses, des effrois confus et indicibles. Le fond de nos vertus n'est pas de la vertu. Je crois que la malédiction de ma vie a été la question du sexe, tout ce qui se rattache à la pudeur, à la volupté. Elle a tourmenté mes jours et mes nuits, ma veille et mes rêves, mon enfance, ma jeunesse et ma maturité. Elle a troublé ma conscience, échauffé mon imagination, effarouché ma timidité, bouleversé mon cœur, empêché ma carrière. Cette fonction physiologique a été pour moi une misère incessante. Le mariage précoce, ou même le libertinage, eût mieux valu que la continence et que le célibat. C'est la femme qui délivre de l'impureté, parce qu'elle délivre du désir, des songeries, des tentations. Il est horriblement dangereux de faire l'ange quand on est homme, et de faire la vierge quand on est un mâle. — La Nature se venge féroce du déni de justice qu'on lui a fait par poltronnerie ou par discrétion.

31 mai 1880 (*huit heures du matin*). — Ne raffinons pas. Les vues subtiles ne remédient à rien. Également, il faut vivre. Le plus simple est de ne quereller aucune illusion, d'accepter débonnairement l'inévitable. Quand on est au spectacle, il faut se prêter aux données théâtrales, et non faire le désabusé et le dégoûté. Plongé dans l'existence humaine, il faut la prendre comme elle est, sans horreur tragique, sans raillerie amère, sans bouderie déplacée, sans exigence excessive ; l'enjouement et la patience sereine valent mieux. Traitons-la comme le grand-père traite sa petite-fille, comme l'aieule traite son petit-fils ; entrons dans la fiction de l'enfance et de la jeunesse, lors même que nous appartenons à l'âge avancé. Il est probable que Dieu lui-même regarde avec complaisance les illusions du genre humain, quand elles sont innocentes. Il n'y a de mauvais que le péché, c'est-à-dire l'égoïsme et la révolte. Quant à l'erreur, l'homme en change souvent, mais il n'en sort jamais, comme il peut bien voyager sans cesse, mais ne cesse pas d'être quelque part. On est sur un point de la vérité, comme on est sur un point du globe. L'ubiquité et l'omniscience ne sont pas les attributs de l'homme. Les grands esprits pressentent et font pressentir l'Esprit sphérique qui voit tout, sait tout, enveloppe tout. L'Esprit de Dieu est à la fois dans tous les modes et comporte à la fois tous les possibles : aussi échappe-t-il à l'erreur.

Les esprits individuels ne seraient-ils pas semblables aux sphérules que l'éventail fait sortir de la bulle de savon qu'il divise ? Toutes

tendent à reconstituer la sphère et à reproduire soit les couleurs du prisme soit l'image du monde circonvoisin. Elles ne sont qu'apparence et se contentent de l'apparence, mais elles réalisent la loi. Ce qu'elles contiennent de substance n'est presque rien ; c'est une goutte d'eau avec quelques atomes de savon. Leur loi est de s'arrondir sous le souffle de l'espérance, et de se tisser un globe avec un grain de vérité, développé en tout sens par la fantaisie et l'illusion. La différence des pompholyx et des hommes, c'est que les premiers ne se trompent pas, et que les seconds se trompent presque toujours. Les bulles sont réussies, les individus ne le sont pas. Les bulles sont sphériques, les individus présentent toutes les déformations imaginables. — Du reste, végétaux et animaux, tous les êtres finis sont la série des cas particuliers entre la sphère vide et la bulle et la sphère pleine de l'esprit, entre le zéro et l'infini, entre 0 et ∞. S'individualiser, c'est non seulement se séparer de la masse, c'est d'ordinaire plisser et crisper la forme sphérique, comme cela arrive aux cellules qui composent un tissu organique.

La société seule représente une unité un peu complète. L'individu doit se contenter d'être une pierre de l'édifice, un rouage de l'immense machine, un mot du poème. Il est une partie décroissante de la famille, de l'état, de l'humanité, et de tous les groupements spéciaux que forment les intérêts, les croyances, les aspirations et les travaux. Les âmes les plus éminentes sont celles qui ont conscience de la symphonie universelle, et qui collaborent de plein gré à ce concert si vaste et si compliqué qu'on appelle la civilisation.

L'individu n'est qu'un point qui devient cercle, cellule, organisme, vie, pensée, et qui, à travers toutes les particularisations momentanées que nécessite l'action, ne perd point de vue la sphère, la totalité, l'harmonie. — Il lui est permis de refaire en lui mentalement toutes les séries industrielles, esthétiques, morales, religieuses, scientifiques, juridiques, c'est-à-dire de retisser rapidement sa planète et même le cosmos. Chaque femme qui enfante refait en miniature la série des maternités. L'esprit du penseur peut en raccourci refaire l'évolution de sa race, retrouver en soi le granit et l'éozoon, l'état solaire et la matière nébuleuse. Le travail de l'humanité au moment où il se recueille, le résultat des siècles, devient l'étoffe de sa méditation, l'échelon de son rêve. C'est, à la mesure de sa faiblesse, l'analogue de l'omniprésence divine. C'est pourquoi l'antique formule de « l'homme créé à la ressemblance de l'Éternel » est assez vraie. L'esprit est un diminutif de l'esprit. Une sphère d'un millimètre de rayon est une sphère, comme la sphère céleste. Un nouveau-né est à son père ce que son père, homme simple, est à un génie, ce qu'un génie humain est à l'une des intelligences archangéliques, ou ce que le Directeur de Sirius est à Dieu, pour parler sémitique et la langue de la piété.

L'esprit est capable en principe de supprimer toutes les limites qu'il trouve en lui, limites de langue, de nationalité, de religion, de race, d'époque. Mais il faut dire que plus il devient spirituel et omnimode,

moins il a de prise sur les autres, qui ne le comprennent plus et ne savent que faire de lui L'influence est aux hommes d'action, et pour agir rien n'est plus utile que l'étroitesse de la pensée jointe à l'énergie de la volonté. Soyez épée, marteau ou boulet de canon pour remuer les hommes et atteindre un but. Les ambitieux et les voraces se moquent des rêveurs, qui leur rendent leur moquerie en pitié. Le rêve est gigantesque, mais l'action est naine. Aux esprits captifs le succès, la renommée et le profit ; c'est bien assez, mais ils ignorent les délices de la liberté et les joies du voyage dans l'infini — Du reste, je n'entends pas préférer les uns aux autres, car chacun n'est heureux que selon sa nature. L'histoire, d'ailleurs, ne se fait que par les spécialités et les combattants. Seulement, il n'est peut-être pas mauvais qu'au milieu des activités dévorantes du monde occidental quelques âmes brahmanisent un peu. L'Européen, et surtout l'Américain, est un homme, mais n'est pas l'homme. Le sage, qui a médité sur la sphère, veut avoir conscience de l'homme complet, et toute la civilisation chrétienne n'est encore pour lui qu'une manière d'être et un spécimen à consulter mais non l'humanité

(Onze heures du matin.) — Ces excursions dans l'Empyrée sont-elles une école buissonnière ? Oui et non. Oui, s'il n'en doit ressortir qu'une distraction passagère pour ma *Wenigkeit* Non, si ma profession me permet la pensée sans but, parce que mon enseignement ou ma plume en profitent plus tard. — La pensée sans but me semble une paresse, un épicurisme, et cependant la rêverie est mère de la poésie, parfois même de la découverte, elle est une forme de la prière, une manière de respirer pour l'âme, elle est une dilatation de l'être, le jeu de la pensée, la volupté de l'esprit. — Cela veut dire qu'elle peut alterner avec le travail, mais ne doit pas le remplacer. — Tu inclines à l'abus de la rêverie, parce que tu as un faible pour l'inutile, et que tu as, parmi les hommes, des famines inassouplies de communication fraternelle Le monologue est le supplément du dialogue Ta sociabilité naturelle a dû se métamorphoser en réclusion griffonnante Un amoureux contera aux murailles son martyre plutôt que de se taire. À défaut d'épouse, de confident, d'ami, on prie, à défaut de prière, on ouvre son journal intime Et les pages suivent les pages, comme, chez une femme qui regrette sa jeunesse les larmes suivent les larmes, sans bruit et sans témoin, sans refoulement et sans excitation.

Il me semble parfois que je regarde couler ma vie, comme un blessé regarde couler le sang de ses veines Cette apathie résignée, qui assiste à la destruction de l'être, sans se débattre contre la destinée, me rappelle le Mioritza des Roumains, ce berger que sa brebis sermonne. Voilà l'inconvénient de la rêverie, à la longue elle paralyse. L'expérience décourage. On n'est plus dupe de l'espoir On devient fataliste comme un musulman, doux comme le mouton — On se rassasie enfin de son indolence, comme de tout le reste, et l'action,

le devoir, l'urgence nous réclament à leur tour. Après le sucre, il faut le sel ; après l'immobilité, la marche ou la gymnastique ; après la solitude, il faut retourner à ses semblables — L'alternance pour l'équilibre, voilà la loi.

Il est bon de parler et meilleur de se taire,
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés

1^{er} juin 1880 — Lecture Stendhal, *La Chartreuse de Parme*. L'œuvre est remarquable. C'est même un type, une tête de ligne. Stendhal ouvre la série des romans naturalistes, qui suppriment l'intervention du sens moral et se moquent de la liberté prétendue. Les individus sont irresponsables, ils sont gouvernés par leurs passions, et le spectacle des passions humaines fait la joie de l'observateur et la pâture de l'artiste. Stendhal est le romancier selon le cœur de Taine, le peintre fidèle qui ne s'émeut ni ne s'indigne et que tout amuse, le coquin et la coquine, comme le brave homme et l'honnête femme, mais qui n'a ni croyance, ni préférence, ni idéal. La littérature est ici surbordonnée à l'histoire naturelle, à la science ; elle ne fait plus partie des *humanités*, elle ne fait plus à l'homme l'honneur d'un rang à part ; elle le range avec les fourmis, les castors et les singes. Cette non-moralité indifférente achemine au goût pour l'immoralité, car les vilénies ont plus de saveur que la vertu. Le vitriol est plus curieux que le sucre, et l'empoisonnement présente plus de phénomènes que la simple alimentation.

Le vice de toute cette école c'est le cynisme, le mépris pour l'homme ravalé au rang de la brute, c'est le culte de la force, l'insouciance de l'âme, un manque de générosité, de respect, de noblesse, qui s'aperçoit malgré toutes les protestations contraires, en d'autres termes l'inhumanité. On ne peut être matérialiste impunément : on est grossier même avec une culture raffinée. La liberté de l'esprit est une grande chose assurément, mais l'élévation du cœur, la croyance au bien, la capacité d'enthousiasme et de dévouement, la soif de perfection et de sainteté est chose plus belle encore.

7 juin 1880. — Je relus M^{me} Necker de Saussure... *L'Éducation progressive* est une œuvre admirable. Quelle mesure, quelle justesse, quelle raison, quelle gravité ! Que cela est bien observé, bien pensé et bien écrit ! Cette harmonie de la science et de l'idéal, de la philosophie et de la religion, de la psychologie et de la morale est bienfaisante, parce qu'elle est saine. Ce livre est un beau livre, un traité classique, et Genève peut être fière d'une pareille production, qui résume une si haute culture et une si solide sagesse. Voilà la vraie littérature genevoise, la tradition centrale du pays.

21 juin 1880 (onze heures du matin). — Ma filleule m'a installé dans son petit salon bleu ; j'y ai passé deux heures et m'y suis tranquilisé.

D'abord j'y ai trouvé du silence, ensuite j'y ai rencontré l'harmonie esthétique. Ce boudoir tout rempli de formes et de créations aimables (car chaque dessin, chaque meuble, chaque livre, chaque bibelot, chaque couleur signifie quelque chose, est le résultat d'un choix, la marque d'un goût, l'effet d'un travail), ce boudoir m'a fait l'impression d'un asile, d'un asile poétique, intime, recueilli, bienfaisant. L'heure qu'on passe seul dans le boudoir d'une femme est une initiation à sa vie, on a l'histoire de ses rêves et une sorte d'échappée sur son âme. Une jeune personne qui laisse un ami dans son sanctuaire lui fait la même faveur que si elle lui prêtait le journal de ses pensées. Il est sûr qu'un intrus, un manant, un méchant, un libertin qui auraient pénétré par fraude dans la cellule discrète donneraient à son habitante un sentiment de profanation. Une sorte de lustration serait désirable après cette sorte de souillure. La pudeur virginale s'étend à tout l'intérieur occupé par la jeune fille, à tout ce qui lui est personnel et particulier. L'haleine ou même le regard des indignes offense et tache ce qu'il effleure. L'être délicat repousse cette familiarisation choquante, comme il refuserait de boire au verre qui vient de servir à un voisin de table. Le respect de soi-même exige que le voile entre la curiosité grossière du dehors et les grâces mystérieuses du sanctuaire ne puisse être levé. L'imagination, le cœur, l'innocence ressemblent à l'hermine. *Noli me tangere* est leur devise. La pureté est leur idéal. — Cette horreur féminine pour les proximités profanes est un profond instinct du sexe, qui sauvegarde la fraîcheur et le flou de la vertu. La vierge doit fuir tous les contacts et s'envelopper d'un nimbe pour conserver son prestige et sa grâce. L'immaculé est son devoir et fait sa puissance. C'est ainsi qu'elle se réserve pour l'amour.

La chambre où elle vit, celle où elle dort sont comme l'enveloppe superficielle et protectrice de la fleur, comme le cocon du ver à soie. Leur tissu doit rester intact. Il est bon de pousser jusqu'à la mysticité la défensive de la délicatesse. Cette force répulsive est la gardienne de la modestie et de l'honneur. De sacré à secret, il n'y a guère de distance. Le mystère est un trésor.

25 juin 1880. — Hier après-midi, violent orage. Tonnerres, éclairs, énormes ondées mêlées de grêle. Travaillé à mes deux dernières leçons, et pris mes mesures pour avoir tout dit sous la forme réduite et raccourcie que m'impose le temps. Je trouve beaucoup de charme à résoudre ce problème didactique : ne rien sacrifier de son vaste sujet, avoir rempli son programme tout entier et finir à l'heure dite du jour présent. Cela donne à l'esprit la même satisfaction qu'un sonnet « sans défaut ». C'est là le bouquet mis sur l'édifice, c'est le point d'honneur professoral et la gloire du métier. Ou je me trompe fort ou je terminerai à point nommé, ayant renoué tous les fils et rassemblé toutes les lignes dans ma péroration et mon adieu. Il me semble que cela s'annonce bien.

26 juin 1880 (*midi*). — Achevé mon cours avec la précision que je désirais. L'œuvre est bouclée. Je n'ai rien omis, et placé chaque chose à son rang dans ce vaste et fourmillant sujet¹. Le cercle est revenu sur lui-même. Je ne suis pas mécontent. Pour y réussir, j'ai subdivisé mes heures en minutes, calculé mes masses, compté mes mailles et mes points. Cette broderie oratoire est un procédé que je puis apprendre, il n'est du reste qu'une toute petite partie de l'art professoral. Répartir sa matière dans un nombre déterminé de leçons est plus difficile encore. Trouver la proportion des parties, la vitesse normale d'exposition n'est pas chose facile. Le conférencier peut faire une suite de séances complètes, l'unité, ici, c'est la scéance, un cours scientifique doit se proposer un but plus grand, l'unité du sujet et du cours. Son point de vue est objectif. Il ne cherche ni le succès oratoire, ni le plaisir des curieux, mais il est le prêtre de son sujet, il en fait les honneurs avec gravité et recueillement. Il suppose à l'auditoire le respect et l'amour de la science, et dédaigne tous les artifices culinaires, toutes les stratégies de rhéteur. Ce qu'il veut réjouir, c'est l'intelligence pure, le besoin de comprendre et de contempler. Il me semble, sauf erreur, que mon cours peut donner cette joie. Le témoignage d'autres personnes en d'autres temps me sert de contrôle. On a comparé mes cours à des cathédrales transparentes, où les masses, les lignes, les détails s'aperçoivent dans leurs proportions et baignent dans la lumière. La sérénité platonicienne est le ton qui convient au vrai et à l'exposition philosophique.

27 juin 1880 — L'opinion individuelle n'a aucune valeur dans les choses de science. Pourquoi semble-t-elle en avoir une dans les questions de morale, d'éducation, de politique, de théologie ? Parce qu'ici la preuve de la niaiserie de l'opinant est plus difficile à fournir. Le plus effronté n'oserait se prononcer sur une question de chimie, d'astronomie, de géologie, d'algèbre, dont il n'entend pas même les termes. Mais quand il s'agit de choses beaucoup plus difficiles et plus compliquées, il reprend son assurance, il se croit compétent et tranche du connaisseur... Cela revient à dire qu'il y a des sciences mathématiques et naturelles, mais qu'il n'y a point de sciences morales. L'État et l'Église par exemple sont des joujoux beaucoup plus faciles à connaître qu'une montre ou une toupie. Il faut un certain apprentissage pour faire une serrure ou une pantoufle, mais, pour faire des lois, cela va tout seul sans préambule et sans réflexion. Ici la science infuse est à tout le monde et un voyou vaut quiconque. Toute l'ironie socratique revient devant cette infatuation grotesque. Que chacun veuille s'instruire et s'efforce de se faire une opinion juste, c'est bien. Mais, d'ordinaire, l'opinion est antérieure à l'examen, elle décide, tranche, prononce sans

1. L'enseignement d'Amiel, dans ce semestre d'été (quatre heures par semaine), traitait de la *Psychologie des Nationalités*, cours qu'il avait professé pour la première fois en 1861.

avoir jamais traversé le doute ni la modestie. Voilà le bouffon et le triste. Ce sont les plus jeunes qui sont les plus arrogants ; les prétentions sont en sens inverse des titres. La démocratie a toujours poussé vers ce résultat, parce qu'elle efface systématiquement les différences d'âge, d'expérience, d'instruction et de mérite, et qu'elle affecte de compter seulement les opinions et les opinants. La démocratie existe, c'est peine perdue de noter ses travers et ses ridicules. Tout régime a les siens, et ce régime est encoie un moindre mal. La supposition dans ce régime, c'est que tout le monde aime la vérité, cherche les lumières et se rend aux bonnes raisons. Il faut agir dans cette hypothèse. Tout doit être plaidé auprès du public, de la foule, de la multitude. La victoire n'est pas à celui qui a le plus de sagesse, mais qui sait le mieux persuader. Manier adroitement les apparences, c'était l'art des sophistes, c'est toujours le talent de ceux qui réussissent en démocratie. « Le sophiste est supérieur aux autres, non pas qu'il possède plus de vérités (toute opinion est aussi vraie qu'une autre), mais parce qu'il sait l'art de gagner les hommes à son avis, à ce qu'il lui est utile de leur persuader. » Les Athéniens l'ont dit franchement : l'orateur populaire est le maître des illusions agréables, il est le magicien qui joue avec les passions et jongle avec les principes. Sa force se mesure au succès.

(*Plus tard*) — Visite à S*** et continué la conversation d'hier. Parlé des maladies qui menacent la démocratie et qui dérivent de la fiction légale dont elle fait son fondement. Le remède consisterait à insister partout sur la vérité qu'elle oublie systématiquement et qui lui servirait de contrepoids sur l'inégalité des talents, des vertus et des mérites, sur le respect dû à l'âge, aux capacités, aux services rendus, etc. L'arrogance juvénile et l'ingratitude jalouse sont à stigmatiser aussi souvent que possible, lorsque l'institution les favorise légalement. Il faut insister sur le devoir, lorsque l'institution ne parle que des droits de l'individu. Il faut ne pas abonder dans le sens vers lequel l'on penche. Tout ceci, il est vrai, n'est qu'un palliatif, mais dans la société humaine on ne peut espérer davantage. Les hommes ne procèdent que par la succession des erreurs contraires. Ils traversent la vérité, comme le pendule traverse la perpendiculaire, pour en sortir aussitôt.

28 juin 1880. — Lecture. M^{me} Necker de Saussure, (achevé l'*Étude sur la vie des femmes*). C'est beau, grave, sensé, élevé, délicat, parfait. Quelques aspérités ou incorrections de langage ne comptent pas. On éprouve un respect mêlé d'attendrissement pour l'auteur, et l'on se dit : voilà un livre rare, où tout est sincère et où tout est vrai.

1^{er} juillet 1880 (trois heures). — Température lourde. Sirocco. Ennui. Langueur. Je devrais revoir mes notes, songer aux examens de

demain. Aversion intérieure, mécontentement, vide. Est-ce la conscience qui murmure ? le cœur qui soupire ? l'âme qui se dévore ? le sentiment de la force qui s'enfuit et du temps qui se perd ? D'où provient cette anxiété confuse ? Est-ce d'une tristesse, est-ce d'un regret, est-ce d'une appréhension ? Je ne sais pas. Mais ce rongement vague est dangereux ; il pousse aux décisions brusques et folles. On veut ainsi échapper à soi-même, mettre en déroute les papillons noirs et les diables bleus, étouffer la voix importune de ce qui nous manque. Le mécontentement est le père des tentations. Je comprends les diverses frénésies de la volupté, du haschisch, des alcooliques. Il s'agit de gorger le serpent invisible qui se cache au fond de notre puits, de le gorger pour l'endormir.

Et toutes ces vaines fureurs, que témoignent-elles ? d'une aspiration. Nous avons soif d'infini, d'amour, de je ne sais quoi. Il y a là un besoin inassouvi. C'est Dieu qui appelle ou qui se venge. C'est le bonheur qui rugit au fond du gouffre.

3 juillet 1880. — Veillée à la Passerine. — On ne s'occupe que du plébiscite de demain¹.

4 juillet 1880 (*dimanche, huit heures et demie du matin*). — Le soleil succède à une grosse pluie. Est-ce un présage en ce jour solennel ? La grande voix de la *Clémence* vient de sonner. Ses volées puissantes m'empoignaient aux entrailles. Pendant un quart d'heure, elle a continué son appel pathétique : « Genève, Genève, souviens-toi. Je m'appelle *Clémence*. Brisée par le temps, le vœu populaire m'a fait revivre. Je suis la voix de l'Église et de la Patrie. Genevois, servez Dieu et soyez unis »

(*Sept heures du soir*) — La *Clémence* a sonné encore pendant la dernière demi-heure du scrutin. Quand elle s'est arrêtée, à cinq heures moins cinq minutes, ce silence avait une gravité terrible, comme celui qui pèse sur la foule qui attend la rentrée du juge et la sentence capitale. — La destinée de l'Église et de la patrie genevoise est maintenant dans l'urne. Le dépouillement doit être commencé.

(*Onze heures du soir*) — Victoire sur toute la ligne ; les *oui* n'ont que les deux septièmes des voix, sur un scrutin énorme de 13 220 votants. Soulagement universel. Je trouve à la Passerine et à la rue Charles-Bonnet tout le monde en émotion, en joie, en reconnaissance². Chacun sent que Genève l'a réchappé belle et que la patrie compte une délivrance de plus.

1. Une loi portant séparation entre l'Église et l'État, et adoptée par le Grand Conseil, était, ce jour-là, soumise à la votation du peuple genevois. Elle fut rejetée à une forte majorité (9 305 contre 4 044 voix).

2. La Passerine, chez les dames Mercier ; la rue Charles-Bonnet, chez le professeur Auguste Bouvier.

A domicile, ma filleule pleurait de joie, en apprenant le résultat

5 juillet 1880 — Journée de forte émotion

La Clémence a sonné deux fois, l'une après la proclamation officielle des résultats du plébiscite, l'autre, après midi, pour appeler à la prière.

Toute la ville était en l'air, c'était un jour de fête. Les drapeaux sortaient des fenêtres. Le peuple s'est réuni au Molard, est monté à Saint-Pierre, service d'actions de grâce, cortège à travers toute la ville, avec la musique et les bannières de 1813. Retour au Molard, où deux discours ont encore été prononcés. Allégresse universelle.

Le moment le plus pathétique a été à Saint-Pierre. Quatre ou cinq mille hommes, tête nue, remplissaient le parvis de la cathédrale et J. Cougnard a fait à cette foule frémissante l'allocution patriotique et militaire qui était attendue. L'âme de la vieille Genève et l'esprit des ancêtres étaient bien sous les voûtes du temple, qui abritait en quelque sorte la République entière, comme au temps d'Athènes ou d'Argos...

Impression de piété, comme devant un mystère. Il semble qu'on ait une échappée fugitive sur les coulisses de l'histoire et de la Providence.

Il y a des mots qui ont encore une vertu magique auprès des gens du peuple, ce sont ceux d'État, de République, de Patrie, de Nation, de Drapeau, et je crois même d'Église. La culture sceptique et railleuse ne connaît plus d'émotion, l'exaltation et même l'ivresse que ces mots font naître chez les gens simples. Les blasés ne se doutent pas des tressaillements de l'âme populaire à ces appels qui les laissent froids. C'est leur punition ; c'est aussi leur infirmité. Ils sont ironiques, ils sont individualistes, ils sont isolés et inféconds.

J'éprouve de nouveau ce que j'ai éprouvé au Centenaire de Jean-Jacques ; c'est que les petits messieurs distingués, la banque dévote, la race des gens comme il faut, dont le pharisaïsme a rompu avec la foule, me glacent le cœur et l'imagination.

Du reste, je suis à cheval sur une contradiction intérieure, je souffre d'une double répugnance instinctive, la répugnance esthétique pour la vulgarité en tout genre, la répugnance morale pour la sécheresse de cœur. — Ainsi, personnellement, je ne suis attiré que par les individus tout à fait cultivés, éminents et spirituels, et, d'autre part, rien ne m'est plus doux que de palpiter avec l'esprit national, avec le sentiment des foules. Je ne goûte donc que les deux extrêmes, et cela me sépare de chacun d'eux. Les raffinés me trouvent populacier ; le populaire me trouve raffiné..

6 juillet 1880. — Temps magnifique. Promotions du Collège. Entendu le signal des tambours et de la musique... "Je n'ai pas eu l'entrain nécessaire pour aller à la fête des écoles... D'ailleurs je voulais cuver mes impressions d'hier. Le besoin de calme, d'immobilité, de recueillement, l'a emporté..."

Vers la nuit tombante, j'ai accompagné à la plaine de Plainpalais nos trois dames. Foule immense, air joyeux des visages. La fête s'est terminée par le feu d'artifice traditionnel, sous un ciel calme et tout étoilé. En rentrant, je pensais voilà pourtant la République. Depuis une semaine tout ce peuple est en l'air. Il campe comme les Athéniens sur l'Agora. Depuis mercredi, les conférences, assemblées populaires, se sont succédé coup sur coup, on retrouve chez soi les journaux et brochures, on péroré dans les cercles, dimanche, plébiscite; lundi, cortège d'allégresse, cantiques à Saint-Pierre, harangues au Molard, fête des hommes. Mardi, fête de la jeunesse masculine. Mercredi, fête des écoles primaires, etc., etc.

Genève est une chaudière toujours en ébullition. C'est un haut fourneau qui n'éteint jamais ses feux. Pour conserver sa paix dans ce bouillonnement et ce tourbillonnement, il faut avoir un asile et en savoir fermer la porte.

Vulcain avait plus d'une forge. Genève est certainement un des soupiraux de l'esprit européen, une des enclumes où se martèlent le plus de projets, une des usines où s'essaient le plus de nouveautés, non brevetées des gouvernements. Quand on pense que les proscrits de toute les causes travaillent ici, le mystère s'explique un peu. Mais la meilleure explication, c'est que républicaine, protestante, démocratique, savante et entreprenante, Genève est depuis des siècles une sorte d'avant-garde qui explore les pays inconnus, et qui a l'habitude de se tirer d'affaire elle-même. Depuis le temps de la Réformation, elle est sur le qui-vive, et chemine une lanterne dans la gauche et une épée dans la droite. Sa hardiesse est prudente; elle ne jette jamais le manche après la cognée, et ne lance point son va-tout. Ce qui me plaît, c'est quelle ne cède pas encore à l'imitation, et qu'elle se décide par elle-même. Ceux qui lui disent: Faites comme à New-York, faites comme à Paris, faites comme à Rome, comme à Berlin, ont encore du dessous. Les perroquets et les singes ne la persuadent pas. Elle laisse prêcher au désert les doctrinarismes qui la désagrègeraient; elle flaire les pièges et s'en détourne. J'aime cet indice de vitalité. Ce qui est original a seul une raison suffisante de vivre. Quand les mots d'ordre viennent d'ailleurs, on n'est plus que province. Les formules creuses et cosmopolites minent les petites nationalités, comme elles ruinent les arts et la littérature. Les *ismes* sont des acides qui dissolvent tout ce qui est vivant et concret. Avec le réalisme, le libéralisme, le romantisme on ne fait pas un chef-d'œuvre, pas une œuvre; comme avec une théorie physiologique on ne fait pas un enfant. Le séparatisme a encore moins de vertu que tous les autres *ismes*, car il est l'abstraction d'une négation, l'ombre d'une ombre. Les *ismes* ne sont point des principes féconds, c'est à peine même s'ils sont des formules explicatives. Ce sont plutôt des noms de maladies, car ils expriment un élément en excès, une exagération dangereuse et abusive. Exemple: empirisme, sans-culotisme, idéalisme, voltairianisme, radicalisme. Le propre des choses

réussies et des êtres bien venus, c'est d'échapper à ces catégories nosologiques. Celui qui se porte parfaitement n'est ni sanguin, ni bilieux, ni nerveux. Une république normale contient des partis et des points de vue opposés, mais elle les contient à l'état de sels combinés. Un rayon de lumière contient aussi toutes les couleurs, tandis que le rouge ne contient pas un sixième de la lumière complète.

8 juillet 1880 — Il y a trente ans que j'ai lu Waagen (sur les *Musées*), l'ami Rod. R...¹ le lit maintenant. Je fais tous les ans la même remarque : il repasse sur mes sentiers, une génération après moi. C'est en 1842 que je raffolais de peinture, en 1845 que j'ai étudié la philosophie de Krause, en 1850 que j'ai professé l'esthétique, etc. Mon ressuscité a beau être de mon âge, il arrive à mes étapes quand elles sont pour moi des antiquités. Cette impression de lointain est curieuse. Je m'aperçois alors des catacombes de ma mémoire et des étages de cendre historique accumulés au-dessous de mon sol actuel.

La vie de l'esprit ressemblerait-elle à celle des vieux saules ou des impérissables baobabs ? La couche vivante de la conscience se superposerait-elle à des centaines et à des milliers de couches mortes ? Mortes ? C'est sans doute trop dire, mais quand la mémoire est lâche le passé est presque entièrement aboli. Se souvenir qu'on a su n'est pas une richesse, c'est l'indication d'une perte, c'est le numéro d'une gravure qui n'est plus à son clou, le titre d'un volume qui n'est plus sur son rayon ; c'est une cicatrice de la mémoire, un hile affligeant. Voilà mon esprit ; c'est le cadre vide de milliers d'images effacées. Mon esprit, stylé par ces innombrables exercices, est tout culture, mais il n'a presque rien retenu dans ses mailles. Il est sans matière et n'est plus que forme. Il est apte à tout et ne possède rien. Il n'a plus le savoir, il est devenu méthode. Il s'est éthérisé, algébrisé. La vie l'a traité comme la mort traite les autres ; elle l'a déjà préparé à une métamorphose ultérieure. Dès l'âge de seize ans, je pouvais regarder avec les yeux d'un aveugle fraîchement opéré, c'est-à-dire que je pouvais supprimer en moi l'éducation de la vie et abolir les distances, à présent je puis considérer l'existence à peu près comme d'outre-tombe, comme d'au delà, *sub sepic aeterni* ; je puis sentir en ressuscité ; tout m'est étrange : je puis être en dehors de mon corps et de mon individu, je suis *dépersonnalisé*, détaché, envolé. Ma conscience peut devenir celle du bronze, du soufi, du brahmane. Une seule forme m'est peu naturelle, c'est la mienne — Est-ce là de la folie ? Non. La folie est l'impossibilité de rentrer dans son équilibre après le vagabondage dans les formes étrangères, après les visites dantesques aux mondes invisibles, après les excursions au Sabbat. La folie est de ne pouvoir

1. Rodolphe Rey (1824-1882), l'auteur de *Genève et les bords du Léman*, 1868. Amiel passa en sa compagnie l'hiver de 1874 à 1875 à Hyères. Une santé fragile empêchant Rodolphe Rey, avec qui depuis lors Amiel a échangé quelques lettres, de séjourner à Genève dans la saison du froid et des brouillards.

se juger et s'arrêter. Or il me semble que mes transformations mentales ne sont que des expériences philosophiques. Je ne suis rivié à aucune. Je fais de la psychologie. Mais je ne me dissimule pas que ces tentatives amincissent le fil du bon sens, parce qu'elles dissolvent les préjugés et les intérêts personnels. On ne se défend bien qu'en revenant parmi les hommes et qu'on roidissant sa volonté. La contemplation pure évapore l'individualité, pour sortir du rêve, il faut souffrir et agir.

Tu es un ballon captif, ne laisse pas user la cordelette qui te rattache à la terre. Tu es un homme, sois homme. Il est vrai que la douleur physique te rappelle souvent et infailliblement que tu n'es pas un esprit. Mais il convient aussi que tu te cramponnes au réel par d'autres facultés. Il faut travailler pour ses semblables et porter volontairement sa part du faideau de l'espèce. Il faut partager son bien, c'est-à-dire répandre ses idées, et partager les maux d'autrui, c'est-à-dire entrer dans la manœuvre de la grande nef.

Tu l'as fait, car tu viens d'agir comme professeur et comme citoyen. C'est la réaction qui s'opère. Tu retombes dans la méditation extatique, dans l'immobilité du solitaire. Il n'y a pas grand mal. L'omphalopsychie a aussi son droit.

C'est égal, retrempe tes muscles, reprends une vitalité plus solide. Gare à l'effémation, elle incline aisément à la pusillanimité, à la stérilité et à l'hypocondrie.

14 juillet 1880. — Quel est le livre que je préférerais avoir écrit dans la littérature genevoise ? Peut-être celui de M^{me} Necker de Saussure, ou *l'Allemagne* de M^{me} de Staël. Ainsi donc la philosophie morale est encore ce qui vaut le mieux pour un Genevois. La gravité intellectuelle est ce qui nous sied le moins mal. L'histoire, la politique, la science économique, l'éducation, la philosophie pratique nous sont ouvertes. Nous avons tout à perdre à nous franciser et à nous *pariser*, puisque nous portons alors de l'eau à la Seine. La haute critique indépendante est peut-être plus facile à Genève qu'à Paris, et Genève doit demeurer dans sa ligne, moins asservie à la mode, cette tyrannie du goût, à l'opinion régnante, au catholicisme, au jacobinisme. Genève doit être à la grande nation ce que Diogène était à Alexandre, la pensée indépendante et la parole libre qui ne subit pas le prestige et ne gâze pas la vérité. Il est vrai que ce rôle est ingrat, mal vu, raillé ; mais qu'importe ? En cet ordre de choses, il faut se contenter d'être seul.

Montre ce qu'on peut faire en le faisant toi-même.

Ne conseille personne, agis, et si tu n'agis pas, garde-toi le secret. On ne prescrit pas l'originalité, on la réalise, si l'on peut.

25 juillet 1880. — Descendu à l'appartement M^{***}, rendu mes devoirs aux œuvres d'art. La *Vénus accroupie* est la pièce la plus

charmante de la collection. Comme contraste des lignes, grâce des contours, variété des mouvements, plénitude des formes, comme séduction chaste et heureuse apparence, on ne saurait souhaiter rien de plus accompli. C'est l'eurythmie de la beauté, le poème du corps féminin, la cantate de la perfection plastique. De la pointe des cheveux à la plante des pieds, tout est velouté, caressant, élégant, suave, délicieux. Aphrodite serait déesse même au suffrage universel. A elle, la pomme d'or. Même ce que l'on ne voit jamais, la partie la moins ciselée et la plus massive, la région entre la ceinture et les genoux, a des raffinements sculpturaux ravissants, des inflexions, des méplats, des fossettes, qui vivifient les surfaces et font palpiter les profondeurs. L'asile où s'élabore la vie naissante est une châsse d'un travail précieux, beau à contempler de quelque côté que ce soit. Les mots qui désignent toutes ces parties ont quelque chose de bas, mais le regard n'y sait découvrir qu'un modelé superbe et des attrails délicats, imprévus bien qu'innommables. Le statuaire dans sa langue muette exprime en détail et *con amore* ces larges assises de la beauté, il les pétrit de la hanche à la rotule, du buste au flanc, du flanc au rein, des reins au râble, mais le spectateur ne sait comment désigner avec convenance ces fractions du nu, et ces segments du torse de Cythérée. L'oreille a des susceptibilités plus nombreuses que l'œil ; mais l'œil lui-même emprunte ses pudeurs à l'imagination, il peut voir Aphrodite, tout entière sans voile et admirer... Ce n'est jamais que l'idée accessoire rattachée à la nudité qui fait l'indécence. Ève nue au grand jour, sur le gazon d'Éden, a quelque chose de touchant, une femme nue dans la pénombre de son alcôve est simplement érotique. Le nu peut être innocent et pur, même chez la déesse de la volupté ; il est licencieux chez la beauté légère, il est révoltant chez la laideur sensuelle. La mode n'a plus qu'une pudeur, celle du calcul, elle ne se refuse que ce qui ferait manquer le but. Ce sont les vilains pieds qui tiennent pour la longue robe, et les tailles imparfaites qui redoutent les échantures ou les collants. Ceci revient à dire le beau est fait pour être vu, le vêtement gêne la vue donc tout l'art travaillera à faire du vêtement l'auxiliaire de la beauté, à le rendre flatteur, transparent ou même nul.

La sculpture va même plus loin, car dans l'intérêt esthétique elle dévêt la beauté féminine des intimes végétations que conserve la nature, elle efface en outre les dernières traces de l'utile, savoir les deux hiles inférieurs, déjà presque dérobés sur le vivant, dans un silo mystérieux. En un mot, elle écarte toutes les allusions viscérales ; elle masque le laboratoire physiologique, elle dissimule tout ce que peut inspirer la répugnance et ne laisse en dehors que ce qui peut enchanter — La nature a une autre ressource, comme elle veut l'amour et que la beauté manque souvent, elle aveugle par le désir ; le sexe devient un attrait par lui-même, les sexes se poursuivent dans l'ombre, et l'imagination allumée par les sens fournit tout ce qui

manque, ainsi la gorillesse devient une Cypris pour son gorille qu'elle voit comme un Apollon, et le prestige fugitif suffit aux fins naturelles, à défaut de réalité.

L'art serait le désespoir de la nature si le contrôle se faisait. Mais chacun ferme les yeux et mange son pauvre poisson à la sauce de l'idéal. Cela est plus sage, plus pratique et plus humain. Il faut rêver la perfection et s'accommoder de l'imparfait. — Et encore, que sont les imperfections de la ligne et de la chair, à côté des imperfections du cœur et de l'esprit ? Une âme mal faite ou mal élevée dans un corps bien fait ne donne que des joies courtes. L'art a du moins ceci qu'il donne l'illusion et parfois la présence du parfait, c'est-à-dire qu'il réjouit le sens divin, qu'il console momentanément du réel, qui est toujours imparfait. L'art est une échappée sur un monde supérieur, où les choses répondent à nos aspirations, et nous disons : enfin !

28 juillet 1880. — Après midi longue promenade sous le soleil, mais l'air était tonique et salubre. Je reviens, satisfait de ma carcasse, et réjoui d'être rentré en communion avec la nature. Les eaux du Rhône et de l'Arve, le murmure des flots, l'austérité des berges, l'éclat des verdure, le frissonnement des feuillées, la splendide lumière de juillet, la rayonnante fécondité des champs, la lointaine lucidité des montagnes, la blancheur des glaciers sous la sérénité de l'azur, les fraîcheurs de la Jonction¹, les taillis de la Bâtie, les ombrages de Saint-Georges, tout m'a charmé, les yeux, les sens et l'imagination. Il me semblait être revenu aux années de la force. J'étais inondé, offusqué de sensations. J'étais surpris et reconnaissant. La vie universelle me portait. La caresse de l'été m'allait au cœur. Je revois les immenses horizons, les hardis sommets, les lacs bleus, les vallées tournantes, toutes les libertés d'autrefois. Ce n'était pourtant pas de la nostalgie. C'était une impression indéfinissable, sans espérance, désir, regret, une sorte d'attendrissement et d'élancement mêlé d'admiration et d'anxiété. On sent à la fois de la joie et du vide, on aperçoit à travers ce qu'on possède l'impossible et l'irréalisable, on mesure à la fois sa richesse et sa pauvreté, en un mot l'on est et l'on n'est pas, on est dans la contradiction intérieure parce qu'on est dans l'état transitoire. Cette ambiguïté inexprimable est propre à la nature humaine qui est ambiguë, puisqu'elle est la chair devenant esprit, l'étendue se changeant en pensée, le fini entrevoyant l'infini, l'intelligence virant en amour et en douleur.

L'homme est le *Sensorium commune* de la Nature, l'endroit où s'entr'échangent toutes les valeurs. L'esprit est le médium plastique, le principe et le résultat de tout, l'étoffe, le laboratoire, le produit, la formule, la sensation, l'expression, la loi, celui qui est, celui qui fait, celui qui sait. Tout n'est pas esprit, mais l'esprit est dans tout et

* 1. La jonction des deux cours d'eau qui se réunissent en aval de Genève.

contient tout Il est la conscience de l'être, c'est-à-dire l'être à la seconde puissance — Si l'univers subsiste, c'est que l'Esprit aime à apercevoir son contenu dans sa richesse et dans son expansion, dans sa préparation surtout Nous aussi nous trouvons un certain charme à nos portraits et à nos cahiers d'enfant Dieu n'est d'ailleurs pas égoïste, il consent à ce que des myriades de myriades de soleils s'ébattent dans son ombre, il accorde la vie et la conscience à des multitudes innombrables de créatures qui participent à l'être, à la nature, et toutes ces monades animées multiplient en quelque sorte la divinité.

4 août 1880. — Je reçois le numéro 10 et dernier de la *Feuille centrale de Zofingue* (vingtième année)¹ C'est l'éternel recommencement de la jeunesse, qui croit faire du nouveau en répétant toujours la même chose. Heureusement que les peupliers, les fauvettes, les jasmins ne font pas de journaux, car à chaque printemps ils rediraient leurs feuillées, leurs chants, leurs parfums, avec la prévention du progrès

C'est la continuité qui domine la nature, la continuité des retours, tout est redite, reprise, refrain, ritournelle, et le nouveau est singulièrement plus rare que le connu Les rosiers ne se lassent pas de redonner des roses, les oiseaux de bâtir les nids, les jeunes cœurs d'aimer, les jeunes lèvres de chanter les pensées et les sentiments qui ont cent mille fois servi aux devanciers. La monotonie profonde dans l'agitation universelle, voilà la formule la plus simple que fournisse le spectacle du monde. Tous les cercles se ressemblent et toutes les existences tendent à tracer leur cercle.

Comment éviter le *fastidium*? En fermant les yeux sur l'uniformité, en cherchant les petites différences, puis en mettant son goût à la répétition Les physionomies ne sont pas identiques, et dîner tous les jours ne cause pas d'ennui. — Pourtant le meilleur préservatif contre la satiété et le blasement, c'est le travail Ce que l'on fait peut fatiguer les autres, mais l'effort personnel est du moins utile à son auteur Le barbouillage amuse l'enfant qui barbouille; la poussière qu'il fait, la sottise qu'il exécute lui donnent l'illusion de l'importance et de l'esprit. Donc, si chacun travaille, la vie universelle aura de la saveur, quand même elle rabâche à perpétuité la même cantilène, les mêmes aspirations, les mêmes préjugés et les mêmes soupirs « Chacun son tour » est la devise des êtres mortels S'ils font de l'ancien, eux-mêmes sont nouveaux; s'ils imitent, ils croient inventer Ils ont reçu, ils transmettent. *E semper bene!*

8 août 1880. — Le soir, lecture à haute voix C'est plaisir avec des personnes intelligentes qui comprennent à demi-mot et achèvent les intentions Mais quel art que l'art de lire, il en renferme trois ou

¹ Journal d'une Société d'étudiants des différents cantons de la Suisse, qui se réunit annuellement dans la petite ville de Zofingue Amiel en avait été un membre fervent, de 1838 à 1843.

autres, dont le moindre est riche en difficultés et en ressources. Quand je pense à ce qu'il aurait pu donner entre mes mains et aux obstacles qui m'arrêtaient maintenant (pharyngite, bronchite, asthme, etc.), je ne puis m'empêcher de soupirer.

9 août 1880. — Ma filleule me reparle de ma lecture d'hier, qu'elle admire avec vivacité, puis nous causons de cet art en lui-même. Elle prétend que tous les genres, tous les types et tous les styles me réussissent également, qu'elle a plus de plaisir là qu'au théâtre, que tous mes personnages, bêtes ou gens, et mes paysages deviennent vivants et distincts, que tous ces rôles créés à la baguette sont d'un naturel à faire illusion, et donnent l'impression d'un jeu poétique, qu'elle ne sait où j'ai fait la connaissance de toutes les professions, de tous les caractères. Un mot sérieux : « On dirait que vous avez fait l'homme et le monde ou que du moins vous assistiez à leur confection, tant vous les possédez bien » — L'intuition est en effet cette puissance sympathique qui devine l'âme des choses et qui vibre à l'unisson avec elle. La clairvoyance magnétique n'est pas un vain mot. Tout est dans tout et nous pouvons *συμφορῶμεν* avec toutes les existences. Plus l'esprit est esprit, plus il est omnimode, le protéisme est son privilège et sa mesure, et il apparaît aux êtres moins avancés comme sans limites et sans configuration. Les esprits captifs sont des poulets qui ne peuvent ni suivre les esprits libres ni les approuver, à moins qu'ils ne les aiment; mais alors ils regardent du rivage le cygne qui affronte la mer, l'aigle qui conquiert l'étendue, et se disent : Nous sommes les vrais enfants de l'œuf, les autres sont téméraires. — Mieux que cela, les esprits captifs sont des crustacés enfermés dans leur forme spéciale, ils clabaudent contre les métamorphoses comme le renard écoué contre les longues queues. Chaque impuissance aime à se convertir en abstention volontaire, une infériorité, à prendre le masque d'un supérieur, l'incapable, à se donner pour un sage...

Goûter à tout en critique friand n'est que du dilettantisme, et vingt dilettantes ne comptent pas autant qu'un seul artiste. Faire une chose a plus de prix que de parler de mille. Tout le feuillage d'un pommier n'équivaut pas à une pomme. Ce qui dure, ce qui peut résister à la mort, surtout ce qui est fécond, voilà l'essentiel. Ainsi, qu'importent les 16 300 pages de ce Journal ! Une nouvelle de Mérimée, un article de Sainte-Beuve, une lettre de Doudan comptent davantage, puisqu'ils sont écrits, publiés et d'un style achevé.

20 août 1880. — La langueur laisse arriver la fin, mais ne finit pas dans le sens actif du mot. La mort elle-même peut devenir un consentement, donc un acte, un acte moral. L'animal expire, l'homme doit remettre son âme à son auteur, résigner dignement ses fonctions, il doit vouloir ce que Dieu veut. Il ennoblit ainsi la pure nécessité naturelle; il moralise la physiologie; il solennise ce qui n'est que lugubre et

trivial La décrépitude et la destruction rentrent ainsi dans le cadre de la vie supérieure, l'âme prouve sa noblesse en surmontant l'ignoble ; le divin brille à travers son abaissement et ses haillons. *Incessu patuit Dea*

24 août 1880 (*neuf heures du matin*) — Si l'on attend pour agir, on n'agit pas, si l'on attend pour se reposer, on ne se repose pas, si l'on ajourne la sagesse, le plaisir, la réflexion, leur heure ne vient pas. Mieux vaut ne se piquer de rien, profiter du présent et ne pas escompter l'avenir. Voilà la morale d'Épicure. Faire à chaque moment son devoir, voilà celle de Zénon. Suivre sa pente ou la contrarier, c'est le va-et-vient éternel de l'âme, qui oscille entre le bonheur et la dignité, parce qu'elle a besoin de l'un et de l'autre. Il est certain que je m'éloigne lentement du stoïcisme, et que je dérive vers le nonchaloir de Montaigne. Quand l'ambition et l'espérance sont mortes, quand tout est incertain et fugitif, on se réfugie dans le calme bienveillant et dans la quiétude. On désire ne pas souffrir et diminuer la souffrance d'autrui. On ne vise plus au génie, à l'héroïsme, à la gloire, on se contente de la tranquillité. Sentir et penser dans son ermitage, à cela se bornent tous les vœux, on laisse le vouloir à la jeunesse et aux hommes de désir. Ce renoncement de vieillard est naturel quand la force est partie et que les infirmités sont là. La vieillesse n'est pas un âge, elle est une privation et une mutilation.

Avec les années, j'aime le beau plus que le sublime, l'un plus que le hérisse, la noblesse de Platon plus que la sainteté farouche des Jérémyes. Toutes les violences du barbare me paraissent inférieures à l'enjouement de Socrate, à la sérénité de Jésus. Je goûte les âmes équilibrées et les cœurs bien appris, dont la liberté est aimable et n'a pas les rudesses de l'esclave récemment libéré. C'est le tempérament des vertus les unes par les autres qui me charme, comme c'est la fusion de toutes les nuances délicates qui fait la grâce non pareille de la carnation féminine. Les qualités exclusives et tranchées ne servent qu'à accuser l'imperfection. Supposez dans un vilain visage un œil, un seul œil beau : cet œil montrera la laideur du reste.

29 août 1880 — Vif sentiment de mieux-être. J'en profite pour reprendre les exercices négligés et les habitudes interrompues, mais une toilette minutieuse me prouve ce que je supposais bien, c'est que ces rudes étrillées accourcissent le fuseau de mes jours. J'ai vieilli de plusieurs mois en une semaine, cela s'aperçoit aisément aux cheveux. Les alentours feignent par affection de ne rien voir, le miroir est plus véridique. Cela n'ôte pas son prix à la convalescence ; mais on entend néanmoins la navette des destinées et l'on se sent courir à la mort en dépit des haltes et des trêves accordées. — La plus belle existence serait celle d'un fleuve où les rapides et les cascades ne seraient traversés que près du berceau, et dont le cours grossissant se formerait

d'une succession de riches vallées résumées chacune en un lac aux aspects également et diversement pittoresques, pour aboutir, à travers les plaines de la vieillesse, à l'océan où tout ce qui se fatigue vient demander le repos. — Il est peu de ces existences pleines, fécondes et douces. A quoi sert de les désirer ou de les regretter ? Il est plus sage et plus malaisé de voir dans son lot le meilleur qu'on pût avoir, et de se dire qu'après tout le plus habile tailleur ne peut nous faire un justaucorps plus exact que notre peau.

Le vrai nom du bonheur, c'est le contentement

30 août 1880 (*deux heures*) — Grondements de tonnerre, lointains et graves. Le ciel est gris, sans pluie, les oiseaux ont de petits cris agités et craintifs. On dirait le prélude d'une symphonie ou d'une catastrophe ..

Quel éclair te traverse, ô mon cœur soucieux ?

Une chose est singulière : tous les métiers circonvoisins (ferblantier, cardeur, maître d'école) continuent ; il s'y joint même des déchargements de planches et d'autres tapages inusités ; néanmoins ces bruits nagent dans le silence, dans un silence mat, positif, qu'ils ne peuvent masquer, silence qui remplace la rumeur confuse de la ruche en travail, observable dans toute ville un jour de semaine. Ce silence est extraordinaire à cette heure, car il ne fait pas chaud. Il ressemble à de l'attente, à du recueillement, presque à de l'anxiété. Y a-t-il des jours où « le petit souffle de Job » produit plus d'effet que la tempête ? où un grondement sourd à l'horizon fait suspendre le concert de toutes les voix, comme au désert, le rugissement du lion quand tombe la nuit...

2 septembre 1880 (*neuf heures du matin*). — Joie des yeux. Des colorations charmantes se déroulent devant moi. Tapis à fleurs, meubles brodés, écrans pompéiens, paravent noir et or, plumeau écarlate, et sur ma cheminée le vert d'une bruyère, le velours d'une pêche, les boules et les cristaux irisés, la guirlande d'immortelles multicolores sous le portrait de ma mère, les quatre fauteuils de divers styles, tout cela fait une palette de tons qui se marient, se contrastent, se nuancent à ravir. — Les sensations de l'oreille sont également variées et adoucies, on sent la vie à distance, dans un lointain qui poétise tout. Les voix, les bruits, les rumeurs, les pas, les chants, les industries s'associent en une musique légère qui fait rêver. La seule analyse de ce tissu acoustique est presque une volupté. Toutes les pulsations de la vie universelle viennent retentir dans ma conscience, comme toutes les vibrations de l'atmosphère font tressaillir Arachné au centre de sa toile. C'est délicieux. L'immense volume d'air qui commande mes fenêtres fait la richesse de ce kaléidoscope sonore, où rien ne rappelle la souffrance, la misère, la maladie et le chagrin.

Un jeudi de septembre est un jour fortuné. S'il a des bienfaits pour la force, il a des grâces pour la langueur. Je ne cours pas à la conquête du monde, mais le monde vient me saluer dans ma cellule. Je ne suis pas déshérité.

3 septembre 1880. — Le moi du dormeur a bien le même axe que le moi de l'éveillé, mais l'individu a perdu beaucoup de ses qualités et de ses attributs : il manque de raison, de volonté, de moralité, d'humanité. Il reste la bête et ses appétits, plus la mémoire, et tout cela à la merci de l'imagination, laquelle est peut-être à la merci des viscères, et ne fait que traduire en images l'état du foie, des poumons, des reins, de l'estomac, du sang et des lombes. Non, c'est trop peu dire. Le rêve est un carrefour intérieur où retentissent toutes les agitations diverses de la vie : il y a aussi les rêves du cœur, de l'âme et même de la raison. J'ai fait cette classification complète, il y a bien des années. A quoi bon la morceler ? Nous passons nos jours à recommencer moins bien ce que nous avons fait mieux, et à briser les moules antérieurs.

Du reste, l'humanité procède ainsi dans l'art et la mode, dans la pensée, dans les institutions. Ce qu'elle veut, c'est changer. Après l'équilibre relatif elle revient au trouble, après le bon style, elle s'accommode du médiocre. « Marche, marche, renouvelle, transforme, ce qui t'est interdit, c'est de te tenir au bien, à l'acquis, à l'éprouvé. Le progrès est permis, mais la décadence de même. Remue-toi, c'est le vœu de la nature et l'ordre du destin. » — De bien en mieux est une belle devise, mais l'amélioration n'est qu'une chance, le perfectionnement qu'une possibilité. Ce qui est fatal et inévitable, c'est le changement, ce n'est pas le progrès.

Il est visible que l'individu ne se perfectionne sur un point qu'au détriment d'autres points (par exemple la sanctification par le sacrifice volontaire). Pourquoi en serait-il autrement pour l'espèce ? L'évolution est satisfaite, si l'attribut qui prend la prépondérance temporaire a quelque valeur ou quelque rareté.

9 septembre 1880. — Il me semble à moi-même qu'avec le déclin de ma force active je deviens plus esprit, tout me devient transparent, je vois les types, les mères, le fond des êtres, le sens des choses...

Ma tendance naturelle est de tout convertir en pensée. Tous les événements personnels, toutes les expériences particulières sont pour moi des prétextes à méditation, des faits à généraliser en lois, des réalités à réduire en idées. Cette métamorphose est l'œuvre cérébrale, le travail philosophique, l'opération de la conscience, laquelle est un alambic mental. Notre vie n'est qu'un document à interpréter, qu'une matière à spiritualiser, qu'une suite de phénomènes fugitifs à transformer en une esquisse microcosmique. Telle est du moins la vie du penseur. Il se *dépersonnalise* chaque jour, s'il consent à éprouver et à faire, c'est pour mieux comprendre, s'il veut, c'est pour connaître la

volonté. Il se considère comme un laboratoire de phénomènes, et ne demande pour lui-même à la vie que la sagesse. Mais il désire aussi donner de la joie, consoler, rendre heureux.

Ce qui le distingue, c'est la désappropriation. Quoiqu'il lui soit doux d'être aimé et qu'il ne connaisse rien d'aussi doux, il lui semble encore être l'occasion du phénomène plutôt que son but. Il contemple le spectacle de l'amour et l'amour reste pour lui un spectacle. Il ne croit pas même son corps à lui, il sent passer en lui le tourbillon vital, qui lui est prêté momentanément pour lui laisser percevoir les vibrations cosmiques. Il n'est que sujet pensant, il ne retient que la forme des choses, il ne s'attribue la possession matérielle de rien.

C'est cette disposition qui le rend incompréhensible à tout ce qui est jouissant, dominateur, accapareur. En fait, il est fluide comme un fantôme que l'on voit bien, mais qu'on ne peut saisir, parce que sa solidité et son opacité sont apparentes, la désappropriation le rend inane et vide ; il ressemble à un homme, comme les mânes d'Achille, comme l'ombre de Créuse ressemblaient à des vivants. Sans avoir été mort, je suis un revenant. Je rêve tout debout et tout éveillé. Les autres me paraissent des songes et je parais un songe aux autres. C'est à moitié l'état d'un visionnaire. Sans la maladie et la souffrance, je pourrais douter de vivre positivement. Les apparitions du Christ ressuscité ne me surprennent pas trop, car cette forme d'existence, soustraite à la pesanteur et flottante entre la corporéité et l'esprit, m'est presque familière.

15 septembre 1880. — Lecture de Vigny (*Le Capitaine Renaud*). Auteur sympathique, pensée méditative, talent souple et fort, élévation, indépendance, sérieux, noblesse, originalité, fierté, audace et grâce : il a de tout. Il peint bien, il raconte bien, il juge bien, il pense et il ose. Son défaut, c'est peut-être un peu d'excès dans le respect de lui-même, c'est une réserve et une hauteur toute britannique, qui a horreur de la familiarité et peur de l'abandon. Mais cette disposition n'est pas même un travers, elle est un trait de caractère et un raffinement de dignité. Seulement elle a eu l'inconvénient de dépopulariser l'auteur en tenant à distance le public traité de foule indiscrète et de *profanum vulgus*. Alfred de Vigny n'a-t-il pas fini par le persiflage de Molé et de Sainte-Beuve ? La race gauloise n'a jamais goûté le principe de l'inviolabilité de la conscience personnelle ; elle ne veut pas de ces stoïques enfermés dans leur dignité comme dans une tour et qui ne reconnaissent d'autre maître que Dieu, le devoir ou la foi. Cette raideur la gêne, et même l'irrite. Cette solennité l'humilie et l'impatiente. Elle a répudié le protestantisme à cause de cela, et dans toutes les crises elle a écrasé ceux qui n'ont pas cédé au courant passionné de l'opinion. Dans cette race, la société ploie l'individu ; c'est la mode, le ton, le goût, le préjugé régnant qui font la loi pour tous. La liberté est synonyme de révolte. Chacun veut être comme tout le monde, pour

n'être pas raillé et rudoyé L'État, l'Église, l'Usage, décident de toutes les choses de conduite, l'individu ne se réserve que les détails insignifiants. L'extrême sociabilité se paie cher

17 septembre 1880. — Je ne puis me dissimuler que depuis une douzaine d'années ou davantage je ne suis plus sous le prestige du sexe, je connais davantage les défauts et les faiblesses de l'idole. Je l'avais mise trop haut, au détriment de l'homme mâle, j'ai trop aimé et fréquenté les femmes. Enfin l'impartialité est venue. Il n'est jamais trop tard pour être sage. Si je conserve une légère préférence pour le sexe le plus aimant, je suis moins naïf, moins aveugle, moins crédule, moins admiratif qu'autrefois. Le voile de Maia s'est aminci et l'illusion m'est moins nécessaire. La camaraderie m'a permis de voir vrai. Je puis les regarder comme elles se regardent entre elles, comme les regardent leurs mères, leurs pères, leurs frères, comme les aperçoit le médecin, c'est-à-dire de toutes les façons autres que la façon amoureuse et illuminée. Je ressens leur charme, sans les surfaire, je suis touché, ému, reconnaissant, attiré, sans être dupe. C'est l'état que je préfère.

Clarens, 21 septembre 1880. — L'apprentissage de la débilité m'est douloureux. Chaque année, je vois se rétrécir le cercle de ma liberté, et cela me fait horreur, malgré que j'en aie. Il me semble que je suis confondu avec un autre, qu'il y a méprise, que tout va s'éclaircir. Mais non, c'est bien à moi que les menottes sont mises, que cette croix est imposée, cette carcasse est bien la mienne et je n'en ai pas de rechange. *Dura lex, sed lex*

Autre expérience : pour atteindre le macrocosme il faut traverser d'abord le milieu corporel, pour se remettre en harmonie avec la nature, le moi ne doit pas être harcelé par l'organisme. La cénesthèse fait brouillard opaque entre le paysage et la pensée. L'esprit, offusqué par les sensations internes, n'est plus vacant pour la perception du monde extérieur. Il voit le crêpe plutôt que ce qui est au delà. L'impersonnalité, l'objectivité contemplative devient impossible, et c'est là ce qui me navre. — Qu'est-ce que la folie ? l'épaississement de ce rideau subjectif et idiosyncrasique qui sépare l'individu du monde réel. La nervosité, rendant étranger à ce monde du dehors et le traduisant mal, est un acheminement à la folie.

Clarens, 22 septembre 1880 (onze heures du matin) — Journée admirable — D'abord dormi d'un trait, puis retrouvé le soleil et l'azur. Voici quatre heures que je me baigne dans la lumière, que je me délecte les yeux, les oreilles, l'odorat, les poumons. Serpenté dans la campagne, revu les sentiers et les paysages, le lac, les coteaux, les vergers, les monts, et les crêtes de Baugy, Planchamp, Tavel, le Châtelard. Rêvé longtemps au Platanée, d'où j'ai inspecté le ravissant panorama léma-

nique, du Catogne au Jura, de Chillon à Coppet, d'Évian à Blonay, du Grammont au Fully Éblouissement, émotion, enivrement Suivi le profil des montagnes, le contour des rivages, égrené tous les hameaux, les clochers, les châteaux, les villas, gravé dans mon souvenir les effets d'ombre et de rayons, de vapeurs fuyantes et de rochers sculptés, et des milliers de détails animant chaque site, les grives, les mouches, les abeilles, les papillons, les massifs de châtaigniers, les flots de feuillage autour de chaque maison de campagne, les ruisselets, les murs fleuris, les jardins éclatant de couleurs vives (glaiuels, géraniums, lauriers capucines), les steamers, les locomotives, les voitures, le damier des toits d'ardoise reluisant au soleil matinal, le lac de saphir avec les paillettes d'or et le sillage des navires disparus, — mouettes et corbeaux, voiles lointaines, — verdure délicieuse, pommes rouges, raisins d'or, mouvements de terrain pittoresques et caressants, brise vivifiante, gaieté de toute chose, explosion de beauté — Submergé d'impressions, je reprends enfin le dessus et je chante, je chante, comme un oiseau, à travers les prairies et les sentiers ombragés, sans fatigue, et avec une certaine volupté de poitrine, qui me reporte aux jeunes années

Clarens, 24 septembre 1880 — La Dent du Midi dresse ses créneaux de neige en face de moi, un généreux soleil inonde mes deux fenêtres d'angle, et sèche tous les vêtements qu'a humectés ma promenade antéméridienne. Il y a de la santé dans ces rayons, de la paix dans ce paysage Je me sens soulevé D'ailleurs, les forces reviennent. L'appétit est là. Je n'ai pas mal dormi, la promenade était charmante Il fait bon chaud et j'écris ceci en bras de chemise Sensations italiennes, joie de lézard Joie aussi de l'indépendance, du loisir parfait Joie de la méditation pure, j'entends pour ainsi dire le silence, et personne ne passera ma porte. L'homme est ainsi fait. Il redoute l'isolement du cœur, mais il aime la solitude pendant des heures de suite, comme le sommeil ininterrompu Ce qui rompt sa pensée ou sa fibre lui est désagréable L'afflux des sensations ne lui plaît que lorsqu'il l'a cherché. Le bien-être c'est donc le sentiment de l'existence non contrariée, où le dedans et le dehors n'avertissent pas de leur présence par une opposition quelconque, où la nacelle vogue sans bruit sur le fleuve du temps. Cette navigation douce est déjà une volupté, même quand elle ne conduit nulle part

Clarens, 9 octobre 1880. — Promenade. Attendrissement et admiration C'était si beau, si caressant, si poétique, si maternel ! Je sentais que j'étais pardonné Les rayons, les feuillages, le ciel, les cloches me disaient Reprends force et courage, enfant meurtri. Ce sont les temps de bienveillance ; ici l'oubli, le calme, le repos. Les fautes et les peines, les inquiétudes et les regrets, les soucis et les torts ne font qu'un même fardeau. Nous ne distinguons pas ; nous soulageons toutes les misères,

nous répandons la paix, nous sommes la consolation. Salut à ceux qui sont fatigués et chargés, salut aux affligés, salut aux malades, aux pécheurs, à tout ce qui souffre du cœur, de la conscience et du corps. Nous sommes la source bienfaisante ; buvez et vivez ! Dieu fait lever son soleil sur les justes et sur les injustes. Sa munificence ne marchande pas les grâces, elle ne les pèse pas comme un changeur et ne les numérote pas comme un caissier. Approchez, il y a pour tous !

Clarens, 14 octobre 1880 (onze heures du matin). — Les jours se suivent et ne se ressemblent pas Hier, c'était le gris lugubre et le froid humide, c'est-à-dire le plus vilain et le plus morne temps du monde Ce matin, le paysage a repris tous ses charmes. Je reviens d'une promenade de trois heures, submergé de sensations pittoresques, ému, électrisé, ravi. J'ai chanté plus d'une lieue de suite. Que de sensations délicieuses, de souvenirs remontant à trente ans en arrière, que de pensées aussi me sont montées à l'esprit, pendant que je suivais à petits pas la route qui serpente de Tavel à Planchamp, de Planchamp à Charnex, de Charnex à Sonzier. Vue splendide, effets adorables du lac et des monts Immense horizon, le lac n'était qu'un sourire. Ombres et rayons, hâle bleuâtre, rosée dans les pelouses, l'étincelle des ruisseaux, la gamme du bleu, la gamme du vert, l'irisation des feuillages, contour des rivages, les douze dentelures du massif d'en face couronnées de neige et formant ceinture alpestre, et la symphonie des troupeaux à Charnex, à Chailly, à Tavel ; encore un ou deux papillons ; les chariots de la vendange, les seillons et les brantes. — Deux phénomènes singuliers : 1. ronde d'une centaine de corbeaux dans les hauteurs aériennes, ils poussaient de petits cris d'allégresse sans rapport avec leur croassement terrestre, c'était leur hymne matinal, j'en croyais à peine mes yeux et mes oreilles, car c'étaient des corbeaux incontestablement qui simulaient ainsi les oiseaux chanteurs (leur chant était celui d'un moineau qui roucoulerait), — 2 Un troupeau d'une huitaine de vaches ou génisses, laissant l'herbe pour écouter le passant qui chantait, est venu me barrer le chemin J'ai dû les effaroucher avec mon parasol pour franchir le cordon des curieuses. C'était au-dessus du Châtelard. — En ces deux circonstances, l'animal entre dans la sphère esthétique. Les corbeaux fêtaient le soleil reparu et les vaches faisaient accueil à la musique, les zébus accouraient au brahmine Il n'y a que cette contrée idyllique pour ces ressouvenirs de l'Éden.

29 octobre 1880 — Si je n'ai pas fait grande impression aux hommes, j'aurai été beaucoup aimé des femmes. Ce témoignage en vaut un autre. Et pourquoi m'ont-elles aimé ? parce qu'elles trouvent en moi ce qui leur est nécessaire. la force de l'esprit, la délicatesse du cœur, la douceur, la discrétion, et la fragilité. Elles se sentent comprises, enveloppées, protégées, et si elles m'eussent souhaité moins de désintéressement et plus d'exclusisme, elles sentent du moins qu'elles peuvent se

reposer sur moi et que je suis un véritable ami. A qui est échu ce rôle de recevoir les aveux et d'être pris pour directeur et confident contre lui-même et contre la passion dont il était l'objet ? Or cela m'est arrivé bien des fois, six pour le moins. On dirait une spécialité. Depuis ma vingtième année, et mon voyage en Italie, j'ai toujours été le confesseur de quelqu'un et vécu dans l'intimité de l'âme féminine. *Veuves, femmes, jeunes filles, grand'mères m'ont ouvert elles-mêmes la chapelle de leurs secrètes pensées. Et la nationalité n'y faisait rien, puisque cette vocation involontaire a commencé avec les Italiennes, et s'est continuée dans l'Allemagne du Sud et du Nord, dans la Suisse orientale et occidentale. J'ai été un directeur laïque, choisi spontanément par ses pénitentes. J'en sais presque autant sur l'arrière-fond du sexe qu'un abbé couru et relancé. Je connais même l'intimité des artistes, des religieuses de l'une ou de l'autre confession, des lettrées. Je sais ce que l'on dit et ce que l'on cache, le fort et le faible, le bon et le mauvais. Sur la psychologie de la femme, j'ai donc des lumières précieuses et des observations de première main. Mais je garde à mes confidentes le secret hippocratique et franc-maçonique. Je n'en ai tiré parti que pour leur bien.

Aux autres à s'initier s'ils le désirent et s'ils en sont dignes. Le meilleur en toute chose ne se transmet pas par l'enseignement. Le don, l'instinct, le génie, le charisme restent propriété privée. Au delà de la science, qui se communique, il y a le mystère, qui doit se deviner. C'est pourquoi les imitateurs ne sont que des perroquets. L'instruction est un héritage de valeur, mais le goût, la sagesse, l'invention, la perspicacité n'en font pas partie. Ce qu'un homme sait est une richesse reçue ou acquise, mais ce qu'il est réduit cette richesse à rien, car s'il est un caractère bas, une âme vulgaire, un cœur sec, il frappe de nullité le reste, il multiplie sa richesse par zéro. Or zéro fois dix mille, ou dix mille fois zéro sont néant.

L'idéal d'un individu n'est pas même encore sa vraie mesure, j'entends l'idéal qu'il prétend avoir et poursuivre. Cet idéal peut être une ostentation, une imagination, une tactique. Des millions d'individus se disent chrétiens, et croient sans doute l'être, qu'est-ce que cela fait au fond des choses ? Ce qu'ils sont, voilà l'essentiel.

Il n'est bonne dorure, ami, que d'être d'or

L'idéal professé fait encore partie de l'apparence ; il peut être un subterfuge à l'égard du prochain, et un piège pour la bonne foi de l'individu, qui s'attribue le mérite de sa cocarde. C'est tout le contraire qui arrive le plus souvent. Plus la cocarde est belle, moins le porteur vaut. telle est la présomption. L'ordinaire, c'est que le cardinal ne vaut pas l'évêque, ni l'évêque le curé, ni le pharisien le simple croyant, ni le grec le turc. Il est extrêmement dangereux de se targuer de quelque titre moral et religieux que ce soit. Y a-t-il plus insupportable orgueil que celui du prêtre qui professe l'humilité ? où y a-t-il moins de charité

véritabte que dans le monde ecclésiastique ? moins d'union que dans les couvents ? moins d'humanité que chez les fanatiques d'élection et de prédestination ? Dis-moi de quoi tu te piques et je te dirai ce que tu n'es pas

Mais comment savoir ce qu'un individu est ? A ses actes d'abord, mais à autre chose encore, et qui ne se perçoit que par l'intuition. L'âme juge l'âme par affinité élective, à travers les paroles et le silence, les actions et le regard.

Le critérium est subjectif, j'en conviens, et sujet à l'erreur, mais, d'abord, il n'y en a pas de plus sûr, ensuite la justesse des approximations est proportionnelle à la culture morale du juge. C'est le courage qui se connaît en courage, la bonté en bonté, la noblesse en noblesse, la loyauté en droiture. On ne connaît vraiment bien que ce qu'on a, ou ce que l'on a perdu, c'est-à-dire ce qu'on regrette, par exemple la candeur de l'enfant, la pudeur de la vierge, l'intégrité de l'honneur. Le vrai juge c'est donc la bonté infinie, et après elle le pécheur régénéré ou le saint, l'homme éprouvé ou le sage. Il est juste que notre pierre de touche soit d'autant plus fine que nous sommes moins mauvais.

Le monde est le juge des apparences, mais les bons voient l'être réel. L'opinion n'est donc qu'une estimation provisoire et frivole ; le jugement des morts appartient à un autre tribunal.

31 octobre 1880. — Lettre de S***, qui m'ébouriffe par la besogne qu'elle abat chaque jour, et tout ce qu'elle lit, outre ses cinq leçons quotidiennes, et beaucoup de devoirs de société. Il est vrai qu'ayant beaucoup de mémoire, ses heures et leur emploi font des nombres dans son esprit ; pour moi, au contraire, tout ce que j'ai pu faire ou penser pendant une semaine ou un mois se fond en une unité, qui passe rapidement à zéro. Ma vie elle-même me paraît vide. La catégorie du temps n'existe pas pour ma conscience, et par conséquent toutes les cloisons, qui tendent à faire d'une vie un palais aux mille chambres, tombent pour moi, et je ne sors pas de l'état unicellulaire primitif. Je rentre de moi-même dans l'informe et le fluide, dans le mode vague de la possibilité et de l'omni-possibilité, dans le νόησις νοήσεως. Est-ce le néant ? non, c'est l'esprit pur à l'état de tension, c'est l'existence virtuelle, c'est l'état global. Je ne me possède qu'à l'état de monade et de moi, et je sens mes facultés elles-mêmes se résorber dans la substance qu'elles individualisaient un peu comme l'amibe repompe ses organes momentanés de préhension. — Tout le bénéfice de l'animalité est pour ainsi dire répudié ; tout le produit de l'étude et de la culture est de même annulé, toute la cristallisation est redissoute dans son bain ; toute l'écharpe d'Iris est retirée à l'intérieur de la goutte de rosée ; les conséquences rentrent dans le principe, les effets dans la cause, l'oiseau dans l'œuf, l'organisme dans le germe

Cette *réimplification* psychologique est une anticipation de la mort ; elle représente la vie d'outre-tombe, le retour au schéol, l'évanouisse-

ment parmi les fantômes, la chute dans la région des *Mères* (*Faust*), ou plutôt la simplification de l'individu qui, laissant s'évaporer tous ses accidents, n'existe plus qu'à l'état de type, d'idée platonicienne, en d'autres termes l'état indivisible et ponctuel, l'état de puissance, le zéro fécond. N'est-ce pas là la définition de l'esprit ! L'esprit enlevé à l'espace et au temps, n'est-ce pas cela ? Son développement passé ou futur est en lui comme une courbe est dans sa formule algébrique. Ce rien est un tout. Ce *punctum* sans dimension est un *punctum saliens*. Qu'est-ce que le gland, sinon le chêne qui a perdu ses branches, ses feuilles, son tronc et ses racines, c'est-à-dire tous ses appareils, ses formes, ses particularités, mais qui s'est concentré dans son essence, dans la forme figurative qui peut tout reconquérir ?

Cet appauvrissement n'est donc qu'une réduction superficielle. Un homme peut perdre les quatre membres et quatre des cinq sens, il est encore un homme tant qu'il a tête et cœur, moins que cela, tant qu'il est une conscience. Rentrer dans son éternité, c'est donc bien mourir, mais non pas être anéanti ; c'est redevenir virtuel.

2 novembre 1880 — Lecture : Marc Monnier (*Le demi-galant homme*, huit feuillets aux *Débats*, août 1880)... Quelle impression m'a faite la nouvelle napolitaine de Monnier ? Mélangée. Elle ne donne pas un plaisir à l'imagination, quoiqu'elle amuse l'esprit. Et pourquoi ? parce que l'auteur, qui ne peut échapper à l'obsession du genre burlesque et des marionnettes, ironise trop et persifle toujours. D'ailleurs, on sent trop qu'il veut faire connaître le pays, les circonstances, les mœurs, et cela détache des personnages qui ne sont que le prétexte du récit. La gaieté ici n'est pas gaie et la sensibilité n'est pas émue. On reconnaît l'école de Victor Cherbuliez et la tradition voltairienne : beaucoup de malice et d'esprit, peu d'entrailles, point de naïveté. Cette combinaison éminemment propice à la satire, au journalisme, à la guerre de plume est beaucoup moins heureuse pour le roman et pour la nouvelle, car l'esprit n'est pas la poésie et le roman est encore en dedans de la poésie quoique sur la frontière. Le malaise indéfinissable que donnent ces productions épigrammatiques est dû probablement à un brouillement des genres. Nous n'aimons pas les femmes déguisées en hommes ni l'inverse, parce que nous répugnons à l'équivoque et que nous n'avons aucune sécurité avec l'ambigu. L'hermaphrodisme n'est pas à conseiller dans l'art. La moquerie ne doit pas s'affubler de tendresse. L'esprit ailleurs ne peut arriver à l'humour. Je crois même que le plaisant a peine à monter jusqu'au comique, faute d'impersonnalité et de profondeur. Se rire des choses et des gens n'est pas une joie réelle, c'est un plaisir froid, une hilarité sèche, le bouffon du moins secoue sa fressure et entre dans le jeu. La bouffonnerie est plus saine, parce qu'elle contient un peu plus de bonté. La raison pour laquelle l'ironie à perpétuité nous repousse, c'est qu'elle manque de deux choses : d'humanité et de sérieux. Elle est un orgueil, puisqu'elle se met toujours au-dessus

des autres, elle est une frivolité, puisque la conscience ne réussit pas à la faire taire. Ou elle est un égoïsme, et l'égoïsme est stérile, ou elle est une attitude, et cette attitude déplaît. Bref, les dissolvants et les corrosifs peuvent être utiles en teinture, mais ils ne sont pas un aliment. On traverse les livres ioniques, on ne s'attache qu'aux livres où il y a du *pétus*.

8 décembre 1880. — J'achève le N° 49 de la *Revue critique d'Histoire et de Littérature*. Quand on touche à l'érudition proprement dite, à la science de première main, on mesure l'immensité de son ignorance. Chacun des petits articles de ce recueil me remplit d'une secrète confusion. Et pourtant à quoi sert ce prodigieux entassement de savoir ? qu'en ferais-je s'il était mien ? Si ce fumier ne donne pas une fleur, ne produit pas un épi, n'engendre pas une pensée, à quoi sert-il ? l'âme a besoin d'autre chose, l'esprit demande mieux. Ce bric-à-brac n'est qu'un moyen. Il ne vaut pas par lui-même, mais par ce qu'on en tire. L'intempérance du bouquin, l'indigestion du papier ont même quelque chose de malsain et de trompeur. L'érudition pure est une goinfrerie mentale. Elle stupéfie comme les mageurs 1abelaisiens, mais elle ne doit pas être admirée. Soyons modestes devant cette force d'estomac et de mémoire, ne soyons pas jaloux. Quand une cervelle contiendrait tous les feuillets de tous les livres d'une bibliothèque, qu'est-ce qu'elle ajoute au capital spirituel et moral de l'espèce ? Rien. Les helluo ne laissent pas de souvenir et c'est justice. L'invention, la création, la découverte, l'originalité, la pensée valent donc beaucoup mieux que l'érudition bête et même mieux que l'érudition éclairée. L'érudit sait ce que les autres ont écrit, dit ou fait, la belle avance ! Un miroir n'est pas un paysage, un écho n'est pas une voix, un perroquet n'est pas quelqu'un.

C'est égal, à chacun son rôle. Puisque l'artiste ne fait pas de musée, le collectionneur rend service, un conservateur de collections, même le balayeur de la salle sont utiles. Tout cela vit du génie et du talent d'autrui, mais gagne aussi son pain. Pourvu qu'on échelonne les rangs, il y a place pour toutes les activités. Mais entre Homère et le prote qui l'imprime ou le régent qui l'estropie, il y a des degrés. L'érudition est au bas bout de l'échelle du savoir, mais c'est par elle qu'il faut commencer.

(*Plus tard*) — Le professeur doit simplifier, mais il convient qu'il donne conscience aux élèves de l'immense richesse et complication des choses pour que l'élève ne s'abuse pas sur la part de son ignorance. Un cours n'est qu'un diagramme, il dessine l'indispensable, mais il doit aussi ouvrir des échappées sur tous les sujets qu'il ne fait qu'esquisser en traits généraux. Il convient que l'élève ne confonde pas un sommaire avec la science elle-même, et ne se croie pas au bout de l'étude, parce qu'il est au bout des éléments. Un cours bien fait est non

seulement un diagramme explicatif, mais un programme suggestif, il satisfait un premier besoin de culture et doit exciter un appétit nouveau. C'est la preuve qu'il a nourri l'esprit, plutôt qu'il n'a encombré la mémoire

10 décembre 1880. — Lecture G. Moynier¹ (*Les Lois de la Guerre*) avec deux rapports ; trois brochures en tout.

Écrit à l'auteur, pour le féliciter. Le problème est bien posé et bien résolu. Les réussites de l'esprit pratique me frappent autant que celles de l'art ou de la science. Au fond, toutes les méthodes rentrent dans la méthode. Mon principe qui est de prendre l'esprit des choses me met à l'aise dans tous les genres d'activité — En toute chose, l'irréprochable me donne la même satisfaction, que ce soit un texte de droit romain, une opération militaire, la coupe d'un vêtement, une chanson de Béranger, un dessin de Vinci, une lecture ou un chant justes, l'impression esthétique est de même nature, c'est celle de la convenance des moyens au but, du proportionnement de la force avec l'acte. Quand le résultat est enlevé, que ce qui devait être fait est fait, l'esprit est content, tandis que l'à peu près, le médiocre, le bavé, le lâché, remplissent le monde. — Hier, H*** m'a paru idiot en jugeant de la poésie, aujourd'hui Gustave Moynier m'a réjoui en parlant d'ambulances et de bombardement. Le sujet est donc chose quasi indifférente, l'essentiel est la manière dont il est traité. Le talent se mesure à l'exécution. Dis-moi ce que tu réussis et je te dirai ce que tu vaux esthétiquement. La morale a un tout autre critérium, pour elle l'intention est chose capitale, l'intention est au contraire insignifiante pour l'art.

13 décembre 1880. — Comment se comporter avec le guignon ? Se tenir coi, et s'appliquer comme un novice avec une patiente douceur à tout ce qu'on fait, en d'autres termes se remettre aux éléments abécédaires. Il s'agit de réapprendre le mouvement heureux et de réapprendre le courage. Les insuccès désorientent et troublent, il faut retrouver la foi en soi-même, deux procédés simultanés, résignation tranquille pour ce qui ne dépend pas de nous, repliement sur notre force restante. — N'est-ce pas le procédé d'un chef d'armée en temps de revers ? il rallie dans un camp retranché ses bandes en désordre, et cherche ensuite à les aguerrir par quelques combats de détail. — De même au cirque un cheval qui a bronché, un écuyer qui a raté son exercice doivent retrouver graduellement l'assurance en eux-mêmes, sinon ils sont perdus. Dès qu'on ne croit plus pouvoir, on ne peut plus. Il faut donc couper court à ce découragement, qui est la démoralisation.

1. Gustave Moynier (1826-1910), l'un des premiers fondateurs, le promoteur et véritable organisateur de la Croix-Rouge internationale, qu'il présida pendant quarante ans.

25 décembre 1880, jour de Noël (dix heures du matin) — Lecture des *Synoptiques* (naissance et enfance de Jésus) Senti à la fois la poésie du merveilleux chrétien et sa différence d'avec l'histoire vraie. Mais l'histoire de ce qui a été cru historique est aussi une histoire, c'est l'histoire religieuse. La légende est la manière dont se peignent les événements réels dans le miroir de l'âme naïvement émue, ce miroir n'est jamais plan et modifie considérablement les images. La tradition est une traduction qui ajoute aux choses tout ce qu'elles ont éveillé dans l'imagination, l'âme et le cœur des narrateurs successifs. — L'illusion des apologistes est de confondre l'historicité des croyances avec l'historicité des faits. C'est à peu près comme si l'on croyait que le grand air de *Guillaume Tell*, noté par Rossini, s'est positivement entendu à Altort en 1308, ou comme si l'on invoquait cette cavatine en témoignage de l'authenticité des serments du Grutli. La tradition, la légende, le mythe ont leurs lois de formation et demeurent un phénomène psychologique des plus intéressants, même quand la critique leur enlève l'historicité. La foi est une source de poésie inconsciente, dès qu'on a conscience de cette poésie, la foi s'évapore. Ceci est arrivé à la mythologie grecque au milieu des peuples chrétiens. Ceci arrive à tous les merveilleux, dès qu'on se demande s'ils sont arrivés. La science a tué tous les sylphes, les ondins, les fées. Elle tue aussi les dieux. Et le surnaturel chrétien est menacé du même sort. La seule lecture attentive des documents évangéliques suffit à montrer que l'histoire ne commence pour Jésus qu'à son entrée en scène, et que tout ce qui précède est une création plus tardive, une légende glorificatrice née dans la communauté des croyants. — La seule chose dont soit incapable la tradition, c'est de transmettre la vérité nue, c'est-à-dire la vérité historique. Sa loi est d'embellir, d'idéaliser, d'expliquer; et, dans le cas particulier, c'était de montrer que tout avait été annoncé, prophétisé par les voyants d'Israël. Le rôle était tracé dans le dernier détail (voir Saint Matthieu). Jésus le connaissait et l'a rempli, donc il est le Messie. Voilà comment les Juifs entendaient le divin, et comment les premières générations chrétiennes l'ont entendu à leur suite. Ce littéralisme puéril est le signe du sémite. Mais il faut avouer que l'empreinte judaïque n'est pas encore effacée de l'esprit occidental. L'orthodoxie chrétienne est une captivité de l'entendement qui n'est pas près de finir. Les théologiens spiritualistes rencontrent toujours les bornés, les têtus, les vétilleux qui prennent les métaphores au pied de la lettre et matérialisent tout. — Le christianisme n'a pas échappé à la fatalité de toute religion, qui est d'affranchir et d'éclairer d'abord, pour devenir plus tard un obstacle à la lumière et à la liberté

27 décembre 1880 — Je constate avec un vif plaisir que mon impression d'avant-hier sur les *Synoptiques* coïncide avec le résultat de la

grande critique moderne « Strauss, dit Biedermann ¹, a démontré que les événements évangéliques ne sont pas des faits réels, mais des produits de l'imagination religieuse, laquelle inconsciemment a matérialisé en faits extérieurs cette idée de la foi qu'en Jésus était apparu le Messie. » — Il me semble que c'est ce que je marquais quatre pages plus haut, et encore je préfère ma nuance qui n'évapore pas l'histoire elle-même en une idée

Biedermann reproche à Strauss d'être trop négatif et d'avoir rompu avec le christianisme. Le but, suivant lui, est : 1^o de débarrasser la religion de tout élément mythologique, 2^o de substituer au dualisme vieilli de l'orthodoxie un autre point de vue : la victoire sur le monde produite par le sentiment d'une filialité divine

Il est vrai qu'une autre question surgit : Est-ce que la religion sans merveilleux particulier, sans surnaturel local, sans mystère invérifiable ne perd pas sa saveur et son efficacité ? Est-ce que pour satisfaire le public pensant et instruit il est sage de sacrifier l'influence sur les multitudes ?

Las ! j'admiraïs bien plus l'aurore
Quand je connaissais moins les cieux.

Réponse. La fiction pieuse est encore une fiction. La vérité a encore un droit supérieur. C'est au monde à s'arranger avec la vérité et non pas le contraire. Copernic a bouleversé l'astronomie du moyen âge ; tant pis ! L'Évangile éternel révolutionne toutes les Églises ; qu'importe ! Quand les symboles deviennent transparents, ils ne lient plus. On y voit une poésie, une allégorie, une métaphore, on n'y croit plus.

Oui, mais enfin, il y a un ésotérisme inévitable, puisque la culture critique, scientifique, philosophique n'est à la portée que d'une minorité. La foi nouvelle devra trouver ses symboles et sa pédagogie. Pour le moment, elle fait plutôt aux âmes pieuses l'effet profane, elle a l'air irrespectueux, incrédule et frivole, et semble n'émanciper du dogme traditionnel que pour ôter à la conscience le sérieux. Comment sauvegarder le tremblement intérieur, le sentiment du péché, le besoin de pardon, la soif de sainteté, tout en éliminant les erreurs qui leur ont servi si longtemps de point d'appui ou d'aliment ? L'illusion n'est-elle pas indispensable ? n'est-ce pas le procédé providentiel de l'éducation ? Supprime-t-on les contes de fées ?

La méthode serait peut-être de distinguer profondément l'opinion de la croyance et la croyance de la science. Un esprit qui discerne ces divers degrés peut s'imaginer et croire, sans être exclu d'un progrès ultérieur et plus haut. L'Égypte, l'Inde, le néoplatonisme, le catholicisme ont connu des degrés dans l'initiation. Mais l'Évangile a prétendu déchirer les voiles et la démocratie a la prétention de niveler les rangs de

1. A.-E. Biedermann (1819-1885), professeur de théologie dogmatique à l'Université de Zurich, dont un article, traduit par Charles Rutier, venait de paraître dans *les Étrennes chrétiennes*, Genève, 1881.

l'intelligence Comment lever cette difficulté ? C'est bien simple. La science s'offre à tous, chacun en prend et s'en assimile ce qu'il peut, et il suppose en posséder autant que tous les autres. La vanité est satisfaite et la justice également.

28 décembre 1880. — Il y a deux manières de classer les gens que nous connaissons : la première, utilitaire, se rapporte à nous, et distingue les amis, les ennemis, les antipathiques, les indifférents, ceux qui peuvent nous rendre service ou nous nuire, etc ; — la seconde, désintéressée, les échelonne, d'après leur valeur intrinsèque, leurs qualités ou leurs défauts propres, en dehors des sentiments qu'ils ont pour nous ou que nous éprouvons pour eux

Ma tendance est dans la seconde espèce de classement. J'apprécie les hommes, moins pour l'affection spéciale qu'ils me témoignent que pour leur excellence personnelle, et je ne puis confondre la gratitude avec l'estime. Le cas favorable, c'est quand on peut unir ces deux sentiments. Un cas pénible c'est quand on doit de la reconnaissance sans éprouver de respect et de sécurité.

Je ne crois pas volontiers à la durée des états accidentels. La générosité d'un avare, la complaisance d'un égoïste, la douceur d'un être emporté, la tendresse d'une nature sèche, la pitié d'un cœur prosaïque, l'humilité d'un amour-propre irritable m'intéressent comme phénomènes et peuvent même me toucher si j'en suis l'occasion ; mais ils m'inspirent peu de confiance pour l'avenir. Je prévois trop leur fin ; je ne puis croire à un miracle. Toute exception tend à disparaître et à rentrer dans la règle. Tout privilège est temporaire et d'ailleurs je suis moins flatté que soucieux d'être l'objet d'un privilège.

Le caractère primitif a beau être recouvert par les alluvions ultérieures de la culture et de l'acquis, il revient toujours à la surface, quand les années ont usé l'accessoire et l'adventice. J'admets les grandes crises morales qui révolutionnent parfois l'âme, mais je n'y compte pas. C'est une possibilité, ce n'est pas une probabilité. Pour ses amis, il faut choisir ceux qui ont des qualités natives et des vertus de tempérament ; faire fond sur des vertus additionnelles et d'emprunt, c'est bâtir sur des terrains rapportés. On y court trop de risques.

Chacun a son défaut où toujours il revient,
Honte ni peur n'y remédie

Les exceptions sont des pièges, et c'est surtout quand elles charment notre vanité, qu'elles doivent nous être suspectes. Fixer un volage tente toutes les femmes ; faire pleurer de tendresse une femme orgueilleuse a de quoi enivrer un homme. Mais ces attractions sont décevantes. L'affinité de nature fondée sur le culte du même idéal et proportionnelle à la perfection de l'âme est la seule qui vaille. L'amour véritable est celui qui ennoblit la personne, qui fortifie le cœur et qui sanctifie l'existence. L'objet aimé ne doit pas être un sphinx, mais un :

diamant limpide, l'admiration et l'attachement s'accroissent alors avec la connaissance. Tandis que pour les amours terrestres, l'illusion est indispensable; dès qu'on s'y voit tel qu'on est, l'amour est mort; et il ne reste que l'habitude, la tolérance ou la résignation

O le charlatanisme ! il se glisse partout

Ehrlich währt am längsten, dit le proverbe allemand.

Il n'est bonne docture, ami, que d'être d'or

30 décembre 1880. — Si je comprends un peu les autres êtres, c'est qu'aucune impulsion ne m'est étrangère, et que je reproduis tout à tour en moi les existences les plus diverses. À mon pupitre, je puis ressentir toutes les passions humaines successivement, mais aucune ne m'emprisonne, c'est là ce qui me sauve. Comprendre les choses, c'est avoir été dans les choses puis en être sorti, il y faut donc captivité, puis délivrance, illusion et désillusion; engouement et désabusement. Celui qui est encore sous le charme, celui qui n'a pas subi le charme sont incompetents. On ne connaît bien que ce qu'on a cru, puis jugé. Pour posséder, il faut avoir été possédé, et avoir reconquis son indépendance. Pour comprendre, il faut être libre et ne l'avoir pas toujours été. Cela est vrai, qu'il soit question de l'amour, de l'art, de la religion, du patriotisme, etc. La sympathie est la condition première de la critique. L'émotion est le piédestal de la raison, et l'antécédent de la justice. — C'est pourquoi, dans le christianisme, Jésus, puis Marie ont été adorés plutôt que le Père, le fidèle veut un Dieu humanisé, qui ait traversé la vie et la douleur, qui ait connu l'épreuve, porté sa croix ou senti sept glaives dans son cœur; parce que l'homme alors se sent mieux compris dans sa misère et sa désolation. Un juge impassible fait peur.

31 décembre 1880. — Prévoir et manipuler son décès n'a rien d'agréable. Il semble même que l'on veuille désarmer le Roi des épouvantelements et usurper sur l'avenir. Mais ceci est un préjugé superstitieux. Régler ses dettes avec sa famille et ses amis, avec le public et avec sa mémoire, n'a rien que de convenable pour le sage. Ce n'est pas contrarier Dieu, ce n'est même gêner personne. C'est au contraire faire sa dernière toilette et s'ensevelir de ses propres mains, pour ne déranger le prochain que le moins possible. Loin d'être de la prétention ou de l'ostentation, c'est simplement de la discrétion envers autrui et du respect pour soi-même. — Voilà pour la théorie. mais le malaisé, c'est la pratique. On ne trouve jamais le bon moment pour ce travail de notaire ou de fossoyeur.

5 janvier 1881¹. — Il est probable que je redoute la honte plus que la mort. Tacite disait : *Omnia serviliter pro dominatione*. Je suis tout

1. Avec l'année 1881, et dès le mois de janvier, nous entrons dans la dernière période de la maladie d'Amiel. Bien qu'il continuât de vaquer à ses devoirs et qu'il gardât le silence sur ses prévisions, il se sentait mortellement atteint, ainsi qu'on le verra par les extraits suivants du Journal.

l'opposé. La domination, même universelle, m'est moins chère que la liberté. Même volontaire, la dépendance m'est à charge. Je rougirais d'être déterminé par l'intérêt, de céder à la contrainte, d'être le serf d'une volonté quelconque. La vanité me paraît esclavage, l'amour-propre mesquinerie, l'utilitarisme bassesse. Je déteste l'ambition qui vous rend l'homme-lige de quelque chose ou de quelqu'un. Je désire être mon maître simplement, et n'agir que selon mon goût.

Si j'avais la santé, je serais l'homme le plus libre que je connaisse, quoiqu'un peu de sécheresse de cœur fût nécessaire pour augmenter mon indépendance.

N'exagérons rien, ma liberté n'est que négative. Personne, ni homme ni femme, ni étranger ni concitoyen, personne sur la terre ne peut me donner un ordre ni exiger de moi la soumission. Combien y a-t-il d'individus qui puissent en dire autant ? Je n'ai ni créancier, ni tuteur, ni chef, ni femme, ni beau-père, ni associé, ni comité d'administration, ni gouvernante, personne qui ait barre sur moi et dont je désire obtenir le consentement, l'autorisation, ou la permission pour quoi que ce soit. S'il me plaît de consulter quelqu'un, c'est parce que cela m'agré, et je puis dire comme les monarques absolus : Tel est mon plaisir. — Et le professorat ? j'ai, il est vrai, un supérieur administratif (le Département de l'Instruction publique), mais il ne peut me destituer ni me casser aux gages, et c'est moi qui enverrai ma démission quand cela me conviendra. J'ai une occupation volontaire, mais qui ne me retiendra point malgré moi, car je puis me priver de mon traitement. Je n'ai aucun bail qui me lie au delà du semestre commencé. — Mais beaucoup de choses ne me sont plus possibles, et si j'avais la sottise de les désirer les limites de ma liberté deviendraient manifestes, et je souffrirais dans mon orgueil. Aussi je me garde de les souhaiter et même de les évoquer dans mon esprit. Je ne veux que ce que je puis et de cette façon je ne me heurte à aucune muraille, je supprime même les clôtures de mon préau. Je veux plutôt un peu moins que je ne pourrais pour ne pas même effleurer l'obstacle, et entrevoir l'humiliation. Le renoncement est la sauvegarde de la dignité. Dépouillons-nous, nous ne serons pas dépouillés. Celui qui a donné sa vie peut regarder en face la mort, qu'est-ce que celle-ci peut lui prendre de plus ? L'abolition du désir et la pratique de la charité, c'est toute la méthode du Bouddha, c'est l'art de la Délivrance.

(*Plus tard.*) — Ma gorge me tracasse. Il neige. Ainsi je dépends de la Nature et de Dieu. Mais je ne dépends pas du caprice humain ; ce point est capital. Il est vrai que mon pharmacien peut faire une bétise et m'empoisonner, mon banquier lever le pied et me réduire à la besace, comme un tremblement de terre détruire mon immeuble sans indemnité. L'indépendance absolue n'est donc qu'une pure chimère. Mais j'ai l'indépendance relative, celle du stoïcien, qui se retire dans sa volonté et ferme les portes de cette forteresse.

Jurons, excepte Dieu, de n'avoir point de maître.

Le serment de l'antique Genève demeure ma devise, et le concours des circonconstances favorables m'a permis de la réaliser.

7 janvier 1881 — Les plongeurs de Descartes se dérobaient tout à coup à ses amis, parents et relations pour aller travailler quelque part à leur insu, prouvent que parfois l'homme sent l'impérieux besoin d'appartenir à sa pensée, de ne plus parler qu'avec lui-même et de barricader sa forteresse. La sociabilité lui apparaît alors comme une destruction de sa vie personnelle. Il la fuit comme les moustiques, la goule, le vampire, et tous les buveurs de sang. Il use de son droit de défensive. Il est si ennuyé de toujours jaboter, s'expliquer, s'excuser, c'est-à-dire de vivre par la surface ; cette éternelle réaction contre les personnes, c'est-à-dire contre les vanités, les curiosités, les volontés, épuise et lasse ; on désire s'occuper des choses. Les choses sont muettes, tranquilles, elles attendent. On se refait avec elles, tandis qu'on s'use avec les gens. Vive la paix et le silence ! Vive la cellule close pendant les trois quarts du jour et de la nuit ! On s'y répare.

10 janvier 1881 — S'affecter du mauvais vouloir, de l'ingratitude, de l'indifférence d'autrui est une faiblesse à laquelle je serais enclin. Il m'est pénible d'être méconnu, d'être mal jugé ; je n'ai pas la rudesse virile, j'ai le cœur un peu féminin et par conséquent vulnérable plus qu'il ne faut. Il me semble cependant que je me suis fort aguerri et bronzé à cet endroit. La malignité du monde me tracasse beaucoup moins que jadis. Le dois-je à la philosophie ? est-ce un effet de l'âge ? peut-être la cause est-elle simplement que j'ai reçu assez de témoignages de respect, d'attachement et de sympathie pour être rassuré sur moi-même. Le mal que nous font les malveillants est de nous mettre en doute sur nous-mêmes ; par modestie on se dit qu'ils ont peut-être raison. Mais si l'on peut penser qu'ils se trompent, tout est sauvé. On regrette leur erreur, on n'est plus troublé ni désolé. Il m'a fallu des preuves répétées et venant du dehors, pour me donner conscience de ma valeur et m'inspirer quelque estime de moi-même. Autrement j'aurais facilement cru à la nullité de mon mérite et à l'insignifiance de toutes mes tentatives. Pour les timides, le succès est nécessaire, l'éloge est moralisant, l'admiration est un élixir roboratif. On croit se connaître, mais tant qu'on ne sait pas sa valeur comparative et son taux social, on ne se connaît pas assez. Pour agir, il faut compter quelque peu auprès des autres, se sentir du poids et du crédit afin de proportionner son effort aux résistances à vaincre. Tant qu'on méprise l'opinion, on manque d'une mesure pour soi-même, on ne sait pas sa puissance relative. J'ai trop dédaigné l'opinion, tout en étant trop sensible à l'injustice. Ces deux fautes m'ont coûté cher. J'ai renoncé à m'imposer et à me faire valoir, et je n'ai plus eu d'autre objectif que ma liberté intérieure.

Selon qu'il a semé, chacun récolte en moi

J'aurais voulu la bienveillance, la sympathie, l'équité, mais ma fierté m'a défendu la sollicitation, l'adresse, le calcul. On ne m'a jamais fait ma vraie place ni coté à mon prix. J'ai mis mon point d'honneur à le supporter. Mais je n'ai pu m'empêcher de l'apercevoir. Je ne crois pas avoir fait fausse route, puisque j'ai été d'accord avec moi-même. Mais la défensive contre mon milieu a usé les deux tiers de mes forces. Dans un milieu conforme à ma nature, j'aurais donné dix fois ce que j'ai pu donner à Genève. L'inadaptation m'a usé en vain. A ma mort, on dira ici : C'est dommage ! et moi aussi je penserai : C'est dommage ! Seulement l'identité du mot recouvrira une ambiguïté de sens. On me donnera tort et mon sentiment est qu'on m'a fait tort. Beaucoup de bonnes choses ont été empêchées, voilà le fait. Mais à qui la faute ? c'est le point essentiel.

A présent, la paix est faite en moi. Mais ma carrière est finie, ma force est à bout et ma vie près de son terme.

Il n'est plus temps pour rien, excepté pour mourir

C'est pourquoi je puis envisager tout cela historiquement.

15 janvier 1881 (onze heures du soir). — Refeuilleté Pascal (*Pensées*) édition Havet, 1852).

Je découvre à l'instant la solution d'un petit problème qui a défié la sagacité de Fougère et de Havet. Le Salomon de Tultie qui les a intrigués et désolés n'est autre que l'anagramme d'un pseudonyme, savoir de Louis de Montalte, le nom même choisi par l'auteur des Lettres à un provincial, quand elles furent réunies en volume. Les mêmes quinze lettres servent à écrire les deux noms.

J'aperçois aussi le vice décisif de l'apologétique de Pascal. C'est le même que rappelle l'histoire de la dent d'or. Il prend pour une donnée justement ce qui est en question, c'est-à-dire le dogme traditionnel catholique. Il s'agit de savoir si ce dogme est l'expression du christianisme, s'il est révélé, si la révélation religieuse est un document tout fait et lancé du ciel. Et Pascal ne se doute pas même de ce qu'il fallait examiner. Il n'a pas la moindre parcelle du sens critique et historique. Le catholicisme est pour lui un bloc sacré qu'il n'analyse ni n'explique. Ces esprits absolus, tranchants, géométriques, sont entièrement incompetents dans les problèmes de cet ordre. Ils ne connaissent que le noir et le blanc, le faux et le vrai. Cette logique élémentaire est impuissante devant tout ce qui est vivant, devant ce qui se métamorphose et devient, devant les concrétions historiques et les formations spirituelles.

L'histoire et la philosophie des religions, le progrès des sciences exégétiques, archéologiques ont totalement renouvelé la face des choses, le sens des problèmes, la méthode des recherches, l'esprit des

réponses. Pascal est sincère, mais sa puissante intelligence n'a pu sortir du filet d'un préjugé fondamental.

23 janvier 1881. — Nuit très passable, mais ce matin les caillots de mucus ne voulaient pas se laisser expulser. — Grand beau temps. Soleil à pleines fenêtres. Les pieds sur les chenets, j'achève la lecture du journal...

A cette minute, je me sens bien, et il me paraît singulier que je sois condamné à courte échéance. La vie ne se sent aucune parenté avec la mort. C'est pourquoi sans doute une sorte d'espérance machinale, instinctive, renaît toujours en nous pour offusquer la raison et faire douter de la sentence scientifique. La vie tend à persévérer dans l'être. Elle répète comme le perroquet de la fable, même au moment où on l'étrangle :

Cela, cela ne sera rien

La pensée met les choses au pire, mais la bête proteste.

Elle ne croit au mal que lorsqu'il est venu.

Est-ce si fâcheux ? probablement pas. Le Nature veut que le vivant se défende de la mort, l'espérance est identique avec l'amour de la vie ; c'est une impulsion organique placée ensuite sous le couvert de la religion. Qui sait, Dieu peut nous sauver, faire un miracle. D'ailleurs est-on jamais sûr qu'il n'y ait point de remède ? L'incertitude est l'asile de l'espérance. Le douteux est compté parmi les chances favorables. Ce qui n'est pas contre nous est pour nous. La fragilité mortelle se raccroche à tous les soutiens. Comment lui en vouloir ? Même avec tous ses secours, elle n'échappe guère à la désolation et à la détresse.

La solution maîtresse est toujours de se soumettre à la nécessité en l'appelant volonté paternelle de Dieu, et de porter courageusement sa croix en l'offrant à l'arbitre des destinées. Le soldat ne discute pas la consigne reçue ; il obéit et meurt sans murmurer. S'il attendait de voir à quoi sert son sacrifice, il ne connaîtrait pas la soumission.

— Deux pieds de neige ; à Londres, la Tamise gelée ; inondations en Belgique, en Calabre, en Espagne. Nous traversons une vilaine phase. Je pensais ce matin qu'excepté deux ou trois personnes du foyer personne ne se doute de nos misères physiques. Et même nos intimes ne savent pas nos conservations avec le Roi des épouvantements. Il y a des pensées sans confident, il y a des tristesses qui ne se partagent pas. Il faut même, par générosité, les cacher. On rêve seul, on souffre seul, on meurt seul, on habite seul la chambrette aux six planches. Mais il n'est pas interdit d'ouvrir à Dieu cette solitude. Le monologue austère devient ainsi dialogue. L'aversion devient docilité. Le renoncement devient paix. L'écrasement douloureux redevient liberté.

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous mette en repos.

Chacun de nous est traversé par beaucoup d'impulsions contraires. Mais dès qu'il reconnaît où est l'ordre et qu'il se soumet à l'ordre, tout est bien.

Comme un sage mourant, puissions-nous dire en paix
J'ai trop longtemps erré, cherché, je me trompais,
Tout est bien, mon Dieu m'enveloppe.

Charles Heim¹ est mort comme Épictète, comme Spinoza. Tâchons de faire de même. Le pardon des péchés par l'intermédiaire et par intercession est une foi plus particulière et moins haute. C'est la foi chrétienne traditionnelle ; mais ce n'est pas la foi de Jésus lui-même, du héros magnanime, qui a proclamé que Dieu était amour. Si Dieu est amour, il n'a pas besoin de victime propitiatoire, sa majesté ne réclame aucun supplice substitutionnel. Le christianisme orthodoxe et vulgaire fait Jésus meilleur que Dieu, puisque Jésus donne sa vie, quoique innocent, pour des coupables, et que Dieu ne fait grâce aux coupables qu'après l'effusion du sang innocent. La foi a beau jeter le nuage respectueux du mystère sur cette conséquence, la conséquence subsiste et accuse le dogme. L'éducation par le dogme a pu avoir sa nécessité et ses avantages. Mais les contradictions se vengent. Et si tant d'esprits libres ont abandonné l'Église, c'est que l'Église a préféré le dogme à la vérité, le temporaire à l'éternel, l'apparence au solide et la foi illogique à la foi raisonnable...

Mes élèves peuvent voir avec quelle peine la pensée s'est faite libre, à quel prix la science et la philosophie ont dû se racheter de leur servitude, ce que c'est que la religion, et la place du christianisme entre les autres systèmes religieux. Je ne polémise point, je raconte ; je ne querelle point, je fais de la lumière.

Je sais que la lumière n'entame guère le préjugé, mais je répète aux gens avec l'apôtre : Jugez vous-mêmes de ce que je dis. Au fond, je n'aime à brusquer ni à violenter aucune routine et aucune conviction. Je dis : Soyez libres, mais laissez-moi libre. Je n'endoctrine point, je donne les moyens de prononcer. Je m'efforce d'être impartial et de rendre juste. Ce but en vaut un autre, ce me semble, et cet enseignement a son utilité.

25 janvier 18881 (*midi*) — Nuit épouvantable. Lutté trois à quatre heures de suite contre mes étrangleurs et entrevu la mort de près. Cet assaut continu de l'ennemi est exaspérant. Périr dans son crachat, quelle humiliation !

Relâche et sommeil de trois à six heures du matin. Donné néanmoins ma leçon, mais j'avais le timbre voilé, or la parole soutenue est époumonante dans ces conditions. Aussi je ne remonte mes quatre étages qu'avec effort, la poitrine me fait mal comme si l'on m'avait

1. C'est le « cher et doux ami » dont le *Journal intime* marquait la mort, le 26 décembre 1868.

heurté d'une barre, et la ceinture de mon haut-de-chausses me fait l'impression d'un carcan.

Je ne m'explique pas bien ces quatre heures de supplice nocturne ; j'y vois une sorte de cauchemar, dont la réalité m'est à peine assurée. Est-ce bien vrai ? Est-ce moi qui ait failli expirer par surprise, par trahison, par inadvertance ?

29 janvier 1881. — ... Il est clair que ce qui m'attend c'est la suffocation, l'asphyxie. J'étoufferai.

Je n'eusse peut-être pas choisi cette mort, mais, quand il n'y a pas d'option, il faut se résigner tout court.

Spinoza expira devant le médecin qu'il avait fait appeler. Tu dois t'approprier à l'idée de mourir seul, une belle nuit, étranglé par ta laryngite. Cela ne vaut pas le dernier soupir d'un patriarche entouré de sa famille en prière. Cela manque de beauté, de grandeur et de poésie ; mais le stoïcisme consiste dans le renoncement. *Abstine et sustine*. Tu sais d'ailleurs que tu as des amis fidèles ; il est mieux de ne pas les tourmenter. Les gémissements et les agitations rendent plus pénible le grand passage. Un mot remplace tous les autres : Que la volonté de Dieu soit faite et non la mienne !

Leibniz n'a été accompagné au cimetière que par son domestique. L'isolement du lit de mort et du cercueil n'est donc pas un mal. Le mystère ne se partage pas. Le dialogue entre l'âme et le Roi des épouvantements ne réclame pas de témoins.

Ce sont les vivants qui tiennent à saluer celui qui s'en va. — Enfin nul ne sait exactement ce qui lui est réservé. Ce qui sera sera. Nous n'avons à dire qu'*Amen*.

4 février 1881 — Singulière sensation que celle de se mettre au lit en pensant qu'on ne verra peut-être pas le lendemain. Je l'ai eue assez forte hier et cependant me voici. Mais être dans la dépendance d'un phlegma, d'un caillot, cela ôte l'ardeur pour toute entreprise. Le sentiment de la fragilité excessive facilite l'humilité, mais il coupe court à toute ambition ;

Quittez le long espoir et les vastes pensées.

Un travail à échéance lointaine paraît absurde. On ne vit plus qu'au jour le jour ;

A quoi bon troubler notre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour nous ?

Si l'on ne rêve pas avoir devant soi un lustre, une année, un mois de libre, si l'on ne compte plus que par douzaines d'heures et que la nuit prochaine soit déjà la menace et l'inconnu, il est évident qu'on renonce à l'art, à la science, à la politique, et que l'on se contente de dialoguer avec soi-même, ce qui est possible jusqu'à la fin. Le soliloque intérieur

est toute la ressource du condamné à mort dont l'exécution se retarde. Il se rassemble dans son for intérieur Il ne rayonne plus, il psychologise Il n'agit plus, il contemple Il écrit encore à ceux qui s'attendent à lui, mais il renonce au public et se replie sur lui-même Comme le lièvre, il revient mourir à son gîte, et ce gîte c'est sa conscience, sa pensée Son avant-gîte, c'est son journal intime Tant qu'il peut tenir la plume et qu'on lui laisse un moment de solitude, il se recueille devant cet écho de lui-même, et converse avec son Dieu.

Ce n'est pourtant pas là un examen moral, un acte de contrition, un cri d'appel Ce n'est qu'un Amen de soumission La préoccupation du péché, seule méthode de la foi commune, m'est devenue presque étrangère, sans doute parce que les frénésies de la volonté propre ne sont pas mon fait « Mon enfant, donne-moi ton cœur. »

Le renoncement et l'acquiescement me sont moins difficiles qu'à d'autres, car je ne veux rien. Je désirerais seulement ne pas souffrir, mais Jésus à Gethsémané a cru pouvoir faire la même prière ; joignons-y ces mots : « Toutefois que ta volonté soit faite et non pas la mienne », et attendons

Ai-je pratiqué la sanctification ? pas dans le sens ascétique et rigoriste. J'ai toujours essayé de reconquérir la liberté intérieure et la bonté, mais par respect pour la nature humaine plutôt que pour obéir à un commandement extérieur Depuis bien des années, le Dieu immanent m'a été plus actuel que le Dieu transcendant, la religion de Jacob m'a été plus étrangère que celle de Kant ou même de Spinoza. Toute la dramaturgie sémitique m'est apparue comme une œuvre d'imagination Les documents apostoliques ont changé de valeur et de sens à mes yeux La croyance et la vérité se sont distinguées avec une netteté croissante La psychologie religieuse est devenue un simple phénomène et a perdu la valeur fixe et nouménale Les apologétiques chrétiennes de Pascal, de Leibniz, de Secrétan ne me semblent pas plus probantes que celles du moyen âge, car elles supposent ce qui est en question : une doctrine révélée, un christianisme défini et immuable Il me semble que ce qui me reste de toutes mes études, c'est une nouvelle phénoménologie de l'esprit, l'intuition de l'universelle métamorphose. Toutes les convictions particulières, les principes tranchants, les formules accusées, les idées infusibles ne sont que des préjugés utiles à la pratique, mais des étroitesse d'esprit L'absolu de détail est absurde et contradictoire. Les partis politiques, religieux, esthétiques, littéraires, sont des ankyloses de la pensée qui se tiennent pour des avantages. Toute croyance spéciale est une raideur et une obtusité, mais cette consistance est nécessaire à son heure Notre monade, en tant que pensante, s'affranchit des limites du temps, de l'espace et du milieu historique ; mais, en tant qu'individuelle et pour faire quelque chose, elle s'adapte aux illusions courantes et se propose un but déterminé. Il est permis d'être homme, mais il convient aussi d'être un homme, d'être un individu. Notre rôle est donc double Seulement le philosophe est-

autorisé à développer surtout le premier, que la presque totalité des humains néglige.

7 février 1881 — Beau soleil aujourd'hui. Mais j'ai à peine assez de ressort pour le remarquer. L'admiration, la joie supposent un peu de relâche. Or le poids de ma tête fatigue mon cou, le poids de la vie accable mon cœur, ce n'est pas là l'état esthétique.

Une idée me poursuit mon testament n'est pas en règle. Que de fois j'y ai pensé ! mais les vellétés ne sont rien. — J'ai songé à diverses choses que j'aurais bien fait d'écrire, mais le plus original et le meilleur de nous-mêmes est ce que nous laissons perdre le plus souvent. Nous nous réservons pour un avenir qui ne vient jamais. *Omnia moriar.*

8 février 1881 (*dix heures du matin*). — Nuit terrible. Azraël a passé sur moi à trois heures du matin. J'ai été pendant quinze minutes entre la vie et la mort, attendant à chaque seconde l'étouffement. Auparavant, plusieurs heures d'angoisse continue. J'avais comme un cheveu au travers de la glotte, et des spasmes détersifs, à cause de leur explosion impuissante, m'avaient ôté le souffle et même toute force. Je craignais de tomber avant d'avoir pu charrier mon fauteuil, me vêtir chaudement et m'asseoir en robe de chambre près de mon feu. Imposible de demander du secours, et d'ailleurs il n'y en avait aucun d'administrable. Tout empressement indiscret autour de moi, toute explication à donner, toute parole à dire m'aurait achevé. Je n'ai jamais été plus près du dernier soupir. La situation était affreuse. Ce qui m'a sauvé, c'est une tentative presque machinale. J'ai avalé goutte à goutte de mon gargarisme, et cela paraît avoir débarrassé les lèvres de la glotte. La respiration est revenue. Mais le sursis ne pouvait être une délivrance. C'est à ce moment de trêve que j'aurais désiré tenir une main amie et faire la veillée des armes ; l'heure était solennelle et je doutais de revoir le matin.

9 février 1881 (*dix heures du matin*). — O délices ! j'ai très peu toussé, je respire, je me sens de la force. Et cependant une nuit dans ce fauteuil ne paraît guère enviable à ceux qui sont en santé. Mais échapper quelques heures aux *Thugs* donne une telle impression de soulagement, que tout change d'aspect. En comparant hier et aujourd'hui je me reconnais à peine. C'est comme un moribond galvanisé, ou qui a subi la transfusion du sang.

(*Plus tard*) — Depuis le 17 janvier, à ce que je vois d'après ce cahier, la bataille nocturne contre mes *Thugs* a été presque sans intermittence. Nuit déplorable, nuit lamentable, nuit abîmante, nuit cruelle, nuit épouvantable, tel est le bulletin journalier. Déjà le 25 janvier, soit il y a une quinzaine, je lis ces mots : Vu la mort de près, failli pâmer, etc. Ce n'est donc point un rêve, je me collette et je lutte avec

l'ange noir depuis longtemps. Jacob en fut quitte pour une nuit de combat mystérieux, pour moi, le combat recommence presque chaque nuit. Aussi, quand il y a relâche, comme cette dernière fois, c'est une bénédiction, c'est un alléluia. La disparition d'une angoisse fait l'effet d'une renaissance. Béni soit un jour de repos, celui qui l'a permis, celle qui l'a procuré

14 février 1881 — . A supposer que tes semaines soient comptées, que dois-tu faire pour être en règle avec le monde ? Rendre à chacun ce qui lui revient, faire la part de la justice, de la prudence, de la bonté, laisser un doux souvenir. Essaie donc de n'oublier rien d'utile, ni personne qui s'attende à toi.

Ne cherche point ton rang sur l'échelle infinie ;
Qui fait tout ce qu'il doit n'est jamais le dernier.

15 février 1881. — Ce matin, l'idée que mes jours sont comptés me paraît fantastique. Ce soleil magnifique rend presque ridicules les préoccupations funéraires. D'ailleurs, sitôt que j'ai un peu de bien-être, il me semble que je n'ai jamais été malade. Cette manière de sentir est fâcheuse avec le médecin, qui me suppose toujours plus valide et plus gaillard que je ne suis.

Quoi qu'il en soit, renoncé, non sans peine, à donner ma leçon à l'Université, et fait appeler mon Esculape. Désir de liquidation et de mise en ordre. Placé sur ma cheminée, dans un verre d'eau, deux camélias que m'a envoyés hier Fida Memor, avec quelques strophes. Lettres de Miss Jessie (Londres), Charles Fournel (Paris), G. Revilhod me fait saluer de Thèbes aux cent portes (timbre de Louxor). Bonne petite lettre de Fida¹. Cela me fait l'effet de couronnes jetées sur un tombeau.

Mentalement, je prends congé de tous les amis lointains que je ne reverrai plus.

18 février 1881 — Temps vaporeux. Nuit assez bonne. Pourtant l'amaigrissement continue... Bref le vautour me donne du répit, mais il plane au-dessus de sa proie. La possibilité de reprendre mes fonctions officielles et de retrouver un équilibre stable me fait l'effet d'un rêve.

Sans avoir à cette heure des impressions d'outre-tombe, je me sens captif à perpétuité, valétudinaire chronique. Cet état flottant, qui n'est ni la mort ni la vie, a sa douceur parce que s'il est un renoncement,

¹ Miss Jessie H. avait été l'élève d'Amiel, à Genève, en 1863. Très attachée à son ancien maître, qui représentait pour elle « la pensée et la poésie », elle avait passé par Genève, en 1878, pour le revoir. Ils échangèrent quelques lettres depuis cette rencontre — Charles Fournel, fils du poète dont Amiel avait publié, en 1878, un recueil posthume d'*Essais dramatiques* — Gustave Revilhod, riche patricien genevois, qui légua à sa ville natale les belles collections qu'il avait faites au cours de ses voyages et réunies dans le somptueux musée de l'Ariana — Fida est l'un des surnoms que le *Journal* donne volontiers à Fanny Mercier, quand ce n'est pas *Seriosa* ou *Storica*, *Gudule* ou *Calvinia*.

il permet la pensée. Il est une rêverie sans douleur, un recueillement paisible. Entouré d'affections et de livres, libre du moins jusqu'au seuil de mon appartement, je vogue au cours du temps, comme je glissais autrefois sur les canaux de la Hollande, sans secousse et sans bruit. Je crois être encore en *treckschute*. A peine si l'on entend parfois le doux clapotis de l'eau que fend la barque de halage ou le sabot du cheval de trait qui trotte sur le sentier sablonneux. Le voyage, dans ces conditions, a quelque chose de fantastique. On n'est pas sûr d'exister encore et de tenir à la terre. On se rappelle les mânes, les ombres fuyant dans le crépuscule des *manu regna*. C'est l'existence fluide.

— Qu'avez-vous sur le chantier ? Que composez-vous ? me disait Auguste Bouvier — Mon Dieu, rien.

Je regarde passer mes impressions, mes rêves, mes pensées, mes souvenirs, comme un homme qui a renoncé à tout. Je suis retiré dans mon dernier observatoire, la conscience psychologique. J'assiste aux événements de moi-même sans les susciter ou m'y dérober. Cette immobilité contemplative est parente de celle qu'on attribue aux séraphins. Ce n'est pas le moi individuel qui l'intéresse, c'est un spécimen de la monade, c'est un échantillon de l'histoire générale de l'esprit. Tout est dans tout et la conscience scrute ce qu'elle a devant elle. Rien n'est grand ou petit. L'esprit est omnimode et tout lui est bon.

Dans cet état, les relations avec le corps, avec le monde extérieur, avec les autres individus s'évanouissent. Le *Selbstbewusstsein*¹ rentre dans le *Bewusstsein* impersonnel. L'univers se dissout dans la *Trimourti* et la *Trimourti* dans le *Parabrâhm*.

Pour redevenir une personne, il faut la douleur, le devoir et la volonté (voir *Jour à jour*).

Faut-il regretter ces oscillations entre le personnel et l'impersonnel, entre le panthéisme et le théisme, entre Spinoza et Leibniz ? Non, puisque c'est l'un des états qui donne conscience de l'autre. L'homme étant capable de visiter ces deux domaines, à quoi bon se mutiler ?

(*Plus tard*) — O délices ! J'ai trente livres de moins sur la poitrine. Je reviens d'une promenade... Je respirais mieux, j'avais plus de forces, j'ai remonté mes quatre étages presque sans essoufflement. Je ne me reconnaissais pas. Ce n'était plus le même homme qu'avant-hier. On aurait dit une convalescence. Ma gratitude égale ma surprise. Est-ce que le vautour lâcherait sa proie ? est-ce que je pourrais reprendre mes leçons ? Est-ce un mieux réel qui va continuer, ou une éclaircie aimable entre deux épreuves ? Bah ! ne faisons point de conjectures,

Jouissons du bonheur, jouissons du printemps !

1. État d'un être conscient de soi.

Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Ce qui est là est bon , à Dieu le reste, même le plus prochain avenir.

22 février 1881. — La marche typique de l'esprit est dans l'astonomie · point d'immobilité, mais point de précipitation ; des orbites, des cycles, de l'élan, mais de l'harmonie ; du mouvement, mais de l'ordre , tout pèse et contre-pèse, reçoit et rend de la lumière. Cette activité cosmique et divine ne peut-elle pas devenir la nôtre ? L'*entre-mangerie* de la guerre de tous contre tous est-elle un type supérieur d'équilibre ? Je répugne à le croire. La phase de férocité est prise par quelques théoriciens pour la forme dernière. Il doit y avoir là une erreur. La justice prévaudra et la justice n'est pas l'égoïsme. L'indépendance et la bonté doivent tracer une résultante qui sera la ligne demandée.

Hanc veniam petimusque damusque vicissim.

1^{er} mars 1881. — Je viens avec le *Journal*¹ de donner un coup d'œil aux affaires du monde. C'est le vacarme de Babel. Mais il est bien agréable de faire en une heure le tour de la planète et de passer la revue du genre humain. Cela éveille un sentiment d'ubiquité. Un journal au xx^e siècle se composera de huit ou dix bulletins quotidiens. Bulletin politique, religieux, scientifique, littéraire, artistique, commercial, météorologique, militaire, économique, social, judiciaire, financier, et comprendra deux parties seulement : *Urbs* et *Orbis*, le pays et le monde. Le besoin de totaliser, de simplifier généralisera les procédés graphiques qui permettent les séries et les comparaisons. On finira par tâter le pouls à l'espèce et au globe aussi facilement qu'à un malade, et l'on notera sur le vif les palpitations de la vie universelle comme on entendra pousser l'herbe des champs, ou résonner les taches du soleil, ou germer les agitations volcaniques. L'activité sera convertie en conscience, Gée² s'apercevra elle-même. C'est alors qu'elle rougira aussi de ses désordres, de ses laideurs, de ses misères, de ses crimes, et qu'elle prendra peut-être d'énergiques résolutions en faveur de la justice. Quand l'humanité aura ses dents de sagesse, elle aura la pudeur de s'amender et voudra réduire méthodiquement la part du mal. Le *Weligest* passera de l'état d'instinct à l'état moral. La guerre, la haine, l'égoïsme, la fraude, le droit du plus fort seront tenus pour des barbaries du vieux temps, pour des maladies de croissance. Les civilisés remplaceront leurs prétentions par des vertus réelles. Les hommes seront frères, les peuples seront amis, les races seront sympathisantes, et l'on tirera de l'amour un principe aussi puissant d'émula-

1. Le *Journal de Genève*.

2. I 7, la Terre.

tion, d'invention et de zèle qu'en a fourni le stimulant grossier de l'intérêt. Ce millénium sera-t-il ? C'est une pitié de le croire.

4 mars 1881. — Guizot n'a jamais su rire ; son sérieux ne déteint jamais. Aussi a-t-il conquis le respect, mais il faisait l'effet pédant et pédagogue, vertueux et gourmé La fantaisie, la poésie, l'art, le badinage, la gaieté, la débonnairerie n'existaient pas pour lui Cette gravité perpétuelle est une imperfection. *Desipere in loco* est une sagesse Guizot a impatienté les Français comme un Aristide et un Grandisson, comme le magister de la politique et le régent du doctrinarisme Cette raideur calviniste finit par agacer On aime assez que les gens ne couchent pas dans leur cuirasse — Thiers a dit une fois : Guizot est un grand orateur, mais, en politique, il est bête, — c'est-à-dire qu'il a des maximes générales et pas d'idées, du caractère et pas d'invention Ces mannequins solennels sont des professeurs de politique, mais non des hommes d'État Ils n'ont pas la dose de finesse et de scepticisme qui fait la liberté de l'esprit En revanche, ils sont barres de fer.

10 mars 1881 (*midi*). — *Jacta est alea* Je viens de donner mes instructions à Charles Ritter, et de lui envoyer un titre, une lettre et trois cartes d'introduction, pour qu'il termine l'affaire, quelle affaire ? celle de m'assurer quelques pieds de terre dans l'oasis de Clarens. Ce n'est déjà pas si facile, dussé-je décéder à Genève même. On ne dispose pas de son corps Il faut même toutes sortes de précautions pour échapper à l'engrenage mécanique des routines locales qui brutalisent toutes les préférences et toutes les volontés Mais enfin j'aurai fait le possible pour la réalisation de ce vœu, déjà ancien chez moi, et que la vilaine question des cimetières de Genève n'a fait que raviver. Je dormirai dans un beau paysage, tout rempli de mes souvenirs ; et pendant quarante années, ceux pour qui mon nom signifiera quelque chose sauront où ils peuvent donner une pensée à ma mémoire Le sommeil dans cette contrée a une douceur particulière, et pour des visiteurs le recueillement est facile. — La promiscuité des cendres, le tapage d'une grande ville n'atteint pas ceux qui dorment à Clarens. *Requiescunt in pace.*

14 mars 1881. — Achevé Mérimée (*Lettres à Panizzi, II*)

Votre deuil me prédit mon sort.

Mérimée est mort du mal qui me tourmente « Je tousse et j'étouffe ». Bronchite et asthme, d'où inélie, puis épuisement Il a aussi essayé l'arsenic, les hivers à Canines, — les bains d'air comprimé Tout a été inutile. La suffocation et l'inanition ont emporté l'auteur de *Colomba*.
* *Hic tua res agitur,*

Et dans chaque feuille qui tombe
Je lis un présage de mort
.

Le ciel terne et gris a la couleur de mes pensées. Pourtant l'irrévocable a aussi sa douceur et son calme. Les va-et-vient de l'illusion, les incertitudes du désir, les soubresauts de l'espérance font place à la résignation tranquille. On est dans la situation d'outre-tombe. C'est cette semaine d'ailleurs que mon coin de terre à l'Oasis doit être acheté. Tout marche vers la conclusion, *festinat ad eventum*.

15 mars 1881 — Le *Journal* regorge de détails sur l'horrible attentat de Pétersbourg. — Un grand article historique sur le Transvaal prouve la déloyauté de la politique anglaise en Afrique. Seulement on aperçoit aussi que les iniquités en s'accumulant créent les catastrophes qui éclatent sur les innocents. La justice historique est le plus souvent tardive, si tardive qu'elle en est injuste, à moins que l'on n'admette la façon turque, celle, après le crime, de frapper quelqu'un, en disant : Tant pis si ce n'est pas le criminel ! La théorie providentielle a pour base la solidarité. Louis XVI paye pour Louis XV, Alexandre II pour Nicolas. Nous expions pour nos pères, et nos petits-fils seront châtiés pour nous. L'individualisme criera deux fois à l'iniquité. Et il aura raison, si son principe est vrai, mais son principe est-il vrai ? Voilà le point. Il semble que la partie individuelle de sa destinée n'est pour chacun qu'une partie de cette destinée. Moralement nous sommes responsables de ce que nous avons voulu, mais socialement notre bonheur et notre malheur dépendent de causes indépendantes de notre volonté. La religion répond : Mystère, obscurité, soumission, foi. Fais ton devoir, à Dieu le reste !

(Dix heures du soir.) — Visites reçues. Bernard Bouvier, qui m'apporte les sympathies de ses camarades.

16 mars 1881 (onze heures du matin) — Triste nuit. Matinée mélancolique. Démolition. Ma filleule était restée à mon chevet jusqu'à minuit, et m'aidait encore, de deux à quatre heures du matin, à traverser mes *angustiae*. Je suis sans doute privilégié et je n'oublie pas la gratitude. Mais que ce crevottement ignoble avec intermittences décevantes est cruel pour un homme ! Les deux chevaux de bataille du docteur, la digitale et le bromure, semblent impuissants pour moi. J'assiste à ma destruction, avec fatigue et ennui. Que d'efforts pour s'empêcher de mourir ! Cette défensive m'exède.

La lutte inutile et incessante humilie la nature virile. Ce que le lion supporte le moins, c'est de périr par les moustiques, c'est de batailler avec le moucheron. L'homme naturel sent de même. Mais l'homme spirituel doit apprendre la douceur et la longanimité dans la patience.

L'inévitable c'est la volonté de Dieu. On eût préféré autre chose, mais c'est le lot à nous assigné qu'il s'agit d'accepter.

Comme un sage mourant puissions-nous dire en paix.
J'ai trop longtemps erré, cherché, je me trompais ;
Tout est bien, mon Dieu m'enveloppe

(*Dix heures du soir.*) — Ma sœur L*** m'envoie un vase d'azalée, riche en fleurs et en boutons. Fida m'apporte des roses et des violettes de Nice. Chacun me gâte ; cela prouve que je suis malade .. Le temps était superbe. Mais j'étais sans force à la promenade, et suis rentré bien vite

19 mars 1881. — Dégoût, découragement. Le cœur se détériore. Chaque matin, il faut constater quelque avarie nouvelle. Ma patience s'use

Et cependant quels soins affectueux, quelle sollicitude m'entoure... Tout dans la maison est arrangé pour mon bien-être, et je ne suis enveloppé que de sensations caressantes et reposantes. J'ai du soleil et point de bruit, du feu qui brûle comme sur l'autel de Vesta, une excellente table, des livres à profusion. — *Epicaure*, me répète-je souvent. Et pourtant, sans la santé, que faire de tout le reste ? A quoi me sert tout ce qui m'est accordé ? A quoi servaient les épreuves de Job ? A mûrir sa patience, à exercer sa soumission

Voyons, sortons de nous-même, secouons cette mélancolie, ce fastidium. Pensons, non à tout ce qui est perdu, mais à tout ce qui pourrait se perdre encore. Reprenons conscience de nos privilèges. Enfant gâté, fais ton compte. Pourtant, je me sens piteusement chétif.

21 mars 1881. — Cette vie de malade est trop épicurienne. Voici cinq à six semaines que je ne fais rien que patienter, me soigner ou me distraire, et la satiété est là. Ce qui me manque, c'est le travail. Le travail est le condiment de l'existence. La vie sans but, la vie sans effort a quelque chose de fade. La paresse amène la langueur ; de la langueur naît le dégoût. D'ailleurs voici la nostalgie printanière. C'est la saison des vagues désirs, des sourds malaises, des aspirations confuses, des soupirs sans objet. On rêve tout éveillé. On cherche à tâtons je ne sais quoi. On appelle quelque chose qui n'a point de nom, à moins que ce ne soit le bonheur ou la mort. On est comme le fiévreux qui se retourne sur sa couche, mais qui ne découvre pas une attitude meilleure qu'une autre. Cette anxiété indéfinissable est l'effet du renouveau,

Le sang remonte à ce front qui frissonne,
Le vieux coursier a senti l'aiguillon

Pour se défendre de ces effluves dangereux, il faut ceindre ses reins, il faut se concentrer et surtout travailler. Tu as jeté le manche après la cognée, et ne pouvant plus faire grand'chose, tu n'as rien fait. Le

résultat est justement le vide et l'ennui. Tu n'as ni dessein, ni programme, ni œuvre sur le chantier, et tu te laisses aller au hasard des jours. Cela ressemble à de la patience, à de la douceur, mais c'est plutôt de l'apathie. Avec plus de volonté, d'ambition, de courage, tu tirerais un bien meilleur parti de tes circonstances.

28 mars 1881 — Je ne puis pas travailler, il m'est difficile d'être. Donnons quelques inois aux gâteries d'amis, car cette phase est bonne ; mais après ? il vaut mieux céder la place à ce qui est vivace, actif, productif.

Tircis, voici le temps de prendre sa retraite

Est-ce que je tiens beaucoup à vivre encore ? Je ne crois pas. C'est la santé que je désire, la non-souffrance. Ce désir étant vain, le reste est sans saveur pour moi. — Satiété. Lassitude. Renoncement. Abdication. Le dégoût suit la mutilation et l'impuissance. « Domptons nos cœurs par la patience. »

3 avril 1881 (onze heures du soir). — Lectures. *Mémoires d'un Sibérien*, par Rufin Piotrowski. Extrait et traduit par Julien Kladsko, 1870.

Rien de plus émouvant que ces souvenirs d'un Polonais condamné politique, déporté sur les bords de l'Yrtich, et qui a réussi en 1846 à s'échapper de la Sibérie. Cette évasion tient du merveilleux. Et quant au tableau de la Sibérie, il suffit à faire prendre en horreur le régime russe, et à faire mesurer la montagne de crimes amoncelée par les czars — Si les attentats régicides se multiplient contre les Romanof, il faut ne pas oublier les iniquités de leur maison. Moscovie est synonyme de férocité, et les souverains ont donné l'exemple aux sujets, *lupus lupis*. Les monstres ont engendré des monstres. La loi du talion est la seule qui soit au niveau de cette société inférieure, à peine sortie de la barbarie morale. La vengeance historique est même une forme de la justice. Mais quelle odieuse histoire que celle de la Russie ! — L'indignation universelle contre les assassins nihilistes est un hommage rendu à la morale, mais le czarisme s'est mis au-dessus de la morale, et entend n'y soumettre que ses victimes sans nombre. Or il ne faut pas deux règles, l'une pour les vaincus, l'autre pour les vainqueurs. La justice entre brigands se fait comme elle peut. La galerie serait fort naïve de prendre parti entre la bande et son chef. Le monde russe est le monde de la force. Que le pouvoir écrase les conspirateurs ou que les conspirateurs renversent le pouvoir, c'est un fait de guerre. L'autocratie et ses adversaires n'ont pas de droit commun et ne se font pas de quartier.